DERRÉCAGAIX.

STRATÉGIE

U102
D4
1890
V.1
c.1

U
359
D

1080078042

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
ALERE FLAMMAM VERITATIS
BIBLIOTECA

ALERE FLAMMAM VERITATIS

UANL
FONDO
U.A.N. PUBLICA DEL ESTADO

3559

UANL
UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Sgto. 2º.
Ernesto García.
1893.

LA

GUERRE MODERNE

PREMIÈRE PARTIE

STRATÉGIE

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

PARIS. — IMPRIMERIE L. BAUDOIN ET Cie, 2, RUE CHRISTINE.

LA
GUERRE MODERNE

PAR

le Général **DERRÉCAGAIX**

PREMIÈRE PARTIE
STRATÉGIE

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE MILITAIRE DE L. BAUDOIN ET Cie
IMPRIMEURS-ÉDITEURS
30, Rue et Passage Dauphine, 30

1890

Tous droits réservés.

24103

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

UNIVERSIDAD DE NUEVO LEON
ALERE FLAMMAM VERITATIS
BIBLIOTECA
U102
D4
1890
v.1
BMU Raúl Rangel Frías
UANL
FONDO
A.B. PUBLICA DEL ESTADO

INTRODUCTION

1° DIVISION DE L'OUVRAGE.

En principe, une étude sur l'art de la guerre devrait constituer un corps de doctrines, et former un ensemble susceptible de fixer les idées sur les différentes questions qu'elle embrasse.

Malheureusement, cette tâche, épineuse en tout temps, est de nos jours plus difficile encore que par le passé.

A la suite de nos revers, après les éclatants triomphes que l'Allemagne a remportés, on a cherché de différents côtés le secret de la victoire. On a vu alors combien les théories du passé étaient surannées. On s'est aperçu qu'à notre époque on ne pouvait plus suivre celles qui furent en honneur à l'époque napoléonienne. On a compris que depuis le jour où l'exemple de la Prusse a forcé les puissances européennes à transformer leurs institutions militaires, et à mettre sous les armes tous leurs hommes valides, depuis le perfectionnement des armes à feu, depuis le développement des réseaux ferrés et des communications électriques, les règles de l'art militaire ont subi des changements qui s'affirment chaque jour davantage, et qui placent les armées dans une véritable période de transition.

Celles d'aujourd'hui ne sont plus celles de 1870, et celles de l'avenir nous réservent sans doute plus d'une surprise.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Cependant au milieu de ces transformations incessantes, quelques principes, éternels comme la raison et la logique qui les ont établis, sont restés immuables. Leur application seule a exigé des procédés nouveaux, et présente dans la pratique des combinaisons aussi multiples, aussi variées que les caprices du destin, ou les inspirations de l'esprit humain.

De cet ensemble de faits, il résulte une manière de comprendre l'art de la guerre, qui n'est plus celle du passé.

Il nous faut la définir et rechercher les règles qui répondent aujourd'hui aux circonstances les plus usuelles de la vie en campagne; il nous faut faire en sorte, qu'après les avoir méditées, chacun puisse se dire, en présence d'une situation donnée et d'une initiative à prendre : voilà ce qu'il faut faire.

Tout d'abord, il est utile d'exposer la méthode qui sera suivie dans ce travail. Ce sera un moyen de fixer les idées sur les sujets qu'il traite, sur son développement, son but et surtout son utilité.

Une étude sur l'art militaire embrasse nécessairement des questions d'histoire militaire, de stratégie et de tactique générale. De là, trois ordres de faits et une division naturelle du sujet en trois parties.

Mais cette division peut être simplifiée. D'abord, l'histoire militaire doit surtout servir de démonstration aux principes de tactique et de stratégie. Sous cette forme les faits qu'elle rappelle frappent plus vivement l'esprit. Il y aura donc avantage à ne pas lui donner un développement à part et à répandre ses enseignements dans l'ensemble du travail.

Quant à la stratégie et à la tactique, elles forment les deux branches d'une même science, l'art militaire, et reposent sur des principes dont l'exposé, pour être clair, exige un ordre déterminé. Ceux-ci présentent deux séries d'idées distinctes, les unes ayant trait aux opérations, les

autres au combat. Les premières, qui sont d'ordinaire le prélude de la lutte, appartiennent généralement au domaine de la stratégie; les secondes, à la tactique.

Il sera donc logique de diviser le travail en deux parties : la Stratégie et la Tactique.

Elles auront pour but d'exposer les idées adoptées de nos jours pour mettre en mouvement les forces militaires d'un État, ce que les Allemands appellent les *éléments de la guerre* (*Kriegs-mitteln*) et *les forces de combat* (*Streitkräfte*). Il faudra donc d'abord connaître ces forces et faire précéder l'étude de la stratégie et de la tactique par quelques aperçus sur l'organisation des armées.

PREMIÈRE PARTIE

STRATÉGIE

Définitions. — Depuis quelques années, divers auteurs ont donné de nombreuses définitions de la stratégie et de la tactique. Les uns, désireux de trouver, dans des raisonnements nouveaux, un remède aux fautes du passé, ont cherché de nouvelles théories sur l'art de la guerre. D'autres ont nié la stratégie, pour attribuer à la tactique tous les résultats du combat. Pour un petit nombre, la stratégie est la conception, et la tactique, l'exécution; d'après certains auteurs, la stratégie est la *science des opérations;* la tactique, *celle des combats*. Pour les Allemands, comme pour l'archiduc Charles, la stratégie est l'art du *général en chef*. D'après M. Thiers, « le *stratège* doit concevoir le « plan de campagne, embrasser d'un seul coup d'œil tout « le théâtre présumé de la guerre; tracer les lignes d'opé« rations et diriger les masses sur les points décisifs.

« *Le tacticien* a pour mission de régler l'ordre de

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

« leurs marches, de les disposer en bataille aux différents « points indiqués par le stratège, d'engager l'action, de « la soutenir, et de manœuvrer pour atteindre le but « proposé. »

Pour nous, il importe de ne pas nous égarer dans des questions de mots. L'essentiel est d'adopter une définition claire, et de préciser simplement les idées qui seront le point de départ de nos études.

Nous admettrons dès lors, avec Jomini, que *la Stratégie est l'art de diriger les armées sur les théâtres d'opérations; la tactique, l'art de les diriger sur les champs de bataille* (1).

Cette définition a l'avantage d'indiquer le développement naturel que doit recevoir un traité sur ce sujet. Elle montre qu'il doit commencer par l'étude des armées, passer ensuite aux théâtres d'opérations, puis aux opérations elles-mêmes.

L'idée la plus logique consiste à adopter pour l'exposé des matières l'ordre qui se rapproche le plus de la réalité des faits à la guerre; c'est-à-dire à suivre une armée dans les principaux actes de son existence, à étudier par conséquent son organisation, sa préparation à la guerre, sa mobilisation, ses transports, son déploiement sur une frontière, ses marches stratégiques, enfin ses opérations offensives et défensives.

Organisation des armées. — Sans revenir sur les notions contenues dans les ouvrages spéciaux, il sera utile de rappeler, pour les faire mieux apprécier, les changements survenus à notre époque dans les armées; d'examiner

(1) La stratégie est toute de raisonnement, ses combinaisons s'appuient sur un petit nombre de principes immuables; tandis que la tactique est surtout un ensemble de moyens d'exécution, qui se modifient avec les perfectionnements du matériel de guerre.

ensuite la constitution du commandement et des éléments qui lui viennent en aide; de rechercher les principes qui servent de base à la composition des groupes d'armée, des armées et des grandes unités, puis à la direction de ces masses en temps de guerre. On arrivera ainsi à préciser le rôle attribué en campagne à chacun de ces éléments.

Enfin, pour connaître la force réelle d'une armée, il sera nécessaire d'apprécier sa valeur morale, les moyens de la créer, de la développer, et l'importance qu'elle acquiert au milieu des épreuves de la guerre. Il faudra faire ressortir les raisons pratiques qui ont fait préférer les compositions actuelles à celles du passé, surtout dans les nations avec lesquelles la France peut être appelée à se mesurer.

Après l'organisation des armées viendront les différents actes de leur mission en temps de guerre.

Le rôle stratégique d'une armée comporte une période de préparation et une d'exécution.

Préparation de la guerre. — La préparation de la guerre comprend une étude préalable du théâtre d'opérations et des ressources de l'ennemi, puis l'établissement d'un projet d'opérations.

Étude des théâtres d'opérations. — Les théâtres d'opérations exigent une attention spéciale. C'est de leur étude et des conditions plus ou moins favorables qu'ils présentent, que dépend le choix des lignes d'opérations et des combinaisons d'une campagne. Les transformations qu'ils ont subies depuis quelques années, et les conséquences qui en résultent, devront surtout être mises en relief.

Pour en donner une idée, il suffira de rappeler que le mode de transport des armées et de leurs approvisionnements, les conditions de sécurité de leurs communications, la transmission des demandes relatives à leurs besoins,

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

celle des ordres qui les font mouvoir, ont été plus ou moins modifiés.

D'un autre côté, ces modifications ont exercé une influence sur l'organisation défensive des théâtres d'opérations; et tandis que le perfectionnement des armes à feu donnait à la fortification de nouvelles formes, d'autres tracés et des moyens d'action plus puissants, le choix des points à défendre se déplaçait aussi.

On peut donc dire, d'une façon générale, que les progrès de l'industrie moderne ont changé, sur les théâtres d'opérations, les bases qui servaient d'appuis aux armées, les directions de leurs manœuvres, les lignes de défense, les points stratégiques et une partie même des objectifs.

L'étude des théâtres d'opérations aura pour but de faire ressortir ces transformations.

Étude des ressources de l'ennemi. — L'étude des ressources de l'ennemi a pris depuis quelques années, dans toutes les puissances, un développement inusité. Partout elle est considérée comme aussi essentielle pour l'établissement d'un projet d'opérations, que celle du théâtre d'opérations dont elle est le complément. Il conviendra donc d'en donner un aperçu et de montrer les perfectionnements dont elle est susceptible.

La connaissance approfondie des théâtres d'opérations et des ressources de l'ennemi permettra de passer à l'établissement des projets d'opérations.

Du projet d'opérations. — Cette partie de la stratégie s'appelait jadis : *le plan de campagne;* mais dans les conditions actuelles de la guerre, l'exécution du plan de campagne est soumise à tant d'imprévus, et limitée au début à une sphère d'action si restreinte, qu'il paraîtra naturel de lui attribuer l'expression plus modeste de *projet d'opérations.*

Lorsqu'un État est obligé de faire la guerre sur deux

frontières, ses armées possèdent deux champs d'action distincts. De là *deux projets d'opérations* et *un projet d'ensemble*, qu'on appellera si l'on veut, comme autrefois, *le plan de guerre*. Ce serait le cas de la France le jour où, attaquée par l'Allemagne et par l'Italie, elle aurait à se défendre à l'Est et au Sud-Est.

Dans l'étude des divers projets d'opérations, il y aura lieu de faire ressortir la nécessité de leur préparation, leur caractère provisoire, leur portée restreinte, enfin les éléments qui servent à les établir. Ces projets varieront suivant la décision qui aura été prise d'une campagne offensive ou défensive; ils donneront lieu à un plan de transports, au choix d'une zone de concentration et des lignes d'opérations.

Les projets d'opérations terminés, on entre dans la partie active de la stratégie, dans l'exécution. Le moment est alors venu d'aborder les opérations. Or, en réalité, la guerre n'a que deux formes : *l'attaque* et *la défense*. Toutes les autres s'y rattachent ou s'en déduisent.

De ces deux formes, c'est l'attaque qui doit avoir la priorité. On commencera donc par l'offensive.

Mobilisation et concentration. — La première opération d'une armée est sa mobilisation; la seconde, son transport à la frontière : cette étude doit surtout comprendre les systèmes adoptés par les armées étrangères, les principes qui les guident, les perfectionnements qu'elles cherchent à réaliser et les résultats qu'elles obtiennent. Ces résultats ont pour nous une importance de premier ordre, quand ils concernent des armées voisines.

Une fois le transport à la frontière effectué, la concentration s'opère. On est forcé alors d'exécuter une opération qui n'existait pas autrefois, que les chemins de fer ont créée, et pour laquelle les Allemands ont inventé un mot nouveau : *Aufmarsch*. C'est le déploiement stratégique. Il a pour effet de porter les corps d'armée des

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Sgto. 2º Ernesto García.

quais militaires où ils viennent de débarquer, sur les débouchés par lesquels ils commenceront leurs marches en avant.

Le déploiement stratégique est précédé par l'arrivée sur la frontière des divisions de cavalerie indépendantes. Ces grandes unités ont à remplir une mission immédiate qui affecte en face des masses ennemies un caractère particulier : c'est l'exploration de la frontière ennemie.

REPUBLICA MEXICANA COLEGIO MILITAR 1ª COMPAÑIA

DES OPÉRATIONS OFFENSIVES.

Marche vers les frontières. — Lorsque l'armée qui prend l'offensive a achevé son déploiement stratégique, il ne reste plus qu'à la porter en avant. Pour cela, il lui faut exécuter ses premières marches sur les têtes de lignes d'opérations, à proximité de l'ennemi et de sa frontière, dans un moment où ses projets et ses intentions ne sont pas connus, où le champ des hypothèses est quelquefois sans limites. La seule prévision possible, c'est qu'il faudra procéder bientôt à un acte d'hostilité, qui est aujourd'hui la conséquence même du mode de transport des armées et des systèmes militaires en vigueur, un acte que les Allemands appellent *le percement de la frontière*. Il en résultera des mesures dictées par la prudence, des marches souvent raccourcies, des fronts de marche peu développés, des dispositifs en échelons et en profondeur.

Ce sont ces premières marches, dans lesquelles les Allemands ont eu, en 1866 et en 1870, autant de bonheur au moins que d'habileté.

Attaque des frontières. — Le débouché sur la frontière ennemie donnera lieu ordinairement aux premières rencontres.

Aujourd'hui que tous les peuples ont adopté, pour leurs troupes, des plans de mobilisation et de transport

offrant dans leur exécution des procédés identiques, il est probable que les concentrations et les déploiements sur la frontière s'effectueront en même temps. La différence des résultats ne pourra porter que sur quelques journées au plus. Cela suffira, il est vrai, pour réduire un des adversaires à la défensive, mais non pour l'empêcher de s'opposer au passage de la frontière.

Cette opération ne pourra donc s'effectuer que de vive force. De là, des combats dont les emplacements pourraient presque être déterminés d'avance, et dont les dispositions tactiques, aussi bien que les conséquences, doivent être examinées avec soin.

Des marches stratégiques. — Après le passage de la frontière et le refoulement des premiers groupes ennemis, les armées trouvent le terrain dégagé et l'espace plus libre. L'ennemi, contraint de prendre de nouvelles dispositions et de concentrer ses forces, se retire derrière une ligne de défense, ou sur un point d'appui.

L'assaillant peut alors entreprendre les marches stratégiques qui le conduiront à son principal objectif, et probablement à la première grande bataille.

Les marches accomplies dans ces conditions sont essentiellement des marches stratégiques. Leur importance est toujours la même. C'est dans ces grandes manœuvres qu'à toutes les époques les hommes de guerre les plus célèbres ont développé les ressources de leur génie. Il sera donc indispensable de les étudier à la fois dans le passé et à l'époque contemporaine.

Ici le champ des opérations s'élargit. L'essentiel sera d'en tirer des enseignements pratiques, ou tout au moins des conclusions qui permettent à l'avenir d'éviter les catastrophes de la dernière guerre.

Les marches stratégiques les plus intéressantes de notre époque sont celles qui ont eu pour conséquence les batailles de Kœniggrætz, de Rezonville et de Saint-Privat.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

C'est dans leur étude, dans leurs détails les plus saillants, dans les combinaisons des chefs des armées victorieuses, dans les circonstances qui ont inspiré leurs résolutions, leurs ordres et leurs décisions que l'on trouve encore les sujets d'instruction les plus utiles.

Lorsque les marches stratégiques auront conduit les armées à proximité des masses ennemies, les rencontres deviendront imminentes. La tactique domine alors la situation. Par suite, l'étude stratégique des opérations offensives devra s'arrêter là. Il restera à examiner celles d'une armée réduite à la défensive.

DES OPÉRATIONS DÉFENSIVES.

Causes qui obligent à adopter la défensive. — Les avantages et les inconvénients de la défensive, les dangers qu'elle fait courir, les rares occasions où elle peut prétendre au succès, les circonstances qui obligent une armée à adopter ce système de guerre sont autant de sujets d'étude qu'il faut connaître. De nos jours, ce sont ordinairement les retards apportés à la mobilisation et au transport des troupes qui condamnent une armée à la défensive. La cause de ces retards et les moyens de les supprimer devront être examinés.

Concentration des armées. — La concentration d'une armée sur la défensive dépend de considérations diverses, les unes relatives au choix de la zone de concentration, les autres au groupement des armées.

Tandis que les troupes débarquent sur les quais militaires adoptés comme limite extrême des transports, l'armée doit songer à la protection de la frontière contre les incursions ennemies. C'est pour elle une nécessité de premier ordre. Il lui faut alors désigner les troupes qui seront chargées de former le rideau défensif, et définir la mission des divisions de cavalerie qui viendront bientôt

compléter leurs efforts. Cette exploration n'aura pas le même caractère que celle des divisions de cavalerie destinées à précéder l'offensive, et cette distinction devra être nettement appréciée.

Mouvements après la concentration. — La concentration terminée, deux cas se présentent pour la défensive : l'armée pourra se porter au-devant de l'agresseur, ou bien elle sera forcée de l'attendre sur place.

Le premier cas sera celui de la défensive active, mode d'action à peu près analogue à celui de l'offensive, avec cette différence que le défenseur connaît son terrain et s'efforce d'en profiter.

Le second est celui de la défensive passive, qui ne mène sûrement qu'à la défaite. Aussi son étude ne peut avoir qu'un but : apprendre à l'éviter et à transformer au plus tôt la lutte en défense active.

La défensive passive ne comporte qu'une opération : *la bataille défensive*, qui rentre dans le domaine de la tactique.

DEUXIÈME PARTIE

TACTIQUE

Lorsqu'une armée, après avoir pris l'offensive, a franchi la frontière ennemie, livré les premiers combats, triomphé des premières résistances et accompli les marches qui l'ont conduite à proximité des masses ennemies, son rôle stratégique s'efface pour céder le pas à la tactique.

Au moment, en effet, où le contact est repris, où des engagements journaliers font pressentir une rencontre prochaine, les armées sont souvent forcées de modifier

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

leurs premières dispositions. Il leur faut passer d'un front étendu à un front resserré, prendre, suivant le cas, des dispositifs en échelons ou en équerre, se concentrer pour combattre et donner à leurs marches un objectif unique, *la bataille*.

Les mouvements exécutés dans ces conditions prennent le nom de *marches-manœuvres*.

Leur importance, leur but et les principes qui guident les chefs d'armée, exigent des développements spéciaux.

Dans ce grave moment, le rôle de la cavalerie subit une transformation, dont il faut avoir une idée précise. En outre, divers incidents se déroulent à cette heure critique, soit dans les marches qui précèdent les batailles prévues, soit dans celles qui conduisent aux batailles de rencontre. On est entraîné ainsi à l'étude des marches de flanc, des mouvements tournants destinés à menacer la ligne de communications de l'adversaire, des dispositifs à adopter quand on se rapproche de l'ennemi, enfin de ceux qu'il convient de prescrire la veille des batailles.

On arrive ensuite à l'opération décisive de la guerre, à celle qui représente à la fois le premier objectif des armées et le but de tous leurs mouvements : *au combat*.

Des batailles. — L'étude des batailles a été rarement faite avec les développements qu'elle comporte.

Autrefois on divisait les batailles en dix ou douze espèces. Aujourd'hui, la pratique et l'expérience ont fait abandonner ces énumérations qui ne répondent pas à la réalité des faits.

On n'admet que deux sortes de batailles : *les batailles prévues* et *les batailles de rencontre*. Il y aura donc lieu d'exposer d'abord les différences qui les caractérisent, puis les incidents qui en marquent le cours, les mouvements qui décident du succès, les circonstances qui l'affirment, enfin les dispositions qui assurent au vainqueur des résultats décisifs.

Des batailles défensives. — Les batailles défensives sont toujours des batailles prévues. Ici, il faut d'abord connaître les circonstances qui les rendent nécessaires, les règles admises pour leur préparation, les conditions d'une bonne position, les moyens qui conduisent au succès, la détermination du point où se produira l'attaque principale et les dispositions à prendre pour la faire échouer.

On examinera ensuite les moyens de préparer la reprise de l'offensive, opération qui seule peut amener des résultats utiles, et, en dernier lieu, les conséquences souvent désastreuses qu'entraînent les batailles défensives.

Des poursuites. — Les grandes batailles créent pour les belligérants des situations nouvelles. Le rôle de chacun d'eux se simplifie. Le vaincu se retire sur ses renforts; le vainqueur n'a plus qu'à poursuivre.

Deux cas se présentent alors : celui où l'armée ennemie est battue et celui où elle est intacte. Dans l'un comme dans l'autre, on doit étudier le but des poursuites, le moment où elles commencent, leur exécution, le choix de leur direction, les procédés d'attaque des colonnes en retraite, enfin le rôle des différentes armes. De nos jours les poursuites affecteront parfois le caractère de nouvelles marches stratégiques. La poursuite des 1er et 5e corps de l'armée du Rhin, en 1870, par la IIIe armée allemande, ne fut pas autre chose.

Des retraites. — L'étude des poursuites conduit à celle des retraites.

Dans la retraite, il y aura lieu d'envisager le moment où elle est résolue, les moyens de rompre le combat et de protéger le mouvement en arrière, le choix de la direction, l'importance de ce choix sur les résultats, les moyens de protéger la marche, enfin son exécution.

Les retraites marquent généralement la fin des opérations. Les études de tactique générale s'arrêteront donc ici.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

2° BUT DE L'OUVRAGE.

Des notions de stratégie et de tactique appliquées ne peuvent être aujourd'hui qu'un exposé des actes du commandement dans la conduite des armées, et un commentaire des résultats auxquels ils conduisent. Considérée à ce point de vue, l'utilité de semblables études n'a pas besoin d'être démontrée.

D'ailleurs, il serait difficile de faire un bon service de guerre sans posséder ces notions. Une des premières qualités qu'exige ce service est, en effet, *la décision*, et quoique donnée souvent par la nature, cette faculté ne saurait s'exercer sans la science.

Savoir, c'est vouloir. est un proverbe aussi vrai que celui de : *vouloir, c'est pouvoir*. Le premier complète le second, et, en attendant l'expérience que donnent les années, c'est l'instruction fortifiée par le raisonnement qui seule peut la remplacer.

Les grands hommes de guerre ont toujours été de cet avis, et les préceptes qu'ils ont laissés à cet égard, achèveraient au besoin de fixer nos idées.

Les appréciations de Napoléon Ier sur ce sujet méritent en particulier d'être méditées.

Extrait des observations de l'Empereur Napoléon sur des études d'art militaire.

Finkenstein, 19 avril 1807.

« Pour l'histoire de l'art militaire français, il faudrait « faire connaître les différents plans de campagne adoptés « dans les différentes époques de notre histoire, soit pour « envahir, soit pour se défendre; l'origine des succès, la « cause des défaites, les auteurs, les mémoires dans les-

« quels on pourrait trouver les détails des faits et les « preuves des résultats. Cette partie de l'histoire, curieuse « pour tout le monde, est surtout importante pour les « militaires. On montre à l'École spéciale du génie l'art « d'attaquer et de défendre les places; on ne peut montrer « l'art de la guerre en grand, parce qu'il n'est pas encore « créé, si toutefois il peut l'être; mais une étude d'histoire « qui ferait connaître comment nos frontières ont été « défendues, dans les différentes guerres, par les grands « capitaines, ne saurait produire que de très grands « avantages. J'ai beaucoup étudié l'histoire; et souvent, « faute de guide, j'ai été induit à perdre un temps consi- « dérable dans des lectures inutiles.

« Sans ce travail, les militaires, par exemple, n'auront « de longtemps le moyen d'apprendre à profiter des « fautes qui ont causé les revers, et à apprécier les dispo- « sitions qui les auraient prévenus. Toute la guerre de la « Révolution pourrait être fertile en leçons, et, pour les « recueillir, il faut souvent employer en vain une longue « application et de longues recherches. Cela ne vient « point de ce que les faits en détail n'ont pas été écrits, « puisqu'ils l'ont été de toute manière et partout, mais de « ce que personne ne s'occupe à en rendre la recherche « facile, et à donner la direction nécessaire pour le faire « avec discernement (1). »

Si Napoléon pouvait revenir parmi nous, il est probable qu'il ne chercherait plus, pour tirer profit de notre histoire militaire, à remonter dans un passé déjà lointain, où nos armes, nos formations, nos procédés tactiques, nos méthodes de guerre actuelles étaient inconnus. Après nos malheurs de 1870, il nous dirait sans doute : méditez surtout la cause de vos défaites, et, pour apprendre à vaincre, faites en sorte de raffermir en vous les qualités

(1) Pierron, *Méthodes de guerre*, t. 1er, p. 3.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

qui de tout temps furent le gage du succès : l'instruction unie au courage et à la discipline.

Avis du Comité de Salut public sur la nécessité de l'instruction. — Sous la première République, les actions de guerre ne suffisaient pas pour faire apprécier le mérite des chefs militaires. Il était prescrit de tenir un compte sérieux des connaissances acquises, et la dépêche suivante du Comité de Salut public, nous montre combien l'utilité d'une solide instruction militaire était déjà reconnue :

Le Comité de Salut public aux généraux en chef des armées.

Paris, 2 brumaire an III.

« La Convention nationale s'est réservé la disposition « d'une partie des places vacantes dans les armées, afin « de pouvoir récompenser, par de l'avancement, les plus « belles actions des défenseurs de la patrie; mais son « intention n'est pas que les traits de valeur reçoivent « seuls ce prix. Elle veut aussi donner des marques de sa « bienveillance au mérite obscur, au zèle, aux connais- « sances, aux talents qui n'ont point encore eu occasion « de paraître avec éclat. La valeur est la vertu générale « des soldats de la République. *C'est la valeur, accompa-* « *gnée des connaissances et des mœurs, qui doit être portée* « *au commandement.*

« Le Comité de Salut public désire que vous vous pé- « triez bien de cette vérité, et, qu'indépendamment du « compte que vous lui rendez des exploits des défenseurs « de la patrie, vous lui fassiez connaître avec une grande « exactitude les militaires estimables qui s'occupent de « leur état en silence et avec fruit; car, nous vous le répé- « tons, le service de la République exige que l'officier « joigne au courage, à l'intrépidité, des talents qui pro- « mettent des succès et des mœurs qui inspirent la consi- « dération.

« Le Comité de Salut public vous invite à lui faire « passer incessamment les renseignements qu'il vous « demande (1). »

Opinion du général prussien de Peucker sur le caractère général d'une étude d'art militaire. — Rien ne saurait donner une idée plus juste de la nécessité de l'instruction et de la portée que doit avoir l'étude de l'art militaire, que l'opinion émise à ce sujet par un des fondateurs de la *Kriegsakademie* de Berlin, par le général d'infanterie de Peucker, mort, il y a quelques années, inspecteur général des établissements d'instruction militaire :

« Le caractère général de cette étude doit consister « dans l'adoption de la méthode appliquée. Il faut com- « prendre par là l'application de connaissances théoriques « à toutes les questions militaires pouvant se présenter « dans le domaine de la pratique.

« Pour donner à cette méthode son maximum d'effica- « cité, il faut utiliser la capacité productive des officiers, « afin que la pratique puisse bénéficier des vérités scien- « tifiques enseignées, et qu'on puisse reconnaître judi- « cieusement les facultés naissantes. En temps de guerre, « les actes jouent un rôle plus important que les phrases; « l'action prime la pensée; la pratique domine la théorie.

« Il ne suffit donc pas de saisir les principes; il faut « encore les méditer et les approfondir dans leurs appli- « cations.

« ..... Il y a une distance considérable entre la connais- « sance des principes et la faculté de s'en servir pour « prendre des résolutions. La méthode d'étude doit tendre « à la suppression de cette distance.

« ..... C'est par cette méthode que l'officier parvient à

1) Pierron, *Méthodes de guerre*, t. 1er, p. 8.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

« acquérir l'énergie et la force de volonté si importantes « dans le service de guerre.

« ..... Des caractères faibles peuvent prendre une déci- « sion claire, énergique, et la mettre en pratique dans des « situations embrouillées, s'ils ont acquis la faculté de se « guider eux-mêmes dans les circonstances difficiles, avec « la circonspection et la rapidité désirables. Cette faculté « doit être un des résultats de l'étude. Sans elle, les carac- « tères irrésolus, dès qu'ils sont abandonnés à leur ini- « tiative, dénotent une dissolution des éléments moraux.

« La méthode appliquée doit avoir pour but d'exciter « chez l'officier la spontanéité d'esprit. Ce sont, avant « tout, les qualités morales du caractère qui forment la « base de l'aptitude de l'officier aux choses de la guerre.

« En résumé, le but principal d'une étude de l'art mili- « taire est de perfectionner l'intelligence et le jugement « chez les officiers, en combinant les études avec l'emploi « le plus étendu de leurs facultés morales. On atteint ce « but, en utilisant les leçons de l'expérience. »

Passant ensuite du caractère général d'un travail sur l'art militaire à la portée de chacune de ses parties, le général de Peucker s'exprime ainsi :

Observations sur une étude de tactique.

« Cette étude doit avoir pour but de familiariser les « officiers, théoriquement et pratiquement, avec la grande « multiplicité des circonstances éventuelles du combat et « de leur donner la faculté de se guider immédiatement « dans toutes les situations de la guerre.

« La tactique appliquée constitue la meilleure et la plus « solide préparation à la pratique de la guerre.

« La recherche attentive des résultats des guerres « récentes doit être considérée comme un facteur impor- « tant de la science. »

Observations sur l'histoire militaire.

« Les connaissances historiques constituent le moyen le « plus efficace d'apprendre en temps de paix les procé- « dés du combat et la base la plus solide pour s'assimiler « les grands principes. Elles sont la source la plus vive « de toutes les branches du savoir militaire.

« L'étude de l'histoire militaire doit prendre en consi- « dération les grandes opérations de la guerre et la con- « duite des armées. Elle doit faire ressortir la connexion « intime qui unit le génie des grands capitaines aux résul- « tats obtenus dans les guerres les plus remarquables.

« Les études historiques ne doivent pas être étendues « à des époques qui ne peuvent offrir des bases caracté- « ristiques, pour la conduite des guerres actuelles.

« Elles doivent caractériser l'art militaire au XIXe siècle ; « familiariser les officiers avec la vie réelle des armées en « campagne ; les préparer à conserver la tête lucide et le « cœur chaud, dans le danger ; enfin, exalter sans cesse le « sentiment patriotique. »

Il faut conclure de ces citations que la connaissance de l'art de la guerre est indispensable à un officier. C'est en se plaçant à ce point de vue, que le maréchal Gouvion-Saint-Cyr l'a caractérisé ainsi : l'art de la guerre est un *art pour les généraux*, une *science pour l'officier*, un *métier pour le soldat*.

C'est donc l'étude de cet art qui doit mettre l'officier en mesure de prendre une décision rapide dans les moments difficiles de la vie en campagne ; moins peut-être par les préceptes et les exemples qu'elle lui fait connaître, que par la méthode de raisonnement, la force de volonté et l'énergie qu'elle lui apprend à développer.

Elle lui rappellera surtout que toute instruction de ce genre a, dans notre armée, une portée spéciale qui n'existe pas au même degré dans les autres armées. Elle lui fera

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

sentir plus vivement que nous ne vivons pas à une époque ordinaire; que, semblables aux Prussiens de 1807, nous sommes toujours au lendemain de nos désastres; que le devoir nous oblige à considérer l'indépendance nationale, l'existence même de la patrie, comme menacées par des haines sans nom, par des ambitions inassouvies; enfin, que chacun doit travailler sans relâche, afin d'être prêt à la défendre, le jour où elle sera attaquée. Pour cela, il n'y a qu'un moyen : profiter des leçons de l'expérience, les méditer sans cesse, nous perfectionner chaque jour et entretenir en nous le feu sacré du soldat, afin de porter à leur maximum d'intensité les qualités intellectuelles et viriles qui pourront de nouveau nous conduire à la victoire.

LA

GUERRE MODERNE

PREMIÈRE PARTIE

STRATÉGIE

CHAPITRE PREMIER

ORGANISATION DES ARMÉES

§ 1er. — DE LA GUERRE.

En France, on a rarement cherché à définir ce drame sanglant de la vie des peuples qu'on appelle la guerre. C'est peut-être un tort, car on ne peut apprendre sérieusement l'art de la faire, sans se rendre bien compte de son but et de sa portée. Cet acte de violence intéresse à un si haut degré l'existence des nations et les efforts des armées, qu'on ne saurait trop le méditer.

Aujourd'hui, quelques réflexions sur ce sujet seront d'autant plus utiles, que nos idées n'ont pas toujours été d'accord avec celles des nations voisines. D'autre part, les institutions qui régissent actuellement les États européens ont changé dans une certaine mesure les conditions générales de la guerre, et celles de l'avenir ne ressembleront probablement plus à celles du passé. Il importe donc d'avoir approfondi à l'avance ces conditions et de savoir ce qu'on doit craindre ou éviter.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

sentir plus vivement que nous ne vivons pas à une époque ordinaire; que, semblables aux Prussiens de 1807, nous sommes toujours au lendemain de nos désastres; que le devoir nous oblige à considérer l'indépendance nationale, l'existence même de la patrie, comme menacées par des haines sans nom, par des ambitions inassouvies; enfin, que chacun doit travailler sans relâche, afin d'être prêt à la défendre, le jour où elle sera attaquée. Pour cela, il n'y a qu'un moyen : profiter des leçons de l'expérience, les méditer sans cesse, nous perfectionner chaque jour et entretenir en nous le feu sacré du soldat, afin de porter à leur maximum d'intensité les qualités intellectuelles et viriles qui pourront de nouveau nous conduire à la victoire.

LA

GUERRE MODERNE

PREMIÈRE PARTIE

STRATÉGIE

CHAPITRE PREMIER

ORGANISATION DES ARMÉES

§ 1er. — DE LA GUERRE.

En France, on a rarement cherché à définir ce drame sanglant de la vie des peuples qu'on appelle la guerre. C'est peut-être un tort, car on ne peut apprendre sérieusement l'art de la faire, sans se rendre bien compte de son but et de sa portée. Cet acte de violence intéresse à un si haut degré l'existence des nations et les efforts des armées, qu'on ne saurait trop le méditer.

Aujourd'hui, quelques réflexions sur ce sujet seront d'autant plus utiles, que nos idées n'ont pas toujours été d'accord avec celles des nations voisines. D'autre part, les institutions qui régissent actuellement les États européens ont changé dans une certaine mesure les conditions générales de la guerre, et celles de l'avenir ne ressembleront probablement plus à celles du passé. Il importe donc d'avoir approfondi à l'avance ces conditions et de savoir ce qu'on doit craindre ou éviter.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Presque partout, nous voyons aujourd'hui le service obligatoire entrer dans les mœurs des peuples. Nous voyons ceux-ci dotés de gouvernements représentatifs qui reposent sur des principes de liberté plus ou moins étendus.

D'une part, la défense du pays est devenue une obligation générale; de l'autre, les résolutions solennelles qui décident de la paix ou de la guerre sont livrées aux discussions publiques. De là, deux résultats : les guerres sont devenues absolument nationales; puis, tous ceux qui ont intérêt à les entreprendre ou à les éviter peuvent exercer une influence sur la détermination finale. Les guerres seront donc à la fois plus rares, plus imposantes et plus passionnées. Les haines qu'elles soulèveront seront sans doute plus durables; mais chacun devant avoir sa responsabilité dans les malheurs qu'elles entraînent sera aussi moins disposé à se lancer dans ces terribles entreprises.

Les périodes de paix seront sans doute plus longues; et, pendant ce temps, la fusion des intérêts, la fréquence des échanges, la multiplicité des relations, leur facilité toujours plus grande, contribueront probablement à rendre les déclarations de guerre de plus en plus graves, de plus en plus difficiles.

Les conséquences des grandes luttes méritent aussi de fixer l'attention.

Désormais, on le sait, une guerre entre deux grandes nations coûtera des milliards. Tant qu'elle durera, il sera impossible d'en supputer les frais, et il pourra se présenter des cas où le vaincu sera hors d'état d'indemniser le vainqueur. Qu'arrivera-t-il alors? Le plus fort fera-t-il la conquête du plus faible? C'est douteux. Ce serait souvent se créer de nouveaux embarras et des ennemis plus redoutables encore. Mais il est probable que la guerre entraînera alors une fusion forcée des intérêts des deux peuples, jusqu'au jour où le vainqueur aura été indemnisé.

De là, des situations nouvelles, douloureuses, critiques, qu'on songera peut-être un jour à régler à l'avance dans la mesure du possible, mais qui imposent aujourd'hui, aux nations menacées par l'inimitié de leurs voisins, une vigilance et des préoccupations constantes.

Cet état de choses est d'autant plus grave, que la notion du droit des gens a été obscurcie par les procédés de la guerre de 1870, et que l'axiome brutal lancé il y a vingt ans à la face du monde : *la force prime le droit*, semble devenu l'unique loi des rapports des peuples. Nous assistons à une transformation lente des nationalités et des territoires, ayant pour cause première un déplacement des forces industrielles et physiques, dont la civilisation profitera sans doute, mais dans laquelle des peuples entiers pourront être anéantis ou broyés, s'ils n'ont pour les défendre un nombre suffisant d'armes perfectionnées et de soldats aguerris.

Plus que jamais, il importe donc de savoir ce qu'est la guerre et ce que nous devons, nous Français, attendre de cet acte de force et de violence.

Jusqu'à ce jour, la définition de la guerre a été considérée par nous comme une question de droit international. Celui-ci nous apprend que la guerre est une *voie de contrainte exercée par une nation contre une autre;* qu'elle est un fléau terrible, mais nécessaire; qu'il ne faut y recourir qu'après avoir épuisé toutes les tentatives de conciliation; que les violences ne doivent jamais être exercées, à moins d'être absolument nécessaires, et, qu'entre plusieurs voies de contrainte, il faut autant que possible choisir toujours les moins rigoureuses.

A propos des règles générales sur la manière de faire la guerre, on nous apprend encore que le droit de la guerre n'est pas illimité, et que tous les moyens qui peuvent assurer la victoire ne sont pas licites.

Il y a, en effet, une *Loi de la guerre* que l'on croit généralement en vigueur et qui interdit la destruction de

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

l'ennemi, parce que c'est un acte de barbarie; qui proscrit la vengeance, parce qu'elle est odieuse; qui enseigne aux nations à limiter la guerre à la réparation d'une injure, ou à la garantie d'une sûreté; qui défend de causer des maux inutiles; qui ordonne de faire la guerre loyalement, avec des armes loyales; qui condamne l'incendie et la dévastation; qui exige enfin le respect de tous les sentiments d'humanité.

D'après cette loi, les rigueurs de la guerre contre les personnes, qui jadis étaient sans limites, sont aujourd'hui supprimées. Les hostilités ont perdu le caractère de violence des temps passés, et l'application du droit de belligérant doit toujours être réglée par la modération. Les nations européennes sont tenues d'éviter les cruautés inutiles et d'enseigner, par leur exemple, à leurs ennemis, les principes d'un droit de la guerre plus humain qu'autrefois.

Les non-combattants sont affranchis des rigueurs de la guerre, et ne doivent être ni mis à mort, ni réduits en captivité.

Les vaincus ont droit à tous les égards; le vainqueur doit être généreux; les prisonniers sont des frères d'armes que le sort des combats a trahis; ils ne doivent recevoir que de bons traitements.

Les biens meubles ne doivent jamais être convertis en butin.

Le pillage n'est plus permis, même pour exercer des représailles.

Les guerres de conquête sont réprouvées par la civilisation.

Indépendamment de la loyauté et de la bonne foi que les armées ennemies doivent pratiquer entre elles, l'usage a introduit certaines habitudes d'égards et de politesse, dont quelques-unes ont acquis la force d'une autorité reconnue.

Enfin, au milieu de la guerre, le sentiment de l'humanité ne doit jamais s'éteindre, et le soldat ne doit pas oublier les liens qui l'unissent à ses semblables.

Telles sont les théories qui ont cours parmi nous, et telles sont celles que la France a toujours appliquées pendant les guerres des deux derniers siècles.

Ces principes, aussi généreux qu'humains et conformes aux progrès de la civilisation, semblent reconnus officiellement par les nations européennes. Cependant les sévices que nos populations on eu à subir en 1870, les actes de cruauté ou de pillage qui ont été signalés de divers côtés, nous montrent qu'en réalité il en est autrement.

Il est certain, en effet, que, dans plus d'une armée, la haine ou la passion aidant, il arrivera souvent que la pratique ne répondra plus à la théorie. Elle présente alors des différences qu'il nous faut connaître, pour ne pas en être dupes, qui tiennent non seulement à l'état plus ou moins policé des populations parmi lesquelles ces armées se recrutent, mais encore aux idées émises à ce sujet par les premiers écrivains militaires de notre temps.

Celles qui suivent ont été exprimées par Clausewitz, au commencement du siècle. Elles constituent le fond des convictions des officiers allemands, et ce fait seul nous oblige à les admettre à notre tour, sous peine de nous exposer un jour à de cruelles et terribles désillusions. Du reste, elles ont un côté pratique qu'on ne saurait nier, et dont chacun de nous désormais doit se bien pénétrer, s'il veut être à la hauteur des exigences de l'avenir.

« *La guerre est le duel des nations.* »

C'est un acte de violence aussi naturel, aussi légitime que tous les actes qui résultent des rapports des nations entre elles, tels que le commerce, l'industrie, etc.

Cet acte ennoblit le peuple qui l'accomplit avec succès.

La guerre n'a qu'*un but :* terrasser l'adversaire et le rendre incapable de continuer la résistance.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Sous une autre forme, elle doit détruire sa volonté et la soumettre à la nôtre, par l'anéantissement de sa force morale. Mais pour imposer la loi à son ennemi, il faut le rendre incapable de se défendre.

La guerre n'a qu'un moyen d'action : *la force*. Il n'en existe pas d'autres. Son emploi ne doit se manifester que par les blessures, la mort, la destruction.

La force morale ne doit servir qu'à rendre plus efficace l'emploi des forces physiques.

L'emploi de la force à la guerre est *absolu*.

C'est une erreur de croire à d'autres moyens d'action.

Le *droit des gens* n'est, pour des militaires, qu'une restriction *insignifiante* du but et du droit de la guerre.

Il *ne peut* ni *ne doit* en affaiblir l'énergie.

Toute idée de philanthropie à la guerre est une *erreur* des plus pernicieuses.

Celui qui emploie la force physique dans toute son étendue, sans épargner le sang, acquerra toujours la prépondérance sur l'adversaire qui n'agit pas de même et lui dictera sa loi.

Introduire un *principe modérateur* dans la philosophie de la guerre, c'est commettre une absurdité.

Si les peuples civilisés n'égorgent pas leurs prisonniers, ne détruisent pas les villes et les villages, n'incendient pas les fermes, etc., ce n'est pas *par humanité;* cela tient à ce que l'intelligence a plus de part à la conduite de la guerre qu'autrefois.

La civilisation a développé cette intelligence, et celle-ci leur a révélé un emploi plus efficace de la force. C'est-à-dire que, par les contributions qu'on lève et les traités qu'on impose à son adversaire, on peut tirer un profit plus avantageux de la victoire.

La guerre est un *acte de violence* à l'emploi de laquelle il n'y a *aucune limite*.

Les forces agissantes à la guerre sont les ressources matérielles dont on dispose et la force de volonté.

Pour vaincre, il faut tendre ces forces à l'extrême. »

Telles sont les théories de Clausewitz, de cet homme remarquable que les Allemands appellent avec raison leur immortel Clausewitz, mais auquel ils reprochent d'avoir introduit, dans son *Traité de la guerre*, un peu trop de poésie.

Ces principes expliquent bien des faits de la dernière guerre, bien des actes dont le souvenir pèsera éternellement sur la mémoire du vainqueur et qui ont déjà terni l'éclat de ses victoires.

A notre tour, il nous faut aussi les connaître, nous en pénétrer, et, comme ils sont essentiellement pratiques, nous mettre en mesure de les appliquer à l'occasion.

Cette application, combinée avec les résultats du service obligatoire, pourrait avoir un jour des conséquences dont il importe aussi de se rendre compte à l'avance.

Dans les temps barbares, tous les hommes valides étaient appelés à combattre. Par suite, tous les membres de la nation ennemie étaient considérés comme belligérants.

Désormais, en Europe, il en sera de même. Dans tous les pays, les hommes de 20 à 40 ans, ou même de 17 à 45 ans, comme en Allemagne, font partie des armées à des titres divers. Il ne serait donc pas impossible qu'une application rigoureuse du droit de la guerre, comme l'entendent les Allemands, amenât une armée victorieuse à faire prisonnière, et à transporter en masse, hors de son territoire, toute la population valide d'une contrée envahie. De là, des misères sans nom et des haines qui ne pourront plus s'apaiser. La guerre de 1870 a déjà présenté, dans certains cas, ce caractère odieux de sévices contre les personnes. De plus, elle nous a montré une masse d'un million d'hommes se jetant sur un pays voisin, et arrivant à déporter une population de près de 400,000 citoyens.

Cet exemple a fait naître, de divers côtés, des convoitises semblables, et un jour, peut-être, ces convoitises,

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

mises en vigueur sur une grande échelle, pourront causer d'incalculables malheurs.

Tels sont les maux qui nous menacent. Ils nous dictent notre devoir; ils nous indiquent les pensées, les convictions qu'on doit avoir sans cesse présentes à l'esprit, quand on étudie l'art de la guerre; ils nous donnent surtout la mesure exacte de la force de volonté, et de l'énergie qu'il nous faut déployer désormais dans tous les actes de notre vie militaire.

§ 2. — ÉLÉMENTS QUI CONSTITUENT LA PUISSANCE DES ARMÉES.

La puissance des armées dépend de deux éléments :

1° *La force matérielle*, qui est donnée par l'organisation et qui comprend :

Le recrutement;
La constitution du commandement;
Le groupement des forces;
Les effectifs;
La composition des cadres;
L'armement;
L'instruction technique;
Les moyens d'approvisionnement et de transports, etc.

2° *La force morale*, qui est souvent trop négligée et qui est créée par :

L'esprit national;
L'éducation militaire,
Et la discipline.

L'opinion de Jomini sur la puissance militaire d'un État complète cette énumération (1).

(1) *Histoire critique et militaire des guerres de la Révolution.*

« Les causes générales qui ont tant d'influence sur les « destinées des nations, dit cet auteur, exercent le même « empire sur leur état militaire. Les victoires proviennent « en partie de ces causes et développent les talents des « généraux, comme le courage des soldats.

« Toutefois, on ne peut se dissimuler, qu'abstraction « faite de la situation intérieure des empires, une armée « ne possède en elle-même les principes de *sa supériorité* « ou de *son infériorité*, que par *la nature de son organisa-* « *tion*, *son esprit* et le *caractère* de ses chefs.

« La force réelle d'un État se compose donc de *l'espèce* « et *de l'esprit de ses soldats et de ses officiers;*

« *De ses moyens de recrutement;*

« *Des institutions organiques des corps;*

« *Des talents et de l'instruction de ses états-majors;*

« *Du génie des généraux qui les commandent;*

« *Enfin de l'esprit national à l'époque où la guerre* « *éclate.*

« Les grands résultats ne s'obtiennent que par la réu- « nion de ces moyens. Car, s'il est vrai que l'habileté du « général en chef soit le premier garant des succès, ce « chef gagnera des batailles sans résultats, si la nation se « refuse aux sacrifices nécessaires. »

Pour se rendre un compte exact de la puissance actuelle des armées, il importe, on le voit, de connaître exactement les éléments de cette puissance, et les conditions d'organisation qui la développent.

Il suffira à cet égard de rappeler, pour les faire mieux apprécier, les changements survenus à notre époque dans ces organisations, puis, d'aborder l'étude des armées au point de vue :

De la constitution du commandement;
De la formation des armées;
Des grandes unités qui les composent;
Du rôle qui leur incombe en temps de guerre;

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Enfin, *de l'influence de la force morale sur les armées et sur les résultats d'une campagne.*

§ 3. — CHANGEMENTS SURVENUS A NOTRE ÉPOQUE DANS L'ORGANISATION DES ARMÉES.

Aucune époque peut-être n'a vu dans l'organisation des armées des changements aussi considérables que la nôtre.

C'est à l'année 1866, et aux événements qui l'ont rendue célèbre, qu'il faut faire remonter la date de cette transformation.

Avant cette époque, les nations européennes possédaient des institutions militaires qui dataient presque toutes de la fin du premier Empire et qui auraient, pendant longtemps encore, garanti leur sécurité, si l'une d'elles n'était devenue, par le nombre de ses effectifs et l'étendue de ses armements, un danger pour les autres.

Ce qui caractérisait alors les systèmes militaires en vigueur, c'était la conscription et l'exemption du service militaire pour certaines catégories de citoyens les unes désignées par le sort, les autres autorisées à se faire remplacer à prix d'argent.

C'étaient encore les armes à courtes portées et à tir ralenti.

C'était le système de recrutement national s'étendant à l'ensemble d'un territoire, au lieu du système régional correspondant aux unités tactiques;

Pour la France c'étaient en outre :

Des dépôts éloignés de leurs régiments;

Des réserves dispersées, comme les ressources du recrutement, sur toute la surface du sol national;

Un groupement des forces en temps de paix, sans analogie avec celui du temps de guerre;

Enfin, comme conséquence de ces institutions, *un passage sur le pied de guerre lent et irrégulier*, exposant le pays, en face de voisins plus habiles ou plus actifs, aux dangers de la défensive, et aux malheurs de l'invasion.

Pendant qu'il en était ainsi, une seule puissance, la Prusse, aidée par les événements, guidée par son esprit pratique, et par une ambition longtemps dissimulée, favorisée par une forte organisation sociale, avait maintenu et perfectionné un système militaire qui avait fait son salut au commencement du siècle.

Les autres peuples, aveuglés par l'éclat de leur ancienne gloire, comme la France, ou trompés par la force apparente de leurs armées, s'obstinaient au contraire à considérer l'organisation militaire des Prussiens comme inférieure et défectueuse.

La guerre de Bohême en 1866, dans laquelle on les vit triompher si rapidement de leurs adversaires, vint dessiller tous les yeux :

Il fallut alors se rendre à l'évidence.

Le système militaire de la Prusse, perfectionné par une application constante, encouragé par un gouvernement éclairé, placé au premier rang des institutions nationales, fortifié par le maintien prolongé des chefs militaires dans leurs fonctions et par le culte des traditions, était arrivé à un développement tel, qu'il permit un jour à cette nation de braver la volonté de tous les confédérés allemands et de les soumettre à ses lois.

Les vaincus acceptèrent le joug avec résignation, quelques-uns même avec enthousiasme. Le nouvel état de choses leur était présenté au nom de la patrie, au nom de l'unité nationale. Cela leur suffisait.

Les autres puissances, surprises par ces événements, étudièrent alors, avec plus d'attention, cet État militaire qui venait de surgir avec tant d'éclat au centre de l'Europe.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Enfin, *de l'influence de la force morale sur les armées et sur les résultats d'une campagne.*

§ 3. — CHANGEMENTS SURVENUS A NOTRE ÉPOQUE DANS L'ORGANISATION DES ARMÉES.

Aucune époque peut-être n'a vu dans l'organisation des armées des changements aussi considérables que la nôtre.

C'est à l'année 1866, et aux événements qui l'ont rendue célèbre, qu'il faut faire remonter la date de cette transformation.

Avant cette époque, les nations européennes possédaient des institutions militaires qui dataient presque toutes de la fin du premier Empire et qui auraient, pendant longtemps encore, garanti leur sécurité, si l'une d'elles n'était devenue, par le nombre de ses effectifs et l'étendue de ses armements, un danger pour les autres.

Ce qui caractérisait alors les systèmes militaires en vigueur, c'était la conscription et l'exemption du service militaire pour certaines catégories de citoyens les unes désignées par le sort, les autres autorisées à se faire remplacer à prix d'argent.

C'étaient encore les armes à courtes portées et à tir ralenti.

C'était le système de recrutement national s'étendant à l'ensemble d'un territoire, au lieu du système régional correspondant aux unités tactiques;

Pour la France c'étaient en outre :

Des dépôts éloignés de leurs régiments;

Des réserves dispersées, comme les ressources du recrutement, sur toute la surface du sol national;

Un groupement des forces en temps de paix, sans analogie avec celui du temps de guerre;

Enfin, comme conséquence de ces institutions, *un passage sur le pied de guerre lent et irrégulier*, exposant le pays, en face de voisins plus habiles ou plus actifs, aux dangers de la défensive, et aux malheurs de l'invasion.

Pendant qu'il en était ainsi, une seule puissance, la Prusse, aidée par les événements, guidée par son esprit pratique, et par une ambition longtemps dissimulée, favorisée par une forte organisation sociale, avait maintenu et perfectionné un système militaire qui avait fait son salut au commencement du siècle.

Les autres peuples, aveuglés par l'éclat de leur ancienne gloire, comme la France, ou trompés par la force apparente de leurs armées, s'obstinaient au contraire à considérer l'organisation militaire des Prussiens comme inférieure et défectueuse.

La guerre de Bohême en 1866, dans laquelle on les vit triompher si rapidement de leurs adversaires, vint dessiller tous les yeux :

Il fallut alors se rendre à l'évidence.

Le système militaire de la Prusse, perfectionné par une application constante, encouragé par un gouvernement éclairé, placé au premier rang des institutions nationales, fortifié par le maintien prolongé des chefs militaires dans leurs fonctions et par le culte des traditions, était arrivé à un développement tel, qu'il permit un jour à cette nation de braver la volonté de tous les confédérés allemands et de les soumettre à ses lois.

Les vaincus acceptèrent le joug avec résignation, quelques-uns même avec enthousiasme. Le nouvel état de choses leur était présenté au nom de la patrie, au nom de l'unité nationale. Cela leur suffisait.

Les autres puissances, surprises par ces événements, étudièrent alors, avec plus d'attention, cet État militaire qui venait de surgir avec tant d'éclat au centre de l'Europe.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Son organisation leur a depuis servi de modèle pour asseoir leurs institutions militaires sur de nouvelles bases. Mais ce n'est pas seulement le prestige des succès des Prussiens qui les a poussées dans cette voie.

Elles y ont été forcées par ce fait que l'organisation allemande devenait, par l'étendue de ses moyens d'action, un danger pour leur indépendance.

Un État est toujours contraint de mettre en ligne pour se défendre un nombre d'hommes, de fusils, de canons, au moins égal à ceux que son voisin peut lui opposer. Il doit le faire dans un délai au moins aussi court que ce dernier. Enfin, il est également tenu, pour sa sécurité, à posséder des armes de qualité égale, sinon supérieure.

Telle a été la cause des transformations militaires effectuées depuis 1866 en Europe. Au fond, c'est une question de vie ou de mort.

Aujourd'hui, sauf l'Angleterre qui est protégée par son isolement, sauf quelques petits États dont l'existence est garantie par des traités, toutes les puissances européennes ont adopté peu à peu des systèmes militaires analogues.

Résultats de ce changement. — Il en résulte une situation qui n'est pas sans gravité.

Chaque peuple a ses forces vives tendues à l'excès afin d'arriver au maximum d'effectifs disponibles, à la plus grande rapidité de mobilisation, à l'armement le plus parfait, au système défensif le plus complet. — Chez tous, les produits du recrutement sont utilisés dans les limites du possible. Les dépenses ont aussi atteint presque partout les bornes extrêmes tracées par les ressources budgétaires.

Au milieu de ces efforts excessifs, les petites puissances, incapables d'égaler la force des plus grandes, semblent condamnées à disparaître ou à entrer, de gré ou de force,

selon une expression allemande, dans la sphère d'action de leurs redoutables voisins.

Il n'est pas douteux qu'à la longue cette situation ne crée un état de crise d'autant plus grave, qu'elle a eu pour premier effet d'annuler la valeur des traités, c'est-à-dire la bonne foi, les engagements d'honneur, les pactes loyaux et de les remplacer par les forces brutales et savamment perfectionnées que l'homme sait utiliser aujourd'hui au profit de ses intérêts ou de son ambition.

Ce tableau fera comprendre à quel point il importe désormais à chaque peuple de se préoccuper du perfectionnement continu de son état militaire ; à quel point surtout cela est indispensable pour la France que ses défaites ont isolée au milieu des nationalités voisines, en surexcitant des haines ou des appétits qui convoitent encore ses dépouilles.

I. — Principes généraux des institutions militaires actuelles.

D'après ce qui précède, on voit que les organisations militaires actuelles sont caractérisées par :

L'obligation générale du service ;
La réduction du temps passé sous les drapeaux ;
La faiblesse des effectifs de paix ;
Et l'élévation des effectifs de guerre.

Au fond, ces organisations n'ont d'autre but que d'obtenir, comme l'Allemagne, le plus grand nombre possible de combattants.

Mais les peuples y parviennent avec plus ou moins de facilité, et en tout cas l'accroissement de la population est si rapide chez les nations germaniques, qu'il leur assure chaque année une prépondérance de plus en plus marquée.

Un des principes fondamentaux des nouvelles organisations, est d'avoir, dès le temps de paix, les forces mili-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

taires groupées comme en temps de guerre, et leurs unités tactiques stationnées sur le territoire d'où elles doivent tirer leurs hommes de complément.

L'immense mouvement qui, au moment d'une guerre, déplacera ainsi subitement dans les grandes puissances, plus d'un million d'hommes, se trouve divisé à l'avance en une foule de petits mouvements locaux de peu d'étendue.

L'opération complexe qui en résulte est, par suite, simplifiée et accélérée.

Cependant le recrutement régional qui est la base de cette simplification, n'a pas été adopté partout. En France, on a reculé devant des considérations d'ordres divers. On a préféré un système mixte qui maintient les anciens procédés de recrutement, en permettant une mobilisation régionale.

Pour se rendre compte de ces nouvelles institutions, il est indispensable d'approfondir d'abord celles qui leur ont servi de modèle, celles de la Prusse.

II. — Résumé du développement militaire de la Prusse.

Pour retrouver l'origine du système militaire prussien, il faut remonter à l'année 1806. A ce moment, le vainqueur d'Iéna avait réduit à 40,000 hommes l'effectif de l'armée vaincue.

Mais, profitant des agitations de l'Europe, celle-ci put se reconstituer promptement et présenter en ligne après Bautzen, c'est-à-dire 7 ans après sa défaite, 153 bataillons d'infanterie et 124 escadrons de cavalerie, soit environ 200,000 hommes.

L'année suivante (1814), une organisation basée sur le principe du service obligatoire lui assure un effectif de guerre de 330,000 hommes de troupes de campagne, appuyés en seconde ligne par 140,000 hommes de troupes de dépôt et du 2e ban de la landwehr.

Ainsi, huit ans après Iéna, 520,000 soldats (le vingtième de la population du pays), pouvaient entrer en ligne.

Parmi les hommes qui avaient assisté à cette transformation et à la démonstration de son influence sur les destinées des peuples, se trouvait un jeune lieutenant en second de la garde, qui plus que tous ses camarades avait souffert de l'humiliation de son pays. C'était le prince Frédéric-Guillaume-Louis de Hohenzollern, depuis empereur d'Allemagne sous le nom de Guillaume Ier. En 1814, il bivouaquait à Bobigny, devant Paris, où il arrivait pour la première fois, comme simple officier de l'armée de Blücher. En 1860, il était régent du royaume, sachant ce que valent le nombre des soldats, une bonne armée, une discipline solide et des généraux de choix. Un de ses premiers soins fut de réorganiser l'armée.

Il l'augmenta de. . . . : 117 bataillons,
40 escadrons,
5 groupes (1) d'artillerie, et

communiqua à la nation entière par son exemple et son initiative un élan militaire extraordinaire.

Quatre ans plus tard, en 1864, ce fait allait exercer une influence particulière sur le mouvement guerrier qui lança alors la Prusse dans la voie des luttes sanglantes et des conquêtes.

La réorganisation de 1860 est une des phases les plus remarquables de son développement militaire.

Elle lui assurait sur le pied de guerre une force effective de. . . . . 370,000 hommes d'armée active,
110,000 de troupes de dépôt,
150,000 du 1er ban de la landwehr.

630,000

(1) L'expression *groupe* d'artillerie correspond ici à une réunion de 4 batteries de 6 pièces et à l'expression allemande : *abtheilung*.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

En tout 630,000 hommes, qu'une mobilisation régionale habilement combinée permettait de rassembler en deux ou trois semaines sur l'une ou l'autre de ses frontières.

Ainsi, en moins de soixante ans, l'armée prussienne passait de 40,000 hommes à 630,000 hommes.

L'élévation des effectifs n'était pas du reste l'unique but des réorganisations de 1814 et de 1860.

La première ne cherchait qu'à obtenir de gros bataillons avec un faible budget, et, pour y parvenir, elle imposait à l'armée un système de mobilisation défectueux ; celle-ci en effet était subordonnée au concours de la landwehr.

La réorganisation de 1860 l'affranchit de cette sujétion et permit de former les effectifs de guerre au moyen des réserves seules.

En même temps, on perfectionna les armes à feu.

La Prusse était ainsi en mesure au moment d'une guerre d'ajouter à sa supériorité numérique celle de son armement ; puis, au moyen de ses chemins de fer et des réseaux de l'Etat construits spécialement en vue des transports militaires, elle se mit en mesure de réaliser ces avantages, plus vite que toute autre puissance, et d'entrer en campagne avant tous ses voisins.

L'importance pratique de ces changements aurait dû frapper tous les peuples. Ils donnaient en effet à l'armée prussienne des qualités offensives qui, perfectionnées par une instruction technique et une éducation militaire des mieux entendues, assuraient sa suprématie.

Au lieu de cela, on s'obstina dans les errements du passé, et l'on ne voulut voir dans ces troupes qu'une variété de milices, incapables de tenir contre les armées actives des autres pays.

La victoire de Kœniggrætz vint dessiller tous les yeux et dissiper ces illusions. Elle eut un retentissement universel.

III. — Changements imposés par la victoire de Kœniggrætz.

Les changements imposés par ce grand fait de guerre étaient considérables et de nature à faire réfléchir tous les gouvernements.

D'abord au point de vue historique, le traité de Prague, ratifié le 30 août 1866, consacrait la dissolution de la Confédération germanique, supprimait la prépondérance de l'Autriche, agrandissait enfin la Prusse de 1,300 milles carrés et de 4 millions d'âmes.

Il annexait à cette puissance tous les États au nord du Mein ; il soumettait ceux du sud à son autorité ; enfin il lui donnait un sentiment de sa force et une confiance en elle-même, qu'elle n'avait jamais connus.

En somme, il créait une situation redoutable et inaugurait dans le système des États européens une ère nouvelle dont l'avenir ne fera sans doute que confirmer l'importance.

A tous ces points de vue, une place mémorable est assignée dans l'histoire à la date du 3 juillet 1866, jour de la bataille de Kœniggrætz.

Au point de vue militaire, les changements apportés dans la vie des peuples et dans l'organisation de leurs armées n'étaient pas moins importants.

Ils peuvent se résumer ainsi :

Consécration du principe du service obligatoire ;

Obligation d'élever les effectifs, et, par conséquent, d'adopter un système militaire analogue à celui de la Prusse ;

Transformation de l'organisation du temps de paix, du mode de préparation de la guerre, des mobilisations, des transports, des concentrations, des armements, des règles tactiques des diverses armes, des opérations stratégiques, des applications de l'art militaire, et des systèmes défensifs des États ;

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Enfin, augmentation effrayante des budgets militaires.

C'était, on le voit, une révolution dans les institutions militaires des peuples.

La portée en fut vite comprise ; chaque puissance commença aussitôt la transformation de son état militaire, selon ses ressources et selon le caractère de ses populations.

En France, la réforme fut timide. On adopta, en 1868, un système mixte qui admettait le service obligatoire sans oser l'appliquer.

La création de la garde nationale mobile caractérise la loi votée à cette époque. Ce nouvel élément de défense n'existait que sur le papier et les troupes qui le composaient n'avaient même pas à fournir une journée *réelle* de présence sous les armes.

On se donna ainsi l'illusion des gros effectifs en maintenant les errements du passé.

Ce fut une des causes de nos revers.

En Prusse, au contraire, on appliquait la loi du service obligatoire à 40 millions d'âmes, et l'on arrivait ainsi à doubler les masses de 1866.

En 1870, 1,183,000 combattants furent mis sur pied en dix-huit jours, et 462,000 hommes furent transportés à la frontière dans le même laps de temps. Cette supériorité numérique était pour nous d'autant plus écrasante, que l'armée allemande y joignait celle de son artillerie et une instruction pratique des plus perfectionnées.

Le développement de la puissance militaire de l'Allemagne n'a pas été sans causer en Europe des appréhensions que les événements de 1870 suffisaient à justifier. Elles se sont manifestées de différents côtés après la paix de Francfort, et notamment dans une brochure qui fut publiée à Vienne à cette époque et attribuée à l'archiduc Albert (1). On y lisait :

(1) *Das Jahr*, 1870, *und die Wehkraft der Monarchie, u. s. w.*

« Tant que le droit international européen sera foulé « aux pieds et remplacé par la violence, aucun peuple « ne pourra prétendre au rang de grande puissance, s'il « ne possède une force militaire de premier ordre, assez « bien organisée et assez solide, pour qu'aucune nation « ne puisse l'attaquer avec des chances de succès.

« Tout État voisin de l'Allemagne qui ne saura pas « atteindre, au moins approximativement, la promptitude « et la précision de sa mobilisation, restera sans sécurité « contre une invasion, c'est-à-dire contre la destruction de « sa prospérité dans son propre sein. »

Conséquences.

« 1° Le système des levées en masse organisées comme « en Prusse sera et doit être adopté en principe, puis mis « en pratique aussi promptement que possible par *tous « les États*, sauf à y introduire les changements nécessités « par *les aptitudes spéciales* de chaque nation.

« 2° Tout État qui négligera ce précepte mettra son « existence en péril.

« 3° L'expérience et les améliorations réalisées par la « Prusse, depuis soixante ans, devront servir à éviter les « tâtonnements et les désillusions.

« 4° Il faudra admettre tous les adoucissements que la « Prusse n'a pas encore adoptés et qui ne nuisent en rien, « ni à la *rapidité de la mobilisation*, ni à la *proportion* des « troupes disponibles au début d'une campagne.

« Ceci ne pourra être fait qu'avec une extrême prudence « et avec l'avis des hommes du *métier* les plus compétents « et les plus considérables ; sans cela on sera entraîné à « de dangereuses erreurs.

« 5° Pour combattre une invasion, toute la population « valide d'un pays doit concourir à sa défense. Ceci peut « s'effectuer de plusieurs manières. Mais il faut qu'en « temps de paix *tout soit préparé ;* il faut que chacun soit

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

« familiarisé *avec son rôle* et que *tous les individus valides*
« *soient placés par la loi, comme combattants légitimes,*
« *sous la protection du droit des gens.*

« 6° Plus la force défensive d'un pays sera accrue par
« ces mesures, plus il sera à l'abri d'une guerre. De même,
« plus les États de l'Europe acquerront de force et plus la
« paix européenne sera assurée.

« 7° Il faut qu'une population considère comme son
« honneur et son devoir le plus sacré de concourir à la
« défense du pays. Il faut donc que, durant la paix, chacun
« fasse volontiers le sacrifice de sa personne (1). »

La première conséquence de ces observations est la nécessité de connaître à fond l'organisation de l'armée allemande.

§ 4. — ORGANISATION MILITAIRE DE L'ALLEMAGNE.

La loi militaire, décrétée le 2 mai 1874 et complétée le 6 mai 1880 a été profondément modifiée par le nouveau septennat promulgué le 11 mars 1887 et par la loi du 11 février 1888.

La législation actuelle développe les forces affectées par les lois antérieures à la défense du pays et elle règle, comme il suit, l'organisation de l'armée :

Le service est obligatoire de 17 à 45 ans. Il comprend :

3 ans sous les drapeaux ;
4 ans et 6 mois dans la réserve de l'armée active ;
5 ans dans la landwehr, 1er ban (I Aufgebot) ;
6 ans dans la landwehr, 2e ban (II Aufgebot) ;

Les deux bans de la landwehr ne sont plus une force territoriale, mais une force active, mobilisée en même temps que l'armée, et organisée à l'avance pour concourir

(1) *Das Jahr*, 1870, *und die Wehkraft der Monarchie, u. s. w.*

aux hostilités au même titre qu'elle. En réalité, sous une forme déguisée, l'armée prussienne dispose pour le service de guerre de 19 classes. — Le reste de ses contingents sert à former le landsturm.

L'idée dominante de ce système, idée pratique par excellence, est d'avoir, en première ligne, le plus grand nombre possible d'hommes instruits.

Or le contingent normal est de 151,000 hommes, le contingent réel de 170,000 hommes.

Afin d'en instruire le plus grand nombre possible, on a imaginé *les congés du roi*, qui permettent au Ministre de la guerre de renvoyer dans leurs foyers, au bout d'un an ou de deux ans, les hommes jugés suffisamment exercés, et de les remplacer immédiatement par d'autres tirés de leurs foyers. Le système des congés du roi assure la fixité des effectifs du pied de paix.

En 1882, on a fait passer ainsi dans le rang 192,420 hommes. — Il est bon de noter en outre que le chiffre du contingent s'augmente, chaque année, avec celui de la population.

De plus, en Allemagne, avec le reste du contingent non instruit, avec les dispensés du service actif pour raison de famille ou pour de légers défauts de constitution, on forme une *réserve de recrutement*, destinée à compléter les effectifs de l'armée, lors de la mobilisation, et à former des troupes de complément et de dépôt.

La durée du service dans la réserve de recrutement est de 12 ans, pendant lesquels les hommes qui en font partie sont astreints à trois périodes d'instruction d'une durée totale de 20 semaines.

Ce temps de service écoulé, les hommes de cette catégorie qui ont été exercés passent dans la landwehr 2e ban ; ceux qui n'ont reçu aucune instruction sont classés dans le landsturm 1er ban.

Le landsturm est divisé, comme la landwehr, en *landsturm 1er ban*, dont font partie jusqu'à l'âge de 39 ans,

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

« familiarisé *avec son rôle* et que *tous les individus valides*
« *soient placés par la loi, comme combattants légitimes,*
« *sous la protection du droit des gens.*

« 6° Plus la force défensive d'un pays sera accrue par
« ces mesures, plus il sera à l'abri d'une guerre. De même,
« plus les États de l'Europe acquerront de force et plus la
« paix européenne sera assurée.

« 7° Il faut qu'une population considère comme son
« honneur et son devoir le plus sacré de concourir à la
« défense du pays. Il faut donc que, durant la paix, chacun
« fasse volontiers le sacrifice de sa personne (1). »

La première conséquence de ces observations est la nécessité de connaître à fond l'organisation de l'armée allemande.

§ 4. — ORGANISATION MILITAIRE DE L'ALLEMAGNE.

La loi militaire, décrétée le 2 mai 1874 et complétée le 6 mai 1880 a été profondément modifiée par le nouveau septennat promulgué le 11 mars 1887 et par la loi du 11 février 1888.

La législation actuelle développe les forces affectées par les lois antérieures à la défense du pays et elle règle, comme il suit, l'organisation de l'armée :

Le service est obligatoire de 17 à 45 ans. Il comprend :

3 ans sous les drapeaux ;
4 ans et 6 mois dans la réserve de l'armée active ;
5 ans dans la landwehr, 1er ban (I Aufgebot) ;
6 ans dans la landwehr, 2e ban (II Aufgebot) ;

Les deux bans de la landwehr ne sont plus une force territoriale, mais une force active, mobilisée en même temps que l'armée, et organisée à l'avance pour concourir

(1) *Das Jahr*, 1870, *und die Wehkraft der Monarchie, u. s. w.*

aux hostilités au même titre qu'elle. En réalité, sous une forme déguisée, l'armée prussienne dispose pour le service de guerre de 19 classes. — Le reste de ses contingents sert à former le landsturm.

L'idée dominante de ce système, idée pratique par excellence, est d'avoir, en première ligne, le plus grand nombre possible d'hommes instruits.

Or le contingent normal est de 151,000 hommes, le contingent réel de 170,000 hommes.

Afin d'en instruire le plus grand nombre possible, on a imaginé *les congés du roi*, qui permettent au Ministre de la guerre de renvoyer dans leurs foyers, au bout d'un an ou de deux ans, les hommes jugés suffisamment exercés, et de les remplacer immédiatement par d'autres tirés de leurs foyers. Le système des congés du roi assure la fixité des effectifs du pied de paix.

En 1882, on a fait passer ainsi dans le rang 192,420 hommes. — Il est bon de noter en outre que le chiffre du contingent s'augmente, chaque année, avec celui de la population.

De plus, en Allemagne, avec le reste du contingent non instruit, avec les dispensés du service actif pour raison de famille ou pour de légers défauts de constitution, on forme une *réserve de recrutement*, destinée à compléter les effectifs de l'armée, lors de la mobilisation, et à former des troupes de complément et de dépôt.

La durée du service dans la réserve de recrutement est de 12 ans, pendant lesquels les hommes qui en font partie sont astreints à trois périodes d'instruction d'une durée totale de 20 semaines.

Ce temps de service écoulé, les hommes de cette catégorie qui ont été exercés passent dans la landwehr 2e ban ; ceux qui n'ont reçu aucune instruction sont classés dans le landsturm 1er ban.

Le landsturm est divisé, comme la landwehr, en *landsturm 1er ban*, dont font partie jusqu'à l'âge de 39 ans,

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

tous les hommes soumis au service militaire et qui n'appartiennent ni à l'armée de terre, ni à l'armée de mer, et en *landsturm* 2e *ban*, dans lequel sont classés tous les hommes âgés de 39 à 45 ans révolus.

La nouvelle organisation donnera à l'Allemagne les forces suivantes :

Armée de campagne.

Armée active 3 contingents ayant de 1 à 3 ans d'instruction	495,000	hommes.
Réserve, 4 contingents et demi, ayant 3 ans d'instruction	678,000	—
Landwehr, 1er ban, 5 contingents	685,000	—
Landwehr, 2e ban, 6 contingents	815,000	—
Volontaires d'un an, 12 contingents, ayant 1 an d'instruction	87,000	—
Réserve de recrutement, 7 contingents, ayant 20 semaines d'instruction	144,000	—
TOTAL	2,904,000	hommes.

Sur ces 2,904,000 hommes, il y en aura 2,584,000 qui, sauf deux contingents, auront reçu 3 ans d'instruction.

Le landsturm 2e ban comptera lui-même 723,000 hommes instruits; par suite, l'armée allemande s'élèvera au chiffre de 3,627,000 hommes exercés. En y ajoutant les hommes classés dans les services auxiliaires ou non exercés, on arriverait au total de 7,200,000 individus.

Quant aux principes qui règlent son recrutement, sa composition et ses formations, il suffira de les rappeler.

Le recrutement est régional.

L'armée se compose de 18 corps (1), la garde comprise, qui ont, en temps de paix, les mêmes éléments que sur pied de guerre.

(1) Cette organisation doit prochainement être modifiée par voie budgétaire. L'Allemagne crée deux nouveaux corps, un à l'ouest le XVIe et un à l'est le XVIIe.

La mobilisation est régionale comme le recrutement, condition essentielle qui assure sa rapidité.

Le corps d'armée est l'unité principale ; il comprend trois éléments distincts, savoir : deux divisions d'infanterie composées de fractions de chaque arme et une artillerie de corps.

Infanterie. — L'infanterie forme : 39 divisions d'infanterie, dont 1 hessoise qui est en dehors des 18 corps d'armée, 79 brigades et 166 régiments, dont 151 à 3 bataillons et 15 à 4 bataillons. Il y a, en outre, 21 bataillons de chasseurs à pied.

En temps de guerre, il faut compter sur une formation supplémentaire d'un demi-bataillon par régiment, soit 1 bataillon par brigade ou 4 par corps d'armée, sauf en Alsace et dans la garde, soit, pour 16 corps, 64 quatrièmes bataillons, ou 21 régiments, ou 2 nouveaux corps d'armée, plus une division de 5 régiments qui, jointe à la division hessoise, fera un troisième nouveau corps.

Il y aura donc 21 corps d'armée réels, mobilisables au premier appel, formés avec les éléments de l'armée active et de sa réserve.

Cavalerie. — La cavalerie compte 93 régiments à 5 escadrons, dont un destiné à former dépôt en temps de guerre. Parmi ces régiments, 37 sont réservés aux divisions d'infanterie et 56 aux divisions de cavalerie indépendantes.

Il y aurait ainsi 9 divisions de cavalerie indépendantes à 3 brigades. Mais tout porte à croire qu'on en formera plutôt 10, dont 8 à 3 brigades et 2 à 2 brigades.

Artillerie. — L'artillerie comprend 37 régiments d'artillerie de campagne ou 364 batteries, dont 317 batteries montées lourdes de 9cm et 47 de 8cm légères, à cheval, soit 2,184 pièces de campagne. La prédominance des gros calibres est à remarquer.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Il y a, en outre, 14 régiments d'artillerie de forteresse à 2 bataillons, plus un bataillon wurtembergeois, et 10 équipages de siège constitués dès le temps de paix, avec 1,352 bouches à feu de gros calibre.

Génie. — Le corps du génie allemand se compose d'un état-major (Ingénieur-Korps), et de troupes spéciales, savoir : 19 bataillons de pionniers, 1 compagnie de télégraphistes militaires, 1 régiment à 4 bataillons plus 1 demi-bataillon bavarois de troupes de chemins de fer, et 1 section d'aérostiers militaires.

Train. — Le train est formé de 18 bataillons de 3 compagnies chacun et de deux compagnies, l'une saxonne, l'autre wurtembergeoise.

Force des unités tactiques. — La force des unités tactiques est connue; il suffit de la rappeler :

1 bataillon compte 592 hommes sur le pied de paix et 1048 hommes (officiers compris) sur le pied de guerre.
1 régiment compte 3,165 hommes (officiers compris) sur le pied de guerre.
1 brigade — 6,384 —
1 division — 14,796 à 16,072 —

Au premier abord, ces forces semblent représenter toutes les troupes de campagne. Mais il faut y ajouter la *landwehr* du 1er *ban*, et même celle du 2e *ban*.

La landwehr du 1er ban forme en temps de guerre :

1° 310 bataillons d'infanterie qui seront réunis en *régiments de réserve ;*

2° 96 escadrons de cavalerie ;

3° 108 batteries d'artillerie.

La landwehr du 2e ban ne peut encore fournir que :

1° 310 bataillons d'infanterie appelés à constituer des *régiments de landwehr ;*

2° 36 escadrons de cavalerie;

3° 72 batteries d'artillerie.

En réalité les landwehr font plus que doubler les formations de l'armée active.

Ce développement de l'organisation militaire allemande a été décidé, à la suite des craintes que les prétendus armements de la Russie et de la France ont fait éprouver à nos voisins. Ceux-ci ont voulu pouvoir envoyer une armée d'un million d'hommes sur chacune de leurs frontières orientale et occidentale, et en conserver une de même force en réserve. Aussi la formation de leurs landwehr en divisions et en corps d'armée est, paraît-il, toute prête.

Il est même admis qu'en temps de guerre ce terme de landwehr disparaîtra et qu'avec les troupes de cette catégorie on formera :

Armée de réserve de campagne. — 1° Une armée dite *de réserve de campagne*, forte de 620 bataillons qui, réunis par groupe de 18 à 21, formeront 36 *divisions de réserve*. Les 18 premières divisions formées avec les hommes de la landwehr du 1er ban sont entièrement constituées ; les autres n'ont pas encore leur cavalerie et leur artillerie au complet.

Ces divisions ne sont pas groupées en corps d'armée : elles sont donc destinées à remplir des missions particulières ou à *renforcer les armées* d'opérations, soit en restant fractions séparées, soit en entrant dans la composition des corps d'armée actifs pour porter ceux-ci à trois divisions.

Armée de réserve de garnison. — 2° Une armée *dite de réserve de garnison*, forte de 320 bataillons, dont 176 quatrièmes bataillons, 72 de landwehr du 1er ban, et 72 de landwehr du 2e ban, plus les dépôts.

Enfin ces masses se complètent par des formations spéciales, telles que les *feldjäger*, les troupes techniques de chemins de fer, etc., dont le détail se trouve dans les ouvrages spéciaux.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

On voit que cette armée s'est encore bien modifiée depuis 1870, et qu'en général on ne se fait pas de sa force matérielle une idée aussi précise qu'il le faudrait.

En résumé, il ressort de ce qui précède qu'en Allemagne l'organisation militaire est dirigée avec une attention, un esprit de suite, une énergie, un sens pratique qui font passer les besoins de l'armée avant tous les autres et qui ne cèdent à aucune considération étrangère.

Deux buts semblent constamment poursuivis :

1° Avoir en première ligne le plus grand nombre d'hommes comptant 3 ans de service (1) ;

2° Avoir en campagne plus d'effectifs disponibles que les peuples voisins.

C'est pour arriver à ce résultat qu'après l'organisation de notre armée territoriale les Allemands ont constitué deux armées de réserve : l'une pour agir de concert avec l'armée de campagne, l'autre pour occuper le territoire.

En réalité, malgré nos efforts, il y a pour nous, dans les douze contingents et demi dont dispose l'armée allemande et dans l'emploi actuel de la landwehr, un sujet de sérieuses préoccupations.

§ 5. — ORGANISATION DES PRINCIPALES ARMÉES EUROPÉENNES.

Italie. — En Italie, l'établissement du service obligatoire date de 1875.

L'organisation de l'armée a été habilement considérée comme un moyen de fondre les populations entre elles et d'achever l'unité nationale.

Les principes du système militaire prussien ont été

(1) L'armée de campagne allemande compte 87 pour 100 d'hommes ayant 3 ans de service, 8 pour 100 n'ayant que 2 ans, et 5 pour 100 ayant un an seulement.

appliqués dès 1875, mais la loi fondamentale, modifiée en 1822 et en 1888, se trouve actuellement dans une période d'exécution qui ne lui a pas encore permis de donner tous ses résultats.

Les forces militaires sont divisées en trois catégories :

La 1re forme le contingent de l'armée active, qui a été fixé à 82,000 hommes depuis l'année 1886. Les hommes qui font partie de ce contingent doivent généralement 12 ans 1/2 de service, dont 3 ans sous les drapeaux dans l'*armée active*, 5 ans 1/2 en congé, dans la *réserve de l'armée active*, et 4 ans dans la *milice mobile*.

La 2e catégorie comprend les hommes qui ne doivent que 6 mois de service actif. Ils constituent pendant 8 ans une *seconde réserve de l'armée active* et pendant 4 ans, une *réserve de la milice mobile*.

La 3e catégorie comprend les dispensés qui comptent dans la *milice territoriale* jusqu'à 39 ans révolus.

Ce système a donné à l'Italie des forces de guerre qui sont déjà puissantes. Elles comprennent, comme troupes susceptibles de faire campagne, *l'armée active avec sa première réserve et la milice mobile*, qui ne sont composées que d'hommes instruits, savoir :

Armée active : 3 contingents.....	235,000 hommes.
Première réserve de l'armée active : 5 contingents.....	360,000 —
Total.....	595,000 hommes.
Milice mobile : 4 contingents.....	150 000 hommes.
Plus 12 contingents de volontaires d'un an.....	10,000 —
Total.....	755,000 hommes.

Dont 588,000 hommes ayant 3 ans de service, soit..... 77 0/0;
— 78,000 — 2 — soit..... 10 0/0;
— 89,000 — 1 — soit..... 13 0/0.

On voit que la grande majorité des troupes de première ligne comptent 3 ans de service.

L'Italie a donc fait un effort considérable pour compenser

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

On voit que cette armée s'est encore bien modifiée depuis 1870, et qu'en général on ne se fait pas de sa force matérielle une idée aussi précise qu'il le faudrait.

En résumé, il ressort de ce qui précède qu'en Allemagne l'organisation militaire est dirigée avec une attention, un esprit de suite, une énergie, un sens pratique qui font passer les besoins de l'armée avant tous les autres et qui ne cèdent à aucune considération étrangère.

Deux buts semblent constamment poursuivis :

1° Avoir en première ligne le plus grand nombre d'hommes comptant 3 ans de service (1) ;

2° Avoir en campagne plus d'effectifs disponibles que les peuples voisins.

C'est pour arriver à ce résultat qu'après l'organisation de notre armée territoriale les Allemands ont constitué deux armées de réserve : l'une pour agir de concert avec l'armée de campagne, l'autre pour occuper le territoire.

En réalité, malgré nos efforts, il y a pour nous, dans les douze contingents et demi dont dispose l'armée allemande et dans l'emploi actuel de la landwehr, un sujet de sérieuses préoccupations.

§ 5. — ORGANISATION DES PRINCIPALES ARMÉES EUROPÉENNES.

Italie. — En Italie, l'établissement du service obligatoire date de 1875.

L'organisation de l'armée a été habilement considérée comme un moyen de fondre les populations entre elles et d'achever l'unité nationale.

Les principes du système militaire prussien ont été

(1) L'armée de campagne allemande compte 87 pour 100 d'hommes ayant 3 ans de service, 8 pour 100 n'ayant que 2 ans, et 5 pour 100 ayant un an seulement.

appliqués dès 1875, mais la loi fondamentale, modifiée en 1822 et en 1888, se trouve actuellement dans une période d'exécution qui ne lui a pas encore permis de donner tous ses résultats.

Les forces militaires sont divisées en trois catégories :

La 1re forme le contingent de l'armée active, qui a été fixé à 82,000 hommes depuis l'année 1886. Les hommes qui font partie de ce contingent doivent généralement 12 ans 1/2 de service, dont 3 ans sous les drapeaux dans l'*armée active*, 5 ans 1/2 en congé, dans la *réserve de l'armée active*, et 4 ans dans la *milice mobile*.

La 2e catégorie comprend les hommes qui ne doivent que 6 mois de service actif. Ils constituent pendant 8 ans une *seconde réserve de l'armée active* et pendant 4 ans, une *réserve de la milice mobile*.

La 3e catégorie comprend les dispensés qui comptent dans la *milice territoriale* jusqu'à 39 ans révolus.

Ce système a donné à l'Italie des forces de guerre qui sont déjà puissantes. Elles comprennent, comme troupes susceptibles de faire campagne, *l'armée active avec sa première réserve et la milice mobile*, qui ne sont composées que d'hommes instruits, savoir :

Armée active : 3 contingents.....	235,000 hommes.
Première réserve de l'armée active : 5 contingents.....	360,000 —
Total.....	595,000 hommes.
Milice mobile : 4 contingents.....	150 000 hommes.
Plus 12 contingents de volontaires d'un an.....	10,000 —
Total.....	755,000 hommes.

Dont 588,000 hommes ayant 3 ans de service, soit..... 77 0/0;
— 78,000 — 2 — soit..... 10 0/0;
— 89,000 — 1 — soit..... 13 0/0.

On voit que la grande majorité des troupes de première ligne comptent 3 ans de service.

L'Italie a donc fait un effort considérable pour compenser

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

par la qualité le chiffre de ses forces. On verra plus tard que, grâce à des combinaisons particulières, elle est même arrivée à organiser une sorte d'armée d'avant-garde qui reste en permanence sur un pied de guerre relatif, et dont la présence à nos frontières n'est pas toujours sans inconvénients.

Cette puissance aurait en outre en seconde ligne :

Troupes de première catégorie.

Milice territoriale : 7 contingents ayant 3 ans de service.	411,000 hommes.
Volontaires d'un an, 7 contingents, — 1 an.....	7,000 —
TOTAL.....	418,000 hommes.

Troupes de deuxième catégorie.

Deuxième réserve de l'armée active ou *troupes de remplacement de cette armée en temps de guerre*, 8 contingents.....	245,000 hommes.
Réserve de la milice mobile (*troupes de remplacement de la milice mobile*) : 4 contingents.....	140,000 —
Milice territoriale, 7 contingents.....	212,000 —
TOTAL.....	597,000 —
Troupes de deuxième ligne (première catégorie). .	418,000 —
TOTAL.....	1,015,000 hommes.

Toutefois, dans ce nombre, il n'y a que les troupes de première catégorie qui puissent former des unités de combat ; les autres ne sont que des troupes de remplacement.

Enfin, en troisième ligne, viennent 19 contingents de 60,000 hommes dispensés de tout service.

Là-dessus, il ne faudrait compter que sur les troupes de l'armée active mobilisable et sur celles de première catégorie pour constituer des troupes de campagne. Mais leur nombre s'élève déjà au chiffre respectable de 1,173,000 hommes instruits.

Autriche. — En Autriche, la première application du service obligatoire date de 1868, deux ans après Kœniggrætz.

La loi, modifiée en 1882 et complétée en 1886 et 1889, donne aujourd'hui, comme troupes de première catégorie :

Armée active : 3 contingents comptant 95,000 hommes à l'incorporation et ayant 1, 2 et 3 ans de service (25,000 hommes en congé habituellement).....	275,000 hommes.
Réserve : 7 contingents ayant 3 ans de service....	640,000 —
Landwehr : 2 contingents provenant de la réserve de l'armée active et ayant 3 ans de service	157,000 —
Landsturm : 2 contingents ayant 3 ans de service et faisant retour à l'armée active.....	150,000 —
Volontaires d'un an : 12 contingents de 3,400 h. environ, répartis entre l'armée active et la landwehr.....	35,000 —
TOTAL des troupes de 1re catégorie.....	1,257,000 hommes.
dont 950,000 environ appartenant à la réserve, à la landwehr ou au landsturm, soit plus de 75 0/0.	
Troupes de 2e catégorie :	
Réserve de complément de l'armée active.....	180,000 hommes.
2e portion des deux premières classes du landsturm.....	30,000 —
Landwehr : 10 contingents incorporés directement dans la landwehr à l'appel de la classe...	250,500 —
2es portions et réserves de complément de la landwehr.....	123,800 —
TOTAL.....	584,300 hommes.
Landsturm : 3 contingents du 1er ban.....	323,000 hommes.
— : 4 contingents du 2e ban.....	404,000 —
TOTAL.....	727,000 hommes.

En raison des besoins budgétaires, la durée du passage sous les drapeaux est écourtée chaque année pour 25,000 hommes environ, ce qui réduit sensiblement le nombre des hommes qui devraient avoir servi trois ans, d'après les chiffres ci-dessus.

En Autriche, le développement militaire semble avoir atteint la limite des ressources budgétaires, limite qui sera tôt ou tard chez tous les peuples le point d'arrêt de leurs forces de guerre.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Russie. — En Russie, la loi générale d'organisation a été adoptée en 1874, puis complétée en 1876 et 1888. Elle prescrit le service obligatoire de 20 à 43 ans.

La moyenne des contingents appelés depuis 1874 jusqu'à 1889 est de 218,000 hommes. En prenant ce chiffre pour base, l'armée russe comprend :

Armée active : 5 contingents ayant 1 an à 5 ans d'instruction, qui, en tenant compte des pertes annuelles, représentent environ	1,018,000	hommes.
Réserve : 13 contingents ayant 5 ans d'instruction, dont l'effectif s'élève à environ	2,185,000	—
Milice, 1er ban : 5 contingents ayant 5 ans d'instruction, soit	699,000	—
Total	3,902,000	hommes.

Dont 3,475,000 ayant au moins 3 ans d'instruction, soit.... 89 0/0 ;
209,000 ayant 2 ans d'instruction, soit..... 5,4 0/0 ;
218,000 ayant 1 an d'instruction, soit..... 5,6 0/0.
Là-dessus, il faut compter 2,284,000 réservistes ou miliciens, soit..... 58 0/0.

La milice comprend en outre tous les hommes en état de porter les armes et ne faisant pas partie de l'armée permanente ou de sa réserve jusqu'à l'âge de 43 ans. En moyenne, le nombre des hommes versés chaque année directement dans la milice est de 465,000. Ces hommes sont appelés sous les drapeaux deux fois, pour des périodes d'exercices de six semaines, pendant les quatre premières années de leur séjour dans la milice. Leur effectif total s'élève à 1,768,000 hommes environ. La Russie dispose donc de :

3,902,000 hommes instruits et 1,768,000 hommes n'ayant qu'une instruction très sommaire, auxquels il faut encore ajouter 150,000 hommes que peuvent fournir les populations cosaques. C'est un total de 5,820,000 soldats.

Cet effectif serait formidable, si, en évaluant les forces de guerre dont cette nation dispose, il ne fallait pas tenir

compte du petit nombre de ses voies ferrées comparé à l'immensité de ses territoires, puis des luttes incessantes qu'elle doit soutenir dans l'Asie centrale ; enfin des détachements importants qu'il lui faut laisser en permanence sur ses frontières d'Asie.

On verra plus tard, au sujet de sa mobilisation et de ses transports, quels seraient ses effectifs disponibles pour une campagne en Europe.

Angleterre. — L'Angleterre a conservé son organisation spéciale d'engagements volontaires, qui fait de son armée une armée à part. Elle peut, d'après sa dernière loi de 1881, mobiliser en Europe 218,000 hommes, instruits et bons soldats. Mais sur les 187,000 hommes formant l'armée active, il faut compter une classe de jeunes soldats et divers détachements pour garder les possessions extérieures. Il n'y aurait plus que 150,000 hommes disponibles pour une guerre en Europe, appuyés par une réserve de 325,000 hommes, qui comptent à peine quelques jours d'instruction. Ceux-ci, d'ailleurs, ne doivent être employés qu'à l'intérieur.

En fait, il n'est pas prouvé que cette nation, dont la puissance est avant tout coloniale et maritime, puisse apporter, dans une guerre continentale, un appoint de plus de 80,000 soldats.

En Crimée, elle a dû prendre à sa charge un corps de 40,000 auxiliaires.

En Égypte, en 1882, l'armée anglaise n'a mobilisé que 25,000 hommes, dont 2,000 miliciens réservistes. Ces troupes ont été renforcées par une division mixte de l'armée des Indes, forte de 7,000 hommes, dont 3,500 combattants seulement.

Enfin, il reste à connaître les forces de guerre d'une nation que l'Allemagne a essayé deux fois, non sans succès, d'enrôler parmi nos adversaires, et qui se trouve notre voisine immédiate, l'Espagne.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Espagne. — La loi militaire organique date de 1882. Elle a été modifiée en 1885. Le service est obligatoire pendant 15 ans.

Dans son complet fonctionnement, ce système donnera :

Armée active : 3 contingents ayant 1, 2 et 3 ans d'instruction	150,000	hommes.
Première réserve : 6 contingents dont la moitié exercés	300,000	—
Deuxième réserve : 6 contingents dont la moitié exercés	450,000	—
TOTAL	900,000	—

parmi lesquels, d'après la loi, environ 550,000 doivent être exercés.

Cette armée aura en outre une réserve de 262,000 hommes non instruits, en état de former une force territoriale, qui laissera à l'armée active toute son indépendance ; mais jusqu'à présent rien n'est prévu pour la formation de troupes territoriales.

L'instruction de l'armée est difficile à apprécier, car le Ministre de la guerre peut renvoyer par anticipation dans leurs foyers, au bout de deux ans et trois mois de service, tous les soldats d'infanterie jugés suffisamment instruits.

Actuellement, il n'y a environ que 380,000 hommes instruits. Mais étant donné les qualités militaires du peuple espagnol, la France serait obligée de compter, en cas de guerre, avec une pareille force et d'organiser sérieusement la défense de sa frontière du Sud.

France. — L'énumération de ces forces militaires serait sans grande utilité, si on ne les comparait aux nôtres.

Au moment d'une guerre, la France aurait comme troupes de première ligne :

Armée active : 3 contingents ayant 1 à 3 ans de service	570,000	hommes.
Réserve : 7 contingents ayant passé de 1 à 3 ans sous les drapeaux	1,330,000	—
TOTAL	1,900,000	—
A défalquer pour tenir compte des pertes	190,000	—
RESTE	1,710,000	—
A ajouter : partie permanente	120,000	—
TOTAL	1,830,000	hommes.

Là-dessus, il faut compter comme n'ayant qu'un an de service 40,000 à 50,000 hommes par contingent, savoir : 1° ceux qui sont dans les conditions prévues par la loi, comme astreints à une seule année de service ; 2° ceux qui sont envoyés en congé pour raisons budgétaires ; plus un contingent entier de première année, soit environ 340,000 hoommes, ou 18 0/0 de l'effectif total.

Résumé des données précédentes. — Les données qui précèdent offrent, au point de vue de la solidité et de la cohésion des armées, un enseignement qu'on ne peut négliger.

Si on laisse, en effet, de côté l'Espagne, qui est en voie de transformation, et l'Angleterre, qui a un système à part, on voit que la Russie est, de toutes les puissances, celle qui produit le plus grand effort pour avoir des troupes bien exercées ; mais cet avantage est compensé par les difficultés de sa mobilisation.

Après elle, viennent l'Allemagne et l'Italie, qui ont le soin de reléguer autant que possible, dans les troupes de remplacement ou de seconde ligne, tout ce qui n'a pas une instruction militaire complète et un service d'au moins trois ans effectifs. Sous ce rapport, la puissance militaire de l'Allemagne, favorisée par un remarquable esprit de suite, a atteint un développement redoutable. La France et l'Autriche sont les puissances dont les armées

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

de première ligne comptent le moins d'hommes solidement instruits, et c'est malheureusement la nôtre, qui a, dans ses forces de guerre, la plus forte proportion de soldats n'ayant qu'un an de service.

Quant à la proportion des réservistes, elle ne saurait donner une idée exacte de l'influence de cet élément sur les troupes de première ligne. Car, au lieu de comparer le nombre total des réservistes à celui des hommes mobilisables, il faudrait voir surtout dans quelle proportion ils entrent dans les unités tactiques.

Sous ce rapport, l'Allemagne a encore l'avantage. Ainsi sa compagnie d'infanterie, qui compte en temps de paix un effectif réel de 135 hommes, ne reçoit pour passer sur le pied de guerre que 115 réservistes, ayant tous passé trois ans sous les drapeaux.

La nôtre, qui compte un effectif normal, mais non réel, de 75 hommes, en reçoit 175, dont 1/5 environ n'ayant qu'un an d'instruction.

Ce n'est pas, du reste, l'unique point de vue auquel il faille se placer pour juger la force actuelle des armées européennes.

Il est à noter que l'Allemagne dispose, pour ses troupes de première ligne, de 18 classes 1/2 de 160,000 hommes reconnus bons pour le service, qu'il n'y a plus de différence, au point de vue du service en campagne, entre son armée active et ses landwehr ; que les secondes sont encadrées et groupées par grandes unités comme la première. De là, des forces de guerre réellement utilisables hors des frontières, atteignant aujourd'hui le chiffre extraordinaire de près de 3 millions d'hommes.

La Russie dispose de 18 classes de 247,000 hommes, soit, même avec les déchets, plus de 3 millions d'hommes.

L'Autriche peut employer 14 contingents de 123,500 hommes, soit près de 1,500,000 hommes.

L'Italie a, comme ressources de guerre, 12 classes de 120,000 hommes, soit près de 1,380,000 hommes.

Enfin, la France n'a que 9 classes de 140,000 hommes, ce qui donne un total, avec les déchets, de 1,200,000 hommes environ.

Il y aurait un remède immédiat à cette situation : ce serait de comprendre dans les forces de guerre mobilisables hors des frontières, les 3 contingents les plus jeunes de l'armée territoriale et de disposer ainsi de 12 classes.

§ 6. — DU COMMANDEMENT.

L'organisation du commandement est un des premiers éléments de la force des armées. Elle repose sur un principe fondamental, *l'unité du commandement* ou, suivant une heureuse expression de Napoléon Ier, *l'unité de la pensée militaire*.

I. — Unité du commandement.

Ce principe constitue une règle sans exception. Il est absolu. En paix comme en guerre, il est la base de toute bonne organisation d'armée. Mais c'est surtout en campagne que son oubli peut causer d'irréparables désastres. Il a été maintes fois prouvé qu'en multipliant le nombre des chefs appelés à prendre une détermination, on ne fait qu'offrir à chacun d'eux le moyen d'éluder la responsabilité dans les moments difficiles. Il est bien rare alors qu'à l'heure du danger, l'exécution n'ait pas à en souffrir.

Cette vérité est tellement claire, qu'au premier abord il semble inutile d'en faire la preuve.

Dans la pratique, cependant, il n'en est pas toujours ainsi et, dans maintes circonstances, on a vu le commandement se heurter à des difficultés qui rendaient l'application de ce principe à peu près impossible.

L'histoire nous offre, en effet, bien des exemples dans lesquels son oubli est devenu fatal.

Division du commandement de l'armée d'Italie, en 1796.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

de première ligne comptent le moins d'hommes solidement instruits, et c'est malheureusement la nôtre, qui a, dans ses forces de guerre, la plus forte proportion de soldats n'ayant qu'un an de service.

Quant à la proportion des réservistes, elle ne saurait donner une idée exacte de l'influence de cet élément sur les troupes de première ligne. Car, au lieu de comparer le nombre total des réservistes à celui des hommes mobilisables, il faudrait voir surtout dans quelle proportion ils entrent dans les unités tactiques.

Sous ce rapport, l'Allemagne a encore l'avantage. Ainsi sa compagnie d'infanterie, qui compte en temps de paix un effectif réel de 135 hommes, ne reçoit pour passer sur le pied de guerre que 115 réservistes, ayant tous passé trois ans sous les drapeaux.

La nôtre, qui compte un effectif normal, mais non réel, de 75 hommes, en reçoit 175, dont 1/5 environ n'ayant qu'un an d'instruction.

Ce n'est pas, du reste, l'unique point de vue auquel il faille se placer pour juger la force actuelle des armées européennes.

Il est à noter que l'Allemagne dispose, pour ses troupes de première ligne, de 18 classes 1/2 de 160,000 hommes reconnus bons pour le service, qu'il n'y a plus de différence, au point de vue du service en campagne, entre son armée active et ses landwehr ; que les secondes sont encadrées et groupées par grandes unités comme la première. De là, des forces de guerre réellement utilisables hors des frontières, atteignant aujourd'hui le chiffre extraordinaire de près de 3 millions d'hommes.

La Russie dispose de 18 classes de 247,000 hommes, soit, même avec les déchets, plus de 3 millions d'hommes.

L'Autriche peut employer 14 contingents de 123,500 hommes, soit près de 1,500,000 hommes.

L'Italie a, comme ressources de guerre, 12 classes de 120,000 hommes, soit près de 1,380,000 hommes.

Enfin, la France n'a que 9 classes de 140,000 hommes, ce qui donne un total, avec les déchets, de 1,200,000 hommes environ.

Il y aurait un remède immédiat à cette situation : ce serait de comprendre dans les forces de guerre mobilisables hors des frontières, les 3 contingents les plus jeunes de l'armée territoriale et de disposer ainsi de 12 classes.

§ 6. — DU COMMANDEMENT.

L'organisation du commandement est un des premiers éléments de la force des armées. Elle repose sur un principe fondamental, *l'unité du commandement* ou, suivant une heureuse expression de Napoléon Ier, *l'unité de la pensée militaire*.

I. — Unité du commandement.

Ce principe constitue une règle sans exception. Il est absolu. En paix comme en guerre, il est la base de toute bonne organisation d'armée. Mais c'est surtout en campagne que son oubli peut causer d'irréparables désastres. Il a été maintes fois prouvé qu'en multipliant le nombre des chefs appelés à prendre une détermination, on ne fait qu'offrir à chacun d'eux le moyen d'éluder la responsabilité dans les moments difficiles. Il est bien rare alors qu'à l'heure du danger, l'exécution n'ait pas à en souffrir.

Cette vérité est tellement claire, qu'au premier abord il semble inutile d'en faire la preuve.

Dans la pratique, cependant, il n'en est pas toujours ainsi et, dans maintes circonstances, on a vu le commandement se heurter à des difficultés qui rendaient l'application de ce principe à peu près impossible.

L'histoire nous offre, en effet, bien des exemples dans lesquels son oubli est devenu fatal.

Division du commandement de l'armée d'Italie, en 1796.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

— Au printemps de l'année 1796, alors que Bonaparte, à peine âgé de 27 ans, avait déjà conquis la Lombardie, le Directoire, redoutant son prestige, résolut de partager l'armée d'Italie en deux fractions et d'en confier une à Kellermann.

Bonaparte écrivit alors aux Directeurs la lettre suivante, qui leur fit abandonner leur projet. Elle contient sur l'unité de commandement toute la pensée de ce grand homme de guerre.

Quartier général, Lodi, 25 floréal an IV.

« Je reçois à l'instant le courrier parti le 18 de Paris. .
« . . . . . .

« Je crois très impolitique de diviser en deux l'armée « d'Italie; il est également contraire aux intérêts de la « République d'y mettre deux généraux différents.

« L'expédition sur Livourne, Rome et Naples est très « peu de chose; elle doit être faite par des divisions en « échelons, de sorte que l'on puisse, par une marche « rétrograde, se trouver en force contre les Autrichiens « et menacer de les envelopper au moindre mouvement « qu'ils feraient.

« Il faut pour cela non seulement un seul général, mais « encore que rien ne le gêne dans sa marche et dans ses « opérations. J'ai fait la campagne sans consulter per- « sonne; je n'eusse rien fait de bon s'il eût fallu me con- « cilier avec la manière de voir d'un autre.
« . . . . . .

« Si vous m'imposez des entraves de toutes espèces, s'il « faut que je réfère de tous mes pas aux commissaires du « Gouvernement, s'ils ont le droit de changer mes mouve- « ments, de m'ôter ou de m'envoyer des troupes, n'at- « tendez plus rien de bon. Si vous affaiblissez vos moyens « en partageant vos forces, si vous rompez en Italie l'unité « de la pensée militaire, je vous le dis avec douleur, vous

« aurez perdu la plus belle occasion d'imposer des lois à « l'Italie.

« Dans la position des affaires de la République en Italie, « il est indispensable que vous ayez un général qui ait en- « tièrement votre confiance.

« Si ce n'était pas moi, je ne m'en plaindrais pas; mais « je m'emploierais à redoubler de zèle pour mériter votre « estime dans le poste que vous me confieriez. Chacun a « sa manière de faire la guerre. Le général Kellermann a « plus d'expérience et la fera mieux que moi; mais tous « les deux ensemble, nous la ferons fort mal. »

Cette lettre fut complétée le même jour par une autre que Bonaparte adressa à Carnot et qui n'est pas moins explicite :

« J'écris au Directoire relativement à l'idée de diviser « l'armée. Je vous jure que je n'ai vu en cela que la pa- « trie. Au reste, vous me trouverez toujours dans la ligne « droite. Je dois à la République le sacrifice de toutes « mes idées. Si l'on cherche à me mettre mal dans votre « esprit, ma réponse est dans mon cœur et dans ma « conscience.

« Comme il serait possible que cette lettre au Directoire « ne fût pas bien interprétée et que vous m'avez témoigné « de l'amitié, je prends le parti de vous l'adresser, en « vous priant d'en faire l'usage que vous suggéreront votre « prudence et votre attachement pour moi.

« Kellermann commandera l'armée aussi bien que moi, « car personne n'est plus convaincu que je ne le suis que « les victoires sont dues au courage et à l'audace de l'ar- « mée; mais je crois que réunir Kellermann et moi en « Italie, c'est vouloir tout perdre.

« Je ne puis pas servir volontiers avec un homme qui « se croit le premier général de l'Europe; et d'ailleurs, je « crois qu'il faudrait plutôt un mauvais général que deux « bons. La guerre est comme le gouvernement : c'est une « affaire de tact. »

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Commandement des armées en Espagne et en Portugal en 1812. — En 1812 cependant, Napoléon lui-même, oubliant les principes qu'il avait si nettement posés, commit la faute d'ordonner à l'armée d'Espagne du Nord, commandée par Bessières, d'aller soutenir celle du Portugal, aux ordres de Marmont, sans décider lequel de ces deux maréchaux commanderait en chef.

Cette situation créa de graves embarras et devint un obstacle aux opérations.

Marmont crut devoir en rendre compte en termes amers au major général Berthier. « Sa Majesté suppose que dans « le cas d'un mouvement offensif des Anglais, l'armée du « Nord soutiendrait celle de Portugal par deux divisions ; « mais l'Empereur peut-il être persuadé que, dans l'ordre « de choses actuel, ces troupes arriveront promptement et « à temps ?

« L'ennemi paraît en offensive : celui qui doit le com- « battre prépare ses moyens, celui qui doit agir hypothé- « tiquement attend sans inquiétude et laisse écouler en « pure perte un temps précieux. L'ennemi marche à moi : « je réunis mes troupes d'une manière méthodique et pré- « cise. Je sais, à un jour près, le moment où le plus grand « nombre au moins sera en ligne, à quelle époque les « autres seront en liaison avec moi, et, d'après cet ordre « de choses, je me détermine à agir ou à temporiser. Mais « ces calculs, je ne puis les faire que pour les troupes qui « sont purement et simplement à mes ordres. Pour celles « qui n'y sont pas, que de lenteurs, que d'incertitudes et « de temps perdu !

« J'annonce la marche de l'ennemi et je demande des « secours : on me répond par des observations ; ma lettre « n'est parvenue que lentement, parce que les communi- « cations sont difficiles dans ce pays ; la réponse et la ré- « plique iront de même, et l'ennemi sera sur moi.

(1) Pierron, *Méthodes de guerre*, tome Ier, p. 121.

« Je ne puis raisonner que sur ce qui est à mes ordres, « et, puisque les troupes qui n'y sont pas me sont cepen- « dant nécessaires pour combattre et sont comptées « comme partie de la force que je dois opposer à l'en- « nemi, je suis en fausse position, et je n'ai les moyens « de rien faire méthodiquement et avec connaissance de « cause. »

Cette situation était le résultat de l'habitude prise depuis longtemps par l'Empereur de tout commander lui-même. Il se considérait, même à Paris, comme le véritable chef des armées de la Péninsule et envoyait ses ordres par son major général, qui résidait aussi à Paris.

Cet exemple montre que non seulement l'unité de commandement doit toujours être maintenue, mais qu'elle doit en outre s'exercer sur le théâtre même des opérations.

Commandement des armées composées de nationalités différentes. — C'est surtout quand des armées de nationalités diverses combattent pour la même cause, ou sur des théâtres d'opérations distincts, que l'application de ce principe présente des difficultés.

En 1813, les alliés se trouvaient dans cette situation. Lorsque leurs armées entrèrent en campagne, presque tous les corps d'armée étaient composés de troupes de nations différentes. Dans chacun de ces éléments, les amours-propres étaient également surexcités et l'obéissance à des ordres communs n'était pas comprise de la même manière. Il en résulta de tels tiraillements qu'il fallut soumettre tous les commandants en chef d'armée à un généralissime et convenir que les trois souverains de Russie, de Prusse et d'Autriche, seraient toujours réunis au quartier général.

On eut le bonheur ou l'habileté de choisir pour ce poste élevé un général autrichien dont le rang en imposait aux commandants en chef, et dont le tact, la bienveillance et la douceur firent disparaître, dit Marmont, jusqu'aux plus

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

légères aspérités dans le contact des hommes et des choses.

Commandement des armées alliées en Crimée en 1855. — En 1855, les armées anglaise, turque, piémontaise et française opéraient de concert contre les Russes, tout en conservant leur indépendance.

Il en résulta de tels obstacles pour assurer leur concours dans les opérations, que le maréchal Canrobert, commandant en chef de l'armée française, fut forcé d'en rendre compte au Ministre de la guerre. Il le fit dans les termes suivants (1) :

« Dès aujourd'hui, et lorsqu'il s'est agi d'arrêter définitivement les bases de la répartition des troupes, lord « Raglan n'a pas paru penser qu'avec la nécessité de tenir « ses tranchées, de sauvegarder Balaklava, etc., il lui fût « possible de former avec son effectif et l'armée piémontaise le corps à réunir à Baïdar.

« Ainsi après tant et de si laborieuses discussions, alors « que de la théorie il s'agit de passer à l'exécution, surgissent des difficultés qui, depuis le commencement de « cette guerre, sont sans cesse renaissantes, troublent « continuellement la situation et éloignent la conclusion. « Il faut reconnaître pourtant que toute récrimination serait ici injuste et déplacée : lord Raglan, comme Omer-Pacha, comme moi-même, apportons une part égale de « bon vouloir, de conciliation, d'ardeur à assurer en « commun le succès de la cause commune. Mais la difficulté d'introduire l'harmonie dans des vues, des passions « différentes, des instructions qui ne sont pas absolument « identiques ou qui donnent lieu à des commentaires sur « lesquels on se divise, est l'une des plus grandes que l'on « puisse imaginer à la guerre. Il faut y ajouter, dans l'exécution, la difficulté qui résulte des instincts très différents, des dispositions également très différentes qui se « rencontrent dans des troupes dont la nationalité est distincte et qui sont commandées par des généraux dont « les pouvoirs sont égaux.

« J'aurais cent exemples tirés de cette guerre à mettre « à l'appui de ces vérités, qui ne sont pas nouvelles. »

Le Gouvernement français s'empressa alors de donner le commandement en chef au maréchal Pélissier, celui de tous les généraux de l'époque qui savait le mieux imposer son commandement et sa volonté.

(1) Pierron, *Méthodes de guerre*, tome Ier, p. 125.

De la parité de grade. — Un des obstacles les plus sérieux à l'unité de commandement est la parité de grade.

Lorsqu'elle existe entre divers chefs dans une armée, c'est seulement par l'énergie de son caractère que le commandant en chef peut forcer l'obéissance. Pour éviter ces difficultés, les puissances étrangères ont créé, à l'exemple de l'Allemagne, des grades spéciaux pour les commandants de corps d'armée et d'armée. Elles ont ainsi quatre grades de généraux : les généraux-majors pour les brigades, les lieutenants généraux pour les divisions, les généraux d'armes ou généraux proprement dits pour les corps d'armée et les feld-maréchaux pour les armées.

Sous le Consulat, nous avons eu aussi des chefs de brigade, des généraux de division, des lieutenants généraux et des généraux en chef. Les lieutenants généraux disparurent avec le premier Empire, et dès lors les mésintelligences entre les commandants de corps ou les maréchaux ne firent que s'accentuer.

Il fallut presque toujours la présence de l'Empereur pour les faire cesser.

Un des exemples les plus frappants de ces dissentiments fut celui que donna le maréchal Ney en Portugal en 1811 (1).

(1) Pierron, *Méthodes de guerre*, tome Ier, p. 133.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Commandement de l'armée de Portugal en 1811. — A cette époque, lorsque Masséna fut forcé d'abandonner l'investissement des lignes de Torrès-Vedras et de rentrer en Espagne, la situation de son armée était des plus critiques. Les privations, le manque de vivres avaient fait naître des actes d'indiscipline. Néanmoins, à la fin du mois de mars, après une belle retraite qui avait rendu à ses troupes une certaine vigueur, Masséna, avec l'opiniâtreté qui le caractérisait, résolut de reprendre l'offensive sur le Tage. Il donna aussitôt ses ordres en conséquence.

La désapprobation de ses lieutenants se manifesta alors de la manière la plus fâcheuse, et Ney, le seul d'entre eux qui fût maréchal, s'oublia jusqu'à devenir le porte-voix des plaintes générales.

Le 22 mars, il adressa à son chef une lettre indisciplinée qui contenait un refus d'obéissance formel. Masséna, malgré l'énergie de son caractère, était bienveillant et un peu affaibli par ses longs services. Il ne répondit pas. Ney écrivit une seconde lettre le même jour, à six heures du soir, dans laquelle il annonçait sa résolution de partir le lendemain avec son corps d'armée dans une autre direction que celle qui lui avait été prescrite.

Masséna n'hésita plus. Toutefois, par un reste d'amitié pour son vieux compagnon d'armes, il le prévint que, s'il persistait dans sa désobéissance, il se verrait forcé de prendre des mesures pour faire respecter son autorité.

Ney s'était trop avancé pour reculer. Il croyait d'ailleurs que Masséna était incapable de prendre contre lui une détermination énergique et se flattait d'associer les troupes du 6e corps à sa désobéissance. Il persista dans son refus. Masséna lui retira alors le commandement de son corps d'armée, le donna au plus ancien divisionnaire, défendit aux généraux de division de lui obéir, leur enjoignit de se conformer aux instructions émanées directement de l'état-major général, les rendit personnellement responsables de toute infraction à ses ordres et signifia au maréchal Ney

d'avoir à se rendre en Espagne pour y attendre les volontés de l'Empereur.

Ney eut alors la criminelle pensée d'écrire à son chef la lettre suivante : « L'Empereur m'ayant confié le com-« mandement du 6e corps, personne autre que Sa Majesté « n'a le droit de me le retirer. Je proteste donc encore « contre cette nouvelle disposition. Cependant, si les « généraux de division du 6e corps vous obéissent, je me « rendrai en Espagne. »

Les généraux obéirent. De son côté, malgré deux nouvelles protestations et malgré le chagrin qu'il en ressentait, Masséna maintint sa décision. Ney dut quitter l'armée et se rendre en Espagne.

Deux ans après, ayant lui-même à commander en Lusace trois corps d'armée dont les chefs étaient à peu près ses égaux, il ne put parvenir à faire reconnaître son autorité et dut s'en plaindre au major général, auquel il écrivit la lettre suivante : « C'est un devoir pour moi de « déclarer à Votre Altesse Sérénissime qu'il est impossible « de tirer un bon parti des 4e, 7e et 12e corps d'armée « dans l'état actuel de leur organisation. Ces corps sont « réunis par le droit, mais ils ne le sont pas par le fait. « Chacun des généraux en chef fait à peu près ce qu'il « juge convenable pour sa propre sûreté ; les choses en « sont au point qu'il m'est très difficile d'obtenir une « situation. Le moral des généraux, et en général des « officiers, est singulièrement ébranlé. Commander ainsi « n'est commander qu'à demi, et j'aimerais mieux être « grenadier.

« Je vous prie d'obtenir de l'Empereur, ou que je sois « seul général en chef, ayant seulement sous mes ordres « des généraux de division d'aile, ou que Sa Majeté veuille « bien me retirer de *cet enfer*. Je n'ai pas besoin, je « pense, de parler de mon dévouement : je suis prêt à

« verser tout mon sang, mais je désire que ce soit utile-
« ment.

« Dans l'état actuel, la présence de l'Empereur pour-
« rait seule rétablir l'ensemble, parce que toutes les
« volontés cèdent à son génie, et que les petites vanités
« disparaissent devant la majesté du trône » (1).

Rivalités de commandement. — Les rivalités dans le commandement ne résultent pas seulement de la parité de grade, mais aussi des sentiments d'égoïsme qui existent dans toutes les armées, soit dans le cœur des hommes, soit même dans certains corps ou dans certaines armes. Ces sentiments sont toujours coupables. Ils causent la ruine des troupes, ils empêchent les chefs d'accepter, dans des moments difficiles, l'aide qui leur est offerte, ou de courir, à marches forcées, au secours d'un camarade engagé.

En 1870, au début de nos opérations, ces sentiments ont plus d'une fois contribué à nos revers. Il n'y a donc pas de doute : dans une armée, c'est un crime d'entretenir des jalousies d'armes ou de métier.

Pour éviter de pareilles fautes, c'est un devoir de maintenir dans tous les corps d'officiers un sentiment de camaraderie et d'estime, basé sur l'honneur, sur l'orgueil d'une noble carrière, sur cette conviction que les officiers d'une armée ne forment qu'une seule et même famille, dont l'union est une des premières conditions du succès.

Commandement de l'armée du Rhin en 1870. — En 1870, l'organisation défectueuse du commandement en chef de l'armée du Rhin a été aussi une des causes de nos malheurs.

Le commandement donné au maréchal Bazaine le

(1) Pierron, *Méthodes de guerre*, tome Ier, p. 136.

13 août était limité aux opérations seulement. L'Empereur expédiait des ordres pour toutes les autres affaires ; il en résulta de grands embarras, dont les mouvements se ressentirent. Il ne faut donc qu'un chef à une armée, surtout en campagne, et ce chef doit toujours être sur le théâtre même des opérations.

Des délégués civils aux armées. — Quelquefois, les gouvernements ont imaginé de doubler les commandants en chef d'un délégué civil investi d'une autorité indépendante. Cette combinaison a toujours été fâcheuse. Elle fut adoptée sous la première République et souleva des plaintes réitérées, même de la part des agents employés dans les armées.

Le Comité de salut public voulut, en 1794, obvier aux inconvénients signalés, en définissant la mission des représentants du peuple aux armées, et en déclarant qu'ils devaient encourager les généraux au lieu de leur donner des ordres.

Cette décision purement platonique resta sans effet. Les tiraillements et les entraves continuèrent. Malgré cette expérience, le Gouvernement de la Défense nationale commit la même faute à la fin du mois de décembre 1870. Les inconvénients de la situation qu'il créa ainsi ne se firent pas attendre et, dès le 2 janvier 1871, M. de Freycinet, délégué à la Guerre, était forcé d'écrire à M. de Serre, en mission auprès du général Bourbaki, général en chef de l'armée de l'Est, pour lui spécifier nettement qu'il ne devait avoir aucune part dans le commandement.

Des corps indépendants d'un commandant en chef. — Le principe de l'unité de commandement ne permet pas davantage de laisser en campagne des corps constitués agir d'une manière indépendante sur le théâtre d'opérations d'une armée.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Néanmoins, en 1870, on a vu nos généraux entravés quelquefois dans leurs mouvements par des corps de francs-tireurs, qui causaient d'ailleurs à l'ennemi plus d'appréhensions que de dommages sensibles.

Le général Chanzy fut ainsi forcé, au mois de décembre 1870, d'écrire au Ministre de la Guerre, une lettre (1) qui donne une idée exacte des embarras créés par des corps indépendants :

« Nous sommes envahis ici par une foule de francs-« tireurs, qui prétendent avoir des ordes directs de vous, « qui n'obéissent à personne, qui sont une plaie pour les « populations et qu'il me tarde de voir dans des positions « où ils pourront rendre des services. Je demande à dis-« poser d'eux dans la zone d'action de mon armée, et je « désire connaître exactement quels sont les ordres donnés « directement au colonel Lipowski et quelle est la mis-« sion spéciale qu'il a à remplir. Dans tous les cas, je lui « donne l'ordre formel d'avoir à quitter la ville du Mans : « il devrait être organisé complètement depuis quelques « jours, s'il n'avait pas perdu son temps. »

Des commandements en second ou « ad latus ». — On a vu quelquefois violer le principe de l'unité du commandement par la création des commandements en second ou *ad latus*.

Les conséquences de cette innovation, adoptée surtout dans des États monarchiques, ont toujours été regrettables.

Flles ont été appréciées très nettement par le général Wellington dans deux lettres (2) qui méritent d'être citées :

(1) Pierron, *Méthodes de guerre*, tome Ier, p. 138.
(2) Pierron, *Méthodes de guerre*, tome Ier, p. 136 et 137.

Freneda, 2 décembre 1812.

Wellington au maréchal Beresford.

« J'ai toujours été pénétré de l'inutilité et de l'incon-« vénient qu'il y a à créer l'emploi de commandant en se-« cond dans une armée. C'est un titre pompeux et sonore, « sans fonctions définies ni responsabilité d'aucune sorte, « et qui, en même temps, donne des prétentions fort « gênantes ; vous savez, je crois, que j'en ai fait une fois « l'expérience. Tout officier dans une armée doit avoir un « service nettement défini à faire et être responsable de « ses actes ; telle est la position, à ce que j'entends, d'un « général commandant une division ou un corps d'armée. « Un commandant en second n'a aucun devoir qu'on « puisse définir, sauf peut-être de donner des avis pour « l'exécution de mesures dont il ne sera nullement respon-« sable ; et, je l'ai vu, une fois du moins, tout prêt à les « renier, quand il sut qu'on ne les goûtait pas en Angle-« terre. »

Freneda, 26 janvier 1813.

Wellington au comte Bathurst.

« A mon avis, le titre officiel de commandant en second « dans une armée, aujourd'hui que l'habitude de réunir « fréquemment un conseil de guerre a disparu et que le « général en chef est rendu strictement responsable de « tous les événements, est non seulement inutile, mais « même nuisible au bien du service. Un personnage sans « devoirs définis, qui n'a qu'à émettre des opinions en « l'air et dont il peut changer à son gré, doit nécessaire-« ment être un embarras dans les moments où il faut « prendre une décision. Soit qu'on m'envoie un comman-« dant en second ou non, je suis parfaitement déterminé

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

« à n'agir jamais que d'après ma manière de voir, attendu « qu'on me regardera toujours comme responsable du « résultat, quelle que soit la personne qui ait conseillé la « mesure » (1).

Le principe de l'unité de la pensée directrice est donc absolu. Mais une fois son application assurée, la force du commandement dépend des qualités personnelles du général en chef, de son caractère et de certaines facultés dont la réunion, souvent difficile à trouver dans le même homme, n'en est pas moins, pour les armées, une des plus sûres garanties du succès.

II. — Qualités du commandement.

Ce serait sortir du cadre de ces études que de traiter, à propos de l'organisation du commandement, des qualités qui doivent distinguer un général en chef.

Cependant il est utile de connaître à ce sujet les idées qui ont cours en Allemagne.

Elles peuvent servir de point de comparaison pour juger les nôtres, et il n'est peut-être pas d'officier dépositaire d'une part de commandement qui ne trouve à en faire son profit.

On regarde souvent l'intelligence et la capacité comme les premières qualités d'un chef militaire. C'est généralement une erreur.

D'abord, il n'y a pas de premières qualités ; les qualités nécessaires à un commandant de troupes varient suivant les circonstances dans lesquelles il est placé.

Ce qui est certain, c'est que chez un homme de guerre les qualités de caractère priment toutes les autres.

Il y en a deux que les Allemands apprécient par-dessus tout : *la décision* et le *bon sens*.

(1) Pierron, *Méthodes de guerre*.

Prendre une résolution nette sans hésiter et la mettre de même pratiquement à exécution est en effet chez un chef, chez un chef d'armée surtout, une vertu éminente. C'est ce que Verdy du Vernois appelle la *netteté dans la conception* et *l'énergie dans l'exécution*. Ces qualités se rencontrent quelquefois chez des hommes ordinaires, quand ils ont acquis par l'étude et la réflexion le moyen de discerner clairement les situations.

Décision. — Un des exemples les plus remarquables de la décision d'un chef d'armée est celui que donna le prince Frédéric-Charles, le 2 juillet 1866, au soir, quand il résolut d'attaquer l'armée autrichienne.

A cette date, les avant-gardes des armées prussiennes et autrichiennes, établies sur la rive droite de l'Elbe, étaient à moins de sept kilomètres les unes des autres et cependant la première ne se doutait pas que l'autre fût aussi près d'elle et aussi concentrée.

Du côté des Prussiens, on croyait que la plus grande partie de l'armée ennemie occupait au delà de l'Elbe une position dont les ailes s'appuyaient aux places fortes de Josephstadt et de Kœniggrætz. Le grand quartier général n'avait donc d'autre alternative que d'attaquer cette position ou de manœuvrer pour obliger ses défenseurs à en sortir.

Cependant l'état-major de la première armée, qui était la plus avancée, comprit, dans la journée du 2 juillet, qu'il était indispensable d'avoir des renseignements plus complets. Pour cela, il fit partir, de différents côtés, de petits détachements qui furent principalement dirigés vers Kœniggrætz.

Des patrouilles d'officiers bien montés furent chargées de recueillir des détails sur la force et la position de l'ennemi. L'une d'elles pénétra au delà du rideau formé par les reconnaissances de cavalerie, et trouva la hauteur de Dub près de la Bistritz fortement occupée. Elle apprit que la brigade Prohaska y était établie.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Des prisonniers firent connaître que quatre corps d'armée autrichiens étaient à proximité.

Un officier de hussards aperçut de grands bivouacs et put constater la présence d'un corps d'armée à Sadowa.

Ces importantes nouvelles parvinrent au quartier général de la première armée entre six et sept heures du soir. Il pouvait être tenté de les transmettre au généralissime et d'attendre ses ordres. Mais, grâce à la décision du général en chef, il en fut autrement.

Quoique la journée fût avancée, quoique le grand quartier général eût déjà envoyé ses instructions pour une marche générale de flanc vers Pardubitz, le prince Frédéric-Charles prit immédiatement des résolutions contraires.

De grandes masses ennemies étaient dans son voisinage; il fallait donc que ses troupes fussent concentrées de suite, en prévision de ce qui pouvait se passer le 3 au matin.

En conséquence, sans tenir compte ni de la nuit, ni du mauvais temps, le prince expédia à ses différents corps, à neuf heures du soir, l'ordre d'être en position à deux heures du matin, à proximité de la ligne de la Bistritz et prêts à attaquer les positions autrichiennes.

Après avoir fait partir ces ordres, son chef d'état-major se rendit à Gitschin où se trouvait le grand quartier général du Roi, y arriva à onze heures du soir, rendit compte de la situation, des dispositions prises et demanda l'avis du généralissime.

Le roi de Prusse n'hésita pas plus que le prince Frédéric-Charles, et résolut sur-le-champ d'attaquer avec toutes ses forces, sans se préoccuper de savoir si on avait devant soi l'armée autrichienne tout entière ou seulement quelques-uns de ses corps.

La victoire de Sadowa fut due en grande partie à l'énergie et à la promptitude de ces décisions. Elles eurent, en effet, pour résultat de faire prendre l'initiative des mouvements à la 1re armée et de faire arriver en temps opportun la 2e armée sur le flanc droit des forces ennemies.

Après la décision, une des qualités qui contribuent le plus au succès est l'*opiniâtreté*.

A la fin d'une journée de combat, après une lutte prolongée qui de part et d'autre a épuisé les combattants, le général qui a l'énergie de faire sonner la charge et de lancer, la baïonnette en avant, les soldats valides qui lui restent, est presque sûr du succès. C'est en particulier l'avis du général Grant (1), un des hommes de notre époque qui ont donné les plus remarquables exemples d'opiniâtreté.

« J'ai souvent entendu le général Grant déclarer qu'il « arrive un moment, dans chaque bataille chèrement dis- « putée, où les deux armées opposées sont presque épui- « sées par leurs efforts et où il semble que chacun n'en « peut plus. C'était là, à son avis, la crise décisive ; et le « général en chef qui avait assez de caractère pour prendre « l'offensive était sûr de vaincre. »

L'opiniâtreté qu'ont déployée les officiers prussiens, surtout dans l'offensive, en 1866 et en 1870, a été une des causes de leurs succès.

A cet égard, du reste, il existe dans cette armée des traditions dont on est fier, et que chacun s'efforce de perpétuer.

Le maréchal Blücher se vantait de son entêtement et écrivait, en 1815 (2) :

« Paris est en mon pouvoir ; l'armée française se retire « derrière la Loire, et la capitale m'est livrée. C'est à la « bravoure incroyable et à l'énergie sans pareille de nos « troupes, ainsi qu'à *ma volonté de fer*, que ce triomphe « est dû. Les observations, les lamentations sur l'épuise- « ment des troupes n'ont pas manqué de pleuvoir autour « de moi ; mais je suis resté sourd à tout ; je savais par « expérience qu'on ne doit et ne peut recueillir tous les

(1) Pierron, *Méthodes de guerre*, tome Ier, p. 22, § 3.
(2) Pierron, *Méthodes de guerre*, tome Ier, p. 21, § 4.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

« fruits d'une victoire, qu'en poursuivant le vaincu sans « trêve ni répit. »

A des époques plus récentes, les Prussiens ont eu à citer de remarquables exemples de ténacité.

Celui que donna le général de Fransecki, chef de la 7e division d'infanterie à la bataille de Kœniggrætz, mérite d'être signalé.

Placée à l'extrême gauche de la ligne de bataille de la 1re armée, dans le Swiepwald ou bois de Maslowed, et engagée depuis 8 heures du matin, cette division se trouva, vers 11 heures, en présence de masses ennemies qui s'étaient grossies sans cesse. Elles appartenaient à deux corps d'armée autrichiens, les 2e et 4e corps, qui s'étaient laissé entraîner peu à peu et avaient fini par porter en ligne 51 bataillons et plus de 100 pièces de canon.

Pour résister à ce puissant effort, la 7e division ne pouvait compter que sur ses troupes. Son centre dut d'abord céder et on put craindre alors de voir ses deux ailes séparées l'une de l'autre. Bientôt les compagnies furent confondues et divisées en groupes qui, sous la conduite de leurs officiers, s'efforcèrent de tenir sur divers points de la lisière. Quelques-uns se trouvèrent un moment menacés sur leur front, sur leurs flancs et sur leurs derrières. Ils réussirent cependant à se maintenir dans la partie nord du bois.

« Au milieu des alternatives de succès et de revers, dit « la relation prussienne, les compagnies qui combattaient « dans l'épaisseur du bois avaient fini par s'entremêler « complètement. Du reste, on n'y voyait pas devant soi ; « il était donc impossible de donner à la lutte une direc- « tion unique, et les chefs étaient obligés de se borner à « donner personnellement l'exemple.

« Sur tous les points, les officiers rassemblaient autour « d'eux les hommes qu'ils avaient sous la main, quel que « fût leur régiment et les ramenaient en avant. On renvoya « dans le bois des troupes qui en avaient été chassées, « mais on plaça en réserve celles qui étaient complète-

« ment confondues. On envoyait sans cesse sur les der- « rières un grand nombre de prisonniers autrichiens, mais « on y voyait arriver aussi une affluence de plus en plus « grande de blessés prussiens et de troupes qui avaient « perdu leurs chefs. »

Déjà plus de 2,000 hommes étaient hors de combat. Le général de Fransecki avait vainement demandé du secours. Mais comprenant l'importance du point qu'il occupait, il fit passer dans l'âme de tous ceux qui l'entouraient la ferme résolution de défendre jusqu'à la dernière extrémité le terrain sur lequel ils avaient déjà versé tant de sang.

Les chefs donnèrent l'exemple et la résistance continua.

Bientôt, heureusement, l'approche de la IIe armée fut annoncée et « le cri : *le prince Royal arrive*, courant dans « les rangs éclaircis des défenseurs du bois, vint ranimer « les forces des troupes exténuées. »

Mais ce secours était encore loin. La 7e division se trouvait au moment le plus critique. Il fallut envoyer un officier vers les colonnes de la IIe armée demander un appui immédiat et urgent. Cet officier dut, pour accomplir sa mission, traverser au galop les lignes des tirailleurs ennemis.

Il réussit dans sa périlleuse mission et, peu d'instants après, la garde prussienne, canonnant les masses autrichiennes, vint dégager le général de Fransecki.

C'était à son opiniâtreté que la Ire armée devait de n'avoir pas eu sa gauche enfoncée et ses communications avec la IIe armée rompues.

Chez certains peuples, chez les Anglais, par exemple, la ténacité est devenue une vertu nationale. Le général Wellington est un de ceux qui, par la fermeté de leur caractère, y ont le plus contribué.

Il écrivait à ce sujet, en 1811, à lord Clarendon (1).

(1) Pierron, *Méthodes de guerre*, tome Ier, p. 22, § 2.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

« Personne ne peut mieux apprécier que vous les diffi-
« cultés contre lesquelles j'ai eu à lutter (pendant l'expé-
« dition de Masséna en Portugal) ; mais je crois que vous
« ne les connaissez pas toutes. J'ai persévéré dans le sys-
« tème que je croyais le meilleur, malgré que l'opinion
« de chaque officier de l'armée anglaise en Portugal fût
« que je devais évacuer le pays et rembarquer l'armée
« pour l'Angleterre ; tandis que, d'un autre côté, les auto-
« rités civiles portugaises prétendaient que j'aurais dû
« maintenir la guerre sur la frontière au lieu de venir
« dans les lignes de Torrès-Vedras, quand nous man-
« quions pour cela, non seulement des forces matérielles,
« mais encore des moyens de pourvoir aux besoins des
« seules troupes portugaises qu'elles avaient pu mettre
« sur pied. Il ne m'a rien moins fallu qu'une fermeté iné-
« branlable pour résister à ces neuf mois de discussions
« avec des opinions contraires. Ajoutez à cela que l'opi-
« nion publique en Angleterre variait presque comme le
« vent, et vous reconnaîtrez que je ne pouvais compter
« que sur moi-même. »

On a souvent dit que le caractère français, naturelle-ment impressionnable, n'avait pas dans la lutte cette opiniâtreté qui est une si puissante garantie du succès. On aime à nous prêter tous les défauts, surtout depuis nos défaites. Que de fois n'a-t-on pas répété que nous nous laissions facilement influencer par les apparences dans les combats, et que nous étions souvent portés à considérer comme perdues des situations qui n'avaient rien de com-promis.

A cela, il n'y a qu'une réponse : quand nous étions vain-queurs, il en était tout autrement. « *La ténacité*, dit le
« général Marbot, était contestée aux Français avant les
« guerres de la Révolution ; c'est cependant une des prin-
« cipales vertus qu'ils y ont déployées, et une des pre-
« mières causes des nombreuses victoires qu'ils ont rem-
« portées pendant 27 ans. La persévérance de nos généraux

« y a surtout beaucoup contribué, car elle influe infiniment
« sur la manière de combattre des troupes, parce que les
« soldats connaissent bientôt le caractère de leur général.
« Et, lorsqu'ils savent qu'il n'ordonnera la retraite qu'à la
« dernière extrémité et qu'il les ramènera huit ou dix fois
« à la charge avant de se tenir pour battu, ils font alors
« leurs premières attaques avec beaucoup plus de réso-
« lution et obtiennent bien plus souvent la victoire que
« des troupes qu'on habituerait à battre en retraite, parce
« qu'elles n'auront pu enfoncer l'ennemi, quoiqu'il ne les
« ait pas non plus enfoncées. »

Les guerres du commencement du siècle offrent des exemples de cette vertu militaire qui ne le cèdent à aucun autre.

N'est-ce pas d'ailleurs à elle que Napoléon a dû une grande partie de ses succès ?

Les triomphes si constants et si complets de Napoléon, dit Rocquancourt, doivent être attribués :

1° A son incomparable habileté pour créer, rassembler, organiser, vivifier des moyens de guerre proportionnés à la grandeur de ses entreprises ;

2° A une activité qui lui procurait toujours l'initiative des mouvements ;

3° A une rapidité de coup d'œil et d'action, qui ne lais-sait à l'ennemi ni réflexion ni temps pour s'opposer à ses desseins ;

4° Au meilleur *emploi* possible des *masses* ;

5° A cet *ascendant* qu'il exerça dès le principe, tant sur ses adversaires que sur ses propres troupes et que ne firent qu'accroître sa plus grande autorité et ses succès ulté-rieurs ;

6° A une *ténacité* qu'il savait *communiquer à tous* et qui, chez lui, était autant un effet de réflexion qu'un don de la nature.

Il avait pour principe, qu'une fois l'action engagée et

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

tant que rien n'était encore décidé, il valait mieux continuer le combat et consentir à de nouveaux sacrifices que de rendre inutile à la patrie, par une retraite prématurée, le sang des hommes déjà tués.

Ce principe, loin d'être inhumain, a pour résultat d'éviter de nouveaux sacrifices.

« *Avant de céder la victoire, attendons qu'on nous l'arrache, disait Napoléon ; avant de nous retirer, attendons qu'on nous y force.* »

Son opinion personnelle sur les qualités du commandement ne saurait du reste être passée sous silence (1) :

« La première qualité d'un général en chef est d'avoir « une tête froide, qui reçoive des impressions justes des « objets, qui ne s'échauffe jamais, ne se laisse pas éblouir, « enivrer par les bonnes ou mauvaises nouvelles ; que les « sensations successives ou simultanées, qu'il reçoit dans « le cours d'une journée, s'y classent et n'occupent que la « place juste qu'elles méritent d'occuper ; car le bon sens, « la raison, sont le résultat de la comparaison de plusieurs « sensations prises en égale considération. »

« Il est des hommes qui, par leur constitution physique « et morale, se font de toute chose un tableau ; quelque « savoir, quelque esprit, quelque courage et quelques « bonnes qualités qu'ils aient d'ailleurs, la nature ne les a « point appelés au commandement des armées ni à la « direction des grandes opérations de la guerre.

« Il faut qu'un homme de guerre ait autant de caractère « que d'esprit ; les hommes qui ont beaucoup d'esprit et « peu de caractère y sont les moins propres ; c'est un « navire qui a une mâture disproportionnée à son lest ; il « vaut mieux beaucoup de caractère et peu d'esprit. Les « hommes qui ont médiocrement d'esprit et un caractère

(1) Pierron, *Méthodes de guerre*, tome Ier, p. 14, §§ 2 et 4.

« proportionné réussiront souvent dans ce métier : il faut « autant de base que de hauteur. Le général qui a beau- « coup d'esprit et du caractère, c'est César, Annibal, Tu- « renne, le prince Eugène (de Savoie) et Frédéric. »

« C'est la volonté, le caractère, l'application et l'audace « qui m'ont fait ce que je suis » (1).

Difficultés du commandement à notre époque. — Quelles que soient les qualités que possèdent les dépositaires du commandement, il n'est pas sans intérêt de faire observer qu'à notre époque elles doivent être encore plus développées qu'autrefois.

Ce fait est la conséquence de l'accroissement des armées, de la multiplicité des éléments qui les composent et de l'extension des théâtres de guerre.

Frédéric II commandait des armées de 30 à 50,000 hommes. Napoléon eut sous ses ordres des masses considérables, mais le plus souvent elles agissaient sous ses yeux en masses serrées.

Aujourd'hui, un général en chef doit diriger 2, 3 ou 4 armées de 150 à 200,000 hommes, par conséquent, près d'un million d'hommes. Dans une bataille, il a de la peine à trouver un point d'où il puisse apercevoir l'ensemble de ses troupes et de leurs mouvements. Dans tous les cas, il est trop loin pour exercer une action personnelle sur les ailes. Souvent, quand il envoie un ordre, la situation que cet ordre concerne est modifiée à l'arrivée de celui qui le porte.

Il résulte, de cet état de choses, des difficultés plus grandes qui exigeront des facultés plus puissantes, une grande habitude de l'initiative, et par-dessus tout une volonté plus réfléchie et plus forte que jamais.

(1) Pierron, *Méthodes de guerre*, tome Ier, p. 16, § 3.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

III. — Des aides du commandement.

Il faut conclure aussi de ce qui précède que désormais les commandants en chef et les généraux doivent être secondés par des aides mieux choisis encore et dont les qualités militaires soient plus développées qu'autrefois.

De l'état-major. — Le premier de ces aides, le plus utile, celui dont le concours est le plus précieux, est l'état-major. On verra plus loin, à propos de l'organisation des quartiers généraux, quelles sont les idées qui semblent prévaloir aujourd'hui dans le choix d'un bon état-major. Cet organe est plus spécialement un agent de transmission. Mais le commandement suprême a aussi à sa disposition un instrument d'exécution qui est plus utile et plus précieux encore : c'est le *corps d'officiers*.

Des corps d'officiers. — Les officiers d'une armée sont l'âme d'un corps dont le général en chef est la tête.

Ils préparent, créent, entretiennent et développent à leur maximum d'intensité, les qualités morales. Ils exercent cette influence par les principes dont ils sont les propagateurs, par les traditions qu'ils conservent, par l'exemple qu'ils donnent, par l'autorité individuelle qu'ils exercent, par le prestige qu'ils acquièrent. Ils ont ainsi leur individualité propre, leur action personnelle; et, malgré leur dispersion, leur influence sur les résultats obtenus à la guerre est considérable.

Aujourd'hui, avec nos effectifs si nombreux, avec le développement que prennent les armées sur les champs de bataille, les corps d'officiers auront en campagne, sur le succès des opérations, une action plus efficace encore.

Ils sont les dépositaires et les créateurs de l'esprit militaire, des convictions des soldats, de leur enthousiasme, de leur énergie.

Ils constituent une force redoutable qui peut à elle seule gagner des batailles ; qu'il faut en conséquence ménager avec sollicitude. cultiver avec un soin jaloux, dont il faut soutenir, encourager les efforts, relever le prestige exalter le mérite.

A tous ces points de vue, il sera utile de rechercher et d'analyser, au moins sommairement, les conditions qui font les bons corps d'officiers.

Qualités des corps d'officiers. — « Au premier rang de ces qualités, il faut placer le sentiment de l'obéissance. Les uns la veulent passive et complète, ardente et dévouée. D'autre préfèrent l'obéissance froide, réfléchie, discutée, suivant le sens et l'esprit de la loi (1) ».

Obéissance passive et raisonnée. — Le général Bedeau rejetait comme une règle usée, bonne pour des temps qui ne sont plus, le principe de l'obéissance absolue et irresponsable. Par une fatalité étrange, la destinée s'est chargée de répondre à sa doctrine. Il a succombé dans nos discordes civiles, victime des idées de révolte et d'insubordination.

Ces deux appréciations des formes de l'obéissance se retrouvent souvent. Dans une bonne armée néanmoins, la forme de l'obéissance ne doit jamais être discutée, même dans l'intimité.

Les commandants en chef et les généraux n'admettent que l'obéissance passive.

Il n'y a donc qu'une règle qui résume et simplifie, suivant la justice, les devoirs du soldat.

« Sous les armes, *la loi* c'est le commandement du chef « responsable, comme *la patrie*, c'est le drapeau. »

« Cette règle règne dans les armées de la républicaine

(1) Général Blondel.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

« Amérique, non moins que dans les armées impériales « de l'Allemagne et de la Russie autocratique. Elle a « régné de même dans toutes les armées anciennes et mo- « dernes. L'histoire nous montre toujours, affaiblis et « vaincus, les peuples qui s'en sont écartés; car en « dehors d'elle, il n'y a plus de discipline, et sans disci- « pline, plus de succès.

« Donc, pour qu'une armée soit forte, il faut qu'elle « soit unie; pour qu'elle soit unie, il faut qu'elle soit « obéissante, énergique et dévouée. Par là seulement est « assuré le concert d'efforts qui fait sa puissance et qui « la maintient, en paix comme en guerre, à la hauteur de « sa noble mission.

« Qu'on ne dise pas qu'une telle obéissance humilie les « caractères. C'est le contraire qui est vrai. L'obéissance « militaire est une grandeur, car elle est imposée par le « dévouement, et le dévouement s'élève au besoin jus- « qu'au sacrifice de la vie.

« Ainsi, un bon militaire doit avant tout obéissance à « ses supérieurs, confiance dans leurs ordres, volonté dé- « cidée à les faire exécuter; obéissance de fait et de cœur, « sans arrière-pensée, sans controverse, sans tiédeur; « obéissance jusqu'au dévouement; car il faut faire abné- « gation de sa pensée et de sa manière de voir, pour « mettre sa force et son intelligence au service d'une autre « intelligence et d'une autre volonté. »

Dans notre noble et fière carrière, il n'y a donc pas de doute : *l'obéissance absolue est un dogme.* « Quelque « active que soit l'intelligence du Français, quelque « ardente que soit son imagination, quelque ombrageuse « que soit sa vanité, général, officier ou soldat, il n'est « qu'un instrument; il n'a pas à savoir si son chef n'est « pas infaillible, il n'a qu'à obéir. Il faut obéir, car en « raisonnant on se trompe peut-être; il faut obéir, car à « la guerre, l'hésitation est toujours funeste; avec une « manœuvre hasardée, mauvaise même, mais exécutée

« avec décision, soutenue avec vigueur, on surprend l'en- « nemi, on le déconcerte et on obtient un succès, dont le « vainqueur est quelquefois le premier surpris. C'est sur- « tout avec une nation ardente comme la nôtre, que sur « un champ de bataille, il faut tout craindre de l'hésita- « tion; elle tue le plus grand élément de succès de nos « armes. Il faut obéir, parce que la force de l'armée, c'est « son ensemble; et dès qu'on discute, on se désunit. Enfin, « il faut obéir dans son intérêt propre; quels que soient « les événements, on se sent irréprochable quand on peut « dire : j'ai obéi (1). »

Ordre de sacrifier sa vie. — En Vendée, le 17 juin 1793, l'armée républicaine, sous les ordres de Kléber, combattait en se retirant, depuis le lever du soleil, devant un ennemi à qui la connaissance de ce pays couvert donnait un grand avantage. Arrivé vers le soir au pont bâti près de Clisson, sur la Sèvre, dont il voulait faire un abri pour sa retraite, le général républicain appelle un chef de bataillon et lui prescrit de défendre ce pont jusqu'à la dernière extrémité en lui adressant ces rudes paroles : *Tu vas te faire tuer là avec ton bataillon.*

Il répondit simplement : *Oui, mon général*, et tint parole. Il perdit 200 hommes, fut tué sur place et l'armée fut en sûreté.

Il y a là plus de patriotisme que dans les plus pompeux discours. Il ne faut pas oublier son nom. Ce héros s'appelait Schouardin et commandait le bataillon de Saône-et-Loire (1).

Obéissance de Grouchy à Waterloo. — Un des exemples les plus célèbres et les plus malheureux de l'obéissance passive est celui qui fut donné par le maréchal de Grouchy

(1) Général Blondel.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

le 18 juin 1815, jour de la désastreuse journée de Waterloo. Sa conduite a fait peser sur sa mémoire le soupçon de trahison ; cependant la lettre (1) qu'il écrivit à l'empereur le lendemain de la bataille, montre simplement qu'il n'avait pas cru devoir modifier un de ses ordres. Sa plus grande faute fut d'avoir manqué d'énergie dans la poursuite de Blücher et de ne l'avoir pas atteint :

« Sire, ce n'est qu'hier, entre six et sept heures du soir, « que j'ai reçu la lettre du major général, en date du « 18 juin, à une heure après midi, par laquelle vous me « prescrivez de me diriger sur Saint-Lambert et d'attaquer « le général Bulow.

« Pendant que j'étais à vous écrire, une canonnade s'est « fait entendre sur la gauche ; ayant été prévenu par vous- « même la veille, quand je quittai Votre Majesté sur le « champ de bataille de Fleurus, qu'elle marchait aux « Anglais pour les combattre, s'ils voulaient tenir de ce « côté de la forêt de Soignes, ce que cependant Votre « Majesté ne pensait pas, puisqu'elle avait fait écrire au « prince Joseph, à Paris, que l'armée anglaise était en « retraite sur Bruxelles, je m'étonnai peu de cette canon- « nade, la regardant comme un engagement d'arrière- « garde !

« Je venais de vous expédier ma lettre, Sire, et j'en « avais chargé un de vos anciens pages, le major La Fres- « naye, officier bien monté et bon écuyer, auquel j'avais « enjoint de se tenir constamment à portée de Votre Ma- « jesté, afin de me rapporter ses ordres, si elle en avait à « me donner, lorsque je fus prévenu par un aide de camp « du général Excelmans qu'il avait en face de lui une « arrière-garde prussienne, qui avait pris position à droite « de l'un des chemins conduisant de Sart-à-Walhain à « Wavre, ville vers laquelle toutes les troupes ennemies

(1) Pierron, *Méthodes de guerre*, tome II, p. 758.

« paraissaient s'être dirigées. Je montais à cheval pour « aller les faire attaquer, quand le général Gérard, m'ar- « rêtant, *m'engagea à me diriger du côté où l'on tirait le « canon*. Je lui fis connaître en peu de mots les motifs qui « ne me permettaient pas de goûter cet avis ; *mais il n'en « persista pas moins à me presser de le laisser marcher du « côté de la canonnade avec le 4e corps, si je ne voulais pas « le faire avec la totalité de mes troupes*. Je n'ai pas cru « devoir, en cette circonstance plus que je ne l'ai fait à « aucune époque, Sire, assumer la responsabilité de mo- « difier vos ordres. »

Il y a des qualités qui, plus que d'autres, développent à la fois l'obéissance et la discipline.

Esprit militaire et esprit guerrier. — Au premier rang de ces qualités, il faut placer l'esprit militaire. En France on n'a pas toujours brillé par l'esprit militaire, mais bien plutôt par l'esprit guerrier. Il y a entre ces deux qualités une différence qu'il importe de saisir.

« Celui-ci, dit le général Blondel, fait les peuples belli- « queux ; celui-là fait les armées puissantes par l'ordre et « la discipline. Ils sont, l'un une vertu native, l'autre une « qualité acquise ; l'un est dans le sang, l'autre dans les « mœurs. Seul, le premier peut donner des succès bril- « lants, mais que le moindre événement compromet ou « anéantit. Seul, le second peut donner un éclat pas- « sager à des peuples sans énergie naturelle ; mais cette « puissance meurt avec les grands hommes qui l'ont créée. « Pour atteindre et conserver le premier rang parmi « les nations, il faut l'un et l'autre, l'esprit guerrier « et l'esprit militaire, le peuple belliqueux et le grand « capitaine. »

Nous n'avons qu'à vouloir pour retrouver ces deux qualités ; l'une d'elles est l'apanage de notre race ; l'autre s'est formée à l'école du malheur ; il n'y a qu'à les entre-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

tenir et à les développer pour les voir briller un jour d'un nouvel éclat.

A ce point de vue, il faut souhaiter que le souvenir de nos revers, dont nos lois nouvelles portent l'empreinte, puisse transformer à la longue notre caractère national; arrêter la contagion de l'égoïsme et du bien-être; rendre les caractères virils, fermes dans le devoir, préparés aux sacrifices; remettre l'honneur à sa vraie place, non dans l'éclat et la richesse, mais dans la conscience et dans le cœur, et, en faisant passer tous les jeunes hommes sous l'habit militaire, leur apprendre à honorer ceux qui le portent, comme les plus dignes et les plus vaillants.

Les qualités morales qui distinguent les bons corps d'officiers ne sont pas l'unique cause du prestige qu'ils exercent.

A côté de ces qualités, il y a des faits qui en sont le résultat, qui frappent plus particulièrement le soldat, et qui l'entraînent aux grandes choses. Les divers actes ordinaires de la vie militaire se résument en un seul : *l'exécution des devoirs.*

En principe, l'armée étant la force d'une nation, le patriotisme prescrit de vouloir tout ce qui peut augmenter sa puissance et de fuir tout ce qui tend à l'affaiblir. C'est une première règle générale de conduite.

Devoirs envers les supérieurs. — Or, pour qu'une armée soit forte, il ne suffit pas que tous ses officiers et ses soldats soient vaillants et bien armés. Il leur faut encore de la cohésion, de l'ensemble et de la constance dans leurs efforts.

Ces avantages ne peuvent naître que d'une seule volonté qui fasse agir tous les bras dans un but commun, d'une seule intelligence qui dirige vers un même résultat toutes les facultés.

Discipline et subordination. — « La discipline et la subordination sont les liens de ce faisceau; par elles, la « foule devient un corps, une masse vivante, un colosse « capable des plus gigantesques efforts.

« Il ne peut donc y avoir dans une armée qu'une seule « volonté indépendante, celle du général en chef. Les « autres sans exception, depuis l'officier général jusqu'au « chef d'escouade, obéissent, et leurs commandements ne « sont qu'une suite de leur obéissance » (1).

Exécution des ordres. — Mais cette obéissance doit être intelligente. Ce n'est pas celle d'un rouage d'une machine, c'est celle d'une volonté éclairée qui ne discute pas, mais qui cherche dans l'exécution d'un ordre la plus grande perfection possible.

Les ordres ne sauraient prévoir toutes les circonstances imaginables ; dans les commandements élevés, ils doivent même être assez courts, malgré leur précision, pour laisser à chacun la part d'initiative qui revient à son commandement. Celui qui exécute a donc à exercer un choix dans sa conduite.

« Un caporal aux avant-postes, un homme en sentinelle « avancée peuvent encore faire preuve de bon vouloir et « de capacité..... Ceci est encore plus vrai pour un offi- « cier..... Il doit donc user de la faculté de penser, pour « trouver et mettre en œuvre les meilleurs moyens d'at- « teindre le but ordonné par son chef (1). »

De l'initiative. — Il résulte de ce qui précède que le dogme de l'obéissance passive ne doit jamais étouffer l'initiative, surtout dans les grades élevés. Il en résulte aussi que les ordres des autorités supérieures doivent la ménager dans une large mesure, aujourd'hui surtout que les circonstances qui les font donner peuvent être complète-

(1) Général Blondel.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

ment modifiées, quand ils parviennent aux chefs chargés de les exécuter. Développer son initiative, en exécutant l'ordre reçu, n'est cependant pas toujours facile. Il y a des événements à la guerre, où les exigences de ce double principe placent l'officier dans les situations les plus critiques.

Hésitation dans l'exécution d'un ordre. — Le jour de la bataille de Kœniggrætz, les 2e et 4e corps d'armée autrichiens avaient reçu l'ordre de se placer entre la Bistritz et l'Elbe et de former l'aile droite.

Entraînés dans un violent combat contre la 7e division prussienne, qui défendait avec acharnement le bois de Maslowed (Swiepwald), ces deux corps modifièrent insensiblement la direction de leur front et épuisèrent la plus grande partie de leurs forces dans cette lutte inégale. Quand le général en chef Benedeck fut avisé de l'apparition de la IIe armée prussienne sur ses derrières et sur son flanc droit, il donna à ces deux corps d'armée l'ordre de revenir sur leur première position, entre Chlum et l'Elbe, au moment même où leur succès contre la 7e division prussienne était assuré.

Il fallait donc l'abandonner, faire prendre à des troupes victorieuses et cruellement éprouvées une direction de retraite et exécuter une marche de flanc sous le feu des colonnes prussiennes qui arrivaient vers le nord.

L'un des commandants de corps hésita et se rendit auprès du général en chef pour lui présenter ses observations. Mais l'ordre fut maintenu.

Ce furent ces colonnes en retraite que les Prussiens de la IIe armée aperçurent de flanc et de dos, vers midi, à leur arrivée sur le champ de bataille ; leur ardeur en fut redoublée ; leur audace s'en accrut et les effets meurtriers de leur tir aidant, ils n'eurent pas de peine à rejeter ces deux corps en désordre en arrière du centre de leur armée. Après la défaite, il n'y eut aucune observation faite aux

commandants des 2e et 4e corps ; leur mouvement avait été fatal ; mais ils avaient obéi.

« En résumé, *l'obéissance dans toute son étendue, le* « *dévouement dans toute son exaltation, caractérisent* « *l'idéal de l'esprit militaire.*

« Et toutes les vertus du soldat se résument en deux : « la *discipline* et le *courage*. »

Devoirs envers les égaux et les inférieurs. — Du reste, l'obéissance aux ordres d'un chef est peut-être, pour les officiers, le devoir le plus facile. Il en est de plus délicats vis-à-vis des égaux et des inférieurs. « On les remplit en « se liant à ceux-là par l'affection, à ceux-ci par le com- « mandement et une bienveillante protection. »

C'est en suivant ce principe que les corps d'officiers préparent et soutiennent l'union dans les armées.

« L'affection de ses camarades est pour un officier la « compensation de ses sacrifices..... Elle est le préser- « vatif contre les rivalités jalouses et les ambitions déré- « glées. Elle a sa source dans les généreux souvenirs de « la jeunesse ou dans les premiers dangers de son exis- « tence aventureuse. Aux premiers pas d'une carrière « toute d'honneur, il est bien rare qu'on ne se sente pas « capable de tous les sentiments d'honneur. Le cœur « encore chaud des affections de la famille, on n'a dans « ses égaux que des amis, dans ses chefs, des modèles « qu'on aime à suivre, des supériorités qu'on reconnaît « volontiers.

« Dans cette première fraîcheur du zèle, on comprend « mieux la discipline.

« Nulle part la fraternité n'est plus nécessaire que dans « une carrière où, chaque jour, on peut avoir besoin du « secours que la veille on donnait à un autre : secours « d'argent, de conseils ou d'épée. On doit donc voir tou- « jours dans ses égaux des frères dont l'attachement n'est « fondé que sur l'estime ; dans le corps auquel on appar-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

« tient, une famille qui remplace la sienne ; dans les « inférieurs, des compagnons d'armes dont les jugements « ne seront pas moins flatteurs, ni la reconnaissance moins « vive, ni les secours moins efficaces (1). »

Les liens qui s'établissent ainsi donnent aux armées une force incalculable.

Exercice du commandement. — Pour qu'un corps d'officiers ait sur une armée une grande influence, il faut donc que le commandement soit exercé avec habileté. Les devoirs que cette mission impose exigent des qualités spéciales.

« Il faut non seulement protéger de son nom et de son « autorité les actes des inférieurs, mais encore les forcer « à plier sous des ordres, sans murmurer et même avec « empressement. Il faut savoir soumettre les caractères « sans les blesser, les dominer sans les avilir, dompter « les résistances sans provoquer la révolte. »

Or, ce qui soumet sans blesser, c'est la supériorité réelle, ce sont les qualités morales, l'instruction qu'on possède, le respect dont on est digne et l'affection qu'on sait inspirer.

Depuis nos défaites, on a cherché de différents côtés quel était le meilleur moyen de fortifier la discipline dans l'armée. Souvent on a cru le trouver dans une rigueur excessive ; quelquefois dans une grande bienveillance.

C'étaient deux moyens extrêmes. « En réalité, l'art de « gouverner les hommes sans peine est de les prendre « par leurs passions. En France, les passions dominantes « sont l'amour de la gloire et l'honneur. Parmi nos sol- « dats, il n'en est pas un qui ne réponde à cette voix « puissante et sublime, la voix de l'honneur. L'honneur, « admirable pivot des grandes actions, âme de la vie

(1) Général Blondel.

« militaire, culte fanatique de l'estime de soi-même ; qui « fait les hommes sans peur et sans reproche ; qui donne « le désir de la réputation, le dédain du faste et des vani- « tés, l'horreur des moyens honteux, l'amour du devoir, « la passion de répondre à tout le bien qu'on pense de « nous ; plus puissant encore et plus noble que l'amour « de la gloire, car il est plus intime et moins inté- « ressé (1). »

C'est donc en s'appuyant sur ces nobles sentiments que le commandement peut arriver à obtenir des troupes l'obéissance la plus parfaite et la discipline la plus solide.

Il sera sûr alors de la valeur militaire de son armée.

Situation morale de l'armée française. — La nôtre, il ne faut pas s'y tromper, n'est pas sous ce rapport dans des conditions ordinaires, qui permettent de la comparer aisément aux autres armées de l'Europe. Bien des secousses l'ont ébranlée depuis un siècle et, pour apprécier ses éléments de force, il ne faut oublier ni son passé ni son histoire.

« Il y a cent ans, l'armée régénéra la France. C'est « dans ses rangs que la passion de la gloire et de la liberté « électrisa tant de cœurs, soutint tant d'efforts, enfanta « tant de prodiges, qu'après bien des sacrifices, des fautes « et des échecs, on vit des jeunes soldats sans instruction, « sans souliers, sans pain, presque sans armes, animés « par elle et disciplinés sous le canon, vaincre et repous- « ser hors du sol sacré les généraux instruits et les troupes « aguerries que l'Europe nous opposait.

« Cette fièvre se ralentissait, quand le génie d'un grand « capitaine vint lui rendre ses premières ardeurs. Le « maître de la victoire était apparu (1). »

Il a donné à notre armée des gloires immortelles qu'au-

(1) Général Blondel.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

cun souvenir, même le plus cruel, ne saurait effacer. Il a porté sa puissance matérielle et morale à une hauteur qu'aucune nation n'a connue; sous son ascendant, le dévouement, l'enthousiasme, les vertus militaires ont atteint leurs dernières limites, la victoire était une habitude, la gloire n'eut jamais un pareil éclat.

Tant de grandeur nous a éblouis. Et dans notre aveuglement, nous n'avons pas vu l'ennemi qui grandissait à notre frontière, nous n'avons pas compris les jalousies, les haines sans nom que nous avions provoquées, ni les ambitions qui nous guettaient en silence.

Aujourd'hui nous sommes fixés. Mais nous savons que, si nous avons été vaincus, notre honneur est resté sans tache; si la défaite nous a forcés un jour de brûler nos drapeaux, elle n'a pu faire oublier la gloire de nos anciens succès. Les grands noms de Rivoli, de Marengo, d'Iéna, d'Austerlitz, gravés en traits de feu dans notre histoire, resplendissent toujours du même éclat sur les étendards de nos régiments. Les qualités militaires qui nous ont donné ces victoires sont les mêmes qu'autrefois. De plus, nous connaissons aujourd'hui les fautes qui nous ont perdus et les inimitiés qui nous menacent. Nous savons que le travail et la volonté nous ont déjà rendu notre force, que notre armée est entrée à son tour dans une voie nouvelle et qu'elle a toujours pour la guider deux mots sacrés dont le prestige est immortel, les mots d'*honneur* et de *patrie*.

Les principes qui viennent d'être exposés nous ont montré sur quelles bases doit reposer l'organisation du commandement dans les armées. Mais en dehors de ces règles, qui ont sur leur force morale, sur leur cohésion, sur leur puissance, une influence considérable, il en est d'autres, d'ordre matériel, qui ne sont pas moins indispensables pour assurer leurs succès.

Il importe de connaître d'abord celles qui concernent la répartition des masses à mettre en mouvement.

§ 7. — FORMATION DES ARMÉES.

Quand on recherche les règles qui président à la formation des armées, la *première* question qui s'offre à l'esprit est celle du *nombre d'hommes à rassembler* sous les ordres d'un même chef; la *seconde*, *celle du fractionnement* le plus avantageux; la *troisième*, *la proportion des accessoires* à joindre aux forces agissantes.

A chacun de ces cas correspondent des données spéciales.

I. — Effectifs des armées.

L'histoire nous apprend que les très grandes armées ne peuvent être commandées que par de grands hommes de guerre; qu'il est prudent, dans les questions d'organisation, de compter en général sur des capacités moyennes et qu'il ne faut pas en conséquence, dans la répartition des forces d'un pays, dépasser pour une armée, les chiffres moyens de 120,000 à 150,000 combattants.

Les forces humaines ont une limite, et cette limite ne permet pas ordinairement de grouper, dans une seule main, de plus gros effectifs.

Du reste, une armée de force moyenne aura toujours plus de cohésion, plus de facilités pour la transmission des ordres, plus de promptitude dans leur exécution et des mouvements plus rapides, qu'une armée plus considérable.

Théoriquement, elle aura donc des moyens d'action plus puissants et plus de chances de succès.

Il faut en conclure, avec le général Lewal, qu'il existe des conditions de nombre et d'organisation qui répondent à un maximum d'effet utile (1). Ces conditions peuvent être déterminées d'après des données pratiques.

(1) Général Lewal, *Partie organique*.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

cun souvenir, même le plus cruel, ne saurait effacer. Il a porté sa puissance matérielle et morale à une hauteur qu'aucune nation n'a connue; sous son ascendant, le dévouement, l'enthousiasme, les vertus militaires ont atteint leurs dernières limites, la victoire était une habitude, la gloire n'eut jamais un pareil éclat.

Tant de grandeur nous a éblouis. Et dans notre aveuglement, nous n'avons pas vu l'ennemi qui grandissait à notre frontière, nous n'avons pas compris les jalousies, les haines sans nom que nous avions provoquées, ni les ambitions qui nous guettaient en silence.

Aujourd'hui nous sommes fixés. Mais nous savons que, si nous avons été vaincus, notre honneur est resté sans tache; si la défaite nous a forcés un jour de brûler nos drapeaux, elle n'a pu faire oublier la gloire de nos anciens succès. Les grands noms de Rivoli, de Marengo, d'Iéna, d'Austerlitz, gravés en traits de feu dans notre histoire, resplendissent toujours du même éclat sur les étendards de nos régiments. Les qualités militaires qui nous ont donné ces victoires sont les mêmes qu'autrefois. De plus, nous connaissons aujourd'hui les fautes qui nous ont perdus et les inimitiés qui nous menacent. Nous savons que le travail et la volonté nous ont déjà rendu notre force, que notre armée est entrée à son tour dans une voie nouvelle et qu'elle a toujours pour la guider deux mots sacrés dont le prestige est immortel, les mots d'*honneur* et de *patrie*.

Les principes qui viennent d'être exposés nous ont montré sur quelles bases doit reposer l'organisation du commandement dans les armées. Mais en dehors de ces règles, qui ont sur leur force morale, sur leur cohésion, sur leur puissance, une influence considérable, il en est d'autres, d'ordre matériel, qui ne sont pas moins indispensables pour assurer leurs succès.

Il importe de connaître d'abord celles qui concernent la répartition des masses à mettre en mouvement.

§ 7. — FORMATION DES ARMÉES.

Quand on recherche les règles qui président à la formation des armées, la *première* question qui s'offre à l'esprit est celle du *nombre d'hommes à rassembler* sous les ordres d'un même chef; la *seconde*, *celle du fractionnement* le plus avantageux; la *troisième*, *la proportion des accessoires* à joindre aux forces agissantes.

A chacun de ces cas correspondent des données spéciales.

I. — Effectifs des armées.

L'histoire nous apprend que les très grandes armées ne peuvent être commandées que par de grands hommes de guerre; qu'il est prudent, dans les questions d'organisation, de compter en général sur des capacités moyennes et qu'il ne faut pas en conséquence, dans la répartition des forces d'un pays, dépasser pour une armée, les chiffres moyens de 120,000 à 150,000 combattants.

Les forces humaines ont une limite, et cette limite ne permet pas ordinairement de grouper, dans une seule main, de plus gros effectifs.

Du reste, une armée de force moyenne aura toujours plus de cohésion, plus de facilités pour la transmission des ordres, plus de promptitude dans leur exécution et des mouvements plus rapides, qu'une armée plus considérable.

Théoriquement, elle aura donc des moyens d'action plus puissants et plus de chances de succès.

Il faut en conclure, avec le général Lewal, qu'il existe des conditions de nombre et d'organisation qui répondent à un maximum d'effet utile (1). Ces conditions peuvent être déterminées d'après des données pratiques.

(1) Général Lewal, *Partie organique*.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Ainsi, en principe, une armée ne peut dépasser sans danger un *front de combat* déterminé ;

Elle doit conserver un *front de marche* qui lui permette de concentrer ses éléments en temps opportun ;

Enfin elle doit occuper un *espace de terrain* suffisant pour nourrir ses troupes pendant 24 heures au moins.

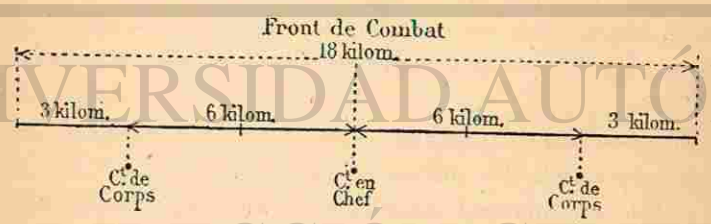
Chacune de ces données conduit à des résultats à peu près identiques.

Front de combat. — Prenons d'abord le *front de combat*.

Le front de combat d'une armée ne devrait pas dépasser l'espace que le regard, aidé d'une bonne lorgnette, peut embrasser ; soit 8 à 9 kilomètres.

Le commandant en chef étant supposé au centre, dans un pays découvert, le front de combat pourrait atteindre 16 à 18 kilomètres. Or l'expérience prouve que cet espace est trop étendu, qu'il faut le regarder comme un maximum, et qu'on ne saurait le dépasser sans s'exposer à des désordres ou à des mécomptes (1).

Le front de combat d'une armée doit en outre être tel qu'un échange de communications entre le général en chef et un commandant de corps d'armée ne puisse excéder, aller et retour compris, 1 heure et 1/2 au plus, ce qui correspond à 12 kilomètres.



Les commandants des corps les plus éloignés ne

(1) Général Lewal, *Partie organique*.

devraient donc pas se tenir au delà de 6 kilomètres du général en chef.

En les supposant eux-mêmes au centre de leurs troupes, on voit que le front de combat pourrait s'étendre à 2 ou 3 kilomètres au delà du point où ils stationnent. On arrive également ainsi à un front de combat maximum de 16 à 18 kilomètres.

Or si l'on admet un corps d'armée de 30,000 hommes en formation de combat sur 3 lignes et un maximum de 5 hommes 1/2 par mètre courant, ce qui est un résultat de l'expérience avec les armes à tir rapide, on arrive pour le corps d'armée à un front de 5,400 à 6,000 mètres.

Il en résulte que sur un front de 16 à 18 kilomètres, on ne peut pas faire agir plus de 3 corps à 30,000 combattants, soit 90,000 hommes.

A ce chiffre, il faut ajouter les réserves générales, indépendantes de la ligne de combat. Leur importance est connue ; c'est avec elles qu'on gagne les batailles et qu'on atténue les défaites. Les exigences des ordres de bataille en profondeur, les effets destructeurs des armes modernes, l'obligation de procéder dans la lutte par efforts successifs, enfin, l'expérience acquise, ont fait admettre pour elles, comme une sage proportion, celle des 2/5 des forces engagées ; soit pour 3 corps d'armée en ligne, 2 corps disponibles en arrière. Par conséquent, pour un front de 16 à 18 kilomètres, l'armée compterait 5 corps d'armée à 30,000 hommes, soit 150,000 combattants (1).

Front de marche. — L'évaluation du *front de marche* conduit aux mêmes conclusions.

Une armée en mouvement doit toujours être en mesure de se concentrer en une journée.

Or cette condition sera remplie, si le front de marche

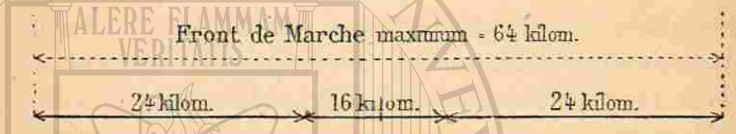
(1) Général Lewal, *Partie organique*.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

est réduit à une étendue telle que, pour se porter en ligne, un corps d'armée n'ait jamais à exécuter plus de 12 heures de marche, soit 24 kilomètres au maximum. On admet bien entendu que les bagages et les impedimenta sont laissés en arrière.

Supposons un front de combat de 16 kilomètres. Pour se porter du centre à une de ses extrémités, chaque corps

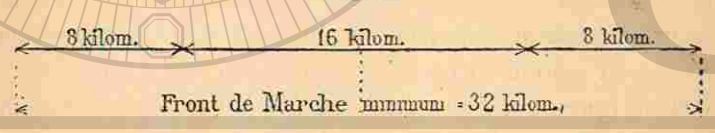
Fig. 1.



d'armée ne devant pas parcourir plus de 24 kilomètres, on aura comme *limite extrême* du front de marche 24 kilomètres × 2 + 16 kilom. = 64 kilom. (V. *fig.* 1.)

D'un autre côté, pour pouvoir porter un corps d'armée sur un point quelconque du front de combat sans dépasser cette distance de 24 kilomètres, il faut réduire le front de marche à un minimum de 32 kilomètres. (V. *fig.* 2.)

Fig. 2.



La moyenne entre ces deux extrêmes est de 48 kilomètres; soit 50 kilomètres en nombres ronds (1).

L'histoire nous apprend que les commandants des grandes armées se sont sensiblement rapprochés de ce chiffre. En même temps, il est établi que, pour assurer la subsistance d'une armée pendant 24 heures dans les pays d'Europe moyennement cultivés, il ne faut pas faire passer

(1) Général Lewal, *Partie organique.*

sur une contrée plus de 3,000 à 3,500 hommes par kilomètre de front.

Pour un front de 50 kilomètres, cette proportion correspond, comme on le voit, à une armée de 150,000 hommes.

Le nombre des communications moyennement disponibles pour la marche d'une armée, permet encore de déterminer l'effectif maximum des masses à mettre en mouvement.

En Europe, un front de 50 kilomètres ne contient guère plus de trois routes à peu près parallèles. Il est démontré en outre que 30,000 est le chiffre maximum des hommes qu'on peut faire écouler en un jour sur une même route et que, pour pouvoir se concentrer dans ce laps de temps sur un corps du centre, une armée ne peut faire marcher en une seule colonne plus de deux groupes de 30,000 hommes.

Dans ces conditions, l'effectif maximum d'une armée à faire mouvoir sur 3 routes, serait de 180,000 hommes. Mais dans la pratique, les concentrations s'effectuant d'habitude sur le front, on doit affecter au moins une route à chacun des corps de première ligne et l'on ne peut laisser en arrière que ceux de réserve. Cela nous ramène à des armées de 150,000 hommes et de 5 corps, dont 2 marchent en échelons en arrière.

Front de marche de Napoléon. — Napoléon préférait avoir une colonne centrale très forte et deux colonnes latérales assez légères, flanquant la première.

En 1805, dans sa marche vers la Traun, il plaça 100,000 hommes sur la même route. Aujourd'hui, on a plus de bagages, plus de munitions, plus d'artillerie, plus d'accessoires et il serait dangereux d'imiter cet exemple.

En résumé, le raisonnement est d'accord avec l'expérience pour conseiller le chiffre de 150,000 hommes comme l'effectif moyen des grandes armées (1).

(1) Général Lewal, *Partie organique.*

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Mais il n'est pas douteux qu'on sera conduit par la force des choses à le dépasser souvent.

Force des armées modernes. — L'histoire contemporaine nous offre de nombreux exemples de la force des armées. A ce sujet, il y a lieu de remarquer qu'en France on a pris l'habitude, depuis les guerres du premier Empire, de donner en bloc pour l'effectif d'une armée le chiffre des rationnaires. Il en résulte qu'on ne possède sur la force réelle des combattants que des idées erronées.

En fait, pour un général, il n'y a qu'un chiffre utile, celui des combattants.

Aussi les Prussiens, laissant à leurs intendants le soin d'évaluer les consommateurs, ne comptent que les fusils, les sabres et les canons.

Napoléon Ier ne donnait également dans ses bulletins que la force des combattants.

Armée de 1809. — En 1809, l'armée d'Allemagne, avec ses dix corps, son corps d'observation de l'Elbe, sa réserve de cavalerie du général Beaumont, et ses parcs, comptait au 1er janvier 1809, présents sous les armes, et par conséquent combattants : 234,750 hommes.

Grande armée de 1812. — En 1812, à la date du 15 juin, le nombre des présents sous les armes, à l'armée, sur les lignes de communication, sur les côtes, dans les places et les dépôts, en Allemagne, ou en marche pour rejoindre, atteignait le chiffre formidable de 574,506 hommes et 152,463 chevaux.

Avec les rationnaires, cette armée s'élevait à 625,646 hommes.

Toutefois, dans ces deux campagnes de 1809 et de 1812, le chiffre des combattants affectés aux opérations était beaucoup moindre. On voit néanmoins combien Napoléon devait compter sur son génie, pour faire mouvoir de pareilles masses, sans autres intermédiaires que ses chefs de corps d'armée.

Armée de Crimée. — Le 5 septembre 1855, notre armée de Crimée présentait un effectif général, officiers compris, de 120,321 hommes dont 27,249 indisponibles. Le chiffre des combattants ne dépassait donc pas 93,000 hommes.

Armées fédérales, guerre de la Sécession. — Pendant la guerre de la Sécession, les armées du Nord présentaient des effectifs inférieurs aux précédents.

L'armée de Sherman, en 1864, était forte d'environ 100,000 hommes; l'année suivante, celle du Potomac comptait 107,777 hommes.

Armées prussiennes en 1866. — En 1866, à la fin du mois de juin, les forces prussiennes s'élevaient à 326,000 combattants répartis en 3 armées et 4 corps isolés (1). Mais bientôt les 3 armées dirigées contre l'Autriche n'en formèrent plus que deux.

Elles comptaient :

La 1re (armée de l'Elbe et 1re armée) 139,300 combattants.

La 2e (armée de Silésie) 115,000 combattants.

Armées allemandes en 1870. — En 1870, à la fin de juillet, la IIe armée allemande avait 198,000 combattants. Quelques jours plus tard, elle fut grossie d'un nouveau corps, et atteignit le chiffre de 228,000 hommes, répartis en 7 corps d'armée et 2 divisions de cavalerie.

La Ire armée, qui formait l'aile droite de la précédente dans les premières opérations, compta, à partir du 6 août, 96,000 combattants.

(1) Grand état-major prussien.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

A la même époque, la IIIe était forte de 167,000 combattants.

L'ensemble des forces rassemblées pour envahir la France s'élevait en combattants seulement, à la date du 6 août, à 461,000 hommes.

Ce chiffre est un minimum ; il fut augmenté, bientôt, de nouvelles masses qui étaient déjà en route au commencement du mois d'août.

A ce moment, les Allemands avaient déjà mis sur pied avec leurs troupes de garnison et de dépôt, 1,183,389 hommes.

Armées allemandes dans une nouvelle guerre contre la France. — Dans une nouvelle guerre contre la France, il est probable que l'Allemagne mettra en ligne 4 armées de 5 corps d'armée, avec 2 divisions de cavalerie chacune, c'est-à-dire, 4 armées de 150,000 à 160,000 combattants.

Les notions qui précèdent montrent que les peuples modernes sont désormais forcés, avec les effectifs formidables qu'ils mobilisent, de répartir leurs troupes en plusieurs armées et d'adopter pour chacune d'elles des effectifs qui se rapprochent du chiffre moyen de 150,000 hommes.

Mais il faut admettre que les exigences de la guerre feront naître constamment des situations inattendues, qui modifieront, dans un sens ou dans l'autre, ces évaluations.

Après avoir déterminé les chiffres des effectifs, il reste à rechercher le groupement le plus avantageux des masses mises en mouvement.

II. — Fractionnement des armées.

Les troupes peuvent être groupées en brigades, divisions, corps d'armée et armées. Au moment d'une guerre, leur fractionnement dépend le plus souvent du terrain sur

lequel elles doivent agir, de leur effectif, et de la mission qu'elles ont à remplir.

Dans les contrées sillonnées de canaux et de fossés, les troupes ne peuvent marcher que sur les routes et par groupes séparés. Le maniement des grandes unités présente de grandes difficultés, et l'on est forcé de préférer les petites. Il en est ainsi dans la Haute-Italie, par exemple.

Aussi, en 1866, quand les Autrichiens eurent à faire campagne contre les Italiens, l'archiduc Albert maintint la répartition de son armée en brigades non endivisionnées et pourvues chacune de tous les services accessoires.

Ce fractionnement fut également adopté pour opérer contre la Prusse, dans le bassin supérieur de l'Elbe. Les corps d'armée furent formés à 4 brigades et non à deux divisions. Mais ici le terrain était tout autre ; l'expérience ne fut pas favorable, et, depuis lors, cette armée a repris le fractionnement divisionnaire.

Fractionnement des petites armées. — La répartition des armées dépend aussi de leur effectif. Généralement on a reconnu l'utilité de leur donner un corps principal, deux ailes et une réserve. Or cette règle ne pourrait être applicable aux petites armées, si on voulait les diviser en corps d'armée. Il est clair, en effet, qu'une armée de 50,000 à 70,000 hommes partagée en deux ou trois corps d'armée ne pourrait avoir deux ailes, un centre et une réserve, qu'en scindant ces grandes unités. Il serait donc préférable de la répartir de suite en 4 ou 5 divisions et de négliger le fractionnement en corps d'armée.

Cette combinaison présente un autre avantage. Le commandement du général en chef s'exerce plus facilement sur des commandants d'unités relativement faibles, que sur deux chefs qui dirigeraient chacun la moitié de ses forces.

Lorsque le général Marmont prit le commandement de l'armée du Portugal en 1812, il la trouva forte d'environ

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

50,000 hommes et répartie en 3 corps d'armée. Il s'empressa de modifier cette organisation, déclarant que si elle était indispensable pour mouvoir de grandes armées, elle était funeste pour les moyennes. « Elle met, disait-il, « trop de distance entre le général en chef et les troupes, « ralentit l'exécution des ordres généraux par la superfé- « tation des grades et des emplois qu'elle consacre ; elle « amène en outre baaucoup de consommations inutiles. »

Fractionnement des grandes armées. — La règle admise pour le fractionnement des petites armées ne saurait toutefois convenir à des masses de 150,000 à 200,000 hommes. Dans de pareilles agglomérations, si les plus grandes unités étaient des divisions de 10,000 hommes, par exemple, le nombre des ordres à expédier par l'état-major général, en y comprenant les divisions de cavalerie indépendantes, les commandants d'armes spéciales, des parcs, des services administratifs et accessoires, des troupes de seconde ligne, etc., serait d'environ 20 à 25.

Pour y suffire, il faudrait un personnel très nombreux et des quartiers généraux encombrants ; le général en chef serait sans cesse débordé par les détails les plus variés ; enfin le travail de bureau serait tellement surchargé, qu'une grande partie des ordres ne pourrait être expédiée à temps. La machine ne fonctionnerait plus. Il faut donc, en pareil cas, créer des échelons entre les divisions et le commandement en chef. De là, le fractionnement en corps d'armée.

L'adoption de cette unité a l'avantage de diminuer d'une manière sensible le travail, les préoccupations, et même la responsabilité du général en chef. Et plus les grandes unités seront fortes, plus cet allégement sera sensible.

D'un autre côté, si l'on tient à pouvoir disposer d'un centre, de deux ailes et d'une réserve, on est conduit à répartir les grandes armées en quatre ou cinq corps.

Napoléon Ier soutenait que les grandes armées ne devaient pas comporter plus de 5 grandes unités. On voit qu'on arrive ainsi à diviser une armée de 150,000 hommes en 5 corps de 30,000 hommes.

L'opinion des chefs de l'armée prussienne sur le fractionnement des grandes armées est d'accord avec les principes ci-dessus.

Le général Bronsart de Schellendorf s'exprime ainsi sur cette question :

« Par suite de l'adoption du service obligatoire, l'effectif « des armées s'est accru sensiblement. C'est là un fait qui « ne saurait guère faire conclure à l'opportunité de la « diminution des effectifs de la première subdivision « d'une armée. Assurément, si l'on se représente une « armée de 60 à 80,000 hommes, il peut paraître plus « logique de diviser cette armée en 4 divisions d'infan- « terie et 1 de cavalerie, au lieu d'adopter le fraction- « nement normal en 2 corps d'armée et 1 division de « cavalerie.

« Les 2 corps d'armée se subdiviseraient eux-mêmes en « 4 divisions d'infanterie, et, dans ce cas particulier, les « généraux commandants de ces corps seront des inter- « médiaires inutiles et même nuisibles. Mais dans une « armée qui se compose en temps de paix de 18 corps « d'armée, qui constitueront en temps de guerre 4 ou « 5 armées, chacune de ces armées aura une force au « moins double de celle que nous avons supposée dans le « premier cas. Il faudra alors diviser ces 5 armées en « 10 subdivisions, bien que le commandement et la direc- « tion générale doivent devenir par là plus pénibles.

« L'expérience a démontré, de plus, que les grandes « difficultés que présente la confection des dispositifs des « marches journalières d'une armée proviennent non pas « des troupes mêmes, mais bien de tout ce qu'on désigne « sous le nom de colonnes, de train, de bagages, etc. Si « le commandant en chef d'une armée doit, après avoir

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

« réglé le dispositif de marche de 8 divisions, prendre « encore les mesures essentiellement variables selon le « cas, relatives à la place que doivent occuper les colonnes « de munitions et le train dans la colonne de marche for- « mée par les troupes, il en résultera qu'on le chargera « d'une tâche au-dessus des forces humaines.

« C'est alors surtout que se fait sentir la nécessité de « l'application du principe de la division du travail. Ce « sera principalement à propos des marches, à propos de « cette partie des opérations militaires qui se représente « presque quotidiennement pendant le cours d'une cam- « pagne qu'on reconnaîtra les avantages qu'il y a à faire « du corps d'armée la première subdivision d'une armée, « par cela même qu'un corps d'armée en marche couvre, « en général, rien qu'avec la partie de ses colonnes et de « son train dont il ne saurait se séparer, une profondeur « de 25 à 30 kilomètres, et que, dans le cas ordinaire de « marche sur une seule route, il occupe à lui seul l'étendue « d'une forte étape. Le dispositif de marche sur une seule « route sera par suite plus judicieusement établi par le chef même qui est placé à la tête de cet ensemble de « troupes. Il suffit donc de considérer l'importance qu'a « la rédaction judicieuse des ordres de marche, pour se « convaincre de la nécessité de la création des corps « d'armée.

« La solution est d'ailleurs la même en se plaçant au « point de vue des besoins qui se font sentir à l'intérieur « des corps dont se compose une armée. En effet, si, pour « réduire le plus possible le convoi, on veut s'efforcer « d'emporter avec soi la quantité la plus faible possible « de munitions, de subsistances, d'effets d'habillement, « d'objets destinés aux lazarets, etc., on ne tardera pas à « s'apercevoir qu'on arrivera plus aisément à ce résultat, « en adoptant pour le pied de guerre une organisation « qui comprendra de grandes unités tactiques possédant « un effectif considérable.

« On arrive ainsi à obtenir une égalité presque parfaite « entre la somme des besoins qui varient de plus en plus « à mesure qu'on descend l'échelle des subdivisions. Il y « a donc, même sous ce rapport, avantage à ce que la « première des subdivisions de l'armée soit le corps « d'armée et non la division qui possède un effectif de « moitié inférieur à celui du corps d'armée. Il est hors de « doute, en effet, que, du jour où la division sera devenue « la première des subdivisions de l'armée, il sera indis- « pensable de lui donner des colonnes de munitions et un « train complet, et le commandant de l'armée ne pourra « plus alors diriger les services de manière à subvenir « complètement et en tout temps aux différents besoins « des divisions, à moins toutefois qu'il ne s'agisse seule- « ment d'une armée forte de 3 à 4 divisions, c'est-à-dire « dans un de ces cas tout à fait exceptionnels, et qu'on ne « saurait considérer quand il s'agit de faire une organisa- « tion. »

Des groupes d'armées. — Il reste à examiner si les armées peuvent agir isolément en concourant à un but commun, ou, s'il est préférable, pour mieux combiner leurs efforts, de les soumettre à une même volonté.

Le principe de l'unité du commandement répond déjà à cette question. Mais des considérations plus puissantes encore, tirées des conditions de sécurité des peuples et des probalités des luttes à venir, font désormais du groupement des armées une sorte de loi, à laquelle il serait dangereux de se soustraire.

Les mêmes raisons qui ont amené la réunion d'unités inférieures sous un même commandement, celles qui ont conduit à grouper d'abord des divisions et plus tard des corps d'armée, pour en former des armées, veulent, qu'avec les effectifs actuels, on en vienne à une combinaison supérieure, *au groupe d'armées*, constituant l'ensemble des forces agissant sur un même théâtre de guerre

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

et obéissant à un chef unique, à un généralissime, chargé de diriger leurs opérations.

Groupement des forces sous Napoléon. — L'histoire montre cependant que les grands hommes de guerre, confiants dans leur génie, ou doutant peut-être des capacités de leurs lieutenants, ont toujours préféré commander une seule armée que plusieurs.

Ce fut une des causes des difficultés qui surgirent sous Napoléon Ier, lorsque ses armées atteignirent des effectifs élevés. L'année 1812 marque, dans son histoire, le commencement de cette période, qui est aussi celle du déclin de sa puissance.

Armées combinées de la coalition. — En 1813, les alliés, pour vaincre, préférèrent le système des armées combinées. Ils eurent, à cette époque, trois armées : une de 120,000 hommes en Bohème ; une de 100,000 en Silésie ; une de 70,000 dans le Nord, vers Magdebourg. Elles devaient opérer de concert et il était convenu que celle des trois que Napoléon attaquerait ralentirait sa marche, tandis que les deux autres agiraient sur les flancs ou les derrières de l'ennemi.

C'était une véritable combinaison d'armées. Napoléon, contraint d'agir de même, dut s'affaiblir de tous les côtés à la fois. C'est alors qu'il plaça 65,000 hommes sous Oudinot, vers Wittemberg et Torgau ; 100,000 hommes avec Ney, sur le Bober ; 96,000 hommes répartis en quatre corps d'armée, en face des débouchés de la Bohème, et 72,000 hommes formant ses réserves, près de Bautzen.

Il avait ainsi 333,000 hommes répartis en quatre masses combinées. Mais cette conception, que Napoléon, du reste, n'admettait qu'à titre provisoire, avait un défaut capital. Sous sa main puissante, les chefs de ses armées ne se sentaient pas généraux en chef ; ils n'en avaient ni le prestige, ni l'autorité, ni l'initiative. C'étaient des commandants de grands corps d'armée et rien de plus. Cette organisation ne pouvait donc convenir dans la pratique ; aussi les opérations eurent-elles à en souffrir (1).

Armées fédérales pendant la guerre de la Sécession. — Pendant la guerre de la Sécession, les Américains du Nord évitaient les grandes armées ; ils préféraient le système des armées moyennes combinées, qui leur offrait l'avantage de diminuer, pour les commandants en chef, les préoccupations de détail, et aussi l'importance du pouvoir qui leur était confié.

En 1870, les Allemands agirent de même, quoiqu'ils aient eu des armées considérables et des généraux éminents ; ils employèrent, comme en 1866, le système du groupement des armées sous les ordres d'un généralissime. Ce dernier était, en outre, sur le théâtre même des opérations, et, le plus souvent, sur tous les champs de bataille décisifs.

En France, avant 1870, malgré une certaine insouciance de l'avenir, malgré une centralisation excessive, malgré un aveuglement qui faisait considérer la victoire cemme un gage assuré, et qui empêchait de comprendre la puissance des organisations voisines, le maréchal Niel avait pressenti, à cet égard, les besoins de l'armée.

Groupement des armées françaises en 1868. — Peu de temps après l'agitation soulevée par la question du Luxembourg, il fit préparer au ministère de la guerre, en prévision d'une guerre avec l'Allemagne, un projet de composition d'armées. Ce travail, resté longtemps secret, fut imprimé en 1868. Il groupait nos forces en trois armées et trois corps de réserve.

Une première armée, forte de 129,000 hommes, répar-

(1) Général Lewal, *Partie organique*, p. 51.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

tis en trois corps, devait être concentrée à Metz; une deuxième, forte de 121,000 hommes, et également composée de trois corps, devait être rassemblée en Alsace; une troisième, de deux corps seulement, à l'effectif de 87,000 hommes, devait se former à Châlons.

Enfin, trois corps de réserve : un de 26,000 hommes à Belfort; un de 40.000 à Paris, et un de 32,000 hommes, constitué avec la garde, complétaient cet ensemble, que le souverain devait commander en qualité de généralissime.

On avait ainsi une masse organisée de 435,000 hommes opérant par armées combinées. — Malheureusement, au moment de la guerre, cette répartition ne fut pas maintenue. Effectuée à temps, puis employée avec habileté, elle aurait peut-être modifié le résultat des premières rencontres.

Groupement de 1870. — Au lieu de l'adopter, l'empereur Napoléon III préféra grouper ses forces en une seule grande masse, partagée en huit corps inégaux, avec de fortes réserves générales qui étaient par là même peu mobiles. Les premiers mouvements exécutés sur la frontière, à la fin de juillet 1870, firent éclater les inconvénients de ce système. Il fallut en revenir à l'idée des trois groupes d'opérations, et, le 5 août, à la veille des premières défaites, le généralissime décida que deux groupes de trois corps d'armée chacun seraient formés, l'un sur la Sarre, sous le commandement du maréchal Bazaine, l'autre en Alsace, sous les ordres du maréchal de Mac-Mahon ; l'ordre ajoutait : pour les *opérations seulement*. Pour tout le reste, les corps d'armée qui composaient ces groupes recevaient des prescriptions directes du grand quartier général qui gardait, en outre, sous sa main, la garde, le 6e corps et les réserves générales.

Cette combinaison défectueuse reçut à peine un commencement d'exécution. Les échecs du 6 août modifièrent

promptement la situation, et, dès le 13 du même mois, la veille encore d'une bataille, le commandement en chef reçut une nouvelle organisation.

« Après la chute du second empire, le fractionnement « des grandes masses ne fut pas mieux compris; bien des « efforts, peu ou point combinés, se perdirent dans l'iso- « lement; et on dépensa beaucoup d'énergie, de vigueur, « d'héroïsme même, pour n'aboutir à rien. Ce fut en vain « que le général Chanzy protesta contre le manque de « solidarité des forces. Plusieurs de ses dépêches en font « foi.

« Il écrivait notamment au ministre, le 30 décembre « 1870 : « Notre plus grande chance de réussite doit « résider dans la combinaison de nos mouvements, dans « la coopération simultanée des trois armées (de la Loire, « du Nord et de l'Est) au même but, dans un même effort, « fait au même moment. »

« Ce dernier et suprême appel du bon sens ne fut pas « entendu. L'imagination, comme toujours, dans notre « pays, remplaça le jugement. On avait sacrifié une armée, « à Sedan, à une véritable illusion; on en sacrifia une « autre dans le Jura, à la chimérique espérance d'une « diversion, tandis qu'on laissait écraser la deuxième « armée de la Loire, qui était, à ce moment, la pierre « fondamentale de la résistance (1). »

Nécessité du groupe d'armées. — Ces faits montrent clairement que la direction suprême ne peut que gagner au fractionnement des masses en armées combinées. Mais d'autres considérations, tirées de la pratique même de la guerre, militent encore en faveur de ce système.

En campagne, le maniement des troupes entraine après lui des détails considérables. Par conséquent, plus leur

(1) Général Lewal, *Partie organique*, p. 54.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

nombre augmente, plus le travail qu'il développe doit être divisé.

Or, à mesure que l'homme s'élève dans la hiérarchie militaire, ses préoccupations deviennent plus graves ; le caractère des commandements élevés est d'obliger leurs dépositaires à penser, à réfléchir, à prévoir, à combiner infiniment plus que dans les grades inférieurs. L'importance des affaires qui leur sont soumises grossit sans cesse. Il faut donc que le nombre de ces affaires diminue et que les détails s'éloignent de plus en plus de leur esprit.

De là la nécessité d'une décentralisation continuelle du pouvoir militaire, et la formation de groupes d'armées combinées, qui préservent le généralissime de toutes les préoccupations secondaires. Il voit ainsi son action limitée à la direction générale, et peut se consacrer tout entier aux combinaisons d'ensemble et aux conceptions d'ordre supérieur.

Application du principe de la combinaison des armées. — Le principe de la combinaison des armées est donc une des obligations de la guerre moderne. Il reste à régler son application. Celle-ci résultera des circonstances et des besoins créés par la situation générale.

Ainsi, la règle qui prescrit aux armées de posséder un corps principal, des ailes et une réserve, paraît tout aussi vraie pour les groupes d'armée. Ceux-ci exigeront donc, sur un même théâtre d'opérations, la formation de quatre armées actives, dont une de réserve.

Leurs lignes de communications devront être ensuite couvertes par des troupes territoriales ou de seconde ligne, destinées à laisser aux forces agissantes toute leur indépendance. En outre, l'investissement ou la défense des vastes camps retranchés, qui protègent aujourd'hui les zones frontières et qui ont remplacé les anciennes places fortes, exigeront la libre disposition de nouvelles

armées sur les flancs ou les derrières des armées d'opérations.

On arrivera à mettre ainsi en mouvement des masses considérables. En supposant une armée principale de 150,000 combattants, deux latérales de 120,000, une de réserve de 110,000, on aura en ligne un demi-million d'hommes, à peu près le chiffre que les Allemands ont jeté sur notre pays en 1870.

Protection des communications. — La surveillance des communications de ces masses ne peut guère exiger moins du 1/3 de leur effectif, soit 166,000 hommes, échelonnés sur les voies ferrées.

Enfin, dans l'offensive, il est probable que le front d'opérations de trois armées se heurtera, dès le début, à deux camps retranchés de premier ordre au moins, qui menaceront les flancs des lignes d'opérations. Il faudra les investir ou les masquer. Chacun d'eux arrêtera sans doute une armée de 130,000 hommes au moins.

Groupes d'armées de première et de seconde ligne. — On aura ainsi en mouvement une masse de plus de 900,000 hommes, répartis en deux groupes d'armées, l'un de première, l'autre de seconde ligne.

Groupes d'armées dans une guerre entre la France et l'Allemagne. — Dans une guerre entre la France et l'Allemagne, ces effectifs seront peut-être encore dépassés. L'étude de l'organisation des armées allemandes révèle en effet, dès à présent, la préparation de 21 corps d'armée de première ligne, plus de 36 divisions de réserve et leur répartition probable en groupes d'armées, composées de 5 à 6 corps et de 2 divisions de cavalerie chacune.

Avec leurs rationnaires, les corps d'armée atteindront normalement 37,000 hommes. La garde ira à 40,000 hommes ; les divisions de réserve compteront 20,000 hommes.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

C'est donc une première masse de 1,611,000 hommes prête à inonder de nouveau nos départements de l'Est. Derrière elle viendra une seconde masse organisée de 1,075,000 hommes exercés, qui seront chargés d'occuper de grandes places militaires, d'investir nos camps retranchés ou de garder les lignes d'étapes et les voies ferrées.

Il ne s'agit donc plus de 2 ou 3 armées, mais bien de 2 ou 3 groupes d'armées, qui concourraient, en pareil cas, à un vaste ensemble d'opérations sur un même théâtre de guerre.

Le principe du groupement des armées combinées paraît donc, dans les opérations de l'avenir, aussi logique que celui de l'unité de commandement. Dès lors, il n'est pas douteux qu'il faudra à ces groupes un généralissime exerçant son commandement sur le théâtre même des opérations. Celui des deux adversaires qui remplira cette condition aura déjà, sur celui qui voudrait diriger ses mouvements à distance, un avantage incontestable.

Groupes d'armées de la guerre de la Sécession. — Aux États-Unis, pendant la guerre de la Sécession, le gouvernement fédéral n'hésita pas à se conformer à cette règle d'expérience. Halleck et Sherman furent ainsi les généralissimes des groupes agissant sur le Mississipi, ayant au-dessus d'eux, comme commandant suprême des forces fédérales, Mac Clellan d'abord, et plus tard Grant.

Il faut donc admettre que le principe du groupement des armées combinées répond aujourd'hui aux conditions de la guerre entre deux grandes puissances. Mais il est tout aussi évident que ce principe ne saurait avoir rien d'absolu.

Dans la pratique, il surgira toujours des exceptions commandées par les circonstances, par la configuration du sol, par les effectifs, par le but même de la mission dévolue aux armées.

Combinaison des mouvements en 1870. — En 1870, les trois armées allemandes qui envahirent la France rencontrèrent au début, dans la combinaison de leurs mouvements, des obstacles dus à la configuration topographique du pays et à l'imprévu des premiers événements. D'abord, en quittant leur zone de concentration dans le Palatinat, ces armées furent forcées de se diviser en deux groupes ; puis, par suite de la séparation que leur imposait la chaîne des Vosges, il leur fallut suivre pendant quelque temps des directions divergentes.

A cette époque, leur liaison resta un moment incertaine. Après le 6 août, ce furent les faits de guerre eux-mêmes qui vinrent exercer une nouvelle influence sur l'ensemble de leurs opérations. La IIIe armée, qui formait l'aile gauche, eut, après sa première victoire, le bonheur de trouver le terrain libre et la route de Paris ouverte. Les Ire et IIe armées, au contraire, avaient encore sur leurs lignes d'opérations les corps de l'armée de Metz; la liberté de leurs mouvements n'était même pas assurée jusqu'à la Moselle. La combinaison des marches s'en ressentit aussitôt ; les progrès de l'invasion en furent ralentis et la poursuite de nos 1er et 3e corps en devint moins rapide.

Ces faits ne sont pas les seuls qui exercent une influence sur les combinaisons des mouvements des armées. Les circonstances les plus diverses agissent dans le même sens. Elles viennent parfois peser d'un grand poids dans la fixation des éléments des armées et créent, dans l'application des principes, des exceptions inévitables.

Groupement des armées prussiennes en 1870. — En 1870, dix-huit jours après la déclaration de guerre, l'Allemagne avait dirigé contre nous trois armées : la première composée de 3 corps et de 2 divisions de cavalerie, comptait 96,000 combattants et s'élevait en rationnaires à 115,000 hommes, 10,000 chevaux, 270 pièces. Sa mission consistait

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

à former, dans les premières marches stratégiques, l'aile droite du groupe d'armées qui allait s'avancer entre le Rhin et la Moselle. Elle était au complet et en position sur la Sarre, le 6 août.

La deuxième armée devait former le centre et en même temps le corps principal du groupe.

Mais au lieu de la limiter à un effectif moyen de 150,000 à 160,000 combattants, le chef d'état-major du généralissime, le feld-maréchal de Moltke, estima que les circonstances devaient lui faire attribuer des effectifs bien supérieurs.

Il évaluait les forces françaises concentrées sur la Moselle à 240,000 ou 250,000 hommes environ.

De plus, il savait que les Vosges sépareraient pendant quelques jours son groupe d'armées en deux masses; que la masse de droite, formée des Ire et IIe armée, était exposée, non seulement à supporter tout le choc des corps rassemblés sous Metz, mais encore à voir se rabattre sur son flanc gauche les troupes que nous avions laissées en Alsace. Cette idée, conforme au principe tactique qui veut que les corps détachés se replient sur leurs renforts, persista dans l'esprit des généraux prussiens jusqu'au lendemain de Frœschwiller. Elle fut cause en partie de la perte du contact par la cavalerie de la IIIe armée, le 7 août, et contribua au salut des débris de notre 1er corps. Il résultait de ces considérations que, pour être certain d'avoir en toute occasion la supériorité numérique, le centre du groupe d'armées allemand devait être très fort.

Une dernière raison s'ajoutait aux précédentes.

Le camp retranché de Metz se trouvait sur la ligne d'opérations des Ire et IIe armées. Il fallait donc prévoir le cas d'un refoulement de l'armée française sous les murs de cette place, et par suite la nécessité de l'investir.

On en vint ainsi à constituer cette IIe armée avec 6 corps, dont 2, la garde et le corps saxon, avaient un effectif très élevé. Ces 6 corps furent bientôt portés à sept, par l'ad-

jonction du IIe, qui ne rejoignit cependant que sur le champ de bataille de Saint-Privat. Enfin, 2 divisions de cavalerie indépendantes étaient jointes à cette masse. Les Allemands, qui avaient intérêt à dissimuler leurs forces, n'ont attribué à cette armée qu'un effectif de 180,000 combattants.

C'est, en effet, celui qu'on obtient en ne comptant que les baïonnettes et les sabres. Mais les artilleurs, les pionniers et bien d'autres rationnaires, qui sont aussi des combattants, élevèrent cet effectif, du 6 au 18 août, à 230,000 hommes, 22,200 chevaux et 546 pièces.

Le 18 août, si l'on ne défalquait pas les pertes, on trouverait, avec le IIe corps, un effectif normal de 266,000 rationnaires.

Par le fait, le maréchal de Moltke pouvait opposer ainsi neuf corps d'armée et quatre divisions de cavalerie aux cinq corps d'armée français qu'il savait rassemblés sur la Sarre et la Moselle. — C'était là le fond de sa combinaison. — Mais il n'en résultait pas moins qu'il n'hésitait pas à confier à un seul général en chef une masse formidable, bien supérieure à l'effectif moyen de 150,000 hommes.

Ces considérations stratégiques n'étaient pas la seule raison d'être de cette formation. Il existe dans l'armée prussienne une telle décentralisation du commandement et de l'initiative, que les généraux, même sans l'expérience qu'ils avaient acquise alors dans les campagnes de 1864 et de 1866, étaient aptes à diriger de leur propre autorité les mouvements les plus imprévus. L'habitude de ne recevoir dans les ordres que des indications générales et de décider tous les détails d'exécution, facilitait singulièrement l'action du commandement suprême.

Celui-ci était aussi très simplifié, et dans une armée dressée à voir ses chefs, aux différents échelons de la hiérarchie, prendre sans hésiter, au moment opportun, les résolutions nécessaires, il est certain qu'on peut dépasser

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

les limites tracées d'ordinaire à l'exercice des facultés humaines. Une preuve frappante de cette simplification réside dans ce fait, que cette armée de 266,000 rationnaires, presque aussi forte à elle seule que l'armée du Rhin tout entière, n'avait, pour transmettre les ordres du général en chef, que 6 officiers d'état-major et 6 adjoints sous les ordres d'un simple général-major.

Quant à la troisième armée, elle devait former une aile, agir isolément au début, et peut-être protéger l'Allemagne du Sud; de plus, en s'avançant dans l'intérieur de la France elle était exposée à des attaques extérieures, particulièrement sur son flanc gauche; enfin, elle était destinée à occuper la ligne de communications la plus importante du groupe d'armées, celle de Strasbourg à Paris. Pour toutes ces raisons, elle devait être assez forte. En conséquence, on lui donna cinq corps d'armée, deux divisions d'infanterie spéciales, l'une de Wurtembergeois, l'autre de Badois, et deux divisions de cavalerie, soit un total de 195,000 combattants, 20,000 chevaux et 576 pièces; avec ses rationnaires elle atteignit le chiffre de 220,000 hommes. On voit, d'après cet exemple, qu'en mobilisant aujourd'hui les effectifs considérables dont elles disposent, les nations modernes ne doivent pas négliger d'avoir sur les théâtres d'opérations le plus grand nombre de combattants possible. Et lorsque ce théâtre est limité par des accidents du sol ou des obstacles infranchissables, quand il ne permet pas la marche combinée de plus de trois armées, on se trouve fréquemment conduit à dépasser, dans leur composition, les chiffres moyens fixés par l'expérience.

Formation de l'armée française en 1870. — Il serait instructif de comparer au groupement des armées allemandes la formation défectueuse de notre armée en 1870. Mais cette étude exigerait de trop longs développements. Il suffira de rappeler qu'à cette époque on évaluait officiellement l'effectif de nos forces nationales à 1,100,000 hommes.

C'était malheureusement une illusion. Il fallait d'abord défalquer de ce chiffre 500,000 gardes mobiles, qui n'avaient pas paru un seul jour sous les drapeaux. Puis, parmi les hommes restants, il fallait compter de nombreuses non-valeurs. Néanmoins, la France mit effectivement sur pied, au commencement du mois d'août, 553,223 hommes exercés.

Sur cette masse, on dut malheureusement laisser :
5,466 hommes au corps d'occupation de Rome;
43,194 hommes à la garde de l'Algérie;
240,553 hommes dans l'intérieur du pays.
Il resta :
252,761 hommes pour l'armée de campagne.

Tel était l'effectif officiel de l'armée du Rhin le 1er août. Mais il ne représentait que les rationnaires. Quant au chiffre des combattants, il n'a jamais été sérieusement déterminé, et l'on peut admettre qu'il ne dépassait pas 200,000 hommes.

Au lieu de former deux armées, cette masse, comme on l'a vu, n'en constitua qu'une, répartie en corps d'armée inégaux et disséminés sur une ligne brisée de 200 kilomètres d'étendue. Malgré le courage de nos troupes, trois de ces corps furent battus isolément et presque détruits par le premier choc des groupes compacts de l'ennemi. Telle fut la conséquence de ce vice d'organisation.

En résumé, il est permis d'admettre, pour les armées, une composition moyenne qui correspond à la limite ordinaire des facultés humaines.

Mais il n'est pas douteux qu'en règle générale leur force variera suivant la mission qui leur est dévolue, suivant la nature du théâtre d'opérations et les qualités des généraux qui les commandent.

Après avoir étudié les principes adoptés pour la formation des armées, il reste à examiner ceux qui ont servi de guide à l'organisation de leurs parties constitutives.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

§ 8. — COMPOSITION DU CORPS D'ARMÉE.

On a déjà vu qu'il était avantageux pour une armée d'être fractionnée en trois, quatre ou cinq gros éléments, afin d'avoir, pour les marches et le combat, deux ailes, un centre et une réserve.

On a vu de même que cette division lui assurait la plus grande somme de puissance et de mobilité, tout en facilitant l'exercice du commandement. L'élément constitutif formé de la sorte est le *corps d'armée*.

Son importance ressort du rôle même qui lui est assigné. Qu'il forme le centre, une aile ou la réserve, il est appelé à exercer une action individuelle parfois considérable. Il est évident que sa mobilité, comme sa force, garantissent dans une certaine mesure celles de l'armée; qu'en conséquence, sa composition, son effectif, les moyens mis à sa disposition et son mode d'emploi, ont sur le résultat des opérations une influence décisive.

En réalité, le corps d'armée est *l'unité stratégique* des grandes armées. Pour lui permettre de remplir le rôle qui lui incombe, il faut que sa formation lui donne la plus grande mobilité et la plus grande force d'action.

Pour qu'il soit constitué en temps de guerre le plus rapidement possible et pour qu'il possède la plus grande cohésion, il est nécessaire qu'il existe déjà dès le temps de paix, que ses divers organes soient créés, qu'ils fonctionnent régulièrement et qu'ils soient sur le territoire même d'où ils tireront leur complet de guerre, en hommes, matériel, chevaux et approvisionnements de toute sorte.

De là, la répartition des armées modernes, dès le temps de paix, en corps d'armée et en régions de corps d'armée, ou en commandements généraux correspondant à cette grande unité.

La force des corps d'armée a été longtemps considérée comme un élément variable.

En France, Napoléon fut le premier qui adopta le fractionnement en corps d'armée. Substituant des corps d'armée numérotés aux anciens groupes, ailes et centre, puis laissant la garde impériale à part, comme un corps spécial, il se réserva d'employer ces grandes unités selon les besoins du moment, au lieu de leur assigner dans les marches et les combats un rôle permanent.

Enfin, variant les effectifs suivant les exigences de la guerre et suivant ses combinaisons, il donna à ses corps d'armée des compositions différentes.

En 1806, l'armée d'opérations, qui vainquit à Iéna, comprenait 7 corps et une réserve de cavalerie. Leurs effectifs étaient les suivants :

1er corps.....	Bernadotte.....	23,600 hommes.	
3e —	Davout.....	33,000	—
4e —	Soult.....	41,000	—
5e —	Lannes.....	22,700	—
6e —	Ney.....	33,500	—
7e —	Augereau.....	19,300	—
8e —	Bessières.....	(Garde impériale).	
	Murat.....	(Réserve de cavalerie).	

Cette diversité fut maintenue pendant tout l'Empire : mais, à ce moment déjà, la force moyenne des corps d'armée semblait se rapprocher de 30,000 hommes.

Les coalisés, quoique plus disposés à l'adoption d'un effectif normal, eurent aussi des effectifs de corps d'armée variables.

A cet égard, la tradition napoléonienne se perpétua jusqu'au second empire.

En 1870, les corps de l'armée du Rhin, d'ailleurs très inégaux, présentaient vers le 6 août les effectifs suivants, officiers compris :

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Corps.	Divisions d'infanterie.	Divisions de cavalerie.	Hommes.	Chevaux.	Pièces.
—	—	—	—	—	—
Garde impériale.	2	1	22,075	7,304	72
1er	4	1	41,660	8,137	120
2e	3	1	29,128	5,616	90
3e	4	1	43,278	9,810	120
4e	3	1	28,910	5,536	90
5e	3	1	27,417	5,527	90
6e	4	1	38,756	6,286	66
7e	3	1	24,185	5,396	78
Réserves générales. Cavalerie	3		6,001	5,536	36
Artillerie, 16 batteries.			2,903	2,749	96
Génie			236	58	»
Grand parc de campagne			682	42	»
Grand parc du génie (non formé).			»	»	»
Quartier général impérial			1,767	1,610	»
TOTAL GÉNÉRAL			266,998	63,607	858

Un examen rapide de cette répartition suffit à montrer que cette armée était peu mobile, que les ordres du chef devaient être transmis avec lenteur, souvent avec difficulté, et qu'au point de vue des opérations, son organisation était inférieure à celle des armées allemandes.

Aujourd'hui, on en est arrivé dans presque toutes les armées à déterminer la force d'un corps d'armée d'après les considérations suivantes :

Les hommes de guerre de tous les temps ont admis que 30,000 hommes représentent la masse la plus considérable qu'on puisse faire mouvoir, en une journée, sur une seule route et conserver toujours rassemblée.

Chez les Romains, c'était la force d'une armée consulaire.

Napoléon admettait, comme un fait de doctrine, qu'on ne peut faire écouler plus de 30,000 hommes en un jour sur une seule route.

Les Allemands y ont ajouté cette observation, qu'un corps de 30,000 hommes est la force la plus considérable

qui, en marche sur une route, pourrait se déployer en un jour sur la tête de la colonne. Il suffit pour cela que l'infanterie marche par 4, la cavalerie par 3, les voitures, pièces ou caissons, par un. Cette combinaison n'est pas arbitraire; elle résulte des dimensions des routes et des chemins. Elle fait occuper à un corps d'armée en colonne, sans ses trains, une longueur moyenne de 24 kilomètres. qui correspond à une journée de marche.

En été, la longueur d'une marche journalière peut être portée à 30 kilomètres, si la chaleur n'est pas trop grande; en hiver, au contraire, avec des journées de 8 heures, elle doit être raccourcie.

On a calculé qu'un corps d'armée de 40,000 hommes en colonne sur une route, sans ses voitures de munitions, sans ses convois de subsistances, sans les ambulances, sans l'équipage de pont, occuperait une longueur de 32 kilomètres; un corps de 50,000 hommes, une longueur de 40 kilomètres. Les trains exigent à peu près autant d'espace que le corps d'armée lui-même.

En sorte que, sur une route, les derniers échelons des trains d'un corps d'armée de 40,000 hommes seraient à 2 jours de marche de la tête.

Ainsi, dès qu'un corps d'armée dépasse 30,000 hommes, il faut le faire marcher sur 2 routes.

En France, on a calculé qu'avec un allongement de un quart pour l'infanterie, la cavalerie et l'artillerie, et de moitié pour les convois, la longueur de la colonne de combat d'une division d'infanterie de 12,000 fusils était de 14 kilomètres.

Celle d'un corps d'armée de 25,000 fusils, dans les mêmes conditions, comptée de la tête d'avant-garde à la queue du gros, sans les sections de munitions, a été fixée à 26 kilomètres 700 mètres.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

I. — Corps d'armée des principales puissances.

L'effectif du corps d'armée allemand a été établi d'après ces principes, qui ont également servi à fixer celui de nos corps d'armée.

Le corps d'armée allemand est toujours évalué à 30,000 hommes en moyenne; mais en réalité sur le pied de guerre, il comporte les éléments ci-après :

Corps d'armée allemand (1).

	OFFICIERS.	EMPLOYÉS.	TROUPE.	CHEVAUX.	PIÈCES.	VOITURES.
Quartier général.....	16	51	214	259	»	20
1re division d'infanterie..	335	171	14,290	2,115	24	214
2e division d'infanterie...	362	182	15,528	2,147	24	230
Artillerie de corps avec service sanitaire, colonne de munitions, subsistances, postes, etc.	85	100	3,418	3,360	48	383
Trains et ambulances....	30	146	2,251	2,709	»	684
TOTAUX du corps...	828	650	35,701	10,617	96	1,531

(1) Ces chiffres ont été modifiés par la loi du 11 mars 1887, qui a généralement renforcé les effectifs et le nombre des unités tactiques. Ainsi, l'artillerie divisionnaire comprend désormais deux groupes de trois batteries par division d'infanterie, ce qui porte le nombre des pièces à 36 au lieu de 24. L'artillerie de corps comprend normalement deux groupes de 4 batteries montées et un groupe de 3 batteries à cheval.

Les effectifs du corps d'armée se trouvent ainsi modifiés en hommes et chevaux. (Voir la *Revue militaire de l'étranger*, 1er sem. 1888, p. 426.)

Total général, officiers et employés compris : 37,179 hommes.

En Autriche et en Russie, le développement des effectifs a fait également dépasser les chiffres normaux.

Corps d'armée russe.

Le corps d'armée russe sur pied de guerre comprend :

OFFICIERS et assimilés.	TROUPE.	CHEVAUX.	BOUCHES à feu.	VOITURES.
1,008	41,735	10,047	108	1,443

Total, officiers compris : 42,743 rationnaires.

Corps d'armée autrichien.

En Autriche, le corps d'armée mobilisé comporte un effectif plus considérable encore, mais qui pourrait bien, au moment de l'entrée en campagne, être transformé.

Il comprend actuellement :

OFFICIERS.	EMPLOYÉS et agents civils.	TROUPE.	CHEVAUX.	BOUCHES à feu.	VOITURES.
1,293	526	50,586	9,368	112	930

Ces chiffres se réduisent en combattants à :
42,500 fantassins, sapeurs ou pionniers;
2,000 cavaliers, 112 pièces.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Corps d'armée italien.

En Italie, le corps d'armée se rapproche du type normal et comprend :

OFFICIERS.	TROUPE. Militaires.	TROUPE. Non militaires.	CHEVAUX.	BOUCHES à feu.	VOITURES.
967	27,583	20	3,868 (1)	80	502

(1) Moins les chevaux de selle d'officiers.

Soit en tout : 28,570 hommes.

II. — Composition du corps d'armée.

La composition du corps d'armée est, comme son effectif, soumise à des principes déterminés.

Du moment où il doit pouvoir marcher isolément sur une même route, il faut qu'il soit en mesure de conserver à tout instant son indépendance, et pour cela, qu'il possède des éléments des trois armes, des troupes techniques, un matériel de pont, une administration et des services accessoires de toute nature. Il faut même que le général qui le commande n'ait jamais les mains liées par les services complémentaires qu'il a laissés dans sa région.

Tout en recherchant pour le corps d'armée le moyen de le faire marcher en colonne sur une seule route, on devait admettre le principe de le répartir sur deux routes aussi souvent que possible. Il en est résulté l'obligation de le constituer avec 2 ou trois unités secondaires, assez fortes pour posséder à leur tour une indépendance propre. On a donc formé le corps d'armée avec 2 ou 3 divisions.

Mais le nombre de ces divisions a souvent varié. On a vu des corps d'armée à 3, à 4 et même à 5 divisions. Ils avaient alors peu de mobilité et se trouvaient souvent en campagne hors d'état d'observer la règle tactique, qui veut qu'on tienne rassemblées les fractions d'armée dstinées à agir de concert et à combiner leurs efforts dans un but commun.

Aujourd'hui encore, on hésite entre des corps d'armée à 2 et à 3 divisions. Mais les raisons les plus sérieuses militent en faveur du système à 2 divisions.

Un corps d'armée de 30,000 hommes, à 2 divisions, sur une seule route, occupera, en effet, avec son train régimentaire, d'après les données allemandes (1), une longueur de 28 kilomètres (les allongements étant aussi faibles que possible), c'est-à-dire que la queue ne pourra se mettre en marche que lorsque la tête aura parcouru 28 kilomètres ou 7 lieues. Il faut au moins 7 heures, à raison de 4 kilomètres à l'heure, pour le défilé de cette colonne. Dans le moment de l'année le plus favorable, en été, avec des journées de 13 heures, au moment où la gauche se mettra en marche, elle ne disposera donc plus que de 6 heures pour achever son étape et atteindre le gîte du corps d'armée. Ce sera insuffisant, et cette troupe n'arrivera qu'à la nuit close. Pour bien faire, il faudrait que le corps d'armée ne parcourût pas plus de 20 à 24 kilomètres, c'est-à-dire qu'il ne marchât que 5 à 6 heures en moyenne.

Mais s'il se compose de 3 divisions, ses divers échelons ne pourront être rassemblés dans le même jour, sur une seule route, qu'à la condition de réduire sa marche à 2 ou 3 heures, c'est-à-dire à 8 ou à 12 kilomètres; car plus les unités sont nombreuses, plus l'allongement augmente.

Il n'y aurait à cet état de choses qu'un remède : ce serait

(1) *Manuel de la conduite des troupes*, par le capitaine von Widdern.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

d'utiliser deux routes et de partager le corps d'armée en deux échelons. Mais on perd alors l'avantage d'une formation concentrée. Il sera donc plus avantageux de le fractionner en deux divisions d'infanterie. Il ressort, en outre, de ce qui précède que l'étape la plus longue que puisse fournir en un jour un corps de 30,000 hommes sera de 24 kilomètres.

Ces raisons ne sont pas les seules.

On a vu qu'il était difficile, surtout avec des armées nombreuses, de donner à un corps d'armée une force supérieure à 30,000 ou 35,000 hommes.

D'autre part, l'expérience a appris qu'il était avantageux de composer les divisions à 2 brigades, la brigade à 2 régiments, le régiment à 3 bataillons.

Dans ces conditions, c'est encore le fractionnement du corps d'armée en 2 divisions qui permet d'avoir pour chacune de ces unités l'effectif le plus élevé.

En 1870, nous avions des corps d'armée de 28,000 hommes, à 3 divisions; d'autres de 40,000 hommes, à 4 divisions. Celles-ci n'avaient alors qu'un effectif de 9,000 à 10,000 hommes; les brigades comptaient seulement 4,000 à 5,000 hommes; les régiments, 2,000 à 2,500 hommes; les bataillons, 600 à 800. Toutes ces unités étaient ainsi plus faibles que les unités correspondantes de l'armée allemande. Il en est résulté souvent, dans les actions isolées, une infériorité numérique qui a eu, surtout au début, une large part dans nos défaites.

Malgré les avantages du corps d'armée à 2 divisions, on propose depuis quelque temps, en Allemagne, de lui en donner 3, afin, dit-on, de pouvoir disposer sur le terrain d'un plus grand nombre de combinaisons.

« Deux divisions, dit à ce sujet le major Meckel, pro-
« fesseur de tactique à l'Académie de guerre à Berlin,
« ne peuvent être employées que côte à côte, ou l'une
« derrière l'autre, ce qui conduit toujours à disloquer

« l'une et quelquefois les deux, quand on veut constituer
« une réserve ou occuper des points d'un intérêt secon-
« daire. »

Mais l'auteur allemand n'envisage ici qu'un côté de la question, et un côté contestable. Ce qui est certain, c'est que l'adoption des corps d'armée à 3 divisions ne saurait avoir lieu sans modifier profondément le système militaire prussien dans son recrutement, dans sa répartition territoriale et sa mobilisation.

Il est donc douteux qu'on l'admette.

Mais il n'en est pas moins intéressant de voir surgir chez nos voisins l'idée de mettre en temps de guerre à la disposition du commandant du corps d'armée une nouvelle division d'infanterie. Le major Meckel a essayé de la justifier par les raisons suivantes :

« Au début d'une guerre, il y aurait utilité, dit-il, à
« confier au chef du corps d'armée, en sus de ses élé-
« ments organiques, quelques groupes de batteries et une
« réserve d'infanterie. » Les divisions de réserve de landwehr permettraient de le faire sans peine et donneraient inopinément au corps d'armée allemand un effectif de 45 à 50,000 hommes.

Ce qui fait la force des partisans du système à 3 divisions, c'est le mot de Clausewitz : « *Rien n'est plus mala-*
« *droit, dans une armée divisée en trois parties, que d'en*
« *voir une divisée en deux, dans laquelle le chef suprême*
« *a son action presque neutralisée.* »

Cependant il est certain qu'aujourd'hui, en Allemagne, en France, en Italie, et dans d'autres pays, la répartition du corps d'armée en 2 divisions est intimement liée à l'organisation de paix de l'armée. On ne saurait y toucher sans détruire cette organisation. Donc, tant qu'elle durera on sera forcé de s'en tenir à la composition actuelle.

Composition des corps d'armée étrangers. — En Autriche, tous les corps d'armée, moins un (le 14e), sont à 3

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

divisions. En Russie, le système est mixte. Sur 19 corps d'armée mobiles, 11 sont à 2 divisions.

En Espagne, en Belgique, le système 2 divisions est également admis. En Angleterre, c'est celui des 3 divisions qui a prévalu; mais la composition des divisions n'est plus la même que sur le continent.

III. — Composition des divisions d'infanterie.

Pour la constitution des divisions d'infanterie, il a fallu prévoir le cas où les circonstances les entraîneraient dans un combat isolé. Cette situation se présente non seulement pour une division qui est séparée de son corps d'armée, mais encore pour celle qui fait partie d'une grande ligne de bataille. Le commandant du corps d'armée peut, en effet, dans cette situation, déployer ses deux divisions l'une à côté de l'autre et assigner à chacune un champ d'action distinct.

Du moment où les divisions peuvent être appelées à opérer isolément, il fallait les organiser comme de petits corps d'armée, et leur assurer une indépendance propre. De là leur composition avec des éléments des trois armes, infanterie, cavalerie et artillerie, avec un détachement du génie, une ambulance divisionnaire et les services administratifs nécessaires.

Dans une mission spéciale, il faut même leur attribuer un équipage de pont.

Cette organisation permet, en outre, de faire marcher chaque division sur une seule route, quand l'occasion s'en présente.

A la fin de la guerre de 1870, alors que les troupes allemandes étaient forcées de s'étendre sur de grands espaces pour lutter contre un ennemi nombreux mais peu aguerri, dont elles n'attendaient pas des combats soutenus, leurs chefs crurent même devoir scinder les divisions et constituer des brigades avec des troupes de toutes armes. La

répartition des troupes était commandée par la situation même de l'adversaire. Ces brigades reçurent des missions qui, en temps ordinaire, incombent à des divisions ou à des corps d'armée.

En 1871, pendant que l'armée allemande du Sud, sous les ordres du général de Manteuffel, marchait à travers la Côte-d'Or, pour couper notre armée de l'Est de ses communications et la rejeter en Suisse, la brigade Kettler fut envoyée devant Dijon, pour couvrir le flanc droit et s'opposer aux entreprises de Garibaldi.

En raison de sa mission spéciale, on lui adjoignit de l'artillerie et de la cavalerie. Elle était forte de 6 bataillons, 2 escadrons et 12 pièces.

Mais c'était une organisation de circonstance. Elle ne doit être adoptée que dans des cas exceptionnels et pour des raisons particulières.

La division d'infanterie se compose, en Allemagne, de 2 brigades d'infanterie comptant ensemble 12 bataillons; de deux groupes d'artillerie à 3 batteries; d'un régiment de cavalerie de 4 escadrons; d'une compagnie du génie avec un équipage de pont, et d'un détachement sanitaire.

Parmi ces divers éléments, il en est un, le régiment de cavalerie, dont l'utilité est encore contestée. On a fait observer à ce sujet que si la division est séparée de l'armée, les 4 escadrons sont insuffisants; si elle ne l'est pas, ils sont trop nombreux.

Dans le service d'avant-postes, ces escadrons ont toujours de grandes masses de cavalerie en avant d'eux sur le front de l'armée; si les deux divisions marchent l'une derrière l'autre sur une même route, il n'y a plus de place en colonne pour le régiment de cavalerie de la 2e division. Si, au contraire, on l'intercale dans la grande colonne de marche, il ne sert plus à rien; souvent on est obligé de l'envoyer en avant de la 1re division ou sur les flancs, et dans ce cas il n'a d'autre rôle que de la relier aux divisions voisines, ce qui n'est pas nécessaire. En atten-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

dant une solution, les grandes armées ont généralement maintenu le principe du régiment de cavalerie divisionnaire.

En France, on a agi autrement; on a réuni les deux régiments de cavalerie pour en former une brigade à la disposition du commandant du corps d'armée.

IV. — Artillerie de corps.

En Allemagne, le corps d'armée contient trois parties constitutives : les 2 divisions d'infanterie et l'artillerie de corps, forte de 6 à 8 batteries (36 à 48 bouches à feu). On admet chez nos voisins que cette fraction doit généralement agir comme un seul tout. C'est ainsi qu'ils l'ont souvent employée en 1870, imprimant à son action une puissance destructive, que venait augmenter la direction concentrique des feux. Son effet était toujours extrêmement sensible : effet destructeur sur l'artillerie, qu'elle mettait promptement hors de combat; effet démoralisateur sur l'infanterie, qu'elle privait en peu de temps du soutien de sa propre artillerie.

Une ligne de bouches à feu aussi longue que celle « d'une artillerie de corps, dit von der Goltz, exerce de « suite son influence. Là où elle apparait et où ses coups « préparent l'attaque, l'infanterie se lance involontai- « rement. »

Le front qu'elle prend indique d'habitude la ligne de bataille de tout le corps d'armée. Si on la répartissait entre les divisions, comme cela a été plusieurs fois proposé, on retirerait au commandement du corps d'armée son moyen le plus efficace pour imprimer une direction au combat et pour obtenir la supériorité sur le point décisif. Le chef du corps d'armée doit donc avoir seul le droit de disposer de son artillerie de corps.

Tout en respectant ce principe, on laisse en Allemagne une part considérable à l'esprit d'initiative, et il en est

résulté parfois que l'artillerie de corps s'est portée en ligne sur l'ordre du commandant de la brigade d'artillerie du corps d'armée ou même d'autres autorités.

C'est ainsi qu'à Wœrth, le 6 août 1870, l'artillerie de corps du Ve corps prussien fut mise en ligne tout entière, à 8 heures du matin, au début de la bataille, sur l'ordre du général commandant une des divisions, à la suite d'une demande exprimée et justifiée par le colonel chef d'état-major du corps d'armée. Le commandant du corps d'armée n'eut qu'à approuver la mesure après son exécution.

D'après les idées qui ont cours chez nos voisins, le corps d'armée, pour répondre à son but, doit donc comprendre trois fractions combattantes, savoir : les deux divisions et l'artillerie de corps; le reste est destiné à parer aux besoins probables. Ainsi, les colonnes de munitions doivent contenir un approvisionnement de coups pour une journée entière de combat. La troupe en ayant déjà un, il s'ensuit qu'une bataille de deux jours n'épuiserait pas encore les munitions. Tel est le principe en vigueur pour l'approvisionnement des munitions : il doit permettre au corps d'armée de lutter deux jours entiers sans épuiser ses ressources.

Les colonnes de vivres et les parcs doivent pouvoir entretenir la troupe et les chevaux pendant cinq jours pleins. En réalité, les cinq convois de vivres du corps d'armée allemand ont un approvisionnement de quatre jours pour toute la troupe; les cinq convois du parc attelés, un approvisionnement de sept jours pour les chevaux. Ces convois font en campagne un service identique, et avec eux on dispose d'un approvisionnement minimum de plus de cinq jours, plus exactement de six jours.

Les ambulances doivent pouvoir soigner 2,400 blessés, chiffre moyen des pertes d'une journée de combat pour un corps d'armée de 30,000 hommes, soit 8 p. 100.

La boulangerie doit être organisée pour pouvoir, dans

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

un pays cultivé et avec l'aide de l'industrie privée, fournir constamment le pain de chaque jour.

L'équipage de pont divisionnaire doit permettre de franchir un cours d'eau moyen de 35 à 45 mètres de large.

Enfin, le dépôt de chevaux, approvisionné, doit quitter le territoire, au début d'une campagne, avec 200 chevaux.

Type normal du corps d'armée allemand. — Examinée plus en détail, cette organisation crée, pour le corps d'armée allemand, une sorte de type dont les données moyennes sont :

Troupes de combat : 2 divisions et l'artillerie de corps.

Chaque division d'infanterie, forte de 12 bataillons, forme 2 brigades à 2 régiments chacune (chaque régiment à 3 bataillons), plus 1 régiment de cavalerie à 4 escadrons et un groupe d'artillerie de 4 batteries (1).

L'artillerie de corps se compose de 8 batteries (48 pièces).

Les bataillons sont à 1000 hommes, les escadrons à 150 chevaux, les batteries à 6 bouches à feu.

Les troupes sont apprivisionnées :

En vivres : le soldat pour trois jours, les chevaux pour un jour.

En munitions : à 110 coups par fusil d'infanterie, 50 par fusil de cavalerie, 135 par pièce.

Ces approvisionnements, ainsi que le matériel d'ambulance, sont portés par les hommes et les chevaux, ou chargés sur les voitures.

Chaque bataillon d'infanterie a une voiture à six chevaux, une à quatre chevaux et sept à deux chevaux.

Chaque escadron a une voiture à deux chevaux.

(1) Un bataillon de chasseurs est affecté en outre à la 2e division d'infanterie.

Chaque batterie, en sus des pièces, douze voitures à six chevaux.

Chaque division d'infanterie a une compagnie du génie avec le matériel de pont nécessaire pour un pont de 35 mètres de long, et trois voitures d'outils.

Une troisième compagnie du génie est adjointe au corps d'armée, avec un équipage de pont suffisant pour construire un pont de 125 mètres de long.

Le corps d'armée possède encore en sus des munitions que portent les troupes, environ 200 voitures à six chevaux avec 60 coups en plus pour chaque fusil d'infanterie, et environ 140 coups par pièce. L'alimentation du corps d'armée est assurée, pour huit jours environ, par les approvisionnements en vivres et en fourrages que possède la troupe et que portent 160 voitures à quatre chevaux et 400 à deux chevaux. Pour le service des malades et blessés, en dehors des médecins attachés aux troupes, les soins sanitaires sont assurés par trois détachements d'infirmiers de 100 hommes chacun et douze ambulances de campagne. Ce sont les détachements sanitaires qui, avec leurs douze voitures à deux chevaux, sont chargés de venir en aide aux médecins des corps pour les premiers soins à donner aux blessés sur le champ de bataille et pour leur transport aux ambulances. Les douze ambulances de campagne sont approvisionnées chacune, en personnel et matériel, pour la réception de 200 blessés, soit en tout 2,400 malades ou blessés. Le matériel de chaque ambulance est chargé sur six voitures.

Enfin le corps d'armée a un personnel et un matériel suffisants pour l'établissement d'une ligne télégraphique de 20 kilomètres, ainsi que pour les relations à entretenir entre les postes de campagne et l'intérieur du pays. Le tout est organisé de façon à pouvoir assurer le service d'une division qui opérerait séparément.

La fraction normale de combat d'un corps d'armée se compose ainsi de :

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

25 bataillons ou 25,000 hommes d'infanterie;
8 escadrons ou 1,200 hommes de cavalerie;
16 batteries ou environ 2,000 hommes d'artillerie avec 96 bouches à feu (1).

Mais, comme on l'a vu, la force totale s'élève à plus de 38,000 hommes et 10,000 chevaux.

§ 9. — DES DIVISIONS DE CAVALERIE.

I. — Des corps de cavalerie de réserve.

En 1870, on tenait encore en France à l'ancienne organisation des corps de cavalerie de réserve, qui datait du premier Empire. A cette époque, l'action de la cavalerie par le choc était souvent décisive; les grandes masses de cavaliers étaient donc nécessaires, et cependant Napoléon eut plus d'une fois à regretter ces formations.

Ordinairement, il adjoignait à ses armées de fortes réserves de cette arme, que Murat commandait. Il les faisait mouvoir comme des corps compacts, et donnait ses ordres ainsi : « Demain, la réserve de cavalerie se rassemblera à « telle heure. Elle se portera à tel endroit. » Il en résultait que des régiments attendaient des heures entières avant de se mettre en route et usaient prématurément leurs chevaux. De plus, il y avait de grandes difficultés à nourrir ces masses quand elles se trouvaient réunies. C'est à ces diverses causes qu'il faut attribuer en partie la ruine de la cavalerie de la grande armée, qui commença dès 1812.

Sans tenir compte des changements que la transformation des armes à feu imposait au service de cette arme,

(1) Blume, *Stratégie*. Berlin, 1882.

et, par suite, à son organisation, l'armée française resta, jusqu'en 1870, fidèle à ces errements.

L'armée du Rhin comptait, en effet, des réserves générales de cavalerie, d'artillerie et de génie.

Réserves de cavalerie en 1870. — La réserve de cavalerie comprenait trois divisions, dont une fut mise, le 6 août, à la disposition du maréchal de Mac-Mahon, et presque désorganisée à la bataille de Frœschwiller. Les deux autres furent réunies à l'armée de Metz, mais seulement jusqu'à la bataille de Borny.

Le 14 août, l'une d'elles, encore incomplètement formée, fut disloquée pour protéger le départ de Napoléon III.

Ces divisions de réserve comprenaient au début :

La première : 2 brigades de cavalerie légère à 2 régiments et 2 batteries.

La deuxième : 2 brigades de grosse cavalerie à 2 régiments et 2 batteries.

La troisième : 2 brigades à 2 régiments, l'une de cavalerie de ligne, l'autre de grosse cavalerie, et 2 batteries.

On voit que, dans la composition de ces réserves, l'idée du choc semblait prédominer encore.

Indépendamment de ces réserves, il y avait une division de cavalerie par corps d'armée. Leur composition se prêtait davantage aux services de sécurité et d'exploration. Mais ceux-ci n'étaient pas pour ainsi dire connus. Aussi l'armée ne fut-elle jamais renseignée, et l'on put voir, le 16 août, des batteries allemandes canonner le quartier général d'une division de cavalerie française, sans que leur présence fût même soupçonnée.

Les divisions de cavalerie des corps d'armée à 4 divisions comprenaient : 3 brigades à 2 et 3 régiments, sans artillerie, dont une de cavalerie légère, une de ligne, une de grosse cavalerie ou de cavalerie de ligne.

Celles des corps à 3 divisions ne comptaient que 2 bri-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

25 bataillons ou 25,000 hommes d'infanterie;
8 escadrons ou 1,200 hommes de cavalerie;
16 batteries ou environ 2,000 hommes d'artillerie avec 96 bouches à feu (1).

Mais, comme on l'a vu, la force totale s'élève à plus de 38,000 hommes et 10,000 chevaux.

§ 9. — DES DIVISIONS DE CAVALERIE.

I. — Des corps de cavalerie de réserve.

En 1870, on tenait encore en France à l'ancienne organisation des corps de cavalerie de réserve, qui datait du premier Empire. A cette époque, l'action de la cavalerie par le choc était souvent décisive; les grandes masses de cavaliers étaient donc nécessaires, et cependant Napoléon eut plus d'une fois à regretter ces formations.

Ordinairement, il adjoignait à ses armées de fortes réserves de cette arme, que Murat commandait. Il les faisait mouvoir comme des corps compacts, et donnait ses ordres ainsi : « Demain, la réserve de cavalerie se rassemblera à « telle heure. Elle se portera à tel endroit. » Il en résultait que des régiments attendaient des heures entières avant de se mettre en route et usaient prématurément leurs chevaux. De plus, il y avait de grandes difficultés à nourrir ces masses quand elles se trouvaient réunies. C'est à ces diverses causes qu'il faut attribuer en partie la ruine de la cavalerie de la grande armée, qui commença dès 1812.

Sans tenir compte des changements que la transformation des armes à feu imposait au service de cette arme,

(1) Blume, *Stratégie*. Berlin, 1882.

et, par suite, à son organisation, l'armée française resta, jusqu'en 1870, fidèle à ces errements.

L'armée du Rhin comptait, en effet, des réserves générales de cavalerie, d'artillerie et de génie.

Réserves de cavalerie en 1870. — La réserve de cavalerie comprenait trois divisions, dont une fut mise, le 6 août, à la disposition du maréchal de Mac-Mahon, et presque désorganisée à la bataille de Frœschwiller. Les deux autres furent réunies à l'armée de Metz, mais seulement jusqu'à la bataille de Borny.

Le 14 août, l'une d'elles, encore incomplètement formée, fut disloquée pour protéger le départ de Napoléon III.

Ces divisions de réserve comprenaient au début :

La première : 2 brigades de cavalerie légère à 2 régiments et 2 batteries.

La deuxième : 2 brigades de grosse cavalerie à 2 régiments et 2 batteries.

La troisième : 2 brigades à 2 régiments, l'une de cavalerie de ligne, l'autre de grosse cavalerie, et 2 batteries.

On voit que, dans la composition de ces réserves, l'idée du choc semblait prédominer encore.

Indépendamment de ces réserves, il y avait une division de cavalerie par corps d'armée. Leur composition se prêtait davantage aux services de sécurité et d'exploration. Mais ceux-ci n'étaient pas pour ainsi dire connus. Aussi l'armée ne fut-elle jamais renseignée, et l'on put voir, le 16 août, des batteries allemandes canonner le quartier général d'une division de cavalerie française, sans que leur présence fût même soupçonnée.

Les divisions de cavalerie des corps d'armée à 4 divisions comprenaient : 3 brigades à 2 et 3 régiments, sans artillerie, dont une de cavalerie légère, une de ligne, une de grosse cavalerie ou de cavalerie de ligne.

Celles des corps à 3 divisions ne comptaient que 2 bri-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

gades à 2 régiments, dont une de cavalerie légère et une de cavalerie de ligne.

Elles avaient les moyens d'explorer, mais il leur manquait de l'artillerie; et si leur mission de surveillance fut mal remplie, la faute en est plus à l'instruction tactique qu'à l'organisation.

Divisions de cavalerie prussienne en 1866. — En 1866, les Prussiens avaient une répartition de cavalerie sans uniformité, ce qui ne les empêcha pas d'être généralement bien renseignés.

Indépendamment de ses régiments de cavalerie divisionnaire, la première armée avait un corps de cavalerie à 2 divisions : la première comptait 2 brigades, une de grosse cavalerie à 2 régiments, l'autre de cavalerie légère à 3 régiments, plus 2 batteries à cheval; la seconde division comptait 2 brigades de cavalerie légère à 2 régiments et 2 batteries.

Divisions de cavalerie prussienne en 1870. — En 1870, il n'y avait encore en Allemagne aucune règle fixe pour la force et la composition de ces grandes unités.

Sur 8 divisions de cavalerie indépendantes, on en comptait :

3 à 3	brigades	de 2	régiments,	avec 2 batteries.
2 à 3	—	de 3	—	—
1 à 2	—	de 3	—	—
1 à 2	—	de 2	—	—
1 à 1	—	de 3	—	—
1 à 1	—	de 2	—	—

La composition à 3 brigades de 2 régiments était déjà la plus fréquente.

Depuis 1870 cette question a été fort discutée, elle n'est pas encore résolue aujourd'hui. Mais les principes qui conduiront à sa solution sont à peu près établis.

II. — Des divisions de cavalerie indépendantes.

Si les progrès de l'armement ont profondément modifié le rôle de la cavalerie, ils sont loin toutefois d'avoir diminué son importance. Cette arme ne peut plus, il est vrai, décider, comme jadis, du succès d'une bataille, ni même détruire dans un combat la cohésion d'une troupe, mais elle a un rôle de surveillance que l'accroissement de portée des armes a étendu bien au delà de ses anciennes limites. D'un autre côté, les masses considérables mises en mouvement exigent, pour leur sécurité, un service d'exploration tellement développé, qu'il a fallu à la fois grossir les effectifs de la cavalerie et demander plus de rapidité à ses chevaux.

On a dû ensuite lui donner à elle-même, comme masse et comme armement, des moyens d'action puissants, afin de lui permettre d'observer au loin, et pendant un temps assez long, pour que les troupes qu'elle couvre aient le temps de se concentrer pour combattre.

Sa mission d'exploration et de surveillance n'a donc fait que s'agrandir, et elle exige aujourd'hui un ensemble de connaissances et de qualités beaucoup plus complet que par le passé.

En principe, toute unité destinée à agir individuellement doit avoir les moyens de s'éclairer. De là la cavalerie divisionnaire et celle de corps d'armée.

Mais cette dernière ne peut suffire à couvrir une armée. Car si les pointes d'avant-garde des corps d'armée et des divisions d'infanterie sont en mesure de les garantir contre des surprises, elles ne sauraient, sans inconvénient, être envoyées au loin pour former une zone de sécurité en avant du front et sur les flancs d'une armée en marche. Il faut donc, pour les armées, des unités de cavalerie spéciales et en état de leur faire connaître la force, la position et les projets de l'ennemi assez tôt pour qu'elles

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

puissent se rassembler à temps. De là, pour la cavalerie d'une armée, une double obligation :

1° Être assez forte pour pénétrer jusqu'à l'ennemi;

2° Se porter assez loin pour que l'armée puisse se concentrer.

On a vu qu'un corps d'armée moyen en marche a besoin d'un jour pour se déployer et prendre sa position de combat. Tous les éléments d'une armée pouvant agir de même s'ils disposent d'une route, l'armée a donc besoin en pareil cas d'avoir un jour devant elle.

Ce sera la distance minimum à laquelle sera poussée la cavalerie qui la couvre. Elle jouira donc forcément d'une certaine initiative, ce qui a conduit à revenir aux divisions de cavalerie indépendantes, et à ne faire relever ces grandes unités que du commandant en chef.

Il est clair que cette indépendance ne pourra être assurée que par des conditions de force spéciales, et ces conditions seront aisément déterminées par le service même que ces unités auront à accomplir.

Mais, jusqu'à ce jour, ce service n'a pas été nettement défini; les avis sont encore partagés, et tout ce qu'on peut faire, c'est d'exposer les théories qui semblent les plus pratiques.

Force et composition des divisions de cavalerie indépendantes. — Au combat, la division de cavalerie doit produire un choc, puis le soutenir, puis le rendre décisif et en assurer les résultats. Il lui faut donc trois unités : une pour l'attaque, une pour la renouveler, une pour achever l'action.

Or, pour produire un choc puissant, un régiment à 4 escadrons est trop faible. Trois régiments, au contraire, constituent une force trop élevée et peu maniable. Il faudra donc que la fraction destinée à l'attaque soit une brigade à deux régiments.

D'un autre côté, on ne peut prévoir d'avance laquelle des trois fractions d'une division de cavalerie sera chargée du choc, ou des manœuvres en arrière, ou d'un effort décisif, ou de la poursuite, ou de la retraite.

Il faut donc que les trois fractions soient égales.

De là des divisions de cavalerie composées normalement de 3 brigades à 2 régiments de 4 escadrons.

De là aussi une tactique de combat sur trois lignes, le rôle de chacune d'elles n'étant pas défini à l'avance, afin qu'elles aient plus de liberté d'action et le moyen de profiter du moment favorable. Mais, en principe, la ligne la plus rapprochée de l'ennemi, la première, par conséquent, sera chargée du choc, la seconde des manœuvres, la troisième devra presque toujours réserver son action.

Dans certains cas, il pourra être plus avantageux de manœuvrer avec la première ligne et d'attaquer avec la seconde pour dissimuler à l'ennemi la direction de l'attaque.

Passons maintenant au service d'exploration.

Il est à noter que les considérations qui en découlent, conduisent aux mêmes résultats.

Pour s'étendre en effet suffisamment sur le front et les flancs d'une armée, il faut qu'une division de cavalerie occupe au moins deux routes principales. Il faut aussi qu'elle ait toujours une réserve prête à agir suivant les circonstances, dans une direction ou dans l'autre. Enfin, il est indispensable qu'elle puisse se fractionner en profondeur, afin de se relier à la réserve, puis à l'armée elle-même. De là également la nécessité d'un fractionnement en trois grandes unités, susceptibles d'avoir elles-mêmes dans l'exploration une indépendance relative.

Trois brigades à deux régiments chacune rempliront ce but.

Verdy du Vernois est même d'avis que l'une de ces brigades pourra être avantageusement chargée du service de soutien ou de réserve; qu'en conséquence, il faut dans

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

une division une brigade de grosse cavalerie et deux de cavalerie légère.

Ce n'est pas tout. L'indépendance de ces grandes unités ne serait plus assurée si, pour le service d'exploration, elles ne disposaient pas d'une certaine force d'artillerie. Dans les combats, au contraire, une artillerie permanente leur est inutile, et, quand elles en ont, celle-ci doit prendre part à l'action générale. Jusqu'à présent, on avait jugé suffisant de donner une batterie à chacune des deux brigades de cavalerie généralement chargées d'agir en première ligne; mais les idées se sont modifiées peu à peu, et aujourd'hui, en raison même de la difficulté de prévoir à l'avance le rôle de chaque brigade, on leur donne à chacune une batterie. Une division de cavalerie doit donc avoir normalement trois batteries.

En France, on a adopté une organisation conforme aux principes ci-dessus, c'est-à-dire des divisions à 3 brigades de 2 régiments, une de cavalerie légère, une de ligne, une de grosse cavalerie. En outre, le 2e régiment de chaque brigade d'artillerie comprend 3 batteries à cheval destinées à accompagner en exploration les divisions de cavalerie.

Divisions de cavalerie étrangère. — En Allemagne, les divisions de cavalerie sont composées, en principe, comme en France, à 3 brigades de 2 régiments. En Autriche, elles sont formées à 2 brigades de 2 régiments avec 2 batteries.

En Russie, la même composition domine. En Italie, les divisions de cavalerie sont aussi à 2 brigades; mais l'une est à 2 régiments, l'autre à 3, avec 2 batteries à cheval, qui doivent être prochainement créées. Quant au nombre des divisions de cavalerie indépendantes à donner à une armée, il dépend des ressources qu'un pays possède en cavalerie, de la mission dévolue à cette armée et du théâtre d'opérations qu'on lui destine.

§ 10. — ORGANISATION DES QUARTIERS GÉNÉRAUX.

Chaque grande unité, corps d'armée ou division de cavalerie, possède les organes qui assurent ses besoins. Le général en chef se trouve ainsi débarrassé d'une foule de détails qui avaient autrefois l'inconvénient de paralyser sa pensée et quelquefois ses mouvements.

Il n'a plus qu'à *diriger les opérations, commander les grandes unités, pourvoir aux besoins généraux.*

Cette tâche est encore trop lourde pour un seul homme. Il lui faut des adjoints. Leur réunion constitue le quartier général.

La bonne organisation d'un quartier général a, sur les succès d'une armée, une influence qui n'a pas été toujours suffisamment appréciée. Dans ce cas, la défaite a presque toujours été le fruit de l'imprévoyance ou du manque de logique.

L'armée prussienne, en 1806, et l'armée du Rhin, en 1870, nous ont fourni à cet égard des exemples dont le souvenir ne devrait jamais être oublié. Von der Goltz dit au sujet de la première :

« En 1806, il y avait à la tête de l'armée un quartier « général dont l'organisation rendait presque impossible « un bon commandement. Clausewitz parle ironiquement « d'un congrès appelé à diriger l'armée. Le duc de Bruns- « wick devait exercer le commandement suprême, mais « en même temps, on lui confia un commandement spé- « cial (1). Le prince de Hohenlohe, à la tête d'une autre « fraction principale, occupait la position *d'un subordonné* « *et celle d'un égal.* Sa réputation comme général égalait

(1) « Quelque chose de semblable, il est vrai, avait eu lieu en 1757, « quand le roi Frédéric commandait en chef les quatre colonnes de l'ar- « mée qui envahissait la Bohême, tout en ayant sous ses ordres directs « et spéciaux la fraction de l'armée qui avait Dresde pour point de départ.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

une division une brigade de grosse cavalerie et deux de cavalerie légère.

Ce n'est pas tout. L'indépendance de ces grandes unités ne serait plus assurée si, pour le service d'exploration, elles ne disposaient pas d'une certaine force d'artillerie. Dans les combats, au contraire, une artillerie permanente leur est inutile, et, quand elles en ont, celle-ci doit prendre part à l'action générale. Jusqu'à présent, on avait jugé suffisant de donner une batterie à chacune des deux brigades de cavalerie généralement chargées d'agir en première ligne; mais les idées se sont modifiées peu à peu, et aujourd'hui, en raison même de la difficulté de prévoir à l'avance le rôle de chaque brigade, on leur donne à chacune une batterie. Une division de cavalerie doit donc avoir normalement trois batteries.

En France, on a adopté une organisation conforme aux principes ci-dessus, c'est-à-dire des divisions à 3 brigades de 2 régiments, une de cavalerie légère, une de ligne, une de grosse cavalerie. En outre, le 2e régiment de chaque brigade d'artillerie comprend 3 batteries à cheval destinées à accompagner en exploration les divisions de cavalerie.

Divisions de cavalerie étrangère. — En Allemagne, les divisions de cavalerie sont composées, en principe, comme en France, à 3 brigades de 2 régiments. En Autriche, elles sont formées à 2 brigades de 2 régiments avec 2 batteries.

En Russie, la même composition domine. En Italie, les divisions de cavalerie sont aussi à 2 brigades; mais l'une est à 2 régiments, l'autre à 3, avec 2 batteries à cheval, qui doivent être prochainement créées. Quant au nombre des divisions de cavalerie indépendantes à donner à une armée, il dépend des ressources qu'un pays possède en cavalerie, de la mission dévolue à cette armée et du théâtre d'opérations qu'on lui destine.

§ 10. — ORGANISATION DES QUARTIERS GÉNÉRAUX.

Chaque grande unité, corps d'armée ou division de cavalerie, possède les organes qui assurent ses besoins. Le général en chef se trouve ainsi débarrassé d'une foule de détails qui avaient autrefois l'inconvénient de paralyser sa pensée et quelquefois ses mouvements.

Il n'a plus qu'à *diriger les opérations, commander les grandes unités, pourvoir aux besoins généraux.*

Cette tâche est encore trop lourde pour un seul homme. Il lui faut des adjoints. Leur réunion constitue le quartier général.

La bonne organisation d'un quartier général a, sur les succès d'une armée, une influence qui n'a pas été toujours suffisamment appréciée. Dans ce cas, la défaite a presque toujours été le fruit de l'imprévoyance ou du manque de logique.

L'armée prussienne, en 1806, et l'armée du Rhin, en 1870, nous ont fourni à cet égard des exemples dont le souvenir ne devrait jamais être oublié. Von der Goltz dit au sujet de la première :

« En 1806, il y avait à la tête de l'armée un quartier « général dont l'organisation rendait presque impossible « un bon commandement. Clausewitz parle ironiquement « d'un congrès appelé à diriger l'armée. Le duc de Bruns- « wick devait exercer le commandement suprême, mais « en même temps, on lui confia un commandement spé- « cial (1). Le prince de Hohenlohe, à la tête d'une autre « fraction principale, occupait la position *d'un subordonné* « *et celle d'un égal.* Sa réputation comme général égalait

(1) « Quelque chose de semblable, il est vrai, avait eu lieu en 1757, « quand le roi Frédéric commandait en chef les quatre colonnes de l'ar- « mée qui envahissait la Bohême, tout en ayant sous ses ordres directs « et spéciaux la fraction de l'armée qui avait Dresde pour point de départ.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

« presque celle du duc ; dans l'armée, en particulier, cer-
« tains lui accordaient des talents plus grands. Lui-même
« se croyait obligé, pour le bien général, de jouer un rôle
« indépendant et d'exercer la plus grande influence pos-
« sible. Massenbach, son quartier-maître, le confirmait
« dans cette opinion. Rüchel était dans la même situation
« que Hohenlohe.

« Pour les deux, on avait formé des armées spéciales,
« afin de satisfaire les prétentions qu'on supposait exister
« chez eux.

« De plus, le roi se trouvait à l'armée principale du
« duc. Il n'était venu, à la vérité, que pour imprimer
« par sa présence une plus grande énergie et plus de
« promptitude à tout ce que l'on ferait. Mais son influence
« devait s'étendre au delà, car le duc faisait dépendre ses
« décisions les plus importantes des délibérations aux-
« quelles le roi assistait. Il était accompagné de Phull, le
« plus ancien officier d'état-major de l'armée et son chef
« proprement dit. Le roi avait, en outre, emmené le feld-
« maréchal Mollendorf, auquel, vu son grand âge (il avait
« 82 ans), on n'avait pas voulu confier un commandement
« actif, tout en ne voulant pas se passer des conseils que
« lui dicterait sa vieille expérience. De même Zastrow,
« dans lequel Frédéric-Guillaume avait depuis longtemps
« pleine et entière confiance, avait également été appelé
« au quartier général. Le colonel Kleist, aide de camp du
« général, chargé des rapports sur les affaires militaires,
« doit être considéré comme en faisant partie, en vertu
« même de ses fonctions si importantes. Kalreuth, qui
« commandait la réserve de l'armée principale et se trou-
« vait constamment auprès du roi et du duc, jouait un

« Mais un Frédéric pouvait bien se permettre cela; il était certain que
« son autorité en toute circonstance serait reconnue. Charles-Guillaume
« de Brunswick ne devait pas le faire, surtout quand il avait Hohenlohe
« sous ses ordres et qu'il dépendait lui-même du roi. »

« rôle secondaire. En outre, les diplomates prenaient part
« aux délibérations et aux décisions. Dans ces confé-
« rences, il n'y avait du côté du duc que le seul Scharn-
« horst, son chef d'état-major. Mais il était l'inférieur de
« Phull comme grade, même celui de Massenbach ; il était
« un nouveau venu pour l'armée et n'avait pas le don de
« se faire prévaloir dès l'abord. Le parti du général en chef
« jouait donc forcément, même au point de vue du nombre
« de voix, un rôle fort mesquin. La suite du roi avait
« un rôle capital. Au lieu de commander et de conduire,
« le duc était mené, et, selon Clausewitz, il n'en était pas
« fâché.

« Les militaires instruits et capables, les bonnes têtes
« ne manquaient pas dans la conférence. Certains, comme
« Scharnhorst et Kleist, même Phull, ont acquis plus tard
« une grande notoriété. Mais ce que tous réunis ont pro-
« duit valait moins que rien : ils n'ont produit que le
« trouble et l'irrésolution extrêmes.

« Le malheur était que tout ce personnel dirigeant étant
« choisi exclusivement par rapport aux personnes, toutes
« les divisions, tous les organes de l'armée émanaient de
« considérations personnelles. »

Clausewitz, qui fit cette campagne comme jeune capitaine de 26 ans et aide de camp du prince Auguste, vit, malgré sa position subalterne, tous ces inconvénients fort nettement : « On n'a pas idée des difficultés que rencontre
« Scharnhorst dans l'exercice de ses fonctions, écrit-il le
« 29 septembre à la comtesse Marie Brühl ; on le com-
« prendra tant soit peu, en considérant qu'à cette armée
« sont présents trois généraux en chef et deux quartiers-
« maîtres généraux, alors qu'il ne devrait y avoir qu'un
« général en chef et un chef d'état-major général. Jamais
« de ma vie je n'ai rencontré homme plus apte à vaincre
« de semblables difficultés que celui que je viens de nom-
« mer ; mais combien les effets de ce talent ne sont-ils
« pas diminués par ces mille obstacles qui résultent des

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

« convenances, par cette lutte incessante avec les opinions « des autres. Ce que je sais, c'est que l'issue funeste, si « elle nous échoit, devra être uniquement attribuée à ces « misérables considérations de personnes; car, sous tout « autre rapport, le moment actuel est unique pour le roi « de Prusse et enviable. »

En 1870, au début des opérations, la composition du grand quartier général de l'armée du Rhin fut presque aussi défectueuse. La pensée directrice, souvent hésitante ou effacée, s'y trouvait toujours confondue au milieu des opinions diverses qui se produisaient et était souvent annulée par elles.

Plus tard, lorsque le souverain quitta l'armée et en confia le commandement au maréchal Bazaine, la mésintelligence entre ce dernier et son chef d'état-major suffit à compromettre le salut des troupes. Voici comment les Allemands ont jugé cette situation : « Le procès de Tria- « non nous a renseignés sur le manque d'intelligence entre « ces deux hommes. Ayant la guerre, ils avaient eu d'ex- « cellents rapports ensemble. Mais Jarras avait été, tant « que l'empereur commandait en chef, c'est-à-dire depuis « le commencement de la guerre jusqu'au 12 août 1870, « sous-chef d'état-major général sous Lebœuf. Bazaine le « considérait, en conséquence, quand l'empereur le lui « donna pour chef d'état-major général, comme une sorte « de surveillant incommode, plutôt destiné à contrôler qu'à « favoriser son action. De plus, le général Jarras n'avait « pas été mis au courant des grandes affaires militaires. « Cela l'empêcha au début d'être d'un grand secours pour « le maréchal. C'est pourquoi celui-ci le tint éloigné des « affaires du commandement; il lui assigna un rôle pure- « ment passif et ne le considéra, à tout prendre, que « comme un secrétaire d'un grade fort élevé. Les suites « ne se firent pas attendre. La situation de ces deux « hommes, l'un vis-à-vis de l'autre, n'était pas claire. Ni « l'un ni l'autre n'eussent dû y persévérer, car elle con-

« tribua certainement à l'anéantissement de l'armée: « c'est elle qui en supporta les conséquences. »

Aujourd'hui on est tenu de faire une attention d'autant plus grande à l'organisation des quartiers généraux, que les conditions de la guerre, en se modifiant, ont augmenté dans une proportion considérable les charges et les préoccupations du général en chef.

D'abord, comme on l'a vu précédemment, une guerre entre deux grandes puissances européennes ne peut plus avoir lieu sans des armées combinées et, par conséquent, sans un généralissime, dont la direction s'exercera sur des masses beaucoup plus nombreuses et sur des théâtres d'opérations plus vastes. Les besoins de ces masses ont augmenté en proportion. Enfin, de nouveaux services techniques ont été créés, qui exigent un personnel, un matériel et des connaissances spéciales plus étendues.

Donc, plus que jamais, l'organisation des quartiers généraux réclame un choix d'individualités et un groupement de services directeurs, qui soulagent le général en chef, sans diminuer ni son autorité ni son initiative. De l'harmonie de cette organisation, du fonctionnement régulier de ces divers efforts en vue de l'accomplissement d'une même volonté, il ne résultera jamais que du bien. Le plus léger tiraillement, au contraire, se répercutera dans les derniers échelons de la hiérarchie et nuira au succès des opérations.

En principe, le chef suprême ne doit avoir *qu'à décider*. La responsabilité de l'exécution qui lui incombe, tout entière, est assez lourde pour l'occuper. Les détails ne peuvent que distraire sa pensée des questions importantes.

Il faut donc les confier à d'autres. La transmission même de sa volonté ne peut être de son ressort; elle doit être laissée à une haute personnalité qui, par le caractère de sa mission, doit posséder toute sa confiance. C'est une des fonctions du chef d'état-major général, ou major géné-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

ral. Sa désignation doit donc être dictée par l'amitié et par la connaissance intime du chef qui le choisit.

Pour les affaires secrètes, pour les rapports d'une nature confidentielle, il lui faut en outre un groupe d'officiers spéciaux, dont le tact, le dévouement personnel et le zèle soient sans limites.

De là, les aides de camp et les officiers d'ordonnance.

La règle admise partout est de laisser aux chefs militaires le soin de les nommer.

Direction des opérations. — Jomini s'exprime ainsi sur ce sujet :

« Un bon état-major est surtout indispensable pour bien « constituer une armée ; il faut le considérer comme la « pépinière où un général en chef doit puiser les instru- « ments dont il se sert, comme une réunion d'officiers « dont les lumières doivent seconder les siennes. Quand il « n'y a pas harmonie entre le génie qui commande et les « talents de ceux qui doivent appliquer ses conceptions, le « succès devient douteux, car les combinaisons les plus « habiles sont détruites par les fautes d'exécution. Un bon « état-major a, d'ailleurs, l'avantage d'être plus durable « que le génie d'un seul homme ; il peut remédier à bien « des maux, et nous osons affirmer qu'il est la meilleure « sauvegarde d'une armée. De petits intérêts de coterie, « des vues étroites, un amour-propre déplacé s'élèveront « contre cette assertion ; elle n'en restera pas moins une « vérité irrécusable pour tout militaire pensant et tout « homme d'État éclairé (1). Un état-major bien constitué

(1) « Je n'estime pas qu'un état-major soit bien institué par cela seule- « ment qu'on exigera des études outrées de la part des jeunes aspirants ; « on peut être profond mathématicien, bon topographe, dessinateur cor- « rect, et mauvais guerrier. Un état-major qui remplirait toutes ces con- « ditions serait, à mon gré, celui qui jouirait d'assez de considération et « de prérogatives pour offrir un avantage à tous les officiers des autres

« sera à une armée ce qu'un ministère habile est à une « monarchie : il secondera le chef, lors même qu'il serait « en état de tout diriger par lui-même ; il préviendra des « fautes en lui fournissant de bons renseignements ; il les « empêchera, quand le général sera inhabile au comman- « dement. Et combien de hauts faits anciens et modernes « qui ont illustré des hommes médiocres ne furent-ils pas « préparés par leurs alentours ! Régnier fut le premier « instrument des victoires de Pichegru, en 1794 ; et Des- « soles, comme lui, ne resta pas étranger à la gloire de « Moreau (1). Le général Tool ne s'est-il pas associé aux « succès de Kutusof ; Diebitsch à ceux de Barclay et de « Wittgenstein ; Gneisenau et Müffling à ceux de Blücher? « Combien d'autres noms ne pourrais-je pas encore citer « à l'appui de ces assertions ! »

L'opinion actuelle des chefs de l'armée prussienne sur la mission et l'influence des états-majors aux armées n'est pas moins digne d'attention.

Voici celle du général Bronsart de Schellendorf, en ce moment ministre de la guerre à Berlin :

« L'état-major forme une des parties essentielles de l'or- « ganisation des armées modernes. Le général placé à la « tête d'un corps de troupe quelque peu nombreux ne « saurait, surtout en temps de guerre, se perdre dans des « questions de détail dont l'examen, la comparaison et la « solution raisonnée ont souvent, néanmoins, une grande

« armes, et qu'on composerait par ce moyen des militaires déjà connus « par leur aptitude pour la guerre. Les officiers du génie et d'artillerie « cesseront d'être les antagonistes d'une telle institution, en réfléchissant « que l'état-major leur offrirait alors un plus vaste champ pour se dis- « tinguer, et ne serait désormais qu'une réunion d'officiers de ces deux « armes, les plus capables de diriger une opération de guerre, et mis à « la disposition du général en chef pour l'aider dans ses travaux. »

(1) « Je ne prétends point placer Moreau au rang des généraux mé- « diocres ; j'affirme seulement qu'il fut assez bien secondé par ses chefs « d'état-major pour leur devoir une partie de sa gloire. »

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

« importance. Abstraction faite de ce fait, que les forces « intellectuelles et physiques d'un seul homme ne sau- « raient suffire à cette tâche, une pareille obligation porte- « rait une atteinte sérieuse au coup d'œil d'ensemble que « cet officier doit jeter à tout instant sur les troupes placées « sous ses ordres. Il lui faut donc des aides, et ce sont « ces aides qui forment l'état-major. Il est assez difficile « de donner une définition générale exacte de la partie « de ce corps qu'on désigne sous le nom d'état-major « général.

« Dans quelques armées, l'état-major général comprend « l'état-major entier, les aides de camp, les officiers placés « à la tête des services de l'artillerie et du génie, de l'in- « tendance, de l'auditoriat, de l'aumônerie et du service « de santé. Mais partout on a reconnu qu'il était néces- « saire d'affecter à l'élaboration des opérations propre- « ment dites une partie de l'état-major désignée géné- « ralement par une appellation spéciale. Cette mission « particulière est, en Allemagne, l'apanage de l'état-major « général.

« Son importance augmente avec l'accroissement des « effectifs, avec le développement constant et multiple des « institutions militaires.

« Tant que les armées étaient peu nombreuses, tant que « leurs mouvements, leur manière de camper et de com- « battre étaient déterminés, pour ainsi dire, par voie de « règlements, le besoin d'avoir des officiers d'état-major « instruits et expérimentés se faisait moins sentir. Les « ordres émanant du général en chef renfermaient en eux « les détails d'exécution, et il ne fallait que bien peu de « chose pour assurer, dans un ordre de bataille presque « unique et invariable, les détails relatifs à la manière de « camper, à la marche et au déploiement des troupes sur « le champ de bataille.

« Il n'en est plus de même aujourd'hui. La force numé- « rique des armées, ainsi que leur fractionnement, d'où

« résultent des modifications innombrables, font, même « dans des circonstances qui paraissent au premier abord « parfaitement semblables, varier à l'infini les détails « d'exécution. Par suite de circonstances aussi variées, les « officiers généraux ont besoin d'être assistés sans cesse « par des officiers expérimentés et recrutés d'une façon « spéciale.

« Si l'on vient ensuite à envisager la question à un autre « point de vue, qui a une relation plus intime encore avec « la tactique de combat des troupes, au point de vue des « dispositions et des mouvements de l'ennemi, ou bien « encore de la physionomie du combat sur un point qui « échappe à l'œil du chef, on verra que les généraux ont « un besoin absolu de ces aides.

« Le chef d'état-major est le collaborateur naturel du « général en chef dans l'exercice de son commandement. « C'est lui qui transmet sa pensée et ses ordres. Il a aussi « à provoquer toutes les mesures utiles au bien de l'armée. « Son initiative et son action sont donc considérables. Il « est, en fait, après le chef suprême, une sorte de direc- « teur en second des opérations. Pour le général en chef, « c'est un autre lui-même, assez intime pour recevoir sa « pensée tout entière, assez autorisé pour exprimer la « sienne en toute occasion, assez élevé en grade pour « exercer au besoin une influence sur les commandements « des plus grandes unités et pour centraliser lui-même la « direction des services généraux.

« L'harmonie qui régnera entre le généralissime et son « chef d'état-major, dit von der Goltz, contribuera énor- « mément à compenser le génie militaire qui ferait peut- « être défaut à celui-là, à suppléer aux dons qui doivent « le distinguer.

« Leur coopération fertile se basera, avant tout, sur la « sympathie que l'un ressent pour l'autre.

« Le général en chef vaudra plus ou moins, selon qu'il « est bien ou mal disposé. Il en est de même des états-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

« majors. Le chef donnera le ton. Si ce ton est bon, s'il « respire le contentement général et réciproque, si tous « travaillent dans un esprit de bonne camaraderie, la « machine du commandement en chef en fonctionnera « mieux, avec une précision et une rapidité doubles. La « désunion et la rancune se glissent facilement dans un « groupe composé d'éléments si divers, quand le chef est « mal choisi, et tout se gâte alors, dussent ces éléments « être les meilleurs. Le ton rude et brusque du comman- « dement est donc là, moins qu'ailleurs, utile et néces- « saire. Plus le ton est avenant, plus les rapports sont cor- « diaux, mieux vaut la chose. Et un rayon de cette lumière « d'en haut éclaire toujours l'armée; la troupe ressent la « mauvaise ou la bonne humeur qui règne dans les hautes « régions : c'est là un des éléments les plus importants « des efforts qu'elle fait.

« De cette position double du chef d'état-major, il résulte « qu'il faut pour ce poste un homme non seulement de « grand talent, mais aussi d'un caractère avenant et plein « d'aménité, qui possède une grande influence sur les « autres hommes. Il y a des gens qui savent, de la façon « la plus avenante du monde, tirer de chacun de leurs « subordonnés tout ce dont ils sont capables. Ces hommes « possèdent une des qualités essentielles requises pour les « fonctions de chef d'état-major.

« Tant qu'il n'existera pas des armées en temps de paix, « leur formation au moment de la guerre sera improvisée. « Les officiers d'état-major et les aides de camp viennent « des extrémités du pays et se réunissent souvent sans se « connaître, sans que le chef d'état-major sache ce qu'ils « valent. Si d'avance les règlements assignaient à chacun « ses fonctions, selon son grade et son ancienneté, il en « résulterait, au premier moment, cet avantage que tout « pourrait s'organiser plus facilement. Mais cet avantage « est minime; il entraîne cet inconvénient que le hasard « seul déciderait si les hommes occuperont la place qui « leur convient. Si on a quelques jours pour se débrouil- « ler, l'ensemble de l'état-major aura le temps de se con- « naître, ses membres de s'habituer les uns aux autres, et « de trouver, pour chacun, la fonction qui répond à ses « aptitudes. L'ancienneté et le grade importent peu; l'es- « sentiel est qu'il y ait de l'harmonie (1). »

En France, dans les grandes armées, on a pris l'habitude de donner au chef d'état-major général le titre de major général.

Ordinairement, on plaçait près de lui un aide-major général du grade de général de division. C'était le *quartier-maître général* des Allemands.

Ses attributions n'étaient qu'une partie de celles du chef; elles avaient pour but de soulager ce dernier d'une fonction qui parfois dépasse les forces d'un seul homme. Le plus souvent, il dirigeait les bureaux et les officiers d'état-major, en s'occupant lui-même d'une partie importante du service.

En 1870, il y eut au début deux aides-majors généraux à l'armée du Rhin, avec le titre de premier et deuxième aide-major général. Ils s'entendaient pour préparer tous les ordres de mouvements.

Il est également utile qu'un groupe d'officiers, préparés à l'avance à ce genre de travaux, soit spécialement chargé des opérations.

Les Prussiens ont adopté à cet égard, en temps de paix comme en campagne, une division du travail qui est le résultat logique, naturel, des traditions et de l'expérience.

Aux officiers d'état-major seuls appartient le service des mouvements et des opérations, par conséquent la préparation des ordres relatifs aux marches, à l'entretien de l'armée et aux combats.

---

(1) *Das Volk in Waffen*, par von der Goltz.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Une autre catégorie d'officiers, celle des adjoints d'état-major, désignés sous le nom d'*adjudantur*, est exclusivement chargée du reste du service.

Ceux-ci ont à traiter les questions de personnel, d'avancement, de récompenses, les demandes de toute nature, les situations, les enregistrements, les remplacements de matériel, etc.

Dans les nombreuses guerres entreprises par les Prussiens, la spécialité dans laquelle on a maintenu les officiers d'état-major, sans cesser d'ouvrir leur service à tous les officiers, a eu des résultats très avantageux. Ce fait est devenu pour leur armée un véritable élément de force; il a contribué à ses succès dans une large mesure, et assuré à cette catégorie d'officiers une réputation justement méritée.

A propos des quartiers généraux, on a admis, dans presque toutes les armées, le principe de les distinguer par un nom spécial. Les Allemands ont à ce sujet :

Le quartier général du généralissime : *grosser hauptquartier*.

Le quartier général du commandant en chef d'armée : *ober commando*.

Le quartier général du commandant de corps d'armée : *general commando*.

Le quartier général du commandant de division : *stabsquartier*.

On a même soin de désigner, par un titre particulier, l'adjoint du chef de l'état-major :

Auprès d'un généralissime, il prend le titre de : *general quartier meister*.

Auprès d'un commandant d'armée, on l'appelle : *oberquartier meister*.

Ce personnel est complété par un chef de bureau d'état-major, qui est spécialement chargé de veiller à la rédaction des ordres d'opération et de mouvement.

On a ainsi :

Un général en chef qui décide;

Un chef de l'état-major qui reçoit les décisions, les provoque au besoin et en dirige l'exécution;

Un sous-chef qui partage la responsabilité de son chef dans les détails du service;

Enfin, un chef de bureau qui veille à la bonne rédaction et à la transmission des ordres.

En France, les principes relatifs à la composition des quartiers généraux ont été résumés comme il suit, par le général Pierron :

« Le principe à suivre dans la composition des quartiers « généraux est celui d'une stricte économie dans le nombre « du personnel.

« Le quartier général du commandant en chef com- « prendra tous les chefs de service, ou un représentant « de chacun d'eux, chargé non pas seulement d'attendre, « mais surtout de provoquer les ordres concernant leur « spécialité, et de rafraîchir à cet égard, de temps en « temps, la mémoire du général en chef, dont les préoc- « cupations du moment absorbent souvent ou concentrent « toutes les facultés sur un seul objet.

« S'il importe que le commandant en chef ait à son « quartier général le chef de chaque service ou son délé- « gué, il faut éviter, au contraire, que ce quartier général « ne soit encombré par les services dits *centraux* de « l'administration, les réserves centrales d'artillerie, du « génie, etc. Il est préférable de répartir ces forces entre « les corps d'armée; car l'expérience montre que ces ser- « vices administratifs centraux restent trop loin des « troupes pour subvenir à temps à leurs besoins; et les « réserves centrales d'armes spéciales arrivent le plus « souvent en retard, là où le péril urgent réclamerait leur « présence, car la longueur de leurs colonnes en marche, « ou leur place derrière toutes les troupes, retarde leur « arrivée ou les fait oublier.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

« Parmi les chefs de service que doit comprendre le « quartier général, nous mentionnerons :

« Le chef d'état-major, chargé de la rédaction des ordres « concernant les opérations;

« Le sous-chef d'état-major, chef des bureaux;

« L'intendant en chef, chargé uniquement de l'établis- « sement des magasins et de la répartition de leurs res- « sources entre les intendants subordonnés, et nullement « de nourrir directement les troupes combattantes;

« Le commandant de l'artillerie, chargé, non de hou- « sarder sur le champ de bataille avec une ou plusieurs « batteries en intervenant dans le rôle de ses inférieurs, « mais d'assurer le ravitaillement en munitions ou leur « répartition entre les corps d'armée, et de diriger l'en- « semble des batteries dans une bataille ou un siège;

« Le commandant de l'arme du génie, dont la mission « est, non pas de se substituer à ses inférieurs dans leur « commandement, mais de tracer à grands traits les tra- « vaux d'investissement, rédiger les projets de siège, etc.;

« L'inspecteur général des étapes et des chemins de fer, « subordonné au chef d'état-major et chargé de déterminer « l'ordre de priorité pour le transport, par chemin de fer, « des ravitaillements de toute nature : vivres, munitions, « habillements, renforts d'hommes, de matériel, etc., qui « sont dirigés sur l'armée, et de faire protéger ses lignes « de communication, de régler le service sur les derrières, « les évacuations ;

« Le directeur de la télégraphie militaire de l'armée, « qui disposera directement d'une compagnie de télégra- « phistes de première ligne, et d'une autre de réserve, « pour relier le grand quartier général aux quartiers géné- « raux subordonnés ;

« Le directeur militaire des chemins de fer, subordonné « à l'inspecteur général des étapes, mais provoquant près « de lui tous les ordres concernant cette branche de ser- « vice ;

« Le grand prévôt, exerçant la police disciplinaire sur « les cantiniers et gens à la suite de l'armée, et la répres- « sion de l'espionnage ;

« Le médecin en chef, chargé de provoquer l'adoption « des mesures d'hygiène générale, près du général en « chef, le règlement des évacuations, près de l'inspecteur « général des étapes et des chemins de fer, et d'assurer le « service médical du quartier général ;

« Le vétérinaire en chef, dont le rôle est de provoquer « les mesures d'hygiène pour les animaux de selle, de « trait et de bât, près le général en chef ; l'établissement « d'infirmeries des chevaux sur les derrières, près de « l'inspecteur général des chemins de fer ; de diriger le « service vétérinaire et de maréchalerie dans son en- « semble, et en particulier au quartier général ; de solli- « citer à temps les mesures de prévision à prendre pour la « ferrure d'hiver ; les approvisionnements de réserve à « former en fers à cheval et clous ;

« Le directeur en chef des postes, chargé de provoquer, « près l'inspecteur général des étapes et des chemins de « fer, l'établissement des relais sur les derrières, et de « diriger l'ensemble du service, ainsi que celui en parti- « culier du grand quartier général ;

« Le commandant du quartier général, ayant sous ses « ordres la garde, tant d'infanterie que de cavalerie, à « affecter d'une manière permanente au quartier général « et dans laquelle seront mis en subsistance les ordon- « nances, plantons, courriers du quartier général, « guides, etc. ;

« Le représentant de la Société internationale de secours « volontaires aux blessés, subordonné à l'inspecteur gé- « néral des étapes et des chemins de fer ;

« L'employé des bureaux du ministère de la guerre, « chargé de tenir les contrôles d'avancement à l'ancienneté « ou au choix, et les contrôles pour la Légion d'honneur ou « la médaille militaire ;

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

« Le payeur général, dont la mission est de diriger le « service des fonds, de manière à parer aux exigences du « service de guerre, et de provoquer, près du général en « chef, les mesures concernant les contributions en pays « ennemi, et celles de nature à favoriser le commerce « français.

« Tel est l'ensemble des services à représenter dans la « sphère la plus élevée. »

Pour compléter ces indications, il convient d'ajouter que, suivant les leçons de l'expérience, il faut éviter à tout prix l'encombrement des quartiers généraux par des personnalités inutiles. Sinon, sa mobilité, son indépendance, sa liberté d'action pourront être compromises.

En outre, il est indispensable que les chefs de service ne soient pas indépendants les uns des autres, mais qu'il y ait entre eux une hiérarchie et qu'ils soient soumis en principe à l'autorité du chef de l'état-major et de son adjoint immédiat. S'ils ont tous le droit d'exprimer leur avis au général en chef et de provoquer des ordres, celui-ci aura bientôt cent opinions différentes. Il lui sera impossible de prendre des mesures d'ensemble et de coordonner ses opérations.

Au contraire, si ces avis sont soumis à l'examen d'une réflexion unique, supérieure, le travail de coordination sera fait à l'avance et le général en chef n'aura plus qu'à décider.

A notre époque, il s'est introduit dans les quartiers généraux des éléments nouveaux qui sont souvent plus dangereux qu'utiles : ce sont les officiers étrangers et les reporters. Les premiers ont pour mobile leur instruction personnelle et l'intérêt de leur patrie ; les seconds n'ont d'autre raison de leur présence que leur intérêt particulier. Le général en chef, qui ne doit songer qu'à détruire l'ennemi, n'a avec eux rien de commun.

Ils seront donc pour lui une source d'embarras ou d'indiscrétions. S'il peut s'en débarrasser, il s'en trouvera

bien ; s'il ne le peut pas, le mieux sera de les utiliser en ne leur communiquant que les faits accomplis qu'il tient à voir divulguer. En tout cas, il est de règle que la correspondance de ces agents soit toujours soumise à l'état-major.

L'admission dans les quartiers généraux d'officiers inexpérimentés ou de volontaires offre les mêmes inconvénients. Ils ont été maintes fois signalés.

Un des exemples les plus curieux que nous ait offerts à cet égard la guerre de 1870-1871 est celui qui a été rapporté par le capitaine d'état-major von der Goltz, alors attaché à l'état-major de la IIe armée prussienne :

« Une trouvaille précieuse pour le quartier général de « la IIe armée allemande fut celle des papiers trouvés sur « un aventurier irlandais, le capitaine Ogilvy, tué, le « 24 novembre 1870, dans les rangs des Français. On « trouva en effet sur lui un carnet renfermant un journal « de marche et toute une série de renseignements ; en « outre, l'ordre donné, pour le 24 novembre, au corps « d'armée du général Crouzat. Cet ordre assignait aux « trois divisions qui le composaient les points de Beaune-« la-Rolande, Juranville et Saint-Loup pour gîtes. Comme « le Xe corps prussien avait lui-même l'ordre de s'y éta-« blir, on s'expliqua ainsi la rencontre qui avait eu lieu.

« Non seulement la pièce trouvée sur le capitaine Ogilvy « indiquait la composition du corps d'armée français, « mais elle en énumérait encore la force :

« 1re division	13,000	hommes.
« 2e —	9,500	—
« 3e —	8,000	—

« Enfin, il se trouvait dans son portefeuille une lettre « qui fournissait des éclaircissements sur les vues de l'au-« torité dirigeante dans les armées françaises et qui était « d'une grande importance pour les événements à venir.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

« Elle était de la main même du dictateur Gambetta et « adressée au général Crouzat. Elle devait servir d'intro- « duction au capitaine Ogilvy près du général.

« Elle était ainsi conçue :

« RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

« GOUVERNEMENT DE LA DÉFENSE NATIONALE.

« Le membre du gouvernement de la défense nationale, « ministre de l'intérieur et de la guerre ;

« En vertu des pouvoirs à lui délégués par le gouver- « nement, par décret en date du 1er octobre 1870 ;

« Accrédite auprès de M. le général Crouzat, comman- « dant les forces rassemblées à Gien, M. le capitaine du « génie Ogilvy, attaché à l'état-major du 18e corps d'armée « et qui en est détaché momentanément.

« M. le capitaine Ogilvy a toute ma confiance. Je me « suis longuement entretenu avec lui sur les opérations « militaires. Gien est évidemment la clef de notre position « sur la Loire. Je sais qu'elle est en sûreté dans les vail- « lantes mains du général Crouzat. Je lui envoie M. Ogilvy « pour l'assister dans sa mission, et je le prie de le faire « asseoir au conseil avec voix délibérative.

« Tours, le 19 septembre 1870.

« LÉON GAMBETTA. »

« Certainement Ogilvy ne devait pas être seulement un « conseiller, mais bien l'homme de confiance de la délé- « gation, et remplir les fonctions d'inquisiteur près des « généraux. Que le dictateur Gambetta, qui avait écrit « cette lettre de sa main, eût pris une telle mesure, cela « nous prouvait à nous, Allemands, quelle importance il « attachait au succès des opérations commencées sur la « Loire, en amont d'Orléans. En désignant Gien comme

« le point le plus important de la Loire, tandis que c'était « Orléans qui avait joué ce rôle jusqu'à présent, on sem- « blait indiquer que le mouvement offensif sur Paris « serait repris par l'aile droite de l'armée de la Loire. « On révélait nettement que la marche en avant, tant de « fois promise, pour débloquer Paris, n'aurait pas lieu par « la route d'Orléans à Paris, mais le long du Loing, vers « Fontainebleau. Une série d'avantages recommandait « cette direction, et bientôt elle devint de plus en plus « probable. »

Pour terminer cet exposé des principes relatifs à l'organisation des armées, il resterait à faire connaître ceux qui concernent les services généraux d'administration, de transport et de correspondance. Mais les détails qu'ils comportent dépassent les bornes d'un simple travail d'ensemble et doivent plutôt trouver place dans des ouvrages spéciaux.

Il convient donc d'arrêter ici cette rapide étude sur l'organisation des forces militaires des États.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CHAPITRE II

PRÉPARATION DE LA GUERRE

Le rôle stratégique d'une armée comprend deux périodes : une période de préparation à la guerre, qui se déroule en temps de paix, qui embrasse l'*étude des théâtres d'opérations*, celle *des ressources de l'ennemi* et *le projet d'opérations;* puis, une période d'exécution qui suit la déclaration de guerre et pendant laquelle les opérations s'accomplissent, suivant le projet arrêté, ou tout au moins suivant une idée générale qui sert de base aux décisions du généralissime et que les événements plus ou moins imprévus de la guerre viennent parfois modifier.

C'est donc par cet ensemble de travaux désigné sous le nom de *préparation de la guerre*, que l'étude de la stratégie doit commencer.

La préparation de la guerre comprend d'abord une étude du théâtre d'opérations et des ressources de l'ennemi, puis l'établissement d'un projet d'opérations et du plan de transports.

Les terrains sur lesquels se meuvent les armées offrent tous des accidents naturels ou artificiels qui exercent une influence sur les opérations. Leur importance stratégique dépend souvent de leur caractère topographique.

De là deux points de vue qu'il y a lieu d'examiner successivement : l'un *topographique*, qui a pour but l'étude des accidents du sol; l'autre *stratégique*, destiné à faire ressortir leur importance militaire. Le soin d'exécuter à ce double point de vue la reconnaissance d'un théâtre d'opérations, est une des fonctions les plus importantes des officiers d'état-major.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

§ 1er. — TOPOGRAPHIE DES THÉATRES D'OPÉRATIONS.

Autrefois, la reconnaissance d'un théâtre d'opérations s'exécutait au moment de la guerre.

Napoléon la prescrivait lui-même et la confiait à des personalités éminentes. C'est ainsi qu'en 1805, il fit reconnaître par Murat, Savary et Bertrand, les routes et les obstacles de terrain qu'il devait rencontrer dans le bassin du Danube. Les instructions qu'il donna à cette occasion au général Bertrand sont utiles à connaître.

Camp de Boulogne, 7 fructidor an XIII (25 août 1805).

« Le général Bertrand se rendra en droite ligne à « Munich; il descendra chez M. Otto; il présentera à « l'Électeur la lettre ci-jointe; après quoi, il se rendra à « Passau; il y verra la situation de cette place; il remon- « tera l'Inn jusqu'à Kufstein; il en fera une reconnaissance « en règle: la situation des lieux, leur distance, la nature « des chemins, la largeur de la rivière, la quantité des « eaux, la domination alternative de l'une et l'autre rive, « les bacs, ponts, gués. Il sera accompagné de quelques « ingénieurs bavarois; mais il aura soin de voir par lui- « même et écrira ce que les ingénieurs pourront lui dire « des circonstances de la rivière et des événements qui « s'y seraient passés.

« Il suivra ensuite la Salza jusqu'à Salzburg; de là il « reviendra à Munich, en passant l'Inn à Wasserburg. « et tiendra encore note de cette troisième reconnaissance. « Il prendra tous les renseignements à Munich, d'hommes « très connaisseurs, sur les débouchés de l'Isar et autres « qui se rendent dans le Tyrol, jusqu'au débouché du « Lech.

« De Munich, il se rendra à Füssen, sans sortir du terri- « toire bavarois. Si Füssen n'est pas occupé par les Autri- « chiens, il le verra en détail.

« De Füssen il descendra le Lech, dont il fera une « parfaite reconnaissance jusqu'au Danube; reconnaîtra « Ingolstadt et Donauwœrth; longera le Danube, et, « allant de l'un à l'autre, il aura vu le Danube à Passau « et en tiendra note toutes les fois qu'il le verra de Donau- « wœrth (1).

« Il fera la reconnaissance de la Regnitz jusqu'au Mein; « de Bamberg il reviendra sur Ulm par la route qu'il « jugera à propos; d'Ulm il ira à Stuttgart, toujours à « petites journées et ne voyageant que le jour; de Stut- « gart il ira à Rastadt et fera une bonne reconnaissance de « la route d'Ulm à Rastadt, sous les points de vue mili- « taire et d'état-major.

« Dans toutes ces courses il aura soin de bien tracer la « route d'Ulm à Donauwœrth par la rive gauche du « Danube; de là à Ingolstadt et de là à Ratisbonne, et de « Ratisbonne à Passau, d'après les renseignements.

« *Nota.* — Quand il sera à Passau, il reconnaîtra la « route qui va de Passau en Bohême, autant que possible « sur le territoire de Bavière; renseignements sur le reste. « Peut-on aller à Prague par cette route?

« Il fera la reconnaissance détaillée du petit ruisseau « d'Ilz et la nature des chemins et du terrain, depuis la « source de l'Ilz, qui descend des montagnes de Bohême, « jusqu'à l'embouchure de l'Ilz; quelle est la largeur de « la vallée; quels sont la nature des chemins, les princi- « paux bourgs et la facilité ou les inconvénients qu'aurait « une armée qui se porterait sur la rive gauche du Danube « et tournerait par ce moyen l'Inn, se porterait sur Frey- « stadt et voudrait se porter en Moravie.

« Prendre tous les renseignements sur les fortifications « qu'aurait faites l'ennemi, soit à Linz, ou Steyer, ou toute « autre place, jusqu'à Vienne, et même Vienne.

---

(1) Citation un peu confuse, mais exacte.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

« Bien déterminer à quel point le Danube porte bateau, « soit pour la descente, soit pour la remonte.

« Il fera une reconnaissance très détaillée sur Ulm : « population, position militaire, etc.; il tiendra note de ce « qu'on lui dira sur l'Enns, sur l'espèce des différentes dif- « ficultés qu'il peut présenter, de même que sur la lar- « geur du Danube, derrière le Traisen, à quelques lieues « de Vienne, quatre à cinq.

« De Rastadt il se rendra à Fribourg, de Fribourg à « Donaueschingen et de là à Bâle; et de là il viendra me « rejoindre par Huningue, sans passer sur le territoire « suisse. En longeant la rive droite du Rhin, il fera une « reconnaissance de la position de Stockach.

« M. Bertrand m'écrira de Strasbourg pour me faire « connaître toutes les rumeurs du pays sur la guerre, « la paix et les mouvements des Autrichiens; il ira à « Stuttgard, où il verra M. Didelot; il dira ce qu'il enten- « dra dire sur les forces des Autrichiens dans le Tyrol; « il engagera M. Didelot à faire un mémoire sur toutes « les possessions de l'Autriche en Souabe, anciennes ou « acquises, depuis le traité de Lunéville, en faisant à peu « près une statistique; à son retour, il pourra me donner « ces mémoires, ce qui ferait voir qu'il ne perd pas son « temps là.

« Il m'écrira de Munich tout ce qu'on dit de la situation « des Autrichiens sur l'Inn et dans le Tyrol; sa présenta- « tion à l'Électeur et tout ce qui est relatif à l'autre partie « de sa mission; de Munich il m'expédiera un courrier « pour me donner de ses nouvelles. De Stuttgart, M. Di- « delot enverra par un de ses gens sa dépêche à Stras- « bourg; elle sera adressée au préfet qui me la fera passer « où je serai. De Passau, il me fera les reconnaissances, « celle de l'Inn et du Danube à Passau, et celle de l'Ilz et « tout ce qui est relatif à la rive gauche; il l'enverra par « une estafette à M. Otto, qui la fera passer par un des « nombreux courriers allant à Vienne ou Munich.

« De Salzburg, il m'enverra la reconnaissance de « l'Inn ou de la Salza, qui sera envoyée par une esta- « fette à M. Otto; si les Autrichiens étaient à Salzburg, « ou qu'il y eût des inconvénients à s'y rendre, il n'ira « pas; de Munich, il m'enverra la reconnaissance du « chemin de Salzburg à Munich, et celle de la rive gauche « du Danube, d'après les renseignements.

« Partout son langage sera pacifique; il parlera de l'ex- « pédition d'Angleterre comme imminente; les troupes « embarquées, il ne montrera aucune inquiétude, même « à nos agents; ne fera aucune attention aux préparatifs « de l'Autriche; dira qu'ils ne peuvent commencer la « guerre, que cela n'aurait pas de sens.

« NAPOLÉON. »

Les instructions données au général Bertrand se résument ainsi :

1° *Reconnaissance des affluents de droite du Danube,* c'est-à-dire des rivières que les corps de la grande armée auront à franchir dans leur marche sur Vienne;

2° *Reconnaissance du cours du Danube entre Donauwœrth et Passau,* c'est-à-dire de la vallée principale que l'armée doit suivre après les engagements livrés autour d'Ulm;

3° *Reconnaissance de la route qui relie le Mein au Danube par la vallée de la Regnitz.* Il s'agit ici des lignes de marche que Napoléon songe déjà à faire suivre à ses corps de gauche au mois d'octobre;

4° *Reconnaissance des débouchés de la Bohême aux environs de Passau,* et d'une route conduisant du Danube en Moravie par Freystadt. Le général en chef entrevoit ici la possibilité d'une retraite de l'armée autrichienne sur la rive gauche du Danube, vers la Moravie, et songe aux moyens de l'y poursuivre. On voit sa pensée s'arrêter sur la place forte d'Ulm et sur le cours du Danube.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Cet ensemble de travaux était, on le voit, nettement tracé et correspondait déjà à une combinaison stratégique profondément méditée par le futur vainqueur d'Austerlitz. On pourrait en tirer cette conclusion, que *toute reconnaissance préparatoire d'un théâtre d'opérations, pour être fructueuse, devrait être exécutée d'après le programme tracé par le général en chef lui-même.*

En 1806, Berthier fut chargé de faire exécuter des reconnaissances analogues dans les vallées du Mein, de la Saale et du haut Elbe.

En 1868 et 1869, des reconnaissances du même ordre furent exécutées par des officiers d'état-major dans la vallée et sur les deux rives du Rhin.

Aujourd'hui, les événements qui précèdent les opérations de guerre ont une marche trop rapide pour qu'on ait le temps de faire, au dernier moment, la reconnaissance des terrains d'opérations.

Il faut donc l'accomplir pendant la paix. Cette étude fait partie des travaux de la préparation de la guerre. Elle doit embrasser des renseignements statistiques et topographiques, destinés à compléter les cartes et à fournir au général en chef les moyens d'établir son plan d'opérations.

Les points sur lesquels doit porter l'étude topographique d'un théâtre d'opérations sont très variés; en général ils comprennent d'abord les voies de communication, puis les accidents de terrain créés par la nature ou par les mains de l'homme. Quels qu'ils soient, ils ont sur les opérations, au point de vue statistique et tactique, une influence qu'il serait imprudent de négliger.

I. — Des communications.

Les parties du terrain qui intéressent le plus un général en chef sont les communications. Il est même avantageux, dans les reconnaissances, de rattacher toutes les particularités du sol aux voies de communication, qui sont pour les armées les parties essentielles. On les classe en *voies ferrées*, *routes* et *communications par eau*.

Rôle des chemins de fer à la guerre. — Les voies ferrées sont doublées, presque partout, de communications télégraphiques. Leur création constitue un des grands changements qu'ont subis, dans les temps modernes, les théâtres d'opérations, et ces changements ont une portée, que le rôle même joué par les chemins de fer à la guerre suffira à faire ressortir.

Les chemins de fer peuvent transporter, en quelques jours, à de très grandes distances, de puissantes masses de troupes et un énorme matériel de guerre.

Il en résulte qu'un État dont l'armée serait organisée de façon à pouvoir être rendue sur la frontière plus rapidement que l'armée ennemie, aurait déjà, à égalité de forces, de grandes chances de succès.

Un réseau de chemins de fer bien tracé, et permettant aux forces d'un pays d'être concentrées dans le moins de temps possible, est donc une arme offensive de premier ordre. Il constitue, en même temps, un instrument de défense plus efficace que les forteresses mêmes. Car la première condition à remplir, pour être en mesure de se défendre, est de rassembler, en temps opportun, sur la frontière, des forces suffisantes pour en interdire l'accès à l'ennemi.

Il suit de là, que le premier soin d'une nation qui aurait à organiser la défense de ses frontières ne serait pas de s'envelopper d'une ceinture de places fortes, mais de couvrir son territoire d'un réseau de voies ferrées qui lui assurerait la concentration la plus rapide.

Importance de leur tracé. — En conséquence, un État qui ne consulterait que l'intérêt de sa défense devrait être maître de ses réseaux ferrés et ne tenir compte des exi-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

gences du commerce et de l'industrie, qu'en les subordonnant aux considérations stratégiques. Mais ces principes n'ont pas été compris partout. Dans certains pays, on n'a attribué à ces nouveaux moyens de communication qu'une médiocre importance. Dans d'autres, même après les exemples si concluants des dernières guerres, on a complètement méconnu leur rôle militaire et concédé des tracés, que les règles de prudence les plus élémentaires devaient faire rejeter.

Dans ces cas particuliers, l'exploitation militaire, au point de vue du maximum de rendement, est devenue plus difficile. Généralement, les points de raccordement des réseaux sont alors mal placés; certaines lignes ne peuvent transporter des trains militaires; enfin, le service varie suivant les différents réseaux.

Leur influence sur le mouvement des armées. — Il n'est pas douteux que les chemins de fer ont une influence prépondérante non seulement sur le début des opérations, mais encore sur la nature même de la guerre. Leur emploi ne peut, il est vrai, affecter les mouvements des armées en cours d'opérations, ni modifier leur direction générale ou l'application des principes de stratégie. Mais ils étendent le champ des combinaisons en permettant d'amener rapidement à l'armée des troupes devenues disponibles sur divers points du territoire, et qui, grâce à eux, peuvent, en quelques jours, se trouver prêtes à prendre part à la lutte.

Les chemins de fer assureront surtout cet avantage au belligérant qui défend son propre territoire.

« Le 27 octobre 1870, pendant la campagne de la Loire, « depuis 7 heures du matin jusqu'au 28, à 9 heures 20 du « soir, 28,000 hommes d'infanterie du 15e corps d'armée « français furent amenés de Salbris en Sologne, par « Vierzon et Tours, à Mer, près de Blois, sans que les « troupes allemandes remarquassent ce mouvement. Jus-

« qu'au 29 octobre, à 8 heures du matin, 16 batteries, 2 « régiments de cavalerie, des colonnes de munitions, etc., « suivirent. Pendant le mois de novembre de la même « année, 40,000 hommes des trois armes, sous le général « Crouzat, se rendirent en trois jours, sur 88 trains de « chemin de fer, de Besançon sur le Doubs, à Gien sur la « Loire. L'état-major allemand ne fut informé de cette « opération que quand le corps était arrivé à destination. « A plusieurs reprises, pendant la campagne de la Loire, « des trains français ont été expédiés dans un intervalle « de 10 minutes ou moins, l'un après l'autre.

« Par contre, la tentative qu'on fit à la fin de décembre « 1870, de transporter avec une très grande vitesse l'armée « du général Bourbaki, de la Loire supérieure dans la « vallée du Doubs, échoua parce qu'elle n'avait été qu'im- « parfaitement préparée et par suite du manque d'unité « dans la direction. Il fallut sept jours pour embarquer « deux corps d'armée et la division formant la réserve de « l'armée ; il fallut en tout dix jours pour tout le voyage, « que l'on croyait pouvoir faire dans la moitié du temps. « Un corps d'armée, la rejoignant plus tard, mit du 4 au « 16 janvier pour se rendre de Nevers au Doubs supé- « rieur, près de Belfort, parce que la circulation était « rendue extraordinairement difficile par suite de l'accu- « mulation des troupes, des convois de matériel et de « vivres. On eût agi sagement en faisant marcher les « troupes, plutôt que de s'obstiner à employer la voie « ferrée et surtout la voie unique qui longe le Doubs supé- « rieur. Le débarquement y était rendu difficile par l'exi- « guïté des gares ; il n'était pas possible de faire établir « des voies supplémentaires entre la rivière et les parois « de rochers de cette étroite vallée (1). »

(1) *La nation armée*, par le baron von der Goltz.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

L'emploi des chemins de fer pour le transport des troupes en pays ennemi sera généralement plus rare, parce que l'envahisseur se verra dans la nécessité d'utiliser le matériel de voie ferrée dont il dispose pour le seul transport de ses approvisionnements.

Cependant la guerre de 1870-1871 nous fournit à ce sujet quelques exemples curieux :

« La 14e division d'infanterie, qui asssiégeait, vers la fin « de 1870, les places fortes de la frontière nord de la « France, fut transportée de là jusqu'à Châtillon-sur-Seine, « par chemin de fer, du 7 au 14 janvier. Ce jour-là, les « combattants de la division étaient réunis à Châtillon ; le « train et les colonnes n'étaient pas encore arrivés.

« Après la prise de Strasbourg, la division de landwehr « fut transportée devant Paris. Elle commença l'embar- « quement le 7 octobre ; mais, comme il lui fallut se servir « d'une ligne encombrée, elle n'arriva à Nanteuil que suc- « cessivement, du 10 au 19 octobre.

« De même le IIe corps d'armée fut transporté de Metz « à Paris. La 3e division d'infanterie, forte de 10 batail- « lons, d'un escadron, de 4 batteries, d'une compagnie du « génie, d'un détachement sanitaire, d'une colonne de « vivres (1), de 120 fourgons du train des équipages mi- « litaires, fit le voyage, du 3 au 8 novembre, dans 24 trains « de chemins de fer en tout. La 4e division avait com- « mencé à s'embarquer à Pont-à-Mousson dès le 26 octo- « bre, à midi. Le 6 novembre, les combattants de la divi- « sion, avec le détachement sanitaire, l'ambulance de cam- « pagne et les colonnes indispensables, étaient réunis à « Lonjumeau. Une partie du corps fit à pied la route de « Metz à Paris (2). »

(1) D'une colonne de manutention et d'une ambulance de campagne.
(2) *La nation armée*, par le baron von der Goltz.

Quelquefois encore les chemins de fer transportent sur un point donné, en vue d'une bataille prochaine, des détachements qui sont trop loin pour arriver en temps opportun par les routes ordinaires et qui viennent à l'improviste changer la proportion des combattants.

Le 6 août 1870, 3 bataillons du 13e régiment prussien et 1 bataillon du 20e furent transportés en chemin de fer, de Neunkirchen sur le champ de bataille de Spicheren.

La 4e batterie légère du Ier corps d'armée, arrivant le même jour de Kœnigsberg par voie ferrée, devait être débarquée à Neunkirchen. Elle résolut de continuer son voyage en chemin de fer et put ainsi atteindre le champ de bataille vers 6 heures 1/4.

Au mois de janvier 1871, le grand état-major prussien voulant renforcer l'armée du Nord, qui était sur le point de livrer la bataille de Saint-Quentin, ordonna à l'armée de la Meuse de lui envoyer en chemin de fer la 16e brigade d'infanterie et une batterie légère. Ces troupes devaient se rendre de Gonesse à Tergnier, par La Fère. Mais le manque de matériel et les difficultés de débarquement retardèrent tellement le transport, que le 1er bataillon ne put débarquer que le 18 janvier, à 8 heures du matin, au lieu du 17. Le dernier bataillon ne put quitter le train que dans l'après-midi du 19, le jour même de la bataille. Par suite, il n'y eut que le 86e régiment qui put prendre part au combat ; 4 bataillons arrivèrent de Tergnier ; le reste fut arrêté en route par suite de l'issue favorable de la lutte, puis renvoyé à Gonesse.

Lorsque la première armée allemande eut, en 1870, à couvrir l'investissement de Paris contre les troupes improvisées que nous rassemblions à Cherbourg et dans les places du Nord, il lui fallut protéger, avec des effectifs réduits, Rouen, Amiens et la ligne de la Somme. Elle employa alors la section ferrée de Rouen à Amiens, longue de 111 kilomètres environ, pour diriger çà et là des détachements sur les points menacés.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

C'est surtout au point de vue du ravitaillement des armées que les chemins de fer ont produit des changements inattendus et acquis une importance de premier ordre. Un des premiers résultats de leur construction a été de modifier les bases d'opérations et, dans une certaine mesure, de les remplacer. Autrefois, en effet, une armée en campagne était forcée d'établir sur ses derrières, dans les grandes places frontières, de vastes magasins et des dépôts destinés à pourvoir à son effrayante consommation d'hommes, de vivres et d'effets. Aujourd'hui, les chemins de fer, secondés par les communications télégraphiques, permettent, dans la défensive, de laisser les approvisionnements dans les principales villes de l'intérieur ou sur les mêmes points qu'en temps de paix, et de les recevoir dans des délais beaucoup plus courts. Dans l'offensive, ils donnent à chaque corps d'armée un moyen rapide et sûr de tirer de sa région toutes les ressources dont il a besoin ; mais alors même que chacun d'eux disposerait d'une ligne ferrée et d'un fil télégraphique pour se tenir en communication avec le centre du pays, il serait toujours avantageux d'établir entre son territoire et lui un dépôt intermédiaire. A cet effet, on choisit ordinairement une station importante de cette même ligne ferrée, qu'on appelle *station de transition*. Si la ligne est à deux voies, son rendement pourra atteindre son maximum et les communications seront des plus faciles. Il n'est pas douteux que si chaque corps d'armée en campagne était en mesure de pourvoir lui-même à ses propres besoins, le commandement en chef se trouverait débarrassé d'une foule de préoccupations.

En 1866 et en 1870, dans les armées prussiennes, les corps d'armée correspondaient aussi directement avec leurs centres de ravitaillement.

C'est surtout dans ces deux guerres, que la nécessité de l'organisation du service des chemins de fer sur les derrières des armées s'est affirmée. Aujourd'hui, il est bien

avéré que ce sont surtout ces voies de communication nouvelles, qui rendent possible la mise en mouvement des masses énormes dont se composent les armées.

Il est également certain que, plus ces voies seront nombreuses en arrière du front d'opérations, plus il sera possible de mettre de nombreux effectifs en ligne, de les entretenir et de leur conserver leur force numérique ; plus il sera possible aussi de tenter l'investissement et le siège des puissants camps retranchés qui protègent aujourd'hui la plupart des États.

Il résulte donc de l'expérience du passé que, dans les guerres de l'avenir, les armées auront un intérêt considérable à faire construire sur leurs derrières de nouveaux embranchements, au fur et à mesure qu'elles s'avanceront.

Sous ce rapport, le nombre des troupes techniques de chemin de fer affectées aux armées ne paraît pas en rapport avec les besoins qui surgiront dans une campagne offensive entreprise par de grandes masses. C'est une éventualité nouvelle à prévoir.

En résumé, les chemins de fer et les télégraphes ont une importance considérable avant les opérations sur le front des armées, et, pendant les opérations, en arrière du front. Quant à ceux qui se trouvent dans l'espace compris entre les belligérants, ils sont destinés à être détruits par celui des deux partis qui est obligé de céder le terrain et à être rétablis aussitôt par le parti opposé. Dans tous les cas, il serait impossible aujourd'hui de choisir une ligne d'opérations sans tenir compte de la voie ferrée qui suit d'ordinaire sa direction principale et sans prendre pour objectifs les villes principales qu'elle met en relation.

Routes ordinaires. — Malgré les voies ferrées, les routes de terre n'ont rien perdu de leur importance sur la zone même des opérations et dans son voisinage immédiat, par conséquent sur le front et sur le flanc des armées. Là en-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

core, elles représentent, comme autrefois, les principaux moyens mis à la disposition des généraux en chef pour les mouvements des troupes. Leur étude préalable est d'autant plus indispensable que les effectifs ont été considérablement accrus. Il est donc plus nécessaire qu'autrefois de bien régler à l'avance toutes les dispositions de marche et de limiter avec précision l'emploi de chaque route. Le nombre des routes praticables s'est augmenté, il est vrai, depuis quelques années ; mais il est encore assez limité pour qu'il soit souvent difficile, dans les marches stratégiques, d'en affecter plus d'une à un corps d'armée.

Ce sont donc encore les routes ordinaires qui conduisent les armées vers les points décisifs des théâtres d'opérations. Leur étude est par conséquent un des travaux indispensables de la préparation de la guerre. Pour les connaître, on a aujourd'hui des *Guides de voyage*, qui n'existaient pas jadis, mais qui ne pourront jamais suppléer aux reconnaissances militaires.

Reconnaissance des routes. — Aussi devrait-on désormais, dans les grands états-majors, avoir un service permanent de voyages dans les pays étrangers. Les officiers chargés de ces missions auraient un itinéraire déterminé. Les lignes d'opérations principales répondant à des éventualités prévues, seraient d'abord étudiées. On y rattacherait les lignes intermédiaires et transversales, puis les accidents de terrains et les positions. Ces premiers travaux, classés par projets d'opérations, seraient sans cesse tenus au courant et serviraient de base pour les diverses combinaisons qui auraient été arrêtées à l'avance.

On exécuterait ainsi dès le temps de paix, en profitant des facilités des relations actuelles, ces reconnaissances que Napoléon, au commencement du siècle, prescrivait à ses généraux avant les opérations et qu'il définissait ainsi : « Quand je demande une reconnaissance, je ne veux pas « qu'on me donne un plan de campagne. Le mot : *l'en-*

« *nemi* ne doit pas être prononcé par l'ingénieur. Il doit « reconnaître les chemins, leur nature, les pentes, les hau- « teurs, les gorges, les obstacles ; vérifier si les voitures « peuvent y passer, et s'abstenir absolument de projets « de campagne. »

Voici, du reste, comme il entendait l'exécution de ces travaux :

Camp de Boulogne, 10 fructidor an XIII (28 août 1805).

« *Au général Savary.* »

« M. le général Savary se rendra à Landau et de là à « Germersheim. Il passera le Rhin dans les environs de « Germersheim et dans l'endroit qu'il jugera le plus favo- « rable pour l'établissement d'un pont de bateaux. Il « observera Philippsburg de manière à rendre un compte « succinct de l'état de la place. Il se rendra ensuite à « Bruchsal, puis à Knittlingen ; de là à Vaihingen, à « Cannstad, à Gmünd, à Aalen, à Giengen et à Gundel- « fingen, sur la Brenz, à une demi-lieue du Danube. Il ne « voyagera que le jour.

« Il tiendra note de toutes les communications latérales « qui existent, d'une part, entre cette route et celle de « Durlach à Ulm, par Pforzheim, Stuttgart, Esslingen, « Gœppingen et Geislingen, et, de l'autre part, entre la « route qu'il doit parcourir et une autre route partant de « Wiesloch pour aller à Sinsheim, Heilbronn, Œhringen, « Hall, Ellwangen, Neresheim et Dillingen, sur le Danube. « Il rendra compte de chacune des villes et des villages, « ponts, châteaux, collines, bois ou endroits remarquables « qu'il rencontrera, de la distance qui les sépare respecti- « vement, ainsi que des villes, villages ou châteaux qui « peuvent servir au logement des troupes. L'Enz à Vai- « hingen, le Neckar à Cannstadt mériteront une attention « particulière, et il notera leur largeur et les difficultés

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

« ou facilités que présentent ces deux rivières pour un « passage de troupes. Il fera attention à la largeur des « grandes vallées et notera l'éloignement où se trouve « chaque point un peu considérable de sa route, des mon- « tagnes Noires ou de celles qui séparent la vallée du « Danube de celle du Neckar. Il prendra connaissance de « la meilleure communication qui existe entre Gmünd et « Giengen, soit par Heubac, soit par Heidenheim, soit « par Weissenstein ou Langeneau. Il les examinera per- « sonnellement, afin de bien savoir quelle est la plus favo- « rable pour les transports du matériel d'une armée.

« M. le général Savary cherchera ensuite, en la visitant lui-même, la meilleure route qui existe entre celle qui « vient d'être tracée plus haut, de Philippsburg à Gun- « delfingen, et une autre route partant de Dillingen par « Neresheim, Hülen, Ellwangen, Hall, Œhringen, Heil- « bronn, Sinsheim, Wiesloch et Spire, de manière que la « route en question soit, en quelque sorte, parallèle aux « deux autres. Cette route, qui devra être praticable pour « l'artillerie, et les transports militaires, pourra se diriger « soit d'Aalen sur Murrhardt, Lœwenstein et Heilbronn, « soit, mieux encore, d'Aalen à Gmünd puis à Winnen- « den, Marbach, Bietigheim, Sachsenheim et Knittlingen, « et de là par Bruchsal à Philippsburg. S'il y a une com- « munication directe bonne et praticable de Giengen à « Gmünd, elle devra être préférée. Revenu dans les envi- « rons de Philippsburg, M. le général Savary examinera « la rive droite du Rhin jusque vers Spire, et se dirigera « de nouveau vers le Danube à Dillingen par Wiesloch, « Sinsheim, Heilbronn, Œhringen, Hall, Ellwangen, « Hülen et Dischingen. Il examinera soigneusement cette « route, ses divers embranchements et le Neckar à Heil- « bronn. Il parcourra ensuite le Danube, depuis Dillingen « jusqu'à Ulm, se rendra à Gœppingen et donnera la plus « grande attention à la route dans cette partie. Il s'assu- « rera des moyens de communication de cette ville avec

« Gmünd; puis il passera à Esslingen et à Stuttgard, où « il prendra de nouveau connaissance du Neckar, et de là « à Pforzheim, à Durlach et à Mühlburg, pour prendre « aussi connaissance du Rhin vis-à-vis de Pforz. Il se « rendra ensuite partout où sera l'Empereur.

« NAPOLÉON. »

La reconnaissance prescrite au général Savary concerne plus spécialement les routes que suivirent les corps de droite de la Grande Armée, pour se porter de la base du Rhin sur Ulm. Le projet de faire converger ces divers corps vers Ulm, ressort déjà de la pensée qui a dicté ce travail.

La conclusion qu'on est porté à en tirer est analogue à celle qui a été suggérée plus haut par les instructions données au général Bertrand : pour être utiles, les reconnaissances préalables du terrain doivent être prescrites par le général qui fera la guerre et commandera l'armée.

La reconnaissance ordonnée à la même époque à Murat, complète la précédente et montre, d'une manière plus précise encore, combien il est utile que ces travaux soient exécutés en vue d'une hypothèse de guerre spéciale et d'une combinaison préconçue.

Camp de Boulogne, 7 fructidor, an XIII (25 août 1805).

« *Au maréchal Berthier.*

« M. le maréchal Murat partira demain, dans une « chaise-poste, sous le nom du colonel Beaumont, se « rendra droit à Mayence, où il ne fera que changer de « chevaux. Il traversera Francfort et, à cette occasion, « reconnaîtra Offenbach, se rendra à Würzburg, recon- « naîtra la place, y séjournera un jour et demi, et il verra « les liaisons de cette place avec Mayence et le Danube

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

« en se faisant rendre compte des débouchés sur Ulm,
« Ingolstadt et Ratisbonne. De là il se rendra à Bamberg
« sur la Regnitz. De Bamberg, il se rendra jusqu'aux
« frontières de la Bohême, près d'Eger, sans entrer sur
« le territoire autrichien, et se tiendra sur pays neutre et
« non occupé par les troupes autrichiennes. Lui défendre
« expressément de passer en lieux où seraient les troupes
« autrichiennes. Il verra le rapport entre Bamberg, la
« Bohême et le Danube, se fera rendre compte des mon-
« tagnes de Bohême, fera dresser l'itinéraire de la route
« de Bamberg à Prague, et spécialement des gorges
« d'Eger, se procurera, avant tout, la campagne du ma-
« réchal de Belle-Isle. Il suivra ensuite la Regnitz en
« passant par Nuremberg et la Wœrnitz. Après cela il
« longera le Danube sur la rive gauche, traversant rapi-
« dement Ratisbonne; arrivera vis-à-vis Passau; passera
« le Danube; parcourra l'Inn jusqu'à Kufstein; traversera
« Munich; viendra à Ulm; de là à Stockach; verra le
« champ de bataille de Mœsskirch; jettera un coup d'œil
« sur les différents débouchés de la forêt Noire et fera en
« sorte d'être à Strasbourg le 24 fructidor. Il saisira l'en-
« semble du pays, la largeur des rivières du pays et ce
« dont il pourra avoir besoin, comparant sa position avec
« le Tyrol et le Danube; ne s'engagera pas en pays occupé
« par les Autrichiens, et, s'ils avaient passé l'Inn, ne pas
« tomber dans leurs postes; mènera un officier parlant
« allemand ou un secrétaire; on en demandera un à Jean-
« Bon-Saint-André (1), sans que l'officier le sache.

« Les chevaux partiront sans éclat de Paris avec les
« fourgons et états-majors (2).

« NAPOLÉON. »

(1) Préfet de Mayence.
(2) Il s'agit des chevaux personnels de Murat.

Communications fluviales. — Il reste à faire ressortir l'importance des communications par eau. Au point de vue du transport des troupes et de leurs approvisionnements, cette importance n'existe que pour les cours d'eau parallèles à la marche des armées. Dans ce cas, ils deviennent d'utiles auxiliaires et complètent les lignes d'opérations dont ils font eux-mêmes partie. Les chefs d'armées s'empressent alors de les utiliser en s'emparant au plus tôt de tous les moyens de navigation qu'on trouve sur leurs rives.

En 1805, après la capitulation d'Ulm, Napoléon résolut de marcher immédiatement sur Vienne en suivant la vallée du Danube. Le fleuve, dont la direction était parallèle à sa marche, allait ainsi faire partie de sa ligne d'opérations.

Mais à partir de Linz, la route, se rapprochant du fleuve, se trouvait resserrée entre ses rives et les montagnes. Il était dès lors indispensable de s'assurer la possession de la rive gauche, d'abord pour essayer de couper la retraite aux Russes, ensuite pour couvrir la marche de l'armée de ce côté.

La division Dupont, forte à peine de six bataillons et de 3,480 hommes, fut chargée de cette mission et des reconnaissances à exécuter sur les routes de Bohême. Mais bientôt on la trouva trop faible. Napoléon lui adjoignit la division Gazan, dont l'effectif s'élevait à 4,460 hommes.

Il y eut alors sur la rive gauche un petit corps d'armée qui fut placé sous les ordres du maréchal Mortier. Il devait descendre la vallée par la rive qu'il occupait. Il n'était donc pas possible de le laisser isolé.

Il fallut le relier au corps principal; et, pour cela, Napoléon ayant fait rassembler tous les bateaux qu'il fut possible de trouver, en forma une flottille qu'il mit sous les ordres du capitaine de frégate Lostange. Les équipages furent composés avec les hommes fatigués et les éclopés de chaque division. Ces bateaux, chargés de

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

vivres et de munitions, descendirent le Danube en se tenant à hauteur de l'armée.

Napoléon voulait en avoir 400, de manière à pouvoir embarquer subitement 10,000 hommes et les jeter en une heure sur les Russes, si Mortier se trouvait trop fortement engagé. « Il faut, écrivait-il de Linz, le 7 novembre, qu'il « n'y ait point de Danube et que je puisse le passer « promptement. Les Russes, qui ne s'attendent point à « cette manœuvre, pourront en être les victimes, puis- « qu'ils croient n'avoir affaire qu'au maréchal Mortier et « que je pourrais leur mettre un ennemi plus considé- « rable sur le corps. »

Le fleuve devenait ainsi une voie de communication et de transport. L'armée avait pour ligne d'opérations la route de Linz à Vienne, avec un cours d'eau parallèle à sa gauche.

Elle était partagée en deux masses principales. L'une, composée des corps de Soult, Lannes, Bernadotte et de la garde, précédée par la cavalerie de Murat, s'avançait sur la rive droite, qui était la plus menacée. Elle était forte d'environ 53,000 fantassins et 16,000 cavaliers. L'autre, plus faible, constituait un corps provisoire sur la rive gauche.

Le fleuve, au lieu de les séparer, grâce à la flottille qui portait les impedimenta, servait à les relier entre elles.

Dans la campagne d'Égypte, le Nil avait été utilisé de la même manière.

On serait en droit de conclure de cet exemple, que, pour utiliser un cours d'eau parallèle à la marche d'une armée, il faudra généralement :

1° *Saisir tous les bateaux qu'on peut trouver ;*

2° *Occuper les points de passage en avant du front de marche ;*

3° *Tenir les deux rives ;*

4° *Faire marcher la masse principale sur la rive la plus menacée.*

Ces faits indiquent d'eux-mêmes sur quels points doivent porter les reconnaissances des cours d'eau.

Le rôle tactique des cours d'eau parallèles à la marche des armées doit, du reste, varier suivant les circonstances.

Lorsque, au lieu de suivre le cours d'une rivière, une armée suit un réseau fluvial, la situation est tout autre. Les rivières que les troupes côtoient deviennent pour elles de véritables obstacles. Elles isolent les colonnes qui circulent entre elles et, nécessairement, les points de passage ont alors une importance capitale. Il est clair que, pour assurer leur liaison, on sera forcé de les faire occuper à l'avance et garder par des détachements.

En 1813, l'armée de Schwartzemberg, venant des montagnes de Bohême, descendait dans les plaines de la Saxe en suivant le cours des nombreux affluents de l'Elster et de l'Elbe. Elle côtoyait ainsi :

La *Saale*, qui avait des ponts à Dorneburg, Kosen, Naumburg et Weissenfels ;
L'*Elster* (ponts à Pegau, Zwenckau et Zeitz) ;
La *Pleisse* (ponts à Lobstadt et à Altenburg) ;
Un affluent de la *Pleisse* (pont à Borna) ;
La *Partha* (pont à Lausigk) ;
La *Mulde* (ponts à Kolditz et à Grimma) (*V. planche I*).

En arrivant dans cette contrée, Schwartzemberg donna les ordres suivants :

« 14 octobre 1813.

« Le corps d'armée du comte Gyulay occupera Weissen- « fels avec le gros de ses troupes et poussera son avant- « garde sur Lützen. Il gardera le pont de Weissenfels sur « la Saale et détachera deux bataillons avec un escadron « aux ponts de Naumbourg et de Kosen, pour chercher à « se relier avec l'armée du prince royal de Suède.

« Pour assurer la communication entre Borna et Pegau, « le général Wittgenstein enverra deux bataillons et un

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

« détachement de cavalerie occuper le pont de Lobstadt « sur la Pleisse.

« Pour entretenir la communication avec le général « Knörring à Kolditz, le général Klenau enverra de Borna « un détachement occuper Lausigk » (1).

En pareil cas, on le voit, les cours d'eau sont loin d'être des auxiliaires pour la marche des colonnes ; les reconnaissances doivent porter une attention spéciale à tous les points de passage, ainsi qu'aux moyens de s'en assurer la possession.

Aujourd'hui, il semble qu'avec l'aide de la vapeur, la navigation fluviale devrait être, pour les armées, d'un plus grand secours encore qu'autrefois. Il est cependant douteux qu'il en soit ainsi.

D'abord il est rare que les fleuves d'Europe aient une direction parallèle aux lignes d'opérations probables. Il en serait ainsi par exemple pour la France, l'Allemagne et la Russie, dans des opérations qui se développeraient de l'est à l'ouest et réciproquement.

Ensuite les fleuves ne portent de bateaux à vapeur d'un fort tonnage que dans les parties moyennes ou inférieures de leurs cours. Là encore, leur emploi est restreint ; et, pour seconder le mouvement des masses actuelles, il faut au contraire de puissants moyens de transport.

Les guerres modernes démontrent la vérité de cette observation. En 1866, 1870 et 1878, une fois les opérations commencées, on ne vit guère les armées utiliser les communications fluviales. Et cependant l'Elbe avait été signalée, il y a plus d'un siècle, par Frédéric II, comme une ligne de communication principale pour une armée prussienne opérant en Bohème.

Ce ne fut guère qu'au début des dernières campagnes, et dans les parties de leur cours où leur lit s'élargit, que

(1) Général Pierron.

le Rhin et le Danube furent employés par les Allemands et les Russes pour le ravitaillement de leurs armées.

En 1870, pendant la concentration des troupes, l'état-major de la deuxième armée prussienne organisa une flottille de dix vapeurs et de nombreuses barques, tirées à la remorque, qui devaient servir de magasins mobiles sur la partie du Rhin comprise entre Worms et Mayence-Bingen. Les approvisionnements qu'elle portait provenaient d'achats faits en Hollande, sur le Bas-Rhin et dans les contrées où s'effectuait la concentration.

Mais, quand les armées prussiennes pénétrèrent sur notre territoire, les chargements de ces bateaux furent versés dans les magasins de Bingen et de Worms (1).

En résumé, ce sont toujours les transports par mer qui, pour les déplacements d'effectifs, sont le plus en mesure de seconder activement les armées. Mais il faut pour cela des conditions spéciales qui n'appartiennent plus à l'étude d'un théâtre d'opérations. Et malgré les exemples donnés par la France avant la guerre de Crimée, par les États-Unis pendant la guerre de la Sécession, et par la Turquie en 1878, ce mode de transport restera longtemps encore, pour les grandes masses modernes, une exception.

II. — Obstacles naturels.

1° Cours d'eau.

Les obstacles naturels qui intéressent le plus les opérations, sont les *cours d'eau* et les *chaînes de montagne*.

La direction des cours d'eau précise leur influence.

Parallèles à la marche des armées, ils sont pour elles, comme on l'a vu plus haut, un moyen de communication et de transport.

Mais leur rôle militaire ne saurait se borner là, et mal-

(1) Von der Goltz.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

heureusement la guerre de 1870 nous a montré que ce rôle était en général peu connu. Il y a donc utilité pour nous à approfondir ce sujet.

Certains cours d'eau sont, pour le pays qu'ils arrosent, des lignes d'invasion naturelle ; tels sont : le Danube, pour l'Autriche ; le Pô, pour l'Italie ; l'Elbe, pour la Prusse ; l'Oise, la Marne et la Seine, pour la France.

Dans ce cas, ils deviennent généralement, pour l'offensive, le point d'*appui d'une aile*. Le Danube, en 1805 et 1809, a été utilisé ainsi.

Mais c'est surtout comme base de manœuvres que les cours d'eau ont, sur les opérations, une action déterminante.

En 1809, l'archiduc Charles, battu à Eckmühl, passe le Danube à Ratisbonne, fait une démonstration pour le franchir de nouveau vers Krems, et, se couvrant de ce puissant obstacle, revient prendre position en face de Vienne.

En 1813, Napoléon transforma Dresde en une double tête de pont, et, profitant de cet avantage ainsi que de la position centrale qu'il lui offrait, il vint assaillir successivement chacun de ses ennemis.

En 1870, la Moselle, à Metz, aurait pu jouer un rôle analogue à celui de l'Elbe à Dresde.

Lorsqu'un cours d'eau est perpendiculaire à la marche d'une armée, il devient un obstacle pour l'assaillant et un aide pour le défenseur.

C'est son rôle défensif qui caractérise alors son importance. Un cours d'eau large, profond, aux flots rapides, défendu par des places fortes, constitue un de ces obstacles qui arrêtent les opérations offensives et permettent quelquefois à la défense de déployer dans son action une énergie redoutable.

C'est ainsi qu'en 1796, l'Adige, de Legnago à Rivoli, servit de ligne de défense pour couvrir l'Italie contre les attaques venant du Frioul.

En 1877, le Danube aurait dû servir de première ligne de défense aux Turcs ; mais leur apathie permit aux Russes de le franchir sans difficultés.

En 1870, la Moselle aurait pu servir de ligne de défense à l'armée française et couvrir le pays contre l'invasion des armées allemandes.

Il aurait fallu pour cela faire sauter tous les ponts en amont et en aval de la position de défense, ne garder sur le front que ceux qui étaient protégés par des fortifications, concentrer l'armée sur la rive gauche, et faire surveiller activement tous les points de passage par la cavalerie.

Le maréchal de Moltke admit un moment cette hypothèse, et supposa que nous défendrions la Moselle, de Metz à Thionville. Mais il n'en fut rien, et les têtes de colonne du Xe corps prussien purent occuper les ponts de Pont-à-Mousson sans un coup de fusil.

L'importance des cours d'eau, comme lignes de défense, oblige les armées, dans leurs marches offensives, à faire saisir les ponts le plus tôt possible par leur cavalerie et à faire arriver leurs têtes de colonne simultanément sur leurs rives. Les rivières marquent ainsi une succession de fronts stratégiques et d'étapes.

Au point de vue tactique, la valeur défensive des cours d'eau perpendiculaires à la marche d'une armée est encore plus grande. Leurs passages sont toujours des défilés difficiles à franchir et faciles à défendre. En outre, leurs rives offrent le plus souvent des positions dominantes et des abris, dont la défense a maintes fois tiré parti, pour obtenir des succès contre l'assaillant. La bataille de Traktir, en Crimée, en est un exemple.

Les cours d'eau perpendiculaires à la marche d'une armée sont, dans certains cas, des obstacles presque insurmontables. Ainsi, le passage d'un fleuve, sous le feu d'un adversaire résolu à le défendre, est une des opérations les plus difficiles de la guerre. On n'y parvient guère

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

que par surprise, au moyen de démonstrations qui trompent l'ennemi sur le choix du véritable point de passage ; ou bien de vive force, à la suite de combats toujours meurtriers.

Les passages de cours d'eau par surprise ont presque toujours réussi par le même moyen : l'assaillant fait sur un point une fausse démonstration et va franchir le fleuve sur un autre.

En 1796, l'armée de Sambre-et-Meuse, sous les ordres de Jourdan, voulant exécuter un passage du Rhin par surprise, fit d'abord une fausse démonstration à Neuwied ; puis se porta à 25 lieues de là à Dusseldorf, où se trouvaient un rentrant favorable et une île. Là, sous la protection puissante de 80 bouches à feu, elle réussit à franchir avec succès ce large cours d'eau.

En 1859, l'armée française se trouvait concentrée sur la rive droite du Pô, aux environs d'Alexandrie, tandis que l'armée autrichienne comptait se servir du Tessin comme d'une première ligne de défense. (V. *planche II.*)

Il s'agissait, pour nos troupes, de tenter le passage de cette rivière par surprise.

Notre droite, sous les ordres du maréchal Baraguay-d'Hilliers, exécuta alors, le 27 mai, une reconnaissance vers Plaisance, par Voghera. Le général en chef autrichien, croyant que notre offensive allait se porter de ce côté, y concentra sa gauche et fit évacuer Verceil.

Cette ville fut alors occupée par les Piémontais. Puis le gros de nos forces, franchissant le Pô à Casale, se porta sur Novare et Buffalora.

Pour arriver à surprendre le passage du Tessin, on dirigea, le 2 juin, le général Espinasse avec sa division sur la route de Novare à Milan, par Trécate. Il arriva au pont de San-Martino, devant Buffalora, et fit mine de vouloir franchir la rivière. Les Autrichiens chargés de la défense du pont le firent sauter et se retirèrent.

Pendant ce temps, la division Camou, des voltigeurs de

la garde, s'était portée en amont sur Turbigo. Des éclaireurs, jetés sur la rive gauche, fouillèrent d'abord le pays ; puis, sous leur protection, les pontonniers jetèrent trois ponts, qui permirent à une brigade d'aller pendant la nuit occuper le terrain en avant.

Le lendemain, 3 juin, le deuxième corps (Mac-Mahon) put ainsi franchir le Tessin sans difficulté et se diriger sur Buffalora.

Grâce à ce mouvement, l'armée entière passa le Tessin à son tour en face de ce dernier point, le 4 juin.

Le passage de la Moselle par la deuxième armée prussienne, en 1870, peut encore être regardé comme un passage par surprise, dont les détails n'ont peut-être pas été suffisamment remarqués.

Le 12 août 1870, le grand quartier général prussien, nous voyant en position sur la Nied française, crut que nous voulions engager sur ce point une action décisive et ne songea pas encore à s'assurer les passages de la Moselle, quoiqu'elle fût à 20 kilomètres à peine.

Mais, dans l'après-midi du même jour, les escadrons d'éclaireurs de la cavalerie allemande firent connaître que le pays était libre jusqu'à cette rivière. En même temps, la première armée annonça que nos corps abandonnaient la Nied. De Moltke en conclut que nous voulions nous retirer au delà de la Moselle.

Il prescrivit alors à sa cavalerie de franchir ce cours d'eau ; à la deuxième armée, de s'emparer au plus tôt des ponts de Pont-à-Mousson, Dieulouard, Marbache ; et à la première de nous maintenir au nord de Metz.

Ce mouvement de la première armée constituait une véritable démonstration au nord du camp retranché, pendant laquelle les masses ennemies allaient saisir les passages au sud et franchir la Moselle sans difficultés. Ce qui eut lieu en effet.

Cette opération fut favorisée par notre incurie. L'éventualité de la défense de la Moselle n'ayant pas été prévue

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

à l'avance, personne n'y songea au moment décisif et aucun pont ne fut détruit.

Si l'étude topographique de la frontière avait été faite avant la guerre en prévision de la défensive, on aurait sans doute admis, comme les Prussiens, que la ligne de la Moselle, qui s'étend sur 26 kilomètres, de Metz à Thionville, avec ces deux places pour points d'appui, était d'une bonne défense. On aurait alors fait sauter les ponts de Lunéville à Metz.

Cette ligne était cependant exposée à un mouvement tournant probable par le sud ; aussi la partie du cours de la Moselle comprise entre Metz et Dieulouard, avec l'Ache pour couvrir le flanc droit, aurait peut-être paru préférable.

Dans ce cas, il y aurait eu à prévoir, à l'avance, les moyens de surveillance et les obstacles qu'il y avait lieu d'organiser, d'une part entre Metz et Thionville, de l'autre entre Metz et Dieulouard.

L'exemple moderne le plus instructif d'un passage de fleuve par surprise, est celui du Danube par les Russes, en 1877. (V. *planche III.*)

A la fin du mois de juin, la concentration de leur armée était terminée. Le moment de la faire passer sur la rive droite était arrivé. L'opération était difficile. L'armée turque défendait la ligne du fleuve et semblait exercer sur tous les points une surveillance active. En outre, la hauteur des eaux, la force du courant et la largeur du cours d'eau ajoutaient aux dangers de l'entreprise.

L'état-major russe fit exécuter deux fausses démonstrations. La première eut lieu à Braïla, en face de la Dobrutscha, le 22 juin. Il y avait là, du reste, plus qu'une manœuvre offensive. Un des grands intérêts politiques de la Russie était de s'assurer la possession des bouches du Danube, en s'emparant d'une province qu'elle revendiquait comme faisant partie du territoire slave, la Dobrutscha.

Depuis plusieurs jours déjà, un pont avait été jeté devant Braïla et la flottille réunie au confluent du Sereth. Les Turcs ne mirent aucun obstacle à l'opération ; ils avaient, du reste, peu de monde de ce côté.

Dans la nuit du 21 au 22, dix compagnies d'infanterie furent jetées en bateau sur la rive droite et firent reculer les détachements ennemis. Des renforts russes suivirent sans retard. Le passage était effectué : bientôt la Dobrutscha tout entière tomba aux mains des Russes.

La seconde démonstration eut lieu à Flamunda, au-dessous de Nicopolis. On y rassembla ostensiblement le gros des masses russes, les équipages de pont, les états-majors et les principaux impedimenta. En même temps, on dirigea sur Simnitza un corps d'armée et quelques bateaux. Ces apprêts semblaient indiquer une fausse démonstration à Simnitza et une tentative de passage effective à Flamunda.

Tandis que ces mouvements s'effectuaient, l'artillerie russe ouvrait, les 24 et 25 juin, contre les défense des Nicopolis et de Routschouk, un feu violent qui devait faire croire à une prochaine tentative de passage près de ces deux places.

Au même moment, le général en chef poussait lui-même une reconnaissance sur les abords de Simnitza et confiait son projet de passage au commandant du corps d'armée qui allait en être chargé.

Sur ce point, le Danube avait une largeur de 800 mètres ; ses eaux étaient rapides et profondes ; enfin, la rive turque dominait la rive opposée. Toutes les circonstances semblaient défavorables. Néanmoins, le 26 juin, dans l'après-midi, le commandant du corps d'armée en position à Simnitza fit rapprocher ses troupes et dans la même nuit, à 2 heures du matin, un premier convoi de pontons fut lancé sur le fleuve. Il portait un régiment d'infanterie, 60 cosaques et le général-major qui commandait l'opération. Après une traversée de trois quarts d'heure, exécutée

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

sans accident, ces troupes débarquèrent et reçurent à peine quelques coups de feu des petits postes ennemis placés sur la rive.

Mais ceux-ci, en se retirant, allèrent donner l'alarme. Les troupes turques de Sistowa et des environs se rassemblèrent à la hâte et ouvrirent aussitôt sur les pontons suivants un feu d'infanterie et d'artillerie des plus violents. Néanmoins, le passage continua ; cinq pontons atteints par les obus furent coulés avec leurs passagers et le matériel qu'ils portaient. Deux pièces furent ainsi perdues.

Au troisième voyage, le général Dragomirow, commandant la division, franchit le fleuve et prit la direction du combat.

Il fit aussitôt attaquer Sistowa et les hauteurs qui s'élèvent au sud. La lutte fut opiniâtre et dura de 3 heures du matin à 2 heures de l'après-midi. Elle fut appuyée par des feux d'artillerie qui partaient des deux rives. Enfin, dans l'après-midi du 27, le tir des Turcs se ralentit et le combat cessa.

Le passage avait réussi. Il coûtait aux Russes 200 tués et 568 blessés, soit en tout 768 hommes hors de combat. Cette opération continua les jours suivants sans désemparer, et ne fut terminée que le 29 juin.

Dans cette circonstance, le passage par surprise s'était rapidement transformé en un passage de vive force. Mais, en fait, quand la lutte avait commencé, l'opération avait déjà réussi.

Les passages de vive force dont les guerres passées nous offrent des exemples semblent très contestables aujourd'hui. A l'avenir, en effet, la puissance et la justesse des feux modernes n'autorisent pas à admettre qu'un passage de rivière à découvert, sous les yeux d'un ennemi résolu et aguerri, puisse être tenté avant que la résistance et la cohésion de ses troupes n'aient été brisées.

Il résulte, on le voit, des considérations qui précèdent,

que l'influence des cours d'eau sur la marche des opérations d'une armée peut être considérable.

Dans certains cas, un cours d'eau peut offrir un excellent point d'appui pour couvrir le flanc d'une armée. Enfin, la possession d'un fleuve et de ses passages permet des manœuvres spéciales qui ont souvent amené les plus heureux résultats. D'ordinaire, elle favorise les mouvements tournants qui ont pour but de menacer la ligne de communication ennemie. Un passage de rivière qui conduit sur les derrières ou sur le flanc d'un adversaire a toujours des conséquences graves.

C'est le passage de la Moselle par les armées prussiennes en amont de Metz, en 1870, qui a amené les batailles du 16 et du 18 août, et forcé nos troupes à combattre, déjà séparées de leur base d'opérations. Le refoulement de nos forces dans le camp retranché de Metz, l'investissement et, plus tard, la chute de cette place, en furent les conséquences.

En principe, un théâtre d'opérations parsemé de larges cours d'eau offre à une armée des obstacles sérieux, et exige au préalable une reconnaissance minutieuse.

Les théories des Allemands ne font que confirmer les principes ci-dessus.

Pour eux, « les cours d'eau sont surtout des obstacles au mouvement des armées. Ils ne peuvent être franchis qu'à l'aide de moyens artificiels et toujours avec une perte de temps. »

« Le défenseur peut facilement détruire les ponts après les avoir utilisés. Si, pour une raison ou pour une autre, il ne veut pas le faire, il suffit du feu d'une troupe relativement faible pour empêcher l'assaillant de s'en servir. Celui-ci est alors forcé de chasser cette troupe, soit par les feux qu'il dirige de la rive opposée, soit en la faisant attaquer par des forces qui ont passé l'eau sur un autre point.

« Pour cela, il y a deux moyens : les ponts de campagne

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

ou les bateaux. L'établissement d'un pont de campagne ne peut être effectué partout et exige un certain temps qui, sur les grands fleuves, pour les préparatifs seulement, se chiffre par des heures. Dans ce cas, le feu d'un simple détachement ennemi posté sur l'autre rive empêche le travail.

« Avec des bateaux, même dans des conditions favorables, on ne peut en quelques heures faire passer que de faibles forces.

« Les ponts forment des défilés, qui prennent à une armée plusieurs jours pour leur passage. Pendant ce temps, elle est exposée à une attaque et reste dans une situation critique.

« Si une armée cherche à passer un cours d'eau sur plusieurs points, elle est forcée de diviser ses forces, et pendant le passage, chaque colonne offre à un ennemi vigilant une occasion favorable de la battre avant sa jonction avec les autres.

« Même quand une armée a réussi à franchir un cours d'eau, elle se trouve sur l'autre rive dans une situation plus défavorable que son adversaire, car elle a alors des défilés sur sa ligne de retraite et court dans les combats plus de mauvaises chances que lui.

« Les fleuves offrent donc de grands avantages comme lignes de défense.

« Aussi le passage d'une rivière dans le rayon d'action d'une armée ennemie et l'occupation de la rive opposée échoueront toutes les fois que le défenseur parviendra à détruire les premiers détachements avant l'arrivée de nouveaux renforts.

« Malgré cela, en réalité, il n'est jamais arrivé à un défenseur d'empêcher un ennemi supérieur en nombre de franchir un cours d'eau..... Aussi la défensive derrière des fleuves qui coupent la ligne d'opérations de l'adversaire ne doit guère chercher qu'une occasion de gagner du temps.....

« Elle ne doit donc montrer que le nombre de troupes nécessaires pour observer et arrêter l'ennemi.

« A cet effet, le défenseur doit établir le gros de ses forces à une distance du cours d'eau telle qu'il puisse les faire agir toutes avec ensemble, si l'ennemi tente le passage. Sur le cours d'eau même, le défenseur ne doit placer que des troupes d'observation, qui serviront en même temps à empêcher l'ennemi de voir ce qui se passe dans les rangs de la défense et à augmenter le sentiment du danger que lui inspire le passage du cours d'eau.

« Pour tenter le passage d'un cours d'eau en présence de l'ennemi, il faut être certain d'avoir sur lui une supériorité incontestable.

« Les cours d'eau qui traversent le théâtre de la guerre dans le sens de sa longueur rendent difficile la réunion des forces opérant sur les deux rives. Celui qui, pour échapper au danger qui en résulte, se tient sur une seule rive est obligé, dans certains cas, de concentrer toutes ses forces contrairement à ses idées et d'abandonner l'autre à son adversaire.

« En général, la possibilité de passer d'une rive sur l'autre, sans que cependant la direction de la ligne d'opérations éprouve des modifications sérieuses, augmente le nombre des combinaisons stratégiques possibles, au détriment de celui des deux adversaires qui est forcé de régler sa conduite sur celle de l'autre (1). »

L'opinion de Napoléon sur l'importance des cours d'eau au point de vue des opérations est surtout utile à connaître :

« Une rivière, écrivait-il en 1808, fût-elle aussi large « que la Vistule, aussi rapide que le Danube à son « embouchure, n'est rien si on a des débouchés sur

(1) Colonel Blume, *Stratégie*.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

« l'autre rive et une tête prompte à prendre l'offen-
« sive (1).

« Une ligne comme le Rhin ou la Vistule même ne peut
« se soutenir qu'en occupant des ponts qui permettent de
« reprendre l'offensive (2).

« Jamais une rivière n'a été considérée comme un
« obstacle qui retardât de plus de quelques jours, et le
« passage n'en peut être défendu qu'en plaçant des
« troupes en force dans des têtes de pont sur l'autre rive,
« prêtes à reprendre l'offensive aussitôt que l'ennemi
« commencerait son passage (3). »

2° Chaînes de montagnes.

Les chaînes de montagnes ont toujours l'inconvénient de couper les théâtres d'opérations. Pour être libre de passer d'un versant à l'autre, une armée est forcée de posséder les points culminants, d'où l'on commande les têtes de vallée et les cols d'où partent les cours d'eau et les routes.

Comme les cours d'eau, les montagnes ont pour la stratégie deux directions principales.

Perpendiculaires aux lignes d'invasion, elles favorisent la défensive ; si les passages sont rares et énergiquement défendus, celle-ci est sûre de faire perdre à l'offensive un temps considérable. Maîtresse des défilés, elle peut menacer les communications de l'assaillant et, par une lutte opiniâtre, compromettre quelquefois sa position.

Ces avantages passent à l'offensive quand celle-ci est à son tour devenue maîtresse de la chaîne et de ses passages ; mais en se portant au delà, elle a l'inconvénient d'avoir des défilés sur sa ligne de retraite.

(1) Note sur la situation en Espagne, 20 août 1808.
(2) Note sur les affaires d'Espagne, 30 septembre 1808.
(3) Lettre au prince Eugène, 15 mars 1813.

Parallèles aux lignes d'invasion, les montagnes ne permettent plus à la défensive que de déboucher sur les derrières de l'ennemi par les cols qu'elle possède. Il en résulte qu'une armée assaillante ne peut utiliser une chaîne parallèle à sa marche, qu'à la condition d'être maîtresse des deux versants. De toutes façons, par conséquent, une chaîne est un obstacle pour l'offensive en stratégie comme en tactique et un avantage pour la défensive.

Ce fait ressortira nettement des considérations qui seront développées plus loin.

En principe (d'après Blume), « les montagnes diminuent les facilités de circulation. Par suite, elles sont faiblement habitées et offrent peu de ressources pour l'entretien des armées. Dans les régions élevées, elles ne sont même praticables que pendant quelques mois.

« Dans les contrées montagneuses, les communications sont rares et peu commodes. Par suite les mouvements de troupes y sont plus fatigants, plus lents et moins réguliers que dans les plaines. La longueur des colonnes et la durée des marches y est toujours augmentée ; celles-ci sont en conséquence plus difficiles à calculer.

« En dehors des chemins fréquentés, on ne peut faire passer que de faibles détachements de troupes. Aussi la jonction des colonnes qui opèrent sur les deux versants d'une chaîne est-elle faiblement assurée.

« Dans les montagnes, la sphère d'exploration est limitée ; on ne peut employer que peu ou point de cavalerie et, par suite, il est difficile de surveiller l'ennemi.

« Les montagnes offrent, en général, à de faibles détachements l'avantage de fortes positions défensives, qui ne peuvent souvent être attaquées sur les flancs ou tournées sans de grandes pertes de temps.

« Enfin, les belligérants ne peuvent mettre en action dans une contrée montagneuse que des effectifs restreints.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Elle n'offre donc pas, pour des opérations décisives, un terrain favorable à la grande guerre (1). »

Régions montueuses. — Il n'en est pas tout à fait ainsi pour les régions simplement montueuses. Il y a même lieu de faire observer que les difficultés qu'elles présentaient autrefois au mouvement des armées ont, à notre époque, beaucoup diminué. Les voies de communication s'y sont multipliées ; les cultures ont été développées et les forêts éclaircies ou abattues. Il en résulte que ces régions sont devenues plus praticables et leurs défilés moins favorables à la défensive.

Ces faits sont faciles à constater en France, dans les régions des Ardennes et de l'Argonne.

Les principaux obstacles naturels que présentent encore les terrains d'opérations sont les bois, les forêts, les lacs, les étangs, les déserts, les côtes maritimes. Il serait trop long de faire valoir l'importance de chacun d'eux au point de vue des opérations. Du reste, suivant le but que se propose un général en chef, il sera toujours facile, dans une reconnaissance, de discerner les particularités naturelles d'un théâtre de guerre et de saisir les avantages ou les inconvénients qu'elles offrent pour la conduite des armées.

Régions boisées. — Toutefois, il peut être utile d'appeler l'attention sur le rôle des régions boisées à la guerre. En général, elles servent à améliorer les lignes de défense ou à couvrir des concentrations de troupes.

C'est ainsi qu'en 1792, la forêt de l'Argonne augmenta la valeur de la ligne de défense de Dumouriez. Elle s'étendait parallèlement à la Meuse, de Sedan à Passavant, et coupait par conséquent la ligne d'opérations de l'ennemi.

(1) Blume, *Stratégie*.

Une armée ne pouvait alors la traverser que par cinq passages, qui étaient tous les cinq des défilés dangereux : Le Chêne-Populeux, la Croix-au-Bois, Grand-Pré, la Chalade et les Islettes.

Il en était de même en 1870 et ces défilés avaient sans nul doute encore une certaine force défensive pour des troupes vigoureusement commandées. Mais à cette époque, la masse des armées ennemies débordait déjà la forêt de l'Argonne par le sud, quand l'armée de Châlons y arriva en marchant vers le nord-est. Celle-ci était en partie désorganisée et, au lieu d'avoir reçu l'ordre d'interdire ces passages aux Allemands, elle n'avait d'autres instructions que de gagner au plus tôt la Meuse, puis la Moselle et enfin Metz.

En 1870, les forêts qui couvraient la rive droite de la Sarre favorisèrent la concentration des Ire et IIe armées allemandes. Les reconnaissances de notre cavalerie étaient alors très limitées et manquaient du caractère de hardiesse qui est le propre de cette arme. En sorte que les bois purent être utilisés par l'ennemi comme rideau et lui permirent de s'avancer à notre insu jusqu'aux portes de notre territoire.

De même au mois de novembre, la forêt de Marchenoir servit de rideau à la 1re armée de la Loire pour couvrir sa concentration. Il n'est donc pas douteux que la stratégie ne doive parfois tenir compte des forêts dans ses combinaisons.

Au point de vue tactique, les bois ont l'avantage de protéger efficacement les troupes d'infanterie contre les projectiles ennemis. Aussi, à une époque où plus que jamais les combattants ont intérêt à se couvrir et à se dissimuler, les bois seront sans doute utilisés par les armées plus fréquemment qu'autrefois. Ce fait a déjà été constaté en 1866 et en 1870. Néanmoins les bois sont un obstacle à l'emploi efficace de l'artillerie et de la cavalerie. Pour l'infanterie, ils sont des abris favorables à la résistance et

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

avantageux, soit pour une position d'attente, soit pour marquer un premier progrès et en préparer un second. Mais ils ont le défaut de nuire à l'unité d'action et de ne pas permettre aisément des efforts décisifs.

Il n'en est pas moins vrai que, solidement occupés, ils offrent souvent aux armées des points d'appui difficiles à enlever. De toutes façons, par conséquent, dans les reconnaissances préalables des théâtres de guerre, les qualités offensives et défensives des bois ne doivent, en aucun cas, être négligées.

Parmi les accidents naturels que présentent les terrains d'opérations, les positions militaires méritent une attention spéciale.

Positions militaires. — Tous les terrains d'opérations offrent des positions militaires plus ou moins avantageuses. L'offensive n'a guère à s'en préoccuper que dans le cas où elle prévoit une bataille dans une région déterminée. Alors il lui faut connaître les moyens de l'aborder et de s'en emparer. Mais, en général, ce sera dans la défensive que cette étude préalable sera indispensable. Dans ce cas, il sera essentiel d'évaluer exactement les forces nécessaires à une défense énergique ; et, si leur effectif ne peut être proportionné à l'étendue de la position, il faudra souvent renoncer à s'en servir.

En 1870, la position de Frœschwiller, quoique reconnue à l'avance, fut utilisée par les troupes du maréchal de Mac-Mahon dans des conditions désavantageuses. Sa défense exigeait, contre une armée supérieure, un effectif plus élevé. Il en résulta que sur la droite, à *Morsbronn*, on ne put placer que deux compagnies d'infanterie, et que, dès son arrivée, le XIe corps prussien réussit à la déborder.

Dans l'étude d'un théâtre d'opérations, on sera désormais conduit, plus encore que par le passé, à choisir et à reconnaître des positions défensives. Ces études ont sur-

tout une importance de premier ordre pour les armées qui n'espèrent pas pouvoir prendre au début l'initiative des mouvements.

En 1868, ce fut cette pensée qui conduisit le général Frossard à choisir, en Alsace et en Lorraine, les deux positions de Frœschwiller et de Cadenbronn.

C'est dans le même ordre d'idées, qu'avant la guerre de 1870, le commandant en chef du 3e corps d'armée, à Nancy, s'était préoccupé du choix d'une position militaire sur la rive gauche de la Moselle. La forêt de Haye, à l'ouest de cette ville, couverte au nord, à l'est, à l'ouest et au sud par la Meurthe et la Moselle, placée sur un plateau qui commande ces vallées et leurs abords, lui avait paru réunir toutes les conditions désirables pour y soutenir une lutte opiniâtre contre des forces supérieures. Mais les événements ne permirent pas d'y rassembler nos troupes.

Dans une nouvelle guerre contre l'Allemagne, un bon choix de positions défensives pourrait avoir pour l'armée française une importance décisive, si sa concentration n'était pas aussi prompte que celle de l'adversaire. Mais, dans le cas contraire, il n'est pas douteux qu'il doit rester sans utilité, car alors l'offensive seule conviendrait à la situation.

Dans ces derniers temps, on a vu sur le théâtre d'opérations des armées turque et russe la position de Plewna acquérir, par l'opiniâtreté avec laquelle elle fut défendue, une grande célébrité. Elle n'avait cependant pas été reconnue d'avance et ne possédait pas, comme force de résistance, des propriétés particulières. Aussi les combats dont elle fut le théâtre montrèrent surtout le parti qu'une troupe énergique peut tirer du terrain quand elle est bien commandée. Or, s'il est possible, avec les armes modernes, de donner à quelques mouvements du sol pris au hasard une valeur défensive assez grande pour arrêter une armée victorieuse, que sera-ce lorsqu'une position

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

aura pu être reconnue pendant la paix et organisée défensivement ?

Cette question offre donc ample matière à des études de tactique générale. Il y aura lieu d'y revenir quand le développement naturel du sujet nous y ramènera.

Quels que soient les obstacles qu'on rencontre sur un théâtre de guerre, il importe de se bien pénétrer de cette vérité : qu'ils intéressent plus spécialement la tactique et ne peuvent presque jamais influer sur les combinaisons stratégiques d'un général en chef.

En 1805, 1806, 1809, comme dans toutes ses campagnes, Napoléon, en préparant ses marches, n'avait en vue que la principale masse ennemie, le point d'attaque et les moyens d'obtenir des résultats décisifs. Quand il en venait à l'exécution de ses projets, il se préoccupait des facilités ou des obstacles que le terrain pouvait lui offrir ; il en tenait compte dans ses concentrations, dans les directions données à ses colonnes, dans le choix du champ de bataille, dans l'heure même de la rencontre, mais c'était tout. Le but à atteindre, la destruction de l'ennemi, n'en restait pas moins sa pensée dominante.

L'étude d'un théâtre d'opérations doit donc être faite surtout au point de vue tactique.

La stratégie reste indépendante des formes du terrain et celles-ci n'ont pour elle qu'une importance relative. Cette appréciation est aussi celle des états-majors allemands (1).

III. — Obstacles artificiels.

Les principaux obstacles créés par la main de l'homme sur les théâtres de guerre sont les localités et les ouvrages fortifiés. Leur influence sur les opérations n'a pas besoin d'être démontrée.

---

(1) Blume, *Stratégie*.

Localités. — Les villes populeuses et industrielles sont toujours, pour l'entretien des grandes armées, des centres de ressources qu'il faut posséder pour en faire des places d'approvisionnements et de dépôt, ou bien encore des nœuds de communication qui assurent la liberté des transports.

Elles donnent au belligérant qui en est le maître des avantages évidents et certains. A ces divers points de vue, les grandes cités sont des points stratégiques qu'il est indispensable de reconnaître à l'avance. Dans une guerre, il est rare qu'elles ne soient pas des objectifs obligés : il faut donc s'en préoccuper avant l'ouverture des hostilités.

Dans un conflit entre l'Allemagne et la France, Nancy, Reims, Paris, Orléans, constituent pour nos adversaires des points d'une importance extrême qu'il est utile, pour eux, d'avoir fait parcourir, visiter, étudier avec le plus grand soin pendant la paix.

Les grandes villes du Rhin, les nœuds des grandes voies ferrées allemandes conduisant du Rhin vers l'Elbe, auraient pour nous un intérêt analogue.

Places fortes. — Ces considérations s'appliquent avec bien plus de force aux places de guerre et aux ouvrages fortifiés.

Depuis quelques années, le système défensif des États s'est transformé par suite des progrès de l'artillerie. Les camps retranchés ont remplacé les anciennes places aux enceintes bastionnées, protégées par quelques lunettes ou par des citadelles. Sur les lignes d'invasion présumées, les forts d'arrêt ont remplacé les batteries et les fortins.

En particulier, les pays comme la France, qui sont exposés à des agressions subites ou menacés par des inimitiés éternelles, ont dû se couvrir d'ouvrages fortifiés et de camps retranchés.

Les armées ne peuvent plus envahir une contrée sans tenir compte de ces puissants obstacles qui commandent

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

les voies de communication et dont la sphère d'action s'étend sur une vaste zone. Si les armées allemandes venaient à pénétrer de nouveau sur notre territoire, elles seraient forcées de subir cette loi et chercheraient sans doute à investir les camps retranchés de Verdun, de Toul, de Belfort, d'Épinal, de Langres. Il faudra pour cela des masses de plus de 100,000 hommes. Les forces de nos ennemis seront ainsi divisées et des troupes résolues, qui auraient eu le soin de ne pas s'enfermer dans ces places, pourraient peut-être alors saisir des occasions favorables, reprendre l'offensive et engager l'action dans des conditions avantageuses. Toutefois, il n'est pas probable que ces places puissent arrêter l'envahisseur. Il aurait encore assez de troupes pour agir comme en 1870. Il ferait sans doute investir nos forteresses par des troupes de 2e ligne, et pousserait en avant celles de 1re ligne, afin d'obtenir des succès décisifs en rase campagne. Tel est aussi le système d'opérations qui doit être adopté aujourd'hui par les grandes armées modernes. Les places fortes doivent être masquées pendant qu'on poursuit les opérations. Mais il n'en est pas moins utile d'étudier à l'avance, avec un soin extrême, ces positions défensives artificielles, qui ont pris presque partout un développement inusité, rendu nécessaire par les règles modernes de l'art de la guerre. Les nouvelles fortifications des États font donc une loi à tous leurs voisins de s'en préoccuper dès le temps de paix, de connaître leur force, leur sphère d'action et jusqu'aux profils des ouvrages.

Organisation défensive des frontières. — Le premier but des fortifications d'un pays est d'interdire à l'ennemi l'accès de ses routes et de ses chemins de fer; le second, d'offrir aux armées chargées de la défense des points d'appui pour l'offensive comme pour la défensive.

On est d'abord forcé de chercher à maîtriser les grandes routes d'invasion que suivent ordinairement les voies ferrées principales; puis, les chemins de fer qui pénètrent sur le territoire national dans des directions secondaires et par suite moins dangereuses; puis, les routes ordinaires en pays accidentés; les défilés, cols et passages situés sur la frontière et par lesquels l'ennemi pourrait tourner certaines positions défensives; enfin, dans l'intérieur du pays, les nœuds importants de chemins de fer, les défilés que traverse une grande voie ferrée, etc.

Trois sortes de places frontières. — De là, trois sortes de places frontières : des *camps retranchés* ou forteresses de premier ordre sur les positions les plus importantes ; des *places moyennes*, formant quelquefois de petits camps retranchés sur les positions secondaires; des *forts d'arrêt* pour fermer les passages spéciaux.

Presque tous les pays ont aujourd'hui appliqué ce système à leur organisation défensive. On est donc sûr, au début d'une campagne, de voir les opérations influencées par la situation, la force et le nombre des places fortes qui couvrent les zones frontières.

A ce sujet, il y a pour notre armée un intérêt particulier à connaître exactement les opinions qui ont cours en Allemagne sur le rôle des places fortes, sur le système défensif de la France et sur les moyens de le combattre ou de l'annuler.

D'après les théories prussiennes, les places fortes doivent remplir certains buts stratégiques. Elles protègent des villes importantes, des dépôts ou des gîtes d'étapes; elles défendent des voies de communication ou des points de passage importants, servent de points d'appui à la défense ou aux armées d'opérations, de refuge contre les poursuites; enfin, elles couvrent surtout les lignes de retraite d'une armée.

« Qui voudrait maintenant méconnaître l'importance « d'un bon système de fortification judicieusement conçu « pour la défense du pays? Bien employé, il peut donner

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

« aux troupes mobiles l'appui le plus efficace et le plus « varié.

« Si, dans le cas d'une guerre défensive et sans qu'il en « résultât une diminution notable dans le nombre et la « valeur des troupes mobiles, ni dans l'énergie que l'on « doit mettre dans leur emploi, on pouvait sérieusement « fortifier toutes les villes du théâtre de la guerre, interdire « à l'ennemi, par des ouvrages de fortification, toutes les « voies de communication, en se réservant la possibilité de « s'en servir, on se procurerait ainsi la plus grande sécu- « rité possible contre l'attaque.

« On voit donc que les forteresses enlèvent des forces à « la guerre d'opérations et qu'elles dispersent tellement « ces forces sur toute l'étendue du territoire, qu'il n'y en « a jamais qu'une partie qui peut concourir aux opéra- « tions actives. Cette partie rendra souvent, il est vrai, « plus de services en s'appuyant sur les forteresses qu'en « prenant rang dans l'armée de campagne, et c'est pour- « quoi nous réclamons un nombre limité de forteresses « bien placées. Mais on ne doit jamais oublier que les « grandes décisions se trouvent dans la guerre d'opéra- « tions et que, tandis que chacune des forteresses établies « ne peut servir que dans des cas donnés, les troupes « mobiles peuvent, quels que soient les éventualités et le « théâtre des opérations, jeter leur poids dans la balance « de la victoire (1). »

Von der Goltz dit à son tour :

« Nous avons fait allusion aux nouvelles fortifications « construites en France. Dans les dix dernières années, la « frontière de l'Est a été couverte d'un réseau, d'une cui- « rasse de forts et de places fortes qui ne présentent plus « que de rares lacunes que des considérations militaires « expliquent sans peine. On a presque résolu le problème

(1) Blume, *Stratégie*.

« de barrer toutes les routes par lesquelles un ennemi « venant de l'est ou du nord-est pourrait pénétrer dans le « pays.

« Une guerre entre la France et l'Allemagne débute- « rait donc par une série de luttes autour des places « fortes. Une fois le cercle des places frontières brisé, le « défenseur trouvera un nouvel appui dans un cercle de « places avec camps retranchés, qui entraveront dere- « chef l'assaillant dans ses mouvements. Ce dernier n'a « pour toutes ses communications en arrière que le seul « endroit où le cercle des forts a été brisé, et cette consi- « dération gagne en importance si l'on considère que l'ar- « mée, avançant avec lenteur, trouvera plus difficilement « à vivre sur le pays. Dans le rapport que fit le général « de Rivière, à la Chambre, sur le projet de fortifications « de la frontière, il déclara que l'on poursuivait le but « d'imposer aux Allemands, dans la prochaine guerre, « une direction bien définie qu'il leur faudrait suivre. On « a donc reconnu non seulement, en France, que la prin- « cipale supériorité des Allemands résidait dans la guerre « accélérée, mais, en outre, que les Français éprouve- « raient de la difficulté à nous égaler assez vite en cela, « la condition essentielle étant de n'avoir que des chefs « stylés à ce système. »

« Comment vaincre cet obstacle nouvellement créé ? On « émettra les avis les plus opposés, tant que l'épreuve « pratique ne sera pas faite. L'un demande qu'on se « tienne sur la défensive, le long du Rhin, pour ne pas « s'approcher de ce collier hérissé de forts. Un autre veut « qu'on donne l'assaut, c'est-à-dire qu'on fasse ce que fait « une assemblée quand, dans la discussion d'un projet de « loi, elle réserve un article embarrassant. Un troisième « propose de se glisser entre les forts et d'en abandonner « la prise aux réserves qui viendraient, en écartant de « cette façon simplement la question. Un quatrième pense « qu'il suffira d'un siège écourté ; un cinquième, qu'il

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

« sera absolument nécessaire de faire des sièges en « règle.

« Par conséquent, si, dans une guerre future, nos « armées devaient être conduites avec autant de circon- « spection et étaient aussi braves qu'elles l'ont été jusqu'à « ce jour, nous serons, quand même, obligés de nous dire « qu'il ne faut pas compter sur une rapidité aussi fou- « droyante des opérations, ni sur des résultats aussi bril- « lants et aussi rapides qu'ils l'ont été en 1866 et en 1870. « Après la bataille de Lowositz, Frédéric dut écrire au « vieux feld-maréchal de Schwerin : « Ce ne sont plus les « Autrichiens d'antan. » Et nous, au début de la pro- « chaine lutte, nous serons obligés de faire cet aveu : « Ce ne sont plus nos ennemis d'antan. » *Il importe, « certes, qu'on se mette cela dans la tête, pour ne pas s'en- « gager dans la prochaine guerre avec des idées fausses. « On serait infailliblement désabusé. Et ceci pourrait « ébranler la confiance qu'ont les troupes en leurs chefs, « quand pourtant la marche plus lente des événements pro- « viendra de causes naturelles. La peine, à l'avenir, sera « en tout cas plus grande et le profit, au début, bien « moindre* (1). »

Le développement extraordinaire de nos fortifications frontières a, comme on le voit, frappé les autres puissances. Toutes ne l'ont pas compris et, même dans nos rangs, plus d'un esprit judicieux s'est posé cette question : *A quoi bon ?*

La réponse est bien simple. La France a été un moment menacée dans son indépendance, dans son existence. Avant d'avoir refait son armée, elle a voulu d'abord donner des abris à ses jeunes troupes dans le cas d'une agression subite.

Plus tard, quand ses forces ont été réorganisées, elle a

(1) Von der Goltz, *La Nation armée*.

complété son système défensif, pour bien montrer qu'elle ne songeait pas à attaquer ses voisins. Mais dans le cas où les haines invétérées dont elle est toujours l'objet viendraient à se déchaîner de nouveau contre elle, elle entend faire la guerre à son idée, de la façon qui lui paraît la plus avantageuse, qui répond le mieux aux circonstances présentes et qui lui assurera les résultats les plus utiles.

Certaine de briser les efforts des masses ennemies, elle choisira les points les plus favorables pour les coups décisifs et sera sûre ainsi de ne subir la volonté d'aucun assaillant.

Toutefois, nous ne devrons jamais oublier le conseil pratique qui nous est donné à ce sujet par un officier supérieur prussien :

« Il faut se mettre en garde contre une trop grande « confiance dans l'efficacité de la fortification pour la « sécurité du pays et contre la préférence donnée au bou- « clier au détriment du glaive.

« Une tendance exagérée à l'emploi de la fortification « dérive d'un sentiment conscient ou inconscient de fai- « blesse morale.

« Les forteresses ne peuvent servir que dans une guerre « faite contre un ennemi supérieur. Mais le plus faible « peut être moralement fort, et ce n'est que dans ce cas « qu'il fera un emploi judicieux de ses fortifications. Elles « sont, au contraire, dangereuses pour celui qui est mora- « lement faible, car elles exercent sur lui une attraction « irrésistible et l'entraînent dans leur chute.

« Persuadez à un peuple, par des paroles et par des « faits, que le centre de gravité de la défense du pays se « trouve derrière les remparts de ses forteresses et vous « verrez l'armée tirée de ce peuple s'enfuir derrière ces « remparts plus tôt que vous ne le voudriez.

« Et si alors on ne trouve pas derrière ces murailles le « salut qu'on leur demande ; si, comme on l'a déjà vu

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

« souvent, les perfectionnements apportés à la technique « militaire donnent à l'adversaire le moyen de détruire, « d'une manière aussi rapide qu'inattendue, la protection « que les murailles et les remparts devaient fournir, le « sort de la patrie sera bientôt décidé (1). »

Dans le même ordre d'idées, Napoléon a dit :

« Les plus grands moyens éparpillés ne produisent « aucun résultat, en artillerie comme en cavalerie, en « infanterie, en places fortes et dans tout le système mili- « taire.

« C'est sur le champ de bataille que se décide le sort « des forteresses et celui des empires (2). »

IV. — Limites des théâtres d'opérations.

Les limites des théâtres d'opérations ont acquis dans les temps modernes, notamment pour la France, une importance qui ne saurait passer inaperçue. On sait, en effet, que le succès des opérations s'obtient le plus souvent par un mouvement tournant qui menace la ligne de communications de l'adversaire. Cette menace résulte d'une manœuvre stratégique qui exige aujourd'hui d'autant plus d'espace que, dans un groupe d'armées combinées, c'est ordinairement une armée entière qui est chargée de l'exécuter. Si cet espace est limité ou resserré, il assure à la défensive une protection efficace contre ce mouvement.

D'un autre côté, l'armée qui a pris l'offensive a d'autant plus d'intérêt à rejeter l'ennemi vers les limites du terrain d'opérations que celles-ci sont plus étroites ou plus impraticables. Rien n'est plus avantageux en effet, pour la

(1) Blume, *Stratégie*.

(2) *Correspondance militaire de Napoléon Ier* (2 septembre 1809).

prompte décision des opérations, que d'acculer son ennemi à une situation sans issue.

Limites infranchissables. — Les limites infranchissables des théâtres d'opérations sont formées par des côtes maritimes, des rives de grands cours d'eau, de hautes chaînes de montagnes ou des frontières d'États neutres.

Frontières des États neutres. — Notre territoire est précisément borné, au nord-est et à l'est, par des frontières neutres, dont nos adversoires ont su, en 1870, tirer un parti avantageux, en y acculant deux de nos armées. C'est une considération qu'on doit d'autant moins perdre de vue que, depuis vingt ans, dans les pays qui nous avoisinent, l'esprit public des populations subissant, à leur insu, des excitations intéressées, semble s'habituer à l'idée de voir la France, et la France seule, disposée à violer leur neutralité en temps de guerre.

La conséquence est une tendance marquée à organiser défensivement les frontières de ces pays contre nous. Or, s'il en était ainsi, les dangers d'un acculement comme ceux de 1870 seraient encore plus graves pour nos armées et plus profitables à une armée ennemie. Notre position, en effet, en deviendrait plus critique et les résultats de la défaite seraient plus décisifs pour le vainqueur.

De toutes façons, dit le colonel Blume, le refoulement de l'ennemi sur un territoire neutre a un double avantage : d'abord son armée est aussi bien détruite que si elle était prisonnière ; ensuite les charges de son entretien incombent à un autre peuple.

Les limites d'un théâtre d'opérations doivent donc être aussi reconnues à l'avance avec un soin minutieux, au point de vue des opérations probables de l'avenir et des éventualités qui peuvent surgir.

La conclusion à tirer de ce qui précède, c'est qu'il est indispensable de se préoccuper, dès le temps de paix, des

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

divers théâtres d'opérations sur lesquels une armée ou des groupes d'armées peuvent être appelés à opérer. Les points principaux sur lesquels ces études doivent porter ont été mis en relief ; il en résultera des documents qui permettront à un grand état-major d'établir en temps opportun son plan de campagne.

V. — Ressources statistiques.

L'étude de la configuration d'un théâtre d'opérations ne serait pas complète sans celle des ressources statistiques.

C'est elle, en effet, qui donne aux chefs d'état-major les moyens de pourvoir à l'entretien, aux approvisionnements et au cantonnement de leurs armées.

Parmi ces ressources, il en est dont la connaissance est même indispensable pour la préparation de la guerre. Ce sont celles qui concernent les forces de l'ennemi.

Au commencement du siècle, on n'avait d'autre moyen d'obtenir quelques renseignements à cet égard, que de recueillir sur place, par des agents officiels ou secrets, les informations dont on avait besoin.

Aujourd'hui, grâce à la facilité des communications et à l'extension considérable des moyens de publicité, on peut, avec un service bien organisé et des voyages à l'étranger, être constamment au courant non seulement de l'état des forces militaires d'un peuple, mais encore de l'esprit et des dispositions de son armée.

La Prusse a donné la première l'exemple d'une préparation de la guerre, poussée, sous ce rapport, à des limites aussi parfaites que possible.

Son grand état-major, à Berlin, contient trois sections qui sont spécialement chargées de suivre attentivement tous les mouvements militaires de l'intérieur et de l'étranger, de se renseigner sur tout ce qui touche à l'organisation, au recrutement, à l'armement, à l'équipement des troupes, à la configuration géographique des contrées

voisines, à la construction et au déclassement des forteresses, au développement des réseaux de routes, de chemins de fer, de canaux, etc.

Les pays d'Europe sont répartis entre ces trois sections et forment des sujets d'étude spéciaux. Elles ont chacune un chef auquel sont adjoints quelques officiers d'état-major, chargés particulièrement des questions militaires étrangères.

Cette organisation a été adoptée par toutes les armées depuis que le succès des armées prussiennes a démontré son utilité.

La France a suivi cet exemple d'une façon timide en 1868 et 1869, et d'une manière définitive depuis 1871.

§ 2. — IMPORTANCE STRATÉGIQUE DES THÉATRES D'OPÉRATIONS.

L'établissement d'un projet d'opérations exige non seulement la connaissance préalable des divers accidents de terrain qui sillonnent le théâtre de guerre, mais encore des notions exactes sur leur importance militaire.

Sous ce rapport, ces accidents constituent des points et des lignes stratégiques.

I. — Points stratégiques.

Les points stratégiques sont les parties du théâtre d'opérations dont la possession augmente la puissance d'action d'une armée. A ce point de vue, leur nombre est toujours assez grand et leur importance, quoique variable suivant les conditions de lieux et de temps, permet de les définir et de les classer.

Pour les armées, ils forment des objectifs.

Objectifs. — C'est du choix des objectifs que dépend celui des lignes d'opérations.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

divers théâtres d'opérations sur lesquels une armée ou des groupes d'armées peuvent être appelés à opérer. Les points principaux sur lesquels ces études doivent porter ont été mis en relief ; il en résultera des documents qui permettront à un grand état-major d'établir en temps opportun son plan de campagne.

V. — Ressources statistiques.

L'étude de la configuration d'un théâtre d'opérations ne serait pas complète sans celle des ressources statistiques.

C'est elle, en effet, qui donne aux chefs d'état-major les moyens de pourvoir à l'entretien, aux approvisionnements et au cantonnement de leurs armées.

Parmi ces ressources, il en est dont la connaissance est même indispensable pour la préparation de la guerre. Ce sont celles qui concernent les forces de l'ennemi.

Au commencement du siècle, on n'avait d'autre moyen d'obtenir quelques renseignements à cet égard, que de recueillir sur place, par des agents officiels ou secrets, les informations dont on avait besoin.

Aujourd'hui, grâce à la facilité des communications et à l'extension considérable des moyens de publicité, on peut, avec un service bien organisé et des voyages à l'étranger, être constamment au courant non seulement de l'état des forces militaires d'un peuple, mais encore de l'esprit et des dispositions de son armée.

La Prusse a donné la première l'exemple d'une préparation de la guerre, poussée, sous ce rapport, à des limites aussi parfaites que possible.

Son grand état-major, à Berlin, contient trois sections qui sont spécialement chargées de suivre attentivement tous les mouvements militaires de l'intérieur et de l'étranger, de se renseigner sur tout ce qui touche à l'organisation, au recrutement, à l'armement, à l'équipement des troupes, à la configuration géographique des contrées

voisines, à la construction et au déclassement des forteresses, au développement des réseaux de routes, de chemins de fer, de canaux, etc.

Les pays d'Europe sont répartis entre ces trois sections et forment des sujets d'étude spéciaux. Elles ont chacune un chef auquel sont adjoints quelques officiers d'état-major, chargés particulièrement des questions militaires étrangères.

Cette organisation a été adoptée par toutes les armées depuis que le succès des armées prussiennes a démontré son utilité.

La France a suivi cet exemple d'une façon timide en 1868 et 1869, et d'une manière définitive depuis 1871.

§ 2. — IMPORTANCE STRATÉGIQUE DES THÉATRES D'OPÉRATIONS.

L'établissement d'un projet d'opérations exige non seulement la connaissance préalable des divers accidents de terrain qui sillonnent le théâtre de guerre, mais encore des notions exactes sur leur importance militaire.

Sous ce rapport, ces accidents constituent des points et des lignes stratégiques.

I. — Points stratégiques.

Les points stratégiques sont les parties du théâtre d'opérations dont la possession augmente la puissance d'action d'une armée. A ce point de vue, leur nombre est toujours assez grand et leur importance, quoique variable suivant les conditions de lieux et de temps, permet de les définir et de les classer.

Pour les armées, ils forment des objectifs.

Objectifs. — C'est du choix des objectifs que dépend celui des lignes d'opérations.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Avant les guerres du premier Empire, et même après, les théoriciens distinguaient des objectifs principaux, secondaires, éventuels, etc., dont il fallait d'abord s'emparer et qui indiquaient la marche des armées.

Bien des militaires défendent encore ce principe ; cependant il n'est pas d'accord avec les faits que l'histoire des guerres passées et modernes a mis en relief.

En 1866, par exemple, les armées prussiennes pénétrant en Bohême se gardent bien de marcher sur Prague et de là sur Vienne. Elles prennent pour objectif l'armée de Benedek. Après l'avoir battue, elles en poursuivent les débris vers Olmütz et se dirigent sur la nouvelle armée qui se rassemble à Vienne.

En 1870, les Ire et IIe armées allemandes avaient pour objectif l'armée française de la Sarre, puis le gros des forces réunies sous Metz. Paris ne devint le but de leur marche qu'après les batailles des 14, 16 et 18 août. Cet objectif fut même abandonné, dès que le maréchal de Moltke apprit la présence d'une nouvelle armée sur son flanc droit.

Mais ce sont surtout les opérations de la IIIe armée qui précisent, au commencement des hostilités, les règles à suivre pour le choix des objectifs.

Le 30 juillet 1870, les armées allemandes étaient à peu près prêtes à agir. Après avoir compté sur une offensive de notre part, leurs chefs, prévenus de notre inaction, commencèrent à se rendre compte des retards de notre concentration.

Le grand quartier général allemand résolut, en conséquence, de prendre d'abord l'offensive en Alsace et indiqua comme il suit, au prince royal, l'objectif de ses premiers mouvements :

30 juillet, 9 heures du soir.

« S. M. considère comme opportun qu'aussitôt que la « IIIe armée aura été ralliée par la division badoise et la « division wurtembergeoise, elle s'avance vers le sud, par « la rive gauche du Rhin, *pour chercher l'ennemi et l'at-* « *taquer*.

« De cette façon, on empêchera l'établissement de ponts « au sud de Lauterbourg et on protégera de la manière « la plus efficace toute l'Allemagne du Sud.

« DE MOLTKE. »

On peut donc en conclure que : *la principale armée ennemie doit toujours être le premier objectif stratégique.*

Les Russes, en 1877, ont cru devoir violer ce principe. Poussés par des raisons politiques, ils ont voulu, après le passage du Danube, négliger une armée turque de 100,000 hommes qui était sur leur gauche, à Rasgrad, et une autre masse de 40,000 hommes environ, qui tenait la vallée du Vid, sur leur droite. Ils ont pris pour premier objectif la ville d'Andrinople et ont marché droit sur elle.

C'était une faute, et ils furent sur le point de la payer cher.

La résistance organisée par Osman pacha sur le flanc de leur ligne d'opérations arrêta leurs progrès, leur fit éprouver de nombreux échecs et les contraignit à des luttes auxquelles ils ne s'attendaient pas. Plewna, dont l'importance stratégique était à peu près nulle au début de la campagne, en acquit bientôt une des plus remarquables, par le fait seul de l'énergie du général turc, et devint ainsi un objectif décisif.

En étudiant plus en détail les guerres contemporaines, on verrait que les objectifs choisis au début des opérations, par les armées d'invasion victorieuses, ont toujours été les principales masses ennemies, puis les stations principales des voies ferrées et les places fortes qui assuraient la libre disposition des voies de communication, et enfin la capitale même du pays.

Le maréchal Bugeaud a eu l'occasion, en 1845, d'exprimer ses idées sur ce sujet.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Après les affaires de Sidi-Brahim et d'Aïn-Temouchent, une nouvelle insurrection générale venait d'éclater. Le général Lamoricière, commandant intérimaire en l'absence du maréchal, hésitait sur le but des expéditions à entreprendre.

Le maréchal lui écrivit :

« Sachez où est Abd-el-Kader avec le gros de ses forces ; « massez les vôtres et marchez droit à lui. En détruisant « le gros de ses forces, vous frapperez du même coup les « autres soulèvements et vous les verrez tomber (1). »

Cette règle si nette, si clairement affirmée par les hommes de guerre les plus célèbres, n'est cependant pas sans exceptions.

En 1814, les armées alliées de Bohême et de Silésie avaient pris Paris pour objectif. Au moment où Napoléon, abandonnant la défense directe de la capitale, se dirigea sur leurs communications, elles se contentèrent de placer devant lui un corps d'armée et continuèrent leur marche.

Leurs généraux négligeaient donc la principale masse ennemie en prenant pour objectif le principal point stratégique du théâtre d'opérations.

Dans le cas dont il s'agit, leur détermination n'était pas une faute.

Ils savaient, en effet, que les forces de leur adversaire étaient très faibles ; de plus, une lettre interceptée leur avait appris qu'il doutait lui-même du succès de son opération ; enfin, ils étaient à peu près certains qu'une fois la capitale entre leurs mains, ils feraient décréter sa déchéance.

La marche sur Paris leur assurait, par conséquent, un résultat plus conforme au but de la guerre, plus prompt et plus décisif qu'en continuant à combattre Napoléon. Car

(1) Général Pierron.

en lui enlevant sa couronne, ils le privaient de ses dernières ressources (1).

Cette exception n'est pas la seule que nous offre l'histoire militaire contemporaine.

En 1849, la Hongrie, soulevée, avait confié une armée à Georgeï, ancien capitaine, improvisé général en chef. Après trois mois de campagne, Georgeï avait réussi à refouler, de la Theïss sur le Danube, l'armée autrichienne, commandée par le prince Windischgrætz. Ce dernier, voulant s'opposer au passage du Danube, prit position, le 8 avril, en avant de Pesth. Georgeï fit alors une fausse démonstration vers Foldwar, puis, se dérobant derrière le 2e corps (Aulich) et la division Knety, qu'il avait laissés en observation devant Pesth, il se porta sur Comorn par la rive gauche, afin de déboucher sur les derrières des Autrichiens. (V. *planche IV.*)

Le 10 avril, il prit Waitzen ; le 18, il arriva à Leva, força le passage de la Grau à Nagy-Sarlo et réussit à débloquer Comorn le 22.

Les Autrichiens, voyant leur ligne de retraite menacée, battirent en retraite sur Presbourg. Au même moment, leurs armées étaient refoulées en Italie dans le quadrilatère. Leurs échecs successifs les décidèrent à accepter l'intervention des Russes, qui entrèrent en Hongrie, le 17 juin, par Dukla.

Le général Hainau avait remplacé Windischgrætz, et il lui fallait, pour concourir aux opérations de ses nouveaux alliés, choisir tout d'abord un objectif.

Devait-il, suivant les principes admis, opérer d'abord sa jonction avec l'armée russe, puis se diriger avec elle contre Georgeï ? Mais alors il découvrait Vienne, qui avait déjà été sur le point de tomber aux mains des insurgés.

Sous la pression des circonstances, il ne put agir ainsi,

(1) Général Pierron.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

se résolut à opérer par la rive droite et à prendre pour objectif, au lieu de l'armée ennemie, Buda-Pesth, la capitale de la Hongrie.

Cette résolution a été justifiée comme il suit par Ramming :

« Le premier objectif des opérations était Buda-Pesth. « Car c'était le siège du gouvernement provisoire, le « centre des menées révolutionnaires du pays et, après « Comorn, le point stratégique le plus important de la « partie ouest du théâtre d'opérations. Toutes les communications du pays s'y réunissaient et c'est, avec Comorn, « le seul point de passage permanent du Danube.

« En marchant sur ce point, les Autrichiens conservaient la possession de la partie occidentale comprise « entre le Danube, la frontière de Styrie, la Drave et la « Muhr. Ils pouvaient toujours opérer leur jonction avec « les Russes par Foldwar et la route du canal François. « Ils resserraient ainsi l'ennemi entre le Danube et la « Theïss, contrée sans positions défensives.

« De Presbourg, Hainau avait deux lignes d'opérations « pour se porter sur son objectif : une sur la rive gauche, « par Freistadt, Neutra et Waitzen, qui débouchait sur « Pesth ; l'autre, sur la rive droite, qui débouchait sur « Buda, par Raab.

« Sur la 1re ligne, le débouché au delà du Waag était « assuré par les têtes de pont de Freistadt et de Szered ; « mais, de ce côté, l'ennemi pouvait prendre de bonnes « positions en appuyant son aile gauche à Comorn. En « outre, il tenait la ligne intérieure et pouvait arriver sur « Buda-Pesth avant l'armée autrichienne. Cette ligne était « d'ailleurs plus longue que celle de Raab. Enfin elle « laissait à l'ennemi, qui possédait les passages du Raab, « le moyen d'atteindre Vienne en six marches, soit par « Raab, Wieselbourg et Brück, soit par Œdenburg et « Wiener-Neustadt, en gardant sa ligne de retraite sur « Comorn.

« Avec la seconde ligne, la situation était tout autre. « D'abord, dès les premiers pas, l'armée autrichienne « occupait le point important de Raab ; elle gardait alors « son aile gauche appuyée au fleuve, restait en communi- « cation directe avec le passage fortifié de Presbourg, « contenait l'ennemi au delà de Comorn en organisant « défensivement les passages de Freistadt et de Szered, « sur le Waag, l'obligeait à faire le siège de Presbourg « s'il voulait se diriger sur Vienne, enfin restait maître de « la route la plus courte sur Buda-Pesth. Cette circon- « stance, jointe à la menace d'une l'attaque de l'armée « russe, pouvait peut-être suffire à le décider à la « retraite (1). »

Les deux faits qui viennent d'être cités prouvent bien que, dans certains cas, le premier objectif d'une armée peut très bien ne pas être la principale masse ennemie.

Mais il est tout aussi évident que ce sont là des exceptions et qu'elles ne sauraient infirmer la règle.

Sans chercher à classer d'avance les objectifs suivant leur degré d'importance, on voit que, pour les armées modernes, la possession des grandes stations de chemins de fer est, pour ainsi dire, un but qui s'impose tout d'abord. Indépendamment des stations principales, les points d'embranchement ou de raccordement ont aussi une utilité de premier ordre.

C'est ce qui a conduit presque toutes les puissances à construire aujourd'hui de véritables forteresses autour des villes dont la situation commande le parcours des voies ferrées et des forts d'arrêt sur les embranchements les plus importants, au moins dans les zones frontières.

En 1870, les armées allemandes ont ainsi porté leurs premiers efforts sur les points qu'occupaient nos armées,

(1) Général Pierron.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

puis sur les villes dont l'occupation assurait leurs communications.

En dernier lieu, les capitales, surtout dans les pays dont l'existence est aussi concentrée que la nôtre, constitueront toujours pour une armée victorieuse des objectifs décisifs.

Il serait facile de déterminer ainsi à l'avance les points d'un théâtre d'opérations qui sont appelés à servir de but aux mouvements offensifs d'une armée.

Il est donc permis de conclure de ce qui précède, à propos du choix des objectifs, les principes suivants :

1° Généralement le *premier objectif d'une armée sera la principale armée ennemie;*

2° Les points stratégiques d'un théâtre d'opérations ont une importance qui doit être indiquée par la situation des armées ;

3° L'occupation de ces points stratégiques s'effectue dans l'ordre indiqué par le but même de la guerre ;

4° Après la principale armée ennemie, les objectifs les plus importants sont d'habitude les grandes stations de chemins de fer, les places fortes, les nœuds de communication et, enfin, la capitale.

Il est cependant des circonstances dans lesquelles l'occupation de la capitale d'un pays rapporte peu d'avantages. Témoin celle de Madrid, en 1808, et celle de Moscou, en 1812.

Mais, là encore, il s'agissait d'exceptions.

II. — Lignes stratégiques.

Les lignes stratégiques sont les directions qui intéressent les armées. Elles sont assez nombreuses ; mais il suffira d'étudier ici les plus importantes.

Prenons d'abord celles qui servent de point de départ aux mouvements des armées, les *bases d'opérations*.

1° Bases d'opérations.

Pour un grand nombre de militaires, les bases n'existent plus ; les chemins de fer les auraient remplacées. Cette appréciation est inexacte. Les bases existent toujours ; à défaut d'autre preuve, il suffirait de citer les parties du mémoire préparé, en 1868, par le maréchal de Moltke, relatives au choix des bases dans une guerre contre la France. Ce qui est vrai, c'est que les transformations de notre époque ont modifié les bases d'opérations.

Aujourd'hui, comme autrefois, avant de commencer les opérations, une armée est forcée de rassembler, entre elle et ses dépôts, des approvisionnements où ses corps, une fois en marche, puiseront les premières ressources et où ils enverront leurs indisponibles.

Ces points seront nécessairement choisis sur les lignes de communications, par conséquent sur des voies ferrées, dans des stations de chemins de fer importantes et, autant que possible, derrière une ligne de défense.

Ils formeront une ligne de *centres régulateurs du mouvement des armées*.

C'est sur cette ligne que les ressources de toute nature venant de l'arrière, mises en œuvre dans l'intérieur du pays pour l'entretien des armées, seront expédiées par les autorités locales et les services généraux qui dépendent du Ministre de la guerre ; tandis qu'en avant de cette ligne, ces mêmes ressources seront utilisées suivant les besoins par les divers services qui appartiennent aux armées d'opérations, et sont sous l'autorité directe du généralissime.

En 1870, indépendamment des régions de son territoire qui servaient de centres de ressources à ses corps d'armée, l'armée allemande avait, à la fin du mois de juillet 1870, des approvisionnements pour six semaines rassemblés dans les principales places du Rhin. Ce fleuve était donc, au moins en apparence, sa base d'opérations.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

puis sur les villes dont l'occupation assurait leurs communications.

En dernier lieu, les capitales, surtout dans les pays dont l'existence est aussi concentrée que la nôtre, constitueront toujours pour une armée victorieuse des objectifs décisifs.

Il serait facile de déterminer ainsi à l'avance les points d'un théâtre d'opérations qui sont appelés à servir de but aux mouvements offensifs d'une armée.

Il est donc permis de conclure de ce qui précède, à propos du choix des objectifs, les principes suivants :

1° Généralement le *premier objectif d'une armée sera la principale armée ennemie;*

2° Les points stratégiques d'un théâtre d'opérations ont une importance qui doit être indiquée par la situation des armées ;

3° L'occupation de ces points stratégiques s'effectue dans l'ordre indiqué par le but même de la guerre ;

4° Après la principale armée ennemie, les objectifs les plus importants sont d'habitude les grandes stations de chemins de fer, les places fortes, les nœuds de communication et, enfin, la capitale.

Il est cependant des circonstances dans lesquelles l'occupation de la capitale d'un pays rapporte peu d'avantages. Témoin celle de Madrid, en 1808, et celle de Moscou, en 1812.

Mais, là encore, il s'agissait d'exceptions.

II. — Lignes stratégiques.

Les lignes stratégiques sont les directions qui intéressent les armées. Elles sont assez nombreuses ; mais il suffira d'étudier ici les plus importantes.

Prenons d'abord celles qui servent de point de départ aux mouvements des armées, les *bases d'opérations*.

1° Bases d'opérations.

Pour un grand nombre de militaires, les bases n'existent plus ; les chemins de fer les auraient remplacées. Cette appréciation est inexacte. Les bases existent toujours ; à défaut d'autre preuve, il suffirait de citer les parties du mémoire préparé, en 1868, par le maréchal de Moltke, relatives au choix des bases dans une guerre contre la France. Ce qui est vrai, c'est que les transformations de notre époque ont modifié les bases d'opérations.

Aujourd'hui, comme autrefois, avant de commencer les opérations, une armée est forcée de rassembler, entre elle et ses dépôts, des approvisionnements où ses corps, une fois en marche, puiseront les premières ressources et où ils enverront leurs indisponibles.

Ces points seront nécessairement choisis sur les lignes de communications, par conséquent sur des voies ferrées, dans des stations de chemins de fer importantes et, autant que possible, derrière une ligne de défense.

Ils formeront une ligne de *centres régulateurs du mouvement des armées*.

C'est sur cette ligne que les ressources de toute nature venant de l'arrière, mises en œuvre dans l'intérieur du pays pour l'entretien des armées, seront expédiées par les autorités locales et les services généraux qui dépendent du Ministre de la guerre ; tandis qu'en avant de cette ligne, ces mêmes ressources seront utilisées suivant les besoins par les divers services qui appartiennent aux armées d'opérations, et sont sous l'autorité directe du généralissime.

En 1870, indépendamment des régions de son territoire qui servaient de centres de ressources à ses corps d'armée, l'armée allemande avait, à la fin du mois de juillet 1870, des approvisionnements pour six semaines rassemblés dans les principales places du Rhin. Ce fleuve était donc, au moins en apparence, sa base d'opérations.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Mais, en réalité, ces centres d'approvisionnements n'ont eu sur ses opérations d'autre influence que celle de magasins intermédiaires entre les corps d'armée et leur région. Ils ne constituaient pas *une base d'opérations*.

Dans le service militaire des chemins de fer, on entend par base d'opérations : *la ligne des points de débarquement d'une armée.*

Puis, lorsque l'armée prend l'offensive, cette base change de nom et s'appelle : *la ligne des stations de transition.* Cette ligne se déplace à mesure que l'armée s'avance. Elle forme alors une nouvelle base d'un caractère éventuel.

Dans la défensive, au point de vue des transports, la base est constituée autrement. Chaque armée doit avoir une ligne de stations centrales de chemins de fer, dans lesquelles seront réunies les principales ressources envoyées aux corps d'armée par les dépôts de leur région. C'est cette ligne qui est considérée comme sa base. Dans la défensive, en réalité, la base sera partout et les lignes de communications pourront être changées suivant les exigences de la situation.

Pour le service des chemins de fer, il existe donc aujourd'hui dans les opérations : des *bases principales*, qui sont les centres d'approvisionnements des armées, et des *bases éventuelles* variables suivant les événements de guerre, qui sont formées par les points intermédiaires sur lesquels on concentre les ressources. Par le fait, ce sont là des bases de transports, ou mieux encore des lignes de magasins militaires, et rien de plus. Pour le démontrer, il suffit de rappeler le rôle que ces stations-magasins ont joué en 1870.

Centres d'approvisionnements des armées allemandes en 1870. — A la fin du mois de juillet 1870, les Allemands avaient rassemblé des approvisionnements pour 7 corps d'armée pendant six semaines à Cologne, Coblentz,

Bingen, Mayence, Hausen, près de Francfort, et Mannheim. Quelques jours plus tard, les approvisionnements de Cologne et de Wesel étaient transportés à Bingen et rapprochés par conséquent des points de rassemblement des troupes. En même temps d'autres dépôts-magasins étaient créés à Heidelberg et à Meckesheim, pour le grand-duché de Bade ; à Germersheim, Ludwigshafen et Neustadt, pour la Bavière ; enfin à Bruchsal, pour le Wurtemberg. Tous ces points étaient des stations principales ou des points d'embranchement des voies ferrées qui débouchent sur le Rhin.

En prévision des difficultés d'entretien des troupes pendant la durée des transports à la frontière, le service de l'intendance avait en outre réuni dans chaque région de corps d'armée des vivres pour six semaines. Une partie de ces denrées fut emportée par les régiments sur la zone de concentration. Et jusqu'au jour où les chemins de fer purent transporter des approvisionnements, les troupes vécurent avec ces ressources, auxquelles il fallut ajouter celles qu'on put trouver dans les cantonnements et surtout les vivres rassemblés dans les places du Rhin.

Pour exploiter les ressources locales, l'intendance allemande admit que les provinces rhénanes, malgré leur abondance, ne pourraient pas fournir plus de deux jours de vivres aux troupes agglomérées sur la zone de concentration.

Dans les premiers jours d'août, dès que les armées allemandes eurent constaté notre attitude défensive, les dispositions prises pour leurs centres d'approvisionnements furent modifiées.

La première armée établit des dépôts provisoires à Fraulautern et à Trèves, en arrière de son flanc droit.

La deuxième fit de même, et en créa sur la rive gauche du Rhin, à Kreuznach, Alzey et Worms.

La troisième ne changea rien encore aux mesures déjà prises.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Après la bataille de Sedan et la reddition de Metz, les Allemands installèrent leurs principales stations de vivres à Pont-à-Mousson, Nancy et Lunéville.

Plus tard, quand les opérations s'étendirent autour de Paris, dans le Nord, dans le bassin de la Loire et dans celui de la Haute-Saône, la ligne des stations de transition des armées ennemies se développa par Chantilly (ligne de Paris à Amiens) ;

Soissons (ligne de Paris à Laon) ;

Reims (point d'embranchement des lignes du Nord, de l'Est et du Sud-Est) ;

Châlons (ligne de Paris à Strasbourg) ;

Blesme (embranchement de la ligne précédente avec celles du Sud-Est) ;

Enfin, Chaumont en Bassigny (point de raccord des principales lignes de l'Est).

La réunion de ces stations de chemins de fer représentait une ligne accidentelle de magasins placés sur les voies de ravitaillement des armées et ayant pour effet de régulariser les mouvements de transports qui résultaient des besoins des troupes. C'étaient donc bien des centres d'approvisionnements où, suivant l'expression officiellement admise en France aujourd'hui, des *stations de transition*. Mais, au point de vue stratégique, il serait faux d'appeler ces lignes des bases d'opérations.

D'autre part, si on laisse de côté ces centres d'approvisionnements et si l'on cherche à se rendre compte de l'influence *des zones de concentration* sur les opérations, on s'aperçoit que ce sont bien ces zones ou, si on le préfère, *les zones frontières par lesquelles les armées communiquent avec leurs pays qui constituent aujourd'hui les véritables bases d'opérations*.

Bases d'opérations des armées allemandes en 1870. — Prenons pour exemple la guerre de 1870-71. Avant les hostilités, plusieurs combinaisons s'offraient à notre armée.

Elle pouvait d'abord prendre l'offensive par la ligne de la Meuse et déboucher sur Cologne. Dans ce cas, d'après le mémoire écrit en 1868 par le maréchal de Moltke, les armées allemandes se seraient concentrées sur la Moselle, au sud de notre ligne d'opérations, menaçant notre flanc droit et nos communications. Elles nous forçaient ainsi à livrer bataille face au sud, dans une position désavantageuse.

D'après le projet même du maréchal, c'étaient les provinces rhénanes et la Moselle qui devaient lui servir de base d'opérations.

Notre armée pouvait encore pénétrer en Allemagne, en violant la neutralité de la Suisse. Mais cette opération était regardée par les Prussiens comme offrant trop de dangers.

Il ne nous restait pour zone de concentration que la contrée entre Metz et Strasbourg. Là, notre premier intérêt était de pénétrer en Allemagne par la vallée du Mein, pour séparer les États du Sud de ceux du Nord. D'après son mémoire, le maréchal estimait qu'il nous faudrait ensuite conclure un arrangement avec les premiers, puis prendre leur pays *pour nouvelle base* et nous avancer ensuite vers l'Elbe.

Dans ce cas, les Allemands se seraient concentrés sur la rive droite du Rhin. Toutefois, comme il leur était plus avantageux de menacer notre flanc gauche et nos communications, ils auraient adopté pour *zone de concentration* le Palatinat bavarois, qui s'étend au sud-est de la Basse-Moselle, ce qui eut lieu en réalité.

Ce fut donc la contrée comprise entre Trèves et Landau qui fut la *base d'opérations* des armées allemandes.

Une fois là, en raison de notre attitude défensive, leurs premiers objectifs stratégiques et leurs lignes d'opérations se trouvèrent définis.

Nos principales masses en Alsace et en Lorraine constituaient les objectifs et les faisceaux de routes qui conver-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

geaient de chaque côté des Vosges, sur Metz et sur Strasbourg, centres de réunion de ces masses, formaient les lignes d'opérations obligées.

Définition des bases. — On peut donc conclure que la *base d'opérations* d'une armée est la zone frontière *sur laquelle* ses corps d'armée se concentrent *avant d'entrer en action.*

D'après l'exemple que nous offrent les débuts de la campagne de 1870, on voit que ce qui est modifié dans les bases d'opérations, c'est surtout l'établissement des magasins, dépôts, hôpitaux, etc. Ceux-ci se trouvent transportés sur les voies ferrées principales, en arrière de la base proprement dite.

Dès lors, il n'est plus nécessaire de laisser des réserves sur cette base pour la garder; mais il est tout aussi important qu'autrefois de posséder des places fortes qui garantissent la possession des voies ferrées chargées de relier la base à son pays.

La France, en 1870, avait donc pour base d'opérations la zone Metz-Strasbourg ; mais c'était une base offensive établie en prévision d'événements dont les premiers combats arrêtèrent le cours.

On eut le tort d'établir les premiers approvisionnements sur cette base même, au lieu de les placer sur les voies ferrées en arrière. Aussi tombèrent-ils au pouvoir de l'ennemi, lorsqu'un des points d'appui de la base nous fut enlevé et que nous fûmes réduits à la défensive.

A partir de ce moment, le pays tout entier devenait la base d'opérations de nos forces ; mais cette désignation s'appliquait plus exactement à la région qui les reliait avec le Centre et le Midi, par conséquent à la zone Orléans-Langres qui aurait dû, dans ces conditions, être l'objet d'une organisation défensive et d'une résistance opiniâtre. Malheureusement, l'importance de cette contrée ne fut comprise que lorsque les Allemands s'en furent emparés.

Un autre élément, qui conserve son influence, est la direction de la base par rapport aux lignes d'opérations de l'adversaire.

Direction des bases d'opérations. — Cette direction sera perpendiculaire ou oblique à ces lignes ; ou bien, à la fois perpendiculaire et oblique.

Perpendiculaire aux lignes d'opérations de l'ennemi, elle donnera lieu à des luttes sur le front d'opérations, sans menace immédiate sur les communications.

Oblique, elle permettra de menacer un flanc et placera déjà l'ennemi dans une position défavorable. Oblique et perpendiculaire à la fois, elle donnera lieu à des mouvements combinés et convergents dont l'exécution exposera l'ennemi à des situations critiques.

Les meilleures bases d'opérations seront donc celles qui, en couvrant les communications de l'armée, menaceront le plus directement celles de l'adversaire, c'est-à-dire les bases en équerre.

Base de Napoléon en 1805. — En 1805, Napoléon avait ainsi une base d'opérations sur le Rhin, menaçant de front les troupes autrichiennes et une sur le Mein, qui était presque parallèle à leurs lignes d'opérations et menaçait leurs derrières. La capitulation d'Ulm en fut le résultat.

En 1806, Napoléon avait une base apparente sur le Rhin, qui s'étendait de Mayence à Strasbourg. Aussi quand les Prussiens connurent les grands rassemblements qu'il effectuait dans la vallée du Mein, leur premier plan fut-il de marcher sur Mayence par Francfort, pour le couper de sa base.

En réalité, grâce à son alliance avec les États du Sud, Napoléon avait choisi une base oblique à la précédente et à celle que les Prussiens avaient adoptée au nord des monts de Thuringe. Elle s'étendait de Wurtzbourg à Kronach, par Bamberg. Il massa ensuite ses forces à l'extré-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

mité de sa base, à Cobourg, Kronach, Bayreuth, transformées en places du moment, puis déboucha rapidement sur Saalfeld, Saalbourg et Hof, en débordant la gauche de l'armée prussienne et en menaçant ses communications (V. *planche V*).

Le brillant résultat de cette combinaison est connu. Il est inutile d'y revenir. Mais au point de vue du choix des bases et de l'importance de leur direction, il est intéressant de voir comment ce résultat avait été prévu à l'avance et expliqué par Napoléon lui-même, avant la campagne :

« **Exposé du plan d'opérations que compte suivre l'Empereur.**
« **Instructions.**

« *Au roi de Hollande.*

« Mayence, 30 septembre 1806.

« Je vous expédie M. de Turenne, qui est officier d'or-
« donnance près de ma personne ; il vous remettra en
« main propre la présente, qui a pour objet de vous faire
« connaître le plan d'opérations que je me propose de
« suivre. Il est probable que les hostilités commenceront
« le 6 du mois d'octobre. »

Première note. — « Mon intention est de concentrer
« toutes mes forces sur l'extrémité de ma droite, en lais-
« sant tout l'espace entre le Rhin et Bamberg entièrement
« dégarni, de manière à avoir près de 200,000 hommes
« réunis sur un même champ de bataille. Si l'ennemi
« pousse des partis entre Mayence et Bamberg, je m'en
« inquiéterai peu, parce que ma ligne de communication
« sera établie sur Forchheim, qui est une petite place
« forte, et de là sur Würzburg. La nature des événements
« qui peuvent avoir lieu est incalculable, parce que l'en-

« nemi, qui me suppose la gauche au Rhin et la droite en
« Bohème, et qui croit ma ligne d'opérations parallèle à
« mon front de bataille, peut avoir un grand intérêt à
« déborder ma gauche, et qu'en ce cas, je puis le jeter
« sur le Rhin. »

Deuxième note. — « Mes premières marches menacent
« le cœur de la monarchie prussienne, et le déploiement
« de mes forces sera si imposant et si rapide, qu'il est
« probable que toute l'armée prussienne de Westphalie
« se ploiera sur Magdeburg et que tout se mettra en
« marche à grandes journées pour défendre la capitale. »

Campagne de 1800. — La campagne de 1800 nous fournit un exemple plus remarquable encore du choix des bases et des conséquences d'une direction avantageuse.

Bonaparte, alors premier consul, devait faire face à l'Autriche, sur le Rhin et sur les Alpes, de Mayence à Gênes. Saisissant l'importance du Danube comme ligne d'opérations principale, il voulait réunir une masse de 180,000 hommes sur le Rhin et une de 40,000 sur les Alpes. Son plan reposait sur les avantages que lui procuraient : 1° l'occupation de la Suisse, dont le territoire s'étendait entre les deux théâtres d'opérations formés par les bassins du Danube et du Pô ; 2° le choix d'une première base en équerre de Strasbourg à Bâle et de Bâle à Constance ; 3° l'adoption d'une deuxième base en équerre, de Marseille à Lyon et de Lyon au Saint-Gothard.

Il pouvait ainsi tourner les défilés de la forêt Noire et pénétrer dans la vallée du Danube, en coupant les communications des Autrichiens avec l'Italie. Il pouvait ensuite déboucher dans la vallée du Pô, par le Saint-Gothard, vers Milan, et couper ainsi les lignes de communication du général autrichien Mélas, pendant que Masséna le retenait à Gênes.

Afin d'assurer l'exécution de ce plan, Bonaparte fit

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

adresser à Moreau, général en chef de l'armée du Rhin, les instructions suivantes :

« *Au général Berthier, ministre de la guerre.*

« Paris, 1er mars 1800.

« Vous ferez part au général en chef Moreau de mon « désir qu'il place pour garnison, à Mayence, Strasbourg « et dans toutes les places de première ligne, les dépôts « de toutes ses demi-brigades et de ses régiments de « cavalerie.

« Qu'avant le 1er germinal, toute son armée se trouve « le plus concentrée que faire se pourra dans l'intervalle « de Bâle à Constance, et, pour la facilité des subsistances, « la gauche pourra s'étendre jusqu'à Strasbourg.

« Qu'il fasse le plus tôt possible jeter un pont sur l'Aar « de manière que tous les mouvements de Bâle à Con- « stance soient extrêmement rapides.

« Qu'il fasse rassembler tout ce qui est nécessaire pour « pouvoir jeter trois ponts, dont l'étendue sera calculée « sur la largeur du Rhin, entre Schaffouse et Constance. »

Quelques jours plus tard, il écrivait à Moreau :

« Les Consuls de la République ont arrêté, citoyen « général, après avoir considéré la position de nos « troupes en Suisse, sur le Rhin, en Italie et la formation « de l'armée de réserve à Dijon, le plan d'opérations « suivant :

« Du 20 au 30 germinal, vous passerez le Rhin avec « votre corps d'armée, en profitant des avantages que « vous donnera l'occupation de la Suisse pour tourner la « forêt Noire et rendre nuls les préparatifs que l'ennemi « pourrait avoir faits pour en disputer les gorges.

« Le corps de réserve sera spécialement chargé de « garder la Suisse.

« Le but de votre mouvement en Allemagne avec votre « corps d'armée doit être de pousser l'ennemi en Bavière, « de manière à lui intercepter la communication directe « avec Milan par le lac de Constance et les Grisons. Dès « l'instant que ce but sera atteint et que l'on sera sûr qu'à « tout événement la grande armée ennemie ne pourra, « même en supposant qu'elle vous obligeât à vous « reployer, reconquérir l'espace qu'elle aurait perdu « qu'en dix ou douze jours de temps, l'intention des « Consuls est de faire garder la Suisse par les dernières « divisions de l'armée de réserve, composées de troupes « moins aguerries que les corps qui composeront votre « réserve, et de détacher votre réserve avec l'élite de « l'armée de réserve de Dijon, pour entrer en Suisse par « le Saint-Gothard et le Simplon et opérer la jonction « avec l'armée d'Italie dans les plaines de la Lom- « bardie. »

Moreau ne comprit pas ce plan, dont la grandeur et l'ensemble dépassaient peut-être la portée de son esprit.

Il répondit à ces instructions en envoyant le général Dessole, son chef d'état-major, au ministre de la guerre, pour proposer de passer le Rhin à Mayence, Strasbourg et Bâle et de déboucher droit sur Ulm.

Cependant, après un échange de vues, il consentit à faire une démonstration contre la gauche de l'armée autrichienne, par les villes forestières d'Engen et de Stokach.

A cet effet, il devait faire déboucher sa gauche sous les ordres du général Sainte-Suzanne, par Kehl ; son centre (Saint-Cyr) par Neuf-Brisach, et sa réserve par Bâle. Il comptait attirer ainsi l'attention du maréchal Kray sur le val d'Enfer et les passages de la Kintzig, se dérober ensuite par un mouvement de flanc, remonter la rive droite du Rhin, masser ses forces entre Saint-Blaise et Stuhlingen et faire franchir le Rhin par son aile droite, à Stein.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Voici le jugement que Napoléon a porté sur le choix de cette base et sur la combinaison qui en résultait :

« Sainte-Suzanne passa le Rhin à Kehl, Saint-Cyr à « Neuf-Brisach ; ils devaient se joindre dans le Brisgau. « Moreau en sentit le danger ; il rappela Sainte-Suzanne « sur la rive gauche, pour lui faire repasser le Rhin sur « le pont de Neuf-Brisach ; ce fut un faux mouvement et « non pas une ruse de guerre. La marche de trente lieues « de Vieux-Brisach à Bâle et Schaffouse, par la rive droite « du Rhin, était fâcheuse ; l'armée présentait son flanc « droit au Rhin et son flanc gauche à l'ennemi ; elle était « dans un cul-de-sac, au milieu des ravins, des forêts et « des défilés. Le feld-maréchal Kray fut alors prévenu où « voulait aller son ennemi ; il eut huit jours pour se con- « centrer ; aussi fut-il réuni en bataille à Engen et Stoc- « kach et en mesure de couvrir ses magasins et Ulm avant « le général français qui, cependant, avait l'initiative du « mouvement. Si Moreau eût débouché par le lac de Con- « stance avec toute l'armée, il eût surpris, défait et pris la « moitié de l'armée autrichienne ; les débris n'auraient pu « se rallier que sur le Neckar ; il fût arrivé à Ulm avant « elle. Que de grands résultats ! La campagne eût été déci- « dée dans les quinze premiers jours. »

Tandis que Moreau commettait ces fautes, Napoléon, confiant dans son génie, avait résolu de poursuivre en Italie l'exécution de ses projets et d'utiliser la base d'opérations concentrique que lui offraient les Alpes, du Saint-Gothard au col de Tende.

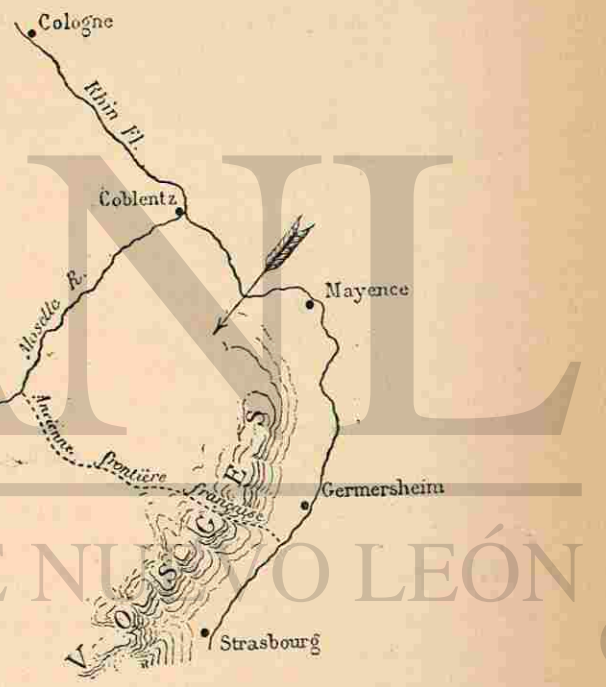
On sait quels succès décisifs furent la conséquence de cette habile combinaison.

On voit que, dans ces deux campagnes, Napoléon avait donné la préférence à des bases en équerre et les observations qu'elles lui inspirèrent plus tard ne laissent aucun doute sur la supériorité qu'il leur attribuait.

Les Allemands ont reconnu depuis longtemps toute la valeur des bases en équerre. Aussi, avec l'esprit de suite

qui les caractérise, il est rare que dans les traités qu'ils ont conclus à la fin de leurs guerres, ils ne se soient pas ménagé, pour l'avenir, des bases avantageuses.

Frontière française en 1815. — C'est ainsi qu'en 1815 le général de Müffling, chef d'état-major de Blücher, insista pour que notre frontière fût tracée par Sarreguemines et Wissembourg. C'était pour réserver à ses compatriotes une base en équerre contre nous, par Cologne, Mayence, Germersheim, permettant de tourner les Vosges sans obstacles.



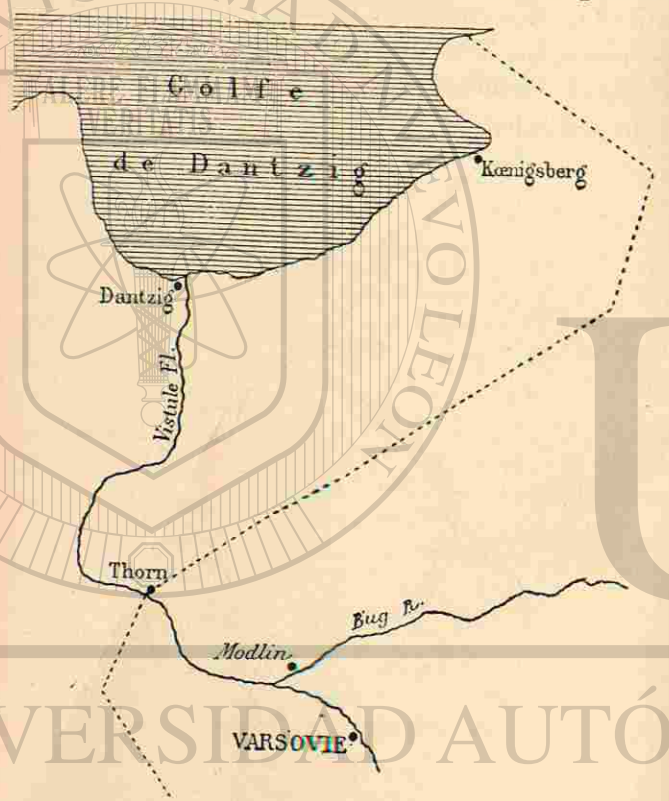
En 1870, les Prussiens se sont empressés d'utiliser cette configuration topographique de la frontière.

C'est toujours dans le même ordre d'idées que l'on enseigne officiellement en Allemagne que, dans le cas d'une guerre avec la Russie, la marche d'une armée prus-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

sienne sur Varsovie devrait s'effectuer par Thorn et la rive droite de la Vistule et non par Posen.

Bases des Allemands contre les Russes. — Car, dans ce dernier cas, la forme enveloppante de la Vistule permettrait aux Russes de couper par le nord les communications allemandes, tandis qu'au contraire, dans le premier



cas, ce sont les Allemands, basés sur Thorn, Dantzig et Kœnisgberg, qui menacent les communications des Russes avec Saint-Pétersbourg (1) (*Voir le croquis ci-dessus*).

(1) Général Pierron.

Aujourd'hui, la frontière que les Allemands victorieux nous ont imposée par le traité de Francfort a également pour but de leur assurer une base en équerre. Cette frontière s'étend de Metz au Donon et du Donon au ballon de Servance. Elle forme ainsi un angle ouvert qui leur permettra, dans une prochaine campagne, d'adopter une base d'opération enveloppante et des lignes d'opérations convergentes vers la Haute-Moselle, en tournant la Meurthe.

Il est du reste tout naturel qu'un traité assure au vainqueur des avantages semblables. L'essentiel est d'en bien saisir toute la portée. Elle est telle, qu'un peuple avisé ne devrait jamais la négliger.

Étendue des bases d'opérations. — La bonne direction des bases n'est pas leur unique qualité. Leur étendue a aussi sa valeur, et il est probable que les campagnes à venir leur attribueront, sous ce rapport, une importance nouvelle. En effet, au moment où elles se rassemblent, les armées sont déjà près du théâtre des premiers engagements. Elles doivent donc être assez déployées pour vivre et assez concentrées pour combattre. Par suite, il faut que l'espace de terrain qu'elles occupent leur permette de se réunir en un jour pour livrer bataille. On peut en conclure que les armées auront intérêt à n'occuper sur leurs bases qu'une étendue resserrée par rapport à leurs effectifs, et que les déploiements stratégiques ne pourront généralement pas être trop développés. Mais il n'en est pas moins vrai que, plus une base est large, mieux on peut changer sa ligne de communication et plus il est par conséquent difficile de s'en emparer. A ce point de vue, les avantages des bases d'opérations étendues n'ont pas diminué. Seul, l'emploi de la base a été modifié.

Les Allemands ont appliqué ce principe, en 1870, avec une netteté qui n'a pas été sans influence sur leurs premiers succès.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Vers le 3 août en effet, tandis que l'armée française avait 260,000 hommes environ répartis sur une zone de 200 kilomètres de Sierck à Belfort, les armées allemandes, au contraire, qui comptaient déjà plus de 400,000 combattants, n'occupaient que l'espace compris entre Bettingen et Landau, c'est-à-dire 72 kilomètres.

Formations des troupes sur les bases. — L'obligation de resserrer les troupes sur leurs bases, en raison des probabilités de luttes prochaines, combinée avec l'accroissement des effectifs, entraînera des dispositifs en échelons. On est du reste conduit au même résultat par la nécessité d'échelonner sur les voies ferrées les quais militaires de débarquement.

Dans la marche des armées allemandes sur la Sarre, du 2 au 6 août 1870, la première armée formait échelon avancé avec les IIIe et IVe corps de la deuxième armée ; puis venaient la garde, les Xe, IXe et XIIe corps, répartis sur la ligne de débarquement des trains, à une distance moyenne d'une journée de marche. Il arriva même un moment où l'étendue de terrain occupée par ces masses fut tellement resserrée que divers corps furent enchevêtrés.

Il résulte de ces considérations, qu'indépendamment de sa direction, une base, pour être avantageuse, doit avoir une étendue proportionnée aux masses qu'on veut y concentrer et une profondeur suffisante pour les divers échelons qu'il s'agira de former.

Il est une autre condition qui s'impose désormais d'une façon absolue. Une bonne base doit servir de débouché à un nombre de voies ferrées assez considérable pour permettre le débarquement des corps d'armée et leur déploiement stratégique dans le minimum de temps.

Cette condition ne peut être réalisée que par la prévoyance des gouvernements, par une prolongation d'efforts et de dépenses qui offre toujours des difficultés.

En 1870, les Allemands avaient ainsi préparé, aux abords de leur base, neuf débouchés de lignes, dont trois sur la base même, à Neunkirchen, Hombourg, Landau, et les six autres à proximité. Depuis cette époque, ils ont accompli un travail analogue, mais plus perfectionné encore, dans leur nouvelle province d'Alsace-Lorraine. Là, leurs débouchés paraissent former deux zones : l'une comprise entre Thionville, Metz, Sarrebourg, Sarreguemines, et l'autre entre Saverne, Strasbourg, Mulhouse. Tout porte à croire que, dans une prochaine guerre, ces deux zones leur serviraient pour établir leurs troupes sur une base en équerre.

En résumé, il résulte de ces aperçus les considérations suivantes :

1° *Les bases d'opérations ont été transformées par l'établissement des chemins de fer.*

2° *Les approvisionnements rassemblés autrefois sur les bases se trouvent répartis désormais sur les voies ferrées, chargées des transports des armées.*

3° *Les bases d'opérations sont les zones frontières qui relient les armées à leur pays et sur lesquelles elles se concentrent avant d'opérer.*

4° *La direction de la base, par rapport aux lignes d'opérations de l'ennemi, a d'autant plus d'importance que les masses sont plus nombreuses et les premières luttes plus imminentes.*

5° *Une base en équerre est toujours celle qui présente les conditions les plus avantageuses.*

6° *Une base doit posséder un nombre de débouchés de voies ferrées suffisant pour assurer la prompte concentration de l'armée.*

Quant aux dispositifs à donner aux armées sur les bases, ils trouveront leur place dans l'étude des concentrations.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Vers le 3 août en effet, tandis que l'armée française avait 260,000 hommes environ répartis sur une zone de 200 kilomètres de Sierck à Belfort, les armées allemandes, au contraire, qui comptaient déjà plus de 400,000 combattants, n'occupaient que l'espace compris entre Bettingen et Landau, c'est-à-dire 72 kilomètres.

Formations des troupes sur les bases. — L'obligation de resserrer les troupes sur leurs bases, en raison des probabilités de luttes prochaines, combinée avec l'accroissement des effectifs, entraînera des dispositifs en échelons. On est du reste conduit au même résultat par la nécessité d'échelonner sur les voies ferrées les quais militaires de débarquement.

Dans la marche des armées allemandes sur la Sarre, du 2 au 6 août 1870, la première armée formait échelon avancé avec les IIIe et IVe corps de la deuxième armée ; puis venaient la garde, les Xe, IXe et XIIe corps, répartis sur la ligne de débarquement des trains, à une distance moyenne d'une journée de marche. Il arriva même un moment où l'étendue de terrain occupée par ces masses fut tellement resserrée que divers corps furent enchevêtrés.

Il résulte de ces considérations, qu'indépendamment de sa direction, une base, pour être avantageuse, doit avoir une étendue proportionnée aux masses qu'on veut y concentrer et une profondeur suffisante pour les divers échelons qu'il s'agira de former.

Il est une autre condition qui s'impose désormais d'une façon absolue. Une bonne base doit servir de débouché à un nombre de voies ferrées assez considérable pour permettre le débarquement des corps d'armée et leur déploiement stratégique dans le minimum de temps.

Cette condition ne peut être réalisée que par la prévoyance des gouvernements, par une prolongation d'efforts et de dépenses qui offre toujours des difficultés.

En 1870, les Allemands avaient ainsi préparé, aux abords de leur base, neuf débouchés de lignes, dont trois sur la base même, à Neunkirchen, Hombourg, Landau, et les six autres à proximité. Depuis cette époque, ils ont accompli un travail analogue, mais plus perfectionné encore, dans leur nouvelle province d'Alsace-Lorraine. Là, leurs débouchés paraissent former deux zones : l'une comprise entre Thionville, Metz, Sarrebourg, Sarreguemines, et l'autre entre Saverne, Strasbourg, Mulhouse. Tout porte à croire que, dans une prochaine guerre, ces deux zones leur serviraient pour établir leurs troupes sur une base en équerre.

En résumé, il résulte de ces aperçus les considérations suivantes :

1° *Les bases d'opérations ont été transformées par l'établissement des chemins de fer.*

2° *Les approvisionnements rassemblés autrefois sur les bases se trouvent répartis désormais sur les voies ferrées, chargées des transports des armées.*

3° *Les bases d'opérations sont les zones frontières qui relient les armées à leur pays et sur lesquelles elles se concentrent avant d'opérer.*

4° *La direction de la base, par rapport aux lignes d'opérations de l'ennemi, a d'autant plus d'importance que les masses sont plus nombreuses et les premières luttes plus imminentes.*

5° *Une base en équerre est toujours celle qui présente les conditions les plus avantageuses.*

6° *Une base doit posséder un nombre de débouchés de voies ferrées suffisant pour assurer la prompte concentration de l'armée.*

Quant aux dispositifs à donner aux armées sur les bases, ils trouveront leur place dans l'étude des concentrations.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

2° Des fronts d'opérations.

On a souvent distingué le front stratégique du *front d'opérations*. Les hommes de guerre qui ont cru devoir faire cette différence ont désigné par *front stratégique* le front de marche des armées, et par *front d'opérations* l'espace géographique compris entre leurs fronts de marche.

En réalité, c'est le premier seul dont l'étendue et la direction dépendent des combinaisons du commandant en chef. Le second, au contraire, est le résultat des circonstances et des combinaisons des deux armées opposées. Il varie suivant ces combinaisons et s'impose généralement à chacun des adversaires le plus souvent, pendant toute la durée des opérations, avec ses avantages et ses inconvénients. Il suffira d'envisager ici les règles pratiques qui concernent les fronts stratégiques ou fronts de marche.

Le front de marche est l'espace *occupé par les têtes de colonnes d'une armée*. Il doit remplir des conditions déterminées.

On a déjà vu, à propos de la détermination des effectifs, que la première de ces conditions est d'avoir une étendue qui permette à l'armée de se concentrer en un jour pour combattre. Par conséquent, chaque corps d'armée ne doit pas avoir plus de 24 kilomètres à parcourir pour entrer en ligne.

Désormais, avec les masses qu'on mettra en mouvement, il faudrait, si c'était possible, que cette condition pût s'appliquer même au front stratégique d'un groupe d'armées. Il est clair, toutefois, qu'étant donné trois grandes armées, par exemple, on ne pourrait guère songer à les faire combattre réunies sur un même front linéaire. On sera donc conduit, dans l'avenir, plus peut-être que par le passé, à combiner les mouvements des armées, de manière à obtenir des attaques en équerre. C'est le moyen le plus fréquemment employé par le maréchal de Moltke pour faire concourir plusieurs armées à une même lutte. C'est ce qui arriva, en effet, à Kœniggrætz, le 3 juillet 1866, et à Sedan, le 1er septembre 1870.

On verra plus loin, à propos des marches, quels sont les dispositifs que ces combinaisons entraînent.

Direction des fronts. — Si l'étendue des fronts de marche a une importance au point de vue de la concentration des forces un jour de bataille et si elle influe sur les effectifs qu'il est possible de mettre en ligne, on voit que leur direction n'a pas une action moins efficace.

Cette action est analogue à celle qui est attribuée aux bases d'opérations. Par conséquent, les fronts à la fois perpendiculaires et obliques, par rapport au front des forces opposées, ou, comme on vient de le dire, les fronts en équerre, seront les plus avantageux, pourvu qu'ils couvrent leurs propres communications, tout en menaçant celles de l'ennemi.

Par suite, un front stratégique parallèle à la ligne d'opérations de l'adversaire constituera une menace directe pour ses communications ; et, s'il est appuyé sur une seconde base perpendiculaire, il aura pour conséquence de placer l'ennemi dans une position critique.

C'est un front de cette nature que comptaient prendre les Prussiens, en 1870, si nous avions envahi l'Allemagne du Sud. Ils auraient fait face au sud, parallèlement à notre ligne d'opérations, Strasbourg, Würtzbourg, en s'appuyant à droite sur les places du Rhin. Cette manœuvre nous eût empêchés de continuer notre offensive.

Napoléon a su parfois modifier son front stratégique de manière à lui donner les directions les plus avantageuses.

Liaison des armées ; protection de leurs flancs. — Indé-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

2° Des fronts d'opérations.

On a souvent distingué le front stratégique du *front d'opérations*. Les hommes de guerre qui ont cru devoir faire cette différence ont désigné par *front stratégique* le front de marche des armées, et par *front d'opérations* l'espace géographique compris entre leurs fronts de marche.

En réalité, c'est le premier seul dont l'étendue et la direction dépendent des combinaisons du commandant en chef. Le second, au contraire, est le résultat des circonstances et des combinaisons des deux armées opposées. Il varie suivant ces combinaisons et s'impose généralement à chacun des adversaires le plus souvent, pendant toute la durée des opérations, avec ses avantages et ses inconvénients. Il suffira d'envisager ici les règles pratiques qui concernent les fronts stratégiques ou fronts de marche.

Le front de marche est l'espace *occupé par les têtes de colonnes d'une armée*. Il doit remplir des conditions déterminées.

On a déjà vu, à propos de la détermination des effectifs, que la première de ces conditions est d'avoir une étendue qui permette à l'armée de se concentrer en un jour pour combattre. Par conséquent, chaque corps d'armée ne doit pas avoir plus de 24 kilomètres à parcourir pour entrer en ligne.

Désormais, avec les masses qu'on mettra en mouvement, il faudrait, si c'était possible, que cette condition pût s'appliquer même au front stratégique d'un groupe d'armées. Il est clair, toutefois, qu'étant donné trois grandes armées, par exemple, on ne pourrait guère songer à les faire combattre réunies sur un même front linéaire. On sera donc conduit, dans l'avenir, plus peut-être que par le passé, à combiner les mouvements des armées, de manière à obtenir des attaques en équerre. C'est le moyen le plus fréquemment employé par le maréchal de Moltke pour faire concourir plusieurs armées à une même lutte. C'est ce qui arriva, en effet, à Kœniggrætz, le 3 juillet 1866, et à Sedan, le 1er septembre 1870.

On verra plus loin, à propos des marches, quels sont les dispositifs que ces combinaisons entraînent.

Direction des fronts. — Si l'étendue des fronts de marche a une importance au point de vue de la concentration des forces un jour de bataille et si elle influe sur les effectifs qu'il est possible de mettre en ligne, on voit que leur direction n'a pas une action moins efficace.

Cette action est analogue à celle qui est attribuée aux bases d'opérations. Par conséquent, les fronts à la fois perpendiculaires et obliques, par rapport au front des forces opposées, ou, comme on vient de le dire, les fronts en équerre, seront les plus avantageux, pourvu qu'ils couvrent leurs propres communications, tout en menaçant celles de l'ennemi.

Par suite, un front stratégique parallèle à la ligne d'opérations de l'adversaire constituera une menace directe pour ses communications ; et, s'il est appuyé sur une seconde base perpendiculaire, il aura pour conséquence de placer l'ennemi dans une position critique.

C'est un front de cette nature que comptaient prendre les Prussiens, en 1870, si nous avions envahi l'Allemagne du Sud. Ils auraient fait face au sud, parallèlement à notre ligne d'opérations, Strasbourg, Würtzbourg, en s'appuyant à droite sur les places du Rhin. Cette manœuvre nous eût empêchés de continuer notre offensive.

Napoléon a su parfois modifier son front stratégique de manière à lui donner les directions les plus avantageuses.

Liaison des armées ; protection de leurs flancs. — Indé-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

pendamment des conditions d'étendue et de direction, les fronts de marche doivent offrir aux armées le moyen de rester en liaison constante entre elles et d'avoir leurs flancs protégés.

Par conséquent, toutes les fois qu'un front de marche sera coupé par des obstacles de terrain d'un accès difficile, la situation de l'armée sera défavorable.

En 1796, Würmser, descendant du Tyrol et laissant le lac de Garde entre ses colonnes, paya cette faute de la perte de son armée.

En 1870, les armées allemandes sont restées séparées par les Vosges en deux groupes distincts, du 4 au 13 août, avec deux fronts de marche divergents : d'un côté, les Ire et IIe armées ; de l'autre, la IIIe. Cette combinaison était une conséquence obligée des difficultés du terrain. Mais le commandant en chef des armées allemandes savait que les corps intacts de l'armée française ne pouvaient se placer entre ses groupes et qu'ils se trouvaient en avant de son front, sur la Moselle. L'isolement momentané de ces deux masses n'offrait donc, dans ce cas, aucun danger. Cet exemple nous montre déjà combien, avec le développement des masses modernes, les conditions de liaison des armées seront plus difficiles à remplir qu'autrefois.

Il serait superflu d'ailleurs de s'appesantir davantage sur l'étude des fronts stratégiques. Sa place est naturellement indiquée dans celle des marches. On y reviendra donc plus loin, pour la traiter avec les détails pratiques qu'elle comporte.

3° Des lignes d'opérations.

Les définitions des lignes d'opérations sont souvent vagues ou confuses.

On a généralement admis que la ligne d'opérations d'une armée était le faisceau des voies de communications qui la conduisent de sa base à son objectif.

Mais on peut objecter, qu'à notre époque, la base d'opérations n'est pas aussi nettement définie qu'autrefois ; qu'une armée ne marche pas toujours de sa base vers un objectif, et qu'enfin les objectifs sont parfois des points mobiles, d'autres armées en mouvement, par exemple, qui se déplacent chaque jour. Ainsi, après une première bataille, quand l'armée victorieuse se porte sur la principale masse ennemie, elle marche d'un objectif sur un autre et n'en suit pas moins pour cela une ligne d'opérations.

Enfin il est rare, qu'à certains moments, on ne confonde pas la ligne d'opérations avec la ligne des communications. Pour plus de précision, nous admettrons que la *ligne d'opérations d'une armée est simplement la direction générale suivie par ses colonnes*. Elle embrasse naturellement un faisceau de routes et autant que possible une voie ferrée, quelquefois même plusieurs. C'est donc une véritable zone de terrain. On la désigne par sa direction générale ou par la route principale du réseau.

La ligne d'opérations d'une armée doit la conduire à ses premières rencontres et, le plus souvent, à des engagements décisifs. Elle a donc une importance extrême ; son choix touche par ce fait aux plus hautes combinaisons de la stratégie, et il n'est pas étonnant que les principes qui le régissent aient été profondément médités par tous les hommes de guerre.

Considérés dans leur ensemble, ces principes se rapportent à trois ordres de fait, savoir :

La direction de la ligne d'opérations ;
La nécessité de n'en avoir qu'une ;
L'avantage des lignes intérieures.

(*a*) Direction des lignes d'opérations.

Pour Napoléon et l'archiduc Charles, la direction des lignes d'opérations la plus avantageuse est celle qui

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

permet de menacer les communications de l'ennemi sans compromettre les siennes.

Telle est la règle générale. Mais sous cette forme, son énoncé reste un peu vague. Aussi comporte-t-elle des développements et des exceptions. Jomini les a définis dans les termes suivants :

1° « *La direction à donner à la ligne d'opérations d'une armée dépend de la configuration géographique du théâtre d'opérations et de l'emplacement des forces ennemies.*

2° « On ne peut adopter qu'une direction générale de marche sur le centre des forces ennemies ou sur une aile, *mais de préférence sur l'aile qui est la plus rapprochée des lignes de communication de l'adversaire.*

3° « On peut prendre cette direction sur le front et sur les deux ailes de l'ennemi si l'on a une grande supériorité numérique ; *mais, dans tout autre cas, c'est une faute capitale.*

« En général, si l'ennemi divise ses forces sur un front trop étendu, il vaut mieux diriger sa ligne d'opérations sur son centre. Dans toute autre hypothèse, si on est maître de son choix, *il vaudra mieux prendre cette direction sur l'une des ailes de l'ennemi, et de là sur ses communications.*

4° La configuration des frontières exerce généralement une grande influence sur la direction à donner aux lignes d'opérations et sur les avantages qu'on peut en retirer.

« Les positions centrales qui forment un angle saillant vers l'ennemi, comme la Bohème et la Suisse, sont les plus avantageuses, parce qu'elles mènent naturellement à l'adoption des lignes intérieures et facilitent les moyens de prendre l'ennemi à revers. »

Au commencement du siècle, ces principes guidaient encore les généraux dans le choix de leurs lignes d'opérations.

Dans quelle mesure s'appliquent-ils aujourd'hui aux conditions de la guerre moderne ?

L'histoire se charge de nous l'apprendre.

Campagne de 1800 en Italie. — On a déjà vu avec quelle précision Bonaparte, alors premier consul, avait indiqué à Moreau la véritable direction à donner aux colonnes de l'armée du Rhin, dans sa marche contre l'armée impériale.

« Le but de votre mouvement en Allemagne, lui écri-« vit-il, doit être de pousser l'ennemi en Bavière, de « manière à lui intercepter la communication directe avec « Milan par le lac de Constance et les Grisons. »

Les raisons qui empêchèrent Moreau d'adopter ce plan ont été exposées. Il nous reste à voir comment Bonaparte crut devoir opérer à son tour contre l'armée autrichienne qui, sous les ordres de Mélas, avait repris la Lombardie.

Accablés par des forces supérieures, nos généraux, Masséna et Suchet, avaient été refoulés, le premier dans Gênes, le second sur le Var. L'Italie semblait perdue pour nous. Mélas, confiant dans ses récents succès, occupait le Piémont et le comté de Nice.

Bonaparte disposait de l'armée de réserve, qu'il avait rassemblée à Dijon et dont il s'était réservé le commandement.

« Un général ordinaire, dit Jomini, effrayé de l'attitude « victorieuse des Autrichiens en Piémont, se serait porté « en toute hâte par le Dauphiné vers la Provence, pour « établir le théâtre de la guerre dans les Alpes. Mais « Bonaparte appréciait trop les difficultés d'une attaque de « front. Il préféra franchir les montagnes sur les derrières « des Impériaux et arriver sans obstacles sur le Tessin, où « sa présence ne manquerait pas de les rappeler, pour « y livrer une bataille avec toutes les chances contre « eux. »

Pour cela, il fallait traverser les Alpes dans leur région

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

la plus élevée, avec une nombreuse armée, sans compromettre sa ligne de retraite et sans laisser soupçonner ce mouvement à Mélas.

Pour mettre son projet à exécution, Bonaparte ordonna d'abord des démonstrations du côté du mont Cenis. Mélas, qui ne croyait pas à l'existence d'une armée de réserve, mais à de simples rassemblements, fut persuadé que ceux-ci songeaient à déboucher sur la Doire Ripaire et sur Turin. Il continua ses opérations contre la rivière de Gênes et le comté de Nice, se disposant à envahir bientôt la Provence.

Pendant ce temps, Bonaparte dirigeait son avant-garde, sous les ordres de Lannes, sur la vallée d'Aoste. Le passage du grand Saint-Bernard s'effectua du 15 au 20 mai 1800, et, le 27, l'armée de réserve tout entière se trouva concentrée à Ivrée. Après avoir longtemps douté de l'arrivée de nos colonnes, Mélas avait fini par se rendre à l'évidence et s'était porté sur Turin. Tout le monde alors put croire que le Premier Consul, profitant du succès obtenu à la Chiusella, allait marcher sur la capitale du Piémont pour en chasser le général autrichien et opérer sa jonction avec le général Thurreau, qui s'était porté vers Suze par le mont Cenis. Il n'en fut rien (V. *planche VI*).

Prenant toujours pour direction les communications de l'ennemi, et voulant d'abord rallier les forces qu'il avait fait descendre en Italie par le Simplon et le Saint-Gothard, il laissa une avant-garde devant son ennemi pour le tenir en échec. Il se porta ensuite sur Milan, où il entra le 2 juin. Il y avait quarante-huit heures à peine que les habitants avaient entendu parler de l'armée de réserve et du passage des Alpes.

La veille, Lannes avait occupé Pavie, pris le parc des Autrichiens, 300 pièces de canon, 200 milliers de poudre, etc.

L'armée française s'était ainsi emparée des communications de l'ennemi avant de lui livrer une bataille décisive. Celui-ci n'avait plus qu'à gagner la rive droite du Pô.

Les résultats de cette combinaison ont été exposés par Bonaparte lui-même dans la lettre suivante :

« *Au citoyen Carnot, ministre de la guerre.*

« Milan, 13 prairial an VIII (4 juin 1800).

« Nous sommes à Milan, citoyen ministre. Nous avons « trouvé à Pavie 300 pièces de canon sur leurs affûts, « moitié pièces de campagne, moitié de siège ; 200 mil- « liers de poudre, 10,000 fusils neufs, une grande quan- « tité d'approvisionnements de guerre de toute espèce, « des magasins de tout genre.

« Voici la situation de l'Italie :

« L'ennemi a longtemps cru que nous n'étions au plus « que 7 à 8,000 hommes, que nous tentions une incursion « pour lui faire quitter le blocus de Gênes et de Nice ; il a « persisté dans cette idée jusqu'au 8 prairial.

« Au combat de la Chiusella, sa cavalerie fit 7 à 8 pri- « sonniers ; l'ennemi en tira des renseignements auxquels « il refuse encore d'ajouter foi.

« Le 13, le général Hohenzollern, qui commande le « blocus de Gênes, paraissait, comme vous l'aurez vu par « la lettre que j'ai envoyée aux consuls, ne pas faire « encore grand cas de nos forces. Le général Mélas écri- « vait à Pavie, à une femme qu'il a avec lui : « Je sais « que l'on dit en Lombardie qu'une armée française « arrive ; ne craignez rien ; je vous défends de partir. » « Douze heures après, nous entrâmes dans Pavie.

« Nous sommes à Lodi ; l'avant-garde de Moncey arrive « à Côme, et lui s'occupe à rassembler des bateaux pour « passer le Pô.

« Tous les hôpitaux de la Lombardie sont restés en

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

« notre pouvoir; nous y avons trouvé 5 à 6,000 malades « ou blessés.

« Une partie de la garnison de Savone, qui s'en retour- « nait prisonnière, a été coupée et est venue nous « rejoindre.

« Vous sentez qu'il va se passer, dans peu de jours et « rapidement, des événements bien importants et qui « peuvent avoir une influence bien singulière sur la « situation future de la maison d'Autriche. »

L'éclatante victoire de Marengo vint en effet couronner bientôt cette remarquable série d'opérations.

Quand on veut, dans cette campagne, résumer les mouvements qui se rapportent à la ligne d'opérations, on voit que tout en prenant la principale armée ennemie pour objectif, Bonaparte avait commencé par saisir ses communications. Ce fut seulement après avoir obtenu ce premier résultat qu'il se porta contre elle.

Avait-il en même temps pris ses dispositions pour s'assurer la libre possession de sa ligne de retraite? Il suffit de jeter un coup d'œil sur le théâtre d'opérations pour être fixé à cet égard. Il est clair, en effet, qu'après le passage du Saint-Bernard, s'il avait marché droit sur Turin et de là sur Asti et Alexandrie, puis s'il avait livré la bataille de Marengo sans s'assurer auparavant la Lombardie et la rive gauche du Pô, il aurait eu ses communications plus complètement coupées que Mélas les siennes. La direction donnée à ses colonnes était donc justifiée, et l'occupation de Casal et de Pavie couvrait sa ligne de retraite du côté de la Suisse. La seule observation que provoquait le choix de cette direction, c'est qu'il avait des défilés sur ses derrières, mais des défilés dont il était en mesure de protéger le passage.

On a vu plus haut, à propos des bases d'opérations, qu'en 1805 et 1806, Napoléon manœuvra de même, qu'il se porta d'abord sur les communications des armées

ennemies, pour les attaquer ensuite dans une position désavantageuse, ce qui était déjà pour lui une première condition du succès.

Plus tard, en 1807, lorsque Benningsen, battu, se replia par la vallée de l'Alle, Napoléon pouvait être tenté de le poursuivre par la rive droite que suivaient ses colonnes. Il préféra cependant la rive gauche, parce que celle-ci le portait droit sur les communications que son adversaire avait établies vers Kœnigsberg. Il put ainsi lui livrer la bataille décisive de Friedland, après l'avoir coupé de ses magasins.

A une époque plus récente, le même principe a été appliqué dans des conditions identiques, malgré l'augmentation des masses et les difficultés qui en résultent.

En 1866, lorsque le général de Moltke, arrivé à Gitschin, eut à déterminer la direction de marche de la première armée et de l'armée de l'Elbe, il songea de suite aux communications de l'armée autrichienne. Supposant celle-ci établie sur la rive gauche de l'Elbe, entre Josephstadt et Kœniggrætz, il donna pour point de direction Pardubitz, point important au coude de l'Elbe, sur la route qui reliait les masses ennemies à Vienne.

En 1870, fidèle aux mêmes principes qu'il semble avoir empruntés aux campagnes de Napoléon, le chef du grand état-major prussien les applique avec la même sûreté de vues et, malheureusement pour nous, avec le même bonheur.

Campagne de l'Est en 1871. — Le gouvernement de la Défense nationale avait formé le projet de diriger vers l'Est, au secours de Belfort, une armée formée des débris de la première armée de la Loire et confiée au général Bourbaki. Rassemblée rapidement et sans bruit, elle devait être transportée en chemin de fer et était destinée, après avoir fait lever le siège de Belfort, à intercepter les communications des armées ennemies.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Le grand quartier général allemand avait ignoré jusqu'à la fin de décembre 1870 l'existence de cette armée et des projets qui avaient amené sa création. Mais, vers le 24 et le 25 de ce mois, des avis de Berne, envoyés par des agents spéciaux qui surveillaient nos mouvements dans l'Est, annoncèrent qu'un corps de 25,000 hommes environ avait été dirigé de Lyon sur Belfort. Le commandant de la 1re division de réserve du corps de siège certifiait que des troupes françaises campaient à Clerval et Rougemont, et qu'une masse de 60,000 hommes était attendue à Besançon.

Enfin, des convoyeurs français de la première armée de la Loire, qui avaient été arrêtés par les Prussiens, leur firent connaître que le mouvement vers l'Est était commencé depuis le 22 décembre.

A la suite de ces nouvelles, le maréchal de Moltke fit donner l'ordre au VIIe corps de suspendre le siège de Langres et de se porter d'Auxerre à Châtillon-sur-Seine; le XIVe corps recula de Dijon sur Vesoul; enfin, le gouverneur général de Strasbourg fut invité à envoyer des renforts au général de Werder, qui commandait à la fois le XIVe corps et le corps de siège devant Belfort.

Néanmoins, le grand quartier général hésita encore à prendre une détermination définitive. Il lui semblait que, de notre part, le plan le plus logique consistait à combiner une marche des première et deuxième armées de la Loire sur Paris.

Il en résulta de son côté quelques incertitudes et certaines hésitations dans les mouvements. Il prit cependant une première précaution. Il dirigea de Paris le IIe corps d'armée sur le VIIe, pour se joindre à lui et couvrir le blocus de la capitale, ainsi que les lignes de chemin de fer du côté du Sud.

Mais lorsque, le 5 janvier 1871, Werder eut rendu compte des engagements qui avaient eu lieu devant Vesoul, le maréchal de Moltke n'hésita plus. Il était fixé,

et, dès le 6, il dicta ses décisions. Elles se résumaient ainsi :

1° Ordre au IIe et au VIIe corps d'armée de se rassembler à Nuits-sur-Armançon et à Châtillon-sur-Seine;

2° Formation d'une armée du Sud sous le commandement du général de Manteuffel, comprenant les deux corps et toutes les troupes qui opéraient dans le sud-est;

3° Instruction envoyée au général Werder par un feldjäger de confiance et définissant comme il suit les nouvelles opérations à entreprendre.

Le général Werder était dégagé du soin de couvrir le siège de Belfort du côté de l'ouest. Sa mission principale consistait à protéger seulement ce siège avec toutes les troupes qui ne seraient pas absolument indispensables au maintien du blocus; à détruire les routes au sud des Vosges; à surveiller tous les mouvements de nos colonnes à l'ouest de ces montagnes; enfin, à se maintenir au contact de l'adversaire afin d'empêcher ce dernier de se jeter avec toutes ses forces sur le général de Manteuffel. Cette dernière instruction nous montre que si le général Bourbaki ne comptait pas pouvoir faire lever le siège de Belfort avant l'arrivée de Manteuffel, c'était sur ce dernier qu'il aurait dû d'abord diriger ses coups (1).

Quoi qu'il en soit, le maréchal de Moltke et le nouveau commandant en chef de l'armée du Sud allaient avoir à déterminer la direction de la ligne d'opérations. Comment la choisir? Le temps pressait et la manœuvre à exécuter était assez complexe.

Pour se rendre compte des raisons qui les guidèrent, il importe de suivre les événements. Manteuffel ne put arriver à Versailles que le 10 janvier 1871. Là, il ne reçut que des instructions verbales, d'ailleurs très sommaires.

(1) On sait du reste que le général Bourbaki n'avait pas le choix de ses combinaisons.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

« Werder était déjà aux prises avec Bourbaki..... on « ne pouvait songer à lui porter un secours immédiat..... « mais, si c'était possible, Manteuffel devait se jeter sur « les communications de notre armée. L'effet produit « serait considérable. Quant aux mesures à prendre pour « arriver à ce résultat, elles étaient laissées à son initia- « tive. »

Le général de Manteuffel partit pour rejoindre ses corps d'armée, et arriva le 12 janvier à Châtillon-sur-Seine. La situation était la suivante : ses deux corps se trouvaient encore dispersés sur un front de 35 kilomètres, le IIe s'étendait de l'Armançon au Serain, le VIIe de l'Aube à la Seine; ce dernier effectuait sa concentration, partie par étapes, partie en chemin de fer. Werder était en position sur la Lisaine, où la lutte était déjà commencée (V. *planche VII*).

L'armée française de l'Est achevait son déploiement entre le Doubs et l'Ognon.

La première question qui s'offrait à l'esprit du général de Manteuffel était la suivante :

Quel parti prendre et quelle direction choisir pour la marche des colonnes ?

Diverses considérations le guidèrent vers la solution la plus pratique.

Il pouvait s'emparer de Dijon. La prise de cette capitale de la Bourgogne était séduisante ; elle produirait un grand effet moral et étendrait la sphère d'action des armées d'invasion. Mais le danger devenait pressant sous les murs de Belfort, et, avant tout, il importait de ne pas perdre de temps. Une opération sur Dijon était donc excentrique et causerait des retards.

Le parti le plus simple consistait à *marcher droit sur la principale armée ennemie et à se diriger d'abord sur ses communications.*

Par ce moyen, si Werder était refoulé dans la Haute-Alsace, Manteuffel tombait sur les arrière-gardes du vainqueur. Si, au contraire, Werder réussissait à repousser notre attaque et nous contraignait à la retraite, Manteuffel se porterait à notre rencontre, en se jetant sur nos communications par une conversion à droite.

Ces résolutions si nettes furent arrêtées par Manteuffel le jour de son arrivée, le 12 janvier, et, dès ce moment, il n'eut plus qu'à choisir ses routes.

La contrée à traverser était difficile ; c'était un pays accidenté et boisé. Les chemins étaient peu praticables. La chaîne secondaire du Morvan, qu'il s'agissait de franchir, était un obstacle, surtout dans cette saison. La liaison entre les colonnes ne devait pas être toujours assurée. Ensuite, la direction à suivre passait entre Dijon et Langres, deux points fortement occupés. Il fallait donc s'attendre, de ce côté, à quelque résistance. Néanmoins, le temps pressait ; les hésitations et les retards étaient plus que jamais un danger. En conséquence, le général de Manteuffel se décida à prendre les routes les plus directes, en maintenant ses communications avec Paris, par Châtillon-sur-Seine. Sa résolution définitivement arrêtée, il donna ses ordres dans la nuit du 12 au 13.

Il s'occupa d'abord de ses propres communications. Il forma une brigade mixte (Kettler) pour assurer sa marche et ses derrières. Elle devait couvrir la ligne Châtillon-Nuits-Tonnerre, qui avait une importance de premier ordre pour les troupes qui opéraient dans les bassins de la Loire et de la Sarthe. Cette ligne avait encore l'avantage de relier les communications des IIe et VIIe corps. Et, dans le cas où ce serait nécessaire, celles-ci pouvaient être prises sur Blesmes, point de raccord sur la grande voie ferrée de l'Est.

Puis, prévoyant les difficultés qu'il aurait peut-être à donner régulièrement des ordres à ses deux corps, pendant leur marche vers l'Est, il leur résuma, dans des instructions détaillées, le premier but à atteindre et les projets qu'il avait formés.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Il s'agissait pour eux :

1° D'atteindre rapidement les débouchés des monts du Morvan ;

2° De les garder.

A la sortie des défilés, chaque colonne devait se déployer à droite et à gauche pour faciliter le débouché des corps voisins.

Toutes les dispositions une fois réglées, la marche commença. C'était le 14 janvier, le jour même des premiers combats entre les postes avancés de Werder, sur la Lisaine, et nos avant-gardes. Malgré les grands froids, malgré les mauvais chemins et les fatigues imposées aux troupes prussiennes, les colonnes suivirent régulièrement les routes indiquées.

Le VIIe corps se couvrit à gauche, par un détachement, contre la place de Langres, dont la garnison ne bougea pas. Il eut soin de détruire le télégraphe et les voies ferrées de l'embranchement de Chalindrey.

Le IIe corps fut protégé à droite, par la brigade mixte, contre les entreprises des défenseurs de Dijon.

Le 18 janvier, on avait atteint la Saône à Gray sans obstacles, lorsque le général de Manteuffel reçut du général de Werder des dépêches qui modifiaient complètement la situation. Nos efforts avaient échoué et le général Bourbaki, n'ayant pu emporter les positions de la Lisaine, avait été obligé de rétrograder sur Besançon.

Pour le général de Manteuffel, il était tentant d'opérer sa jonction avec le XIVe corps vers Rioz et Montbozon, pour chercher ensuite à accabler nos troupes déjà affaiblies. Ce projet était en apparence le plus raisonnable; c'était au moins le plus ordinaire, mais il excluait tout résultat décisif; on pouvait diminuer encore la cohésion de l'ennemi et augmenter ses pertes, on ne pouvait espérer le détruire.

Si, au contraire, les IIe et VIIe corps inclinant leurs lignes d'opérations vers le Sud, se portaient sur les communications du général Bourbaki, ce dernier était contraint d'effectuer sa retraite par une étroite bande de terrain, entre la Saône et la frontière neutre de la Suisse. Si la route de Besançon était occupée avant l'arrivée de nos troupes sous les murs de cette place, leur position pouvait devenir extrêmement critique. Celle des IIe et VIIe corps prussiens n'était certainement pas sans dangers non plus, car ils auraient ainsi Besançon sur leurs flancs. Les ponts de l'Ognon, du Doubs, de la Saône étaient autant de défilés qu'ils laissaient sur leurs derrières, et ceux-ci étaient menacés par les garnisons de Dijon et d'Auxonne.

Cependant Manteuffel persista dans son projet de se porter droit sur les communications de Bourbaki et le soumit, le 13 janvier, à l'approbation du roi, à Versailles.

Le maréchal de Moltke fut le premier à l'appuyer en disant à son souverain :

« Cette opération est extrêmement hardie, mais elle peut « amener les plus grands résultats. Si Manteuffel subissait « un échec, il ne faudrait pas le blâmer, car il faut bien « risquer quelque chose pour obtenir de grands succès. »

En conséquence, Manteuffel ordonna, le 19, de continuer la marche vers l'est et prépara son changement de direction vers le sud-est. Le même jour il reçut l'avis que Werder allait poursuivre Bourbaki et serait le 20 sur la ligne Noray-le-Bourg, Villersexel, Onans, débordant ainsi par sa droite la ligne de retraite de son adversaire. Il était temps de diriger les IIe et VIIe corps sur les derrières de l'armée vaincue, par conséquent sur Dôle et Dampierre-sur-Doubs. L'ordre en fut aussitôt donné.

Le 21 janvier, l'avant-garde du IIe corps atteignit Dôle. Le VIIe arriva sur l'Ognon, rencontra les premiers avant-postes français et établit sa liaison avec le XIVe corps.

Le 23, les routes au sud de Besançon étaient coupées; le 24, l'ordre était donné d'attaquer les troupes de Bourbaki. Le but de Manteuffel était atteint. En fait, la direction qu'il avait choisie pour sa ligne d'opérations l'avait

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

porté sur les communications de son ennemi : il ne s'agissait plus que de marcher à lui et de le battre. On sait que, malheureusement pour nous, l'internement en Suisse et la perte de notre armée de l'Est furent le résultat de cette habile combinaison. Cette marche du général de Manteuffel, approuvée par le maréchal de Moltke, montre que les principes admis par Napoléon, au commencement du siècle, sont encore vrais aujourd'hui et que leur application raisonnée doit conduire aux plus grands résultats.

Dans le cas présent toutefois, il ne faudrait pas perdre de vue que les soldats de Bourbaki ne valaient pas leurs adversaires, et qu'en stratégie comme en tactique cet argument domine toutes les situations.

Être le plus fort pour le combat est un moyen d'action qui répond à tout. Si, à Héricourt, le général Bourbaki avait eu cet avantage, il aurait peut-être triomphé et, à Besançon, il se serait souvenu qu'il occupait une forte position centrale, contre un ennemi divisé qui s'avançait sur deux lignes d'opérations séparées. Il en aurait certainement profité. Mais ses soldats étaient exténués et à bout de forces. Malgré de bons officiers et quelques bons cadres, ils n'étaient plus en état de combattre et nos adversaires pouvaient tout oser.

Les guerres contemporaines nous offrent également des exemples de lignes d'opérations dirigées sur le centre des forces ennemies. Mais ces directions se rapprochent de celles des lignes intérieures. Il sera donc rationnel de les étudier en même temps.

Si l'on voulait maintenant résumer les développements qui précèdent, il suffirait de rappeler la règle d'expérience que Jomini a si nettement exprimée en disant :

« Un des côtés de l'art de la stratégie consiste *à s'empa-*
« *rer des communications de l'ennemi et à marcher ensuite*
« *au combat*. Il faut donner aux lignes d'opérations la
« direction avantageuse qui procure toutes les chances
« des grands succès et qui place l'ennemi dans une situa-

« tion à décider du sort de son armée. Il faut ensuite
« *marcher vivement à lui pour le battre, jusqu'à ce qu'on*
« *l'ait détruit.* »

(*b*) Unité des lignes d'opérations.

Indépendamment de la bonne direction à donner à leurs colonnes, les hommes de guerre de tous les temps ont admis *qu'une armée ne devait avoir qu'une ligne d'opérations.*

Ce principe est un de ceux qui ressortent le plus clairement des campagnes de Napoléon. Et cependant, lorsqu'il parvint pour la première fois au commandement en chef, il semblait que son utilité avait été jusque-là méconnue et négligée. Pendant les premières guerres de la République, en effet, on le voit souvent violé et cette faute amène toujours des conséquences désastreuses. Il ne sera pas sans utilité d'en faire connaître quelques-unes.

Campagne de 1795, *en Allemagne*. — En 1795, le Directoire résolut de porter la guerre en Allemagne. Jourdan, à la tête de l'armée de Sambre-et-Meuse, devait franchir le Rhin à Dusseldorf. Pichegru, avec l'armée de Rhin-et-Moselle, devait le passer à Manheim et effectuer sa jonction avec Jourdan sur le Mein.

Or, les Autrichiens, commandés par les généraux Clairfayt et Würmser, se trouvaient entre eux deux à Mayence. Nos armées avaient donc deux lignes d'opérations éloignées de 50 lieues l'une de l'autre et sans liaison possible entre elles. L'ennemi, au contraire, n'en avait qu'une ; c'était une ligne intérieure par rapport à celles de nos généraux et qui lui offrait l'avantage de pouvoir se porter successivement en masse contre chacun d'eux.

C'est ce qui arriva, en effet, et nos armées, divisées, attaquées l'une après l'autre par des forces supérieures, furent battues.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Le Directoire ne sut pas se rendre compte de la cause de ces revers et se contenta de remplacer Pichegru par Moreau.

Campagne de 1796, *en Allemagne.* — La campagne qui s'ouvrit en 1796, en Allemagne, est une des plus fertiles en enseignements que nous offre l'histoire. Plus tard, elle frappa vivement Napoléon qui, alors à ses débuts, aux prises avec des forces supérieures et des difficultés sans nombre, n'eut sur le moment ni le temps, ni l'occasion de s'en occuper. A ces divers titres, elle mérite quelques développements.

Le Conseil aulique de Vienne avait remplacé Clairfayt par l'archiduc Charles et décidé, vers la fin du mois de mai 1796, le départ de Würmser pour l'Italie. L'archiduc restait seul commandant en chef des forces rassemblées sur le Rhin.

La situation était la suivante :

En avant de Mayence, à Baumholder et sur la Nahe, se trouvait une masse de 80,000 Autrichiens avec un corps sous les ordres du duc de Wurtemberg, entre la Lahn et la Sieg.

Jourdan gardait le Hunsrück, observant l'archiduc (V. *planche VIII*).

Une seconde masse de 70,000 Autrichiens se reliait à la première dans le Palatinat et couvrait Manheim contre les entreprises de Moreau.

De notre côté, deux groupes de forces et deux champs d'opérations ; chez les Autrichiens, au contraire, une masse unique.

D'après le plan de campagne du Directoire, l'armée de Sambre-et-Meuse, laissant sa droite dans le Hunsrück, devait s'avancer d'abord par Dusseldorf pour attirer sur elle l'attention principale de l'ennemi et faciliter à Moreau le passage du Rhin. On espérait ainsi forcer l'archiduc à

quitter la rive gauche du Rhin en menaçant ses communications. En fait, le Directoire donnait ainsi à ses armées deux lignes d'opérations. Les Impériaux, de leur côté, commettaient une faute analogue ; mais leurs lignes d'opérations avaient l'avantage d'être intérieures.

Nos généraux, sentant les inconvénients de ce projet, protestèrent ; mais ils durent s'y conformer, du moins en partie, et, dès les premiers jours de juin, Kléber pénétra dans le bassin de la Sieg. Après avoir vaincu le duc de Wurtemberg à Altenkirchen, il le rejeta sur la Lahn.

A ces nouvelles, l'archiduc abandonna la rive gauche du Rhin et se porta sur la Lahn au secours de son lieutenant, avec toutes les forces dont il disposait.

Dès que Jourdan apprit le départ de son adversaire, il fit suivre l'arrière-garde ennemie par un corps léger et se mit en marche par la gauche pour aller passer le Rhin à Neuwied, afin de soutenir Kléber.

Le général Marceau resta, avec 20,000 hommes, devant Mayence.

Ces premiers mouvements amenèrent la rencontre de Wetzlar sur la Lahn, entre les forces de l'archiduc et une des ailes de Jourdan, dont les divisions étaient assez disséminées. Le général Lefebvre, qui commandait les troupes françaises engagées, fut accablé par des masses supérieures et battu.

Jourdan se trouva alors dans une position dangereuse ; son armée, placée perpendiculairement au Rhin, avait ce large cours d'eau sur sa droite et un ennemi victorieux sur sa gauche. Pour se dégager, il pouvait tenter un changement de front et s'établir parallèlement au fleuve. Mais alors il courait le risque d'y être culbuté. Il n'avait, en réalité, qu'un parti à suivre : prendre l'offensive avec toutes ses forces. Il préféra se retirer, redoutant de livrer une bataille dans la situation où il se trouvait.

D'ailleurs, le but de sa marche sur la Lahn lui paraissait atteint, puisqu'il y avait attiré le gros des forces autri-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

chiennes. En conséquence, il repassa le Rhin à Neuwied, tandis que son aile gauche, sous Kléber, exécutait sa retraite vers la Sieg et Dusseldorf.

Quelques jours après, l'archiduc, quittant à son tour les environs d'Altenkirchen, se dirigea avec une partie de ses forces contre Moreau, qui avait franchi le fleuve à Kehl et menaçait la ligne importante du Danube.

En réalité, l'adoption de deux lignes d'opérations séparées avait eu pour nos armées, moins d'un mois après leur entrée en campagne, ce fâcheux résultat de permettre à l'archiduc Charles de battre isolément un de nos corps et de forcer l'une de nos masses à rétrograder.

Que se passait-il pendant ce temps sur le Haut-Rhin?

Moreau, après avoir pris le commandement de l'armée de Pichegru, avait vu peu à peu les forces autrichiennes diminuer devant lui, puis repasser sur la rive droite; cela tenait à ce que Würmser, indépendant de l'archiduc, avait reçu l'ordre d'envoyer des renforts à l'armée d'Italie. Se trouvant alors trop faible et trop menacé, surtout après le départ de l'archiduc pour la Lahn, il s'était replié à son tour au delà du Rhin. Peu de temps après, il était invité à quitter son commandement pour se rendre en Italie et était remplacé par le général de Latour, qui passait sous le commandement en chef du prince Charles.

Moreau avait profité de ces circonstances pour franchir le Rhin de vive force à Kehl, le 23 juin et se diriger par Renchen, vers le bassin du Neckar.

L'archiduc apprit cet événement le 26. Il en comprit toute la gravité et résolut de réunir tous ses moyens d'action pour combattre une armée qui allait menacer ses principales communications et le prévenir peut-être sur le Danube. Il rassembla aussitôt ses troupes disponibles, et, quittant les bords de la Lahn, il se mit en route avec 25,000 hommes environ, laissant une forte garnison dans Mayence et un corps de 38,000 hommes sur le Mein, sous Wartensleben. Son armée était éparpillée et il semblait

difficile de la concentrer. A cet égard, l'archiduc Charles fit ce qu'il était possible, et dès qu'il crut avoir assez de monde sous la main, il attaqua son adversaire dans la plaine du Rhin. Mais le général de Latour ne sut pas tirer parti de sa nombreuse cavalerie, tandis que de notre côté Desaix prenait des dispositions tactiques qui brisaient l'élan des impériaux. Ceux-ci furent vaincus à Rastadt et à Ettlingen. L'archiduc Charles conclut de ces défaites, qu'il n'était pas en mesure d'arrêter la marche de l'armée du Rhin. Il résolut alors de concentrer en arrière, vers Ratisbonne, les corps autrichiens qui se trouvaient éparpillés de différents côtés, de se jeter d'abord avec la masse de ses forces sur l'armée de Sambre-et-Meuse et de revenir ensuite, avec plus d'avantages, contre celle de Moreau. Il se mit donc en retraite sur Pforzheim et de là sur Nordlingen, couvrant ainsi ses communications et se rapprochant du Danube, qu'il atteignit vers le 10 avril. Se voyant suivi par Moreau, il vint l'attaquer à Neresheim, où se livra une bataille indécise. Puis, continuant son mouvement de retraite, il se porta, le 13, de l'autre côté du Danube, dont il rompit les ponts jusqu'à Donawert. Ce mouvement avait un but. Il venait d'apprendre que l'armée de Sambre-et-Meuse, favorisée par le passage de l'armée du Rhin à Kehl, avait repris l'offensive, refoulé Wartensleben et qu'elle s'avançait sur Würzbourg.

Profitant de sa position centrale et des dangers que faisaient courir à ses adversaires les deux lignes d'opérations sur lesquelles ils manœuvraient, le prince Charles avait résolu de mettre à exécution le projet qu'il avait conçu de contenir Moreau par un corps détaché et d'aller assaillir Jourdan avec des forces supérieures.

Ce dernier, après avoir de nouveau franchi le Rhin et rallié Kléber, s'était porté contre Wartensleben. Le général autrichien avait d'abord occupé la ligne de la Lahn, mais ayant reçu l'ordre de ne pas s'engager sérieusement, il s'était décidé à opérer sa retraite sur le Mein, dès qu'il

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

avait pu constater la supériorité numérique de l'armée française. Celle-ci, continuant sa marche, s'était emparée de Würzbourg le 25 juillet et s'avançait, suivant les instructions du Directoire, sur les deux rives du Mein, sans chercher à se relier à l'armée de Rhin-et-Moselle (V. *planche IX*).

Le 4 août, elle occupa Bamberg. Le 7, elle refoulait le général Kray à Forcheim, remontait ensuite la Regnitz par ses deux rives, enlevait Amberg et arrivait vers le 20 août sur la Naab où les Autrichiens, s'établissant sur les fortes positions que leur offrait la contrée, purent enfin arrêter leur mouvement rétrograde.

Les deux armées étaient alors séparées par la rivière. Bernadotte, détaché à Neumarkt, observait la route de Ratisbonne et couvrait le flanc droit de Jourdan.

Après la bataille de Neresheim, les 11 et 12 août, l'archiduc Charles avait résolu de marcher sur la Naab, convaincu qu'un succès remporté sur l'une des deux armées ennemies entraînerait la retraite de l'autre. Avant d'agir, il essaya d'attirer Moreau sur la rive droite du Danube. Ce dernier tenait au contraire à manœuvrer sur la rive gauche, qui lui offrait des facilités pour se lier avec Jourdan. Aussi suivit-il d'abord les Autrichiens en se portant sur la Wornitz. Mais le Directoire lui prescrivit de s'avancer sur la rive droite, afin de faciliter les opérations de l'armée d'Italie. En conséquence, il dut passer le Danube le 19 août et venir prendre position sur la Zusam.

Dès que ce mouvement fut effectué, l'archiduc laissa le général de Latour devant l'armée du Rhin, sur le Lech, avec un corps d'armée de 38,000 hommes, repassa le Danube et marcha par Ingolstadt sur Neumarkt, avec ce qui lui restait de troupes, 24 bataillons et 50 escadrons, environ 28,000 hommes.

Bernadotte, qui avait été aventuré dans une position isolée à Neumarkt, tomba le premier sous ses coups. Assailli par des forces supérieures, il dut se replier sur

Lauf et Forcheim. Jourdan, apprenant cette attaque et craignant pour sa droite, abandonna la Naab et recula sur Amberg où il prit position, le 24 août. Wartensleben le suivit aussitôt et vint opérer sa jonction avec l'archiduc.

Jourdan, battu à Amberg, dut opérer sa retraite. Mais déjà la route de Nuremberg était coupée par l'ennemi. Il fallut se porter vers Velden et de là sur Schweinfurth. Le prince Charles fit alors occuper Würzbourg. Jourdan, poussé par le Directoire, essaya vainement de reprendre cette place. Son adversaire avait toutes ses forces rassemblées sur la rive droite du Mein. La bataille de Würzbourg, livrée dans ces conditions, fut encore un échec pour nos armes. L'armée dut se retirer sur Arnstein, puis sur la Lahn, par Fulda, et la difficile contrée qui l'entoure. Pour la dégager, Marceau reçut l'ordre de lever le siège de Mayence et de venir couvrir la retraite. Celle-ci s'opéra en échelons et en ordre, malgré la poursuite et les attaques de l'armée autrichienne, mais non sans de nouveaux échecs. C'est dans un des combats livrés à cette époque, à Altenkirchen, après une lutte glorieuse contre un ennemi nombreux et acharné, que Marceau succomba.

Enfin, le 20 septembre, l'armée de Sambre-et-Meuse dut repasser le Rhin une seconde fois; à partir de ce moment son action fut nulle pendant le reste de la campagne. Jourdan fut immédiatement remplacé.

Désormais l'archiduc était libre de se porter avec toutes ses forces, soit directement contre l'armée du Rhin, soit sur ses communications. Pour apprécier les résolutions qu'il crut devoir prendre, il faut se reporter aux opérations de cette année.

En apprenant le départ de l'archiduc, loin de chercher à rallier l'armée de Jourdan, dont les succès étaient les plus sûrs garants des siens, Moreau résolut de pénétrer en Bavière, dans l'espoir d'opérer une diversion en faveur de son collègue. Il franchit le Lech, fit reculer Latour sur

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Landshut et s'avança sur l'Iser, où divers combats insignifiants furent livrés.

Mais bientôt les nouvelles de l'armée de Sambre-et-Meuse commencèrent à l'inquiéter. Il se rapprocha du Danube et essaya, dans les premiers jours de septembre, de se mettre en communication avec elle. Mais il était trop tard ; Jourdan était déjà sur la Lahn. Quand Moreau eut connaissance de la bataille de Würzbourg, puis de la retraite de nos masses, il comprit les dangers de son isolement. Il se décida à reculer sur le Lech, puis sur l'Iller, où il était en position le 24 septembre, suivi par Latour et disposé à lui résister. Mais l'absence de nouvelles de Jourdan lui fit craindre que l'archiduc ne se portât sur ses derrières. D'un autre côté, un corps autrichien, qui se dirigeait sur Ulm, menaçait de déborder sa gauche. Il n'y avait plus qu'à regagner le Rhin sans retard. Moreau dut s'y résoudre. L'ennemi commença alors à le presser, et, pour se dégager, Moreau livra la bataille de Biberach, où il remporta une victoire complète.

Mais ce succès ne le tira pas d'embarras. Le prince Charles, marchant droit sur les communications de l'armée du Rhin, avait fait passer ce fleuve à une de ses divisions à Manheim. Nous ne pouvions plus songer à nous retirer sur Strasbourg par la vallée de la Kintzig, qui était gardée et trop rapprochée des corps autrichiens venus des bords du Mein. Moreau prit alors celle du Val-d'Enfer, ne laissant devant Latour qu'une forte arrière-garde. Toutefois, avant de repasser le Rhin, il essaya encore de combattre. Mais ses adversaires s'étaient réunis, et, après différents combats sans importance, il dut faire franchir le Rhin à ses troupes, à Brisach et à Huningue.

La campagne était terminée et, malgré de brillants faits d'armes, malgré la retraite de Moreau qui fut extrêmement vantée, ses résultats avaient tourné contre nous. Ainsi, pendant deux années de suite, nos armées d'Allemagne avaient été forcées d'évacuer le théâtre d'opérations et de se replier sur le Rhin, en laissant à l'ennemi tous les avantages. Et cependant elles étaient composées de troupes aguerries, nombreuses, avec lesquelles on pouvait tout oser, et qui avaient à leur tête des généraux de grande valeur. Jourdan et Moreau étaient deux chefs de talent, et sous leurs ordres brillaient des hommes de capacité hors ligne tels que Kléber et Marceau, dans l'armée de Sambre-et-Meuse; Desaix et Gouvion-Saint-Cyr, dans celle de Rhin-et-Moselle.

D'où venait qu'à la même époque, des troupes de qualités égales, mais moins nombreuses, obtenaient en Italie des succès éclatants? Cela tenait aux combinaisons qu'avait engendrées la pensée directrice.

En Allemagne, nous avions constamment adopté des lignes d'opérations doubles, éloignées l'une de l'autre, sans liaison possible entre elles, et laissé à nos ennemis toute la supériorité qui résultait soit des lignes intérieures, soit d'une ligne d'opérations unique.

L'archiduc Charles en avait profité en 1796 avec une grande habileté, se portant d'une de nos armées sur l'autre, accablant la première avec des forces supérieures et revenant ensuite sur la seconde en menaçant ses communications.

En Italie, c'étaient nos adversaires qui avaient commis les mêmes fautes. Il y avait donc dans ces deux campagnes des analogies frappantes.

La vraie cause de nos insuccès ne pouvait du reste être attribuée ni à Jourdan, ni à Moreau, mais à l'auteur même du plan de campagne, au Directoire. Il était retombé, en 1796, dans l'erreur qui nous avait déjà conduits à des revers l'année précédente.

Une grande leçon d'expérience se dégage donc de ces faits : c'est *qu'avec de bonnes troupes et d'excellents généraux, on s'expose encore à des désastres, quand la pensée directrice s'appuie sur des principes faux.*

La nécessité d'une ligne d'opérations unique ressort

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

plus vivement encore de la campagne qui s'ouvrit l'année suivante.

Campagne de 1797 en Italie. — En 1797, les deux vainqueurs de 1796 allaient se trouver en présence. Notre armée d'Italie, sous les ordres de Bonaparte, avait détruit successivement quatre armées ennemies et remporté les éclatantes victoires que la renommée a rendues si célèbres. Deux divisions, tirées des armées du Rhin et de Sambre-et-Meuse et commandées par les généraux Bernadotte et Delmas, lui avaient été envoyées. Elles n'élevaient son effectif qu'à 60,000 hommes ; mais c'était plus qu'il ne lui en fallait pour obtenir de nouveaux succès et répondre par des triomphes aux jalousies du Directoire.

A la fin de janvier 1797, il occupait l'Adige et le Tyrol italien.

Le Conseil aulique de Vienne avait confié le commandement de ses forces en Italie à l'archiduc Charles. Celui-ci avait demandé un renfort de 40,000 hommes, tirés des troupes d'Allemagne, pour refaire l'armée d'Alvinzi et la porter à 80,000 combattants. En attendant leur arrivée, il avait établi son quartier général à Inspruck, où il se trouvait le 6 février.

Bonaparte en conclut d'abord qu'il réunirait ses masses principales dans le Tyrol et ne laisserait qu'un détachement, une division peut-être, derrière le Tagliamento, pour couvrir le Frioul. Cette combinaison offrait plusieurs avantages à son adversaire. D'abord il était impossible d'empêcher la réunion de ses forces. Ensuite il pouvait recevoir ses divisions du Rhin vingt jours plus tôt dans le Tyrol que dans le Frioul ou la Carinthie. Il avait devant lui Joubert que Bonaparte avait placé dans le Trentin avec 17,000 hommes. Il pouvait donc l'accabler avec des masses supérieures.

En prévision de ces événements, Bonaparte prévint Joubert des éventualités qu'il supposait et lui ordonna de

prendre une position défensive pour arrêter l'archiduc et lui donner le temps de le prendre à revers par les gorges de la Brenta.

Mais c'étaient là de simples hypothèses. Le Conseil aulique ordonna au prince Charles de concentrer ses forces dans le Frioul. Comme toujours, la Carniole et Trieste le préoccupaient et il tenait à préserver cette province de toute incursion. Le prince Charles transporta alors son quartier général à Villach et à Gorizia.

Dès que Napoléon en fut informé, il devina la nouvelle combinaison à laquelle s'étaient arrêtés les Autrichiens. Il conçut aussitôt le projet de les attaquer avant l'arrivée de leurs renforts et de saisir leur ligne de communications.

Il donna, le 13 mars, à Masséna, alors à Bellune avec sa division, et à Joubert, des ordres détaillés qui leur expliquaient ses projets. En même temps, il laissa les divisions Victor et Kilmaine dans les Marches et la Romagne, pour observer l'armée du pape et Naples. (V. *planche X.*)

« *Au général Masséna*,

« Quartier général, Conegliano, 23 ventôse an V,
« (13 mars 1797), 7 heures du soir.

« Le général Masséna est prévenu que la division Serurier est à Conegliano ; que celle du général Guieu, ainsi « que la réserve de cavalerie, sont à Sacile ; que depuis « hier nous avons passé la Piave.

« L'ennemi se retire et paraît dans la décision de « prendre position derrière le Tagliamento. Le général « en chef espère pouvoir lui livrer une bataille qui doit « être décisive sur le sort de la campagne et qui doit couvrir l'armée d'Italie de nouveaux lauriers. Il est certain « que le prince Charles commande.

« Le général en chef ordonne que le général Masséna

« parte demain de Bellune pour se rendre sur le Tagliamento; il désire qu'il puisse être demain au soir à Aviano, où il recevra de nouveaux ordres. Si, d'après les renseignements qu'il aura, la nature des chemins ne permettait pas à son artillerie de le suivre, il pourrait, en lui donnant une escorte, la faire aller à Sacile, d'où elle rejoindrait sur le Tagliamento.

« Dans le cas même où les neiges, ou bien la nature des chemins empêcherait l'infanterie du général Masséna de se rendre à Aviano, il prendrait la route de Bellune à Sacile, en tâchant de se rendre, en deux jours, en avant de Sacile à Pordenone, route de Sacile à San-Vito. Il est important que le général en chef soit prévenu le plus tôt possible de la route que tiendra le général Masséna et de l'endroit où il couchera demain et après. Quoique le général en chef présume les forces qu'il a dans ce moment-ci suffisantes pour fixer la victoire, il se déciderait à retarder son attaque d'un jour pour que la brave division Masséna soit de la partie.

« L'ennemi paraît fort inquiet et se trouve encore pris une fois en flagrant délit dans le moment où il exécute le plan qu'il a adopté. Tout nous présage les plus grands succès et doit décider de la campagne.

« Si le général Masséna avait donné des ordres au général Baraguey-d'Hilliers, il le préviendrait de son mouvement, afin qu'il n'agisse plus que comme couvrant seul la droite du général Joubert. Dans tous les cas, le général Masséna doit prévenir ces deux généraux. »

C'était surtout la position de Joubert qui préoccupait Bonaparte. Il lui adressa, en conséquence, des instructions qui contenaient à la fois l'exposé de ses prévisions et les précautions qu'il y avait lieu de prendre.

« *Au général Joubert.*

« Quartier général, Sacile, 25 ventôse an V
« (15 mars 1797).

« Pour opérer la jonction des divisions qui sont dans le Tyrol avec les divisions qui sont dans le Frioul, il faut que celles du Frioul passent le Tagliamento, s'emparent de la position d'Osoppo, forcent les gorges de Pontebbana et arrivent dans la vallée de la Drave.

« Les divisions du Tyrol doivent arriver à Brixen et chasser les ennemis au delà de la haute chaîne de montagnes qui séparent Inspruck de Brixen. Mais il peut arriver des événements que les chances de la guerre ordonnent de prévoir :

« 1° Les divisions du Tyrol peuvent être battues, obligées de prendre la ligne de Mori, même celle de Rivoli; être forcées au camp retranché de Castelnovo et réduites à défendre le Mincio, ou même à se mettre à couvert sous Mantoue;

« 2° L'ennemi peut chercher à pénétrer par Feltre et Primolano, pour rompre notre communication; ce parti me paraît, dans la position des choses, fort difficile;

« 3° Enfin il peut arriver que, par un mouvement quelconque, les divisions qui sont dans le Frioul soient débordées par la droite ou par la gauche, et que dès lors une tête de colonne se présente sur la Piave et même sur la Brenta, avant les divisions du Frioul.

« En cas que la première hypothèse arrive, je vous fais passer un ordre, dont vous ne vous servirez que dans ce cas seulement, qui vous donne le commandement des divisions situées dans le Mantouan, ainsi que de la Lombardie et de tout le pays compris entre l'Oglio et l'Adige.

« Dans tous les cas, vous devez approvisionner et tenir

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

« Peschiera, Porto-Legnago, Mantoue et Pizzighettone;
« vous placer entre le Pô et Mantoue, de manière à pou-
« voir vous nourrir par cette rivière et tomber sur les
« derrières de l'ennemi, s'il osait s'avancer dans le Mila-
« nais; prévenir le général Sahuguet pour qu'il se con-
« centre, avec toutes les forces qu'il aurait de ce côté-là,
« dans le château de Ferrare. Je vous donnerai, au reste,
« selon que les événements l'exigeraient, toutes les in-
« structions qui vous seront nécessaires, ne doutant pas
« que, dans toutes les circonstances, vous n'agissiez con-
« formément à l'esprit de la guerre que nous faisons.

« Vous sentez qu'il faut, dans le cas où vous seriez
« battu, que vous disputiez toutes les positions et fassiez
« usage de toutes les ressources de l'art et des localités,
« pour donner le temps aux divisions du Frioul de prendre
« des mesures.

« Vous trouverez ci-joint, citoyen général, une instruc-
« tion générale sur les différents cas qui pourraient
« arriver.

« Préparez-vous à attaquer Botzen par l'endroit le plus
« commode, vu les neiges.

« Demain nous passerons le Tagliamento, qu'on dit que
« l'ennemi veut nous disputer. Je voudrais que, le 27 ou
« le 28, vous vous missiez en mouvement. Si le temps
« continue à être aussi beau qu'aujourd'hui et que la for-
« tune nous favorise, je compte être le 30 dans les gorges
« de la Pontebbana : c'est le chemin qui d'Udine conduit
« à Klagenfurt. Je vous écrirai d'Udine en plus grands
« détails.

« Vous trouverez ci-joint une instruction pour la ma-
« nière dont vous devez vous conduire, si vous parvenez à
« vous emparer d'une partie du Tyrol.

« BONAPARTE. »

Dans sa combinaison, Bonaparte semblait adopter deux lignes d'opérations : une par le Frioul, l'autre par le Tyrol

et le Pusterthal. Mais ce n'était là qu'une apparence. La ligne indiquée à Joubert ne devait être suivie qu'en cas de succès du corps principal; elle devait se développer dans un pays impraticable à l'ennemi et être reliée à la masse de l'armée par le détachement de Masséna.

On ne pouvait, du reste, oublier qu'en se portant vers les Alpes Noriques et Juliennes, Bonaparte laissait sur sa gauche un corps ennemi établi au milieu du Tyrol et prêt à couper ses communications par la vallée de l'Adige avec le concours des belliqueux habitants de ce pays. Le corps de Joubert avait donc une mission spéciale. C'était un détachement nécessaire et ce n'était qu'un détachement. La ligne d'opération était celle que suivait le gros de nos forces.

En réalité, le mouvement décisif, celui de l'armée proprement dite, allait s'effectuer sur une seule ligne d'opération, celle du Frioul.

Il commença le 10 mars. Bonaparte tenait à se donner l'avantage de l'initiative. Le 16, il rencontra le gros des forces ennemies en position sur la rive gauche du Tagliamento. L'archiduc les commandait. Sa ligne de communications, qu'il semblait couvrir, se dirigeait en réalité de sa droite vers le col de Tarvis et n'était nullement protégée contre des entreprises qui auraient lieu de ce côté. Bonaparte, en y poussant Masséna, comptait bien s'en emparer pendant qu'il combattrait le reste des corps ennemis. Cette manœuvre eut un plein succès.

Pendant que le prince Charles était battu sur le Tagliamento, Masséna, parti de Bellune le 14, gagnait Aviano, refoulait la division autrichienne Lusignan, lui enlevait son chef et son arrière-garde, passait le Tagliamento le 16, au premier coup de canon, à San-Daniele, marchait ensuite rapidement sur Osoppo, la Chiusa vénitienne et Pontebba, dont il s'emparait le 21. Sur ce dernier point, il bousculait la brigade autrichienne Ocksay, et, la poursuivant jusqu'au delà de Tarvis, lui faisait 600 prisonniers. Du même coup

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

il avait enlevé tous les magasins établis dans la contrée pour les cantonnements autrichiens.

En fait, le jour même où l'archiduc était battu, sa ligne de retraite était coupée. Mais il espérait encore la reprendre. Il avait, en effet, conçu le projet de concentrer toutes ses forces à Villach, en avant de la Drave, où venait d'arriver la première colonne des troupes de l'armée du Rhin. Il lui fallait pour cela assurer la jonction de sa droite, composée des trois divisions de Bayalisch, avec quatre bataillons de grenadiers, déjà arrivés à Villach, et les divisions qui étaient en marche sur Klagenfurt. Le reste des corps du Frioul devait les rejoindre à Laybach.

Mais le rapide passage de l'Isonzo et la faible résistance de Gradisca déconcertèrent ses calculs. Menacé sur sa droite par Masséna et par le général Guyeux, qui marchait sur Cividale, le prince n'eut bientôt plus qu'à prescrire à Bayalisch d'accélérer son mouvement et à se retirer de sa personne sur Laybach et Krainbourg, avec les troupes qui composaient sa gauche. C'était séparer ses colonnes par toute la chaîne des Alpes Carniques et les exposer à être accablées successivement par l'activité infatigable de son adversaire.

C'est ce qui arriva, en effet, Masséna poussant jusqu'à Tarvis, s'empara du col et culbuta d'abord les troupes de renfort envoyées de Klagenfurt par l'archiduc, puis l'avant-garde de Bayalisch quand elle se présenta. Le reste de ce corps, pressé par Guyeux et n'ayant plus l'appui du fort de la Chiusa di Pletz, qui était tombé entre nos mains, se trouva bientôt pris entre deux feux et forcé de capituler.

Désormais la route de Vienne nous était ouverte.

Il restait auparavant à rallier le corps de Joubert. Celui-ci s'était mis en mouvement après la bataille du Tagliamento, avait occupé Botzen, refoulé les troupes de Davidowitch, partie dans la vallée de Meran, partie au delà du Brenner, et pris Brixen qui lui assurait le chemin du

Pusterthal. Là, malgré le soulèvement du Tyrol, malgré les difficultés de sa situation, il avait attendu l'arrivée de l'armée sur la Drave. Dès qu'il en fut informé, il brûla les ponts derrière lui, rallia les troupes dont il pouvait disposer, remonta la Rienz jusqu'au col de Toblach, atteignit les sources de la Drave et arriva par Linz à Villach, où il opéra sa jonction.

Le traité de Léoben allait bientôt couronner cette remarquable campagne.

Cependant, malgré les résultats obtenus, ce fut une de celles qui furent le plus critiquées ; on reprocha surtout à Napoléon d'avoir adopté deux lignes d'opérations distinctes.

Il est intéressant de savoir comment il réfuta lui-même ces appréciations :

« La marche en Allemagne par deux lignes d'opéra-
« tions, celles du Tyrol et de Pontebba, n'est-elle pas
« contre le principe qu'une armée ne doit avoir qu'une
« seule ligne d'opération? La réunion de ces deux corps
« d'armée dans la Carinthie, si loin du point de départ,
« n'est-elle pas contraire au principe de ne jamais réunir
« ses colonnes devant et près de l'ennemi? N'eût-il pas
« été préférable de laisser 7 à 8,000 hommes en avant de
« Trente sur la défensive et de réunir sur la Piave 10 ou
« 12,000 hommes de plus? Par ce plan, on évitait de por-
« ter la guerre dans le Tyrol, théâtre difficile; on ne
« s'exposait pas aux chances défavorables à une réunion,
« et, dès le début des opérations, toutes les forces étaient
« concentrées.

« L'un et l'autre des principes ci-dessus indiqués n'ont
« point été violés. Si l'on n'eût laissé que 8,000 hommes
« à Joubert sur l'Avicio, il eût été attaqué et le corps d'ar-
« mée de Davidovich serait arrivé à Vérone avant que
« l'armée française fût arrivée à Villach. Pour que Joubert
« pût se maintenir sur l'Avicio, il lui fallait au moins
« 14,000 hommes. Il parut préférable de ne lui rien ôter

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

« et de profiter de la supériorité de forces que cela lui « donnait sur l'armée de Davidovich pour la battre, l'en- « tamer, l'affaiblir et la pousser au delà du Brenner. Le « Tyrol est un théâtre difficile, mais il est funeste au vaincu. « Les troupes françaises avaient acquis une grande supé- « riorité sur les troupes allemandes.

« On n'entra pas en Allemagne par deux lignes d'opé- « rations, puisque le Pusterthal est en deçà de la crête « supérieure des Alpes, et qu'aussitôt que Joubert eût « passé Lienz, la ligne d'opération fut celle de Villach et « de Pontebba. On ne fit pas la jonction des deux corps « d'armée devant l'ennemi, car lorsque Joubert quitta « Brixen pour se porter, par un à-droite, sur Spittal par le « Pusterthal ou la vallée de la Drave, le principal corps « de l'armée était arrivé à Klagenfurt et avait des pa- « trouilles jusqu'à Lienz. L'archiduc ne pouvait donc « imaginer aucune manœuvre pour s'opposer à cette jonc- « tion. Joubert, jusqu'à la bataille du Tagliamento, resta « sur la défensive. Après cette bataille, il attaqua, battit « et détruisit la plus grande partie du corps de Davido- « vich et le repoussa au delà du Brenner, ce qui était « sans inconvénient puisque, battu, il se serait simple- « ment retiré, de position en position, jusqu'en Italie. « Lorsqu'il apprit que l'armée avait passé les Alpes Ju- « liennes et la Drave, il fit son mouvement de jonction « par le Pusterthal, ce qui était aussi sans inconvénient. « Cette opération, ainsi exécutée en trois temps, était « conforme à toutes les règles ; elle devait avoir et eut, en « effet, toute espèce d'avantages. »

Les guerres contemporaines nous offriraient des exemples tout aussi frappants de l'application des principes relatifs à l'unité de la ligne d'opération.

En 1870, on voit les Ire et IIe armées allemandes, une fois concentrées, marcher sur une seule ligne d'opération et adopter même une zone tellement resserrée que les cantonnements de leur corps d'armée chevauchent parfois

les uns sur les autres. Elles prennent alors pour direction l'aile droite des masses rassemblées à Metz, puis leurs communications sur Verdun et marchent ensuite sur elles pour engager l'action.

Après les grandes batailles du mois d'août, la IIIe armée et celle de la Meuse, en route pour Paris, suivent la direction générale Nancy-Paris et se gardent bien, malgré l'absence d'ennemis, de prendre des lignes d'opérations distinctes. Il en est de même dans leur marche de l'Argonne sur la Meuse, puis dans leur mouvement de Sedan sur Paris.

Nous ne saurions en dire autant de notre côté. A Coulmiers, le corps du général von der Tann réussit à opérer sa retraite sur Artenay parce que notre armée, malgré les observations de son commandant en chef, fut forcée d'exécuter son offensive sur une double ligne d'opération. Il en résulta que l'une de nos masses, celle du général d'Aurelle, s'engagea seule, tandis que le corps du général des Pallières n'arriva qu'après la bataille et ne put concourir à l'action générale.

Le succès n'en couronna pas moins les efforts de nos jeunes troupes, et l'élan patriotique qui le suivit ne devait pas permettre de se rendre compte de l'erreur commise.

A cette époque, nous avions deux objectifs : d'abord les armées qui couvraient le siège de Paris, ensuite l'armée d'investissement elle-même.

Un seul moyen d'action était à la disposition du gouvernement de la Défense nationale : la supériorité numérique de nos masses.

C'était beaucoup, à la condition d'avoir dans tous nos mouvements un ensemble et une cohésion indispensables. Cette évidence était d'autant plus frappante que nos contingents, levés à la hâte, organisés sommairement, à peine équipés, mal outillés, étaient, malgré leur bonne volonté, leur dévouement et leur patriotisme, impuissants à obte-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

nir un résultat, s'ils n'étaient fortement réunis et soutenus.

Chacun le comprenait, et cependant, après la bataille de Loigny et la retraite d'Orléans, on vit l'armée de la Loire divisée en deux masses, ayant chacune une ligne d'opération distincte et divergente, l'une vers l'est, l'autre vers l'ouest.

A la même époque, l'armée du Nord avait sa ligne d'opération spéciale et agissait isolément.

Que pouvait-il résulter de la séparation de ces masses et des entreprises qui leur étaient confiées? Le général Chanzy va nous l'apprendre :

Le 30 décembre 1870, il écrivait au ministre de la guerre (V. *planche XI*) :

« Je vous remercie des renseignements que vous me « donnez sur les opérations que va entreprendre le général « Bourbaki. J'attends avec impatience de savoir que son « mouvement se dessine et quelles forces ennemies seront « détachées contre lui. Je désirerais aussi être renseigné sur « la situation actuelle et le plan futur du général Faidherbe.

« Notre plus grande chance de réussite doit résider « dans la combinaison de nos mouvements, dans la coo- « pération simultanée des trois armées au même but, dans « un même effort fait au même moment. Sans cela, nous « nous exposons à voir échouer successivement des forces « qui, bien dirigées, pourraient triompher. Je vous de- « manderai donc instamment de me tenir, à cet égard, « aussi renseigné qu'il vous sera possible de le faire. »

Trois jours après, il envoya au ministre de la guerre un projet d'ensemble dans lequel il exposait ses vues.

« La situation, disait-il, me paraît être la suivante :

« Autour de Paris, une armée puissante qui résiste à « tous les efforts faits pour rompre l'investissement ; dans « le Nord, le général de Manteuffel, assez fort pour mena- « cer le Havre, tout en tenant en échec les troupes du « général Faidherbe ; dans l'Est, les forces ennemies

« disséminées de Paris au Rhin pour couvrir les lignes « d'opérations des Allemands, avec des groupes assez « considérables pour maintenir les forces que nous pou- « vons avoir sur la rive gauche de la Saône et opposer « une résistance à la marche de la première armée ; dans « le Sud, l'ennemi occupant fortement Orléans et encore « assez nombreux dans la vallée de la Loire, de Blois à « Gien, pour être une menace sur Bourges, sur Tours et « sur Nevers, et pour nous préoccuper sur le Loir et du « côté du Mans, si nous venions à quitter ces positions « sans y laisser une force capable de les défendre ; dans « l'Ouest, une armée prussienne comprenant qu'un effort « doit être fait par nous vers Paris et s'établissant forte- « ment, pour y parer, sur la ligne de l'Eure, tout en bat- « tant le pays autour de Chartres, pour maintenir ses « communications avec celle de la Loire.

« Disposé comme il l'est, l'ennemi cherche évidemment « à se présenter successivement et en forces devant cha- « cune de nos armées ; il manœuvre très habilement. « Nous sommes généralement peu exactement renseignés « sur ses grands mouvements, qu'il cache avec beaucoup « d'art par des rideaux de troupes, et, le seul moyen de « déjouer des combinaisons qui lui ont si souvent réussi « jusqu'ici, est de le menacer à notre tour sur tous les « points à la fois, le forçant ainsi à faire face de tous les « côtés et à ne plus présenter sur un point des masses « avec lesquelles il cherche à nous écraser partiellement.

« Il me paraît indispensable que la première, la « deuxième armée et celle aux ordres du général Fai- « dherbe, se mettent en marche en même temps ; la « deuxième armée, du Mans, pour venir s'établir sur « l'Eure, entre Évreux et Chartres, couvrant sa base et « ses lignes d'opérations, qui sont la Bretagne et les « lignes ferrées d'Alençon à Dreux et du Mans à Chartres ; « la première armée, de Châtillon-sur-Seine, pour venir « s'établir entre la Marne et la Seine, de Nogent à

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

« Château-Thierry, prenant sa base et ses lignes d'opéra-
« tions sur la Bourgogne, la Seine, l'Aube et la Marne ;
« l'armée du Nord, d'Arras, pour venir s'établir de Com-
« piègne à Beauvais, avec sa base d'opérations sur les
« places du Nord et sa ligne principale par le chemin de
« fer de Paris à Lille.

« Outre ces trois opérations principales et pour y con-
« courir, les forces de Cherbourg s'avanceraient, le long
« du chemin de fer de Caen, jusque sur la gauche de la
« deuxième armée, ayant toujours leurs lignes de retraite
« assurées sur Carentan. On aurait alors :

« Les forces réunies en Bretagne et sur le cours inférieur
« de la Loire, occupant fortement la Sarthe, d'Alençon au
« Mans, et le Perche, jusqu'au Loir, pour assurer les der-
« rières de la deuxième armée ; les corps francs de Cathe-
« lineau, Lipowski, en arrière du Loir et de Châteaudun,
« pour couvrir l'aile droite de cette même armée et
« observer les troupes ennemies de la vallée de la Loire ;
« le 15e corps, sans découvrir Bourges, entre le Cher et la
« Loire, pour tenir en échec, en menaçant successivement
« Blois, Orléans et Gien, le corps ennemi sur la Loire et,
« dans le cas où l'ennemi se replierait, se portant résolu-
« ment sur Étampes ;

« Enfin l'armée de Lyon, remplacée sur ses positions
« actuelles par ce qu'on peut tirer du Midi, tenant en
« échec, avec les forces de Garibaldi et les corps qui se
« trouvent dans l'Est, l'armée de Werder.

« Nos trois principales armées, une fois sur les positions
« indiquées, se mettraient en communication avec Paris et
« combineraient dès lors les efforts de chaque jour pour se
« rapprocher de l'objectif commun, avec des sorties
« vigoureuses de l'armée de Paris, de façon à obliger les
« troupes ennemies d'investissement à se maintenir tout
« entières dans leurs lignes. Le résultat sera dès lors dans
« le succès d'une des attaques extérieures ; et, si ce succès
« est obtenu, si l'investissement peut être rompu sur un

« point, un ravitaillement de Paris peut être possible,
« l'ennemi peut être refoulé et contraint d'abandonner
« une partie de ses lignes, et de nouveaux efforts, combi-
« nés entre les armées de l'extérieur et de l'intérieur
« peuvent, dans la lutte suprême, aboutir à la déli-
« vrance. »

L'idée générale du projet répondait sans nul doute aux nécessités du moment. Mais les détails d'application pouvaient être contestés.

La combinaison, en effet, se résumait ainsi : contenir les armées allemandes par des corps détachés et agir simultanément avec les trois armées principales de l'est, du nord et de l'ouest, contre l'armée d'investissement. Mais cette action devait encore s'effectuer sur trois lignes d'opérations distinctes et concentriques. C'était faire la part bien belle à l'ennemi et lui offrir l'occasion de battre successivement chacun de nos groupes. La liaison dans les attaques était assurément une idée pratique. La direction qui leur était donnée violait au contraire ce principe : *qu'une armée ne doit avoir qu'une seule ligne d'opération.*

En 1878, il en fut de même. Les Turcs, impuissants à coordonner leurs mouvements, adoptèrent trois lignes d'opérations différentes : l'une, de Viddin sur le Vid ; l'autre, d'Andrinople et de la Maritza sur les Balkans ; une troisième, du quadrilatère vers le centre de la Bulgarie. Les Russes, au contraire, trop disposés d'ailleurs à se laisser entraîner vers Constantinople, n'en prirent qu'une seule qui devait les conduire de Sistowa à Andrinople. Il en résulta pour les Turcs des efforts sans cohésion qui se heurtèrent sur tous les points à des masses supérieures et qui, en dépit d'une bravoure éclatante, n'aboutirent qu'à des défaites.

La nécessité d'une ligne d'opération unique est donc bien démontrée. Et après les développements qui précèdent, il ne reste plus qu'à reconnaître la vérité des con-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

clusions maintes fois exprimées à cet égard par les plus hautes célébrités militaires.

On peut donc répéter avec Jomini :

« *L'art d'embrasser les lignes d'opérations de la manière* « *la plus avantageuse est une des parties essentielles de la* « *science de la guerre.*

« *A forces égales, sur une même frontière, une ligne* « *d'opération simple doit avoir l'avantage sur une ligne* « *d'opération double.* »

« Il faut donc toujours éviter de former, sur une même « frontière, deux armées indépendantes (1). »

Napoléon n'a pas été moins explicite quand il a dit : « Envahir un pays avec une double ligne d'opération est « une combinaison fautive. »

Et dans une autre circonstance : « Quand on fait opérer « deux fractions d'armée par des directions éloignées « entre elles et sans communications, on commet une « faute qui, ordinairement, en fait commettre une se- « conde (2). »

Enveloppement stratégique. — Malgré les dangers que font courir les lignes d'opérations doubles, elles sont fréquemment adoptées. Cela tient aux facilités qu'elles procurent pour réaliser l'idée toujours séduisante de l'enveloppement stratégique. En outre, certaines circonstances permettent quelquefois de choisir deux lignes sans inconvénient. Il en est ainsi quand l'un des belligérants a sur l'autre une énorme supériorité et quand deux de ses armées peuvent s'avancer, sans cesser de rester unies, en suivant des directions divergentes.

Avec les nombreuses armées modernes, ou mieux encore avec des groupes de trois ou quatre armées, le

(1) *Traité des grandes opérations.*
(2) *Commentaires de Napoléon*, 1er volume.

front de marche sera souvent trop étendu pour qu'on puisse suivre une seule ligne d'opération.

L'important, dans ce cas, sera de maintenir sans cesse la liaison entre les armées.

L'histoire des guerres modernes nous offre de fréquents exemples d'enveloppement stratégique, et c'est malheureusement notre armée qui a eu, en 1870, à subir, à cet égard, l'épreuve la plus douloureuse.

Cette manœuvre caractérise le plus souvent les opérations des armées allemandes. Mais généralement elles n'ont réussi que lorsqu'elles étaient favorisées par une grande supériorité de forces.

La combinaison indiquée par l'expérience contre une menace d'enveloppement stratégique est l'*offensive la plus énergique sous les deux formes, stratégique et tactique*, dirigée contre la partie la plus faible de l'ennemi.

Dans le cas de la défensive forcée, l'emploi des lignes d'opérations doubles par l'adversaire conduit à l'occupation d'une position centrale. Mais ce sera toujours un danger d'y attendre l'ennemi, car on reste alors sur la défensive passive et on est presque forcément voué à un désastre. Il faut au contraire en profiter pour assaillir en masse la fraction ennemie qui paraît la plus exposée.

Les manœuvres sur des positions centrales rentrent du reste dans l'ordre des combinaisons que fait naître l'emploi des lignes intérieures.

(c) Des lignes intérieures.

La campagne de 1796, en Allemagne, a clairement démontré les dangers que fait courir à une armée une ligne d'opération double. En présence d'un ennemi actif et résolu, elle est exposée à voir chacune de ses masses accablée successivement avant que l'autre ne puisse venir à son aide.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

La ligne d'opération de l'adversaire est dite alors *ligne intérieure*, tandis que celles de l'armée opposée sont des *lignes extérieures*.

C'est l'emploi des lignes intérieures qui a donné au génie de Napoléon son plus brillant éclat, notamment en 1796 et en 1814. On pourrait définir ces lignes en disant que ce sont *les voies de communications qui relient le plus directement les diverses parties du théâtre d'opérations*.

Elles permettent donc à une armée de se porter sur un point quelconque de ce théâtre par la voie la plus courte, de profiter rapidement de la division des forces ennemies, ou même de provoquer cette division pour en tirer ensuite tous les avantages possibles.

La possession des lignes intérieures est donc précieuse pour une armée; mais elle n'a conduit les hommes de guerre au succès qu'à certaines conditions, qu'on peut résumer ainsi :

1° *Manœuvrer toujours offensivement et en forces;*

2° *Ne prendre l'offensive que sur un point à la fois* (1).

Il est certain, en effet, que si l'on attend l'ennemi de pied ferme, il rassemblera ses troupes, choisira son point d'attaque, obtiendra la supériorité numérique et réussira à acculer son adversaire ou à l'envelopper.

D'un autre côté, en attaquant sur plusieurs points, on est faible partout.

On n'est donc fort qu'en attaquant sur un seul point avec ses troupes disponibles, en choisissant son point d'attaque et en restant sur la défensive partout ailleurs. Telles furent les combinaisons de l'archiduc Charles et de Bonaparte en 1796.

Peu de campagnes du reste ont consacré ces principes avec autant de force que ces dernières. Celle de Bonaparte en Italie est trop connue pour qu'il soit nécessaire

(1) *Maximes de Napoléon*, par A. G.

de la décrire. Un court résumé suffira pour en rappeler toute la portée.

Campagne de 1796 en Italie. — Au mois de mars, l'armée française, forte à peine de 42,000 hommes, éparse sur une ligne de cantonnements étendus du col de Tende à Savone, avait devant elle les armées piémontaise et autrichienne. Le but de Bonaparte était de les diviser pour les battre ensuite séparément. Il l'a expliqué lui-même dans le plan de campagne qu'il adressa au Directoire, le 19 janvier (V. *planche XII*) :

« L'opération que l'on doit faire, dit-il, est simple. Les « Piémontais sont-ils seuls? Marcher sur eux par Garessio, « Bagnasco, la Solta, Castelnuovo, Montezemolo. Eux « battus, le camp retranché forcé, faire le siège de Ceva.

« Les Autrichiens ont-ils le bon esprit de se réunir à « Montezemolo avec les Piémontais? Il faut les en séparer « et, pour cela, marcher sur Alexandrie et, dès l'instant « qu'ils sont séparés, avoir vingt-quatre heures à soi pour « forcer le camp retranché de Ceva.

« Une fois ce camp occupé par nous, il faudrait alors des « forces doubles pour nous obliger à lever le siège de la « forteresse. »

Les armées qui nous étaient opposées étaient bien réunies, mais sur une libre étendue; et, en faisant une fausse démonstration sur Gênes, Bonaparte réussit à y attirer Beaulieu avec les Autrichiens, tandis que Colli, avec les Piémontais, surveillait les vallées de son pays. Le centre se trouvait ainsi affaibli. Bonaparte y porta ses coups, assaillit les corps ennemis avec des forces supérieures, remporta les victoires de Montenotte, Millesimo, Dego et força ses adversaires à adopter, dès ce moment, deux lignes d'opérations extérieures : l'une vers Turin, c'était celle des Piémontais; l'autre, celle de Beaulieu, vers Milan.

Le premier résultat cherché était obtenu : Bonaparte

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

avait isolé ses ennemis. Alors, loin de ralentir son activité, il continua son offensive, sur une ligne d'opérations intérieure, d'abord contre l'adversaire le plus faible et le plus rapproché, Colli, qu'il battit à Mondovi et qu'il détacha bientôt de l'Autriche, en lui imposant l'armistice de Cherasco.

Se retournant ensuite contre Beaulieu, il le rejeta au delà du Pô, puis sur le Mincio et enfin sur le Tyrol.

Pour tirer de cette campagne les remarquables enseignements qu'elle contient, il est nécessaire de savoir comment le vainqueur l'apprécia lui-même quelques années plus tard :

« Mais l'armée piémontaise, sous les ordres du général « Colli, au lieu de se porter sur Millesimo, eût dû appuyer « sur Dego et former la gauche de Beaulieu. C'était une « erreur de supposer que, pour couvrir Turin, il fallait se « trouver à cheval sur la route de cette ville. Les armées « réunies à Dego eussent couvert Milan parce qu'elles « eussent été à cheval sur la grande route du Montferrat; « elles eussent couvert Turin parce qu'elles eussent été « sur le flanc de la chaussée de cette ville. Si Beaulieu « eût eu cinq ou six jours à sa disposition pour rallier sa « gauche, il eût dû se porter sur Ceva pour se réunir à « l'armée piémontaise, parce qu'il était plus avantageux « aux alliés de se maintenir près de la ligne d'opérations « de l'armée française. Il n'y avait pas à craindre que « celle-ci entrât dans le Montferrat tant que l'ennemi « aurait une armée sur Ceva. Réunies, les deux armées « étaient encore supérieures à l'armée française; séparées, « elles étaient perdues.

« Le général Beaulieu voulut défendre le Mincio par « un cordon. Ce système est ce qu'il y a de pire dans « l'ordre défensif. On était encore au mois de mai; il « aurait dû occuper le Serraglio avec toute son armée; il « pouvait y séjourner soixante-dix jours sans avoir rien à « craindre des maladies. Il laissa 13,000 hommes de garnison dans Mantoue; il en avait 26,000 sur le Mincio; « il aurait donc pu réunir 40,000 hommes, c'est-à-dire « une armée supérieure à l'armée française, dans une « position aussi formidable que celle du Serraglio; il eût « maintenu ses communications avec Modène et la Basse-« Italie. »

Quelques semaines après, au mois de juillet, Bonaparte assiégeait Mantoue, quand l'Autriche dirigea contre lui une nouvelle armée, commandée par le feld-maréchal Würmser. Nous avions alors 15,000 hommes devant la place. Ils étaient couverts par un corps d'observation de 26,000 hommes, qui avait sa droite à Legnago, son centre à Vérone et à Rivoli, sa gauche vers Salo. Il tenait ainsi, avec les lignes de l'Adige et du Mincio, les débouchés du Trentin et du Frioul. Würmser, arrivé au milieu de juillet à Trente, y réorganisa une armée de 60,000 hommes, avec de nouveaux renforts tirés de l'intérieur de la monarchie. Puis, comptant sur sa supériorité numérique, il résolut d'envelopper son adversaire, en adoptant, pour marcher contre lui, deux lignes d'opérations distinctes. A gauche, Davidovich devait descendre la rive gauche de l'Adige; au centre, Würmser comptait s'avancer entre l'Adige et le lac de Garde, sur les positions du Montebaldo; ces deux masses suivaient une même direction. Enfin, à droite, Quasdanovich avec 28 bataillons, 17 escadrons et une réserve d'artillerie de 24 bouches à feu, devait côtoyer la rive occidentale du lac de Garde et déboucher sur Brescia, pour menacer nos communications. Entre sa route et celle de Würmser, s'étendait un espace de 10 à 12 lieues, hérissé d'obstacles insurmontables.

Le mouvement commença le 29 juillet, et nos troupes de soutien, assaillies sur différents points par des forces très supérieures, durent reculer. Brescia fut occupé par l'ennemi. Bonaparte se trouvait dans une position critique. Aussi eut-il un moment d'hésitation. Il réunit un conseil de guerre pour avoir l'avis de ses généraux. Mais le même

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

jour, obéissant à une inspiration de génie, il comprit que l'ennemi, en descendant du Tyrol par Brescia et l'Adige, suivait deux lignes extérieures et le laissait maître de la ligne intérieure du Mincio. Trop faible pour faire face aux deux masses autrichiennes, il avait du moins la ressource de battre chacune d'elles isolément.

Mais, pour cela, il lui fallait réunir toutes ses forces, c'est-à-dire lever le siège de Mantoue, repasser le Mincio et prendre résolument l'offensive contre le plus faible de ses ennemis. En vingt-quatre heures, la combinaison fut arrêtée, transmise à ses lieutenants et mise à exécution (V. *planche XIII*).

Le premier effort se porta sur Quasdanovich, qui fut battu à Salo, à Lonato et rejeté sur Riva. Le 4 août, Bonaparte était débarrassé de cet adversaire.

Ces succès décidèrent Würmser à revenir de Mantoue, où il était entré en libérateur, et à se porter vers Goïto à notre rencontre. Mais déjà son armée, privée du corps de Quasdanovich, d'une division qui assiégeait Peschiera, enfin des détachements laissés à Mantoue et sur les bords du Pô, ne comptait plus que 25,000 hommes. Attaquée de front par Bonaparte à Castiglione et tournée sur sa gauche par la division Sérurier, que la retraite de Quasdanovich avait rendue libre, elle fut complètement battue. Son chef, craignant de perdre ses communications avec la vallée de l'Adige, se replia sur le Tyrol, en laissant à Mantoue 15,000 hommes de troupes fraîches.

Cette bataille décisive fut complétée par les combats du Montebaldo, de la Corona, de Préabocco, de la Rocca-d'Anfo, à la suite desquels, le 12 août, nos soldats victorieux purent reprendre leurs anciennes positions.

Napoléon a jugé cette seconde partie de la campagne avec une autorité qui ne laisse place à aucune autre interprétation :

« Le plan du général Würmser, au mois d'août, était « défectueux; ses trois corps, l'un sous ses ordres directs,

« l'autre sous ceux de Quasdanovich, le troisième sous « Davidovich, étaient séparés entre eux par deux grandes « rivières, l'Adige et le Mincio, plusieurs chaînes de mon- « tagnes et le lac Garda.

« Würmser devait :

« Ou déboucher avec toutes ses forces entre le lac de « Garda et l'Adige, s'emparer du plateau de Rivoli et « se faire joindre à Incanale par son artillerie; 70 à « 80,000 hommes ainsi posés, appuyés, la droite au lac « de Garda, la gauche à l'Adige, ayant trois lieues de front, « en eussent imposé à l'armée française qui, comptant à « peine 30,000 combattants, n'eût pu leur tenir tête;

« Ou bien déboucher, avec toute son armée réunie, par « la Chiese, sur Brescia; l'artillerie peut y passer.

« Il fit, dans l'exécution de son plan, une faute qu'il « paya bien cher; ce fut de perdre deux jours pour se « porter sur Mantoue. Il devait, au contraire, jeter deux « ponts sur le Mincio, à une portée de canon de Peschiera, « et passer promptement cette rivière, joindre sa droite à « Lonato, Desenzano, Salo, et réparer ainsi, par une « rapide exécution, les défauts de son plan.

« Opérer par des directions éloignées entre elles et sans « communications est une faute qui, ordinairement, en fait « commettre une seconde. La colonne détachée n'a des « ordres que pour le premier jour; ses opérations pour le « second jour dépendent de ce qui est arrivé à la princi- « pale colonne : ou elle perd du temps pour attendre des « ordres, ou elle agit au hasard. Dans cette circonstance, « Würmser eût dû éviter cet inconvénient et donner des « ordres à Quasdanovich, non seulement pour déboucher « sur Brescia, mais même sur Mantoue, et se porter lui- « même avec le principal corps, à tire-d'aile, sur cette « place forte. Quasdanovich serait arrivé à Mantoue, s'il « ne se fût pas arrêté à Brescia; il eût fait lever le siège, « eût trouvé protection derrière les remparts de cette

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

« place, eût vécu de ses magasins ; la jonction s'y serait « faite avec son armée, sur un point fixe et qui était à « l'abri des vicissitudes de la campagne. Si Würmser eût « été battu avant d'arriver à Mantoue, Quasdanovich n'en « aurait pas moins ravitaillé la garnison ; il aurait pu « longtemps occuper le Serraglio ; enfin, il aurait pris « conseil des circonstances.

« Il est donc de principe qu'une armée doit toujours « tenir toutes ses colonnes réunies, de manière que l'en- « nemi ne puisse pas s'introduire entre elles. Lorsque, par « des raisons quelconques, on s'écarte de ce principe, il « faut que les corps détachés soient indépendants dans « leurs opérations et se dirigent, pour se réunir, sur un « point fixe vers lequel ils marchent sans hésiter et sans « de nouveaux ordres, afin qu'ils soient moins exposés à « être attaqués isolément. »

Dans la seconde quinzaine du mois d'août 1796, l'armée impériale vint se reformer autour de Trente. Elle comptait encore 40,000 hommes, force supérieure à celles de Bonaparte. Würmser se disposa donc à reprendre la campagne et arrêta un nouveau plan qui devait le conduire au but poursuivi par le cabinet de Vienne : la délivrance de Mantoue.

D'après ce plan, Davidovich devait rester dans le Tyrol avec 7 ou 8,000 hommes de milices tyroliennes et un corps de 20,000 hommes répartis en quatre divisions, dont les emplacements furent bizarrement répartis.

3,500 hommes, sous Grœffer, furent chargés de couvrir le haut Tyrol, du côté du Vorarlberg ; le général Landon, avec 3,000 hommes, observa les débouchés de la Valteline ; la division du prince de Reuss, forte de 5,500 hommes, s'établit au nord du lac de Garde ; enfin les brigades Wukassovich et Sporck, réunies dans la vallée de Roveredo, formèrent le corps principal, d'environ 8,000 hommes.

Ainsi divisée, cette masse allait se trouver hors d'état de concourir aux opérations du feld-maréchal Würmser.

Son action ne pouvait être que défensive et en dehors des mouvements du commandant en chef.

Celui-ci, de son côté, comptait descendre sur Mantoue, par la vallée de la Brenta, Bassano et Legnago, avec 26,000 hommes répartis en trois divisions, tandis que Davidovich déboucherait du Tyrol par la vallée de l'Adige, pour menacer nos communications et nous forcer à abandonner la ligne du Mincio. Le mouvement commença dès les premiers jours de septembre.

Würmser adoptait encore une fois deux lignes d'opérations séparées par le massif des monts Lessini (V. *planche XIV*).

Bonaparte, saisissant de suite les avantages que lui donnait la position sur l'Adige, s'avança sur une ligne d'opération intérieure et marcha d'abord sur les détachements de Davidovich. Ceux-ci furent promptement dispersés dans les combats de San-Marco et de Mori ; battus ensuite, le 4 septembre, à Roveredo, les Autrichiens durent reculer jusqu'à Trente, puis au delà de Lavis, et finalement se mettre en retraite sur Neumarkt.

Arrivé là, Davidovich était hors de cause. Sans hésiter, Bonaparte se jeta dans la vallée de la Brenta, sur les derrières de Würmser qui était à Bassano et qui venait de détacher la division du général Mezzaros sur Vérone. Il l'attaqua en forces, le 8 septembre, lui enleva Bassano, le sépara de Quasdanovich, qui fut forcé de se diriger sur le Frioul, et le rejeta, avec 10,000 hommes à peine, sur Vicence et Legnago.

Pour compléter son succès, Bonaparte essaya encore de lui couper la route de Mantoue ; mais un incident heureux sauva Würmser et lui permit de gagner cette place forte, devant laquelle il crut devoir livrer une dernière bataille à Saint-Georges. Ce fut pour lui un nouveau malheur. Vaincu une dernière fois, il n'eut plus d'autre alternative que de s'enfermer dans la place qu'il était venu délivrer.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Napoléon a porté, sur cette partie de la campagne, le jugement suivant :

« Au commencement de septembre, Würmser se mit « en mouvement pour se porter avec 30,000 hommes dans « le Bassanais, en laissant Davidovich avec 30,000 hommes « dans le Tyrol. Il devait prévoir le cas où le général « français déboucherait dans le Tyrol et prescrire à Davi- « dovich de ne pas recevoir la bataille à Roveredo, mais « de se replier sur Bassano pour, réunis, donner la « bataille à l'armée française ; les milices tyroliennes « étaient suffisantes pour observer la vallée de l'Avicio ; « ou bien il devait faire en sorte de se trouver sur le « champ de bataille dans le Tyrol, en faisant retirer Davi- « dovich sur Caliano et la vallée de l'Avicio. Marco, « Mori, Roveredo, sont de bonnes positions ; mais, contre « des troupes impétueuses, elles ne peuvent compenser « le défaut du nombre. Dans toutes ces affaires de gorges, « les colonnes, une fois rompues, se culbutent les unes « sur les autres et tombent au pouvoir de l'ennemi.

« Il était trop tard lorsque Würmser conçut le projet « de diriger la division du général Mezzaros sur Vérone. « Ce mouvement avait été prévu : Kilmaine y était avec « un petit corps d'observation. Würmser eût mieux fait « de garder cette division à Bassano, au soutien des deux « autres. Mais enfin, puisqu'il voulait opérer sur Mantoue « avec une partie de ses troupes, il fallait qu'il donnât à « cette division 2,000 hommes de cavalerie, 30 pièces de « canon, 1 équipage de pont ; qu'il la dirigeât, non sur « Vérone, mais sur Albaredo, où elle aurait jeté un pont, « et se serait portée à tire-d'aile sur Mantoue. La place eût « été débloquée, les derrières de l'armée fort inquiétés, « Vérone même pouvait être pris à revers. La garnison de « Mantoue, ainsi renforcée, aurait pu se maintenir long- « temps maîtresse de la campagne. Le maréchal se fût « alors retiré de Bassano avec ses deux autres divisions, « ses parcs et son état-major sur la Piave. L'armée fran-

« çaise eût été obligée, par sa gauche, de se tenir sur la « vallée de l'Avicio, en avant de Trente ; par son centre, « sur la Piave, pour s'opposer au corps principal de l'ar- « mée et enfin d'accourir sur ses derrières, à Mantoue, « pour rétablir le blocus. C'était bien de la besogne pour « une petite armée, et cela pouvait donner lieu à des « changements de fortune.

« La marche de Würmser sur l'Adige, avec les « 16,000 hommes restant de son armée, a été obligée. Il « devait être cerné, acculé au fleuve et forcé de poser les « armes, parce qu'il n'avait pas d'équipage de pont, ses « deux équipages et ses parcs de réserve ayant été pris à « Bassano. Il ne dut le bonheur de pénétrer jusqu'à Man- « toue, qu'à la faute d'un chef de bataillon qui évacua « Legnago.

« Le maréchal laissa mal à propos, dans Legnago, « 1,800 hommes et plusieurs batteries ; la retraite ne lui « était plus possible dans la direction de l'Adige, où était « toute l'armée française ; il fallait qu'il gagnât Mantoue ; « si cela ne lui était pas possible, il lui était plus facile « encore d'entrer à Milan que de retourner à Legnago. Il « s'affaiblit et sacrifia du monde inutilement.

« Würmser eut également tort de risquer la bataille de « Saint-Georges ; il lui était plus profitable de se mainte- « nir dans le Serraglio, qui est le vrai champ de bataille « des garnisons de Mantoue, quand elles sont nombreuses.

« Le maréchal pouvait également, pendant qu'il était « encore maître du Serraglio, passer le Pô, avec toute sa « cavalerie, quelques bataillons de grenadiers et quelques « batteries bien attelées, descendre la rive droite de ce « fleuve, repasser le bas Pô, le bas Adige, et regagner « Padoue : le général français eût appris cette opération « trop tard pour pouvoir s'y opposer. Würmser eût ainsi « sauvé toute sa cavalerie, une grande partie de son artil- « lerie, l'état-major de son armée, tout son quartier « général et l'honneur des armes autrichiennes. »

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Les tentatives faites la même année par les Autrichiens pour sauver Mantoue firent naître des combinaisons plus remarquables encore. Les voici résumées en peu de mots :

Alvinzi succéda à Würmser au milieu d'octobre, et, suivant son exemple, déboucha par la Brenta avec 40,000 hommes, pendant que Davidovich descendait par la vallée de l'Adige avec 20,000. Favorisés cette fois par une supériorité numérique marquée, par les fatigues qui commençaient à accabler nos troupes, les deux généraux autrichiens furent près de se joindre à Vérone. Mais Bonaparte, profitant encore une fois de la faute qu'ils avaient commise et manœuvrant sur une ligne d'opération intérieure, défit Alvinzi à Arcole, l'obligea à se mettre en retraite, puis, se rejetant sur Davidovich, le battit et le refoula dans le Tyrol.

Napoléon écrivit plus tard à ce sujet :

« Rien de plus fautif que le plan d'Alvinzi. Pour y remé-
« dier, il eût dû, aussitôt qu'il fut maître de Bassano, et
« Davidovich de Trente, faire venir celui-ci par les gorges
« de la Brenta sur Bassano, laissant les milices tyroliennes
« sur Trente et se présenter sur l'Adige avec toute son
« armée réunie. »

En s'exprimant ainsi, Napoléon consacrait un double principe : celui de *l'unité de la ligne d'opération* et celui de *la concentration des forces avant le combat*.

Cependant la défaite d'Alvinzi ne devait pas mettre un terme aux efforts du cabinet de Vienne. Jamais, même jusqu'à ce jour, il n'avait apporté tant d'énergie et d'activité dans ses préparatifs et, dès la fin de l'année 1796, Alvinzi fut en état de reprendre l'offensive avec 40,000 hommes. Mais, comme la première fois, il arrêta un plan qui divisait ses forces et lui donnait deux lignes d'opérations séparées.

Il forma le projet de s'avancer avec son centre et sa droite entre l'Adige et le lac de Garde, afin de nous

assaillir vers Rivoli, pendant que le général Provera, avec un corps de 20,000 hommes, se porterait, par Padoue et Legnago, sur Mantoue et dirigerait une division de Bassano sur Vérone.

Le mouvement commença le 7 janvier 1797.

Les attaques successives des armées autrichiennes, toujours battues et toujours reformées, avaient fini par placer Bonaparte dans une situation d'autant plus critique que le Directoire, jaloux de ses succès, ne s'empressait guère de réparer ses pertes. Néanmoins il ne perdit pas un instant pour faire face à ce nouvel orage. Les événements qui se préparaient devaient être les plus glorieux de la campagne et assurer à ceux qui s'y distinguèrent un renom immortel.

Bonaparte était à Bologne quand il apprit l'attaque des Autrichiens. Laissant un simple détachement devant Provera, il se rendit d'abord à Vérone pour se renseigner et juger la situation. Là, il apprit que Joubert, fortement assailli à la Corona, avait été forcé de se replier. Il devina aussitôt la nouvelle faute commise par ses adversaires et comprit que leur principale masse devait être à Rivoli, puisque Joubert avait été repoussé. Il s'y porta aussitôt avec ce qu'il put rassembler de forces et réussit, par des procédés tactiques aussi remarquables que ses combinaisons, à infliger à Alvinzi une défaite complète.

Revenant alors sur Provera, il l'entoura et le fit capituler sous les murs de Mantoue.

La chute de cette place devait couronner bientôt les succès de notre armée d'Italie.

Cette fois encore, les vices du plan d'Alvinzi avaient procuré à Bonaparte un de ses plus beaux triomphes. Cette fois encore, il avait manœuvré sur une ligne d'opération intérieure, pendant que ses ennemis suivaient deux lignes extérieures qui divisaient leurs masses. Du reste, ils avaient eu d'autres torts. Ils avaient porté leur attaque principale sur un point coupé de montagnes et de fortes

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

positions qui favorisaient notre défensive, tandis que par le bas Adige ils nous auraient privés de cet avantage.

En outre, la marche du corps Provera ne pouvait conduire à aucun résultat. Une victoire d'Alvinzi à Rivoli suffisait, en effet, à sauver Mantoue; sa défaite, au contraire, assurait la perte de Provera, sans aucune influence sur le rétablissement des affaires.

La direction à suivre par les Autrichiens était tout indiquée. C'était celle qu'avait adoptée le prince Eugène de Savoie contre Catinat, en 1701, celle que Napoléon indiqua lui-même plus tard à propos de la marche de Würmser sur la Brenta. Ils devaient donc ne laisser qu'un détachement à l'entrée du Tyrol et déboucher sur le bas Adige avec toute leur armée réunie.

Ce deuxième mouvement d'Alvinzi a été jugé, comme les précédents, par le vainqueur lui-même. Napoléon a dit à ce sujet :

« Alvinzi déboucha en janvier 1797. Mantoue était aux « abois. Il opéra avec deux corps : le premier se porta « sur Montebaldo; il y commandait en personne; l'autre « sur le bas Adige, commandé par Provera. Le succès « de Provera devait être sans résultat, si Alvinzi était « battu. On aggrava ces fautes du plan de campagne, en « liant les deux attaques par une attaque centrale sur « Vérone, qui n'avait aucun but, affaiblissait les deux « attaques principales sans les lier, puisque les localités « rendaient cela impossible. Il est vrai que les ordres de « Vienne étaient que, si Alvinzi était battu et que Provera « réussît à débloquer Mantoue, Würmser passât le Pô « avec la garnison de Mantoue et se retirât sur Rome; « mais, à moins qu'on ne fût assuré de la coopération du « roi de Naples, ce qui n'était pas, cela ne pouvait avoir « de résultat.

« Provera, après avoir surpris le passage de l'Adige à « Angiari, eût dû passer sur la rive droite avec tout son « corps, la division Bayalisch comprise, lever son pont, se « diriger sur Mantoue, qui était son seul refuge. Il y serait « arrivé avec 20,000 hommes. Au lieu de cela, il n'y arriva « qu'avec 8,000 hommes, parce qu'il laissa la division « Bayalisch sur la droite, 2,000 hommes à la garde de son « pont, qui furent faits prisonniers, et qu'ayant perdu du « temps, son avant-garde fut entamée. »

A la fin de sa carrière, Napoléon eut l'occasion d'appliquer encore d'une manière éclatante les principes qui l'avaient tant de fois conduit à la victoire. En 1814, ce fut l'emploi d'une position centrale et d'une ligne d'opération intérieure qui lui procura les beaux succès de Champaubert, Montmirail, Vauchamps, Villeneuve-les-Bordes et Montereau. Mais il serait trop long de décrire ici ces opérations. Les campagnes qui précèdent ont suffisamment fait ressortir les avantages que la possession d'une ligne intérieure assurait aux armées au commencement du siècle. Il nous reste à voir s'il en est de même aujourd'hui; si les puissantes masses que les nations mettent en mouvement sont dans des conditions identiques et si les principes du passé sont encore susceptibles de recevoir une application aussi pratique.

Sous ce rapport, la campagne de Bohême nous a offert de précieux enseignements.

(*d*) Lignes d'opérations des armées belligérantes en 1866.

Au début de leurs mouvements contre l'armée autrichienne, les Prussiens adoptèrent deux lignes d'opérations distinctes.

Les Ire et IIe armées pénétrèrent en Bohême par deux directions convergentes, mais absolument séparées et sans liaison entre elles pendant quelques jours. La Ire armée s'avança par Görlitz, Reichenberg, Münchengrætz, Gitschin; la IIe par Neisse et Kœniginhof sur Gitschin.

Si le maréchal Benedek avait eu, au même moment, ses troupes concentrées sur l'Elbe, il aurait occupé une ligne

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

intérieure et se fût trouvé en mesure d'attaquer successivement chacune des armées ennemies avec des forces supérieures (V. *planche XV*).

Le général de Moltke, en adoptant ses premières directions de marche, laissait donc aux Autrichiens une chance des plus favorables. Quoique ceux-ci n'en aient pas profité, le fait a soulevé de vives critiques. Le chef du grand état-major prussien n'a pas hésité à reconnaître leur justesse; mais il s'est défendu en ces termes :

« Comment se fait-il que nous n'ayons pas rencontré de « résistance plus sérieuse en débouchant des montagnes « de la Lusace? Il faut en chercher la raison dans les dis- « positions des Autrichiens.

« Jusqu'à présent, il a été impossible de rien savoir de « bien positif sur le plan de campagne du feldzeugmeister « Benedek. S'il faut s'en rapporter à ce que disent les « journaux militaires, on doit en conclure qu'il avait l'in- « tention de réunir la grande masse de ses forces sur la « rive droite du haut Elbe, aux environs de Josephstadt « et de Kœniginhof. Ainsi placée, l'armée autrichienne se « serait trouvée sur la ligne d'opération centrale, entre « les deux armées prussiennes. Il lui suffisait alors de « forces relativement faibles pour défendre la grande cou- « pure formée par l'Iser ou celle de l'Elbe, selon qu'on « voudrait réunir des forces supérieures pour opérer « contre le prince royal ou contre le prince Frédéric- « Charles.

« Il semble que le feldzeugmeister n'ait jamais perdu « de vue ce projet, qui assurément était excellent en lui- « même, et qu'il ait mis à l'exécuter l'opiniâtreté inébran- « lable qui est une des plus belles qualités de cet homme « de guerre si remarquable. Mais il reste à savoir si ce « projet était encore bon au moment où il s'agissait de le « mettre à exécution, au moment où les armées prussiennes « étaient déjà en plein mouvement.

« S'il y a avantage à se placer sur la ligne centrale d'o-

« pération, pour pouvoir en profiter, il faut nécessaire- « ment avoir autour de soi assez d'espace pour qu'il soit « possible d'aller chercher un de ses adversaires à une « distance de plusieurs jours de marche, et d'avoir assez « de temps pour revenir ensuite sur l'autre. Si cet espace « est très restreint, on court le danger d'avoir affaire à ses « deux adversaires à la fois. Quand une armée, sur le « champ de bataille, est attaquée de front et de flanc, peu « importe qu'elle soit sur la ligne centrale d'opération; « ce qui était pour elle un avantage au point de vue stra- « tégique est devenu un désavantage au point de vue « tactique. Si on laissait les Prussiens avancer jusqu'à « l'Iser et à l'Elbe, si les quelques défilés où il fallait « passer pour traverser ces coupures tombaient en leur « pouvoir, il est évident qu'il devenait très périlleux de « s'avancer entre leurs deux armées. En attaquant l'une « des deux, on courait risque d'être soi-même attaqué à « dos par l'autre.

« Nous avons déjà dit que les forces placées sous le « commandement du feldzeugmeister Benedek étaient « réunies dès le 10 juin en Moravie; mais les troupes « étaient si mal équipées, qu'il fut obligé d'y rester jus- « qu'au 17. »

L'explication donnée par le feld-maréchal de Moltke se résume ainsi :

1° L'armée prussienne était forcée de constituer deux masses pour défendre les deux parties de la monarchie qui étaient menacées ;

2° Les circonstances exigeaient une concentration en trois masses, sur trois points différents;

3° Enfin, les distances de Gorlitz et de Niesse à Gitschin, point de réunion indiqué aux deux masses prussiennes, sont à peu de chose près les mêmes que celle de Gitschin à Olmütz, point de concentration des forces de Benedek.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Il en résultait que ce dernier n'aurait plus eu assez d'espace pour combattre une armée prussienne seule, sans être attaqué par l'autre.

L'explication donnée par l'état-major prussien suppose que les trois armées combattantes sont à leurs points de départ, c'est-à-dire à Gorlitz, Neisse et Olmütz. Présentée ainsi, elle n'est pas contestable. Elle démontre simplement ce qui a été avancé plus haut, que si les forces de Benedek avaient été rassemblées sur l'Elbe, il se serait trouvé en mesure d'attaquer l'une ou l'autre des masses opposées avec une grande supériorité numérique.

Mais pour apprécier ces faits à leur juste valeur, autant du moins qu'il est permis de le faire à distance et après coup, il conviendrait de serrer la vérité de plus près.

Le 27 juin 1866, la Ire armée et l'armée de l'Elbe arrivaient à Münchengrætz. La IIe armée débouchait en Bohème; le 1er corps atteignait Trautenau; la garde, Eypel et Costeletz; le 5e corps, Nachod, et le 6e Skalitz.

L'armée autrichienne était en grande partie rassemblée autour de Josephstadt.

Or, de Josephstadt à Münchengrætz, il y a 70 kilom. 5, ou trois marches de 23 à 24 kilomètres, tandis que de Josephstadt à Trautenau il n'y a que 25 kilomètres, c'est-à-dire une forte marche. Puis, l'on compte 10 kilomètres de Trautenau à Eypel; 24 kilomètres de Trautenau à Nachod, et 66 kilomètres de Trautenau à Münchengrætz, ce qui fait trois marches.

Par conséquent, le 27 juin, l'armée autrichienne était en mesure d'assaillir en forces la IIe armée prussienne, notamment le 1er corps et la garde; le 28, elle aurait pu attaquer dans les mêmes conditions les 5e et 6e corps. Et il est certain que la Ire armée et l'armée de l'Elbe, contenues à Münchengrætz par le corps Clam Gallas et le corps saxon, étaient trop éloignées pour arriver à temps sur le terrain du combat.

Mais pour cela, il eût fallu que Benedek eût deviné la

présence de la IIe armée et eût pris en temps opportun la décision que les circonstances exigeaient.

Cette guerre nous offre un autre exemple de l'emploi d'une ligne d'opération intérieure.

Après la bataille de Kœniggrætz, le grand état-major prussien eut à choisir une direction de marche pour sa masse principale.

L'ennemi formait une armée à Vienne, tandis que les corps battus fuyaient vers Olmütz. Il y avait là deux groupes importants. Le maréchal de Moltke résolut de s'avancer sur la ligne Pardubitz, Brünn, Lundenburg, Presbourg, qui lui permettait de maintenir ces groupes divisés et de les accabler l'un après l'autre.

L'adoption de cette ligne intérieure ne fut pas sans influence sur la demande d'armistice qui fut faite par l'Autriche, moins d'un mois après la bataille décisive de Kœniggrætz.

En recherchant les combinaisons stratégiques qui ont guidé, en 1866, les mouvements de l'armée prussienne, il semble qu'il était possible de prévoir dans une certaine mesure celles de 1870. Elles offrent d'ailleurs des particularités dignes de remarque.

(*e*) Lignes d'opérations de 1870.

Au début de cette dernière campagne, les armées prussiennes formaient deux grandes masses qui avaient chacune leur ligne d'opération distincte. Les Ire et IIe armées s'avançaient sur la direction Mayence, Neunkirchen, Sarrebrück, tandis que la IIIe armée avait pour direction générale la ligne Landau, Wissembourg, Haguenau. Avant le passage de la frontière, la liaison entre ces masses était établie par les corps qui se trouvaient vers Kaiserslautern et Deux-Ponts et par un régiment de cavalerie qui avait été dirigé sur Pirmasens.

Mais du 4 au 12 août, pendant la période des premiers

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

combats, la liaison cesse. Les deux grandes armées allemandes sont séparées par les Vosges et par un intervalle de 38 kilomètres, environ deux marches. Un moment même, quand elles se trouvent engagées, l'une à Spicheren, l'autre à Frœschwiller, il y a entre elles une distance de trois marches et cette situation est aggravée par ce fait que toutes les routes au sud de Bitche, qui font communiquer la Lorraine et l'Alsace, sont en notre pouvoir. Elles manœuvrent donc alors sur deux lignes extérieures, et il n'est pas douteux qu'une occasion favorable de disposer d'une ligne intérieure s'offrait alors à l'armée française.

Ce serait une erreur de croire que cette circonstance eût échappé au maréchal de Moltke. Il en avait parfaitement pesé les inconvénients avant les hostilités. Mais les appréciant avec un coup d'œil supérieur et une connaissance exacte des moyens d'action des belligérants, il n'avait pas hésité à passer outre.

Voici, en effet, en quels termes il s'est exprimé à ce sujet :

« Les plans d'invasion des Français et la disposition de « leur réseau ferré les ayant amenés à grouper leurs for- « ces en deux masses principales, il importait de faire « disparaître ce fractionnement, en se portant prompte- « ment en avant. Une semblable situation ne pouvait se « prolonger impunément, en présence d'un adversaire « aussi entreprenant; car ce dernier, venant à pénétrer « soit par la basse Sarre, soit par la haute Sarre, menaçait « également la retraite de celle des ailes encore intacte « de l'armée ayant sa base en Lorraine, et pouvait même « entraîner, comme conséquence ultérieure, l'évacuation « de la ligne de la Moselle.

« Au début, les armées allemandes étaient directement « en contact les unes avec les autres, entre la Nahe et la « Lauter. Quand ensuite elles prirent l'initiative de l'offen- « sive, la position de l'ennemi les contraignit à s'avan- « cer suivant des directions divergentes. Or c'est à ce « moment que devait apparaître toute l'importance des « Vosges à notre égard. Il fallait franchir la chaîne pour « pouvoir aussi tirer parti, avec l'une des ailes, des avan- « tages remportés par l'autre. Mais là se présentait cette « différence essentielle, qu'au cas où l'une des armées « allemandes éprouverait un échec, elle ne serait jamais, « au pis aller, que refoulée sur les autres, tandis qu'un « succès des Allemands devait avoir pour résultat de « séparer les armées françaises. »

A peine la chaîne des Vosges est-elle franchie par la IIIe armée, qu'elle appuie à l'ouest pour se rapprocher de la IIe, se mettre en liaison avec elle et venir occuper en même temps qu'elle la ligne de la Moselle.

Pendant ce temps, le groupe des deux premières armées, marchant de Spicheren sur notre masse principale, aurait pu chercher à la tourner par sa gauche et à franchir la Moselle en aval de Metz, coupant ainsi la ligne de défense formée par les deux points d'appui de Metz et de Thionville et menaçant nos communications. Mais, dans ce cas, les armées allemandes auraient manœuvré sur deux lignes extérieures, en nous laissant tous les avantages d'une ligne intérieure et d'une position centrale. Cette combinaison eût été fautive.

L'état-major allemand se garda donc de l'adopter, et prit pour direction Pont-à-Mousson, afin d'y donner la main à la IIIe armée et de ne plus former à ce moment qu'un seul groupe de forces, occupant une ligne d'opération intérieure entre nos troupes d'Alsace en retraite sur Châlons et notre armée de Metz.

Mais c'est surtout à la fin du mois d'août 1870, que les lignes d'opérations suivies par les masses combattantes sont de nature à assurer le succès des unes et les revers des autres.

En prenant la direction du nord-est, notre armée de Châlons abandonnait à l'ennemi tous les avantages des

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

lignes intérieures, et, de plus, à mesure qu'elle s'avançait, elle découvrait ses communications. Nous manœuvrions alors sur deux lignes extérieures, l'une de Metz vers les places du nord, l'autre de Châlons vers Sedan, tandis que le groupe formé par la IIIe armée prussienne, l'armée de la Meuse et l'armée d'investissement de Metz, opérait sur une ligne intérieure.

Il est certain que la place de Metz devait être, à cette époque, l'objectif d'une armée de secours; mais la ligne d'opération qui paraissait la plus indiquée était celle qui, s'appuyant sur les places de l'est et longeant les Vosges, gagnait la Moselle en menaçant les communications de l'ennemi.

(*f*) Conclusions.

Il serait superflu de rechercher, dans les événements de la dernière guerre, d'autres sujets d'étude relatifs aux lignes d'opérations. Les observations qui précèdent suffisent pour démontrer que les principes du passé ont conservé toute leur importance, et qu'on ne saurait les violer sans dangers.

Elles permettent de conclure aussi que leur application est devenue plus difficile, et qu'en raison de l'augmentation des masses, les lignes d'opérations sont aujourd'hui de larges zones, embrassant des réseaux de directions parallèles. Mais, en raison même de ce fait, il arrivera peut-être plus fréquemment qu'autrefois, à ces mêmes masses, de se voir momentanément séparées par des obstacles de terrain. En tout cas, les combinaisons susceptibles d'amener la division des forces ennemies ont évidemment conservé toute leur influence. Leur portée s'est même étendue en embrassant des champs d'action plus vastes, en employant des agents de destruction plus redoutables et des armées à la fois plus nombreuses et plus puissantes.

En constatant ces faits, on peut donc rappeler les principes qui s'y rattachent, dans la forme même que leur ont

donnée les hommes de guerre qui les ont le plus approfondis.

Jomini a dit à ce sujet :

« 1° Il peut arriver qu'une ligne double devienne néces-
« saire, soit par la configuration topographique du pays,
« soit parce que l'ennemi en aura pris lui-même une
« double, et qu'il faudra opposer une partie de l'armée à
« chacune des masses qu'il aura formées.

« Dans ce cas, *il faudra prendre des lignes intérieures*
« *pour pouvoir se rassembler avant l'ennemi et accabler*
« *successivement chacune de ses fractions.*

« On doit alors laisser un corps d'occupation devant
« l'un des groupes ennemis, en le faisant se replier sur
« l'armée principale.

« La campagne de 1814 présente de remarquables
« applications de ce principe.

« 2° Une ligne double peut convenir encore quand on a
« une supériorité telle que, sur chaque ligne, on l'emporte
« sur l'ennemi. Dans ce cas, il faut renforcer la partie de
« l'armée destinée à jouer le rôle le plus important, et, si
« l'on peut, faire en sorte que les deux directions soient
« reliées entre elles (1). »

Maintes fois, en 1866 et en 1870, les combinaisons du maréchal de Moltke ont dérivé du principe qui précède. Telle fut, par exemple, après Sadowa, celle qui dirigea les armées prussiennes sur Olmütz et Vienne. Telle fut aussi celle qui inspira la marche des deux principales masses allemandes au début de la campagne de 1870.

« 3° Deux masses intérieures, se soutenant réciproque-
« ment, ne doivent pas, si elles font face à deux masses
« supérieures, se laisser resserrer par l'ennemi sur un
« espace trop rétréci. »

Napoléon commit cette faute en 1813. Les trois masses

(1) *Traité des grandes opérations.*

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

qu'il avait cru devoir opposer aux grandes armées de la coalition manœuvraient sur des lignes intérieures; mais en se laissant resserrer peu à peu, un jour vint où elles furent presque entourées et écrasées à Leipzig, sous les coups d'adversaires désormais trop nombreux.

Au mois de janvier 1871, ce fut la même imprudence, aggravée, il est vrai, par une situation des plus critiques, qui conduisit notre dernière armée, celle de l'Est, à son internement en Suisse.

« 4° Deux lignes concentriques valent mieux que deux « lignes divergentes. Mais pour qu'elles soient exemptes « de dangers, elles doivent être combinées de telle façon « que les deux armées qui les parcourent ne puissent « rencontrer isolément les forces réunies de l'ennemi, « avant d'être elles-mêmes en mesure d'opérer leur jonc- « tion (1). »

La marche des armées prussiennes, à la fin du mois de juin 1866, offre un exemple saisissant de la violation de ce principe. Il est à noter d'ailleurs que son application sera peut-être dans l'avenir plus fréquente et plus nécessaire qu'autrefois, en raison même de l'effectif élevé des masses qui entreront désormais en action. Par conséquent, les conditions de temps et d'espace qui permettront aux différentes armées de se soutenir, en cas de lutte, ou qui les en empêcheront, auront une importance extrême. Les états-majors auront à cet égard une responsabilité plus lourde, et plus que jamais, pour obvier aux dangers de la division des forces, les dispositifs de marche en échelons s'imposeront comme une obligation.

En terminant cet exposé des principes relatifs aux lignes d'opérations, il ne sera pas sans intérêt de rappeler un de ceux que Napoléon a tracés avec le plus d'autorité :

« Une armée qui marche à la conquête d'un pays a ses

(1) *Traité des grandes opérations.*

« deux ailes appuyées à des pays neutres ou à de grands « obstacles naturels, soit à de grands fleuves, soit à des « chaînes de montagnes; ou elle n'en a qu'une, ou point « du tout; dans le premier cas, elle n'a plus qu'à veiller « à ne pas être percée sur son front; dans le second cas, « elle doit s'appuyer à l'aile soutenue; dans le troisième « cas, elle doit tenir ses divers corps bien appuyés sur son « centre et ne jamais se séparer; car si c'est une difficulté « à vaincre que d'avoir deux flancs en l'air, cet inconvé- « nient double si on en a quatre; triple si on a six; qua- « druple si on en a huit, c'est-à-dire si on se divise en « deux, trois ou quatre corps différents. La ligne d'opéra- « tion d'une armée, dans le premier cas, peut appuyer « indifféremment du côté de la gauche ou de la droite; « dans le second, elle doit appuyer à l'aile soutenue; dans « le troisième, elle doit être perpendiculaire sur le milieu « de la ligne de marche de l'armée. Dans tous les cas, il « faut, toutes les cinq ou six marches, avoir une place « forte ou une position retranchée sur la ligne d'opéra- « tion, pour y réunir des magasins de bouche et de « guerre, y organiser les convois et en faire un centre de « mouvement, un point de repère qui raccourcisse la ligne « d'opération. »

En réalité, malgré l'étendue des développements auxquels elles ont donné lieu, les règles relatives aux lignes d'opérations sont simples et peu nombreuses. Réduites aux plus importantes, elles se résument ainsi :

1° Le choix des lignes d'opérations a pour but *de diriger, sur les points décisifs, une masse plus forte que l'ennemi;*

2° *Ce choix dépend de la direction des bases, de la configuration du terrain et des emplacements de l'ennemi;*

3° *Les lignes d'opérations simples et intérieures sont toujours préférables;*

4° *Les lignes d'opérations les plus avantageuses sont celles qui conduisent une armée sur les communications de l'ennemi, sans compromettre les siennes.*

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Les théories qui précèdent, et qui sont toutes le fruit de l'expérience, ne doivent cependant pas faire oublier que les événements de guerre, la nature des contrées parcourues, l'esprit national des peuples, enfin la capacité et l'énergie des chefs qui influent si puissamment sur les résultats d'une campagne, ne seront jamais soumis à des maximes fixes ni à des règles préconçues.

La guerre sera toujours un drame passionné et sanglant, mais non une opération mathématique.

4° Lignes de communications.

Définitions. — Les militaires ne sont pas tous d'accord sur la manière de comprendre les lignes de communications.

Pour les uns, ce sont les directions transversales qui relient entre elles les directions de marche. Pour d'autres, ce sont les lignes d'opérations elles-mêmes. Afin de préciser les idées, nous admettons que *les lignes de communications sont celles qui relient les armées à leurs magasins.*

Ce sont donc aussi les lignes de retraite ou, si on le préfère, les lignes d'étapes actuelles.

Napoléon a maintes fois confondu volontairement les lignes d'opérations et de communications. Et cependant ce sont les conseils et les exemples qu'il a donnés, pour l'établissement des communications d'une armée, qui servent encore de modèle dans bien des cas.

Le 12 janvier 1806, ayant à adresser des instructions au roi Joseph, au sujet du commandement de l'armée qu'il avait dirigée sur Naples, il s'exprimait ainsi :

« Vous devez établir votre ligne de communications,
« c'est-à-dire vos routes de postes, d'étapes, enfin ce qui
« forme une ligne de communications, par la Toscane et
« point du tout par Ancône et les Abruzzes, parce que mon
« désir est que vous agissiez par Rome sur Naples. »

Importance des lignes de communications. — La ligne de communications d'une armée est donc bien celle qui la relie à ses magasins. Il s'ensuit qu'elle est plus importante encore que la ligne d'opération. Car le premier besoin d'une armée est de vivre et par conséquent de rester en liaison constante avec la région d'où elle tire ses approvisionnements, ses renforts, ses munitions, ses armes et surtout ses soldats. Un des caractères d'une armée en campagne est d'être un organe de consommation et de dépenses. Elle ne produit pas, du moins au moment même où elle agit; elle détruit et consomme. Ses besoins sont continus et s'augmentent à chaque pas. Le jour où l'on cesse d'y subvenir, elle cesse d'agir et perd sa puissance.

C'est pour cela que Napoléon a si souvent exprimé en termes énergiques l'importance qu'il attribuait à la conservation de cette ligne.

Le 22 septembre 1808, répondant à un plan de campagne proposé en Espagne par le roi Joseph, il lui écrivait :

« L'art militaire est un art qui a des principes qu'il n'est
« pas permis de violer. Changer sa ligne d'opération (1)
« est une opération de génie; la perdre est une opération
« tellement grave qu'elle rend criminel le général qui s'en
« rend coupable. Ainsi, garder sa ligne d'opération est
« nécessaire pour arriver à un point de dépôt où l'on
« puisse évacuer les prisonniers que l'on fait, les blessés
« et les malades que l'on a, trouver des vivres et s'y
« rallier.

« Si, étant à Madrid, on eût réuni ses forces sur la
« ville, qu'on eût considéré le Retiro comme un point de
« réunion des hôpitaux, des prisonniers, et comme moyen
« de contenir une grande ville et de conserver les res-

(1) *Correspondance militaire.* — Napoléon veut parler ici de la ligne de communications.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Les théories qui précèdent, et qui sont toutes le fruit de l'expérience, ne doivent cependant pas faire oublier que les événements de guerre, la nature des contrées parcourues, l'esprit national des peuples, enfin la capacité et l'énergie des chefs qui influent si puissamment sur les résultats d'une campagne, ne seront jamais soumis à des maximes fixes ni à des règles préconçues.

La guerre sera toujours un drame passionné et sanglant, mais non une opération mathématique.

4° Lignes de communications.

Définitions. — Les militaires ne sont pas tous d'accord sur la manière de comprendre les lignes de communications.

Pour les uns, ce sont les directions transversales qui relient entre elles les directions de marche. Pour d'autres, ce sont les lignes d'opérations elles-mêmes. Afin de préciser les idées, nous admettons que *les lignes de communications sont celles qui relient les armées à leurs magasins.*

Ce sont donc aussi les lignes de retraite ou, si on le préfère, les lignes d'étapes actuelles.

Napoléon a maintes fois confondu volontairement les lignes d'opérations et de communications. Et cependant ce sont les conseils et les exemples qu'il a donnés, pour l'établissement des communications d'une armée, qui servent encore de modèle dans bien des cas.

Le 12 janvier 1806, ayant à adresser des instructions au roi Joseph, au sujet du commandement de l'armée qu'il avait dirigée sur Naples, il s'exprimait ainsi :

« Vous devez établir votre ligne de communications,
« c'est-à-dire vos routes de postes, d'étapes, enfin ce qui
« forme une ligne de communications, par la Toscane et
« point du tout par Ancône et les Abruzzes, parce que mon
« désir est que vous agissiez par Rome sur Naples. »

Importance des lignes de communications. — La ligne de communications d'une armée est donc bien celle qui la relie à ses magasins. Il s'ensuit qu'elle est plus importante encore que la ligne d'opération. Car le premier besoin d'une armée est de vivre et par conséquent de rester en liaison constante avec la région d'où elle tire ses approvisionnements, ses renforts, ses munitions, ses armes et surtout ses soldats. Un des caractères d'une armée en campagne est d'être un organe de consommation et de dépenses. Elle ne produit pas, du moins au moment même où elle agit; elle détruit et consomme. Ses besoins sont continus et s'augmentent à chaque pas. Le jour où l'on cesse d'y subvenir, elle cesse d'agir et perd sa puissance.

C'est pour cela que Napoléon a si souvent exprimé en termes énergiques l'importance qu'il attribuait à la conservation de cette ligne.

Le 22 septembre 1808, répondant à un plan de campagne proposé en Espagne par le roi Joseph, il lui écrivait :

« L'art militaire est un art qui a des principes qu'il n'est
« pas permis de violer. Changer sa ligne d'opération (1)
« est une opération de génie; la perdre est une opération
« tellement grave qu'elle rend criminel le général qui s'en
« rend coupable. Ainsi, garder sa ligne d'opération est
« nécessaire pour arriver à un point de dépôt où l'on
« puisse évacuer les prisonniers que l'on fait, les blessés
« et les malades que l'on a, trouver des vivres et s'y
« rallier.

« Si, étant à Madrid, on eût réuni ses forces sur la
« ville, qu'on eût considéré le Retiro comme un point de
« réunion des hôpitaux, des prisonniers, et comme moyen
« de contenir une grande ville et de conserver les res-

(1) *Correspondance militaire.* — Napoléon veut parler ici de la ligne de communications.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

« sources qu'elle offre, cela eût été perdre ses communi-
« cations avec la France, mais assurer sa ligne d'opéra-
« tion, si, surtout, on profitait du temps pour réunir une
« grande quantité de vivres et de munitions, et qu'on eût
« organisé à une ou deux marches sur les principaux
« débouchés, comme la citadelle de Ségovie, etc., des
« points faits pour servir de points d'appui et de vedettes
« aux divisions. Mais aujourd'hui qu'on s'enferme dans
« l'intérieur de l'Espagne sans avoir aucun centre orga-
« nisé, aucun magasin de formé, étant dans le cas d'avoir
« des armées ennemies sur les flancs et les derrières, ce
« serait une folie si grande qu'elle serait sans exemple
« dans l'histoire du monde.

« Quand on est dans une place assiégée, on a perdu sa
« ligne de communications, mais non sa ligne d'opéra-
« tion, parce que la ligne d'opération est du glacis au
« centre de la place où sont les hôpitaux, les magasins et
« les moyens de subsistance. Est-on battu au dehors? On
« se rallie sur les glacis et on a trois ou quatre jours pour
« réparer ses troupes et réorganiser leur moral.

« Selon les lois de la guerre, tout général qui perd sa
« ligne de communications mérite la mort. J'entends par
« ligne de communications celle où sont les hôpitaux, les
« secours pour les malades, les munitions de guerre, les
« vivres, où l'armée peut se réorganiser, se refaire et
« reprendre, en deux jours de repos, son moral perdu
« quelquefois par un accident imprévu. On n'entend pas
« perdre sa ligne de communications quand elle est
« inquiétée par des barbets, des miquelets, des paysans
« insurgés et, en général, par ce qu'on nomme, à la
« guerre, des partisans. Cela arrête des courriers, quelques
« hommes isolés qui percent toujours, quelque parti que
« l'on prenne, mais n'est pas dans le cas de faire front à
« une avant-garde ou à une arrière-garde; alors cela n'est
« rien. La ligne de communications est organisée sur le
« principe que tout se reploierait sur Madrid. Pour cela,

« on devait tout réunir au Retiro, munitions de guerre,
« vivres, etc., et l'on aurait pu y réunir un plus grand
« nombre de troupes en peu de jours, dans un cas de
« nécessité. C'est bien différent d'opérer avec un système
« arrêté sur un centre organisé, ou d'aller au hasard
« perdre ses communications sans avoir un centre d'opé-
« rations organisé. »

Il résulte de ce qui précède qu'une des préoccupations constantes d'un chef d'armée doit être de garder ses communications.

Mais cela ne signifie pas qu'il doive conserver sans cesse la même ligne de communications. Il peut surgir des circonstances qui exigent son changement.

Changement des lignes de communications. — La lettre écrite par Napoléon à son frère Joseph, en 1808, nous montre que cette opération était à ses yeux un trait de génie. Ses campagnes nous en offrent plus d'un exemple.

En 1805, lorsque après avoir passé le Danube à Vienne, Napoléon s'éleva droit au Nord, on put croire que sa ligne de communications passait par Vienne et revenait ensuite sur le Rhin par les places de dépôt qu'il avait organisées sur la rive droite du Danube. Dans cette situation, se trouvant forcé de faire face à droite pour attaquer l'armée russe, il aurait eu sa ligne de communications sur son flanc droit. C'était un danger qu'il avait su prévoir et éviter.

Il avait prescrit que sa ligne de retraite passerait par la tête de pont de Linz, qu'il avait dans ce but fortement organisée et qui était gardée par des corps bavarois et wurtembergeois. De Linz, cette ligne se prolongeait d'un côté par Braunau, de l'autre par Passau et Ratisbonne. C'est par cette dernière route qu'il comptait se retirer en cas d'échec.

Or, dans une note anonyme publiée, en 1806, dans le *Moniteur universel*, Napoléon démontre que les Russes

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

supposaient toujours sa ligne de communications dirigée sur Vienne ; que ce fut l'espoir de la couper qui leur fit porter leurs forces entre Brünn et Vienne, exécuter une fausse manœuvre et une marche de flanc qui les conduisirent à la perte de la bataille d'Austerlitz.

En 1806, ce fut l'état-major prussien qui résolut, à son tour, de couper la ligne de communications de notre armée. Il supposait alors qu'elle passait par Mayence. En conséquence, il porta son avant-garde sur Erfurt et de là vers Francfort.

Napoléon avait pris, en effet, les mesures nécessaires pour induire ses adversaires en erreur, et dans ce but, il avait fait faire des démonstrations sur le Rhin moyen, au moment même où il massait ses corps à l'extrémité sud des monts de Thuringe. Ses communications étaient alors dirigées de Kronach et Forchheim sur Strasbourg, à l'abri des entreprises de l'ennemi.

Lorsque l'état-major prussien reconnut son erreur, il était déjà lui-même tourné et avait à peine le temps de se défendre.

Mais il est à noter qu'au lendemain même d'Iéna, Napoléon changea sa ligne de communications et adopta la direction plus courte et désormais plus sûre d'Erfurt, Fulde et Mayence.

Il écrivit à ce sujet à Berthier, le 16 octobre 1806 :

« Mon cousin, donnez l'ordre au général Songis de « réunir toute l'artillerie prise à l'ennemi dans la place « d'Erfurt ; donnez l'ordre à l'intendant général de ras- « sembler tous les magasins de vivres à Erfurt, qui, « désormais, sera le pivot des opérations de l'armée.

« Le général Songis enverra à Erfurt la compagnie « d'artillerie qui est à Würzburg ; il rappellera à l'armée « la demi-compagnie qui est à Kronach et celle qui est à « Forchheim.

« Vous donnerez ordre au maréchal Mortier de venir,

« avec la première division de son corps d'armée, placer « son quartier général à Fulde et d'occuper toute la prin- « cipauté de Fulde le plus tôt possible.

« Chargez un commissaire des guerres d'organiser la « route de l'armée sur Francfort et Erfurt. Le général qui « commande à Würzburg se rendra à Erfurt pour com- « mander la citadelle, la ville et la province. Le général « qui est à Kronach se rapprochera également de la « Saxe.

« Toute la ligne d'étape par Bamberg sera employée et « établie sur la ligne d'Erfurt, Fulde et Mayence.

« Donnez l'ordre que tous les prisonniers qui seront « faits désormais soient dirigés sur Erfurt. Il est conve- « nable d'avoir là un état-major général pour corres- « pondre. Faites établir à Erfurt un grand hôpital mili- « taire. »

Les prescriptions de Napoléon semblent contenir en germe l'organisation qui a été adoptée depuis par les Prussiens. C'est ainsi qu'après Iéna, la ville d'Erfurt devient une tête de ligne d'étapes au lieu de Kronach. Le service des communications est placé sous les ordres d'un général de division qui quitte Würzburg pour s'installer à Erfurt. Il est en outre assuré par un état-major spécial et un commissaire des guerres.

Le changement de ligne d'opération et de communications le plus extraordinaire que nous offre la carrière de Napoléon, est celui qu'il conçut en 1814 et que les événements ne lui laissèrent pas le temps d'exécuter.

Voyant qu'il ne pourrait toujours, avec les faibles forces dont il disposait, lutter seul contre les armées de Bohème et de Silésie réunies, comptant d'ailleurs sur la résistance de Paris, il avait résolu de laisser libre à l'ennemi le chemin de la capitale, de rassembler toutes les troupes qu'il avait encore dans les places de l'Est, de rallier ses maréchaux avec les débris de leurs corps et de se porter ainsi sur les derrières des alliés. Il aurait alors abandonné

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

sa ligne de communications sur Paris, pour en prendre une nouvelle sur les Vosges et les places de l'Est.

Il écrivit à ce sujet au duc de Bassano la note suivante :

« Il y a quatre partis à prendre :

« 1° Partir d'ici à deux heures du matin, être à Vitry à « huit heures et attaquer l'ennemi ;

« 2° Partir demain de bonne heure et se porter, par « Bar-sur-Ornain, sur Saint-Mihiel, de manière à avoir « demain le pont de Saint-Mihiel ; dès ce moment, j'ai ma « communication assurée sur Verdun et j'ai passé la « Meuse ; j'irais de là à Pont-à-Mousson, ce qui me don- « nerait ma communication avec Metz ; je serais renforcé « de 12,000 hommes que je puis tirer des places ; j'aurais « chassé au delà des Vosges le corps qui est à Nancy et je « donnerais une bataille ayant pour ligne d'opération « Metz ;

« 3° Se porter demain sur Joinville et Chaumont, d'où « je prendrais ma ligne sur Bar-sur-Aube et Troyes ;

« 4° Aller sur Brienne et Bar-sur-Aube ; on passerait « par Vassy et l'on serait demain très près de Bar-sur- « Aube.

« Le plus raisonnable de ces projets paraît être celui qui « s'appuie à Metz et à mes places fortes, et qui approche « la guerre des frontières. »

Si l'Empereur avait pu, comme il y songeait, se baser sur les frontières d'Alsace et de Lorraine, opérer sa jonction avec Mortier et Marmont, et réunir surtout 50,000 hommes de plus, son projet aurait peut-être amené encore des résultats extraordinaires.

Quelques jours plus tard, il est curieux de voir avec quelle précision, prenant de suite son parti de la reddition de Paris, il ordonna de changer de nouveau sa ligne de communications et de la diriger sur Orléans.

Malheureusement il était trop tard, et déjà la lassitude générale triomphait de son énergie.

Quoique très succinctement exposés, les faits de guerre qui viennent d'être rappelés démontrent que :

1° *Une armée ne doit jamais compromettre sa ligne de communications;*

2° *Les changements de lignes de communications sont des opérations difficiles, qu'il faut cependant exécuter toutes les fois que la sécurité de l'armée l'exige.*

Dans quelle mesure ces principes sont-ils encore applicables de nos jours? L'étude des communications des armées pendant les dernières guerres nous permettra de le déterminer.

Sous ce rapport, la guerre de la Sécession avait montré, la première, combien les progrès de l'industrie, notamment la création des chemins de fer et des lignes télégraphiques, avaient modifié le système des communications en campagne. Aussi, quoique cette guerre se soit déroulée dans des circonstances particulières, dans des conditions de temps et de lieux qui ont peu d'analogie avec celles d'une guerre en Europe, ne sera-t-il pas inutile de suivre un des grands mouvements que son histoire a enregistrés, et de voir quels étaient alors les procédés adoptés pour assurer les communications. L'importance des chemins de fer au point de vue du ravitaillement des armées en ressortira tout d'abord et nous fera pressentir le rôle qu'ils sont appelés à jouer plus tard dans les guerres européennes.

Campagne de Sherman en Géorgie en 1864-1865. — Au commencement de l'année 1864, Grant, alors généralissime, avait résolu, pour en finir avec le Sud, de diviser ses forces en deux masses principales. L'une, sous ses ordres directs, était destinée à marcher sur Richmond, le centre de la défense ennemie ; l'autre, confiée à Sherman, devait partir du Tennessee, alors au pouvoir de l'armée fédérale, s'emparer d'Atlanta, capitale de l'État de Géor-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

gie, et détruire les ressources que cette riche province et la Caroline fournissaient aux confédérés.

La ligne d'opération de Sherman avait pour direction générale le chemin de fer Tennessee-Géorgie. Elle l'obligeait à franchir les rivières d'Oostanaula, d'Etowah, de Chattahoochee et les montagnes de Kenesaw, contreforts des Alleghanys, dont l'ennemi avait fait autant de lignes de défense.

Son armée, forte de 100,000 hommes, était répartie en trois armées, comprenant sept corps et vingt-cinq divisions, savoir :

L'*armée de l'Ohio*, commandée par Schofield, réduite à un seul corps et à 15,000 hommes, était établie sur le Haut-Tennessee, à Knoxville, et formait l'aile gauche.

L'*armée du Cumberland,* sous le général Thomas, forte de trois corps et de 60,000 hommes, tenait Chattanooga.

L'*armée du Tennessee*, commandée par Mac-Pherson, forte de trois corps et de 25,000 hommes, occupait Huntsville, sur la rive droite du Tennessee et sur le chemin de fer de Chattanooga-Memphis.

Sherman disposait en outre de 254 bouches à feu et du corps de cavalerie de Stoneman, fort de quatre divisions.

L'armée confédérée, sous Johnston, réduite à 60,000 hommes et répartie en trois corps, était établie sur des positions retranchées en avant de Dalton, à cheval sur la voie ferrée Géorgie-Tennessee, et séparée des fédéraux par les montagnes appelées Rocky-Face-Ridge.

Sherman commença son mouvement dans les premiers jours de mai 1864.

Le chemin de fer Géorgie-Tennessee servait à la fois de ligne d'opération et de communications aux deux armées. Il avait pour elles une telle importance, qu'à partir de ce moment il devint pour ainsi dire le pivot et l'objectif de leurs opérations (V. *planche XVI*).

Sherman ne voulant pas se heurter de front aux fortes

positions occupées par Johnston, résolut de les tourner par leur gauche. Il dirigea Mac-Pherson sur Resaca, à 30 kilomètres au sud de Dalton, pour y détruire la voie ferrée et prendre ensuite une position sur le flanc des confédérés. Pendant ce temps Schofield marchait directement sur Dalton, et le reste de l'armée suivait Mac-Pherson.

Johnston, craignant pour ses communications, vint aussitôt défendre le point menacé. Mais il fut repoussé et obligé de reculer jusqu'à la ligne de l'Etowah, au sud de Cassville.

Sherman, qui l'avait poursuivi sans relâche, en cherchant sans cesse à le prendre à revers, se vit alors forcé de donner quelques jours de repos à ses troupes. Il en profita pour rétablir la voie ferrée et y rassembler des trains qui portaient pour vingt jours de vivres et de fourrages.

Ces dispositions terminées, il reprit l'offensive. La position de Johnston était fortement retranchée et défendait les dangereux défilés d'Allatoona. Sherman s'apprêta à la tourner. Pendant que son arrière-garde faisait des démonstrations sur Cattersville, le reste de ses forces se porta en trois colonnes sur Dallas, pour revenir de là couper le chemin de fer sur les derrières de l'ennemi.

Johnston se replia aussitôt et essaya vainement de reprendre Dallas; puis, voyant son adversaire ressaisir la voie ferrée et occuper en forces, à Ackworth, les débouchés sud des défilés d'Allatoona, il se retira sur Kenesaw, au delà des Lost-Mountains.

Quant à Sherman, il avait pu voir, en quittant la voie ferrée, combien ses trains alourdissaient son armée, et il s'empressa de reprendre sa ligne de communications naturelle. Il établit des magasins dans les stations situées en arrière de son front, fortifia les passages difficiles et dut y laisser des détachements, qu'il remplaça par deux divisions tirées du 17e corps.

Le 10 juin, il se porta sur Marietta, ville que Johnston

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

avait fortifiée, le fit reculer sur Nose-Creek et l'attaqua vigoureusement le 26 juin. Johnston repoussa ses assauts ; mais, pendant ce temps, Sherman faisait filer le gros de ses forces vers le Chattahoochee. Johnston dut rétrograder jusqu'à ce cours d'eau, qu'il s'apprêta à défendre. Sherman ayant fait passer la rivière en amont pendant que sa droite exécutait des démonstrations sur le front de l'ennemi, ce dernier dut encore reculer jusqu'à Atlanta.

Sherman avait obtenu de beaux résultats, en menaçant constamment la voie ferrée sur les derrières de son adversaire. Cette manœuvre lui avait si souvent réussi, qu'il se disposa à la renouveler après avoir, au préalable, rassemblé de nouveaux approvisionnements dans les stations d'Allatoona, de Marietta et de Vining. Le 18 juillet, il dirigea Mac-Pherson et Schofield sur le chemin de fer d'Atlanta à Augusta. La voie fut détruite, puis ces deux fractions de l'armée marchèrent sur Atlanta pour l'attaquer par l'est, tandis que Sherman la menaçait par le nord.

A ce moment, le gouvernement confédéré, sans tenir compte des talents que Johnston avait montrés, le remplaça par Hood, un de ses divisionnaires. Ce dernier voulut prendre l'offensive le 20 juillet ; mais il fut battu et sa tentative n'eut d'autre résultat que de permettre à l'armée fédérale de resserrer ses positions autour de la place. Deux jours après, la lutte recommença, et, quoique très meurtrière pour les fédéraux, qui y perdirent Mac-Pherson, elle n'amena dans la situation aucun résultat sensible. Sherman comprit qu'il ne pouvait enlever les retranchements de l'ennemi sans en faire le siège, et il revint à sa tactique habituelle.

Hood n'avait plus d'autre ligne de communications que le chemin de fer du sud sur Macon, la ville la plus importante de la Géorgie. Cette voie détachait à East-Point un embranchement sur West-Point et Montgommery, en Alabama.

Sherman dirigea l'armée du Tennessee par la droite sur East-Point, et sa cavalerie par deux directions différentes sur Lovejoy, station à 29 kilomètres d'Atlanta. Ce dernier mouvement ne réussit pas ; chacun des détachements fut assailli par des forces supérieures qui battaient la campagne. Quant à l'armée du Tennessee, attaquée par Hood dans sa marche du 28 juillet, elle lui infligea une défaite qui le réduisit désormais à la défensive.

Cependant Hood chercha encore à se dégager. Dans ce but, il forma un corps important de cavalerie et d'artillerie, qu'il dirigea le 18 août, sous les ordres de Wheeler, sur la ligne ferrée par laquelle Sherman s'alimentait. Mais ce dernier, sans s'émouvoir, profita de cet affaiblissement de Hood pour achever la destruction des voies ferrées au sud d'Atlanta. Peu de temps après, le 30 août, il porta le gros de ses forces dans cette direction, de manière à couper complètement toutes les communications de son adversaire. Hood essaya encore d'empêcher cette opération à Jonesboro ; mais n'y pouvant réussir, il abandonna Atlanta dans la nuit du 1er septembre, après avoir fait sauter les arsenaux et les poudrières de la place et détruit les magasins.

Le premier but de cette campagne de quatre mois était atteint.

Le vainqueur s'établit aussitôt solidement dans Atlanta le 2 septembre, et en fit une base pour de nouvelles opérations qui n'étaient pas décidées encore. Le mois de septembre fut employé en travaux de réorganisation et en préparatifs. Il fallut d'abord assurer la ligne de communications qui se développait maintenant sur un long parcours, d'Atlanta au Tennessee. Dans ce but, une division d'occupation fut installée à Chattanooga, une autre à Rome.

Sherman ordonna ensuite à tout ce qui n'était pas militaire ou attaché à l'armée fédérale d'évacuer la ville.

A la fin de septembre, les hostilités reprirent avec une

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

nouvelle activité. Les confédérés conçurent le projet de se porter sur les communications des fédéraux. Leur cavalerie, sous Forest, exécuta d'abord de grandes incursions dans le Tennessee et l'Alabama, et bientôt l'armée de Hood se porta tout entière de ce côté.

Sherman, qui avait deviné leurs intentions et fait renforcer ses postes, se mit d'abord à leur poursuite en laissant un corps à Atlanta. Il poussa ainsi jusqu'à une faible distance du Tennessee, revenant sur ses pas et se dirigeant sur l'armée qu'il avait établie entre Nashville et Chattanooga, sous les ordres de Thomas. Ce mouvement ramenait les belligérants à peu près sur le même terrain où ils avaient ouvert la campagne au printemps et dans des situations inverses.

Mais après s'être assuré que Thomas couvrait ses derrières, et après avoir rétabli la liberté de ses communications, Sherman résolut d'exécuter une marche audacieuse vers l'Atlantique, dont les résultats lui semblaient devoir être décisifs. Il fallait pour cela changer sa ligne de communications, abandonner sa liaison avec le Tennessee et établir sa ligne de retraite sur un port de l'Atlantique, avec l'appui de la flotte.

Ayant obtenu l'assentiment de Grant, il donna l'ordre à Thomas de contenir Hood, avec ses 45,000 hommes, de le suivre au besoin s'il revenait vers le sud, et se disposa à marcher d'Atlanta sur Savannah avec :

65,000 hommes ;

72 bouches à feu approvisionnées à 200 coups par pièce ;

Et 2,500 voitures à quatre chevaux portant vingt jours de vivres.

Il revint vers Atlanta en préparant ce vaste mouvement et s'y trouva prêt, le 11 novembre, à entreprendre, avec ses vétérans de l'ouest, cette marche imposante qui devait tenir en suspens, durant deux mois, toutes les populations des États-Unis. Ses instructions méritaient d'être citées en entier ; mais il suffira de résumer celles qui se rapportent aux communications et à l'entretien de l'armée.

Celle-ci devait marcher sur quatre colonnes et faire en moyenne 24 kilomètres par jour. Il n'y avait pas de train général d'approvisionnements. Chaque corps avait son train spécial de munitions et de provisions. L'armée devait vivre sur le pays, et avoir toujours ses voitures munies de dix jours de vivres au moins.

On se mit en route le 14 novembre, sans prévoir d'ailleurs d'autres difficultés que celles du terrain. Ne voulant pas se ravitailler par voie ferrée, Sherman ne rechercha les chemins de fer que pour les détruire, et exécuta son mouvement par Milledgeville, Andersville, Louisville et Millen. Après avoir parcouru 483 kilomètres, il arriva devant Savannah le 10 décembre, s'empara d'abord du fort Mac-Allister, puis de la ville elle-même, et se mit en communications avec la flotte fédérale qui croisait dans la baie, en l'attendant.

Désormais, Sherman était libre de marcher vers le nord pour relier ses opérations à celles de Grant. Dès le 1er février, il se remit en route, après avoir reçu ses renforts. Charleston tomba dès que les chemins de fer qui y conduisaient eurent été détruits. Sherman fit occuper cette ville et continua de marcher droit au nord sur Fayetteville, en ravageant toute la Caroline du sud. Wilmington était déjà aux mains des fédéraux. Enfin, il rencontra de nouveau les forces conférées à Averysboro, le 17 mars, et à Bentonville, le 21, où il infligea encore un échec à Johnston, replacé depuis peu à la tête de l'armée. Le 22, il rallia Schofield, que Grant lui avait envoyé par le nord, et poussa Johnston sur Raleigh, où il le tint en échec jusqu'au 25 avril.

A cette époque, les hostilités cessèrent. Richmond était tombé depuis le 9 aux mains des fédéraux, et Johnston, à l'exemple de Lee, se rendit à son tour.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Telle fut cette campagne, dont l'audace ne peut être comparée qu'à l'habileté avec laquelle les communications furent toujours maintenues et protégées.

Les chemins de fer y avaient joué un rôle tel que les armées étaient pour ainsi dire restées liées à leur tracé, jusqu'au jour où Sherman, libre d'agir avec une faible armée de 65,000 hommes, avait pu se priver de leur concours, changer à la fois sa ligne d'opération et sa ligne de retraite, en prenant ses nouvelles communications sur l'Océan et sur les ports qui en assuraient la possession à la flotte fédérale.

Quelque instructifs qu'ils soient, les événements de la guerre de Sécession ne peuvent donner qu'une idée incomplète de l'établissement des lignes de communications, de leur emploi et de leur protection dans les armées modernes. Sous ce rapport, il faut encore revenir à l'étude des procédés mis en vigueur par le grand état-major prussien en 1870.

Lignes de communications des armées allemandes en 1870.

A l'ouverture de la campagne, neuf voies ferrées furent employées par le grand état-major prussien pour le transport, sur la zone de concentration, des troupes du nord et du sud.

Après l'invasion, elles continuèrent à mettre les divers corps d'armée allemands en relation avec les districts de l'intérieur ; mais leur emploi fut complété par celui de notre réseau de chemins de fer et de routes.

Il en résulta un développement successif de communications, qu'il suffira de suivre dans son ensemble pour se rendre compte du système adopté par les armées ennemies.

Ire armée. — Jusqu'à la fin du siège de Metz, cette armée communique avec les régions de ses corps d'armée pres-

que exclusivement par une route d'étapes, qui part de Courcelles-sur-Nied, sa station tête d'étapes. Elle se dirige par Boulay sur Sarrelouis, et à travers le Hunsrück sur Coblentz. Au delà de Coblentz, deux voies ferrées la prolongent vers l'intérieur du pays.

Sa route d'étapes est gardée par 9 bataillons, 4 escadrons et 1 batterie tirée de la landwehr.

Après la chute de Metz, cette armée se porte vers le nord, et, à partir de la première quinzaine de novembre, sa ligne de communications est établie par le chemin de fer de Reims, Épernay, Frouard et Metz. Elle a, en outre, deux routes d'étapes qui débouchent sur Metz ; l'une par Réthel, Vouziers, Dun-sur-Meuse, Damvillers et Briey ; l'autre par Reims, Verdun et Étain.

Après la prise de Soissons, deux routes d'étapes sont dirigées sur ce point, par Noyon et Compiègne ; au delà, on emploie le chemin de fer, que la Ire armée partage avec l'armée de la Meuse.

A la fin de la guerre, la Ire armée avait réparé et mis en exploitation, pour son service, les embranchements : Amiens, Clermont et Amiens à Reims par La Fère et Laon. Indépendamment de ces sections, sa ligne de communications principale suivait le chemin de fer indiqué plus haut et appelé par les Allemands ligne du nord.

Cinq bataillons et un escadron suffisaient à sa garde. Ils n'avaient du reste à surveiller que l'espace compris entre Paris et Péronne.

Ces communications n'étaient menacées d'ailleurs que par notre armée du nord, et la Ire armée était assez forte pour la contenir.

Il est à noter que les sièges de Thionville, Longwy, Montmédy, Mézières, La Fère, Péronne et Soissons n'avaient été entrepris que pour assurer le service de cette ligne.

IIIe armée. — Dès le milieu du mois d'août 1870, la

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

IIIe armée est arrivée sur la Meurthe, après avoir franchi les Vosges. Elle dispose de la ligne ferrée : Nancy, Wissembourg, par Vendenheim ; et de deux lignes d'étapes ; l'une de Sarrebourg à Haguenau, par Bouxwiller ; l'autre de Marsal à Wissembourg, par Niederbronn.

Les sièges de Bitche, Phalsbourg et Toul ont été entrepris pour assurer ses communications qui sont gardées à cette époque par quatorze bataillons de landwehr, un régiment de cavalerie de réserve, et une compagnie bavaroise du génie. Notre défense de Toul empêcha la IIIe armée d'assurer ses communications par la grande voie ferrée de Paris à Nancy, dont elle suivait la direction. Mais elle n'arrêta nullement sa marche en avant. A mesure qu'elle s'avançait, une ligne d'étapes fonctionnait sur ses derrières, de Nancy à Bar-le-Duc, par Colombey et Void au sud de la voie ferrée. Les voitures vides revenaient par la route de Gondreville et d'Écrouves. Au moment où la IIIe armée opéra sa conversion vers le nord, sa ligne de communications fut prolongée par Void sur Saint-Mihiel et de Bar-le-Duc sur Clermont. Au delà de ces points jusqu'à Sedan, les communications furent établies par les lignes d'étapes de l'armée de la Meuse, sur les deux rives de cette rivière. En même temps, l'inspection générale d'étapes s'était transportée à Bar-le-Duc, où des magasins et des hôpitaux de campagne avaient été installés comme à Nancy et à Lunéville.

La garde de ces communications fut le plus souvent confiée à des troupes badoises et wurtembergeoises en Alsace, à des bataillons prussiens et bavarois à l'ouest des Vosges. Pendant un certain temps Bitche et Phalsbourg rendirent ces communications précaires, sans pouvoir toutefois les interrompre. Dans les premiers jours de septembre, on voit, du reste, que l'investissement de nos places de l'Est et des forces actives qui y étaient renfermées, avait eu pour résultat de donner une sécurité relative aux communications des Allemands. La majeure partie de

leurs troupes d'étapes était arrêtée devant les murs de Phalsbourg et de Toul ; celles des Badois, devant Strasbourg. En réalité, la IIIe armée avait peu de monde pour garder ses 300 kilomètres de lignes d'étapes. Aussi nos francs-tireurs qui commençaient à s'organiser, ne tardèrent pas à s'enhardir et à couper la voie ferrée de Strasbourg à Paris, ainsi que la ligne télégraphique. Mais ce n'était là que des accidents faciles à réparer et par conséquent sans portée.

Après la bataille de Sedan et pendant le siège de Paris, la IIIe armée dispose pour ses communications de la voie ferrée de Nancy à Paris, par Épernay, jusqu'à Nanteuil-sur-Marne. Là, elle cesse d'employer le chemin de fer par suite de la destruction du tunnel et des ponts.

L'armée de la Meuse, dont le sort est lié au sien depuis Sedan, emploie la route de Clermont-en-Argonne à Pont-à-Mousson. Mais pendant un temps assez long, elle n'a d'autre chemin de fer que celui de Nanteuil à Strasbourg, qui sert également à la IIIe armée et à la Ire armée, à partir d'Épernay. Mais on sentait déjà le besoin d'avoir une seconde ligne. On décida, en conséquence, de faire le siège de Soissons, qui interceptait l'embranchement de Châlons à Mitry, par Reims. L'ordre en fut donné le 25 septembre.

Depuis le 20 du même mois, les inspections générales d'étapes de ces deux armées avaient été portées en avant. Celle de la IIIe armée s'installait à Corbeil. Elle avait sous la main un petit corps de 4 bataillons, 6 escadrons, 1 batterie et 2 compagnies de pionniers, pour parer aux coups de main et aux surprises. On avait placé en outre, à cette époque, un bataillon d'étapes dans chaque gîte important et l'on devait, peu de temps après, charger un corps d'armée entier, le VIIe, de la protection, vers le sud, de la ligne de communications principale de l'armée d'investissement.

A la même époque, l'inspection générale d'étapes de

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

l'armée de la Meuse se portait à Dammartin, point qui marquait l'extrémité de sa route d'étapes au nord-est de Paris. Lagny était alors la station tête de ligne d'étapes la plus importante des troupes chargées d'assiéger Paris. Notre ligne ferrée de l'Est restait donc la grande artère des communications allemandes, celle qu'à la fin de la guerre le grand état-major prussien appelait la *ligne du centre*.

Sa protection était assurée à cette époque, d'abord par les troupes chargées de la garde des gîtes d'étapes, qui comprenaient :

11 bataillons,
9 escadrons,
2 batteries,
4 compagnies de pionniers ;

puis, par le VIIe corps, qui surveillait les débouchés de la haute Seine, de l'Aube et de la haute Marne ;

Enfin, par le corps du général de Werder qui, tout en couvrant le siège de Belfort, garantissait les abords de la *ligne du centre*, du côté de la haute Meuse et des Vosges.

L'armée de la Meuse avait en outre, pour garder ses gîtes d'étapes, 4 bataillons et 2 escadrons.

IIe armée. — Les communications de la IIe armée sont intéressantes à suivre au moment de ses opérations sur la Loire, par conséquent à la fin de la guerre. Elles se développent alors par la voie ferrée d'Orléans à Juvisy, Montargis, Montereau, Joigny, Tonnerre, Nuits-sur-Armançon, Châtillon-sur-Seine, Chaumont-en-Bassigny et Blesmes. Elles forment ainsi une ligne sinueuse allongée, facile à intercepter et mal placée en arrière du flanc gauche de l'armée qu'elle alimente.

Cette ligne est complétée par trois routes d'étapes, savoir :

Une de Juvisy à Lagny, par Villeneuve-Saint-Georges ;

Une de Corbeil à Épernay, par Tournan, Coulmiers et Montmirail ;

Enfin une troisième, de Toury à Saint-Dizier, par Pithiviers, Nemours, Sens, Troyes, Lesmont et Vassy.

Ces communications étaient gardées par 9 bataillons, 6 escadrons et 1 compagnie de pionniers, qui étaient échelonnés sur leur parcours. Ce fut surtout pour leur protection que le VIIe corps fut dirigé sur Châtillon-sur-Seine et Nuits-sur-Armançon.

Armée du Sud et XIVe corps. — Jusqu'à son arrivée sur la Saône l'armée du Sud, commandée par le feld-maréchal de Manteuffel, établit ses communications sur la même voie ferrée que la IIe armée, de Châtillon à Blesmes.

On a vu que, se rendant compte de l'impuissance de nos troupes improvisées, son chef n'avait pas hésité à traverser une contrée difficile, en négligeant sur sa droite et sur sa gauche les rassemblements importants de Dijon et de Langres. La brigade mixte Kettler, dont la composition a déjà été donnée, fut laissée en arrière pour assurer la marche des convois.

Mais une fois sur la Saône, à Gray, Manteuffel n'hésita pas à changer sa ligne de communications et à l'établir sur la voie ferrée de Vesoul à Blainville-la-Grande, par Épinal, qui servait déjà aux troupes de Werder. Ce changement s'effectua sans aucune difficulté, et plus tard cette ligne fut doublée par deux routes d'étapes, allant de Dôle à Xertigny, au sud d'Épinal, par Gray, Vesoul, Faverney, Vauvilliers ; l'autre par Pesmes, Gy, Fretigney, Vesoul, Limeil et Plombières.

Toutes les communications des armées allemandes furent établies par des services spéciaux appelés *inspections générales d'étapes* pour les armées, et *inspections d'étapes* pour les corps d'armée. Les gîtes d'étapes s'appelaient *commandantures* et avaient généralement à leur tête un officier supérieur.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Chaque inspection générale d'étapes faisait partie du quartier général de l'armée et comprenait :

Un lieutenant général, inspecteur général (sauf pour l'armée de la Meuse qui avait un colonel) ;
Un chef d'état major ;
Des aides de camp de l'inspecteur général ;
Un officier d'artillerie ;
Un officier du génie ;
Un intendant ;
Un officier de gendarmerie,
Et un conseiller ingénieur des chemins de fer.

Le plus souvent ces officiers et fonctionnaires étaient du grade supérieur et en retraite.

Les attributions des inspecteurs généraux d'étapes étaient purement militaires et ne dépassaient pas les communications qu'ils avaient établies. Leur initiative restait entière pour les transports. Mais pour la répartition des troupes de garde, il leur fallait prendre les ordres des gouverneurs généraux des provinces occupées.

Ceux-ci, chargés de maintenir le territoire envahi sous l'autorité prussienne, avaient dans une certaine mesure la responsabilité de la protection des communications. Les troupes dont ils disposaient concouraient à l'occasion à garantir cette protection. Il est à noter qu'elles représentaient des forces assez élevées.

Le gouvernement d'Alsace disposait en effet de :

22 bataillons et 3 compagnies,
8 escadrons,
2 batteries,
10 compagnies d'artillerie de place,
3 compagnies de pionniers.

Le gouvernement général de Lorraine avait sous ses ordres :

31 bataillons, 3 compagnies,
7 escadrons,
3 batteries,
5 compagnies d'artillerie de place.

Puis le détachement du colonel de Krenski, qui était établi sur la ligne de communications à Commercy, et qui comprenait :

6 bataillons,
2 escadrons,
2 batteries,
6 compagnies d'artillerie de place,
3 compagnies de pionniers.

Le gouvernement général de Reims disposait de :

20 bataillons,
5 escadrons,
3 batteries,
8 compagnies ou batteries d'artillerie de place,
2 compagnies de pionniers.

Enfin, le gouvernement de Metz avait en outre :

15 bataillons,
2 escadrons,
1 batterie,
10 compagnies d'artillerie de place,
2 compagnies de pionniers.

Toutes ces troupes étaient, comme celles d'étapes, tirées de la landwehr. La récapitulation de leurs effectifs donne une véritable armée de seconde ligne.

On a en effet :

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Troupes d'étapes de la Ire armée.....	4,130	hommes.
— de la IIIe armée..... ..	10,910	—
— de la IIe armée.....	8,160	—
— Armée de la Meuse.....	3,460	—
TOTAL des troupes d'étapes....	26,660	—
Troupes du Gouvernement général d'Alsace.	21,100	hommes.
— de Lorraine.	33,070	—
— de Reims...	18,220	—
— de Metz. ...	13,830	—
TOTAL des troupes d'occupation....	86,220	hommes.
TOTAL GÉNÉRAL.....	112,880	hommes (1).

En résumé, le service des communications des armées allemandes, pris dans son ensemble, a été établi, en 1870 et 1871, de la manière suivante :

Dans chaque armée, un commandement supérieur de la ligne de communications, appelé *Inspection générale d'étapes*, était chargé de l'établissement, de la surveillance et de la direction des communications. Chaque corps d'armée avait un service analogue appelé *Inspection d'étapes*. Les communications étaient établies autant que possible par les voies ferrées et, dans le cas contraire, par des lignes d'étapes. On cherchait à disposer pour chaque armée d'une double ligne d'étapes et d'une voie ferrée indépendante. La protection des communications était assurée par des troupes de seconde ligne échelonnées sur la ligne et renforcées au besoin par des détachements spéciaux.

Organisation actuelle des lignes de communications. — L'expérience des dernières guerres a consacré des procédés nouveaux. Il en résulte, pour les lignes de communications des armées, un système d'organisation qui, tout en dérivant du passé, tient compte des changements survenus dans les voies de communications et dans la composition des masses mises en mouvement.

(1) Les bataillons sont comptés à 800 hommes; les escadrons à 130; les batteries à 110; les compagnies de pionniers à 180.

De là, un ensemble de faits qui correspondent aux besoins des armées modernes et qu'il convient d'énumérer.

Les lignes de communications actuelles sont généralement les voies ferrées qui relient les armées avec leur centre d'approvisionnements. Ce sont à la fois leurs lignes de transports et de marche. Elles ne sont donc plus limitées comme autrefois à la base d'opérations; elles pénètrent au contraire dans l'intérieur de la patrie, jusqu'aux régions qui alimentent les corps d'armée, et elles commencent à fonctionner au moment où les armées débarquent sur leur zone de concentration.

Les avantages que la possession de plusieurs voies ferrées assurent aux armées n'ont pas besoin d'être démontrés. Il en est de même de l'importance des services chargés de l'établissement de ces communications. L'accroissement des effectifs et la création de nouveaux organes l'ont encore augmentée.

Il en est résulté que l'organisation des lignes de communications, leur protection, leur développement, l'installation des stations intermédiaires et des gîtes d'étapes, en un mot les services de l'arrière, ont été à peu près partout fixés par des règlements.

Les mouvements qui se produisent en arrière des armées sont dirigés :

D'avant en arrière, pour les évacuations;

D'arrière en avant, pour les renouvellements de personnel et de matériel;

Enfin transversalement, pour les échanges de communications entre les divers corps de troupe et les corps d'occupation.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Cette division indique la répartition du service. Le soin d'assurer l'ordre et la régularité de ces mouvements est confié à un général, qui a sous ses ordres les troupes et le personnel employés en arrière des armées.

Le réseau des communications sur lesquelles les mouvements s'effectuent est réparti en sections, dont chacune a pour chef un officier supérieur. Ce sont ces chefs secondaires qui ont l'initiative et la responsabilité de toutes les mesures nécessaires, telles qu'organisation des gîtes d'étapes, réparation des communications, installation et entretien des magasins, protection des transports et des marches, travaux de fortifications pour la défense des points importants, etc.

Des inspecteurs de lignes ou de sections et des commandants de place ou de gîtes d'étapes sont chargés de les seconder.

Ces diverses autorités doivent toujours dépendre du général en chef et n'agir que suivant ses instructions (1).

Autant que possible, les voies ferrées sont doublées par des routes d'étapes qui les complètent.

Tous ces principes ont du reste été posés, au commencement du siècle, par Napoléon; on en retrouve les détails dans sa correspondance avec Berthier.

Quelle que soit, d'ailleurs, la perfection des systèmes actuels, il importe de remarquer qu'une menace de l'ennemi sur les communications des armées n'offre pas moins de dangers qu'autrefois. En raison des effectifs des masses à approvisionner, la sécurité de ces lignes est même plus que jamais une nécessité d'où dépend à la fois l'existence des troupes et leur aptitude aux opérations.

Mais, d'un autre côté, avec l'extension actuelle des chemins de fer, il faut bien se rendre compte que la prise d'une voie ferrée ne saurait causer qu'un embarras momentané à une armée qui en possède plusieurs.

(1) Notre Règlement sur le service des étapes aux armées a été publié le 24 août 1884. Il fixe les règles à suivre désormais pour l'établissement des communications.

Ainsi, en 1871, la destruction d'un tronçon de la voie Paris-Nancy n'aurait rien changé aux mouvements des armées allemandes, à moins d'être prolongée pendant plusieurs semaines. A cette époque, en effet, ces armées disposaient d'autres lignes ferrées.

Leurs communications embrassaient une véritable zone de terrain comprise entre le chemin de fer de Mézières à Metz, par Thionville, et la direction de Nuits-sur-Armançon, à Lunéville par Chaumont-en-Bassigny. Elles couvraient un espace d'une largeur moyenne de 160 kil. sur une longueur de plus de 400 kil.

Il n'était donc pas possible à un parti de francs-tireurs de les couper. Ce dernier pouvait dégrader une voie, causer un accident de quelque durée et diminuer ainsi les moyens de circulation de l'ennemi. Mais il aurait fallu une véritable armée pour intercepter les routes des Allemands, refouler les troupes chargées de leur défense et obliger une de leurs armées à venir combattre pour les dégager.

Cependant, il est à noter que, pendant presque toute la guerre, les communications de leurs différentes masses ont eu une section ferrée commune, celle de Blesmes à Frouard. Il n'est pas douteux qu'une armée française établie sur l'Argonne, de Blesmes à Grand-Pré, les aurait placées dans une situation critique.

Était-ce l'objectif à atteindre par notre défense nationale? Ce projet était-il réalisable? Ce sont là des questions qu'il serait difficile de résoudre aujourd'hui. Mais il suffit de les avoir posées pour montrer quelle était peut-être la partie la plus vulnérable du système des communications allemandes pendant la dernière invasion.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

5° Lignes de défense.

Les lignes de défense sont formées par les obstacles de terrain derrière lesquels une armée organise sa résistance. Elles couvrent un pays contre une invasion ; elles servent à protéger le front d'une position, à assurer une retraite, à augmenter en un mot les chances favorables d'une armée.

A ces divers points de vue, l'étude des lignes de défense se confond avec celle des opérations défensives. Mais il n'en est pas moins utile d'apprécier leur force et le concours qu'elles peuvent apporter aux armées. Sous ce rapport, rien ne saurait offrir une meilleure idée des qualités d'une bonne ligne de défense et de l'importance relative des accidents de terrain que les appréciations de Napoléon.

On sait qu'il connaissait à fond les théâtres d'opérations de l'Europe. Mais il y en avait deux que les hasards de sa destinée lui avaient donné l'occasion d'étudier plus fréquemment. C'étaient les vallées du Pô et du Danube. Les observations qu'il a laissées sur l'importance militaire de ces contrées, et notamment sur la défense de l'Italie, méritent d'être toujours méditées.

« Les frontières des États, a-t-il écrit, sont ou des « chaines de montagnes, ou de grands fleuves, ou d'arides « et grands déserts. La France est ainsi défendue par le « Rhin, l'Italie par la chaine des Alpes. De tous ces « obstacles, les déserts sont sans doute les plus difficiles « à franchir ; les montagnes tiennent le second rang ; les « larges fleuves n'ont que le troisième. »

« Pour s'opposer à un projet d'invasion d'une armée « française, la meilleure ligne à prendre est celle de la « Roja : la droite de cette ligne s'étend du col de Tende « à Saorgio, le centre de Saorgio à Breglio et la gauche « de Breglio à la mer. La place de Saorgio et un petit

« fort sur les hauteurs de Breglio serviraient d'appui à « cette ligne et garderaient la chaussée qui conduit à « Tende. Cette ligne forcée, la rivière de Gênes en offre « plusieurs autres, telles que les rameaux du Monte- « Grande, qui couvrent San-Remo. »

« Le Tessin forme une dernière ligne contre les agres- « sions de la France et aussi contre une armée qui débou- « cherait par le Simplon ; la droite est appuyée au lac « Majeur et aux montagnes ; la gauche au Pô, au défilé « de Stradella, qui communique sans interruption avec « l'Apennin ligurien. Le Tessin est rapide, large. Le pont « de Pavie, retranché et bien gardé et un bon fort au « défilé de Stradella, couvriraient l'Italie, du côté de la « France. *Les lignes* qu'une armée italienne *doit prendre* « pour s'opposer à une invasion du côté de l'Allemagne, « sont celles qui suivent la rive droite des rivières qui se « jettent dans l'Adriatique, au nord du Pô ; *ces lignes* « couvrent toute la vallée du Pô et dès lors ferment la « péninsule et couvrent la *haute*, la *moyenne* et la *basse* « *Italie*. Celles qui suivent les rivières qui se jettent dans « le Pô coupent la vallée du Pô et découvrent la moyenne « et la basse Italie ; il faut *deux armées manœuvrant* sur « les deux rives du Pô.

« *Les lignes de défense* qui couvrent la vallée du Pô « sont celles de l'*Isonzo*, du *Tagliamento*, de la *Livenza*, « de la *Piave*, de la *Brenta* et de l'*Adige*.

« La ligne de l'Isonzo *couvre toute l'Italie*, puisqu'elle « en est la limite ; mais cette ligne est tournée par la « chaussée de Pontebba, qui descend sur Osoppo et le « Tagliamento : il faut donc occuper par une bonne place « une position près de Tarvis, qui intercepterait les deux « chaussées de Pontebba et de l'Isonzo.

« La ligne de la Livenza peut être tournée par sa « gauche, de Sacile aux montagnes. La Livenza n'est pas « guéable ; elle est marécageuse, quoique peu large.

« La ligne de la Piave est défendue par la forêt de

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

« Montello et, de là à la mer, elle est couverte par des « marais impraticables ; mais la Piave est fréquemment « guéable. Pour rendre à cette ligne quelque importance, « il faudrait resserrer le lit de la rivière et y pratiquer « des inondations. *Cette ligne a l'avantage de couvrir « Venise.*

« La ligne de la Brenta, sur la gauche de Bassano, est « fermée par des gorges faciles à défendre ; de Bassano à « Brondolo, la Brenta est guéable.

« La grande chaussée de Munich à Vérone, qui franchit « le Brenner et passe l'Adige, tourne ces cinq lignes, de « sorte que, si l'ennemi avait un corps d'armée dans la « Bavière et le Tyrol, il arriverait par cette route sur la « rive droite de l'Adige et couperait, de l'Italie, l'armée « occupant une de ces lignes.

« L'Adige est la sixième et dernière ligne qui couvre la « vallée du Pô : c'est sans comparaison la meilleure. Cette « ligne se divise en trois parties : la première, entre le « lac de Garda et le plateau de Rivoli ; la deuxième, « depuis Rivoli jusqu'à Legnago ; la troisième, depuis « Legnago jusqu'à la mer. La première est défendue par « les hauteurs de Montebaldo et la position de la Corona ; « l'ennemi ne peut y pénétrer avec de l'artillerie. Les « forts de Vérone et la partie de la ville sur la rive gauche « doivent nécessairement être occupés comme têtes de « pont. La petite place de Legnago sert de tête de pont « au centre de la ligne. De Legnago à la mer, il y a beau- « coup de *marais ;* on peut, en profitant des eaux de « l'Adige, de la Brenta et du Pô, se ménager un moyen de « communiquer avec la place de Venise. En coupant une « digue de l'Adige plus bas que Porto-Legnago, on inonde « tout le terrain entre cette rivière et le Pô ; on réunit « leurs eaux à celles de la Molinella : alors tout le pays de « Legnago à la mer est impraticable. En ouvrant l'écluse « de Castagnaro, le canal Blanc se remplit par les eaux de « l'Adige. Ce canal se jette dans le Pô ; il forme *alors une*

« *seconde ligne*, en cas que l'ennemi ait passé l'Adige « entre Castagnaro et la mer. La meilleure manière de « défendre l'Adige est de camper sur la rive gauche, sur « les hauteurs de Caldiero, derrière l'Alpone, la droite « appuyée aux marais d'Arcole, avec deux ponts à Ronco, « la gauche appuyée à de belles hauteurs qu'il serait « facile de retrancher en peu de semaines ; alors toute la « partie de la *ligne de Rivoli à Ronco* est couverte, et, si « l'ennemi veut passer l'Adige entre Arcole et la mer, on « est en position de tomber sur ses derrières.

« Le Mincio est la première ligne qui coupe la vallée « du Pô. Cette ligne exige que l'on soit maître du lac de « Garda et de la forteresse de la Rocca-d'Anfo. Les places « de Peschiera et de Mantoue font la principale force de « cette ligne. »

Ces citations suffisent déjà pour faire admettre d'une façon générale les principes ci-après :

Une bonne ligne de défense doit avoir ses flancs assez couverts pour être à l'abri des mouvements tournants.

Elle doit avoir son front protégé par un obstacle d'un accès difficile, et sur ses derrières des routes de retraite défendues par des positions de seconde ligne.

Il faudrait ajouter à ces conditions celles qu'exige la tactique. Mais elles seront indiquées ultérieurement à propos des positions défensives.

En résumé, l'étude stratégique d'un théâtre d'opérations doit faire ressortir l'importance des différentes zones de terrain et le rôle qu'elles peuvent être appelées à jouer, soit comme bases près des frontières, soit comme directions de marche, soit comme positions, pendant la durée des opérations.

Après avoir exposé à ce sujet les principes fixés par l'expérience, il sera intéressant d'en suivre l'application pendant la guerre franco-allemande.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

III. — Objectifs et lignes d'opérations des armées allemandes en 1870.

Occupation successive du théâtre des opérations. — On a déjà vu comment la première base d'opération des trois armées allemandes avait été choisie, dès 1868, par le maréchal de Moltke dans le Palatinat bavarois.

Une fois sur la frontière, et après s'être assuré de notre attitude défensive, le grand quartier général cherche d'abord à déterminer ses premières directions de marche. Pour cela, il se demande où sont nos forces. Le 3 août, il apprend par sa cavalerie que nos masses principales sont en Alsace et sur la Sarre.

Ces contrées deviennent aussitôt le premier objectif de ses armées.

Lignes d'opérations et objectifs des Ire et IIe armées, du 5 au 14 août. — Mais déjà avant les batailles de Spicheren et de Frœschwiller, voyant que nous laissions volontairement passer le moment de l'offensive, le maréchal de Moltke, pour déterminer ses lignes d'opérations, avait essayé de pénétrer nos projets.

D'abord, notre résolution de rester sur la défensive lui semblait évidente.

Ensuite, comme la première ligne de défense sur la frontière était la Moselle, qu'elle offrait des positions avantageuses, et qu'enfin la partie basse de cette vallée avait deux points d'appui fortifiés, Metz et Thionville, distants de 26 kilomètres, il avait supposé que, le 4 août, notre armée était en position, soit en avant de cette rivière, soit sur son cours, les ailes appuyées à ces deux places fortes.

En conséquence, il avait décidé que la Ire armée nous occuperait de front, tandis que la IIe armée nous attaquerait en débordant nos forces directement par le sud.

Cette décision définissait ainsi le premier objectif et la ligne d'opération du groupe d'armées qui formait la droite allemande. L'objectif, c'était la principale armée ennemie, quelle que fût sa position. La ligne d'opération, c'était le faisceau de routes conduisant de la Sarre sur la Moselle moyenne et comprenant la voie ferrée de Sarrebrück à Metz, chemin de fer important à deux voies, qui traverse le Palatinat bavarois et relie les parties moyennes des deux vallées du Rhin et de la Moselle.

Telle était la première idée générale conçue sur la base même, conforme au projet d'opérations et résultant des premiers renseignements recueillis sur la force et la position de l'ennemi.

Cette idée ne fut pas communiquée de suite aux chefs de l'armée. Il fallait, en effet, d'abord franchir la frontière ; c'était là le but immédiat. Cette opération devait probablement amener quelque rencontre, et celle-ci pouvait modifier ce premier projet ; il fallait donc attendre avant de faire connaître la combinaison du généralissime.

Objectifs et ligne d'opération de la IIIe armée jusqu'au 7 août. — Quant à la IIIe armée, elle avait reçu, le 30 juillet déjà, l'ordre de se porter vers le sud par la rive gauche du Rhin, pour chercher nos corps d'Alsace et les attaquer.

Cette action était commandée par la présence de nos troupes et par l'obligation de protéger d'abord l'Allemagne du Sud.

Ici encore, l'objectif et la ligne d'opération étaient indiqués, mais d'une façon générale, en raison du peu de renseignements précis qu'on possédait encore. C'était à la IIIe armée à les compléter.

Elle reçut l'ordre de se mettre en marche la première, parce qu'elle formait l'aile extérieure du vaste mouvement de conversion que devait opérer le groupe des armées allemandes, du Palatinat vers la Moselle.

L'objectif fut atteint le 6 août, presque inopinément, et, dès le lendemain, cette armée eut à prendre une nouvelle direction.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Pour la choisir, il fallait toujours chercher l'ennemi; par conséquent, il fallait retrouver les troupes battues la veille à Frœschwiller.

Ici se place un incident.

Les Allemands, avec leur logique habituelle, supposèrent que les troupes du maréchal de Mac-Mahon, conformément à la règle, s'étaient repliées sur leurs renforts, c'est-à-dire sur l'armée principale qui était à Metz. Aussi le gros de leurs masses parut-il se diriger sur Niederbronn et Bitche.

Il fallait donc prendre une direction générale vers l'ouest, c'est-à-dire changer la ligne d'opérations de la veille, achever la conversion commencée le jour de la bataille et marcher sur Metz.

Cette direction traversait les Vosges, au nord de la ligne Nancy-Strasbourg. On la suivit sans hésiter, en s'étendant au nord et au sud, puisque le terrain était devenu libre.

La Sarre fut indiquée aux divers corps de cette armée comme la première ligne à atteindre sur le versant ouest des Vosges. Cette chaîne allait être franchie sans obstacles, l'ennemi ayant été refoulé.

Les petites places qui en défendaient les passages, n'étant pas sur des lignes de transports, ni sur des communications principales, ne causèrent aucune préoccupation.

La ligne de la Sarre fut occupée le 12 août.

Une place forte de premier ordre, Strasbourg, se trouvait en arrière et sur la gauche de la nouvelle ligne d'opération de cette armée. Une division, composée d'éléments des trois armes et destinée à être renforcée, fut dirigée sur cette ville pour la bloquer et l'assiéger. Son premier soin fut d'occuper Vendenheim, point de raccordement des voies ferrées Paris-Strasbourg et Strasbourg-Mayence.

Cette division devint dès lors indépendante.

Marche sur la Moselle. — Arrivée sur la Sarre, la IIIe armée continua sa marche vers une nouvelle ligne de défense, la Moselle. En même temps, le maréchal de Moltke lui faisait prendre une direction un peu plus au sud, vers Nancy et Lunéville,

C'était donner à cette armée comme objectifs immédiats ces deux villes importantes, dont la possession allait assurer aux Allemands la libre disposition de la voie ferrée de Nancy à Vendenheim-Wissembourg et des embranchements qui partaient de ces stations.

A partir du 10 août, la IIIe armée, ayant connu exactement la direction prise vers le sud par le corps Mac-Mahon, étendit son front de marche et, par conséquent, la largeur de sa ligne d'opération, sans autre préoccupation que de se limiter vers le nord, à la gauche de la IIe armée.

Elle atteignit sans obstacles ses nouveaux objectifs, le 14 août, et son premier soin fut de faire occuper le point de raccordement de Frouard, entre les voies ferrées de Paris-Nancy et de Nancy-Metz, puis de pousser sur Toul, point fortifié de la première de ces lignes, qu'on trouva défendu.

Pendant ce temps, le groupe d'armées de droite, un moment dérouté par la fausse hypothèse de la retraite de nos forces d'Alsace sur Metz, prenait aussi sa direction sur la Moselle. La Ire armée avait pour objectif direct le front même de notre armée, c'est-à-dire Metz, et pour ligne d'opération le faisceau de communications compris entre la route de Sarrebrück à Pont-à-Mousson et celle de Sarrelouis à Metz.

La IIe armée eut pour objectif notre aile droite et pour ligne d'opération la direction générale Sarrebrück-Pont-à-Mousson, complétée par les routes qui conduisent au sud, de la Sarre à la Moselle.

Un moment nos corps d'armée se concentrèrent sur la rive gauche de la Nied-Française, entre Pange et Cour-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

celle-sur-Nied. Cette position devint alors l'objectif général du groupe d'armées ennemies. Mais cet incident était momentané ; il ne dura qu'un jour, le 12 août, et dès le lendemain la direction générale fut reprise.

En exécutant ces mouvements, les armées allemandes eurent le soin de s'emparer des stations de chemins de fer de Forbach, Saint-Avold et Courcelle-sur-Nied.

Dès le 12 août, l'importante ligne de la Moselle et ses passages étaient en leur pouvoir.

Les journées des 14, 16 et 18 août leur assurèrent des résultats décisifs, entre autres le refoulement de la plus grande partie de notre armée dans le camp retranché de Metz.

Objectifs des armées allemandes après la bataille de Saint-Privat. — Une situation nouvelle commençait dès lors pour le vainqueur.

La position de son adversaire allait encore une fois servir de base à ses résolutions.

Après le 18 août, les nouveaux objectifs des Allemands étaient, d'une part, l'armée rejetée sous Metz, de l'autre, celle qui se reformait à Châlons.

En conséquence, une armée fut chargée d'observer la première et de la maintenir dans l'impuissance. Sa mission n'avait plus qu' un caractère défensif ; il lui fallait faire échouer toute tentative offensive.

Puis, un groupe de deux armées fut immédiatement formé et mis en route, le 20, vers Châlons.

Dans l'ordre du généralissime allemand daté du 19 août, Paris était cependant indiqué comme l'objectif principal ; mais les forces rassemblées à Châlons étaient signalées comme l'objectif *immédiat*.

Lignes d'opérations de la Moselle sur Châlons. — Par suite, la IIIe armée prolonge sa ligne d'opération vers

l'ouest, ayant pour direction générale Nancy, Commercy, Bar-le-Duc, Vitry et Châlons.

La IVe armée prend pour ligne d'opération la direction Metz-Verdun, puis la voie ferrée Verdun-Châlons, par Sainte-Menehould, en ayant soin de serrer sur la IIIe armée, vers les passages de l'Argonne, peu de jours avant d'arriver à Châlons.

Mais la nouvelle de la marche de l'armée de Châlons vers le nord, puis vers le nord-est, vint encore changer ses directions.

Il serait facile de suivre ainsi, jusqu'à la fin des hostilités, le développement successif des objectifs et des lignes d'opérations des Allemands ; mais cette recherche nous mènerait trop loin. Le résumé succinct de cette première série de faits suffit pour confirmer les principes déjà exposés et pour montrer leur application dans la conduite des armées modernes.

§ 3. — DES PROJETS D'OPÉRATIONS.

L'étude des théâtres d'opérations, des ressources de l'adversaire et des conditions dans lesquelles la guerre pourra être dirigée, doit avoir pour but l'établissement d'un plan de campagne.

C'est le complément obligé de la préparation de la guerre.

Définition. — Avant l'adoption des institutions militaires actuelles, on attendait, pour établir un plan de campagne, que les rapports entre deux pays fissent pressentir les hostilités.

On cherchait alors à se rendre compte du théâtre probable des opérations, de la force et des projets de l'ennemi, puis on arrêtait les mouvements qui semblaient le plus avantageux.

Ce projet constituait le *plan de campagne* ou *d'opérations*.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

celle-sur-Nied. Cette position devint alors l'objectif général du groupe d'armées ennemies. Mais cet incident était momentané ; il ne dura qu'un jour, le 12 août, et dès le lendemain la direction générale fut reprise.

En exécutant ces mouvements, les armées allemandes eurent le soin de s'emparer des stations de chemins de fer de Forbach, Saint-Avold et Courcelle-sur-Nied.

Dès le 12 août, l'importante ligne de la Moselle et ses passages étaient en leur pouvoir.

Les journées des 14, 16 et 18 août leur assurèrent des résultats décisifs, entre autres le refoulement de la plus grande partie de notre armée dans le camp retranché de Metz.

Objectifs des armées allemandes après la bataille de Saint-Privat. — Une situation nouvelle commençait dès lors pour le vainqueur.

La position de son adversaire allait encore une fois servir de base à ses résolutions.

Après le 18 août, les nouveaux objectifs des Allemands étaient, d'une part, l'armée rejetée sous Metz, de l'autre, celle qui se reformait à Châlons.

En conséquence, une armée fut chargée d'observer la première et de la maintenir dans l'impuissance. Sa mission n'avait plus qu' un caractère défensif ; il lui fallait faire échouer toute tentative offensive.

Puis, un groupe de deux armées fut immédiatement formé et mis en route, le 20, vers Châlons.

Dans l'ordre du généralissime allemand daté du 19 août, Paris était cependant indiqué comme l'objectif principal ; mais les forces rassemblées à Châlons étaient signalées comme l'objectif *immédiat*.

Lignes d'opérations de la Moselle sur Châlons. — Par suite, la IIIe armée prolonge sa ligne d'opération vers

l'ouest, ayant pour direction générale Nancy, Commercy, Bar-le-Duc, Vitry et Châlons.

La IVe armée prend pour ligne d'opération la direction Metz-Verdun, puis la voie ferrée Verdun-Châlons, par Sainte-Menehould, en ayant soin de serrer sur la IIIe armée, vers les passages de l'Argonne, peu de jours avant d'arriver à Châlons.

Mais la nouvelle de la marche de l'armée de Châlons vers le nord, puis vers le nord-est, vint encore changer ses directions.

Il serait facile de suivre ainsi, jusqu'à la fin des hostilités, le développement successif des objectifs et des lignes d'opérations des Allemands ; mais cette recherche nous mènerait trop loin. Le résumé succinct de cette première série de faits suffit pour confirmer les principes déjà exposés et pour montrer leur application dans la conduite des armées modernes.

§ 3. — DES PROJETS D'OPÉRATIONS.

L'étude des théâtres d'opérations, des ressources de l'adversaire et des conditions dans lesquelles la guerre pourra être dirigée, doit avoir pour but l'établissement d'un plan de campagne.

C'est le complément obligé de la préparation de la guerre.

Définition. — Avant l'adoption des institutions militaires actuelles, on attendait, pour établir un plan de campagne, que les rapports entre deux pays fissent pressentir les hostilités.

On cherchait alors à se rendre compte du théâtre probable des opérations, de la force et des projets de l'ennemi, puis on arrêtait les mouvements qui semblaient le plus avantageux.

Ce projet constituait le *plan de campagne* ou *d'opérations*.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Aujourd'hui, il ne peut plus en être ainsi. L'entrée en campagne suit de si près la déclaration de guerre, et les affaires qui surgissent au début sont tellement multiples que le généralissime lui-même n'aurait pas le temps de préparer un projet d'opérations.

On est donc forcé de l'établir pendant la paix, non sur des bases réelles, mais sur des hypothèses qui se rapprochent plus ou moins de la réalité. Pour éviter les surprises, ces hypothèses doivent comprendre toutes les éventualités possibles. A proprement parler, ce ne sont plus des plans, mais de simples projets. On pourrait les définir : *l'exposé des premières combinaisons qui serviront de guide aux mouvements des armées.*

Ils seront souvent de deux sortes : le *plan de guerre* et le *projet d'opérations.*

Du plan de guerre. — Le plan de guerre est en rapport direct avec la situation politique. Il détermine les conditions générales dans lesquelles se fera la guerre. Il embrasse les divers théâtres d'opérations au point de vue de l'offensive ou de la défensive, le but général à atteindre et le concours que doivent se prêter les armées. Dans une certaine mesure, il est du ressort du gouvernement ; mais pour toutes les questions militaires, il doit être confié au major général et au généralissime.

La situation extérieure d'un pays peut même exiger quelquefois la préparation de plusieurs plans de guerre. A l'époque actuelle, par exemple, la France est forcée de songer d'avance aux moyens de soutenir une guerre contre l'Allemagne et l'Italie. Elle doit même penser à la situation qui lui serait faite si, après un premier succès, elle voyait toutes les puissances limitrophes se déclarer pour le vainqueur.

Projets d'opérations. Leur caractère provisoire. — Les projets d'opérations représentent l'exécution du plan de guerre sur un théâtre déterminé. Ce sont eux surtout qu'on pourrait appeler des plans de campagne, s'ils n'avaient, comme on l'a dit plus haut, un caractère conditionnel et provisoire.

Ils servent surtout au général en chef au moment de la guerre, quand la situation est exactement connue : ils l'aident alors à adopter un projet définitif pendant le peu de jours que lui laisse d'habitude la période de mobilisation.

Certains auteurs, notamment des Prussiens, soutiennent que ces projets provisoires sont inutiles, et attribuent à Napoléon ce mot : *je n'ai jamais eu de plan d'opérations* (1). C'est une thèse comme une autre ; mais chacun sait aujourd'hui avec quel soin l'état-major prussien élabore ses projets d'opérations et tient toujours ses combinaisons prêtes pour attaquer ses ennemis.

On sait aussi avec quelle profondeur de vues Napoléon a toujours préparé ses premiers mouvements. Du reste, n'a-t-il pas écrit à ce sujet, le 6 juin 1806, à son frère Joseph : « Rien ne s'obtient à la guerre que par le calcul. « Dans une campagne, tout ce qui n'est pas profondément « médité dans ses détails, ne produit aucun résultat. Toute « expédition demande à être faite d'après un système ; le « hasard seul ne peut rien faire réussir. »

Or, aujourd'hui, la rapidité avec laquelle marchent les événements, après la déclaration de guerre, ne laisse plus le temps de réparer une erreur ou une faute. On est donc forcé d'apporter, en temps de paix, à la préparation des projets provisoires, la plus grande attention.

Dans tous les cas, il est clair qu'ils ne peuvent embrasser qu'une période d'opérations restreintes, et, pour ainsi dire, celles du début seulement.

Ils envisageront, par conséquent, une hypothèse de

(1) *Das Volk in Waffen*, par le major von der Goltz, p. 199.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

guerre déterminée, les projets présumés de l'ennemi, les forces qu'il mettra en mouvement et les lignes d'opérations qu'il peut adopter.

Le choix de la zone de concentration, des premiers objectifs et des lignes d'opérations doit résulter de ces données.

Le reste appartient aux événements et dépend de la tournure qu'ils prendront. Le projet provisoire peut encore tracer un but général aux efforts de l'armée, mais ce sera tout.

Il n'est pas possible à un projet d'opérations d'aller au delà de la première bataille, parce qu'une action décisive a ordinairement pour conséquence un renversement complet de la situation. Elle exige, par suite, de nouvelles combinaisons et de nouveaux projets. « Ce serait donc « une erreur, comme l'a dit le feld-maréchal de Moltke, « de voir dans le développement d'une campagne l'exé- « cution d'un plan arrêté d'avance dans tous ses détails « et fidèlement suivi jusqu'au bout. Un chef d'armée a « sans doute toujours devant les yeux le but essentiel qu'il « poursuit; mais il ne peut jamais préciser d'une manière « certaine les voies qu'il compte suivre pour l'atteindre. « Pendant le cours des opérations, dit le général Berthaut, « il se produit, même en dehors des combats, de nom- « breux incidents imprévus, tels que l'arrivée d'un ren- « fort ou un changement dans le groupement des forces, « qui modifient la situation et donnent naissance à de nou- « veaux problèmes dont la solution n'a pu être préparée. »

Les appréciations des grands hommes de guerre ont toujours confirmé ces principes.

Si les armées devenaient plus nombreuses et les fortifications des frontières plus denses, les bornes de ces projets se resserreraient encore, car les armées seraient de suite en présence et l'espace laissé à leurs mouvements se trouverait encore réduit.

Autorité chargée d'établir les projets d'opérations. — C'est au chef de l'armée, et en France, par conséquent, au Ministre de la guerre, qu'incombe le soin d'établir les projets d'opérations. Ordinairement ils seront confiés au chef d'état-major général, qui devra, à cet effet, recueillir les documents indispensables par les soins de ses officiers, sans leur faire connaître l'usage qu'il compte en faire.

Le plan de guerre a déjà dû prévoir l'éventualité d'une guerre avec chacune des puissances voisines, quelquefois avec deux d'entre elles; il a dû en peser les conséquences et définir les situations qui en résultent. Ce sont ces situations particulières qui deviendront, pour le chef d'état-major général, le point de départ des projets d'opérations.

Éléments du projet d'opérations. — Les éléments qui lui seront nécessaires sont, comme on l'a vu :

1° *Des renseignements sur les théâtres d'opérations présumés.*

Des reconnaissances secrètes du temps de paix, faites sur un programme précis et répondant au but général du projet, compléteront facilement les nombreuses données que l'on possède aujourd'hui sur la situation géographique de chaque pays.

2° *Des notions exactes sur les forces dont dispose l'ennemi.*

On doit avoir ces renseignements constamment au courant, en temps de paix, dans tous les grands états-majors.

3° *Des renseignements statistiques sur les ressources de toute nature qu'offre le théâtre d'opérations.*

Une fois ces données recueillies, il y aura à se décider pour l'offensive ou la défensive.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Projet offensif.— Examinons d'abord le cas de l'offensive.

L'ennemi et sa principale armée seront toujours le premier objectif. On connaît ses forces et ses points de débarquement sur la frontière. Par conséquent, on est fixé sur la durée de sa concentration et sur la zone qu'il compte choisir.

On espère alors être prêt avant lui, ou en même temps, et avoir la supériorité ou l'égalité numérique. Par conséquent on est décidé pour l'offensive.

L'hypothèse d'être prêt après lui, peut toutefois encore se combiner avec l'offensive, si, après la concentration, on a deux ou trois journées pour marcher à l'ennemi avec une égalité de forces relative.

Dans ces diverses hypothèses, on espère atteindre les armées opposées dans une région déterminée et à une date qu'il est facile de prévoir à peu près.

Il ne restera plus qu'à adopter la combinaison stratégique la plus avantageuse. Presque toujours, ce sera un mouvement tournant destiné à menacer les communications de l'adversaire et à obtenir les résultats les plus décisifs.

Ainsi, après avoir étudié les moyens dont dispose l'ennemi, puis les zones d'invasion que le terrain offre à l'offensive, on détermine approximativement la position qu'il faudra atteindre. On choisit ensuite, parmi ces zones d'invasion, celle qui permet d'arriver le plus rapidement sur l'ennemi, et de l'attaquer dans des conditions favorables.

Pour déterminer cette zone, il faudra discuter la valeur relative de celles qui existent, examiner leur configuration topographique, les facilités ou les difficultés qu'elles présentent pour les mouvements de troupes; les routes, les chemins de fer qui se rattachent au réseau national et qui peuvent servir au ravitaillement de l'armée; les ressources qu'on peut y trouver pour l'entretien des troupes, etc.

Après ce premier travail, on est conduit à prendre une décision :

1° *Sur les points de concentration qu'il convient d'adopter;*

2° *Sur la direction qui sera donnée aux mouvements de l'armée et sur les zones de marche qui lui seront assignées;*

3° *Sur le but général à atteindre et sur les armées à former.*

On aura ainsi résolu, dans les limites du possible, le premier problème de stratégie qui se présente au début d'une guerre.

Projet défensif. — Passons à la défensive.

La défensive est basée sur la supposition que l'ennemi est prêt avant nous et qu'il a, sur sa zone de concentration, la supériorité numérique.

Ce point de départ constitue déjà une situation tellement défavorable, qu'une armée ne devrait jamais s'y exposer volontairement; il vaudrait mieux ne pas faire la guerre. Mais il y a des circonstances où un pays peut être forcé d'examiner de sang-froid, avant les hostilités, les probabilités d'une guerre défensive; il faut donc la prévoir et considérer encore comme une chance relativement avantageuse, d'avoir eu à cet égard les loisirs nécessaires.

Ici il importe, plus encore que dans l'offensive, de se rendre exactement compte de la zone de débarquement de l'ennemi sur la frontière. Il faut connaître avec autant de précision que possible le nombre de corps qu'il y concentrera et le jour où ils seront prêts.

Alors deux cas se présentent : ou bien on sera en mesure d'exécuter quelques marches pour aller à sa rencontre, ou bien on sera attaqué avant d'avoir pu quitter la zone de concentration.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Dans le premier cas, il faudra toujours profiter du répit accordé par les circonstances pour déterminer la position où les premiers coups s'échangeront, voir de quel côté il vaudra mieux les porter, puis marcher à l'ennemi et l'attaquer avec la plus grande énergie, partout où on le trouvera. C'est revenir à l'offensive après quelques jours d'infériorité dans la préparation de la guerre. Ce sera sans contredit, quand on pourra le prendre, le meilleur de tous les partis.

Quand on n'a pas cette ressource, on est forcé d'opérer la concentration à l'abri d'un rideau de troupes chargé de garder la frontière ; puis, derrière une ligne de défense assez forte pour retarder le mouvement de l'ennemi, et autant que possible sur une position choisie pour attendre son choc. Après cela il ne reste plus qu'à s'abandonner à l'imprévu, qui est toujours le grand maître des événements.

On aura donc, comme dans l'offensive, à définir *d'abord les points de concentration probables* de l'ennemi, l'effectif de ses forces, ses lignes d'invasion et la direction de son attaque. C'est d'après ces données qu'on choisira, autant que possible, à l'abri d'une ligne de défense et dans une position la plus forte possible, le terrain où l'on s'apprêtera à le recevoir.

On considère d'habitude la défaite comme le lot de la défensive ; s'il en est souvent ainsi, cela tient à ce que les troupes réduites à prendre ce parti ont généralement moins de confiance et moins d'énergie que celles de l'assaillant. Mais si le contraire a lieu, si la défensive peut ménager ses efforts, ses combattants, et prolonger la lutte, elle a aussi de grandes chances de succès. A ce point de vue, une défensive énergique ne doit avoir qu'une préoccupation : reprendre l'offensive.

Le premier objectif de la défensive est aussi l'ennemi, le combat. C'est à cet acte qu'elle doit apporter tous ses soins. Avec les armes modernes, à courage égal et à

égalité de forces, avec un terrain découvert en avant de son front, une position dificile à tourner, théoriquement la défensive doit l'emporter. S'il en est autrement, c'est qu'elle affaiblit l'énergie et la force morale des troupes, surtout quand elle est la conséquence d'une infériorité numérique marquée.

En tout cas, elle ne doit jamais perdre de vue qu'elle est particulièrement exposée aux attaques de flanc ; que ses ailes sont ses points vulnérables et que, pour conserver ses lignes de retraite, elle doit leur assurer de solides points d'appui.

La défensive devrait enfin s'apprêter à renouveler fréquemment ses efforts. Souvent une lutte engagée au lendemain d'une bataille, avec les troupes fraîches qu'on a pu rassembler, triomphe d'un ennemi qui, la veille, s'était cru victorieux. C'est dans ses premières résistances que la défensive doit donner la mesure de son opiniâtreté et de sa vigueur.

Rôle des frontières dans la défensive. — Quelles que soient les conditions de la lutte, on doit toujours prévoir la défaite et par conséquent reconnaître les positions dont l'occupation successive permettra de défendre le pays pied à pied.

Les fortifications de la frontière et de la zone en arrière joueront nécessairement un rôle important dans ces éventualités. Leur investissement doit être admis comme une probabilité. Il faudra donc évaluer le chiffre des troupes de 2e ligne auxquelles on en confiera la défense, l'époque de leur arrivée dans ces places, le moment où l'armement des forts sera achevé.

En raison de la rapidité des rassemblements d'armées et de la multiplicité des travaux qui incombent aux troupes à partir de la déclaration de guerre, toutes les places, forts et camps retranchés de première ligne devraient avoir, dès le temps de paix, leur armement de sûreté,

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

leurs munitions dans les magasins et une partie de leurs défenseurs à leur poste.

Dans un projet défensif, il faut admettre que l'assaillant s'inquiétera peu aujourd'hui des fortifications placées sur ses lignes d'invasion ou sur ses flancs. L'effectif élevé des masses mises en mouvement lui permettra de les masquer, jusqu'au jour où des troupes de réserve viendront les investir.

Il y aura donc un moment où l'on pourra prévoir approximativement les détachements de l'ennemi et l'affaiblissement qui en résultera pour lui.

Le défenseur aura eu quelques jours de répit pour concentrer sur des positions de seconde ligne les troupes fraîches qu'il n'avait pu alors ni appeler, ni recevoir à temps. C'est à elles que la défense sera confiée. C'est derrière elles que seront ralliées les troupes battues, pour les engager de nouveau si elles ne sont pas trop démoralisées.

Mais l'histoire prouve, qu'à aucun prix, même dans le cas d'une désorganisation, on ne doit tenir des troupes battues dans une place investie ou assiégée. Rien n'est pire que de laisser enfermer des troupes actives dans une place ; l'investissement est le prélude de la capitulation.

Du reste, un peuple qui compterait sur ses forteresses pour sauver son indépendance serait un peuple destiné à périr. Il n'aurait d'autre avenir que l'asservissement. On a bâti des forteresses en vue d'offrir à des armées battues le moyen de se refaire et de reprendre l'offensive. Cependant l'histoire n'offre pas d'exemples de ce fait. Une armée battue et enfermée est une armée définitivement vaincue. Pour la refaire, il faudrait pouvoir la ramener dans l'intérieur du pays et attendre que la discipline, la confiance des chefs et les excitations populaires aient ranimé les cœurs. Il faut donc avant tout éviter les places fortes ; elles exercent sur les troupes une attraction malsaine qui

ébranle leur moral et développe les faiblesses humaines à l'insu des chefs. Il vaudrait mieux se battre en dehors de leur sphère d'action et essuyer une nouvelle défaite.

L'armée de Metz aurait encore vaillamment servi son pays après les trois batailles de Borny, de Rezonville et de Saint-Privat, si elle avait pu lutter hors de portée du canon de la place et la considérer seulement comme le point d'appui de ses manœuvres.

Le projet de défense devra donc tenir compte de ces situations, choisir une ligne de retraite qui couvre la partie du territoire d'où viennent les renforts, préparer la destruction des voies ferrées, organiser les obstacles qui retarderont la marche de l'ennemi, et, d'une façon générale, étudier tous les éléments de résistance.

L'établissement d'un projet d'opérations défensives pourra donc se résumer ainsi :

1° *Choix d'une zone de concentration, autant que possible en arrière d'une bonne ligne de défense ;*

2° *Choix des positions de combat et organisation de leur défense ;*

3° *Choix des lignes de retraite et des positions successives en arrière.*

Comme applications de ces principes, les projets d'opérations établis par les états-majors autrichien, prussien et français avant les campagnes de 1866 et de 1870, nous offrent, à l'époque contemporaine, des exemples instructifs.

Des quatre projets préparés à ces époques, trois avaient un caractère offensif : c'étaient ceux des Prussiens et des Français ; un seul était défensif : celui des Autrichiens, en 1866.

Étudions d'abord la campagne qui nous intéresse le plus, celle de 1870.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

§ 4. — PROJET D'OPÉRATIONS DE L'ARMÉE PRUSSIENNE EN 1870.

Grâce aux triomphes des Allemands, le plan de campagne ou projet d'opérations du maréchal de Moltke est devenu légendaire. Il mérite donc d'attirer d'abord l'attention.

Comme on l'a déjà vu, l'idée de l'invasion de la France persistait en Allemagne depuis 1815. C'était l'espérance secrète de tous les bons patriotes ; c'est encore aujourd'hui le désir plus ou moins avoué de bon nombre d'officiers. La quantité de travaux publiés à ce sujet, de 1815 à 1870, est considérable, et les combinaisons qu'ils proposent ont dû vraisemblablement être utilisées par le maréchal de Moltke, en 1870.

Quelques citations permettront d'en juger.

Mettant à profit les enseignements de 1814 et 1815, le général Clausewitz avait jadis posé en principe que l'invasion de France devait être entreprise avec une masse de 7 à 800,000 hommes, fournis par l'Allemagne, l'Autriche, l'Italie et l'Angleterre coalisées. Il faisait marcher sur Paris, par l'est et le nord-est, deux grandes armées de 300,000 hommes chacune et indiquait la vallée de la Loire comme la plus propre à décider, dans une suprême bataille, du sort de notre patrie.

L'idée de faire coïncider la marche sur Paris avec l'occupation de la Loire à Orléans surgit pour la première fois en décembre 1813, dans un conseil de guerre tenu à Francfort par les principaux généraux de la coalition. Elle apparaît alors combinée avec un plan de concentration dans la Haute-Marne, aux environs de Langres.

Plus tard, en 1860, on retrouve dans les projets du général bavarois Hartmann, une ligne d'invasion dirigée du Rhin sur Nancy, par la Sarre, et l'idée de masquer Strasbourg, Bitche, Metz, Thionville, en prenant toujours

Paris pour objectif (1). Le plan d'invasion de cet officier général préconisait la formation de deux grandes colonnes destinées à opérer leur jonction vers Nancy. Elles pénétraient dans la vallée du Rhin : l'une avec les places de Germersheim et de Landau pour bases, l'autre avec Sarrelouis pour point d'appui.

La même année, dans une étude des lignes d'invasion de la France, le lieutenant-colonel Meyer, de l'état-major prussien, recommandait les directions de Sarrebrück à Verdun par Saint-Avold, en tournant Metz, et de Sarreguemines à Frouard et Pont-à-Mousson.

Dans ce nouveau projet, l'investissement de Strasbourg était regardé comme une obligation du début des hostilités et les villes de Neufchâteau, Vaucouleurs, Pagny et Saint-Mihiel étaient désignées comme les rendez-vous naturels, sur la Meuse, des colonnes de l'armée allemande.

La question du grand-duché de Luxembourg et l'imminence d'une guerre avec la Prusse donnèrent naissance à de nouveaux plans d'invasion.

L'un d'eux proposait une irruption en masse sur le centre de la Lorraine, par les routes comprises entre les Vosges et la Moselle, puis l'envahissement de la contrée entre Meuse et Moselle, et, suivant les circonstances, une marche sur Paris, ou, avec le concours de l'Allemagne du Sud, une conquête de la Lorraine et de l'Alsace. Considérées en dehors des moyens d'exécution, la plupart de ces combinaisons se résumaient en une seule : *accabler la France sous un violent effort, aidé d'une grande supériorité numérique*. Au point de vue du but à atteindre, elles n'avaient également qu'un objectif : la *conquête de nouveaux territoires*.

---

(1) Le général Hartmann avait eu communication d'un rapport de l'inspecteur général du génie Prévost de Vernois et l'avait cité en entier.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Ces projets menaçaient notre pays depuis le commencement du siècle. Malheureusement ils n'avaient pas été assez souvent l'objet de nos méditations.

En Allemagne, au contraire, lorsque l'état-major prussien eut à préparer un plan de campagne, la question était déjà mûre. Il ne restait qu'à mettre les études du passé d'accord avec celles du présent. Celles-ci se poursuivaient avec activité. Déjà, en 1868, des réunions avaient eu lieu, à Berlin, entre les chefs de l'état-major prussien et les représentants des contingents du Sud ; on avait discuté les combinaisons auxquelles donnerait lieu une prochaine guerre avec la France et résumé les opérations les plus propres à garantir la sécurité de l'Allemagne méridionale.

Une première idée de concentration sur le Rhin moyen avait été admise.

L'hiver suivant (1868-1869), le plan d'ensemble fut arrêté et les travaux qui en étaient la conséquence furent immédiatement entrepris au grand état-major prussien, sous la direction du maréchal de Moltke. Ils furent conduits avec activité et promptement terminés. Bientôt il n'y eut plus qu'à obtenir l'approbation du roi, à inscrire le premier jour de la mobilisation sur les tableaux de marche et à prescrire les mouvements.

Ce projet, établi en 1868, à la suite des chances de guerre que l'Allemagne avait fait naître l'année précédente au sujet du Luxembourg, avait été élaboré de la manière suivante :

1° *Il étudiait d'abord les forces respectives de la France et de l'Allemagne.*

C'est un fait à noter que, toujours et partout, la grande préoccupation des états-majors allemands a été d'avoir la supériorité numérique.

Sous une forme plus ou moins nette, ils avouaient que

cette supériorité leur était acquise. Ce point était établi avec une précision qui dénotait une connaissance approfondie de nos ressources ;

2° On examinait ensuite *les combinaisons qui devaient augmenter cette supériorité. Dans le nombre, il fallait compter celles qui diviseraient les forces françaises, par exemple une tentative isolée de notre part sur les États du Sud.*

Ceci explique la pensée constante qui anima tous les officiers allemands à partir du 6 août 1870, de maintenir à tout prix la séparation entre nos deux groupes de Metz et de Châlons.

3° *Après l'étude de nos forces, venait celle des opérations que nous pouvions tenter.*

La première, la plus intéressante pour les Allemands, celle que les Prussiens redoutaient le plus, parce qu'elle pouvait les affaiblir de suite d'environ trois corps d'armée, était une marche contre les États du Sud. Pour l'empêcher, on proposait une combinaison qui fut adoptée en 1870 : la réunion de toutes les forces du Nord et du Sud, sur le Rhin moyen. On menaçait ainsi le flanc gauche d'une armée française pénétrant en Allemagne et on la forçait à s'arrêter.

Cette proposition était acceptée, dès 1868, par les représentants des États du Sud.

La seconde éventualité était la violation du territoire neutre de la Belgique par notre armée. On y répondait par une concentration sur la basse Moselle et une menace directe sur notre flanc droit.

Quant à une marche de notre armée contre l'Allemagne, par la Suisse, on la regardait comme trop désavantageuse pour mériter un examen.

La conclusion de cette étude était : *D'abord la probabi-*

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

lité d'une concentration de nos forces sur la ligne Metz-Strasbourg ; ensuite, d'une marche de notre armée sur la ligne du Mein, afin de tourner les places fortes du Rhin et de séparer les États du Sud de ceux du Nord (V. *planche XVII*).

Après avoir ainsi apprécié nos forces et nos intentions, le projet prussien cherchait le moyen de s'y opposer. Il examinait à ce point de vue les conséquences qu'aurait une concentration allemande au sud de la Moselle et à l'est de la Sarre.

Elle permettrait une attaque sur notre flanc gauche entre le Rhin et la forêt Noire, avec des chances de retraite désastreuses pour nous.

Dans le cas où la direction de nos voies ferrées nous obligerait à former deux masses principales à Metz et à Strasbourg, l'occupation du Palatinat assurait à l'armée allemande la possession d'une ligne d'opération intérieure.

Il s'agissait sans doute alors des grandes routes qui conduisent de Kaiserslautern sur la haute Moselle vers Nancy, par Bitche et Dieuze, ou par Sarreguemines et Château-Salins.

Les Allemands songeaient ainsi à appliquer la manœuvre favorite de Napoléon, quand il avait l'infériorité numérique, mais avec cette différence qu'ici la supériorité de leurs forces était considérable ; aussi admettaient-ils l'éventualité d'assaillir, dans ce cas, chacun de nos deux groupes simultanément.

Leur concentration dans le Palatinat avait encore l'avantage de couvrir le Rhin et les pays situés au delà, depuis Bâle jusqu'au milieu de son cours, puis d'empêcher, par l'offensive, notre invasion en Allemagne.

Le Palatinat bavarois était donc indiqué comme la zone de concentration ou la base d'opérations la plus favorable ;

5° Il restait à examiner *si la mobilisation respective des forces des deux parties permettait cette combinaison.*

Celle des Allemands, complétée par un plan de transport minutieusement préparé assurait le rassemblement de deux corps d'armée, soit 60,000 combattants le treizième jour et de 384,000 le dix-huitième jour (1).

On savait que la nôtre ne pouvait marcher aussi vite. On savait aussi, par des indiscrétions dont la source n'a pas été connue, que l'empereur Napoléon III et le maréchal Niel avaient étudié secrètement le moyen de rassembler 150,000 hommes à Metz le huitième jour. On comptait que, de cette place au Rhin, il y a six marches, et, qu'en arrivant le quatorzième ou le quinzième jour sur ce fleuve, cette armée trouverait devant elle des forces supérieures.

La mobilisation et les moyens de transport des deux armées permettaient donc de choisir le Palatinat comme zone de concentration ;

6° Ces diverses conclusions une fois établies, il ne restait qu'à arrêter le *groupement des forces.*

Ici, le travail était simplifié.

D'abord, en raison des masses rassemblées, il fallait plusieurs armées. Ensuite, il n'y avait qu'à déterminer le rôle assigné à chacune d'elles pour fixer son effectif, et par suite le nombre de corps d'armée qu'elle devait avoir.

Enfin la répartition des corps d'armée devait dépendre des conditions qui les mettaient le plus rapidement en état de combattre.

On a vu précédemment comment fut exécutée cette for-

(1) Suivant l'usage allemand, il ne s'agit que des combattants. En réalité, les Prussiens ont eu, le 18e jour sur la frontière, 12 corps, plus les Badois et les Wurtembergeois, soit 480,000 hommes.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

mation en trois armées, qui devaient au début en avoir une quatrième en réserve et ne pas dépasser chacune l'effectif de 130,000 combattants.

Tel est, dans son ensemble, le projet d'opérations du maréchal de Moltke. Il ne saurait assurément constituer une règle fixe; mais il n'en offre pas moins, dans sa déduction logique, une sorte de modèle type et une précieuse leçon d'expérience. Il a présenté cette particularité, qu'établi en 1868, il s'est déroulé deux ans après, avec une régularité presque mathématique et conforme aux prévisions établies.

Il faut toutefois ne jamais oublier que ces résultats doivent être attribués moins à la perfection du projet d'opérations, qu'à la supériorité des forces, de l'armement d'artillerie, de l'instruction tactique, de la discipline, et enfin à la faiblesse de l'adversaire.

Pour mieux se rendre compte de la portée de ce projet et de la justesse de ces appréciations, il importe de se rappeler les combinaisons adoptées en France à la même époque.

§ 5. — PROJET D'OPÉRATIONS DE L'ARMÉE FRANÇAISE EN 1870.

Depuis les événements de 1866, on se préoccupait vivement en France des probabilités d'un conflit avec l'Allemagne. Après l'affaire du Luxembourg, ces préoccupations s'étant accentuées, l'Empereur fit établir par le maréchal Niel, ministre de la guerre, un projet de composition d'armées. Ceci se passait en 1868, au moment où l'on préparait à Berlin le mémoire du maréchal de Moltke.

Ce travail, divisé en deux parties, supposait la formation de trois armées et de trois corps de réserve dont les effectifs, la composition et les lieux de rassemblement ont déjà été indiqués.

On comptait avoir ainsi, avec les troupes d'Algérie, 489,978 hommes, 121,218 chevaux, 12,033 voitures.

La préparation de la guerre n'avait pas été au delà de cette simple répartition de troupes dont l'évaluation, du reste, contenait quelques erreurs. Cependant, vers la même époque, un plan de campagne précédé de reconnaissances fut élaboré par le général Frossard, gouverneur du Prince impérial et aide de camp de l'Empereur.

D'après ce plan, « la première question qui se présentait à l'esprit dans l'hypothèse d'une guerre avec l'Allemagne était celle-ci :

« *Que fera l'ennemi au premier moment ? Se tiendra-t-il* « *sur sa base générale du Rhin, où il est solidement établi,* « *et attendra-t-il que la France manifeste ses projets ? Ou* « *bien, résolu à prendre position dès le début, viendra-t-il* « *avec ses corps tout organisés, s'établir sur les bases* « *actives et fortifiées qu'il possède devant nos frontières,* « *c'est-à-dire devant la basse Alsace et sur le front et le* « *flanc de la Lorraine, pour tenter immédiatement l'inva-* « *sion de notre pays ?*

« L'état actuel des esprits dans les armées prussiennes, « la confiance que leur ont donnée leurs succès de 1866 « et qu'augmente encore la supériorité attribuée à leur « armement, l'espérance qu'elles auraient de surprendre « la France au milieu de préparatifs et de mouvements « incomplets, tout nous porte à penser, disait le général, « que l'ennemi prendra le second parti et ne nous laissera « pas l'initiative de l'attaque. »

Comme conséquence de cet exposé, le mémoire du général traitait particulièrement, dans les termes ci-après, de la défense du pays :

Situation de la frontière de l'Est. — « La partie de nos « frontières comprise d'une part entre le Rhin et la

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

mation en trois armées, qui devaient au début en avoir une quatrième en réserve et ne pas dépasser chacune l'effectif de 130,000 combattants.

Tel est, dans son ensemble, le projet d'opérations du maréchal de Moltke. Il ne saurait assurément constituer une règle fixe; mais il n'en offre pas moins, dans sa déduction logique, une sorte de modèle type et une précieuse leçon d'expérience. Il a présenté cette particularité, qu'établi en 1868, il s'est déroulé deux ans après, avec une régularité presque mathématique et conforme aux prévisions établies.

Il faut toutefois ne jamais oublier que ces résultats doivent être attribués moins à la perfection du projet d'opérations, qu'à la supériorité des forces, de l'armement d'artillerie, de l'instruction tactique, de la discipline, et enfin à la faiblesse de l'adversaire.

Pour mieux se rendre compte de la portée de ce projet et de la justesse de ces appréciations, il importe de se rappeler les combinaisons adoptées en France à la même époque.

§ 5. — PROJET D'OPÉRATIONS DE L'ARMÉE FRANÇAISE EN 1870.

Depuis les événements de 1866, on se préoccupait vivement en France des probabilités d'un conflit avec l'Allemagne. Après l'affaire du Luxembourg, ces préoccupations s'étant accentuées, l'Empereur fit établir par le maréchal Niel, ministre de la guerre, un projet de composition d'armées. Ceci se passait en 1868, au moment où l'on préparait à Berlin le mémoire du maréchal de Moltke.

Ce travail, divisé en deux parties, supposait la formation de trois armées et de trois corps de réserve dont les effectifs, la composition et les lieux de rassemblement ont déjà été indiqués.

On comptait avoir ainsi, avec les troupes d'Algérie, 489,978 hommes, 121,218 chevaux, 12,033 voitures.

La préparation de la guerre n'avait pas été au delà de cette simple répartition de troupes dont l'évaluation, du reste, contenait quelques erreurs. Cependant, vers la même époque, un plan de campagne précédé de reconnaissances fut élaboré par le général Frossard, gouverneur du Prince impérial et aide de camp de l'Empereur.

D'après ce plan, « la première question qui se présentait à l'esprit dans l'hypothèse d'une guerre avec l'Allemagne était celle-ci :

« *Que fera l'ennemi au premier moment ? Se tiendra-t-il* « *sur sa base générale du Rhin, où il est solidement établi,* « *et attendra-t-il que la France manifeste ses projets ? Ou* « *bien, résolu à prendre position dès le début, viendra-t-il* « *avec ses corps tout organisés, s'établir sur les bases* « *actives et fortifiées qu'il possède devant nos frontières,* « *c'est-à-dire devant la basse Alsace et sur le front et le* « *flanc de la Lorraine, pour tenter immédiatement l'inva-* « *sion de notre pays ?*

« L'état actuel des esprits dans les armées prussiennes, « la confiance que leur ont donnée leurs succès de 1866 « et qu'augmente encore la supériorité attribuée à leur « armement, l'espérance qu'elles auraient de surprendre « la France au milieu de préparatifs et de mouvements « incomplets, tout nous porte à penser, disait le général, « que l'ennemi prendra le second parti et ne nous laissera « pas l'initiative de l'attaque. »

Comme conséquence de cet exposé, le mémoire du général traitait particulièrement, dans les termes ci-après, de la défense du pays :

Situation de la frontière de l'Est. — « La partie de nos « frontières comprise d'une part entre le Rhin et la

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

« Moselle, d'autre part entre la Moselle et la Meuse et « entre la Meuse et la Sambre, serait celle que menace- « raient particulièrement les armées allemandes. Leurs « forces agissant de concert, en vertu de traités d'alliances « récemment conclus, seront assez considérables pour « qu'on puisse les supposer opérant concentriquement de « différents côtés.

« La partie de la frontière entre le Rhin et la Moselle « est encore, en ce qui nous regarde, dans l'état où « l'ont mise les événements de 1815 et les traités de « Vienne.

« Mais les Allemands y ont pris contre nous une atti- « tude beaucoup plus agressive et plus dangereuse que « jamais.

« Qu'on nous permette de rappeler ce qu'écrivait à ce « sujet, en 1837, le lieutenant général Dode, dans un rap- « port à la haute commission de défense instituée l'année « précédente :

« Ce côté de la France, disait-il, est sans contredit le « plus vulnérable et le plus menacé. Nos voisins l'ont tou- « jours signalé comme l'entrée la plus favorable à leurs « desseins, s'ils avaient à exécuter une troisième invasion « chez nous. Les travaux qu'ils ont fait exécuter sur la « partie du territoire qui nous fait face, ont pour but de « corroborer ce plan d'attaque et développent encore plus « leurs vues..... L'Allemagne tend, d'ailleurs, à se cen- « traliser et à former un corps plus compact et plus homo- « gène. La fusion des intérêts commerciaux qui s'opère « sous nos yeux (1837) sur ce vaste territoire produira, « dans un avenir peu éloigné, une fusion d'intérêts politi- « ques qui fera de ce grand corps, faible autrefois par ses « divisions, une masse très redoutable.

« Après trente années, ces prévisions viennent de se « réaliser complètement.

« La situation même s'est notablement aggravée, car « les places fortes fédérales élevées devant notre frontière

« de la Lorraine et du Rhin vont être désormais aux mains « d'une seule puissance, celle qui dirigerait les opérations « militaires, la Prusse, et cette ceinture de fer qui nous « étreint, pèsera sur nous d'un poids plus lourd.

Lignes d'invasion des Allemands. — « En outre, l'exis- « tence des nombreuses voies ferrées qui, partant des « divers passages du Rhin, viennent converger sur les « points fortifiés, a créé des dangers nouveaux par la faci- « lité de concentration rapide des troupes d'invasion. Il y « a donc une nécessité impérieuse de s'occuper des « moyens de défendre cette frontière.

« Toutes les forces de l'Allemagne du Nord peuvent être « portées très promptement sur la rive gauche du Rhin « par les voies de fer qui aboutissent aux divers points du « fleuve.

« Ces passages principaux sont ceux de Maxau, à 8 ki- « lomètres en aval de Lauterbourg, de Germersheim, « Mannheim, Worms, Mayence, Coblentz, Bonn, Cologne, « Dusseldorf.

« Les lignes de voies ferrées en communication avec ces « divers passages et menaçantes pour la France sont :

« 1° *Pour l'invasion de la basse Alsace*, les lignes de « Rastadt-Carlsruhe-Landau et Mayence-Neustadt-Lan- « dau-Wissembourg.

« 2° *Pour l'invasion de la Lorraine*, les trois lignes « Mayence-Kaiserslautern-Sarrebrück, Mayence-Neunkir- « chen-Sarrebrück, Trèves-Sarrelouis-Sarrebrück, toutes « venant aboutir à la vaste gare de Sarrebrück, disposée « pour cette concentration et se prolongeant sur notre ter- « ritoire par la ligne de Forbach-Saint-Avold-Metz.

« 3° *Enfin, la ligne de Trèves-Luxembourg*, et, entre « Moselle et Meuse, la ligne Cologne-Aix-la-Chapelle-Spa- « Luxembourg, ces deux lignes se prolongeant par voie « ferrée également sur Longwy par Arlon.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

« D'après les facilités de mouvements rapides et de « concentration que leurs lignes ferrées donneraient aux « Allemands, il pourraient, dès le premier moment de la « guerre, avoir des bases d'opérations distinctes établies « immédiatement devant nos fontières, jusqu'à les tou- « cher pour ainsi dire, savoir :

« 1° *Devant la basse Alsace*, Landau et Germersheim;
« 2° *Devant la Lorraine*, Sarrebrück et Sarrelouis, sur « la Sarre;
« 3° *Au flanc gauche de la Lorraine*, Luxembourg.

« Cette situation est grave : elle appelle toute notre « attention et nous dicte ce que nous avons à faire. »

L'auteur du mémoire supposait ensuite que l'ennemi concentrerait ses forces dans le Palatinat et devant le centre de la Lorraine, où était son principal théâtre d'opérations; puis sous Luxembourg, et qu'il disposerait, dans les premières phases de la lutte, d'un effectif d'environ 470,000 hommes.

Le général Frossard comptait que la France pourrait opposer à ces forces :

1° *Une armée du Rhin*, de 120,000 hommes, l'aile droite dans la haute Alsace ou à Strasbourg, avec l'aile gauche dans la basse Alsace;

2° *Une armée de la Moselle*, de 140,000 hommes, devant le débouché de Sarrebrück;

3° *Une armée du Nord ou de la Meuse*, de 60,000 hommes, établie sur la base Reims-Châlons, la première de ces villes étant transformée en place de manœuvres d'où les troupes se porteraient en chemin de fer soit sur le Nord, soit sur la Lorraine, soit sur Langres.

« Dans la basse Alsace, disait le général, l'ennemi aura « pour base Landau et Germersheim; sa droite s'étendra « jusqu'à Pirmasens, au moyen d'un corps qui la reliera « avec son armée de la Sarre. Il attaquera par les mon- « tagnes, entre Bitche et Wissembourg, et par la plaine, « entre Wissembourg et le Rhin. Il est probable qu'il « fera aussi des efforts par sa droite, à l'ouest de Wis- « sembourg, par le haut des vallées de la Lauter et de la « Sauer, comme les alliés en 1793. »

Défense de la basse Alsace. — L'armée française de la basse Alsace devait alors occuper au moment de la guerre la ligne de la Lauter, sa droite à Lauterbourg, sa gauche à Wissembourg, et la position du *Col du Pigeonnier* sur la route de Bitche.

Cette ligne de la Lauter ne devait être que provisoire, et il fallait l'abandonner si l'ennemi venait à marcher en avant en forces supérieures.

Position de Wœrth. — L'armée, en se repliant, devait exécuter un changement de front et se couvrir du Sauerbach, qui passe à Lembach et à Wœrth.

« Une fois établie sur la rive droite de ce cours d'eau, « il lui fallait occuper la belle position de Wœrth qui, se « développant sur une crête de 9 à 10 kilomètres, avait « pour points de résistance Frœschwiller et Wœrth, où « il faudrait élever quelques ouvrages de campagne, « notamment sur la rive gauche, près du village de « Gunstett. »

C'était la position occupée en sens inverse par les Autrichiens, en décembre 1793, quand Hoche se jeta entre eux et les Prussiens, les forçant à battre en retraite, après leur avoir enlevé les redoutes qu'ils avaient établies vers Frœschwiller et Wœrth.

Sur cette position de Wœrth, notre armée devait pouvoir soutenir une lutte contre des forces supérieures avec des chances de succès.

Le général pensait même qu'il serait possible de déta-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

cher une division pour aller, à travers les Vosges, renforcer l'aile droite de l'armée de la Moselle.

Défense de la Lorraine. — L'armée qui aurait à lutter contre la masse des forces ennemies, venant de Mayence et de Coblentz, devait être la plus importante. Elle plaçait son aile droite sur le plateau, entre Sarreguemines et Saint-Avold, et son aile gauche en avant de Thionville.

Aile droite :

Il fallait compter que l'ennemi rassemblerait sur la Sarre des forces considérables, et considérer Sarrebrüch comme le point de départ de ses plus grands efforts.

Il y avait lieu de supposer qu'il envahirait la Lorraine sur un front étendu, sa droite prenant Metz pour objectif, sa gauche Lunéville, et son centre Nancy.

L'armée française ne pouvait abandonner ni la Lorraine, ni le revers occidental des Vosges ; il lui fallait donc prendre une position défensive.

Position de Cadenbronn. — Le général avait choisi dans ce but « le plateau entre Sarreguemines et Saint-Avold, où « se développe une ligne de bataille de 12 à 13 kilomètres. » La droite à Sarreguemines, le centre à Cadenbronn, la gauche vers Œtingen, faisant retour vers Théding et sur les crêtes au pied desquelles court la voie ferrée de Metz à Forbach, l'armée française était en mesure d'opposer à l'ennemi une résistance énergique.

Cette belle position avait été signalée pour la première fois par le général Haxo, dans son mémoire de 1819 sur la défense de la Lorraine, et recommandée par divers hommes de guerre, notamment le général Schneider.

La droite aurait été solidement appuyée par quelques ouvrages en terre sur les hauteurs au-dessus de Sarreguemines.

« Le centre se développait par Rouhling et Cadenbronn, « point culminant du plateau. La gauche, qui maîtriserait

« le chemin de fer et la route, devait avoir un poste « avancé à Forbach et détacher une division à Saint-« Avold, afin d'empêcher un mouvement tournant des « troupes ennemies venant de Sarrelouis. »

Retraite sous Metz et sur la ligne de la Seille. — Après une bataille livrée sur la position de Sarreguemines-Cadenbronn, l'aile droite de l'armée de la Moselle pouvait être contrainte à la retraite. Elle devait alors se replier par Puttelange, Sarralbe et Dieuze, en arrière de la Seille, et venir occuper la gauche de cette rivière à hauteur de Vic.

Si l'aile gauche se trouvait dans l'impossibilité de suivre le mouvement de l'aile droite, elle devait se retirer sous Metz, où elle trouverait l'appui des forts de campagne qu'on aurait construits à l'avance, pour transformer cette place en une grande place de manœuvres.

Retraites successives sur Lunéville et Langres. — Si la fortune était une seconde fois contraire à l'armée française et si l'on était forcé d'abandonner la ligne de la Seille, la retraite était indiquée sur Lunéville, de manière à tenir les deux chemins de fer des Vosges, celui de Saint-Dié et celui d'Épinal.

On devait gagner ainsi les positions situées en arrière et, au besoin, la place de Langres.

Le mouvement de retraite de l'armée de la Moselle et sa concentration à Langres avec les forces défensives de l'Alsace, n'étaient pas considérés comme des manœuvres trop excentriques, en raison des changements avantageux apportés par les fortifications de Paris aux conditions de la lutte.

Armée de réserve. — Dans cet ordre d'idées, il fallait entre l'armée et Paris une armée de réserve, qui fût en mesure de se retirer sous Paris ou de venir en aide aux

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

autres armées. On proposait de l'établir, au début de la guerre, à Reims et à Châlons.

Le général prévoyait que l'aile droite de l'armée du Rhin serait opposée à une armée allemande chargée d'envahir l'Alsace, et de se porter ensuite, soit par les passages des Vosges sur la Lorraine qu'elle prendrait à revers, soit par la trouée entre les Vosges et le Jura sur Vesoul et Gray, puis sur Langres ou Dijon.

Cette attaque devait être prévenue « par une vigoureuse « offensive, en passant le Rhin à Neuf-Brisach et à Hunin- « gue, et en cherchant à séparer les États du sud de ceux « du nord.

Retraite des troupes de la haute Alsace sur Belfort, Lure et Langres. — Si l'ennemi, franchissant le Rhin, se portait sur Mulhouse, notre armée devait occuper la position d'Altkirch à Mulhouse, face au Rhin et aux débouchés d'Huningue et de Bâle, sur des hauteurs qui couvrent le chemin de fer et la route de Belfort.

En cas de revers, on devait battre en retraite sur cette ville et s'établir dans son camp retranché.

L'armée recevait alors des renforts par les voies ferrées de Lyon et de Dijon.

Si, après un nouvel insuccès, on abandonnait Belfort, la retraite s'effectuerait par Lure sur Vesoul, position importante et nœud de plusieurs voies ferrées, où l'on aurait d'avance dirigé des renforts et exécuté des ouvrages de campagne.

Concentration de la résistance à Langres. — Enfin, si l'ennemi obligeait encore notre armée à abandonner cette position, elle devait se retirer sur Langres, en tenant toujours le chemin de fer. Cette place devenait le centre de la résistance de tout le pays.

Le travail du général Frossard fut communiqué en 1870

au maréchal Bazaine, qui crut devoir en contester les appréciations.

Quand on se reporte cependant aux événements du début de la campagne, on est frappé de leur analogie avec les combinaisons proposées.

Indépendamment de la nécessité de se placer sur le terrain de la défensive, le choix des positions sur lesquelles se livrèrent les premiers combats, la retraite des troupes de la basse Alsace sur les Vosges, celle de l'armée de la Sarre sous Metz, tous ces mouvements avaient été prévus. Il est donc permis de croire que cette étude ne fut pas sans influence sur les dispositions prises plus tard par l'armée française. En tout cas, le mémoire du général Frossard dénotait une véritable entente de la situation et proposait des combinaisons défensives qui, vigoureusement appliquées, auraient pu, en 1870, modifier la situation à notre avantage. S'il n'en fut pas ainsi, cela tint à des circonstances qui appartiennent désormais à notre histoire militaire.

A la fin du mois de mai 1870, les idées du commandement ayant pris une nouvelle forme, un nouveau projet fut établi et soumis à des personnalités étrangères, dont on espérait le concours et l'appui. Ce projet fut d'abord transformé, et, à sa place, on proposa la combinaison suivante :

L'armée française, dont on supposait toujours la mobilisation terminée en quinze jours, prenait l'offensive le seizième. Elle formait deux masses : une armée principale qui devait opérer sur la rive droite du Rhin ; une armée secondaire qui opérait au delà de la Sarre, sur la rive gauche, dans le Palatinat. Celle-ci devait prendre une vigoureuse offensive, pour tromper la Prusse sur le vrai point d'attaque. Pendant ce temps, l'armée principale passait le Rhin vers Strasbourg, séparait les États du Sud de ceux du Nord et, grâce à la promptitude de sa mobilisation, évitait toute attaque sérieuse sur son flanc gauche.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Elle aurait pu faire sa jonction avec l'armée autrichienne, vers Nuremberg, d'où ces deux masses se seraient portées vers la Saxe, pour exécuter une seconde fois le plan d'opérations de Napoléon en 1806. La France faisait en même temps une forte diversion sur les côtes de la Baltique avec un corps de débarquement.

Ce projet, simple échange de vues entre deux notabilités militaires, ne reposait pas sur des bases pratiques, mais bien sur des données erronées, savoir : la mobilisation de notre armée en quinze jours, celle de nos flottes de guerre et de transports en un mois, enfin celle de l'armée autrichienne en trois semaines.

D'un autre côté, à partir du 6 juillet 1870, les événements s'étant succédé avec une rapidité qui ne laissait plus de place à de nouvelles combinaisons, l'empereur Napoléon III en revint au projet d'opérations du mois de mai.

Il consistait à réunir trois armées à Metz, Strasbourg et Châlons, à franchir le Rhin entre Strasbourg et Germersheim, et à se jeter entre les États du Sud et du Nord (1).

Les forces réunies en Lorraine devaient marcher sur l'Alsace et passer le Rhin à la suite des corps concentrés près de ce fleuve. Celles du camp de Châlons devaient se porter en Lorraine et prendre, soit à Metz, soit à Nancy, une position destinée à couvrir les communications.

En même temps, notre flotte allait jeter sur les côtes de la Baltique un corps de débarquement qui avait pour mission de s'emparer de Kiel et de Hambourg.

On sait comment ces combinaisons échouèrent, comment on abandonna le projet de former trois armées pour n'en avoir qu'une, et enfin comment de faux calculs sur la

(1) Déposition du maréchal Le Bœuf à la commission d'enquête, vol. I, p. 51.

durée de la mobilisation, des transports et des rassemblements, rendirent l'exécution de tout plan impossible.

Bientôt les Allemands purent prendre l'initiative des mouvements ; il fallut alors subordonner nos opérations aux leurs, accepter des combats défensifs qu'on n'avait pas prévus ; puis vint la défaite et enfin l'invasion.

Les conclusions pratiques à tirer de ces faits sont les suivantes :

1° *Désormais, une armée doit toujours connaître, à un jour près, la durée de sa mobilisation et de ses transports ;*

2° *Elle doit connaître de même la durée de la mobilisation et des transports des armées qu'elle peut être appelée à combattre ;*

3° *En principe, une armée qui ne peut être la première prête ne doit pas songer à diriger la guerre, mais bien à la subir. Dès lors elle doit préparer la défense avec assez d'énergie pour triompher de l'offensive à la longue et reprendre ce rôle à son tour.*

Cette conclusion conduit naturellement à l'étude d'un projet d'opérations défensif.

§ 6. — PROJET D'OPÉRATIONS DE L'ARMÉE AUTRICHIENNE EN 1866.

Le projet d'opérations de l'Autriche, en 1866, n'avait pas été préparé à l'avance comme celui de la Prusse. Le premier conseil de guerre relatif à son élaboration date du moment où les rapports entre les deux nations furent assez tendus pour rendre la guerre inévitable, du 7 mars 1866.

Les hostilités devaient commencer trois mois plus tard, le 15 juin.

Trois questions furent alors posées :

1° *Comment doit être partagée l'armée, en vue de la double campagne au nord et au sud?*

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Elle aurait pu faire sa jonction avec l'armée autrichienne, vers Nuremberg, d'où ces deux masses se seraient portées vers la Saxe, pour exécuter une seconde fois le plan d'opérations de Napoléon en 1806. La France faisait en même temps une forte diversion sur les côtes de la Baltique avec un corps de débarquement.

Ce projet, simple échange de vues entre deux notabilités militaires, ne reposait pas sur des bases pratiques, mais bien sur des données erronées, savoir : la mobilisation de notre armée en quinze jours, celle de nos flottes de guerre et de transports en un mois, enfin celle de l'armée autrichienne en trois semaines.

D'un autre côté, à partir du 6 juillet 1870, les événements s'étant succédé avec une rapidité qui ne laissait plus de place à de nouvelles combinaisons, l'empereur Napoléon III en revint au projet d'opérations du mois de mai.

Il consistait à réunir trois armées à Metz, Strasbourg et Châlons, à franchir le Rhin entre Strasbourg et Germersheim, et à se jeter entre les États du Sud et du Nord (1).

Les forces réunies en Lorraine devaient marcher sur l'Alsace et passer le Rhin à la suite des corps concentrés près de ce fleuve. Celles du camp de Châlons devaient se porter en Lorraine et prendre, soit à Metz, soit à Nancy, une position destinée à couvrir les communications.

En même temps, notre flotte allait jeter sur les côtes de la Baltique un corps de débarquement qui avait pour mission de s'emparer de Kiel et de Hambourg.

On sait comment ces combinaisons échouèrent, comment on abandonna le projet de former trois armées pour n'en avoir qu'une, et enfin comment de faux calculs sur la

(1) Déposition du maréchal Le Bœuf à la commission d'enquête, vol. I, p. 51.

durée de la mobilisation, des transports et des rassemblements, rendirent l'exécution de tout plan impossible.

Bientôt les Allemands purent prendre l'initiative des mouvements ; il fallut alors subordonner nos opérations aux leurs, accepter des combats défensifs qu'on n'avait pas prévus ; puis vint la défaite et enfin l'invasion.

Les conclusions pratiques à tirer de ces faits sont les suivantes :

1° *Désormais, une armée doit toujours connaître, à un jour près, la durée de sa mobilisation et de ses transports ;*

2° *Elle doit connaître de même la durée de la mobilisation et des transports des armées qu'elle peut être appelée à combattre ;*

3° *En principe, une armée qui ne peut être la première prête ne doit pas songer à diriger la guerre, mais bien à la subir. Dès lors elle doit préparer la défense avec assez d'énergie pour triompher de l'offensive à la longue et reprendre ce rôle à son tour.*

Cette conclusion conduit naturellement à l'étude d'un projet d'opérations défensif.

§ 6. — PROJET D'OPÉRATIONS DE L'ARMÉE AUTRICHIENNE EN 1866.

Le projet d'opérations de l'Autriche, en 1866, n'avait pas été préparé à l'avance comme celui de la Prusse. Le premier conseil de guerre relatif à son élaboration date du moment où les rapports entre les deux nations furent assez tendus pour rendre la guerre inévitable, du 7 mars 1866.

Les hostilités devaient commencer trois mois plus tard, le 15 juin.

Trois questions furent alors posées :

1° *Comment doit être partagée l'armée, en vue de la double campagne au nord et au sud?*

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

2° *Quand doit-elle être mobilisée?*

3° *Où faut-il rassembler l'armée destinée à agir contre les Prussiens?*

Ces trois questions avaient pour but de déterminer :
La répartition des troupes ;
La date de la mobilisation ;
La zone de concentration.
On les traita l'une après l'autre de la manière suivante :

1° *Répartition des forces.* — La division en deux armées du nord et du sud, contre les Prussiens et les Italiens, s'imposait. On l'adopta sans hésitation. Mais, après avoir défalqué les troupes de garnison et d'occupation, on vit qu'il ne restait pour l'armée du nord que 196 bataillons, 175 escadrons et 93 batteries ;

Pour celle du sud, que 63 bataillons, 25 escadrons et 22 batteries.

Sur les deux théâtres d'opérations, l'Autriche allait donc avoir l'infériorité numérique, et elle ne pouvait compter que sur des chances spéciales pour obtenir la victoire.

On s'apprêta alors à concentrer tous les efforts sur le point qui devait décider du sort de la campagne, sur la frontière du nord.

Dans ce but, le chef d'état-major général réclama de suite une augmentation d'effectifs, au moyen des quatrièmes bataillons qui étaient dans les forteresses et des cinquièmes bataillons qu'on pouvait former. Quoique tardive, cette mesure fut adoptée deux mois seulement avant l'ouverture de la campagne. Pour la réaliser, il fallut faire un appel de 85,000 hommes.

2° *Date de la mobilisation.* — Sur ce sujet, les résolutions furent aussi fatales que contraires aux règles de la guerre. Les confédérés allemands avaient déclaré qu'ils prendraient parti contre celui des deux peuples qui serait

l'agresseur. Le conseil décida alors d'attendre, pour commencer les préparatifs de guerre, ceux que feraient les deux puissances hostiles.

Dans d'autres circonstances, une mesure semblable avait déjà exercé une influence désastreuse, et conduit l'Autriche à des revers dont le souvenir n'était pas effacé. Le chef d'état-major général le rappela, en signalant le danger. Mais on passa outre et la décision fut maintenue. Le ministère de la guerre fut invité simplement à prendre ses dispositions pour que l'armée fût réunie sur ses points de concentration, sept semaines seulement après l'envoi de l'ordre de mobilisation.

Du reste, les armements de la Prusse et de l'Italie devaient bientôt hâter l'expédition de cet ordre. Il fallut, en effet, l'adresser à l'armée du sud, dès le 21 avril.

3° *Zone de concentration.* — Sur cette question, le chef d'état-major général raisonna ainsi : l'armée prussienne devant être la première prête, prendra l'offensive. Donc l'armée autrichienne sera réduite à la défensive. Dès lors elle ne pourra pas se concentrer en Bohême, où les Prussiens entreront d'abord. Elle devra cependant y laisser un corps pour recueillir l'armée saxonne et prendre une position sur le flanc de la direction générale de l'ennemi. La place d'Olmütz, étant celle qui offrait à cet égard le meilleur point d'appui, devait être le centre de la concentration. Celle-ci s'opérerait donc en Moravie. (V. *planche XVIII.*)

Telles furent, d'une façon générale, les résolutions adoptées dès le mois de mars. Elles ne constituaient pas un plan d'opérations, mais des bases pour sa préparation.

Ce fut sur ces bases que le général-major de Krismanic, appelé à Vienne dans ce but, fut chargé d'établir un projet d'opérations défensives.

En voici le résumé :

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Plan d'opérations de l'armée du Nord.

1° *Forces probables des armées en présence.*

Le projet évaluait les forces autrichiennes, celles des contingents alliés et celles des Prussiens. Les masses opposées lui paraissaient à peu près équivalentes ;

2° *Résolution prise de rester sur la défensive.*

L'auteur estimait que cette mesure, en tout cas regrettable, aurait pour conséquence d'amener le déploiement de l'armée prussienne, au moment où l'armée autrichienne serait encore en pleine marche de concentration. Si cette concentration devait s'opérer en même temps que celle de l'adversaire, il estimait qu'il fallait à tout prix prendre l'offensive et le faire avec énergie.

Mais en raison des mesures adoptées par le conseil de guerre, il ne comptait que sur la défensive et en faisait la base de ses propositions ;

3° *Zone de concentration.*

Cette zone devait offrir à l'armée un point d'appui, couvrir la ligne de retraite sur Vienne et cette capitale elle-même.

La ligne Olmütz — Mährisch-Trubau, longue de six milles (45 kil. 500), remplissait ces conditions. On pouvait y concentrer l'armée sur un point quelconque en trois jours, à l'exception du Ier corps, auquel il fallait cinq jours. — Chaque corps d'armée était resserré sur un espace de 3, 2/5 milles carrés (1). C'était peu ; mais la

(1) 3 2/5 mille carrés représentent un carré qui aurait 13.7 kilomètres de côté. Le mille carré allemand, d'après la valeur indiquée dans l'atlas de J. Perthes, vaut en effet 55.5 kilomètres carrés.

rapidité de concentration devait compenser ce désavantage ;

4° *Hypothèse d'un mouvement offensif.*

Dans le cas où l'armée concentrée à Olmütz aurait le temps de prendre l'offensive en Bohême, elle devrait le faire, gagner le haut Elbe en dix ou onze jours et s'établir entre Josephstadt, Gitschin, Pardubitz et Podiebrad, avec Kœniggrætz pour point d'appui.

Ce projet fut à peu près celui que le feld-maréchal Benedek mit à exécution quelques semaines après, mais sans se préoccuper des chances favorables que pouvaient lui offrir sur son flanc droit les défilés qu'une des armées prussiennes était forcée de suivre ;

5° *Cas d'une concentration sur l'Iser.*

Les mouvements de l'armée étaient également réglés, dans l'hypothèse d'une concentration sur l'Iser ;

6° *Lignes d'invasion sur l'ennemi.*

La zone de concentration Hirschberg-Neisse, en Silésie, était signalée comme une de celles qui conviendraient le mieux aux Prussiens et qui leur permettraient d'adopter comme lignes d'invasion les routes qui débouchent de Neisse et de Glatz sur le haut Elbe.

En tout état de cause, le projet proscrivait une défensive passive et recommandait de profiter des moindres fautes de l'ennemi pour prendre l'offensive avec énergie.

Les différentes hypothèses des combinaisons prussiennes y étaient longuement traitées.

Ce projet fut adopté dans ses principales données et servit de point de départ aux ordres de mouvement qui furent expédiés peu de temps après.

Il avait, comme on le voit, un caractère nettement défensif et embrassait, dans son ensemble, les points suivants :

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

1° *Evaluation des forces des belligérants ;*

2° *Motifs de la défensive, ses dangers, chances de prendre l'offensive ;*

3° *Choix d'une première zone de concentration sur le flanc des lignes d'invasion ;*

4° *Hypothèse de la reprise de l'offensive ;*

5° *Choix d'une seconde zone de concentration en avant de la première ;*

6° *Lignes d'invasion probables de l'ennemi.*

Comme les précédents, ce projet ne saurait servir de modèle, par cette raison que toute situation de ce genre présente des circonstances spéciales et exige des combinaisons qui lui sont propres. Toutefois, il ressort de son étude que la résolution de se tenir sur la défensive, prise à la suite de considérations politiques, était aussi redoutée des chefs de l'armée autrichienne qu'elle était regrettable, puisqu'elle plaçait, dès le début, cette armée dans une condition d'infériorité.

On peut en tirer les conclusions suivantes :

1° *Lorsque la guerre est décidée, toute considération étrangère à son but est nuisible ;*

2° *Si la concentration d'une armée s'opère en même temps que celle de l'ennemi, elle doit prendre l'offensive avec la plus grande énergie ;*

3° *Lors même que sa concentration serait plus lente, elle doit faire en sorte de se porter au-devant de l'ennemi ;*

4° *Dans la défensive stratégique, les positions sur le flanc des lignes d'invasion semblent indiquées comme les plus avantageuses.*

Toutefois, les opérations de l'armée autrichienne, en 1866, montrèrent que la position d'Olmütz était trop éloignée de la ligne d'opération ennemie. On ne saurait, du reste, parler des plans de campagne de l'Autriche en 1866, sans faire connaître celui de l'archiduc Albert.

§ 7. — PROJET D'OPÉRATIONS DE L'ARCHIDUC ALBERT EN 1866.

La campagne que l'archiduc Albert d'Autriche a faite en Italie en 1866, est une des plus remarquables de l'époque contemporaine. Il serait donc difficile de passer outre, sans résumer le projet d'opérations qui lui a servi de base. Dès le début, les deux armées opposées se sont trouvées dans des conditions qui ne répondent pas absolument aux circonstances ordinaires de la guerre moderne. Leur mobilisation et leur concentration se sont effectuées suivant des règles plus en rapport avec les usages du passé qu'avec ceux du présent.

L'armée autrichienne était sur le théâtre même des opérations avant la déclaration de guerre. L'armée italienne, de son côté, s'était rassemblée et avait presque atteint son complet de guerre, avant que les deux pays eussent cessé leurs relations. Enfin, les masses en présence n'avaient pas les proportions formidables des armées prussiennes en 1866 et en 1870. Néanmoins, les dispositions prises par les Autrichiens démontrent une fois de plus que l'habileté des combinaisons permet, dans certains cas, non seulement de tenir tête à un ennemi numériquement plus fort, mais encore de le battre et de le détruire.

Nommé, le 21 avril, commandant en chef de l'armée du Sud, l'archiduc Albert prit son commandement le 9 mai.

Un mois plus tard, le 10 juin, ses corps étaient entièrement mobilisés et prêts à entrer en campagne. Il avait sous ses ordres :

71,824 hommes, 3,536 chevaux et 168 bouches à feu.

En y ajoutant les troupes stationnées dans le Tyrol, en Istrie et dans les différentes garnisons, l'effectif total était de :

190,945 hommes, 20,755 chevaux, 248 pièces.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

1° *Evaluation des forces des belligérants ;*

2° *Motifs de la défensive, ses dangers, chances de prendre l'offensive ;*

3° *Choix d'une première zone de concentration sur le flanc des lignes d'invasion ;*

4° *Hypothèse de la reprise de l'offensive ;*

5° *Choix d'une seconde zone de concentration en avant de la première ;*

6° *Lignes d'invasion probables de l'ennemi.*

Comme les précédents, ce projet ne saurait servir de modèle, par cette raison que toute situation de ce genre présente des circonstances spéciales et exige des combinaisons qui lui sont propres. Toutefois, il ressort de son étude que la résolution de se tenir sur la défensive, prise à la suite de considérations politiques, était aussi redoutée des chefs de l'armée autrichienne qu'elle était regrettable, puisqu'elle plaçait, dès le début, cette armée dans une condition d'infériorité.

On peut en tirer les conclusions suivantes :

1° *Lorsque la guerre est décidée, toute considération étrangère à son but est nuisible ;*

2° *Si la concentration d'une armée s'opère en même temps que celle de l'ennemi, elle doit prendre l'offensive avec la plus grande énergie ;*

3° *Lors même que sa concentration serait plus lente, elle doit faire en sorte de se porter au-devant de l'ennemi ;*

4° *Dans la défensive stratégique, les positions sur le flanc des lignes d'invasion semblent indiquées comme les plus avantageuses.*

Toutefois, les opérations de l'armée autrichienne, en 1866, montrèrent que la position d'Olmütz était trop éloignée de la ligne d'opération ennemie. On ne saurait, du reste, parler des plans de campagne de l'Autriche en 1866, sans faire connaître celui de l'archiduc Albert.

§ 7. — PROJET D'OPÉRATIONS DE L'ARCHIDUC ALBERT EN 1866.

La campagne que l'archiduc Albert d'Autriche a faite en Italie en 1866, est une des plus remarquables de l'époque contemporaine. Il serait donc difficile de passer outre, sans résumer le projet d'opérations qui lui a servi de base. Dès le début, les deux armées opposées se sont trouvées dans des conditions qui ne répondent pas absolument aux circonstances ordinaires de la guerre moderne. Leur mobilisation et leur concentration se sont effectuées suivant des règles plus en rapport avec les usages du passé qu'avec ceux du présent.

L'armée autrichienne était sur le théâtre même des opérations avant la déclaration de guerre. L'armée italienne, de son côté, s'était rassemblée et avait presque atteint son complet de guerre, avant que les deux pays eussent cessé leurs relations. Enfin, les masses en présence n'avaient pas les proportions formidables des armées prussiennes en 1866 et en 1870. Néanmoins, les dispositions prises par les Autrichiens démontrent une fois de plus que l'habileté des combinaisons permet, dans certains cas, non seulement de tenir tête à un ennemi numériquement plus fort, mais encore de le battre et de le détruire.

Nommé, le 21 avril, commandant en chef de l'armée du Sud, l'archiduc Albert prit son commandement le 9 mai.

Un mois plus tard, le 10 juin, ses corps étaient entièrement mobilisés et prêts à entrer en campagne. Il avait sous ses ordres :

71,824 hommes, 3,536 chevaux et 168 bouches à feu.

En y ajoutant les troupes stationnées dans le Tyrol, en Istrie et dans les différentes garnisons, l'effectif total était de :

190,945 hommes, 20,755 chevaux, 248 pièces.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Mais le chiffre des combattants ne dépassait pas :
138,158 hommes, 5,273 chevaux, 248 pièces.
L'armée italienne comptait de son côté :
314,331 hommes, 33,103 chevaux, 450 pièces, et, en combattants, 270,680 hommes, 10,080 chevaux et 450 pièces. On doit y ajouter environ 36,000 volontaires.

Tout d'abord, d'après les mesures prises pour effectuer leur concentration, les Italiens parurent vouloir tourner le quadrilatère, en opérant par le bassin inférieur du Pô. Mais vers le milieu de mai, ils modifièrent leurs premières dispositions et partagèrent leurs forces en deux groupes. Le plus important s'établit en arrière de l'Oglio et l'autre sur la rive droite du Pô inférieur. La plupart des volontaires, sous les ordres de Garibaldi, devaient opérer dans le Tyrol (V. *planche XIX*).

L'archiduc Albert suivait avec la plus vive attention les mouvements de ses adversaires. Dès qu'il s'aperçut de la disposition vicieuse qu'ils avaient adoptée en formant deux masses séparées, il résolut de s'emparer de la ligne intérieure et de se jeter sur l'une d'elles avant que l'autre pût venir à son aide. Dans l'état d'infériorité numérique où il se trouvait, c'était le seul moyen d'espérer un succès.

Dès le 26 mai, il signalait à l'Empereur la faute commise par l'ennemi. Le 3 juin, il lui adressait une dépêche dans laquelle il appréciait les chances que la situation lui offrait et faisait ressortir le parti qu'il comptait en tirer. C'était un véritable exposé de son projet d'opérations. En voici les données principales.

Examen des projets de l'ennemi. — Examinant d'abord les projets probables de l'armée italienne, l'archiduc s'exprimait en ces termes :

« La concentration dans les duchés et sur le Pô infé-
« rieur des forces de notre adversaire pouvait faire sup-
« poser qu'il avait l'intention de pénétrer en Vénétie, en
« tournant le quadrilatère. La position qu'il occupe main-

« tenant nous permet d'assurer qu'il a abandonné ce pro-
« jet et que son plan d'opérations actuel consiste à tenir,
« à l'aide de la plus forte partie de son armée, nos forces
« en échec sur le Mincio, pour permettre au restant de
« franchir sans danger le Pô inférieur dans les environs
« de Ferrare, de marcher sur Padoue et de rejoindre
« l'armée du roi sous les murs de Vérone. En même
« temps, un corps de débarquement, fort de cinq régi-
« ments de volontaires et d'un détachement de troupes
« régulières, sera jeté sur un point des côtes de la Véné-
« tie, pendant que le restant du corps des volontaires
« rassemblés sur les frontières du Tyrol tentera une
« attaque contre les défilés de ce pays pour tâcher d'y
« pénétrer. »

Le plan des Italiens consistait donc à faire exécuter, par l'armée du Pô inférieur, un mouvement tournant au sud et à l'est du quadrilatère, puis à couper la route du Frioul aux Autrichiens, pendant que le roi leur tiendrait tête avec l'armée du Mincio.

Cette division de l'armée italienne s'expliquait, sans toutefois se justifier complètement. Il était difficile, en effet, d'opérer avec 220,000 hommes par le Pô inférieur, pays coupé de nombreux cours d'eau et présentant à tout instant des défilés où des têtes de colonne pouvaient seules combattre.

D'autre part, si l'on formait une seule armée s'avançant tout entière par le Mincio, elle pouvait bien obtenir un succès en raison de sa supériorité numérique ; mais comme elle ne menaçait aucune des lignes de retraite de l'ennemi, elle ne pouvait espérer de résultats décisifs.

Enfin une dernière considération venait atténuer les défauts de la combinaison des Italiens. Chacune de leurs armées était supérieure à l'armée autrichienne. L'armée du roi s'élevait, en effet, à 130,000 hommes environ, et celle du général Cialdini à plus de 80,000, tandis que l'archiduc Albert n'avait pas 72,000 hommes.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Les Italiens pensaient donc n'avoir aucun échec à craindre dès l'instant où, réservant l'armée du Pô inférieur, ils faisaient agir d'abord celle du Mincio, dont les forces étaient à peu près doubles de celles des Autrichiens.

Les faits ont prouvé depuis que leur appréciation était erronée.

Dispositions prises par l'ennemi pour l'exécution de ses projets. — Dans son rapport, l'archiduc Albert s'occupe ensuite des dispositions adoptées par l'ennemi pour mettre ses projets à exécution. A ce moment, celui-ci avait deux corps d'armée en marche vers le Mincio. Un troisième était à Plaisance, autour du quartier général du roi. Le IVe corps, fort déjà de 6 divisions et à l'effectif de 48,000 hommes, était cantonné de Parme à Bologne. Les volontaires s'organisaient au pied des Alpes. Enfin la cavalerie italienne avait des avant-postes sur le Pô et le Mincio, le long de la frontière.

Positions prises par l'armée autrichienne. — Pour parer aux éventualités, l'armée autrichienne avait pris les dispositions suivantes :

Le Ve corps était à Vérone, le VIIe à Padoue, le IXe à Vicence. Les divers détachements chargés de garder le Tyrol, le Frioul, l'Istrie et les côtes de l'Adriatique occupaient les emplacements qui leur avaient été assignés. Il était possible de concentrer l'armée du Sud en deux marches, tandis qu'il en fallait trois à l'ennemi pour atteindre Vérone, la position autrichienne la plus rapprochée.

Choix du point de concentration. — Après ces considérations, l'archiduc déterminait quel devait être le point de concentration. Vérone était la clef de tout le système de défense et la grande place de dépôt de l'armée.

Il fallait donc rester à proximité de cette forteresse sous peine d'être exposé à en être coupé et à être pris entre les deux armées ennemies. D'un autre côté, l'entrée de l'armée du Pô inférieur dans la Vénétie devait soulever le pays, couper les communications avec le Frioul et priver l'armée des ressources de cette contrée. Il fallait donc occuper une position centrale choisie de telle sorte que l'armée pût se porter en un jour contre l'une des masses ennemies, soit vers Vérone, soit vers Badia, et être ainsi à même de profiter des fautes qu'elle pourrait commettre. La ligne de défense qui s'étendait de Montagnana à Lonigo, sur le Frassine, remplissait ces conditions.

Tout en se préparant à se jeter sur la première des armées italiennes qui arriverait à sa portée, l'archiduc prévoyait qu'il aurait d'abord à lutter contre l'armée du Mincio, commandée par le roi, et il se félicitait qu'il en fût ainsi; car si, en dépit de son infériorité numérique, il était vainqueur, les conséquences de ce succès devaient être décisives et suffire peut-être à paralyser l'action de l'armée italienne du Pô. D'ailleurs, il lui était assez facile, sinon d'arrêter, au moins de retarder avec peu de monde la marche de cette dernière, en raison des obstacles que présentait le pays.

Mais il ne pouvait assurer l'exécution de ses dispositions qu'en étant renseigné très exactement sur les mouvements et les projets de l'ennemi et en lui dissimulant les siens. Pour obtenir ce résultat, il établit sur la frontière un service de surveillance extrêmement rigoureux, dans lequel sa cavalerie sut déployer une activité remarquable.

En résumé, le projet d'opérations de l'archiduc Albert portait sur trois points principaux :

L'examen des projets de l'adversaire;
L'exposé des dispositions déjà prises,
Et *le choix du point de concentration.*

Enfin, ce projet adoptait, dans son ensemble, un sys-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

tème de défensive stratégique combinée avec l'offensive tactique, et faisait opérer l'armée autrichienne sur une ligne intérieure, en partant d'une position centrale.

Il était donc conçu avec habileté. Il fut exécuté avec autant d'à-propos que d'énergie.

Les exemples qui viennent d'être cités permettent maintenant de résumer, d'une façon générale, les différents travaux que comporte l'établissement d'un projet d'opérations, savoir :

1° *Exposé des forces des belligérants;*
2° *Étude du projet d'opérations probable de l'ennemi;*
3° *Combinaisons les plus avantageuses pour le combattre; choix d'une base d'opérations;*
4° *Projet de mobilisation et de concentration;*
5° *Formation des armées; leur mission.*

CHAPITRE III

DES OPÉRATIONS

§ 1er. — OFFENSIVE.

Lorsque dans une armée le projet d'opérations est arrêté et la guerre déclarée, il ne reste plus qu'à aborder la partie active de la stratégie : *les opérations.*

Comme on l'a dit précédemment, c'est l'art de les diriger qui constitue la stratégie.

Tous les principes qu'on a posés pour définir cet art, toutes les explications qu'on a données pour en établir les règles, se résument en une loi unique :

Être le plus fort au point décisif.

Quant aux combinaisons proposées pour atteindre ce but, elles ne comprennent que deux formes : *l'offensive* et *la défensive.*

Dans la pratique, être le plus fort, ne signifie pas toujours avoir la supériorité numérique; témoin la deuxième période de la guerre de 1870, dans laquelle nous avions pour nous le nombre, sans l'éducation militaire qui crée la discipline, et dans laquelle nous fûmes vaincus.

Être le plus fort ne signifie pas non plus avoir les meilleures armes; témoin la première partie de la guerre de 1870, où notre armement d'infanterie était supérieur à celui de l'ennemi, et où nous fûmes également vaincus.

Toutefois, il est certain qu'avec des troupes exercées et un armement d'égale qualité, la supériorité des forces sera l'élément le plus puissant de la victoire.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

tème de défensive stratégique combinée avec l'offensive tactique, et faisait opérer l'armée autrichienne sur une ligne intérieure, en partant d'une position centrale.

Il était donc conçu avec habileté. Il fut exécuté avec autant d'à-propos que d'énergie.

Les exemples qui viennent d'être cités permettent maintenant de résumer, d'une façon générale, les différents travaux que comporte l'établissement d'un projet d'opérations, savoir :

1° *Exposé des forces des belligérants;*
2° *Étude du projet d'opérations probable de l'ennemi;*
3° *Combinaisons les plus avantageuses pour le combattre; choix d'une base d'opérations;*
4° *Projet de mobilisation et de concentration;*
5° *Formation des armées; leur mission.*

CHAPITRE III

DES OPÉRATIONS

§ 1er. — OFFENSIVE.

Lorsque dans une armée le projet d'opérations est arrêté et la guerre déclarée, il ne reste plus qu'à aborder la partie active de la stratégie : *les opérations.*

Comme on l'a dit précédemment, c'est l'art de les diriger qui constitue la stratégie.

Tous les principes qu'on a posés pour définir cet art, toutes les explications qu'on a données pour en établir les règles, se résument en une loi unique :

Être le plus fort au point décisif.

Quant aux combinaisons proposées pour atteindre ce but, elles ne comprennent que deux formes : *l'offensive* et *la défensive.*

Dans la pratique, être le plus fort, ne signifie pas toujours avoir la supériorité numérique; témoin la deuxième période de la guerre de 1870, dans laquelle nous avions pour nous le nombre, sans l'éducation militaire qui crée la discipline, et dans laquelle nous fûmes vaincus.

Être le plus fort ne signifie pas non plus avoir les meilleures armes; témoin la première partie de la guerre de 1870, où notre armement d'infanterie était supérieur à celui de l'ennemi, et où nous fûmes également vaincus.

Toutefois, il est certain qu'avec des troupes exercées et un armement d'égale qualité, la supériorité des forces sera l'élément le plus puissant de la victoire.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Le perfectionnement des armes à feu et les progrès de l'art de la guerre n'ont rien changé à cette loi d'expérience.

Après avoir admis que la stratégie n'a qu'un but, la victoire, et qu'un principe fondamental, la recherche de la supériorité morale et matérielle, il reste à envisager l'une après l'autre chacune des deux combinaisons, l'offensive et la défensive, qui résument l'action des armées en campagne.

Voici l'avis exprimé sur ce sujet par un des écrivains militaires prussiens les plus connus de notre époque (1) :

« Quelle est la valeur de ces deux modes d'opérations, « de l'offensive et de la défensive? Tous deux ont pas- « sionné les stratégistes, et les discussions à ce sujet sont « loin d'être épuisées.

« Pour Clausewitz, c'est la défensive qui l'emporte. « Pour Willisen, c'est l'offensive.

« Pour les théoriciens modernes, la puissance des « armes à feu doit faire donner la préférence à la défen- « sive.

« Cependant, le choix de l'une ou de l'autre dépend « d'abord des circonstances, et celles-ci sont aussi variées « que les caprices du sort. Par le fait, ce choix ne dépend « donc presque jamais de la volonté du général en chef; « et vu la diversité des incidents à la guerre, ce qui im- « porte avant tout c'est de distinguer la portée de ces deux « modes d'opérations.

« Tous deux varient suivant qu'ils appartiennent à la « stratégie ou à la tactique.

« L'offensive stratégique comprend l'attaque générale, « puis les mouvements qu'elle exige, et, dans une cer- « taine mesure, la bataille qui doit terrasser l'ennemi.

« L'offensive tactique, au contraire, n'envisage que le

(1) *Das Volk in Waffen*, par von der Goltz. Berlin, 1883.

« mode d'attaque sur un point particulier du champ de « bataille.

« Elle est un but pour la première.

« La défensive stratégique est la défense générale; la « défensive tactique est la résistance à l'attaque sur une « position choisie.

« Ces données établies, il faut admettre qu'aujourd'hui « deux États également forts et également préparés vou- « dront tous deux prendre l'offensive. Il suffira de quel- « ques jours de retard dans la préparation des moyens « d'action, pour réduire à la défensive celui qui est le « moins avancé.

« Napoléon, avec ses attaques soudaines, a fait penser « que l'offensive avait toujours l'avantage. Depuis les pro- « grès récents des armes à feu, on a été conduit à admet- « tre qu'au point de vue tactique, c'est le contraire qui est « vrai.

« Cependant, l'offensive possède toujours des moyens « plus puissants pour mettre en action les forces intellec- « tuelles et morales de son armée. Cette propriété est « prouvée par le nombre de victoires qu'elle compte à « son acquit. L'assaillant s'avance confiant dans son « dessein et dans son œuvre. Il choisit son but, et tous « les efforts de son esprit ont ainsi une direction détermi- « née. En même temps sa pensée, sous l'empire des évé- « nements, devient productive. Déjà, par ce fait que « l'offensive a plus d'activité que la défensive, elle a beau- « coup gagné, car entre deux adversaires égaux au début, « c'est le plus actif qui finit par l'emporter.

« Le défenseur attend le coup pour le parer. Il doit « prendre garde à l'ennemi et mesurer son action à l'effort « de l'adversaire. Il lui est impossible d'avoir la même « impulsion. En mettant ses forces principales en mouve- « ment, l'agresseur a le sentiment précis du motif qui « lui fait répartir ses masses avec promptitude, avec « sûreté, et il fait des merveilles. L'attitude d'une armée

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

« qui marche en avant a un tout autre aspect que celle « d'une armée en retraite, ou qui attend l'ennemi. Elle se « donne plus d'espace pour ses opérations et met en action « plus d'éléments. Le général en chef ne donne que les « directions générales. Les chefs en sous-ordre, invités à « suivre eux-mêmes l'impulsion qu'ils reçoivent, y appor- « tent plus d'ardeur. Chacun d'eux, même le plus infime, « dès que l'événement le conduit au moment décisif, de- « vient un acteur dans le drame. L'espoir d'obtenir les « honneurs de la journée donne un puissant élan à l'armée « assaillante. Les chances de succès s'augmentent avec le « nombre des troupes mises en mouvement ; et une tête « de colonne qui pénètre dans la ligne ennemie exerce « une attraction sur toutes les parties de l'armée qui ne « l'ont pas encore rejointe. Or, les influences physiologi- « ques ont, à la guerre, autant d'importance que les forces « matérielles.

« La défensive manque d'impulsion. Elle réunit ses « forces au lieu de les pousser. Elle laisse à ses soldats « cette impression que ses chefs sont dominés par les cir- « constances et ne peuvent les diriger. La défensive est « inquiète sur l'issue des rencontres et craint de ne pas « conserver sa ligne entière.

« Une différence fatale entre la défensive et l'offensive, « c'est que la première, pour vaincre, doit triompher sur « tous les points, tandis qu'il suffit à l'assaillant de l'em- « porter sur un seul pour assurer sa victoire.

« En somme, c'est l'offensive qui possède la plus « grande force morale active.

« Mais, à notre époque, le rôle de l'attaque est devenu « plus difficile. Il faut les plus grands efforts pour battre « d'une manière décisive les masses armées qu'on met « aujourd'hui en action. Le général en chef ne doit pas « seulement réfléchir plus profondément, il doit aussi oser « davantage. Dans l'avenir, l'augmentation des masses, « l'égalité de leur armement rendront les batailles plus

« difficiles, et les prochaines guerres nous offriront pro- « bablement des déploiements de forces qu'on n'avait « jamais vus dans les campagnes passées.

Supériorité de l'offensive. — « *Malgré tout, l'offensive « l'emporte sur la défensive.*

« Cela tient non à des effets extérieurs, mais aux senti- « ments qui dirigent la nature humaine. Chaque nouvelle « difficulté de sa mission, chaque incident nouveau fait « naître de nouvelles ressources chez l'assaillant, aiguise « sa pensée, développe son esprit d'entreprise, au point « que, plus ses désirs s'agrandissent, plus ses forces aug- « mentent. Heureux le combattant auquel le destin ou la « préparation de la guerre réserve le rôle d'assaillant !

« C'est par l'offensive seule qu'on peut atteindre le but « de tout combat : la destruction de l'armée ennemie. Il « est bien admis que la défensive doit viser à reprendre « finalement l'offensive. Mais ceci prouve simplement que « le défenseur voudrait bien être l'assaillant, et qu'il « attend le moment où il pourra entrevoir le succès.

« La défensive ne fait pas la guerre, elle la subit. »

« Conduire la guerre, c'est attaquer (1).

« D'après Jomini, l'offensive au début des opérations « offre un des moyens les plus utiles pour *exécuter avec la « plus grande masse de forces un effort combiné sur le « point décisif*. Ce moyen, dit-il, (2), est de prendre l'*ini- « tiative des mouvements*. Le général qui réussit à mettre « cet avantage de son côté, est libre d'employer ses forces « là où il juge convenable de les porter ; celui, au con- « traire, qui attend l'ennemi, ne peut être maître d'au- « cune combinaison, puisqu'il subordonne ses mouve- « ments à ceux de son adversaire et qu'il n'est plus temps « d'arrêter ceux-ci quand ils sont en pleine exécution.

---

(1) *Das Volk in Waffen*, par von der Goltz.
(2) Jomini, *Traité des grandes opérations*.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

« Le général qui prend l'initiative sait ce qu'il va faire ; il « cache sa marche, surprend et accable une extrémité, « une partie faible. Celui qui attend est battu sur une de « ses parties, avant même qu'il soit informé de l'attaque. »

Il n'y a qu'une conclusion à tirer des citations ci-dessus : c'est que l'offensive est le seul parti à prendre pour un général qui veut vaincre. Aujourd'hui, comme autrefois, elle le conduira aux mêmes résultats, surtout au début d'une campagne, si les masses ennemies ne sont pas prêtes et si leur frontière est sans défense.

Mais, ordinairement, il n'y aura entre les concentrations des armées opposées qu'une différence d'un ou de deux jours, peut-être de quelques heures.

Par conséquent, l'offensive se réduira à l'initiative des mouvements. Néanmoins, d'après ce qui vient d'être dit, il ne faudra jamais manquer de la prendre quand ce sera possible. Les avantages qui en résultent sont surtout de nature morale ; si on ne les perçoit pas de suite, ils n'en sont pas moins incontestables.

Moment où la décision de l'offensive doit être prise. — Ce sera souvent pendant la période des transports de concentration que la décision de l'offensive stratégique pourra être prise ; mais, en réalité, ce moment ne saurait être déterminé à l'avance. Il sera défini par les renseignements que chaque belligérant aura recueillis sur les mouvements de l'ennemi. Lorsque l'un d'eux saura qu'il doit être le premier prêt, il devra se décider sur-le-champ et donner ses ordres en conséquence.

Supposons que la résolution de l'offensive ait été adoptée, et étudions les opérations dans l'ordre naturel suivant lequel elles se dérouleront.

§ 2. — MOBILISATION.

L'organisation des armées est maintenant connue ; on a exposé les principes généraux qui servent de guide au

groupement des forces des États, à l'encadrement de leurs effectifs, à la préparation de leurs réserves, à la répartition du personnel et du matériel entre leurs diverses unités.

Avant de les mettre en mouvement, il reste à voir comment, dans les procédés de la guerre moderne, elles passent du pied de paix au pied de guerre. Pour cela, il faudra d'abord les rassembler, puis les faire entrer en campagne et les concentrer sur une frontière, prêtes à agir.

De là deux opérations distinctes : *la mobilisation* et *la concentration*.

Avant la guerre de 1870, en France, on appelait la première : *passage sur le pied de guerre ;* la seconde : *formation de l'armée*. Elles s'effectuaient simultanément près du théâtre d'opérations, et, pour ainsi dire, à l'entrée des voies qui allaient servir de lignes d'opérations, mais dans des conditions tout autres qu'aujourd'hui.

La mobilisation est le passage de toutes les unités sur le pied de guerre. Elle est absolument distincte de la concentration. Ce principe paraît banal aujourd'hui, et, cependant, lors de notre dernière guerre, les deux opérations étaient encore confondues et s'embarrassaient réciproquement.

Autrefois, au commencement du siècle, par exemple, quand une guerre était déclarée, la rupture entre les États belligérants était pressentie longtemps à l'avance, surtout par celui qui, comptant sur la supériorité de ses ressources militaires, était résolu à prendre l'offensive. Il préparait alors ses forces en secret, les rassemblait de même, déclarait la guerre quand il était prêt et s'efforçait d'entrer aussitôt en action.

Aujourd'hui, avec le développement des relations, des communications, de la presse, des chemins de fer et des télégraphes, de pareils procédés ne sont plus possibles. Tout préparatif de guerre en vue d'une offensive prochaine

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

« Le général qui prend l'initiative sait ce qu'il va faire ; il « cache sa marche, surprend et accable une extrémité, « une partie faible. Celui qui attend est battu sur une de « ses parties, avant même qu'il soit informé de l'attaque. »

Il n'y a qu'une conclusion à tirer des citations ci-dessus : c'est que l'offensive est le seul parti à prendre pour un général qui veut vaincre. Aujourd'hui, comme autrefois, elle le conduira aux mêmes résultats, surtout au début d'une campagne, si les masses ennemies ne sont pas prêtes et si leur frontière est sans défense.

Mais, ordinairement, il n'y aura entre les concentrations des armées opposées qu'une différence d'un ou de deux jours, peut-être de quelques heures.

Par conséquent, l'offensive se réduira à l'initiative des mouvements. Néanmoins, d'après ce qui vient d'être dit, il ne faudra jamais manquer de la prendre quand ce sera possible. Les avantages qui en résultent sont surtout de nature morale ; si on ne les perçoit pas de suite, ils n'en sont pas moins incontestables.

Moment où la décision de l'offensive doit être prise. — Ce sera souvent pendant la période des transports de concentration que la décision de l'offensive stratégique pourra être prise ; mais, en réalité, ce moment ne saurait être déterminé à l'avance. Il sera défini par les renseignements que chaque belligérant aura recueillis sur les mouvements de l'ennemi. Lorsque l'un d'eux saura qu'il doit être le premier prêt, il devra se décider sur-le-champ et donner ses ordres en conséquence.

Supposons que la résolution de l'offensive ait été adoptée, et étudions les opérations dans l'ordre naturel suivant lequel elles se dérouleront.

§ 2. — MOBILISATION.

L'organisation des armées est maintenant connue ; on a exposé les principes généraux qui servent de guide au

groupement des forces des États, à l'encadrement de leurs effectifs, à la préparation de leurs réserves, à la répartition du personnel et du matériel entre leurs diverses unités.

Avant de les mettre en mouvement, il reste à voir comment, dans les procédés de la guerre moderne, elles passent du pied de paix au pied de guerre. Pour cela, il faudra d'abord les rassembler, puis les faire entrer en campagne et les concentrer sur une frontière, prêtes à agir.

De là deux opérations distinctes : *la mobilisation* et *la concentration*.

Avant la guerre de 1870, en France, on appelait la première : *passage sur le pied de guerre ;* la seconde : *formation de l'armée*. Elles s'effectuaient simultanément près du théâtre d'opérations, et, pour ainsi dire, à l'entrée des voies qui allaient servir de lignes d'opérations, mais dans des conditions tout autres qu'aujourd'hui.

La mobilisation est le passage de toutes les unités sur le pied de guerre. Elle est absolument distincte de la concentration. Ce principe paraît banal aujourd'hui, et, cependant, lors de notre dernière guerre, les deux opérations étaient encore confondues et s'embarrassaient réciproquement.

Autrefois, au commencement du siècle, par exemple, quand une guerre était déclarée, la rupture entre les États belligérants était pressentie longtemps à l'avance, surtout par celui qui, comptant sur la supériorité de ses ressources militaires, était résolu à prendre l'offensive. Il préparait alors ses forces en secret, les rassemblait de même, déclarait la guerre quand il était prêt et s'efforçait d'entrer aussitôt en action.

Aujourd'hui, avec le développement des relations, des communications, de la presse, des chemins de fer et des télégraphes, de pareils procédés ne sont plus possibles. Tout préparatif de guerre en vue d'une offensive prochaine

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

plus court possible, et employer, pour atteindre ce résultat, tous les moyens, tous les efforts, tous les sacrifices.

La mobilisation d'une armée comprend deux actes essentiels : *la préparation du temps de paix* et *l'exécution*. Elles doivent réaliser : l'une, l'ordre le plus parfait; l'autre, la rapidité la plus grande.

Pour augmenter la rapidité d'exécution, il faut que tous les détails soient prévus et arrêtés dès le temps de paix, et qu'ils soient réglés de telle sorte que leur exécution exige le moins de temps possible.

Le principe fondamental, admis à ce sujet, consiste à placer le plus près possible des corps de troupes les hommes, les chevaux et le matériel dont ils ont besoin pour passer du pied de paix au pied de guerre, afin que pour chaque corps tous les mouvements se fassent sur une très petite surface et n'exigent, par conséquent, qu'un temps très court.

En outre, les principes de la division du travail et de la décentralisation du service doivent être appliqués, à cette heure de crise suprême, dans la mesure la plus étendue.

On a fait en France, depuis 1872, tout ce que les lois en vigueur, les circonstances et la situation de l'armée permettaient. Mais toute œuvre est perfectible; la nôtre l'est certainement. Or, en fait de mobilisation, chacun doit s'efforcer de ne pas perdre de vue un seul instant la possibilité d'une mobilisation subite. Dans cette pensée, on doit étudier sans cesse les meilleurs moyens d'exécution, chercher ceux qui sembleraient plus avantageux et proposer toutes les améliorations réalisables.

A ce sujet, le meilleur enseignement que puisse nous fournir le passé est celui que nous offrent les mobilisations allemande et française de 1870. Il ne sera donc pas inutile de rappeler ces deux événements de l'histoire militaire contemporaine et d'en faire ressortir les incidents de nature à présenter à la fois un intérêt et une leçon.

I. — Mobilisation des armées allemandes en 1870.

1° Système de mobilisation.

L'expérience des campagnes de 1864 et de 1866 avait démontré que la promptitude de la mobilisation était pour les masses des armées modernes une des premières conditions du succès. Aussi, depuis la guerre de Bohême, cette opération était-elle devenue, pour le grand état-major prussien, un sujet constant d'études.

Les travaux entrepris semblaient poursuivre un double but : séparation de l'armée de campagne et de la landwehr; diminution du temps nécessaire au rassemblement des réserves. Du reste, depuis l'époque déjà reculée de l'adoption de son système militaire, la Prusse avait fait de la mobilisation de son armée le but même de son organisation. Et cette idée pratique que la logique, à défaut d'expérience, aurait dû faire adopter à ses voisins, l'avait peu à peu conduite à la création d'un puissant mécanisme, dont les rouages, doués en temps de paix d'une marche régulière, venaient, en temps de guerre, s'engrener les uns dans les autres, imprimer à la masse un nouvel élan et concourir ensemble au succès de ses armes.

La première conséquence de ce système était la préparation, pendant le temps de paix, de tous les détails de la mobilisation, et surtout du rôle de chaque unité, de chaque groupe, de chaque service, de chaque individu; les différents devoirs avaient été rigoureusement tracés, et depuis longtemps, tout événement de guerre, toute nouvelle législation militaire avait pour résultat de les modifier en les améliorant. C'est ainsi que la mobilisation de 1866 s'était faite d'après les plans de mobilisation établis à la suite de la réorganisation de 1860. Celle de 1870 devait s'effectuer d'après les nouveaux projets arrêtés depuis la campagne de Bohême et avec les perfectionnements qui l'avaient suivie.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Indépendamment du plan de mobilisation, le grand état-major prussien renouvelait tous les ans, pour les autorités militaires intéressées, un ordre de mobilisation qui restait exécutoire du 31 mars d'une année au 1er avril de l'année suivante, et qui indiquait à chacun, pour ce grave moment, sa mission jour par jour.

Les tableaux de marche et de dislocation des troupes, ainsi que les tableaux de marche des trains destinés aux transports, étaient le corollaire de ces ordres.

La mobilisation reposait sur les principes féconds de la division du travail et de la décentralisation. Chaque corps d'armée, chaque troupe constituée, chaque unité, chaque service se mobilisait comme un tout ne dépendant que de lui-même. La responsabilité était ainsi répartie entre les divers échelons de la hiérarchie, et ceux-ci concouraient à obtenir, jusque dans les moindres détails, une précision minutieuse. Au premier bruit de guerre, le soldat allemand voyait d'avance la série de ses occupations. En France, au contraire, du haut en bas de la hiérarchie, chacun ignorait sa mission et attendait, pour la connaître, les ordres de l'autorité suprême.

D'habitude, le plan de mobilisation commençait par indiquer la composition des effectifs sur le pied de guerre et les mesures à prendre pour atteindre les chiffres réglementaires.

Ces données servaient à l'établissement des tableaux de répartition des troupes de campagne, de remplacement, de garnison, que l'approbation du ministre de la guerre pouvait seule rendre exécutoires.

La désignation des points de mobilisation venait ensuite. En principe, chaque troupe ou service se mobilisait sur le lieu de sa formation.

Naturellement, le chef-lieu du district de bataillon de landwehr jouait dans ces combinaisons un rôle prépondérant.

Des instructions au sujet des chevaux et du matériel, et

des propositions pour le remplacement des autorités militaires, complétaient ces plans qu'on faisait suivre d'une instruction et de tableaux détaillés.

Les opérations de la mobilisation pouvaient être classées en cinq périodes successives :

1° L'appel des hommes et la réquisition des chevaux de complément ;

2° La mise en route des hommes et des chevaux vers les centres de mobilisation ;

3° La formation des troupes de campagne ;

4° La formation des troupes de remplacement ;

5° La formation des troupes de garnison.

L'appel des hommes et des chevaux résultait du décret de mobilisation.

L'envoi de ce décret aux chefs-lieux de district donnait lieu à l'inscription sur les ordres d'appel, de la date du premier jour de la mobilisation, et à leur expédition aux autorités civiles, qui les faisaient parvenir aux destinataires. Les officiers rappelés, les conducteurs de chevaux et les contingents des diverses classes étaient aussitôt prévenus du jour et du lieu où ils devaient rejoindre. Un délai de vingt-quatre heures leur était accordé, et, dès le cinquième jour, la plupart des réservistes arrivaient sur les points désignés. Là, des cadres de conduite en prenaient livraison, les formaient en détachements et les dirigeaient sur les corps de troupes, sous le commandement de sous-officiers.

Le quatrième jour, les commissions de réception des chevaux se rendaient sur les points indiqués. Le lendemain, les propriétaires présentaient leurs animaux, qui étaient inspectés, reçus, payés et livrés aux officiers envoyés pour les prendre.

La mise en route vers les corps de troupes s'effectuait, pour les hommes et les chevaux, le lendemain de leur arrivée, par conséquent les sixième et septième jours, en

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

général. Pendant ce temps, les régiments vidaient leurs magasins, préparaient les armes, les effets, les munitions, les vivres, et formaient les cadres des troupes de remplacement. Ces opérations s'effectuaient avec une activité méthodique, et quand les réservistes arrivaient, ce qui avait ordinairement lieu le jour même de leur départ de leurs foyers, ils étaient aussitôt habillés, équipés, armés et encadrés. Vingt-quatre heures après, ils étaient en mesure de prendre part au service.

Le septième jour, ces opérations étaient en grande partie terminées.

C'était aussi le moment où les chevaux de complément rejoignaient leurs corps respectifs. Et le huitième jour, en général, les attelages de l'artillerie et du train pouvaient commencer à être complétés.

Un principe fondamental servait de règle à la constitution des effectifs de guerre ; les réservistes devaient rentrer non seulement dans le régiment qui les avait instruits, mais encore dans le même bataillon et la même compagnie. La tradition du culte du drapeau et du groupe de camarades dans lesquels l'homme avait été formé au métier des armes, était ainsi respectée dans son intégrité et donnait au régiment, au moment d'entrer en campagne, une force et une cohésion nouvelles.

La garde seule n'avait pas de mobilisation régionale et tirait ses effectifs de toutes les parties du royaume.

Les armes spéciales et les divers services recevaient leurs hommes de complément de tous les districts situés sur le territoire du corps d'armée.

Dans ce système, la convocation des réservistes au chef-lieu du district et leur envoi au régiment n'exigeaient qu'un délai fort court, et comme le matériel était toujours réuni au centre de mobilisation, on était sûr de ne rencontrer en route ni encombrements, ni embarras.

Le rassemblement s'opérait ainsi sans secousse, sans perte de temps, sans difficultés.

Pendant que les réservistes rejoignaient leur corps, il fallait procéder à la formation de nouvelles unités.

L'infanterie et la cavalerie n'avaient à constituer que leurs troupes de remplacement, mais la tâche des armes spéciales était plus lourde.

L'artillerie avait à organiser ses colonnes de munitions, ses parcs, ses dépôts de munitions de réserve ;

Le génie : ses équipages de pont, ses colonnes d'outils, ses compagnies de pontonniers et de sapeurs, ses divisions de chemins de fer et de télégraphes ;

Le train : ses colonnes d'approvisionnements, ses détachements de santé, ses dépôts de chevaux, les colonnes de vivres, les ambulances, etc.

Les cadres de ces nouvelles unités, désignés à l'avance en temps de paix, entraient en fonctions dès le début de la mobilisation, et aidaient à la constitution des groupes placés sous leurs ordres.

Lorsque les corps de troupes avaient complété leurs effectifs, formé leurs dépôts et achevé les nouvelles créations, leur mobilisation était terminée. Le temps qu'elle exigeait variait suivant les armes. En 1866, les régiments d'infanterie de ligne avaient mis neuf à quatorze jours pour passer sur le pied de guerre ; ceux de la garde, quatorze à quinze jours ; ceux de cavalerie, quinze à dix-sept jours ; le régiment d'artillerie de la garde, vingt jours.

Malgré la rapidité de ces opérations, les perfectionnements réalisés depuis 1866 avaient encore diminué ces délais, et désormais il ne fallait plus aux régiments d'infanterie que sept à neuf jours ; à la cavalerie, neuf à onze jours ; aux autres services, une quinzaine de jours.

Après la formation des troupes de campagne, venait celle des troupes de garnison. Les unes, dites de *première augmentation*, étaient affectées à la garde du territoire ; les autres, dites de *deuxième augmentation*, devaient faire campagne avec l'armée active, constituer les troupes d'étapes ou défendre les places fortes. Elles étaient com-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

posées de landwehriens qui arrivaient aux chefs-lieux de districts, le jour où les derniers détachements des troupes actives en partaient. Ils étaient aussitôt formés en bataillons et mis en route, dès le lendemain, vers les garnisons ou les points de concentration désignés. Ils passaient alors sous le commandement des chefs de corps d'armée et des gouverneurs généraux restés sur le territoire.

Telles étaient les règles générales de la mobilisation des troupes fédérales en 1870. Les États du Sud avaient adopté le même système, commençaient à l'appliquer, et étaient en mesure de passer sur le pied de guerre avec la même promptitude.

Les prescriptions réglementaires devaient, en outre, recevoir une impulsion inattendue des excitations officieuses de la presse, du récit erroné d'une offense faite par notre ambassadeur au roi de Prusse, et enfin de la popularité d'une guerre contre un peuple toujours qualifié d'*ennemi héréditaire*, malgré près de soixante années d'une paix respectée.

2° Mobilisation de 1870.

Armée fédérale. — En 1870, la précipitation apportée par la France à l'échange des négociations qui précédèrent les hostilités eut pour résultat la suppression presque absolue de la période dite *de préparation à la guerre*. Elle fut remplacée des deux côtés par une période de surprises, due en grande partie à la déclaration du 6 juillet au Corps législatif, qui eut pour conséquences immédiates : en France, des avis préventifs ; en Allemagne, des mesures de précautions (1) et divers préparatifs qui commencèrent dès le 8 juillet.

Les landwehriens en résidence à l'étranger furent rappelés (2).

(1) Déclaration du roi de Prusse à M. Benedetti, le 11 juillet.

(2) Dépêche du préfet des Bouches-du-Rhône au ministre de l'intérieur le 10 juillet. Un ordre de mobilisation fut trouvé, à Metz, sur un landwehrien du VIe corps, qui avait été convoqué à Breslau pour le 9 juillet.

Des achats de chevaux furent effectués en Belgique. De divers côtés, à la date du 10, des mouvements militaires s'effectuèrent en Allemagne. Enfin, le 13 juillet, le 40e régiment d'infanterie, en garnison à Trèves, reçut l'ordre d'être prêt à partir dans les vingt-quatre heures (1).

Ce fut néanmoins le 15 juillet, dans la nuit, que l'ordre de mobilisation fut envoyé de Berlin et de Carlsruhe aux diverses autorités de l'Allemagne du Nord et du grand-

(1) Malgré ces indications, le grand état-major prussien fait observer, dans son premier fascicule de l'histoire de la guerre (page 47), que « du côté des Allemands, on s'était abstenu jusqu'alors de toute mesure partielle » « tandis que depuis longtemps déjà le ministre de la guerre, en France, déployait une grande activité ; que toutes les dispositions étaient prises pour les transports par chemins de fer ; que des approvisionnements considérables de fourrages avaient été réalisés ; que les chevaux mis en dépôt chez les cultivateurs avaient été rappelés dans les régiments d'artillerie, etc. »

Voici la vérité sur ces assertions.

L'ordre relatif aux transports par chemins de fer n'est parti du ministère de la guerre que le 15 juillet 1870, à 5 heures du soir, un jour après le rappel des réserves, sous la forme d'une lettre adressée en ces termes au ministre des travaux publics :

« Le mouvement des troupes et du matériel de guerre devant s'effectuer vers la frontière aussi rapidement que possible, j'ai l'honneur de prier Votre Excellence de vouloir bien inviter les compagnies de chemins de fer à obtempérer d'urgence à toutes les réquisitions qui leur seront adressées par les autorités militaires pour le transport des troupes, des chevaux, du matériel, etc. »

En ce qui concerne les approvisionnements de fourrages, l'intendant général Blondeau avait pris sur lui de faire préparer sans ordre, à la date du 7 juillet, les approvisionnements de siège, principalement en blé et en farines.

Quant à la réintégration dans les rangs de l'armée, des chevaux en dépôt chez les cultivateurs, l'ordre n'en fut donné par voie télégraphique que le 16 juillet, à 9 heures du soir, avec promesse d'une prime de 10 francs pour tous les chevaux arrivés avant le 22.

Les seules mesures prises en France, avant la déclaration de guerre, sont :

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

duché de Bade (1). Les derniers districts de landwher le recevaient le lendemain dans la matinée. Il fut distribué en Bavière le 16 et en Wurtemberg le 19.

Les districts de landwehr du Nord l'avaient reçu assez tôt dans la matinée du 16, pour commencer sur le champ les opérations dites de la deuxième journée, c'est-à-dire l'accusé de réception de l'ordre télégraphique, la communication aux autorités civiles et militaires du district et aux journaux, les avis de convocation aux militaires en congé, etc.

Tandis que les corps de troupe préparaient l'incorporation des réservistes, les officiers des troupes de garnison recevaient l'ordre de se présenter le 21 juillet et les hommes des diverses classes, les 19, 20 et 21.

Dès le 19 juillet, l'affluence des réservistes commençait dans les chefs-lieux de district. A la même date, les chevaux étaient conduits par leurs propriétaires aux commissions de réception qui entraient en fonctions.

Ce fut aussi à la date du 19 que les premiers détachements de réservistes arrivèrent dans les régiments, dont quelques-uns furent prêts à marcher le 21 (2) ; un grand

---

1° Un avis adressé au gouverneur de l'Algérie, le 8 juillet, pour l'inviter à tenir ses troupes prêtes à partir ;

2° Une instruction aux inspecteurs du génie, le 9 juillet, sur la visite des places du Nord-Est ;

3° Un ordre prescrivant aux généraux, le 11 juillet, d'être à leur poste et de vérifier si les bureaux de recrutement avaient les ordres d'appel prêts à être expédiés ;

4° Le 12 juillet, le rappel à l'activité des hommes des équipages de la flotte.

(1) Le 27e d'infanterie à Magdebourg, le 65e d'infanterie à Cologne, le reçurent dans la nuit du 15. Le 35e d'infanterie (Brandebourg) le reçut à 6 heures 30 du matin ; le 108e d'infanterie (Dresde), à 6 heures 15 ; le 8e hussards (Paderborn), à 7 heures 30.

(2) A la date du 19 juillet, il n'y avait en France que 13 départements qui avaient dirigé les réservistes sur les dépôts.

nombre le 23 et la plupart le 24 juillet (1). D'autres, en petit nombre, retardés par des circonstances particulières, terminèrent leur mobilisation les 28 et 29 juillet. Un seul, le 40e d'infanterie, par suite de sa mission spéciale sur la frontière, ne recevait ses derniers hommes de complément que le 2 août.

Les règles de la mobilisation allemande durent cependant subir une exception pour les contingents des provinces rhénanes. Le voisinage de la France avait fait naître la crainte d'une incursion subite qui aurait troublé l'appel des réservistes du pays compris entre Rhin et Moselle. En conséquence, le personnel des commandements de districts, leur matériel, les réservistes et les dépôts de la 16e division d'infanterie furent repliés sur le Rhin, pour effectuer leur mobilisation.

Une autre exception fut admise pour les hommes de réserve qui devaient se rassembler à Sarrelouis. On décida de les incorporer dans les 69e et 70e régiments d'infanterie qui s'y trouvaient stationnés, afin d'avoir le plus tôt possible, sur la frontière, deux corps de troupes sur le pied de guerre.

Ces particularités n'empêchèrent pas le VIIIe corps d'armée (Trèves) d'avoir terminé sa mobilisation le 26 juillet.

Sur les autres frontières, il y eut peu de changements. En résumé, l'organisation militaire de l'Allemagne du Nord lui permit de mettre ses régiments d'infanterie sur pied de guerre en sept jours environ, ses troupes de cavalerie en dix jours, celles d'artillerie en onze jours.

Elle dut ce remarquable résultat à la simplicité de sa mobilisation, et celle-ci aux avantages du recrutement régional.

---

(1) Le 24 juillet, les réservistes, en France, n'avaient pas achevé de quitter leurs foyers.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Au 31 juillet, ses effectifs de campagne représentaient des masses importantes, dont l'énumération peut seule donner l'idée de la puissance d'action dont elle allait disposer.

Considérées isolément, les unités tactiques atteignaient les chiffres suivants :

Infanterie.

	OFFICIERS.	HOMMES.	NON-COMBATTANTS.	CHEVAUX.
	—	—	—	—
Effectif d'une compagnie.....	5	249	3	»
Effectif d'un bataillon.....	22	998	26	34
Effectif d'un régiment.....	69	3,005	95	121 (1)
Effectif d'un bataillon de chasseurs à pied.....	22	998	28	40

Cavalerie.

Effectif d'un escadron.....	5	150	8	170
Effectif d'un régiment.....	23	602	52	706

	OFFICIERS.	TROUPE.	CHEVAUX.
	—	—	—
Effectif d'une brigade d'infanterie.....	140	6,210 (2)	256

	OFFICIERS.	TROUPE.	CHEVAUX.	PIÈCES.
	—	—	—	—
Effectif d'une division d'infanterie.....	357	15,234 (3)	1,980	24
Effectif d'un corps d'armée....	816	35,429 (4)	9,647	84

(1) Ces chiffres représentent les formations normales qui comportaient quelques rares exceptions.

(2) Les non-combattants sont compris dans ce chiffre, suivant l'usage adopté dans les situations de l'armée française.

(3) La composition des divisions d'infanterie n'étant pas uniforme, leurs effectifs pouvaient varier, mais dans de faibles limites.

(4) Les effectifs des corps d'armée n'étaient pas tous uniformes.

Prises dans leur ensemble, les troupes mobilisées de l'armée fédérale donnaient, au 1er août 1870, les effectifs portés sur le tableau ci-après :

Armée de la Confédération du Nord au 1er août 1870.

Troupes de campagne.

	OFFICIERS.	TROUPE. (1)	CHEVAUX.	PIÈCES.
États-majors.....	805	6,512	7,075	»
Infanterie.....	9,104	398,422	15,417	»
Cavalerie.....	1,840	52,320	56,480	»
Artillerie.....	1,397	55,468	51,218	1,284
Génie.....	371	15,950	6,901	»
Trains et services administratifs.....	405	36,349	32,090	»
TOTAUX.....	13,922	565,021	169,181	1,284
	578,943			

Troupes de remplacement.

	OFFICIERS.	TROUPE.	CHEVAUX.	PIÈCES.
Infanterie.....	2,314	148,776	354	»
Cavalerie.....	380	19,912	16,912	»
Artillerie.....	164	10,362	2,999	246
Génie.....	52	3,458	»	»
Train.....	162	8,249	2,821	»
TOTAUX.....	3,072	190,757	23,086	246
	193,829			

(1) Cette colonne comprend les combattants et les non-combattants.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Troupes de garnison.

	OFFICIERS.	TROUPE. (1)	CHEVAUX.	PIÈCES.
Commandements intérimaires, inspecteurs, états-majors, etc.	1,190	10,619	580	»
Infanterie	3,174	135,422	5,566	»
Cavalerie	276	7,848	8,472	»
Artillerie. Batteries	99	5,022	2,025	162
Artillerie. Compagnies	722	38,598	»	»
Génie	145	6,177	493	»
TOTAUX	5,606	203,686	17,136	162
		209,292		

Récapitulation :

	OFFICIERS.	TROUPE.	CHEVAUX.	PIÈCES.
Troupes de campagne	13,922	565,021	169,181	1,284
— de remplacement	3,072	190,757	23,086	246
— de garnison	5,606	203,686	17,136	162
	22,600	959,464	209,403	1,692
Effectif des rationnaires au 1er août		982,064		

États du Sud. — La mobilisation des États du Sud se termina aussi rapidement que celle du Nord. Quoiqu'au mois de juillet la nouvelle organisation de leurs armées ne fût pas entièrement achevée, des plans de mobilisation

(1) Cette colonne comprend les combattants et les non-combattants.

avaient été préparés et le passage sur le pied de guerre, arrêté à l'avance, devait s'effectuer sans difficultés. Malgré la proximité de la frontière, les commandants de districts restèrent même à leur poste, prêts à partir à la première alerte.

Grand-duché de Bade. — Le grand-duché de Bade formait, avec ses troupes de campagne, une division complète de toutes armes, qui comptait :

13 bataillons à 900 combattants ;
12 escadrons à 150 combattants environ ;
9 batteries à 6 pièces ;
1 compagnie de pionniers.

L'effectif de guerre de cette division atteignait :

465 officiers, 17,818 hommes (1), 6,221 chevaux, 54 pièces.

Ses troupes de remplacement formaient :

6 dépôts d'infanterie correspondant aux 6 régiments ;
3 escadrons de dépôt correspondant aux 3 régiments de cavalerie ;
2 batteries de dépôt à 6 pièces ;
1 détachement de pionniers.

Leur effectif s'élevait à 147 officiers, 5,936 hommes, 930 chevaux, 12 pièces.

Enfin *les troupes de garnison* comptaient :

11 bataillons d'infanterie à 1,000 combattants ;
1 escadron ;
9 compagnies d'artillerie de forteresse, dont 1 attelée à 6 pièces ;

(1) Le grand état-major prussien a évalué l'effectif de la division badoise à 11,700 fantassins et 1800 cavaliers, chiffres qui correspondent à 13 bataillons à 900 combattants et 12 escadrons à 150 cavaliers.

Mais pour donner les effectifs d'une manière uniforme dans les deux armées, on a dû ici compter, en outre, les troupes d'artillerie, le génie, les services accessoires, et d'une façon générale les rationnaires.

Cette règle sera suivie dans le reste de l'ouvrage.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

1 compagnie de pionniers de forteresse.

Leur effectif était de 337 officiers, 10,478 hommes, 829 chevaux, 6 pièces.

Par suite, l'ensemble des forces mobilisées du grand-duché répondait au tableau ci-après :

Armée badoise au 1er août 1870.

Troupes de campagne.

	OFFICIERS.	TROUPE.	CHEVAUX.	PIÈCES.
États-majors	15	150	250	»
Infanterie	298	12,108	507	»
Cavalerie	69	1,962	2,121	»
Artillerie	57	2,177	2,046	54
Génie	7	272	134	»
Train	19	1,149	1,163	»
TOTAUX	465	17,818	6,221	54
	18,283			

Troupes de remplacement.

	OFFICIERS.	TROUPE.	CHEVAUX.	PIÈCES.
Infanterie	114	4,500	8	»
Cavalerie	17	600	639	»
Artillerie	8	302	137	12
Génie	2	133	»	»
Train	6	401	146	»
TOTAUX	147	5,936	930	12
	6,083			

Troupes de garnison.

	OFFICIERS.	TROUPE.	CHEVAUX.	PIÈCES.
États-majors	30	187	50	»
Infanterie	251	8,786	402	»
Cavalerie	4	104	113	»
Artillerie	48	1,200	264	6
Génie	4	201	»	»
TOTAUX	337	10,478	829	6
	10,815			

Récapitulation :

	OFFICIERS.	TROUPE.	CHEVAUX.	PIÈCES.
Troupes de campagne	465	17,818	6,221	54
Id. de remplacement	147	5,936	930	12
Id. de garnison	337	10,478	829	6
	949	34,232	7,980	72
Effectif des rationnaires au 1er août	35,181			

Royaume de Wurtemberg. — Sur le pied de guerre, le Wurtemberg constituait une division composée de différentes armes, dans la proportion suivante :

15 bataillons d'infanterie ou de chasseurs à 1,000 combattants environ ;

10 escadrons à 150 combattants environ ;

9 batteries à 6 pièces ;

2 compagnies de pionniers.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

L'effectif de cette division de campagne s'élevait à 524 officiers, 21,950 hommes, 6,868 chevaux, 54 pièces.

Les troupes de remplacement et de garnison comprenaient en outre :

8 bataillons dont 4 de l'armée active ;
6 escadrons de dépôt ;
3 batteries de dépôt avec 12 pièces attelées ;
4 batteries de place ;
1 compagnie du génie ;
1 division de pionniers de dépôt ;
1 dépôt par chaque régiment.

C'était un total de 339 officiers, 14,367 hommes, 2,008 chevaux ; 12 pièces.

Sur le pied de guerre, l'ensemble des forces wurtembergeoises se décomptait comme il suit :

Armée wurtembergeoise au 1er août 1870.

Troupes de campagne.

	OFFICIERS.	TROUPE.	CHEVAUX.	PIÈCES.
États-majors	26	198	225	»
Infanterie	342	15,564	720	»
Cavalerie	59	1,635	1,765	»
Artillerie	48	1,878	1,678	54
Génie	19	822	413	»
Train et services administratifs	30	1,853	2,057	»
TOTAUX	524	21,950	6,868	54
	22,474			

Troupes de remplacement et de garnison.

	OFFICIERS.	TROUPE.	CHEVAUX.	PIÈCES.
États-majors	48	404	70	»
Infanterie	182	8,602	360	»
	44	2,052	»	»
Cavalerie	36	981	1,059	»
Artillerie	19	611	519	12
	»	900	»	»
	2	84	»	»
Génie	4	201	»	»
	8	532	»	»
TOTAUX	339	14,367	2,008	12
	14,706			

Récapitulation :

	OFFICIERS.	TROUPE.	CHEVAUX.	PIÈCES.
Troupes de campagne	524	21,950	6,868	54
Id. de remplacement	339	14,367	2,008	12
Id. de garnison				
	863	36,317	8,876	66
Effectif des rationnaires au 1er août	37,180			

Royaume de Bavière. — La Bavière, sur le pied de guerre, était en mesure de former deux corps d'armée complets de toutes armes avec les éléments suivants :

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

50 bataillons d'infanterie et de chasseurs à 1,000 combattants environ;
40 escadrons à 135 combattants environ;
32 batteries à 6 pièces;
6 compagnies de pionniers.
Leur effectif s'élevait à 1,778 officiers, 71,345 hommes, 19,381 chevaux, 192 pièces.

Les troupes de remplacement formaient, en outre :
16 bataillons;
10 compagnies de chasseurs (1);
10 escadrons;
8 batteries à 3 pièces attelées;
2 compagnies du génie.
Leur effectif atteignait 486 officiers, 30,193 hommes, 2,992 chevaux, 24 pièces.

Il restait, en outre, pour les troupes de garnison :
24 bataillons dont 8 d'infanterie de ligne, à 650 combattants, et plus tard à 819;
1 détachement de cavalerie (environ 3/4 d'un escadron);
16 batteries de forteresse;
4 compagnies de génie de forteresse.
En tout 777 officiers, 24,385 hommes, 1,683 chevaux.

La mobilisation exigea quelques changements. Dans le Palatinat, le district de Deux-Ponts rappela ses réservistes à Spire. Les autres opérèrent sur place, prêts à reculer en cas d'attaque. Les dépôts placés dans des villes ouvertes furent reportés en arrière. L'effectif total des troupes bavaroises sur le pied de guerre se décomposait comme il suit :

(1) L'effectif réglementaire des troupes d'infanterie était plus élevé qu'en Prusse et devait être bientôt dépassé.

Armée bavaroise au 1er août 1870.

Troupes de campagne.

	OFFICIERS.	TROUPE.	CHEVAUX.	PIÈCES.
États-majors	89	702	795	»
Infanterie	1,160	52,537	2,045	»
Cavalerie	200	5,614	5,940	»
Artillerie	228	6,970	7,032	192
Génie	45	1,021	901	»
Train et services administratifs	56	4,501	2,668	»
TOTAUX	1,778	71,345	19,381	192
	73,123			

Troupes de remplacement.

	OFFICIERS.	TROUPE.	CHEVAUX.	PIÈCES.
Infanterie	328	23,675	48	»
Cavalerie	50	2,400	1,760	»
Artillerie	60	2,224	635	24
Génie	32	1,301	428	»
Train	16	592	121	»
TOTAUX	486	30,193	2,992	24
	30,679			

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Troupes de garnison.

	OFFICIERS.	TROUPE.	CHEVAUX.	PIÈCES.
États-majors	171	1,000	310	»
Infanterie	515	18,400	960	»
Cavalerie	3	90	100	»
Artillerie	68	3,915	309	»
Génie	20	980	4	»
TOTAUX	777	24,385	1,683	»
		25,562		

Récapitulation :

	OFFICIERS.	TROUPE.	CHEVAUX.	PIÈCES.
Troupes de campagne	1,778	71,345	19,381	192
Id. de remplacement	486	30,193	2,992	24
Id. de garnison	777	24,385	1,683	»
	3,041	125,923	24,056	216
Effectif des rationnaires au 1er août		128,964		

Les forces totales des États allemands du Sud sur le pied de guerre donnaient, par conséquent :

	OFFICIERS.	TROUPE.	CHEVAUX.	PIÈCES.
Bade	949	34,232	8,038	72
Wurtemberg	863	36,317	8,876	66
Bavière	3,041	125,923	24,056	216
TOTAUX	4,853	196,472	40,970	354

Enfin, la récapitulation générale des forces des États du Nord et du Sud, mobilisés à la date du 1er août 1870, donne les chiffres suivants :

Effectif général des armées allemandes au 1er août 1870.

Troupes de campagne.

	OFFICIERS.	TROUPE.	CHEVAUX.	PIÈCES.
Nord	13,922	565,021	169,181	1,284
Bavière	1,778	71,345	19,381	192
Wurtemberg	524	21,950	6,868	54
Bade	465	17,818	6,221	54
TOTAUX	16,689	676,134	201,651	1,584
		692,823		

Troupes de remplacement.

	OFFICIERS.	TROUPE.	CHEVAUX.	PIÈCES.
Nord	3,072	190,757	23,086	246
Bavière	486	30,193	2,992	24
Wurtemberg (1)	339	14,367	2,008	12
Bade	147	5,936	930	12
TOTAUX	4,044	241,253	29,016	294
		245,297		

(1) Les troupes de garnison sont comprises dans cet effectif.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Troupes de garnison.

	OFFICIERS.	TROUPE.	CHEVAUX.	PIÈCES.
Nord	5,606	203,686	17,136	162
Bavière	777	24,385	1,683	»
Bade	337	10,478	887	6
TOTAUX	6,720	238,549	19,706	168
		245,269		

Récapitulation générale :

	HOMMES.	CHEVAUX.	PIÈCES.
Troupes de campagne	692,823	201,651	1,584
Id. de remplacement	245,297	29,016	294
Id. de garnison	245,269	19,706	168
TOTAL GÉNÉRAL au 1er août	1,183,389	250,373	2,046

L'effectif général des forces allemandes comprenait donc :

1,183,389 hommes;
250,373 chevaux.

Il est à noter que le chiffre des troupes réellement *mobiles*, c'est-à-dire portées au pied de guerre complet et munies de tous leurs accessoires, était plus considérable que celui de l'armée de campagne. Les troupes de garnison comprenaient, en effet, un certain nombre de troupes mobiles. Le tableau suivant fait ressortir la décomposition de l'effectif à ce point de vue :

	PRUSSE.	SAXE.	HESSE.	MECKLEMBOURG.	BAVIÈRE.	WURTEMBERG.	BADE.	TOTAUX.
Troupes mobiles	564,300	43,471	15,104	9,170	97,372	26,812	24,294	*780,723*
		632,045						
Troupes sédentaires	323,954	15,952	7,174	2,939	31,392	10,368	10,887	*402,666*
		350,019						
TOTAUX	888,254	59,423	22,278	12,109	128,964	37,180	35,181	*1,183,389*
		982,064						

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

II. — Mobilisation de l'armée française en 1870.

1° Mode de rappel des réserves.

En France, avant 1870, il était d'usage d'effectuer simultanément le rappel des réserves et la formation des armées.

Tandis qu'un décret faisait rentrer sous les drapeaux les soldats en congé et ceux de la deuxième portion, un autre dirigeait les corps de troupes sur la frontière et les groupait d'après un tableau de composition établi à l'avance. Ce système, qui avait ses avantages quand il fallait rassembler une armée de 100,000 hommes, exposait le pays à de graves complications le jour où il s'agissait de faire passer l'ensemble des forces nationales sur le pied de guerre, en trois ou quatre semaines. Ces défauts, accrus encore par la faiblesse des effectifs, nous plaçaient, vis-à-vis des Allemands, dans une condition d'infériorité qui était un danger.

Il existait cependant des règles précises pour la convocation des réserves, et, sous l'empire des préoccupations qu'avait fait naître, depuis 1866, la situation extérieure, les prescriptions sur la matière avaient été renouvelées et développées.

Modification de 1868. — Le 9 septembre 1868, six mois environ après la promulgation de la loi qui venait de créer la garde mobile, le maréchal Niel, alors ministre de la guerre, adressait aux autorités militaires les nouvelles instructions qu'il y avait lieu de suivre désormais en cas de guerre.

Elles apportaient une modification profonde aux prescriptions antérieures, en supprimant l'intervention des sous-intendants et des préfets dans la notification des ordres de route.

Avant cette époque, pour rappeler les hommes de réserve, le commandant du bureau de recrutement en remettait la liste au sous-intendant, qui préparait les ordres de route et les remettait au préfet. Celui-ci les classait par commune et les expédiait par la poste aux maires de chaque canton; ces derniers les faisaient parvenir aux intéressés. C'était très long, surtout dans les centres populeux; à Lille, par exemple, le sous-intendant avait à établir 5,000 ordres de route.

Puis, les maires et les préfets étaient loin d'offrir, pour l'accomplissement de leur mission, les mêmes garanties que des militaires.

A partir de 1868, le bureau de recrutement fut chargé de remplacer le sous-intendant, et la gendarmerie de suppléer les autorités civiles. La suppression de trois intermédiaires, en simplifiant l'opération, abrégea de six à huit jours le temps écoulé entre l'appel de l'homme et son arrivée au corps. Désormais, le passage sur le pied de guerre devait donner lieu aux opérations suivantes :

Inscription dans la réserve. — Au moment où un soldat congédié rentrait dans ses foyers, son chef de corps adressait son feuillet matricule au commandant du bureau de recrutement, qui l'inscrivait sur un contrôle et préparait son ordre d'appel individuel, en prévision d'un rappel des réserves. Il n'avait plus qu'à y mettre la date et à l'expédier.

Rappel des réserves. — Dès que les Chambres votaient une déclaration de guerre, il se produisait sur tout le territoire deux mouvements généraux : l'un pour la rentrée des réserves, l'autre pour la formation de l'armée. Le premier comprenait trois voyages : 1° de la résidence de l'homme au bureau de recrutement; 2° du bureau de recrutement au dépôt du corps; 3° du dépôt à la frontière. Le second mouvement ne comprenait que le transport des troupes du lieu de garnison à la frontière.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Opérations relatives au rappel des réserves. — Le décret de rappel à l'activité était envoyé directement du ministère, par voie télégraphique, aux autorités militaires, aux préfets et aux commandants des bureaux de recrutement. Il en résultait les actes d'exécution ci-après :

Envoi des ordres d'appel. — Les ordres d'appel individuels, préparés d'avance et disposés par classe et par catégories, recevaient la date du jour et la signature du commandant du bureau; ils étaient ensuite remis au commandant de la gendarmerie, qui en faisait la répartition par cantons, puis par communes, et les confiait aux gendarmes chargés de les porter, sans perte de temps, aux hommes rappelés.

Formation et mise en route des détachements. — L'ordre d'appel indiquait au soldat de réserve le jour de sa convocation au chef-lieu du département. Les dates étaient calculées de façon à éviter tout retard.

Les soldats de réserve, une fois rassemblés au chef-lieu, étaient formés en détachements, sous la conduite d'officiers ou de gradés pris dans la garnison, puis passés en revue et dirigés par les voies ferrées sur leurs dépôts.

Incorporation et envoi des réserves dans leurs régiments. — Arrivés aux dépôts, ces hommes étaient incorporés, habillés, équipés, armés et envoyés le plus rapidement possible à leurs régiments, sous la conduite de cadres pris dans le corps lui-même.

Ces opérations, très simples en ce qui concernait les devoirs des autorités militaires, se heurtaient, dans l'exécution, à des complications causées par la dispersion des troupes, des réserves et des magasins sur tout le territoire.

Inconvénients du système. — Le fait saillant de ce système était de tenir ainsi à de grandes distances les uns des autres, les divers éléments destinés à être groupés au jour du danger. Cette particularité avait pourtant sa raison d'être.

Il était utile de composer les régiments avec des hommes d'aptitudes physiques équivalentes, afin d'obtenir une homogénéité qui aidait à la cohésion de la troupe. Pour cela, il fallait les prendre un peu partout.

D'autre part, les changements de garnison séparaient alors presque tous les dépôts de leurs portions actives. Par suite de ces combinaisons, un régiment stationné dans le Nord pouvait avoir son dépôt dans le Midi et recevoir ses contingents de l'Est, de l'Ouest et du Sud-Ouest (1). Dans ce cas, le rappel de ses réserves occasionnait de nombreux transports de détachements, qui convergeaient d'abord vers le Midi, pour refluer ensuite vers le Nord ou vers une frontière. Ce fait se reproduisait pour tous les corps sans exception. Ceux qui étaient réunis à leurs dépôts le subissaient également, car ils avaient déjà leurs portions actives sur la zone de concentration, lorsque les réservistes commençaient à arriver.

Parmi les régiments d'infanterie, quelques-uns étaient à des distances considérables de leurs dépôts. Le 32e, envoyé à Châlons en 1870, avait le sien à Ajaccio; celui du 86e, à Lyon, était à Saint-Malo; celui du 13e, à Béthune, était à Romans; le 16e, à Sétif, avait le sien au Puy; celui du 98e, à Dunkerque, était à Lyon; celui du 17e, à Lyon, était à Foix, etc. Mais c'était surtout la répartition des hommes de réserve sur tous les points du territoire, qui causait le plus de retards et d'embarras. Elle imposait d'abord aux bureaux de recrutement un surcroît de travail considérable et les obligeait à former une quantité de détachements dont il était difficile de se rendre compte. Celui du Gard, par exemple, en avait 47 : 28 de la première portion et 19 de la seconde.

Ces mouvements se produisaient à la fois dans

(1) Cette règle est encore suivie pour la répartition du contingent. Un régiment des environs de Paris, par exemple, reçoit ses jeunes soldats de Bretagne, du Nord et de la frontière de l'Est.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

86 bureaux de recrutement et pour tous les corps constitués. C'était un réseau de trois à quatre mille détachements qui se répandaient sur la surface du pays, encombrant les communications, s'entrecroisant dans tous les sens et se heurtant dans les gares, d'abord aux masses de troupes dirigées vers la frontière, ensuite au matériel, canons, voitures, chevaux, munitions, harnachements et approvisionnements, qui convergeaient des magasins régionaux ou d'autres dépôts, vers les points de formation de l'armée.

De là d'inévitables désordres, encore augmentés par les hommes qui abandonnaient leurs détachements et erraient quelquefois par bandes aux abords des grandes gares, vivant de la charité publique, échappant à l'action de l'autorité, et donnant à leurs camarades un pernicieux exemple.

Dans ces conditions, rien n'était moins sûr que l'exécution des ordres de rappel des réserves, et il était aussi difficile de prévoir le temps nécessaire à cette opération, que les déchets d'effectifs qui allaient en résulter.

L'administration supérieure s'en était cependant préoccupée.

Elle avait admis qu'à partir de l'envoi de l'ordre de rappel à l'activité, cinq jours en moyenne étaient nécessaires pour la réception des feuilles d'appel individuel; sept jours pour la mise en route et l'arrivée des hommes aux dépôts; trois jours pour leur équipement, leur armement, leur départ et leur arrivée au régiment. On accordait deux jours de plus aux jeunes soldats.

Ce délai de quinze jours pour le passage sur le pied de guerre semblait largement compté, et cependant il allait être insuffisant partout. Cela tenait à ce que nul ne pouvait apprécier d'avance la portée des situations exceptionnelles qu'allait créer une déclaration de guerre inattendue et le déplacement subit de toutes les forces du pays. Un exemple suffira à le prouver.

Les hommes du 2e régiment de zouaves en résidence dans le Nord, par exemple, devaient se rendre à Marseille, de là à Oran, revenir à Marseille, puis rejoindre leur régiment dans l'Est et accomplir ainsi un parcours de 2,000 kilomètres en chemin de fer et deux traversées de trois jours, avant d'être à leur poste. La durée de leur voyage et les variations de leur effectif échappaient évidemment à toute prévision.

Par suite de ce système, il arrivait à des régiments en route vers leurs points de formation, de rencontrer leurs propres détachements suivant des directions opposées.

En cas de défaite, il était probable que les portions actives seraient déplacées avant d'avoir reçu leurs renforts, et que ceux-ci ne parviendraient jamais à les retrouver.

On allait voir, en effet, ces résultats se produire. Le 18 juillet 1870, un détachement du 53e de ligne, parti de Lille pour rejoindre son régiment à Belfort, n'arrivait au dépôt à Gap que le 28, ayant cinq étapes à faire à pied; n'en repartait qu'un mois après, le 30 août; était arrêté à Lyon, parce qu'on ne savait plus où était la portion principale; était dirigé sur Orléans dans les premiers jours d'octobre, pour concourir à la formation du 27e de marche, y arrivait le 11 et était forcé de se battre avant d'avoir même retrouvé son nouveau drapeau. Parti le 18 juillet, il n'entrait en ligne que trois mois après, et pendant ce temps le 53e, auquel il avait d'abord été destiné, avait déjà disparu dans la tourmente.

Mode de formation des armées. — Aux difficultés inhérentes au rappel des réserves venaient s'ajouter celles du rassemblement des troupes sur la frontière. Cette opération donnait lieu à des mesures préparatoires et d'exécution.

1° *Mesures préparatoires.* — Un tableau de composition de l'armée était établi au ministère, peu de jours avant la

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

déclaration de guerre, en même temps que les ordres de mouvement et les lettres de service destinés aux corps de troupes, aux généraux, intendants, etc.

2° *Mesures d'exécution.* — L'envoi des ordres de mouvement suivait celui du rappel des réserves. Les généraux, les états-majors et les officiers sans troupes se rendaient isolément à la frontière, au point indiqué pour la concentration, pendant que les régiments versaient leurs malingres au dépôt, complétaient leurs cadres de guerre, leurs vivres, leurs munitions, et se mettaient en route par les voies ferrées ou par étapes. Arrivés sur les points désignés, ils cherchaient leurs généraux, prenaient leurs ordres et se groupaient sur place pour constituer, les brigades, les divisions, etc.

Difficultés de ces formations. — Il y avait alors un moment où les grandes unités semblaient formées, tandis qu'en réalité elles commençaient à peine à agencer leurs services administratifs, à recevoir leurs réserves, les chevaux de complément, les moyens de transports, les munitions et les approvisionnements de campagne.

Dès lors, le temps nécessaire à leur organisation définitive échappait en partie à la volonté de leurs chefs et dépendait surtout de l'administration centrale qui, seule, avait qualité pour donner des ordres à l'intérieur. Mais celle-ci était souvent confiée à la dernière heure à un nouveau ministre encore peu au courant des besoins, des ressources, des moyens à employer pour achever l'œuvre commencée, et c'était alors une complication de plus.

En présence de forces mobilisées comme celles de l'Allemagne et sûres d'être prêtes à combattre en dix-huit jours, l'armée s'exposait ainsi à être surprise et attaquée en pleine période de formation, sans préparation suffisante, sans cohésion et peut-être même sans ses effectifs de guerre.

Tel était le mécanisme du passage sur le pied de

guerre. Son exposé suggère sans doute de pénibles réflexions; mais il est encore plus douloureux de penser que les dangers auxquels il exposait le pays avaient été inutilement signalés par plusieurs généraux, qui entrevoyaient les terribles catastrophes au milieu desquelles les efforts de leurs soldats allaient rester impuissants.

2° Passage sur le pied de guerre.

Ordre d'appel à l'activité et formations nouvelles. — Le 14 juillet 1870, la guerre ayant été décidée en conseil des ministres, l'ordre fut donné par voie télégraphique, à 4 heures 40 minutes du soir, de rappeler à l'activité les jeunes soldats de la 2e portion du contingent et les militaires de la réserve (1).

Si cet ordre avait été isolé, son exécution eût été relativement facile ; mais elle fut entravée par d'autres mesures, la plupart imprévues et ayant pour but des créations nouvelles.

Le lendemain, 15 juillet, en recevant l'avis du rappel des réserves et du travail considérable qui incombait à leurs dépôts, les colonels d'infanterie avaient l'ordre de

(1) D'après la situation du 1er juillet, ces militaires étaient au nombre de 173,507, se décomposant comme il suit :

Classes.	Soldats de la réserve.	Jeunes soldats de la 2e portion.	Total.
1863.....	26,071	33,567	59,638
1864.....	30,000	110	30,110
1865.....	3,962	54	4,016
1866.....	917	23,372	24,289
1867.....	299	25,989	26,288
1868.....	133	29,033	29,166
Totaux.....	61,382	112,125	173,507

Les hommes de la 2e portion des classes 1864 et 1865 avaient été appelés à l'activité le 20 mai et le 15 juin 1867.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

former un quatrième bataillon à quatre compagnies et de préparer les cadres de deux compagnies destinées à rester au dépôt. Après cette opération, les régiments d'infanterie allaient se composer : 1° d'une portion active prête à se rendre dans l'Est avec trois bataillons à six compagnies ; 2° d'un quatrième bataillon à quatre compagnies ; 3° d'un dépôt à deux compagnies. La portion active comptait dans le rang les hommes sous les drapeaux et des soldats de réserve rappelés, c'est-à-dire un contingent de jeunes soldats ayant huit mois de service, des contingents de réserve qui n'avaient jamais manié le nouveau fusil et cinq faibles contingents d'hommes exercés.

Les quatrièmes bataillons n'allaient recevoir que des hommes de réserve et de la 2e portion, ces derniers n'ayant servi que cinq mois.

Le 15 juillet, un nouvel ordre prescrit aux régiments d'infanterie de placer dans leurs bataillons actifs tous les hommes disponibles.

Le 16, la garde nationale mobile des 1er, 2e et 3e corps d'armée (1) est appelée à l'activité et ses hommes sont convoqués au chef-lieu du département. Un autre décret organise un cadre de dépôt dans chacun des régiments d'artillerie et du train d'artillerie.

Le 17, l'appel à l'activité de la garde mobile s'étend aux autres corps d'armée et des instructions prescrivent de recevoir les engagements pour la durée de la guerre.

Le 18, on décide la formation de régiments de garde mobile avec deux, trois ou quatre bataillons commandés par des lieutenants-colonels. Le décret pressent la création ultérieure de brigades à deux ou trois régiments de garde mobile et celle de divisions à deux brigades confiées à des généraux du cadre de réserve ; on fixe en même temps à

(1) La France et l'Algérie étaient alors divisées en sept grands commandements, appelés corps d'armée.

six batteries la composition provisoire de l'artillerie de la garde mobile.

Le 19, un nouveau décret prescrit l'organisation de régiments de marche avec trois quatrièmes bataillons.

Le 20, paraît l'ordre d'appel sous les drapeaux du contingent de 1870, qui est porté à 140,000 hommes. Le 24, on ordonne la formation de six régiments provisoires de garde mobile, au moyen des dix-huit bataillons existants.

Le 26, une décision impériale autorise la formation de bataillons étrangers ; une autre met le corps des douanes à la disposition du ministre de la guerre.

Enfin, le 28 juillet, l'organisation des compagnies de francs-tireurs volontaires est décrétée ; celles-ci avaient, pour la durée de la guerre, la situation de corps réguliers et officiellement constitués.

La plupart de ces décisions, exécutoires dans les dépôts, allaient grossir les difficultés. Cependant, le 14 juillet au soir, les complications n'avaient pas encore surgi. Ce fut seulement le 15 au matin que les bureaux de recrutement se mirent à l'œuvre pour expédier les feuilles d'appels individuels. Dès le 18, le mouvement commença et fut continué sans interruption jusqu'au 28, au milieu d'alternatives diverses.

Le premier jour, trois départements seulement, le Nord, le Cantal et le Cher, mirent leurs réserves en route, au nombre de 7,889 hommes.

Les jours suivants, les départs s'effectuèrent dans les proportions suivantes :

Le 19 juillet,	10	départements	mirent	en route	14,331 hommes.
Le 20 —	16	—	—		25,077 —
Le 21 —	15	—	—		22,597 —
Le 22 —	23	—	—		45,542 —
Le 23 —	14	—	—		22,629 —
Le 24 —	3	—	—		5,471 —
Du 25 au 28	5	—	—		21,484 —

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

L'ensemble du mouvement donne un total de 163,020 hommes, inférieur de 10,487 hommes à la situation d'effectif du 1er juillet. La mise en route avait exigé dix jours, et les bureaux de recrutement qui avaient été le plus en retard étaient ceux de l'Ille-et-Vilaine, dont les opérations furent terminées le 25 juillet; de la Loire et de la Corse, le 26; des Côtes-du-Nord, le 28. Le voyage des hommes rappelés s'effectuait alors par voies ferrées et par étapes, quand les points d'arrivée n'étaient pas sur un chemin de fer. Certains groupes eurent ainsi quelques jours de marche à faire. La plupart, placés sous les ordres d'un officier de la garnison ou d'un gradé de réserve, gagnèrent leurs destinations sans perdre trop de temps. Mais il n'en fut pas de même pour tous; car, dès le 19, l'encombrement se produisit dans les gares du réseau de l'Est et ne fit qu'augmenter jusqu'à la fin du mois.

Sur certains points, les hommes isolés qui avaient quitté leurs détachements, pour une cause quelconque, vinrent ajouter aux embarras des chemins de fer. Sur d'autres, des soldats qui se présentaient aux guichets sans réquisition régulière virent refuser leurs billets et furent réduits à errer dans les gares, sans ordre et sans direction.

Situation des dépôts. — Dans les dépôts, les réservistes trouvèrent en général des habillements, des armes et des chaussures en quantité suffisante. Mais l'équipement ne fut pas toujours en mesure de satisfaire à tous les besoins. Le campement surtout laissa à désirer. Les réclamations adressées vers la fin de juillet à l'administration centrale montrent qu'un grand nombre de magasins des corps n'avaient pas à cet égard l'approvisionnement nécessaire.

Lorsque les hommes de réserve rejoignirent leurs dépôts, ceux-ci commençaient d'ailleurs à être débordés par les occupations multiples de la mobilisation. Indépendamment de la mise sur pied de guerre des bataillons

actifs, dont les détails retombaient en grande partie sur eux, ils avaient à préparer la formation des quatrièmes bataillons, la création des deux compagnies qui leur étaient affectées, les inscriptions d'engagements pour la durée de la guerre, etc. En outre, les hommes de réserve n'arrivaient que successivement et par détachements dont l'effectif s'élevait parfois à 200 ou 300 hommes.

Le dépôt du 54e de ligne, à Napoléon-Vendée, avait à incorporer douze détachements, d'une force variable de 60 à 200 hommes, qui lui étaient envoyés par les bureaux de recrutement des Côtes-du-Nord, de l'Aude, de la Manche, du Gard, du Finistère, de la Dordogne, du Loir-et-Cher, de la Mayenne, de la Charente-Inférieure et de la Vendée. Pendant ce temps, la portion active partait, le 21 juillet, de Condé, pour se rendre à Thionville, y restait jusqu'au 24 et allait ensuite occuper Colmen, dans les environs. La variété et l'imprévu de ces opérations ne donnent encore qu'une idée incomplète des difficultés de cette courte période. Elles eurent pour résultat d'entraver presque partout le passage sur le pied de guerre et de retarder l'arrivée des réserves dans les régiments. Dès le 27 juillet, les corps portés sur la frontière se trouvant immobilisés par la faiblesse de leurs effectifs, commencèrent à se plaindre. Des ordres du ministère vinrent alors hâter le départ des réservistes incorporés dans les dépôts. Le 30 juillet, on put compter 142 détachements, d'une force moyenne de 200 à 400 hommes, qui étaient venus grossir l'armée de 38,678 soldats. En quinze jours, c'était tout ce qu'avait pu produire le système de mobilisation en vigueur.

Mais à ce moment, les chemins de fer se trouvaient à leur tour débordés par les transports, et l'embarras fut tel, que les envois faits par les dépôts aux portions actives furent nécessairement ralentis. Quelques détachements se virent même dans l'impossibilité de rejoindre l'armée. Par suite, certains régiments ne purent atteindre l'effectif

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

de guerre de 800 hommes par bataillon. Dans les compositions d'armée des années précédentes, on avait cru pouvoir compter sur des bataillons actifs de 900 hommes. Cependant, au 1er août, le régiment le plus favorisé avait dans le rang 2,417 hommes. Les plus faibles ne dépassaient pas 1,207 rationnaires, avec des bataillons de 400 hommes. La moyenne était de 1,554 hommes.

A cette date, l'armée du Rhin était parvenue à un total de 262,295 rationnaires.

Ce chiffre devait être grossi par l'arrivée des réserves, qui allait continuer même après l'ouverture des hostilités et élever l'effectif, malgré les pertes des premiers combats.

Avant le 6 août, l'accroissement des effectifs, dû à l'incorporation des réservistes et à la formation des divers services, suivait la marche indiquée ci-après :

	Hommes.	Chevaux.	Augmentations.
	—	—	—
Le 27 juillet 1870.....	187,485 (1)	»	»
Le 28 —	200,795	»	13,310
Le 29 —	201,256	»	461
Le 30 —	231,008	»	29,752
Le 31 —	240,386	51,184	9,378
Le 1er août.....	251,127	53,991	10,741
Le 2 —	255,249	54,945	4,122
Le 3 —	260,868	57,567	5,619
Le 4 —	267,280	60,497	6,412
Le 5 —	269,676	61,015	2,396
Le 6 —	272,673	63,435	2,997
TOTAL des augmentations du 27 juillet au 6 août			85,188

En défalquant de ce chiffre celui des corps constitués arrivés entre les dates extrêmes, on a le nombre de soldats

(1) Ces chiffres sont tirés des situations signées par les chefs d'état-major des corps d'armée. Mais en raison des circonstances, des documents perdus et de l'absence de moyens de contrôle, il n'est pas possible d'affirmer leur exactitude à plus de mille hommes près.

de réserve qui avaient rejoint à l'époque du 6 août. On voit ainsi que, vingt-deux jours après l'envoi des ordres d'appel, la moitié à peine des hommes portés sur les situations avait été rassemblée.

A partir de ce moment, il est impossible de suivre la trace des détachements expédiés par les dépôts et de compter le nombre de réservistes qui ont réellement pris place dans le rang. Les renforts d'hommes de réserve qui ont quitté les dépôts après les batailles du mois d'août, ont vu leurs effectifs diminuer dans le trajet d'une manière sensible, par suite des soldats qui s'arrêtaient en route ou entraient aux hôpitaux. On renvoyait souvent ces derniers dans les dépôts, et il en est qui, après avoir quitté leur département le 18 juillet, n'ont pu entrer en ligne qu'au commencement de décembre. Triste exemple des faiblesses qu'engendre la défaite et dont le souvenir seul devrait suffire à empêcher le retour.

3° Formation des corps d'armée.

Le 14 juillet 1870, à l'heure où partait l'ordre de rappel des classes à l'activité, le tableau de composition de l'armée était prêt. Il avait été arrêté sur les bases admises en 1868, et renouvelées en 1869, sur l'hypothèse de la formation éventuelle de trois armées.

Mais, au dernier moment, le projet du maréchal Niel, qui voulait confier à deux armées un rôle offensif sur la Sarre et la Lauter, et les faire soutenir en seconde ligne par une armée de réserve à Châlons, fut abandonné. L'empereur prescrivit, comme on l'a vu, la formation d'une seule armée, désignée sous le nom d'armée du Rhin, placée sous son commandement et composée de 7 corps, plus la garde, avec des réserves générales de cavalerie, d'artillerie et de génie.

Elle devait se rassembler sur divers points, près de la frontière, y grouper ses unités tactiques et y recevoir ses soldats de réserve.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Mais la majorité des troupes n'étant pas endivisionnée, il fallut suivre les errements du passé et improviser de toutes pièces les nouveaux commandements.

Le ministère eut à donner ses ordres dès le 15 juillet, pour diriger sur les centres de rassemblement des corps de troupe, des chefs de service, des états-majors, des généraux, qui ne se connaissaient pas, et qui arrivaient de tous les côtés à la fois, sans savoir où étaient leurs subordonnés.

Ce mouvement de personnel et de matériel convergeant vers l'Est, et heurtant sur son parcours les détachements de réservistes qui regagnaient leurs dépôts, causa des temps d'arrêt et des confusions qu'il fut souvent difficile de faire cesser.

En arrêtant la composition de l'armée, le ministère s'était efforcé de placer les régiments sous les ordres des chefs qui les avaient déjà commandés. C'est ainsi que les troupes d'Afrique furent confiées au maréchal de Mac-Mahon, alors gouverneur général de l'Algérie; les troupes de Paris et de Metz au maréchal Bazaine, alors commandant du 3e corps d'armée à Metz; celles du Nord au général de Ladmirault, commandant le 2e corps d'armée à Lille. Mais, le plus souvent, chefs et soldats avaient à établir entre eux ces liens de confiance, qui sont si nécessaires au succès des opérations.

Strasbourg, Saint-Avold, Metz, Thionville, Bitche, Châlons, Belfort et Nancy furent choisis pour les premiers points de formation des 1er, 2e, 3e, 4e, 5e, 6e, 7e corps et de la garde. Mais, le 24 juillet, le besoin de se rapprocher de la frontière et d'établir une liaison plus intime entre les corps qui la gardaient, fit modifier cette désignation. Le 3e corps eut pour nouveau point de concentration Boulay au lieu de Metz; le 5e, Sarreguemines au lieu de Bitche; et la garde, Metz au lieu de Nancy.

Les lettres de service et les ordres de mouvement, expédiés pour la plupart dès le 15 juillet, n'indiquaient en

général que les premières localités et faisaient connaître aux généraux leur commandement, sans préciser l'endroit où se trouvaient leurs troupes. De là, quelques surprises et des mécontentements. On crut aussi utile d'abandonner le principe des corps d'armée d'égale force, afin de donner aux maréchaux des commandements supérieurs à ceux des généraux de division.

Quant à la zone de concentration, elle s'étendait de Thionville à Belfort, sur une ligne brisée de 265 kilomètres environ, laissant entre certains corps d'armée des distances considérables. Les raisons de ce choix ont été expliquées.

Composition des corps d'armée et des divisions. — Enfin, la composition des grandes unités tactiques fut fixée d'après les règles suivantes :

La garde conserva sa formation du temps de paix. Les corps d'armée devaient comprendre trois ou quatre divisions d'infanterie à deux brigades de deux régiments. Généralement un bataillon de chasseurs à pied était affecté à chaque division.

Les divisions comptaient, avec leurs treize bataillons d'infanterie, deux batteries d'artillerie montée de pièces de 4, une batterie de canons à balles, une compagnie de sapeurs du génie et un détachement du train des équipages.

Le corps d'armée avait, en outre, une division de cavalerie de deux ou trois brigades, souvent de cavalerie différente, ayant chacune deux ou trois régiments; deux batteries à cheval de 4 accompagnaient la division de cavalerie.

La réserve d'artillerie du corps d'armée comprenait deux batteries montées de 12, deux batteries montées de 4, et, suivant la force du corps, deux ou quatre batteries à cheval de 4.

La réserve du génie du corps d'armée était composée

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

d'une à deux compagnies et demie du génie, suivant le nombre des divisions.

Les trois divisions de cavalerie de réserve avaient la même composition que celles des corps d'armée.

La réserve générale d'artillerie devait être formée à huit batteries montées de 4 et huit batteries montées de 12.

La réserve générale du génie allait comprendre une compagnie de sapeurs, une de mineurs, une *dite* des chemins de fer et une de télégraphistes.

Enfin, le train, les troupes d'administration, les infirmiers, les ouvriers étaient attachés aux divisions et aux corps d'armée, suivant les besoins du service.

Le 2e corps d'armée, rassemblé au camp de Châlons sous les ordres du général Frossard, commença le mouvement. Seule, la brigade de grosse cavalerie, composée des 1er et 4e cuirassiers, le quitta pour concourir, à Lunéville, à la formation d'une division de cavalerie de réserve.

2e corps. — Le général ayant reçu, le 15 juillet, à onze heures et demie du soir, l'ordre de porter son corps d'armée à Saint-Avold, la 1re division s'embarqua le 16, à cinq heures de l'après-midi, et arriva à destination le 17, au matin.

La 2e division, partie le 17, était à Saint-Avold le 18; la division de cavalerie arriva le même jour, et la 3e, dans la nuit du 18 au 19. L'artillerie et divers services suivirent.

Le mouvement était terminé le 19 au matin, sauf pour les services administratifs, qui durent être complétés ultérieurement.

Ce corps d'armée comptait le 15, à Châlons, un effectif de 24,965 hommes; mais il eut à subir des réductions par suite du départ de sa brigade de grosse cavalerie, et, le 28 juillet, il ne présentait plus qu'un effectif de 23,430 hommes. Il occupait alors Saint-Avold, Forbach,

Bening; il était fort de 39 bataillons, dont 3 de chasseurs à pied, 18 escadrons, 72 pièces de 4 et de 12, 18 canons à balles, 4 compagnies du génie et 1 détachement de sapeurs-conducteurs. Le 1er août, il était à peu près au complet et comptait 1,172 officiers, 27,956 hommes et 5,016 chevaux (1).

Les autres corps d'armée effectuèrent leurs concentrations simultanément, mais avec moins de facilité que le 2e.

Garde impériale. — La garde cependant, étant tout organisée, n'eut qu'à recevoir ses ordres de route. Placée sous le commandement du général Bourbaki, stationnée à Paris et aux environs, elle n'avait que deux divisions d'infanterie, une division de cavalerie à trois brigades, dont une de cavalerie légère, une de cavalerie de ligne et une de grosse cavalerie. Ses autres armes et ses services étaient constitués. L'avis de départ lui parvint le 17; le mouvement commença le 21 et se termina le 25 à Nancy, où elle reçut l'ordre de se rendre par étapes à Metz. Cette marche, effectuée en deux jours, était achevée le 28 juillet; le corps entier établit à cette date son campement sous Metz, au Ban-Saint-Martin et dans l'île Chambière.

Composée de troupes d'élite dont les chefs, les cadres et tous les éléments se connaissaient depuis longtemps, la garde impériale exécuta son mouvement en ordre et sans difficultés. Cependant, le 28 juillet, jour où l'Empereur vint se mettre à sa tête et prendre le commandement de l'armée, elle n'avait encore ni ses réserves, d'ailleurs peu nombreuses, ni ses services administratifs, qui ne rejoignirent qu'après le 30 juillet. Il lui avait donc fallu dix jours pour être au complet sur la frontière, avec ses 24 bataillons d'infanterie, dont un de chasseurs à pied, 30 escadrons, 60 pièces de 4 et de 12, 12 canons à balles, 3 compagnies du génie et 1 escadron du train.

(1) Les effectifs représentent les rationnaires.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

A la date du 1er août, l'effectif de ce corps était de 1,047 officiers, 21,028 hommes, 7,304 chevaux.

1er corps d'armée. — La formation du 1er corps d'armée, qui avait pour mission de couvrir l'Alsace, était des plus urgentes. Il fut cependant impossible de l'achever entièrement. On lui affecta des troupes de l'Est et de l'Algérie, avec quelques éléments tirés du Nord et du Midi. Commandé par le maréchal de Mac-Mahon, gouverneur général de l'Algérie, ce corps d'armée devait avoir quatre divisions d'infanterie et une de cavalerie à trois brigades.

Son mouvement commença le 16 juillet, par la 1re division, qui se constitua à Strasbourg avec les corps de la garnison, le 45e de ligne, qui arrivait de Belfort, et le 1er régiment de zouaves, qui s'embarquait à Alger du 16 au 19, passait à Marseille le 23 et arrivait le 25 à Strasbourg.

Dès le 26, sans attendre ses réserves qui devaient être dirigées sur Strasbourg, ni ses services administratifs, qui n'étaient pas formés, la 1re division, forte de 9,190 hommes et commandée par le général Ducrot, fut envoyée par le maréchal de Mac-Mahon sur la position de Frœschwiller, afin d'y surveiller la frontière de la Lauter. Elle devait achever de s'y organiser.

La 2e division, qui allait recevoir ses corps de troupes de Besançon, Langres, Neuf-Brisach et Blidah, commença sa formation à Strasbourg et la termina à Haguenau, où elle avait ses corps d'infanterie rassemblés, le 28 juillet; mais son artillerie, ses réserves et ses services administratifs ne purent la rejoindre que plus tard. Le 28 juillet, elle occupait Hagueneau avec 7,250 hommes.

La 3e division, qui recevait ses corps de Toulouse, Marseille et Oran, commença sa formation le 21 juillet et ne la termina à Strasbourg que le 30.

A cette date, elle avait également reçu une grande partie de ses réserves et comptait un effectif de 8,044 hommes.

La 4e division devait recevoir ses troupes de Saint-Omer, Toulon, Montpellier et Constantine. Son infanterie comprenait les régiments de zouaves et de tirailleurs algériens, que l'ordre de départ trouva rassemblés à Philippeville et à Bône. Le mouvement de ces divers corps, commencé le 17 juillet, ne fut terminé que le 3 août; mais dès le 28 juillet, l'infanterie de la division était à peu près complète; les réserves et les services accessoires n'arrivèrent qu'après et avec certaines difficultés.

Cette division, qui devait en quittant Strasbourg, le 3 août, y laisser un régiment, le 87e, pour en former la garnison, comptait le 28 juillet, 8,370 hommes.

La division de cavalerie chargée de couvrir la concentration du corps d'armée, devait être rassemblée une des premières et occuper divers points rapprochés de la frontière. Cependant sa 1re brigade n'arriva que le 24 juillet; sa 2e, le 28 juillet et le 5 août, sauf le 10e dragons; la 3e, les 26 et 29 juillet. La division ne fut réunie que le 30 juillet, à l'effectif de 3,671 hommes, et occupa Soultz, Haguenau, Strasbourg, Schelestadt et Brumath.

En résumé, le 1er corps d'armée n'avait le 28 juillet que 34,660 hommes, et ne fut à peu près constitué que le 1er août, jour où il comptait 1,651 officiers, 40,165 hommes et 8,143 chevaux.

A cette date, il était composé de 52 bataillons, dont 4 de chasseurs à pied, 26 escadrons, 96 pièces de 4 et de 12, 24 canons à balles, 5 compagnies 1/2 du génie, etc.

Le mouvement de ses troupes avait exigé treize jours pour être à peu près terminé, et dix-huit pour l'être entièrement.

3e Corps. — Le 3e corps, placé sous le commandement du maréchal Bazaine, devait recevoir ses troupes de Paris, de Metz et de Nancy. Il comprenait quatre divisions d'infanterie et une de cavalerie à trois brigades.

Les troupes de Paris, désignées pour en faire partie,

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

étaient déjà réunies dès le temps de paix en divisions actives, mais sans artillerie, ni génie, ni services accessoires. Néanmoins cette organisation devait favoriser leur mouvement, qui commença le 17 juillet par la 3e division et fut terminé le 21. La 4e division avait déjà rassemblé, le 19, les corps de troupes stationnés à Nancy et à Metz.

La division de cavalerie, formée de régiments qui venaient de Versailles, Auch, Cambrai, Lille, Abbeville et Maubeuge, fut également formée le 23 juillet.

A cette date, le 3e corps était constitué et porté à Boulay, près de la frontière, où il se compléta par l'arrivée de ses réserves et de ses divers services.

Il comptait déjà 52 bataillons, dont 4 de chasseurs à pied, 31 escadrons, 96 pièces de 4 et de 12, 24 canons à balles, 5 compagnies 1/2 du génie et 1 détachement de sapeurs-conducteurs.

Son effectif, qui était de 33,910 hommes le 27 juillet, s'élevait le 1er août à 1,704 officiers, 41,574 hommes et 9,810 chevaux.

Le 6 août, il atteignit 43,721 hommes et 9,573 chevaux. Mais il ne fut à peu près complet que vers le 13 août.

4e Corps. — Le 4e corps, commandé par le général de Ladmirault, devait être formé à Thionville avec les garnisons du Nord-Est et du Nord ; il avait, en outre, à recevoir un bataillon de chasseurs à pied de Rennes.

Sa division de cavalerie eut la première ses régiments au complet le 20 juillet ; puis, vint sa 3e division d'infanterie, qui avait reçu tous ses corps le 22 juillet. Ceux des deux autres divisions arrivèrent le lendemain, 23 juillet.

A ce moment, sur l'ordre qui lui fut envoyé par le major général, le 24 juillet, de se rapprocher des autres corps d'armée et de surveiller la frontière en dégageant la place de Thionville, le 4e corps, sans attendre l'arrivée de ses réserves, porta sa 1re division d'infanterie avec sa

brigade de cavalerie légère à Sierck et sa 3e division à Kedange.

A la date du 28 juillet, ce corps était constitué à l'effectif de 25,040 hommes et comptait 39 bataillons, dont 3 de chasseurs à pied, 18 escadrons, 72 pièces de 4 et de 12, 18 canons à balles, 4 compagnies du génie et un détachement de sapeurs-conducteurs.

Mais il n'avait encore reçu ni ses réserves, ni les divers services destinés à le compléter.

Le 1er août seulement, ses éléments étaient à peu près rassemblés et élevaient son effectif à 1,208 officiers, 27,702 hommes et 5,536 chevaux. Mais ce n'est que vers le 13 août que sa formation fut achevée.

Il fallut donc au 4e corps six jours pour rassembler sur la frontière ses régiments sur le pied de paix, et près de vingt-sept jours pour avoir ses différents éléments sur le pied de guerre.

5e Corps. — Les divisions actives de l'armée de Lyon, déjà constituées en temps de paix, mais sans armes spéciales, ni services accessoires, furent désignées pour former le 5e corps, à Bitche.

La 5e division seule devait se rassembler à Strasbourg.

Le commandement en fut confié au général de Failly, aide de camp de l'Empereur, qui avait eu sous ses ordres, en 1867, à Mentana, un petit corps complet de toutes armes.

Le rassemblement de ces unités tactiques fut facilité, comme pour le 3e corps, par leur endivisionnement du temps de paix, et quoiqu'il leur fût adjoint un régiment de Toulouse et deux de Paris (1), le mouvement, commencé le 16 juillet, fut terminé le 20.

La 1re division avait tous ses corps à Bitche le 18 juillet ; la 2e division, le 19 ; la division de cavalerie, le 20.

(1) Les 5e hussards et 12e chasseurs.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

La 3e division d'infanterie avait également rassemblé ses corps à Strasbourg, le 20.

Le 5e corps n'avait pas achevé sa formation, lorsque par suite des renseignements transmis à Paris sur les premiers mouvements de l'ennemi, le major général ordonna, le 23 juillet, un déploiement de nos forces depuis Sierck jusqu'aux Vosges. Le général de Failly devait diriger sur Sarreguemines les deux divisions qu'il avait à Bitche, et sur Bitche, sa 3e division d'infanterie venant de Haguenau. Cet ordre reçut son exécution le 24.

A la date du 28 juillet, le 5e corps occupait ces points, se reliant sur sa gauche avec le 2e corps; mais il n'avait pas encore reçu ses réserves, ni ses services accessoires, et ne put être considéré comme à peu près formé, que le 5 août.

Le 28 juillet, en effet, il ne comptait encore qu'un effectif assez faible, qui s'augmenta rapidement et fut porté, le 1er août, à 1,174 officiers, 26,243 hommes, 5,527 chevaux. Il comptait alors : 39 bataillons d'infanterie, dont 3 de chasseurs à pied, 18 escadrons, 72 pièces de 4 et 12, 18 canons à balles, 4 compagnies du génie et un détachement d'ouvriers de parc.

6e Corps. — Le 6e corps, sous les ordres du maréchal Canrobert, destiné à servir de réserve, reçut l'ordre de former ses divisions à Châlons, Soissons et Paris, et de les concentrer ensuite à Châlons. Il devait recevoir ses troupes de Sétif, Saint-Étienne, Bourges, Limoges, Périgueux, Blois, Angers, Tours, Bordeaux, Lille, Caen, Rouen, Cherbourg, Lorient, Nantes et Brest.

Malgré cette diversité de points de départ, ses éléments furent rassemblés dans des conditions normales.

La 4e division, formée la première avec des troupes de Bretagne, avait ses corps d'infanterie réunis le 21 juillet, et remplaçait à Paris les divisions déjà parties.

Le 24, la 3e division avait reçu ses régiments à Soissons et se mettait en route pour Châlons, où elle ne fut rassemblée que le 5 août.

Le 25, les corps de troupe de la 2e division arrivaient à Châlons en même temps que ceux de la 1re.

Quant à la division de cavalerie, elle fut formée avec des régiments venus de l'Ouest, sauf un qui arrivait de Tarascon. Elle avait, le 22 juillet, ses deux premières brigades réunies à Châlons, tandis que la 3e était restée à Paris. Mais n'ayant été mise en route sur Nancy que le 6 août et par étapes, elle fut surprise par les nouvelles des premiers revers et reçut, le 7 août, l'ordre de rentrer au camp de Châlons. Elle devait rester désormais séparée de son corps d'armée.

A la date du 28 juillet, le 6e corps, qui avait commencé à recevoir ses réserves, présentait un effectif de 29,820 hommes. Le 6 août, avant d'être au complet, il reçut l'ordre de se porter sur Nancy et de se rapprocher du reste de l'armée.

Son mouvement était commencé quand un contre-ordre, causé par les mauvaises nouvelles reçues de la frontière, vint l'obliger à rétrograder. Sur de nouveaux avis, le départ fut repris le 9, et la concentration des 3e, 4e et 1re divisions put s'effectuer à Metz les 10, 11 et 12 août. En même temps, arrivaient un régiment de la 2e division et le commandant de cette division, le général Bisson, qui avait tenu à partir avec son premier échelon. Les autres régiments, le personnel du génie et la réserve d'artillerie ne purent franchir Nancy. La voie entre Metz et Nancy était déjà coupée par les coureurs ennemis.

Le 6e corps dut se résigner à rester incomplet. Il ne devait compter que 39 bataillons d'infanterie dont 1 de chasseurs à pied, 48 pièces de 4 et de 12 et 24 canons à balles. Les services qui lui manquaient furent reconstitués en partie, après les batailles de Rezonville et de Gravelotte, au moyen d'emprunts faits aux autres corps d'armée et aux réserves générales. On lui adjoignit ainsi, le

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

17 août, la 1re division de réserve de cavalerie, complétée peu de jours après et portée, le 23 août, à l'effectif de 3,624 hommes et 3,211 chevaux.

La réserve générale d'artillerie lui donna, du 16 au 19 août, 4 batteries, qui devaient grossir son effectif de 556 hommes, 24 pièces et 470 chevaux.

Les personnels des services administratifs et médicaux, du train des équipages, du parc d'artillerie, furent organisés et complétés de même.

Malgré les obstacles apportés à sa concentration, le 6e corps présentait, le 1er août, un effectif de : 1,474 officiers, 33,946 hommes, 5,534 chevaux.

7e Corps. — Le 7e corps, sous les ordres du général Félix Douay, devait être formé à Belfort et à Colmar, avec les garnisons du Sud-Est. Il allait, en outre, recevoir des troupes de Saint-Denis, Civita-Vecchia, Perpignan, La Rochelle et Clermont-Ferrand. Son organisation devait rencontrer plus de difficultés que celle des autres corps. Sa composition l'exposait en effet à ne pas être prêt à l'époque où les armées allemandes seraient en mesure de commencer leur offensive, et, dans le cas d'un échec sur la Lauter, sa situation isolée dans la Haute-Alsace l'obligeait, ou à suivre les corps voisins dans leur retraite, ou à se séparer d'eux.

La 1re division avait trois de ses régiments réunis à Colmar, le 24 juillet; le quatrième n'arriva que le 4 août.

La 2e division se trouva dans une situation analogue à Belfort. Il lui manquait, le 1er août, un bataillon de chasseurs, qui était parti de Civita-Vecchia et qui n'arriva à Altkirch que le 4 août.

La 3e division fut plus en retard encore. N'ayant encore reçu que trois de ses régiments, elle fut chargée de remplacer momentanément à Lyon les divisions envoyées sur la frontière et n'arriva à Belfort que les 12 et 13 août. Un de ses régiments, alors en Corse, ne put réussir à la

rejoindre. La division de cavalerie, qui avait une brigade formée le 25 juillet à Belfort, ne devait pas non plus recevoir sa seconde brigade, qui fut retenue à Lyon par crainte des troubles et dirigée plus tard sur le 13e corps d'armée, à Versailles.

Le 7e corps eut encore plus de peine à organiser ses services accessoires et ses réserves. Il dut même, sous la pression des événements, abandonner la Haute-Alsace, puis la ligne des Vosges et suivre la destinée du 1er corps d'armée, avant d'avoir achevé sa formation. Le 6 août, jour de la bataille de Wœrth, il ne comptait encore en Alsace, que 22 bataillons d'infanterie, dont 2 de chasseurs à pied, 13 escadrons, 66 pièces de 4 et de 12, 12 canons à balles, 3 compagnies du génie et un détachement d'ouvriers.

Son effectif qui, le 28 juillet, ne dépassait pas 8,400 hommes environ, était le 1er août de 1,043 officiers, 23,142 hommes, 5,396 chevaux.

Réserves générales. — *La réserve générale de cavalerie* devait comprendre 3 divisions comptant chacune 16 escadrons et 12 pièces de 4. Elles reçurent l'ordre de se former, la première et la seconde à Lunéville, la troisième à Pont-à-Mousson.

Les deux dernières seules furent organisées. La première, composée de régiments de chasseurs d'Afrique, ne put recevoir à Metz le 4e régiment et fut disloquée plus tard par l'envoi de deux de ses régiments à Châlons. La deuxième de ces divisions, formée le 2 août, quitta Lunéville à cette date pour se rendre à Brumath et vint bivouaquer à Reichshoffen, le 5 août. La troisième, organisée vers le 29 juillet, se porta le 5 août sur Faulquemont. La première quitta Lunéville avec trois régiments, le 7 août, et n'arriva à Metz que le 10.

A la date du 1er août, ces trois divisions présentaient un effectif de 464 officiers, 6,360 hommes et 6,321 chevaux.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

La réserve générale d'artillerie devait être composée de 16 batteries, dont 8 de 4 et 8 de 12.

Elle fut complètement formée à Nancy, dans les premiers jours d'août et arriva à Metz les 8 et 9 août.

A la date du 1er, elle présentait un effectif de 87 officiers, 2,675 hommes et 2,725 chevaux.

La réserve générale du génie fut organisée avec ses 4 compagnies, vers le 2 août et présentait, le 8, un effectif de 13 officiers, 459 hommes, 196 chevaux.

Enfin le grand quartier général de l'armée, y compris la maison militaire de l'Empereur, comptait le 1er août :

207 officiers, 1,560 hommes, 1,610 chevaux.

C'est en réalité vers le 28 juillet que l'armée commença à compléter ses effectifs. A cette époque, les Allemands étaient déjà en mesure de répondre à une agression, avec tous les avantages de la supériorité numérique. En France, tous les principaux mouvements de concentration étaient terminés, mais la mobilisation continuait. C'était la conséquence d'un système qui, en effectuant ces deux opérations simultanément, ne faisait que les enchevêtrer.

L'arrivée des hommes de réserve, des troupes les plus éloignées et des services accessoires éleva les effectifs jusqu'au 6 août, date à laquelle la formation de l'armée du Rhin fut à peu près complète.

Il avait donc fallu vingt-trois jours pour concentrer la majeure partie de nos forces sur la frontière; les retards avaient été causés par l'encombrement des voies ferrées et par l'organisation des services accessoires. Mais en raison des événements et des règles en vigueur pour l'établissement des situations, c'est à la date du 1er août seulement qu'il est possible d'apprécier avec quelque valeur les résultats du travail qui s'était accompli avec tant de confusion et de désordre, depuis le 16 juillet.

On obtint alors, d'une façon générale, les chiffres suivants :

	OFFICIERS.	TROUPES.	CHEVAUX.
	—	—	—
A l'armée du Rhin.....	11,249	252,761	63,607
A l'intérieur.....	8,924	231,629	45,258
En Algérie.....	2,249	40,945	12,329
A Rome.....	206	5,260	813
	22,628	530,595	122,207

TOTAUX..... 553,223 rationnaires.

Les seuls corps constitués qui restaient disponibles à l'intérieur étaient : les 22e, 34e, 58e, 72e de ligne et le 8e régiment de chasseurs à cheval (1).

Au ministère de la guerre, à Paris, on attribuait, à la date du 1er août, à l'armée du Rhin un chiffre d'effectifs supérieur de 24,844 hommes à celui qui vient d'être indiqué. Cette différence tient aux causes suivantes :

1° Dans les situations établies à Paris figuraient un certain nombre d'éléments faisant partie de l'armée du Rhin et ne l'ayant pas encore rejoint. Leur effectif était de 6,841 hommes ;

2° Des détachements de renforts, s'élevant à un total de 38,678 hommes, avaient été dirigés des dépôts sur l'armée, en vertu d'ordres émanés du ministère de la guerre les 27, 28, 29 et 30 juillet. Ces 38,678 hommes ont été considérés par les dépôts comme arrivés à l'armée le 1er août, tandis qu'en réalité 20,000 seulement avaient rejoint à cette date et étaient compris sur les situations des corps d'armée. Il en résulte une différence d'environ 18,500 hommes qui, ajoutés aux 6,841 hommes du § précédent, font un total de 25,347, peu différent de 24,844.

A la date du 1er août, les forces de l'armée du Rhin se décomposaient donc ainsi :

(1) Les troupes d'occupation de Rome comprenaient : le 6e bataillon de chasseurs à pied, le 35e et le 42e de ligne, 2 escadrons du 7e chasseurs à cheval et 3 batteries d'artillerie.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

	BATAILLONS.	ESCADRONS.	BATTERIES.	OFFICIERS.	TROUPES.	CHEVAUX.
Grand quartier général et maison militaire de l'Empereur.	»	»	»	207	1,560	1,610
Garde impériale.....	24	30	12	1,047	21,028	7,304
1er corps (1).....	52	26	20	1,651	40,165	8,143
2e id.....	39	18	15	1,172	27,956	5,016
3e id.....	52	31	20	1,704	41,574	9,810
4e id.....	39	18	15	1,208	27,702	5,536
5e id.....	39	18	15	1,174	26,243	5,527
6e id. (2).....	49	19	20	1,474	33,946	5,534
7e id. (3).....	31	22	15	1,043	23,142	5,396
1re division de cavalerie de réserve (4).	»	9	2	114	1,736	1,735
2e division de cavalerie de réserve...	»	16	2	178	2,520	2,435
3e division de cavalerie de réserve (5).	»	16	»	172	2,104	2,151
Réserve générale d'artillerie.....	»	»	16	87	2,675	2,725
Réserve générale du génie.....	»	»	»	8	228	58
Grand parc de campagne.....	»	»	»	29	652	38
Grand parc du génie (6).....	»	»	»	»	»	»
	325	223	152	11,268	253,231	63,018
				264,499 hommes.		

(1) Le 16e dragons n'était pas encore arrivé.
(2) Le 6e corps n'était pas sur la frontière le 1er août.
Le 6e chasseurs à cheval (5 escadrons) et 2 escadrons du 2e lanciers n'avaient pas encore rejoint.
(3) 9 bataillons, 9 escadrons, 2 batteries, compris dans les chiffres ci-dessus, étaient encore à Lyon le 1er août.
(4) Le 4e chasseurs d'Afrique et 3 escadrons du 3e chasseurs d'Afrique n'avaient pas encore rejoint.
(5) Cette division n'avait pas encore son artillerie le 1er août.
(6) N'était pas constitué à la date du 1er août.

Les chiffres ci-dessus comprennent tous les éléments *qui entraient dans la composition de l'armée du Rhin* et qui étaient effectivement rassemblés à la date du 1er août soit sur la frontière, soit sur d'autres points du territoire (Paris, Châlons, Lyon, etc.). En déduisant ces derniers, c'est-à-dire tout le 6e corps et une partie du 7e (9 bataillons, 9 escadrons, 2 batteries), on arrive pour l'ensemble des forces françaises réunies sur la frontière, à la date du 1er août, aux chiffres suivants :

267 bataillons, 195 escadrons, 152 batteries } représentant un effectif de { 222,242 hommes, 56,094 chevaux.

Le 6 août, les totaux du tableau de la page précédente deviennent : 329 bataillons, 230 escadrons, 152 batteries, représentant : 275,101 hommes et 65,439 chevaux. Du 1er au 6 août, l'effectif s'était donc accru de 10,702 hommes et 2,421 chevaux, malgré les pertes éprouvées dans les premiers combats. C'est le moment où l'invasion commence. Son premier effet est de désorganiser trois corps d'armée (1er, 5e, 7e) et de ralentir, sinon d'arrêter la mobilisation, partout où elle n'est pas achevée.

La France expiait ainsi cruellement les défauts de son organisation et apprenait trop tard, sous le coup de malheurs terribles, que son système militaire était tout entier à modifier. Mais désormais les regrets étaient inutiles, et il n'y avait plus qu'à défendre le sol national, en tirant le meilleur parti possible des ressources qui avaient été si péniblement rassemblées.

§ 3. — CONCENTRATION.

I. — Concentrations d'armées.

1° Choix de la zone de concentration.

Dès qu'une armée est mobilisée, il lui faut concentrer ses forces.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

	BATAILLONS.	ESCADRONS.	BATTERIES.	OFFICIERS.	TROUPES.	CHEVAUX.
Grand quartier général et maison militaire de l'Empereur.	»	»	»	207	1,560	1,610
Garde impériale.....	24	30	12	1,047	21,028	7,304
1er corps (1).....	52	26	20	1,651	40,165	8,143
2e id.....	39	18	15	1,172	27,956	5,016
3e id.....	52	31	20	1,704	41,574	9,810
4e id.....	39	18	15	1,208	27,702	5,536
5e id.....	39	18	15	1,174	26,243	5,527
6e id. (2).....	49	19	20	1,474	33,946	5,534
7e id. (3).....	31	22	15	1,043	23,142	5,396
1re division de cavalerie de réserve (4).	»	9	2	114	1,736	1,735
2e division de cavalerie de réserve...	»	16	2	178	2,520	2,435
3e division de cavalerie de réserve (5).	»	16	»	172	2,104	2,151
Réserve générale d'artillerie.....	»	»	16	87	2,675	2,725
Réserve générale du génie.....	»	»	»	8	228	58
Grand parc de campagne.....	»	»	»	29	652	38
Grand parc du génie (6).....	»	»	»	»	»	»
	325	223	152	11,268	253,231	63,018
				264,499 hommes.		

(1) Le 16e dragons n'était pas encore arrivé.
(2) Le 6e corps n'était pas sur la frontière le 1er août.
Le 6e chasseurs à cheval (5 escadrons) et 2 escadrons du 2e lanciers n'avaient pas encore rejoint.
(3) 9 bataillons, 9 escadrons, 2 batteries, compris dans les chiffres ci-dessus, étaient encore à Lyon le 1er août.
(4) Le 4e chasseurs d'Afrique et 3 escadrons du 3e chasseurs d'Afrique n'avaient pas encore rejoint.
(5) Cette division n'avait pas encore son artillerie le 1er août.
(6) N'était pas constitué à la date du 1er août.

Les chiffres ci-dessus comprennent tous les éléments *qui entraient dans la composition de l'armée du Rhin* et qui étaient effectivement rassemblés à la date du 1er août soit sur la frontière, soit sur d'autres points du territoire (Paris, Châlons, Lyon, etc.). En déduisant ces derniers, c'est-à-dire tout le 6e corps et une partie du 7e (9 bataillons, 9 escadrons, 2 batteries), on arrive pour l'ensemble des forces françaises réunies sur la frontière, à la date du 1er août, aux chiffres suivants :

267 bataillons, 195 escadrons, 152 batteries } représentant un effectif de { 222,242 hommes, 56,094 chevaux.

Le 6 août, les totaux du tableau de la page précédente deviennent : 329 bataillons, 230 escadrons, 152 batteries, représentant : 275,101 hommes et 65,439 chevaux. Du 1er au 6 août, l'effectif s'était donc accru de 10,702 hommes et 2,421 chevaux, malgré les pertes éprouvées dans les premiers combats. C'est le moment où l'invasion commence. Son premier effet est de désorganiser trois corps d'armée (1er, 5e, 7e) et de ralentir, sinon d'arrêter la mobilisation, partout où elle n'est pas achevée.

La France expiait ainsi cruellement les défauts de son organisation et apprenait trop tard, sous le coup de malheurs terribles, que son système militaire était tout entier à modifier. Mais désormais les regrets étaient inutiles, et il n'y avait plus qu'à défendre le sol national, en tirant le meilleur parti possible des ressources qui avaient été si péniblement rassemblées.

§ 3. — CONCENTRATION.

I. — Concentrations d'armées.

1° Choix de la zone de concentration.

Dès qu'une armée est mobilisée, il lui faut concentrer ses forces.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

La zone et les points de concentration sont déterminés par la *situation géographique des frontières*. Mais des considérants d'ordre divers viennent s'ajouter à ce principe et en modifier l'application.

On est forcé de prévoir d'abord les projets de l'ennemi, suivant les effectifs dont il dispose, suivant la durée de sa mobilisation et de sa concentration, enfin suivant l'intérêt stratégique qui s'attache à ses premiers mouvements.

Une fois ce travail fait, il faut songer à couvrir les provinces menacées. C'est une des conditions essentielles d'une bonne concentration. Elle est indépendante de la protection de la frontière par le rideau de troupes qui s'y trouve au moment de la déclaration de la guerre.

Il y a donc deux opérations : protéger les frontières contre les tentatives de l'adversaire et couvrir la concentration.

Pour la première, il suffira souvent de bien choisir la zone de concentration.

Il est certain, en effet, que si les rassemblements d'une grande armée s'effectuent sur le flanc de la direction probable des colonnes ennemies, celles-ci seront forcées d'abandonner leurs projets.

Sous ce rapport, la campagne de 1809 présente un ensemble de dispositions digne d'être citées.

Concentration de l'armée française en 1809.

Au mois de mars 1809, Napoléon, apprenant les préparatifs de guerre faits par les Autrichiens, calcula qu'ils pourraient prendre l'initiative des mouvements avant le 10 avril. Son armée était déjà en Allemagne. Il fallait la concentrer en prévision d'une offensive de l'ennemi.

Il choisit pour cela une position couverte par des lignes de défense et d'où il pouvait menacer les communications de ses adversaires. Il écrivit dans ce but à Berthier :

Paris, 28 mars 1809.

. . . . . .

« Si les Autrichiens attaquent avant le 10 avril, l'armée « doit se concentrer derrière le Lech, la droite occupant « Augsbourg et la gauche la rive droite du Danube, sur « Ingolstadt, Donauwerth (V. *planche XX*).

« Donauwerth doit être le point le plus central de l'ar- « mée. . . . . »

Napoléon adoptait ainsi une zone de concentration en équerre, dont le choix devait suffire à rendre les Autrichiens circonspects dans leur offensive.

Les dispositions destinées à compléter cette mesure, furent développées dans les instructions qu'il adressa à Berthier, deux jours plus tard, au moment de son départ pour l'armée :

« . . . Les Autrichiens n'ont point déclaré la guerre. « . . . Tout indique pourtant que, vers le 15 avril, leur « armée sera prête à entrer en campagne. Il est donc « convenable que nous le soyons aussi à cette époque, et, « à la direction près, nous le serons aussi. . . Ainsi donc, « du 1er au 15 avril, j'aurai trois corps d'armée qu'il fau- « dra réunir sur le Danube, soit sur Ratisbonne, soir sur « Ingolstadt, soit sur Donauwerth. . . . .

« Il faut donc :

« 1° Qu'Augsbourg soit à l'abri d'un coup de main, et « que, au lieu de ralentir les travaux des fortifications, « on redouble d'activité pour les rétablir ;

« 2° Toutes les têtes de pont sur le Lech doivent être « palissadées et armées avec de l'artillerie plus forte que « celle de campagne.

« On doit travailler à Ingolstadt, de manière à avoir de « bonnes têtes de pont sur le Danube, afin de pouvoir « déboucher, quand on le voudra, sur la rive gauche.

« Le quartier général de Donauwerth et la ligne du « Lech est une position à occuper, dans le cas où l'en- « nemi me préviendrait ; mais, si les Autrichiens ne bou-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

« gent pas, je désire que le général Oudinot et le général « Saint-Hilaire se réunissent à Ratisbonne. D'Augsbourg « à cette ville, il y a cinq marches ordinaires et quatre « marches de guerre; en faisant partir le général Oudi- « not d'Augsbourg le 5 avril, il serait le 10 à Ratisbonne, « et en supposant le général Saint-Hilaire rendu à « Nuremberg le 5 avril, il serait le 8 ou le 9 à Ratis- « bonne, où je pourrais avoir, vers le 10 avril, 30,000 « hommes d'infanterie et 7 régiments de cavalerie.

« Le duc d'Istrie y arriverait le même jour et réunirait « toute sa réserve de cavalerie.

« Le duc d'Auerstædt porterait son quartier général à « Nuremberg; il n'occuperait Baireuth et les débouchés « sur Égra que par l'extrémité de sa gauche. Son quar- « tier général ne serait donc qu'à vingt-quatre lieues de « Ratisbonne, c'est-à-dire à trois marches.

« Les trois divisions de l'armée bavaroise se trouve- « raient également autour de Ratisbonne, à un, deux, « trois jours de marche au plus.

Le duc de Rivoli porterait son quartier général à Augs- « bourg et ne serait qu'à quatre ou cinq marches de « Ratisbonne.

« Ainsi, le quartier général se trouverait à Ratisbonne, « au milieu de 200,000 hommes, à cheval sur une grande « rivière, gardant la rive droite du Danube depuis Ratis- « bonne jusqu'à Passau, et on serait alors dans une posi- « tion à l'abri de toute inquiétude des mouvements de « l'ennemi, avec l'avantage du Danube, qui apporterait à « notre armée tout ce qui lui serait nécessaire.

« Une fois l'armée ainsi cantonnée autour de Ratis- « bonne, que fera l'ennemi? Se portera-t-il sur Cham? On « sera à même de réunir toutes ses forces contre lui, pour « l'arrêter sur les positions qu'on aura reconnues sur la « Regen.

« Se portera-t-il sur Nuremberg? Il se trouvera coupé « de la Bohême.

« Se portera-t-il sur Bamberg? Il sera également « coupé.

« Enfin, prendra-t-il le parti de marcher sur Dresde? « Alors on entrera en Bohême, et on le poursuivra jus- « qu'en Allemagne.

« Agira-t-il sur le Tyrol en même temps qu'il débou- « chera par la Bohême? Il arrivera sans doute à Inspruck; « mais les dix ou douze régiments qu'il aurait à Inspruck « ne se trouveraient pas en bataille sur les débouchés de « la Bohême, et ces troupes, qui seraient à Inspruck, « apprendraient la défaite de leur armée en Bohême, par « notre arrivée sur Salszburg.

« Enfin, si l'ennemi paraît vouloir prendre les extré- « mités de la gauche et de la droite pour agir, il faut « accepter le centre, ayant pour retraite le Lech, et tenant « comme garnison Augsbourg, pour être sûr d'avoir tou- « jours cette ville à sa disposition.

« Ainsi donc le service du génie se réduit à fortifier les « têtes de pont sur le Lech, à fortifier Passau, Augs- « bourg, Ingolstadt. »

Ces instructions ne furent pas bien comprises, et Berthier, croyant s'y conformer, dirigea les corps d'Oudinot et de Davout sur Ratisbonne, au nord-est d'Ingolstadt. Il allongeait ainsi les positions de l'armée sur le Danube et les exposait à être coupées par un ennemi actif et résolu (1).

Napoléon lui écrivit aussitôt :

« Mon cousin, je reçois votre lettre par laquelle vous « m'annoncez que vous faites partir le corps d'Oudinot « pour Ratisbonne. Vous ne me faites pas connaître ce « qui nécessite une mesure si extraordinaire qui affaiblit « et disséminе mes troupes.

« Je ne comprends pas bien l'esprit de votre lettre du

(1) Général Pierron.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

« 13 au soir, et j'aurais préféré savoir mon armée concen-
« trée entre Ingolstadt et Augsbourg, les Bavarois en pre-
« mière ligne, comme s'était placé le duc de Dantzig, jus-
« qu'à ce que l'on sache ce que l'ennemi veut faire. Il me
« tarde d'avoir des nouvelles du duc d'Auerstædt. Il faut
« se conformer à mon instruction, qui est de rallier mon
« armée et de l'avoir dans la main. Si l'ennemi devait
« déboucher par le Tyrol, et que l'on fût dans le cas de
« donner bataille à Augsbourg sans que le général
« Oudinot y fût, ce serait un grand malheur. Si, d'un
« autre côté, on était obligé d'abandonner Augsbourg,
« qui n'est pas en état de se défendre, et de livrer nos
« magasins d'Ulm, ce serait encore un grand malheur.
« Tout était parfait, si le duc d'Auerstædt eût été près
« d'Ingolstadt, le duc de Rivoli avec les Wurtembergeois
« et le corps d'Oudinot près d'Augsbourg. Puisque l'en-
« nemi a attaqué, il faut savoir quel est son plan. Le
« principal est qu'Oudinot soit à Augsbouug avant l'en-
« nemi, et qu'il ait les yeux bien ouverts. Quant au duc
« d'Auerstædt, aux divisions Saint-Hilaire, Nansouty et
« Montbrun, l'instruction est pour eux comme pour tout le
« monde : se concentrer entre Ratisbonne, Ingolsdadt et
« Augsbourg, de sorte qu'il fallait faire juste le contraire
« de ce que vous avez fait. Il est possible que je parte
« d'ici aujourd'hui, de manière à arriver ce soir à Dilli-
« gen. Écrivez-moi par cette route. »

Napoléon se transporta de suite à Donauwerth, pour réparer la faute commise, avant l'arrivée des Autrichiens. Là il apprit que l'archiduc Charles, qui avait franchi l'Inn le 10 avril, marchait sur Ratisbonne pour y effectuer sa jonction avec Bellegarde, qui arrivait de la Bohême. Il ordonna aussitôt à Masséna de se porter d'Augsbourg sur Landshut, pour y couper les communications de l'ennemi; à Davout, de revenir de Ratisbonne sur Ingolstadt, en le prévenant qu'il aurait sans doute l'occasion d'attaquer le flanc des colonnes autrichiennes venues de Landshut,

tandis que les Bavarois, postés à Abensberg, les assailliraient de front.

Cette combinaison réussit et l'archiduc perdit ses communications avec Vienne, par la rive droite. Il est à noter que, s'il avait pris une autre direction, et s'il s'était porté sur le Lech, ses communications n'auraient pas été moins compromises par suite de la forme en équerre adoptée par Napoléon pour sa zone de concentration (1).

En réalité, Napoléon n'avait pas seulement à préparer une campagne offensive contre l'Autriche. Il lui fallait encore mettre la Bavière, alors son alliée, à l'abri d'une invasion autrichienne. Ce résultat fut obtenu par les positions prises dans les mouvements de concentration et par la présence même de nos corps d'armée sur la frontière.

En 1870, le choix du Palatinat fait par le maréchal de Moltke pour la concentration des forces allemandes produisit des résultats analogues. Les États du Sud furent protégés contre une invasion française, par ce seul fait que la position des masses ennemies menaçait, sur leur flanc gauche, les communications du corps que nous aurions dirigé de ce côté.

2° Protection des concentrations.

Le rassemblement des différents corps d'une armée ne saurait s'effectuer sans danger sous les vues de l'ennemi et à portée de ses coups. Elle est donc obligée de dissimuler ses mouvements derrière un rideau protecteur formé par des troupes ou par des obstacles de terrain, ou par la combinaison de ces deux moyens.

Ces combinaisons dépendent des circonstances, et il faut encore se reporter aux leçons de l'histoire pour se rendre compte de celles qu'il convient d'employer.

---

(1) Général Pierron.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Concentration de l'armée russe en 1807.

En 1807, Napoléon avait cantonné son armée entre la Narew et la Vistule, comptant que les Russes, en retraite sur le Niémen, ne reprendraient pas les hostilités avant la belle saison. Il fut bientôt détrompé.

Benningsen, appréciant les avantages qu'il pouvait retirer du réseau de bois, de lacs et marécages qui couvraient le pays entre l'Alle et la Narew, avait concentré ses forces à l'est de la grande forêt de Johannisberg.

Tandis qu'il effectuait ses rassemblements à l'abri de ce rideau, il avait chargé trois divisions de les protéger. L'une d'elles, en position à Goniatz, surveillait les débouchés de la région des lacs. Les deux autres, établies à Ostrolenko et à Bransk, tenaient ceux de la forêt. Les Russes réussirent ainsi à dissimuler cette opération à nos avant-postes, et, le 23 janvier, profitant des bois qui les masquaient, ils attaquèrent nos cantonnements sur la Passarge.

Heureusement que la résistance du corps de Ney, sur lequel ils tombèrent d'abord, donna à Napoléon le temps de prendre ses dispositions. Celles-ci furent assez habiles pour que leur divulgation, due à la capture d'un porteur de dépêches, décidât Benningsen à renoncer à ses projets et à se retirer sur Eylau (1).

La concentration de Benningsen s'était donc opérée à l'abri d'une grande forêt, dans une région peu abordable et sous la protection de trois grandes unités tactiques composées de troupes de toutes armes qui en gardaient les issues.

Dans des circonstances pareilles, Napoléon employa plus d'une fois des moyens identiques.

(1) Général Pierron.

Concentration de l'armée française en 1815.

Au mois de mars 1815, l'Empereur voulait cacher aux alliés la concentration de son armée. Les cantonnements des Anglais s'étendaient de l'Escaut, aux environs d'Oudenarde, jusqu'à la chaussée de Bruxelles à Charleroi. Ceux des Prussiens couvraient Namur et Sombreffe, au confluent de la Sambre et de la Meuse (V. *Planche XXI*).

Dans l'espace compris entre ces deux rivières, au sud de Marchiennes, la forêt de Beaumont formait un vaste rideau qui dérobait aux vues des alliés les terrains entre Solre, Beaumont et Philippeville. C'est là que Napoléon résolut de rassembler ses forces.

Mais l'ennemi était rapproché ; il s'agissait de lui donner le change. Les garnisons de Lille, de Dunkerque et des places voisines reçurent l'ordre de se porter sur les avant-postes anglais et de les pousser vigoureusement, de manière à leur faire supposer que nous prenions l'offensive de ce côté.

En même temps, les mesures les plus rigoureuses furent ordonnées pour empêcher toute communication sur la frontière. Les feux de bivouac furent même interdits.

Ces mesures réussirent, et le 14 juin au soir l'armée française, entièrement rassemblée, occupait les positions suivantes : les 1er et 2e corps, formant l'aile gauche, étaient à Solre, sur la Sambre et à Ham-sur-Heure ; les 3e, 6e corps et la garde, qui composaient le centre, se trouvaient autour de Beaumont, et l'aile droite, comprenant le 4e corps, était à Philippeville.

Le 15, au matin, Napoléon déboucha sur trois colonnes, franchit la Sambre et vint battre à Ligny, le lendemain, les Prussiens qui n'avaient pu, grâce aux mesures adoptées, se rendre compte de la préparation de son offensive.

Une partie de ces mesures sont indiquées dans l'ordre du jour du 13 juin 1815, qui indiquait à l'armée ses emplois pour le 14 :

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

« .... La cavalerie de la garde impériale sera placée « en arrière de Beaumont ; mais les corps les plus éloi- « gnés n'en doivent pas être à une lieue.

« Le 2e corps prendra position à Leers, c'est-à-dire le « plus près possible de la frontière, sans la dépasser. « Les quatre divisions de ce corps d'armée seront réunies « et bivouaqueront sur deux ou quatre lignes : le quar- « tier général au milieu, la cavalerie en avant, éclairant « tous les débouchés, mais aussi sans dépasser la fron- « tière et la faisant respecter par les partisans ennemis « qui voudraient la violer.

« Les bivouacs seront placés de manière que les feux « ne puissent être aperçus de l'ennemi ; les généraux « empêcheront que personne ne s'écarte du camp.

« Le 1er corps prendra position à Solre-sur-Sambre, et « il bivouaquera ainsi sur plusieurs lignes ; observant, « ainsi que le 2e corps, que ses feux ne puissent être « aperçus de l'ennemi, que personne ne s'écarte du camp, « et que les généraux s'assurent de l'état des munitions, « des vivres de la troupe, etc.

« Le 3e corps prendra demain position à une lieue en « avant de Beaumont, le plus près possible de la frontière, « sans cependant la dépasser, ni souffrir qu'elle soit vio- « lée par aucun parti ennemi. Le général Vandamme « tiendra tout le monde à son poste, recommandera que « les feux soient cachés et qu'ils ne puissent être aperçus « de l'ennemi.

« Le 6e corps se portera en avant de Beaumont et sera « bivouaqué sur deux lignes, à un quart de lieue du « 3e corps.

« M. le maréchal Grouchy portera les 1er, 2e, 3e et « 4e corps de cavalerie en avant de Beaumont et les éta- « blira au bivouac entre cette ville et Walcourt, faisant « également respecter la frontière, empêchant que per- « sonne ne la dépasse et qu'on se laisse voir, ni que les « feux puissent être aperçus de l'ennemi. »

Les résultats de cette opération ont été appréciés plus tard par lui-même dans les termes suivants :

« Le maréchal Blücher et le duc de Wellington ont « été surpris ; ils n'ont rien vu, rien su de tous les « mouvements qui s'opéraient près de leurs avant- « postes.

« VI. *Sixième observation.* — L'armée française ma- « nœuvra sur la rive droite de la Sambre le 13 et le 14. « Elle campa, la nuit du 14 au 15, à une demi-lieue des « avant-postes prussiens, et cependant le maréchal Blü- « cher n'eut connaissance de rien. Et lorsque le 15, dans « la matinée, il apprit à son quartier général de Namur « que l'Empereur entrait à Charleroi, l'armée prusso- « saxonne était encore cantonnée sur une étendue de « pays de trente lieues ; il lui fallait deux jours pour se « réunir.

« VII. *Septième observation.* — 1° Le duc de Wel- « lington a été surpris dans ses cantonnements ; il eût dû, « dès le 15 mai, les concentrer à huit lieues autour de « Bruxelles, tenant des avant-gardes sur les débouchés « de Flandre. L'armée française manœuvrait depuis trois « jours à portée de ses avant-postes ; elle avait, depuis « vingt-quatre heures, commencé les hostilités ; son « quartier général était depuis douze heures à Charleroi, « que le général anglais ignorait encore tout à Bruxelles, « et tous les cantonnements de son armée étaient encore « en pleine sécurité, occupant un terrain de plus de vingt « lieues.

Dans cette campagne, la concentration a donc été couverte par un rideau naturel, la forêt de Beaumont ; par une ligne de défense, la Sambre ; par un service de sûreté extrêmement rigoureux, et enfin par une manœuvre qui manque rarement son effet, une fausse démonstration d'attaque dans une direction opposée à celle par laquelle l'armée comptait déboucher.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Concentration de la 1re armée de la Loire et de l'armée du Nord en 1870.

En 1870, lorsque le gouvernement de la Défense nationale, résolu à continuer la guerre, voulut prendre l'offensive avec la première armée de la Loire qu'il venait de former, il fallut d'abord la concentrer.

L'ennemi était à Orléans.

On choisit alors une zone de concentration qui permit de menacer sa ligne de retraite et un obstacle naturel assez étendu, pour dissimuler les mouvements qui allaient s'exécuter. La forêt de Marchenoir, qui couvrait à l'ouest le terrain compris entre Vendôme et Blois, remplissait ces conditions.

On y concentra l'armée à la fin d'octobre, à l'abri de la lisière ouest, en faisant garder tous les débouchés depuis Moré jusqu'à Lorges, par les bataillons de garde mobile non enrégimentés.

Le général von der Tann fut obligé, pour se renseigner sur la portée des mouvements qui lui étaient signalés, de faire exécuter à Vallières une reconnaissance offensive, dans laquelle ses corps furent repoussés. Le 8 novembre, l'armée put déboucher sur la lisière est, venir prendre ses positions et attaquer victorieusement à Coulmiers, le lendemain, le Ier corps bavarois, qui n'avait pu soupçonner ni sa force ni son organisation.

A la même époque, l'armée du Nord put se former à l'abri des places fortes des départements du Nord et du Pas-de-Calais, s'organiser d'abord à trois divisions, se concentrer à l'insu de l'ennemi, déboucher sur la vallée de la Somme et venir, quoique incomplète encore, lutter à Pont-Noyelles contre la Ire armée prussienne.

3° Portée des concentrations actuelles.

Aujourd'hui, au début d'une guerre, les concentrations des armées n'auront plus le même caractère qu'autrefois.

Leur portée s'est agrandie, et entre deux puissances de premier ordre, ces opérations offriront désormais, suivant une expression allemande, l'image d'un véritable déplacement de peuples. Chaque nation jette alors sur ses frontières, avec une activité fébrile, plus d'un million d'hommes, 2 à 300,000 chevaux et un matériel immense.

On dirait les population entières de deux États qui se précipitent sur un étroit espace, pour se ruer ensuite l'une sur l'autre. Sans les relations commerciales et industrielles qui existent à notre époque, sans les moyens de communication et de correspondance qui fonctionnent en temps de paix, le transport et l'entretien de pareilles masses serait impossible. Sous ce rapport, la France et l'Allemagne sont des plus amplement pourvues ; seules, peut-être, elles possèdent un matériel de chemins de fer assez riche pour transporter toute leur armée de campagne (1).

L'importance des concentrations a donc considérablement augmenté depuis que les masses combattantes se sont accrues. Et, par suite, il est devenu nécessaire d'apporter à leurs préparatifs et à leur exécution la plus grande perfection possible.

Cette opération a désormais une gravité telle que, suivant l'expression de l'état-major allemand, « *les fautes « commises au début, dans le rassemblement des armées, « ne peuvent plus se réparer dans tout le cours de la « campagne.* »

Il n'est pas impossible, assurément, qu'une victoire puisse remettre en bonne voie une campagne mal engagée ; mais, d'après les leçons de l'expérience, c'est au moins improbable.

Une des premières conséquences d'une concentration défectueuse est, en effet, de ne pas placer les forces d'une

(1) Von der Goltz.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

nation sur les points où elles seraient le plus nécessaires. Dès lors, on ne peut plus même livrer les batailles qu'il faudrait gagner pour réparer les fautes passées.

La campagne de 1805 nous offre une preuve de cette vérité. La principale armée autrichienne, forte de 100,000 hommes, avec les meilleurs régiments et le général le plus habile, l'archiduc Charles, avait été dirigée sur l'Italie où, suivant les apparences, devaient se passer comme en 1796, 1797, 1799 et 1800, les événements les plus décisifs. En Allemagne, au contraire, on n'avait concentré que 70,000 hommes, sous les ordres de l'archiduc Ferdinand et du général Mack. Bientôt Napoléon, accourant de Boulogne à marches forcées, apparut sur le Danube avec des forces supérieures. La catastrophe d'Ulm fut le résultat de cette combinaison, et la victoire remportée par les Autrichiens, à Caldiero, en Italie, fut impuissante à le compenser.

On reconnut alors la faute commise et on rappela l'archiduc en Allemagne. Mais il était trop tard. Cette décision ne put modifier l'issue de la campagne et la bataille d'Austerlitz la termina avant que l'archiduc ait pu livrer un seul combat.

Une répartition défectueuse des forces appelées à combattre n'est pas la seule conséquence d'une concentration mal combinée.

D'habitude, une grande puissance concentre ses armées pour prendre l'offensive. Or, les erreurs de calcul dans la concentration ont pour effet ordinaire de la réduire à la défensive. Dans ce cas, une concentration qui aurait pu avoir son mérite pour l'offensive peut devenir désastreuse dans la défensive.

Le rassemblement de notre armée en 1870 en est une preuve. Le premier projet de concentration comportait la formation de deux groupes séparés, l'un à Metz, l'autre en Alsace. Ce projet reposait sur l'espoir d'une prompte offensive en Allemagne, puis sur des considérations politiques et sur les facilités d'entretien des masses ainsi rassemblées.

Malheureusement nous n'avions pas les moyens de prendre l'offensive avant l'ennemi, et les suppositions faites à ce sujet étaient erronées. Les alliances sur lesquelles on comptait étaient indécises. Ces circonstances ôtèrent au commandant en chef la faculté de prendre à temps des résolutions énergiques. Enfin, les facilités d'entretien de l'armée, représentées aux yeux de l'administration par les voies ferrées qui aboutissaient à Metz et à Strasbourg, devaient se trouver, dès le début, annulées par les transports de troupes et de matériel. Et comme la règle était alors de tirer tout des magasins centraux, il devint bientôt impossible de recevoir même les approvisionnements nécessaires.

La perte des premiers combats fut la conséquence de cette concentration.

De plus, la distance et les obstacles de terrain qui séparaient nos deux masses principales ne leur permirent pas, après ces échecs, d'opérer une retraite concentrique; leur jonction, qui était devenue indispensable, dut s'effectuer sur une ligne extérieure, longue, dangereuse, et commencer par une reculade jusqu'à Châlons. L'allongement de cette retraite et l'isolement de chaque masse donnèrent aux Allemands le moyen d'atteindre le groupe le plus important à Metz et de l'y bloquer. Le désir de l'y rejoindre et de réparer les erreurs du début amena la marche sur Sedan et la catastrophe du 1er septembre. Cet enchaînement de revers, qu'on s'est plu à qualifier quelquefois de fatalités, n'est, on le voit, que la conséquence logique des dispositions fautives adoptées pour la concentration de nos forces.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

II. — Transports.

1° Plan de concentration et de transports.

La concentration des armées est intimement liée à la mobilisation, qui décide de l'heure à laquelle elle pourra commencer et au projet d'opérations, qui détermine la zone de concentration, ainsi que les effectifs à rassembler.

Cette opération comprend deux actes :

Le transport des troupes;
Et le déploiement stratégique.

Elle s'effectue d'après un plan de concentration, qui est préparé à l'avance par le chef d'état-major de l'armée et le commandant en chef.

Le plan de transports est réglé d'après ce premier projet d'ensemble. Dans toutes les armées, c'est un travail secret dont les grands états-majors et les compagnies de chemins de fer sont seuls chargés. La rapidité des concentrations dépend en grande partie de l'ordre avec lequel il est fait. Elle est donc subordonnée à l'exécution des transports.

2° Durée des concentrations.

Elle a une telle importance qu'une heure perdue ne saurait être négligée. Il faudra donc employer à cette opération le plus grand nombre possible de voies ferrées.

L'action des chemins de fer sur les mouvements des armées devient ici prépondérante. On comprend, en effet, que si chaque corps d'armée disposait d'une ligne ferrée indépendante, à deux voies, pour transporter tous ses éléments à la frontière; si chacun de ceux-ci était placé sur cette ligne et mobilisé assez tôt pour ne jamais laisser chômer aucun moyen de transport, la concentration serait des plus rapides. Ce serait l'idéal de la perfection. Enfin,

si la station terminale possédait assez de quais de débarquement pour que les trains puissent se succéder à un quart d'heure près, on arriverait à un débit de quatre-vingt-seize trains en vingt-quatre heures; on pourrait ainsi transporter les cent cinq trains d'un corps d'armée en vingt-six heures quinze minutes.

Il est évident que, dans la pratique, on ne peut jamais arriver à un pareil résultat.

Il faut donc se contenter de connaître et d'appliquer, dans les limites du possible, les principes qui assurent, dans cette opération, l'ordre et la rapidité. Ces principes sont les suivants :

Il faut d'abord pourvoir aux besoins des troupes pendant la période des transports. En raison de la règle absolue qui prescrit de transporter d'abord les combattants, en mélangeant les armes suivant les exigences de la situation, et de ne mettre les trains de vivres en route qu'en dernier lieu, il faut compter que les unités débarquées les premières ne pourront recevoir des approvisionnements qu'au bout d'une huitaine de jours. Quant aux ressources locales, on estime que les pays les plus riches pourront en fournir pour deux jours seulement. Il faudra donc d'abord rassembler de nombreux approvisionnements près des zones de concentration, et exécuter cette opération soit avant la guerre, soit pendant la période qui précède la déclaration de guerre, soit enfin pendant la mobilisation même.

Il faudra ensuite utiliser toutes les voies ferrées disponibles, sans perdre un instant et sans laisser un seul moyen de transport sans emploi.

Cette dernière condition dépend de la mobilisation. Il faut pour cela que toutes les unités soient prêtes assez tôt et rendues à temps aux gares d'embarquement. Le maximum de rendement des voies ne dépend pas en effet de la vitesse des trains, mais bien de leur fréquence. Et pour obtenir ce rendement dans le mouvement général, il

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

est clair qu'il faudra combiner l'emploi des routes de terre avec celui des lignes ferrées, et préparer tout le travail à l'avance avec une précision mathématique.

D'une façon générale, ce travail repose sur les règles suivantes :

Pour les transports, les lignes à une voie sont naturellement fort inférieures à celles qui en ont deux; leur rendement avait été évalué, en Allemagne, en 1866, à douze trains par jour et à dix-huit pour les lignes à deux voies.

Pour éviter les déceptions, on avait conseillé de réduire ces chiffres.

On admettait alors qu'il fallait à un corps d'armée onze jours sur une ligne à une voie, et sept sur une ligne à voie double, pour être embarqué avec tous ses accessoires. Or, dans le même temps, il pouvait faire à pied près de 50 lieues en onze jours et 33 en sept jours, à raison de 22 kilomètres par jour, avec deux journées de repos dans le premier cas et une dans le second.

Il est donc certain que les chemins de fer ne doivent être employés, comme moyens de transports de troupes, que pour les grandes distances.

Dans ces conditions, en comptant le rendement à raison de huit et douze trains pour les lignes à une voie et à double voie, les Allemands estimaient qu'on pouvait transporter :

Sur une ligne à une voie :

Une division d'infanterie complète, en deux jours trois quarts.

Une division de cavalerie, en deux jours cinq huitièmes.

Un corps d'armée sans trains ni colonnes, en sept jours.

Un corps d'armée complet, en onze jours.

Sur une ligne à deux voies :

Une division d'infanterie, en un jour cinq sixièmes.

Une division de cavalerie, en un jour trois quarts.

Un corps d'armée sans trains ni colonnes, en quatre jours deux tiers.

Un corps d'armée complet, en sept jours et demi.

Avec une vitesse moyenne de 26 kilomètres à l'heure, nos voisins comptent qu'une fraction d'armée peut parcourir 157 kilomètres en six heures, 315 kilomètres en douze heures et 630 en vingt-quatre heures.

Par suite, pour porter un corps d'armée à 900 kilomètres de distance, il faudrait deux mois sur des routes ordinaires, treize jours sur une ligne à une voie et neuf jours sur une ligne à deux voies.

Mais pour une distance de 112 kilomètres il faudrait :

Sur une ligne à une voie, onze jours.
Sur une ligne à deux voies, huit jours.
Par les routes ordinaires, cinq jours (1).

Il y a donc une distance minimum au delà de laquelle l'emploi des chemins de fer serait désavantageux. C'est une limite qu'il est toujours facile de déterminer, suivant les circonstances.

On peut donc résumer comme il suit les différents travaux à exécuter et les règles à suivre pour la préparation et l'exécution des transports.

1° *Établissement pendant la paix des tableaux de marche relatifs aux diverses hypothèses de concentration;*

2° *Embarquement des unités constituées, dès que leur mobilisation est terminée;*

3° *Transport des combattants avant tout matériel;*

(1) Blume, *Stratégie* (ces chiffres sont au-dessous de la réalité).

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

4° *Utilisation complète de toutes les voies de communication;*

5° *Placement des quais de débarquement en échelons sur les lignes de concentration, de telle sorte que les plus éloignés ne soient pas à plus d'une journée de marche l'un de l'autre.*

III. — Du déploiement stratégique.

Dès que les troupes débarquent de leurs wagons, il faut songer à les installer au cantonnement. Les laisser au point terminal de la voie ferrée est impossible. Il faut les établir de telle sorte qu'en cas de combat elles puissent se soutenir. De là, la nécessité d'accomplir, après le débarquement, quelques marches généralement courtes, qui auront pour résultat de placer chaque division sur les points qu'elle doit provisoirement occuper. Ces mouvements, d'ailleurs limités, constituent ce que l'on appelle aujourd'hui *le déploiement stratégique.*

Ils complètent, avec les transports, la concentration des forces sur une zone frontière, et sont également soumis à des règles qu'il est utile de connaître.

Le déploiement stratégique a pour but de mettre l'armée en mesure d'exécuter, au premier ordre, les mouvements qui lui seront prescrits.

Si c'est l'offensive qui a été décidée, les cantonnements devront être placés de telle sorte que l'armée puisse entreprendre les premières marches aussitôt que possible, quelquefois avant même la fin des transports. Leur choix sera donc indiqué par les routes mêmes sur lesquelles chaque corps d'armée devra s'avancer vers la frontière ennemie.

La certitude de pouvoir prendre l'initiative des mouvements donnera, en outre, la faculté d'étendre le déploiement. Ce serait le contraire si on redoutait un mouvement offensif.

Une fois le déploiement stratégique terminé, chaque

armée occupe sur la frontière un certain nombre de points qui constituent un front. La direction de ce front, par rapport aux lignes d'opérations de l'ennemi, n'est pas indifférente et doit varier suivant les circonstances. En général, comme on l'a déjà vu, elle est choisie de manière à parer aux éventualités, en menaçant la ligne de communication de l'adversaire.

Dans tous les cas, la première condition de succès pour un déploiement stratégique comme pour une concentration, est la sécurité.

De là une double précaution :

Il faut d'abord protéger la frontière contre des incursions ennemies pendant la période de mobilisation;

Il faut ensuite couvrir la concentration.

Or, au moment de la déclaration de guerre, la protection du territoire ne peut être confiée qu'aux garnisons les plus voisines de l'ennemi. Mais aussitôt après, en même temps si c'est possible, il faudra organiser un rideau défensif capable, par sa force et son éloignement, de permettre aux différents corps de se rassembler et de se soutenir en cas d'attaque.

On est ainsi forcé d'envoyer à la frontière de fortes masses de cavalerie appuyées d'artillerie et soutenues en arrière, si les circonstances l'exigent, par une grande unité d'infanterie.

La mission qui incombe alors à la cavalerie rentre dans le rôle tactique des divisions indépendantes de cette arme. C'est un des côtés de leur service d'exploration.

Mais ce n'est pas le seul.

Couvrir la concentration de l'armée n'est, en effet, qu'une partie des services qu'elles sont appelées à rendre à cette heure critique. Il faut qu'elles cherchent, en outre, à retarder la réunion des forces ennemies.

Ce résultat doit assurer de grands avantages à celui des belligérants qui saurait l'obtenir.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

On peut se demander, en effet, quelles conséquences aurait pour une armée, au lendemain d'une déclaration de guerre, un *raid* hardi exécuté par huit ou dix brigades de cavalerie, accompagnées chacune d'une batterie, se jetant brusquement sur le territoire ennemi, détruisant les voies ferrées, les ouvrages d'art importants, les quais de débarquement, incendiant les magasins, semant la terreur dans les populations jusqu'à 60 lieues de la frontière, arrêtant du même coup la mobilisation et la concentration.

Il suffit d'y songer pour prévoir la perturbation qu'un pareil événement causerait d'un côté, quelle confiance, quel espoir de vaincre, quelle ardeur il susciterait de l'autre.

La France doit s'attendre à des tentatives de ce genre dans une guerre contre ses voisins.

Les moyens en sont tout préparés. Il n'y a qu'une manière d'y répondre, c'est d'agir de même et d'être prêt à son tour.

« En tout cas, dit von der Goltz, les parties de l'armée « qui, pendant la concentration, auraient pour mission « de protéger les frontières, ne devront être distraites des « grandes opérations qu'exceptionnellement. Il faut, en « effet, disposer ses troupes de telle sorte que toutes les « forces soient disponibles et réunies lorsqu'il s'agira de « frapper les grands coups. »

En 1866, le feld-maréchal Benedek s'écarta de cette règle et eut ainsi, dès le début, des fractions de son armée qui furent battues isolément avant l'heure des engagements décisifs.

Il résulte de ce qui précède que la rapidité de rassemblement des armées dépend désormais de la perfection apportée dans la mobilisation et du nombre de voies ferrées indépendantes dont un pays peut disposer.

Ces conditions ne peuvent plus être créées par le génie d'un général en chef, mais bien par la prudence des

gouvernements et par les sacrifices qu'un peuple sait s'imposer.

Ceux qui sont pénétrés de l'importance de ces avantages sauront se résoudre à temps à toutes les dépenses qu'entraînent ces opérations militaires. Ceux qui ne la comprennent pas, ou qui, distraits par des préoccupations d'un autre ordre, les négligent pendant la paix, peuvent être certains d'avance de condamner leurs armées à la défensive et leur pays à l'invasion.

Quelles que soient les difficultés que présente une concentration, il faut se pénétrer de cette vérité, que le déploiement stratégique d'une armée est le seul acte de guerre qui dépende pleinement de la volonté de la direction suprême.

Les combinaisons qui s'y rattachent, quelque compliquées qu'elles soient, ne sont pas soumises à des calculs extérieurs. Ici, il suffit de vouloir pour réussir. La responsabilité qui incombe à cet égard aux commandants en chef et à leurs états-majors s'exerce par conséquent dans toute sa plénitude.

C'est plus tard seulement que les forces souveraines du destin entrent en jeu pour décider du cours des événements.

Sans s'étendre davantage sur ces considérations, on voit qu'il existe pour les déploiements stratégiques, comme pour les transports, des principes généraux qui, sans avoir rien d'absolu, facilitent la concentration des armées.

On peut les résumer ainsi :

1° Avant la concentration, *rassemblement*, *à proximité des points de débarquement*, *des approvisionnements nécessaires aux armées*, au moins jusqu'à la fin des transports;

2° *Protection de la frontière*, dès le début de la déclaration de guerre, par les premières troupes dont on peut disposer;

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

3° *Envoi sur la frontière des premières unités mobilisées, pour couvrir le déploiement stratégique;*

4° *Répartition des corps d'armée et des divisions sur la zone de concentration*, en ordre plus ou moins resserré, généralement en échelons, suivant les probabilités des premières rencontres;

5° *Concentration des armées sur des fronts en équerre*, quand les circonstances s'y prêtent.

L'histoire militaire contemporaine nous offre divers exemples de concentrations.

Celle des Prussiens, en 1866, est une des plus fertiles en enseignements. Quand elle fut terminée, elle parut toute naturelle; mais si l'on se reporte aux circonstances qui marquèrent son début, on est frappé des difficultés qu'elle devait rencontrer.

IV. — Concentration des armées modernes.

1° Concentration des armées prussiennes en 1866.

En 1866, la Prusse avait, avec la garde, 9 corps d'armée répartis ainsi :

Ier	corps.	Kœnigsberg.
IIe	—	Stettin.
IIIe	— et garde . .	Berlin.
IVe	—	Magdebourg.
V^e^	—	Posen.
VIe	—	Breslau.
VIIe	—	Munster.
VIIIe	—	Coblentz.

Les premiers préparatifs de guerre commencèrent secrètement, dès la fin de mars.

En fait, la mobilisation prussienne, ordonnée le 3 mai, fut terminée vers le 23. Il avait fallu en moyenne vingt à

vingt et un jours pour mobiliser complètement un corps d'armée.

Quant aux transports et au déploiement stratégique, ils ne s'exécutèrent pas rigoureusement suivant les règles ordinaires.

Difficultés de la situation. — La situation de la Prusse était délicate. Il lui fallait faire face à trois groupes d'ennemis. Au sud, l'Autriche et la Saxe pouvaient réunir 264,000 combattants et disposaient d'un territoire qui projetait une sorte de saillant contre le centre de la monarchie prussienne. Au sommet du saillant, une grande vallée, celle de l'Elbe, débouchait en pleine Prusse, à quelques marches de Berlin.

De chaque côté de ce sommet, deux chaînes de montagnes d'un accès difficile s'inclinaient vers le sud dans des directions dangereuses pour la sûreté des communications. Au sud-ouest, les États de l'Allemagne du Sud disposaient de 100,000 combattants, qui allaient peut-être se joindre au premier groupe. La frontière qui les séparait des Prussiens était marquée par le cours du Mein. A l'ouest, le Hanovre et la Hesse comptaient 40,000 hommes environ. C'était peu; mais leur territoire allait jusqu'à l'Elbe, et si on les négligeait, les communications de la Prusse avec le Rhin, puis avec les duchés de l'Elbe qu'il fallait garder, pouvaient être coupées.

La Prusse avait donc devant elle trois groupes d'ennemis, trois groupes de forces et trois frontières. En outre, de graves considérations politiques l'obligeaient à ménager les populations qu'elle songeait à annexer et pesaient sur ses résolutions.

Elle avait enfin un allié dont l'Autriche la séparait et avec lequel cependant il fallait maintenir des relations.

C'était au milieu de ces difficultés que devait s'opérer la concentration.

On supposa que l'Autriche pouvait mobiliser 240,000

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

combattants et qu'elle en enverrait le plus grand nombre contre l'armée prussienne. Il était d'ailleurs probable que les actes décisifs se passeraient de son côté.

Dès le 12 mai, on apprit à Berlin que, sur ses dix corps d'armée, cette puissance en concentrait trois en Italie; que ses transports de troupes avaient commencé le 11; que sa cavalerie était en route vers la frontière de Moravie, et qu'avec de l'activité elle comptait, à la fin du mois, avoir rassemblé des forces considérables du côté de la Saxe et de la Silésie.

Il fallait alors à la Prusse neuf à douze jours pour le transport d'un corps d'armée avec ses accessoires. Ce délai variait suivant la nature du chemin; quelle que fût du reste la distance, on supposait que la voie ferrée employée ne serait pas entièrement interdite au commerce et qu'un petit nombre de trains seulement serait laissé à l'intendance.

On savait donc déjà que le mouvement de tous les corps d'armée ne serait pas terminé avant la première semaine de juin, et même pour obtenir ce résultat, il ne fallait pas perdre un quart d'heure; toutes les lignes de chemins de fer devaient être employées et aucune d'elles ne devait transporter plus d'un corps d'armée. Si l'on en mettait deux sur une même ligne, il fallait neuf à douze jours de plus pour la concentration.

Le 8 avril 1866, un traité d'alliance offensive, qui resta longtemps secret, avait été conclu avec l'Italie contre l'Autriche. Néanmoins les négociations en vue d'un arrangement continuèrent avec cette dernière puissance, avec les petits États allemands, avec la Confédération germanique et les puissances européennes. Ces négociations avaient un caractère sur lequel on ne fut fixé que plus tard et qu'un incident suffira à faire apprécier.

Le 20 avril, le gouvernement autrichien apprit que 50,000 hommes des provinces napolitaines étaient déjà concentrés entre Modène, Bologne et Ferrare; qu'il y

avait plus de 200 bataillons italiens en Lombardie et en Toscane; que les convois de marchandises étaient tous suspendus en Italie depuis le 15 avril et remplacés par des convois militaires. Il adressa des représentations à ce sujet au cabinet de Berlin, dès le 22 avril.

Le comte de Bismark n'y répondit que le 30, en disant : « Il n'y a pas en Italie d'armements offrant un caractère « menaçant, et ceux qui ont eu lieu *justifient notre convic-* « *tion* qu'une agression, non provoquée, contre l'empire « d'Autriche est bien loin des intentions du cabinet de « Florence.....

« Le comte de Bismark espère qu'en prenant des infor- « mations plus précises, le gouvernement impérial arri- « vera à cette conviction, que les avis qui lui sont parve- « nus sur les intentions agressives de l'Italie sont dépour- « vus de fondement et que, par suite, il procédera au « rétablissement effectif du pied de paix. »

Or, à ce moment, la guerre était déjà résolue. La Prusse trouvait alors la situation assez tendue pour ordonner sa mobilisation, mais trop indécise pour lui permettre de fixer la date et le lieu de ses concentrations.

Dans la première quinzaine de mai, le groupe d'ennemis de l'Ouest avait bien affirmé son attitude, mais la Prusse ignorait s'il oserait se mêler aux hostilités. Quant aux Allemands du Sud, « c'étaient encore des ennemis à naître. » Seul le groupe austro-saxon présentait une armée organisée, forte et bientôt en état de combattre.

En prévision des événements, le gouvernement prussien ordonna donc, dès le 3 mai, un premier rassemblement de cinq corps d'armée.

Les Ve et VIe corps devaient se concentrer à Neisse et à Schweidnitz, en Silésie; les IIIe et IVe, dans la Basse-Lusace, entre Torgau et Kottbus; le VIIIe à Coblentz (V. *planche XXII*).

Ce mouvement de troupes était en quelque sorte une mesure de précaution. Il ne correspondait pas encore aux

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

futures opérations. Il fut complété par le rassemblement de la garde à Berlin et des deux divisions du VIIe corps à Minden et à Munster.

En réalité, la Prusse commençait par une sorte de demi-concentration contraire à ses principes et aux règles ordinaires, qui prescrivent de ne pas concentrer de grandes unités stratégiques avant le moment de leur transport à destination. Mais elle obéissait aux circonstances; et, ne sachant pas encore si les Allemands qu'elle voulait annexer seraient des amis ou des ennemis, elle agissait d'abord comme s'ils devaient être ennemis. C'était logique et pratique.

A la fin de mai, à Berlin, on vit nettement que le nœud de la situation se dénouerait sur le front de l'armée autrichienne. En conséquence, on se décida à rassembler de ce côté, d'abord les sept corps qui se trouvaient dans l'Est, puis les deux corps cantonnés dans les provinces occidentales. On forma ensuite un noyau de troupes avec des régiments de garnison et les troupes des duchés, et on résolut d'écraser sans ménagements le Hanovre et la Hesse. Il fallait en effet se débarrasser d'abord du groupe ennemi qui était le plus rapproché du cœur de la monarchie.

Choix de la zone de concentration. — Ce fut seulement quand cette détermination fut prise, que l'état-major prussien chercha à fixer la zone de concentration des forces destinées à agir contre l'Autriche.

Le tracé de la frontière de Bohême et la position prise par les troupes saxonnes à sept marches de Berlin et à cinq de Breslau, puis celle des corps autrichiens à Reichenberg et à Trautenau, sur des routes qui conduisaient à ces deux capitales, firent supposer que ces deux grandes villes pourraient bien être menacées. Les provinces prussiennes qui semblaient dès lors exposées aux premiers coups de l'ennemi, étaient la Lusace et la Silésie. Il était

impossible de les couvrir toutes deux avec une seule armée. L'espace à protéger était trop étendu et, de plus, la frontière de Bohême permettait de tourner, par le nord ou par l'est, une armée qui aurait été isolée.

Il fallait donc deux masses séparées. Cette division était encore rendue nécessaire par l'impossibilité de nourrir un trop grand nombre d'hommes sur un espace restreint.

Cette séparation des deux premières armées prussiennes au début a été depuis très critiquée. L'état-major prussien se rendait bien compte qu'elle était défectueuse, mais il la considérait comme une nécessité. Il a répondu, comme il suit, aux objections soulevées à ce sujet :

« En agissant ainsi, il est parfaitement évident qu'une « armée autrichienne, concentrée d'avance, pouvait venir « tomber avec toutes ses forces sur l'une des moitiés de « l'armée prussienne. Mais quelle que fût la disposi- « tion qu'on adoptât, rien ne pouvait changer la confi- « guration du théâtre de la guerre, ou faire qu'il n'y eût « pas un ennemi placé en Bohême, entre la Lusace et la « Silésie. »

Ainsi la configuration de la frontière, les forces de l'Autriche, les projets encore vagues qu'on lui supposait, l'obligation de protéger les provinces limitrophes et de s'étendre pour l'entretien des troupes, furent autant de raisons qui décidèrent les Prussiens à rassembler : 1° *une première armée*, composée d'abord des IIe, IIIe et IVe corps, sous le commandement du prince Frédéric-Charles, en Lusace, aux environs de Kottbus, occupant ainsi un nœud de voies ferrées qui conduisaient en Saxe, à Berlin et en Silésie;

2° *Une deuxième armée*, composée d'abord des Ve et VIe corps et des détachements déjà établis en Silésie, sous le commandement du Prince royal, cantonnée sur la Neisse. La garde, dont l'affectation était encore indécise, devait s'installer entre Baruth et Luckau. Enfin le Ier corps d'armée allait être transporté à Gorlitz, pour relier les

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

deux groupes et être prêt à renforcer celui qui en aurait besoin.

Pour contenir la Saxe, on résolut de concentrer sur sa frontière, à Zeitz, *une troisième armée*, dite *armée de l'Elbe*, composée des VIIe et VIIIe corps.

On avait appris, vers le milieu de mai, que les États du Sud appuieraient définitivement l'Autriche. On savait que leur organisation et des raisons politiques les empêcheraient de se hâter. On persista donc dans le projet d'agir vigoureusement contre les duchés de l'Elbe, le Hanovre et la Hesse, de réunir ensuite les diverses forces qui auraient combattu de ce côté, d'y joindre une division, qu'on avait laissée en observation à Wetzlar, et de former ainsi *une armée du Mein*, qui serait chargée de lutter contre les États du Sud.

Enfin, pour parer à toutes les éventualités, on rassembla *un corps de réserve*, à Berlin.

C'était compliqué, sans doute; mais ces dispositions répondaient à la situation. Elles se résumaient ainsi :

Concentrer un groupe de forces devant chaque groupe ennemi et deux contre l'Autriche.

Les difficultés de cette concentration étaient si évidentes, qu'en prenant le commandement, le roi annonça que la composition des armées n'était pas définitive, et qu'il la modifierait suivant la marche des événements.

Transports de l'armée prussienne. — Les ordres furent donnés les 15 et 16 mai. A cette date, les premiers régiments avaient fini leur mobilisation; les transports de concentration commencèrent aussitôt, dès le 16, avant la fin de la mobilisation générale. En réalité, ils se firent en deux mouvements.

Le premier mouvement, accompli pendant la période d'indécision, du 16 au 23 mai, avait pour but de garantir la Prusse contre une surprise et contre une invasion

subite. Il fut exécuté seulement par quatre corps : les Ve (Posen), VIe (Breslau), IIIe (Berlin) et IVe (Magdebourg).

Le VIe, qui était stationné dans une des provinces menacées, se porta à Neisse et à Franckenstein, presque entièrement par étapes. Sa concentration, terminée le 21 mai, avait exigé cinq jours.

Le Ve fut transporté en entier par la ligne Posen-Breslau et Kœnigszelt, du 17 au 23 mai, en douze jours.

Le IIIe fut transporté en majeure partie, du 17 au 22 mai, en six jours, par la ligne Berlin-Francfort-sur-l'Oder, sur Güben.

Le IVe fut transporté par les lignes qui vont de Thuringe en Saxe, et termina son mouvement le 24 mai, à Torgau et Herzberg. Il avait été accompli en huit jours.

A ce moment, vers la fin de mai, la période d'indécision cesse. La Prusse sait que les ennemis qu'elle a provoqués sont résolus à combattre. Elle apprend leurs premiers mouvements. Elle se décide alors à couvrir la Lusace et la Silésie par deux armées. Sa mobilisation est tout à fait finie. Il s'agit pour elle de porter ses forces d'une première zone de rassemblement sur celle qui précédera les hostilités, et d'y ajouter les cinq corps qu'elle a laissés en arrière. Elle est résolue à l'offensive; mais elle ne sait pas encore si elle pourra la prendre, ni si l'Autriche lui en laissera le temps. En tout cas, il lui faut d'abord protéger son territoire.

On prescrit alors de transporter le Ier corps de Kœnigsberg à Gorlitz, par Kreuz et Francfort-sur-l'Oder. Ce mouvement, commencé le 24 mai au moyen de huit trains par jour, fut terminé en dix jours, le 2 juin.

Le IIe corps, destiné à la IIe armée, fut transporté de Poméranie à Herzberg, par Berlin. Commencé le 23 mai, son mouvement était terminé le 2 juin, avec huit trains par jour. Il exigea onze jours.

Le VIIe corps fut concentré à Zeitz, par les lignes de Munster et Dusseldorf, à Cassel et Eisenach. Avec huit

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

trains par jour, le mouvement fut terminé du 27 mai au 5 juin, en dix jours (moins une division laissée en Westphalie).

Le VIIIe corps eut sa masse principale transportée de Coblentz à Halle, par Cologne, Münden et Magdebourg, du 27 mai au 5 juin, en dix jours, au moyen de douze trains par jour.

La garde n'arriva qu'au milieu de juin.

Déploiement stratégique. — Le transport de concentration des huit corps de l'armée prussienne dura donc vingt et un jours, du 16 mai au 15 juin. Ils formaient, d'après l'état-major prussien, une masse de 197,000 hommes, 55,000 chevaux et 3,500 voitures, qui occupait ainsi, dans la première semaine de juin, une ligne courbe de 60 milles de long (444 kilomètres), allant de la Saale à la Neisse et passant par Zeitz, Halle, Torgau, Herzberg, Gorlitz, Schweidnitz, Frankenstein et Neisse.

Cette concentration offrait alors :

A l'aile gauche, l'*armée de Silésie*, ayant deux corps d'armée, sur le front Waldenbourg-Landshut, 2 milles et demi (18 kilomètres 500 mètres);

Au centre, la *première armée*, sur le front Kottbus-Torgau, 12 milles et demi (89 kilomètres).

La distance qui séparait ces deux armées était d'environ 18 milles (133 kilomètres) ou six marches.

Dans cet intervalle se trouvait le Ier corps à Gorlitz, à 10 milles (74 kilomètres de l'aile droite de l'armée de Silésie).

A l'aile droite, sur le front Halle-Zeitz, était l'armée de l'Elbe (un corps et demi seulement) séparée de la Ire armée par 10 milles (74 kilomètres).

Il aurait fallu douze jours de marche pour rassembler ces trois groupes sur le centre.

Cette étendue et la dissémination qui en résultait présentaient des dangers. Mais il ne fallait y voir qu'une concentration provisoire, ou plutôt une ligne accidentelle formée par les points de débarquement des voies ferrées. On allait donc être forcé de resserrer ces premiers emplacements. Ici vinrent s'ajouter d'autres considérations.

En serrant leurs corps, les Prussiens pouvaient entrer en opérations dès le 6 juin. Ils étaient prêts et venaient d'apprendre que la concentration autrichienne était loin d'être terminée.

Ils avaient donc déjà pour eux tous les avantages. Toutefois, d'après la relation officielle, ils ne voulurent pas en profiter.

Le roi de Prusse, sachant que l'Autriche comptait présenter à la Diète une motion pacifique, tenait à en attendre le résultat avant de prendre l'offensive.

Ainsi, dans ce cas difficile, la politique aurait encore exercé son influence sur la concentration, au moment même où l'un des belligérants était prêt à combattre.

En conséquence, on se contenta de resserrer seulement les corps d'armée au moyen de mouvements de flanc, parallèles à la frontière, et de façon à être toujours prêt pour une concentration. Le 8 juin, ils étaient terminés.

Les corps d'armée prussiens occupaient alors les positions ci-après :

Ire armée : les IIe IIIe et IVe corps étaient aux environs de Gorlitz, avec le Ier corps.

Ils tenaient Niesky, Binzlau, Wiegandsthal et Warmbrünn. Ils formaient une masse de 93,300 combattants.

IIe armée : cette armée, forte de 115,000 combattants, était sur la Neisse, entre Brieg et Patschkau.

L'*armée de l'Elbe* était sur l'Elbe, autour de Torgau, et comptait 46,000 combattants.

Les autres groupes se trouvaient à Berlin (corps de réserve), à Minden (13e division), à Hambourg (corps Manteuffel), à Wetzlar (division Beyer).

Les deux premières armées n'avaient plus qu'un front de 25 milles (148 kilomètres), de Seuftenberg à Walden-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

bourg. Elles pouvaient être concentrées en trois jours sur le centre. En y comprenant l'armée de l'Elbe, on pouvait effectuer une concentration générale en quatre ou cinq jours.

Un nouvel incident vint modifier encore cette situation.

Le 11 juin, parvint à Berlin la première nouvelle positive sur la position de l'armée autrichienne. On apprit alors que ses principales forces ne se trouvaient pas en Bohême, comme on l'avait cru d'abord, mais en Moravie, autour d'Olmütz, et dans une attitude défensive. On en conclut que la Lusace et le Brandebourg n'étaient pas menacés, et que la Silésie seule pouvait être l'objet d'une agression. On sut en même temps que la concentration de l'armée autrichienne n'était pas terminée, et qu'elle était décidée à ne pas aller soutenir l'armée saxonne.

Celle-ci, en raison de sa faiblesse, était donc réduite à la douloureuse perspective d'abandonner sa patrie et d'aller retrouver en Bohême les forces de son alliée.

On autorisa immédiatement la IIe armée à faire un mouvement en avant, pour resserrer ses positions derrière la Neisse, couvrir la Silésie et se tenir prête à une bataille. On la fit renforcer par le Ier corps, et on prescrivit à la Ire armée un mouvement par le flanc gauche, destiné à la rassembler autour de Gorlitz et à la mettre en mesure d'agir soit en Silésie, soit dans la Haute-Lusace.

En réalité, ces dispositions ne modifièrent que faiblement les emplacements des trois groupes chargés de combattre : l'un la Saxe, les deux autres l'Autriche.

La *IIe armée* occupait le front Neisse-Patschkau, de 4 milles (29 kilomètres 500 mètres) d'étendue, avec une profondeur considérable jusqu'à Brieg.

La *Ire armée* tenait le front Wiegandsthal-Niesky, de 7 milles (50 kilomètres). Les centres des deux armées n'étaient plus séparés que par 20 milles (148 kilomètres), et leur jonction pouvait s'opérer en trois ou quatre jours.

Pendant que ces mouvements s'accomplissaient, les

dernières influences de la politique sur les opérations préliminaires allaient s'affaiblissant. Elles cessèrent le 14 juin, par suite de la décision prise par la Diète germanique de commencer les hostilités.

Le roi de Prusse résolut alors de prendre l'offensive, et comme ses armées étaient en avance, il prit le parti de les réunir sur le territoire ennemi, ce qui était pour lui le moyen le plus prompt.

C'est ainsi que l'invasion de la Saxe fut décidée, pour permettre à l'armée de l'Elbe d'appuyer ensuite par Bautzen sur la Ire armée, et que celle-ci reçut, avec la IIe, l'ordre d'envahir la Bohême.

En résumé, les transports des trois armées prussiennes (Ire, IIe et de l'Elbe), commencés le 16 mai, furent terminés le 5 juin.

Le déploiement stratégique, complété par les derniers mouvements de la garde et du corps de réserve, fut achevé le 18 juin.

La Prusse avait donc pu, en vingt et un jours, porter sur sa frontière du sud des masses que l'état-major autrichien a évaluées, en rationnaires, ainsi qu'il suit :

	HOMMES.	PIÈCES.
Ire armée	97,020	300
IIe armée	120,000	342
Armée de l'Elbe	48,840	144
TOTAUX	266,850	786

La concentration des armées prussiennes, en 1866, fut, comme on le voit, extrêmement difficile. Cela tenait, d'abord, à une situation politique compliquée, indécise, qui se prolongea jusqu'à la fin du mouvement; puis, à l'ignorance forcée où se trouva la Prusse des projets de l'ennemi, de ses points de rassemblement et des forces qu'il comptait mettre en ligne. Il est même à noter qu'en apprenant le choix de la Moravie, comme zone de concen-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

tration de l'armée autrichienne, l'état-major prussien fut surpris et ne put l'expliquer que par « l'égoïsme tradi- « tionnel de la maison d'Autriche, qui la portait à aban- « donner ses alliés pour chercher avant tout à reprendre « une de ses anciennes provinces, la Silésie. » En réalité, le choix de cette zone était dicté par d'autres considérations. Voyant la Prusse prête avant elle, l'Autriche avait pris le parti de la défensive; puis elle avait adopté, pour ses rassemblements, une région protégée par des places fortes, et située sur le flanc des lignes d'invasion de son adversaire. Si son état-major a nié le fait plus tard et l'a attribué à des pensées politiques, ce fut pour laisser aux Prussiens tout l'odieux de la guerre.

On sait que la défaite fut la conséquence de ce système.

2° Concentration des armées allemandes en 1870.

En 1870, la concentration des armées prussiennes fut plus simple et plus facile, quoique le chiffre de leurs effectifs fût beaucoup plus élevé.

Cela tenait à diverses causes : d'abord aux améliorations réalisées depuis 1866, ensuite à la netteté de la situation.

Le service des transports en chemin de fer avait été l'objet de nombreux perfectionnements, et, lorsque la guerre éclata, il put fonctionner dans des conditions avantageuses.

Tous les mouvements étaient préparés d'avance. Le premier jour de la mobilisation fut fixé au 16 juillet 1870; le 17, les différents tableaux de marche furent envoyés aux corps d'armée.

Peu de jours après, on rassembla des vivres pour six semaines près de la zone de concentration. Il ne resta plus qu'à assurer la sécurité des prochains débarquements de troupes. Or, on ne pouvait songer à envoyer à la frontière des masses assez fortes pour en interdire l'accès.

Surveillance de la frontière par un rideau défensif. — Il fallait simplement la surveiller avec soin, et montrer assez de monde pour la faire respecter. C'était d'autant plus nécessaire, qu'on s'attendait à voir notre armée prendre l'offensive. Dans ce but, les garnisons des provinces Rhénanes et du Palatinat furent portées le plus tôt possible à l'effectif de guerre et chargées d'observer tous nos mouvements par des reconnaissances exécutées dans toutes les directions.

C'est ainsi que les provinces Rhénanes furent surveillées de Trèves à Bliescastel, du 16 au 25 juillet, sur une étendue de 68 kilomètres, par trois régiments d'infanterie et deux de cavalerie, comptant environ 10,600 hommes.

A partir du 25 juillet, il y eut un régiment de cavalerie de plus.

Dans le Palatinat, la frontière fut protégée, du 16 au 19 juillet, de Hambourg à Lauterbourg, sur une longueur de 72 kilomètres, par trois bataillons et cinq escadrons (six à partir du 22 juillet), soutenus en arrière par une brigade d'infanterie et par des détachements d'armes spéciales en station à Landau et Germersheim, soit environ 10,000 hommes.

Ainsi, jusqu'au 23 juillet, un rideau défensif d'environ seize bataillons et quatorze escadrons de cavalerie suffit à couvrir une étendue de 140 kilomètres de frontière.

Il est vrai que cette zone ne fut l'objet d'aucune agression.

A partir du 23 juillet, huitième jour de la mobilisation, la situation se modifia. Il y avait déjà dans le Palatinat une division d'infanterie au complet, la 4e division bavaroise, et, sur la rive droite, la division badoise avec dix-huit escadrons prêts à la soutenir.

En outre, à cette date, les premières mobilisations étaient terminées.

Transport des armées prussiennes. — On apprit alors

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

la composition de notre armée et l'emplacement de nos corps sur la frontière. En les voyant se rassembler ainsi sans attendre l'arrivée de leurs réserves, le grand état-major prussien crut plus que jamais à une offensive de notre part, destinée à empêcher la concentration des forces allemandes.

Il fallait donc couvrir d'abord le débarquement des troupes et leur déploiement stratégique.

Pour la Ire armée, il n'y avait rien à craindre. Ses corps arrivaient par étapes le long de la frontière neutre du Luxembourg, qui les abritait. Si notre offensive se dessinait, ils étaient toujours en mesure de s'arrêter à temps. Il en était de même pour la IIIe armée. Elle n'avait rien à craindre du groupe relativement faible qui occupait la basse Alsace. Cependant, sa proximité de la frontière lui imposait une concentration très resserrée.

La IIe armée, au contraire, pouvait être assaillie par les masses que nous rassemblions en Lorraine et être réduite à la défensive. L'état-major prussien admit cette hypothèse pendant le peu de jours que dura son incertitude sur nos mouvements.

Par suite, il résolut :

1° De ne pas débarquer les corps d'armée trop près de la frontière;

2° D'effectuer leur débarquement en arrière d'une ligne de défense;

3° De ne faire ensuite marcher cette armée en avant que concentrée, avec ses corps prêts à combattre.

La ligne du Rhin, à six marches de la frontière, fut choisie comme ligne des points de débarquement.

Les ordres furent donnés en conséquence, et, dès le 24 juillet, les transports commencèrent.

Les détails de ce rapide déplacement d'un demi-million d'hommes, de 150,000 chevaux, de 12,000 bouches à feu et de l'énorme matériel qu'ils exigeaient, sont connus. Il est inutile d'y revenir. Il suffit de rappeler que ce mouvement fut terminé à la date prescrite, le 5 août, par conséquent en treize jours. Le transport d'un corps d'armée, à raison de douze trains par jour sur les lignes à une voie et de dix-huit trains sur les lignes à deux voies, n'exigea, comme on l'avait prévu, qu'une durée de trois jours et demi à cinq jours et demi.

Déploiement stratégique. — Les ordres pour le déploiement stratégique furent donnés le 23 juillet et communiqués à tous les commandants de corps d'armée.

D'après ces ordres, la Ire armée devait être concentrée, le 2 août, de Trèves à Hermeskeil.

La IIe armée, le 5 août, de Bingen à Mannheim.

Enfin, la IIIe armée, le 3 août, de Landau à Carlsruhe.

Ces mouvements s'effectuèrent à peu près comme ils avaient été prescrits et donnèrent les résultats suivants :

Ire armée (2 corps). Le VIIe corps, débarqué à Aix-la-Chapelle et à Call les 26 et 27 juillet, se rendit, en six étapes en moyenne, sur sa zone de concentration. Le VIIIe corps, mobilisé sur place, se rassembla par étapes.

La Ire armée, forte alors de 60,000 hommes, fut concentrée le 1er août, sur la ligne Trèves-Birkenfeld, sur un front de 48 kilomètres. Ses détachements occupaient la ligne de la Sarre, de son confluent à Sarrebruck, et ses principaux passages.

IIe armée. Cette armée exécuta ses débarquements sur une position défensive, en attendant de plus amples renseignements sur nos projets.

Elle avait quatre corps d'armée qui furent transportés, l'un derrière l'autre, sur deux voies ferrées seulement, et qui furent cantonnés autour des villes où ils avaient débarqué. Aucun de ces corps n'avait eu d'étapes à faire. Pour cette armée, la situation générale se modifia avant la fin des transports. Dès le 28 juillet, les chefs de l'armée allemande savaient qu'ils n'avaient pas à craindre notre offensive. Dès lors, les corps déjà débarqués et les deux

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

divisions de cavalerie de la IIe armée furent portés en avant sur la rive gauche du Rhin. Il en résulta que le premier déploiement stratégique s'acheva dans des conditions particulières.

Les corps d'armée débarqués les premiers marchèrent vers la frontière ennemie et dégagèrent le terrain, pendant que les transports s'achevaient. Les points de débarquement furent rapprochés de la frontière par un ordre du commandant en chef, et les trains qui, primitivement, avaient été arrêtés sur le Rhin, continuèrent leur marche jusque dans le Palatinat.

Le 1er août, cette armée était établie sur la ligne Fürfeld-Hochspeyer, sur un front de 45 kilomètres, avec deux corps en première ligne, couverts par deux divisions de cavalerie. Ces deux corps tenaient chacun une des grandes routes qui conduisaient sur notre territoire et qui devaient, avec les communications voisines, former la ligne d'opérations. Chacune d'elles était doublée d'une voie ferrée. Les autres corps, encore incomplets pour la plupart, étaient échelonnés en arrière, à des distances qui variaient de 29 à 45 kilomètres.

Quant à la IIIe armée, elle avait déjà, à la même date, 116 bataillons, 86 escadrons et 300 bouches à feu concentrés de Bergzabern à Carlsruhe, sur un front de 39 kilomètres. Sa future ligne d'opérations, dirigée dans la plaine du Rhin, entre les Vosges et le fleuve, était marquée par deux routes principales : celle de Landau à Strasbourg, par Wissembourg, Soultz et Haguenau; celle de Germersheim à Strasbourg, par Lauterbourg et Seltz.

La première, la plus importante, était doublée d'une voie ferrée. Son débouché au delà de notre frontière était occupé à Bergzabern, à 7 kilomètres de Wissembourg, par une division d'infanterie qui était soutenue elle-même par un corps d'armée cantonné à Landau, à 13 kilomètres en arrière.

La deuxième route était occupée par une brigade, à

Rheinzabern, et par un corps d'armée en arrière, à Germersheim.

Ces deux chaussées étaient couvertes par des avant-postes jusqu'à la frontière; tous les passages importants sur les flancs étaient gardés, et la liaison était établie sur la droite, avec l'armée voisine.

En prévision d'un mouvement offensif de nos corps d'Alsace, des ordres furent donnés pour un rassemblement immédiat sur une position choisie. Les forces cantonnées sur la rive gauche du Rhin pouvaient être réunies en une demi-journée.

A la date du 1er août 1870, les transports des armées allemandes n'étaient pas achevés et, cependant, le déploiement stratégique de leurs masses pouvait être considéré comme terminé.

C'était le moment où, tout en achevant leurs débarquements, ces armées commençaient leurs premiers mouvements offensifs, en vue de l'attaque de la frontière.

En résumé, à la date indiquée, le groupe des trois armées allemandes présentait, sur sa base d'opérations, la formation suivante :

Sur chaque aile, une armée poussée jusqu'à la frontière ennemie constituait un échelon avancé. Au centre, l'armée principale, à une distance moyenne de deux marches, formait un deuxième échelon. Ces masses occupaient en force les lignes ferrées et les routes qui conduisaient sur notre territoire. Les armées des ailes avaient chacune leurs flancs extérieurs appuyés à une ligne de défense : la Moselle au nord et le Rhin à l'est. Celle de gauche possédait, en outre, deux places fortes sur sa base. Les corps d'armée étaient placés en échelons et assez concentrés pour pouvoir être réunis en un jour, quoi qu'il n'existât plus de motifs de supposer un mouvement offensif de notre part.

Enfin, les échelons des corps d'armée étaient établis sur des points où ils tenaient les principales communications.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

§ 4. — ATTAQUE DES FRONTIÈRES.

I. — Caractère de cette opération.

Avant l'invention des chemins de fer, quand une guerre éclatait, les premières rencontres avaient lieu n'importe où. Le belligérant dont les forces étaient prêtes entrait en action aussitôt, pénétrait sur le territoire ennemi, gagnait les positions les plus favorables, et allait parfois ainsi jusqu'au cœur du pays avant de livrer bataille. En tout cas, les différences de préparation entre deux armées opposées étaient souvent très grandes, et les masses ne pouvaient se diriger l'une contre l'autre, que par étapes. Par conséquent, entre le début de l'offensive et les premiers engagements, il y avait de longues marches qui exigeaient plusieurs jours. Aujourd'hui, il n'en est plus ainsi. Les réseaux ferrés de chaque pays déversent, en quelques heures, sur les frontières, des unités tactiques prêtes à combattre. La durée des concentrations est à peu près la même de part et d'autre, et les zones sur lesquelles elles s'effectuent, sont rapprochées.

Il en résulte que les premiers chocs auront généralement lieu sur les frontières. Le premier acte d'une armée qui prend l'offensive sera donc désormais nettement défini : ce sera *l'attaque de la frontière*.

Parfois, il s'effectuera dès la première ou la seconde marche, comme en Alsace, en 1870. Dans d'autres circonstances, l'assaillant aura peut-être trois ou quatre étapes à faire avant d'en venir aux mains. Mais dès les premiers mouvements, il sera en contact avec l'adversaire, et la rencontre aura toujours lieu sur la limite du territoire des belligérants.

Les premiers succès seront nécessairement le résultat des dispositions prises à ce moment, au double point de vue stratégique et tactique. Leurs conséquences influeront

sur le reste de la guerre d'une manière si puissante, qu'il est indispensable de chercher s'il n'y a pas, en pareil cas, comme dans toutes les opérations de guerre, des règles à suivre et des principes à observer.

II. — Exploration des zones frontières.

On a vu que, pour réussir, le déploiement stratégique d'une armée devait s'effectuer à une certaine distance de la frontière et être couvert par les divisions de cavalerie indépendantes.

Celles-ci doivent donc empêcher toute patrouille, toute reconnaissance, de percer la ligne qu'elles forment. Pour cela, il leur faut d'abord savoir où est l'ennemi, c'est-à-dire résoudre ce problème qui se présente chaque jour, à toute heure, dans toute circonstance et « sans la solution « duquel un général en chef ne peut que s'agiter dans le « vide. Il est alors comme une âme en peine, comme un « corps aveugle qui ne sait où porter ses pas, qui avance « d'un côté pour reculer de l'autre, qui use ses forces dans « des tentatives impuissantes, dans une hésitation in- « quiète, jusqu'au moment où le premier obus de l'en- « nemi vient lui apprendre que ce dernier a su voir clair « et prendre l'offensive (1) ».

Il faut en conclure que *le premier acte de toute armée qui entre en opérations est d'envoyer sa cavalerie en exploration.*

Celle-ci doit explorer et couvrir. Mais les renseignements ne s'obtiennent pas seulement par la cavalerie. Les habitants, les journaux, les agents secrets sont autant de sources d'informations. On croit même volontiers que ce sont les meilleures. C'est un tort. Une armée en campagne, une armée qui a pris l'offensive surtout, ne doit

(1) Von der Goltz.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

compter, pour s'éclairer, que sur sa cavalerie. De là l'intérêt qui s'attache, pour cette arme, à une forte instruction du temps de paix et à une solide organisation.

Quant aux limites de la zone d'exploration, elles seront au début assez restreintes. Le plus souvent elles ne dépasseront pas la frontière; l'ennemi est, en effet, forcé de défendre aussi son territoire. Il cherchera donc à se renseigner de son côté, et, par conséquent, à pousser au loin de nombreux escadrons pour reconnaître les points de concentration de son adversaire. En pareil cas, il arrivera souvent que la zone d'exploration ne s'étendra pas au delà d'une journée de marche. Mais, en principe, elle devra être poussée aussi loin que possible. Plus elle ira loin, plus la sécurité de l'armée sera grande; car elle aura alors plus de temps pour se concentrer en cas d'attaque, plus d'espace pour se mouvoir, plus de localités pour cantonner et plus de ressources pour se nourrir.

Il résulte de ces considérations, que très probablement les premières rencontres entre les belligérants seront des chocs de cavalerie et de petites unités.

Dans ces chocs, le succès sera dû parfois à la supériorité de la masse unie à la vitesse, mais plus souvent à l'audace du chef, à son habileté tactique, et aux qualités spéciales qu'il aura su acquérir.

Ce service d'exploration sera naturellement dirigé sur les routes qui débouchent sur le front de l'armée et sur ses flancs. Mais il se peut qu'il ne suffise pas à renseigner le général en chef. On se verra alors forcé de lancer en avant des patrouilles d'officiers qui auront mission de pénétrer au delà du rideau de cavalerie ennemie pour chercher à découvrir les mouvements des masses, leur force et leurs positions.

Les guerres de 1866 et de 1870 nous offrent des exemples d'entreprises de ce genre.

Le développement du rideau de cavalerie dépendra de l'étendue du déploiement stratégique de l'armée, et la

distance à laquelle il sera poussé variera suivant les emplacements de l'armée opposée.

D'une façon générale, ce sera le moment de se rappeler que les premières rencontres, même les plus insignifiantes, ont sur les troupes un effet moral considérable.

Il faudra donc avoir autant que possible au début, même dans les engagements de cavalerie, la supériorité numérique.

Par conséquent, les premières reconnaissances sur les zones frontières devront être exécutées par des unités assez fortes.

Le nombre des divisions de cavalerie, dont pourra disposer une armée, aura nécessairement sur ces dispositions et sur leurs résultats une influence directe.

Dans les armées étrangères, et surtout en Allemagne, on est pénétré de cette vérité. Les Prussiens doivent leurs convictions à cet égard au roi Frédéric II. Pour eux, un chef d'armée qui n'a pas dans sa main une cavalerie forte et exercée ne peut ni se mouvoir d'une façon rationnelle, ni prétendre au succès.

« De bons renseignements, disait Frédéric II, assurent « une grande supériorité. Si l'on connaissait à chaque « instant la situation de l'ennemi, on serait sûr, même « avec une armée inférieure, d'être partout plus fort que « lui » (1).

Ce ne sera donc qu'après avoir pris ces premières informations sur les projets de l'adversaire, qu'un chef d'armée pourra diriger ses masses sur la frontière ennemie. Ses mouvements se ressentiront alors de la période d'incertitude dans laquelle il se trouve et qu'il lui faudra généralement subir.

Il en résulte qu'au début d'une campagne, lorsque la concentration sera terminée et qu'il faudra se porter vers l'adversaire, les premières marches auront presque tou-

(1) Frédéric le Grand, *Principes généraux de la guerre* (1753).

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

jours un caractère de prudence. Elles méritent d'autant plus d'attention, que les premiers succès ou les premiers revers seront ordinairement le résultat des dispositions prises à cette heure d'hésitation, et qu'ils exercent une grande influence sur le reste de la campagne.

A cet égard, les meilleurs renseignements nous sont fournis par les dernières guerres.

III. — Attaque de la frontière de Bohême en 1866.

On a déjà vu qu'en 1866 la concentration des armées prussiennes dut se ressentir des circonstances et des difficultés politiques au milieu desquelles elle s'accomplissait.

Mais, le 14 juin, la situation s'éclaircit. On fut fixé sur l'attitude des différents adversaires ; on sut à Berlin qu'on pourrait prendre l'offensive, et on ordonna aux armées d'occuper leurs derniers points de concentration.

Après ces mouvements, qui furent terminés le 18 juin et qui précédèrent les hostilités, la Ire armée, l'armée de l'Elbe et la IIe armée étaient rassemblées autour de Gorlitz, de Torgau et de Neisse, où se trouvaient leurs quartiers généraux. Ces trois points n'étaient qu'à deux marches des frontières ennemies.

Les éclaireurs de cavalerie avaient été poussés jusqu'à la limite du territoire, et les différents corps occupaient en force les différentes routes qui conduisaient en Moravie ou en Bohème. Il ne restait plus qu'à attaquer la frontière.

L'ordre en fut donné le 22 juin. On ignorait si elle serait défendue ; mais on le supposait, au moins pour la IIe armée, qui était la moins forte et qui avait à franchir des défilés dangereux.

En conséquence, l'opération commença par la Ire armée et par l'armée de l'Elbe. Elle donna lieu, comme on le sait, à des combats meurtriers dont les résultats eurent sur l'issue de la campagne une influence décisive.

Il serait trop long de les raconter en détail, et il suffira sans doute de les avoir signalés pour en faire saisir la portée.

Les événements de 1870 contiennent à cet égard des leçons d'expérience qui ont pour nous un intérêt plus direct. Il conviendra donc de les étudier avec tous les développements qu'ils comportent.

IV. — Attaque de la frontière d'Alsace en 1870.

1° Dispositions prises par l'armée allemande.

Au mois de juillet 1870, la IIIe armée allemande avait opéré sa concentration sur la ligne Landau-Carlsruhe, séparée en deux par le Rhin. Le grand quartier général savait d'ailleurs que nous ne songions nullement à prendre l'offensive par la basse Alsace. Il n'avait donc pas hésité à effectuer ses rassemblements à une demi-journée de marche de la Lauter. Mais, le 28 juillet, certain désormais de sa supériorité numérique et voyant que nous avions laissé passer le moment d'agir, il résolut de porter ses troupes en avant et d'attaquer notre frontière.

Le 30, un télégramme du maréchal de Moltke transmit cet ordre au commandant en chef de la IIIe armée, en ces termes :

« Sa Majesté considère comme opportun, qu'aussitôt « que la IIIe armée aura été ralliée par la division badoise « et la division wurtembergeoise, elle s'avance vers le sud « par la rive gauche du Rhin, pour chercher l'ennemi et « l'attaquer. De cette façon, on empêchera l'établisse- « ment de ponts au sud de Lauterbourg et on protégera « de la manière la plus efficace toute l'Allemagne du « Sud (1).

« Signé : De Moltke. »

(1) *Guerre franco-allemande,* livraison I.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Cet ordre ne fut pas exécuté de suite, parce que le prince royal n'avait pas ses trains au complet. Mais trois jours plus tard, le 2 août, son armée était prête, et, en prévision d'une offensive à laquelle nous étions loin de songer, il fit d'abord resserrer ses cantonnements.

A la suite de ces dispositions, cette armée occupait, le 3, les positions suivantes :

La 4e division bavaroise à Bergzabern, à 7 kilomètres de notre frontière. Le reste du IIe corps bavarois en arrière, à Germersheim.

Le Ve corps à Billigheim, à 8 kilomètres 500 en arrière de Bergzabern.

Le XIe à Rohrbach, à la même distance.

Le Ier bavarois à Lingenfeld.

La division badoise à Hogenbach, à 7 kilomètres de la frontière.

La division wurtembergeoise à Knielingen, sur la rive droite du Rhin, près de Maxau.

La 4e division de cavalerie à Offenbach, près de Landau, en arrière du front.

Les avant-postes de cette armée s'étendaient de Schweigen à Scheidt et Minfeld, puis de Buchelberg à Neubourg.

Ils étaient ainsi, ceux de Schweigen, à 1,400 mètres des maisons de Wissembourg, et ceux de Neubourg à 1,500 mètres de la frontière.

Le front de la IIIe armée ne dépassait pas 21 kilomètres. Elle était concentrée sur une profondeur de 9 à 10 kilomètres, moins d'une demi-journée de marche, tenant, par une division, chacune des grandes routes qui conduisent du Palatinat en Alsace.

Résolu à franchir notre frontière le lendemain 4 août, et à prendre une vigoureuse offensive, le chef de la

IIIe armée envoya à ses corps d'armée le remarquable ordre de marche qui suit :

Quartier général de Landau, le 3 août.

« Mon intention est de porter demain l'armée jusque « sur la Lauter et de franchir cette rivière avec les troupes « avancées.

« A cet effet, on traversera le Bien-Wald par quatre « routes. L'ennemi devra être refoulé partout où on le « trouvera. Les diverses colonnes marcheront dans l'ordre « ci-après :

« 1. La division bavaroise Bothmer, formant l'avant-« garde, se dirigera sur Wissembourg et cherchera à s'en « emparer. Un détachement suffisant flanquera sa droite « par Bollenborn et Bobenthal. La division quittera ses « bivouacs à six heures du matin.

« 2. Le reste du corps Hartmann, y compris la division « Walther, rompra à quatre heures et viendra sur Ober-« Otterbach, en contournant Landau par Impflingen et « Bergzabern.

« Les trains de ce corps se porteront, dans le courant « de la matinée, jusqu'à Appenhofen.

« 3. La 4e division de cavalerie sera réunie au sud de « Morlheim pour six heures du matin et marchera par « Insheim, Rohrbach, Billigheim, Barbelroth et Capellen « jusqu'à l'Otterbach, à 4,000 pas à l'est d'Ober-Otter-« bach.

« 4. Le Ve corps partira à quatre heures du matin de « ses bivouacs de Billigheim, et viendra, par Barbelroth « et Nieder-Otterbach, sur Gross-Steinfeld et Kaps-« weyer.

« Il aura son avant-garde particulière qui poussera au « delà de la Lauter et placera ses avant-postes sur les

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

« hauteurs de l'autre rive. Les trains resteront à Billi-
« gheim.

« 5. Le XIe corps quittera Rohrbach à quatre heures du
« matin et se dirigera, à travers le Bien-Wald, par Stein-
« weiler, Winden et Scheidt, sur les « Bienwalds-Hütte ».
« Il aura son avant-garde particulière, qui poussera au
« delà de la Lauter et placera ses avant-postes sur les
« hauteurs de l'autre rive. Les trains demeureront à Rohr-
« bach.

« 6. Le corps Werder marchera sur Lauterbourg, par
« la grande route. Il cherchera à se rendre maître de cette
« localité et établira des avant-postes sur la rive droite.
« Les trains demeureront à Hagenbach.

« 7. Le corps von der Tann quittera ses bivouacs à
« quatre heures du matin, et, suivant la grande route,
« viendra par Rülzheim sur Langenkandel, où il bivoua-
« quera à l'ouest de la ville. Les trains resteront à Rhein-
« zabern. Le quartier général du corps d'armée se trans-
« portera à Langenkandel.

« 8. Je me tiendrai dans la matinée sur les hauteurs,
« entre Kapsweyer et Schweigen, et j'établirai probable-
« ment mon quartier général à Nieder-Otterbach.

« Signé : FRÉDÉRIC-GUILLAUME,

« Prince royal. »

2° Dispositions prises par l'armée française.

Tandis que cette offensive se préparait, nous étions encore dans la période d'organisation.

Le 1er août, dans une lettre au général Dejean, alors ministre de la guerre, le maréchal Lebœuf, major général, avait exprimé l'intention de l'empereur de porter au plus tôt notre 7e corps (Douay) vers la basse Alsace, avec le 1er (Mac-Mahon), qui aurait été dirigé de Strasbourg sur Haguenau.

Le maréchal de Mac-Mahon, prévenu de ces projets et préoccupé des demandes réitérées de la municipalité de Wissembourg, au sujet des incursions des patrouilles bavaroises, se décida à modifier l'emplacement de ses troupes.

Il donna, en conséquence, le 2 août, l'ordre suivant :

« Au quartier général, à Strasbourg, le 2 août 1870.

« La 1re division quittera ses positions le 4 au matin,
« pour aller s'établir à Lembach, où se trouve l'état-major
« de la division; elle aura un régiment à Nothweiler, un
« bataillon à Obersteinbach et un régiment à Climbach.
« Il y aura à Lembach une brigade, le bataillon de chas-
« seurs, l'artillerie et le génie. Le général Ducrot donnera
« les ordres de détails pour les emplacements des troupes
« de toutes armes. Il aura sous ses ordres la 2e division
« d'infanterie, qui aura sa droite à Altenstadt et occupera
« Wissembourg, où se trouve l'état-major de la division,
« Weiler et les positions environnantes, ainsi que le col
« du Pigeonnier, par lequel elle se reliera avec la 1re divi-
« sion. La 1re brigade de cavalerie, composée des 3e hus-
« sards et 11e chasseurs, s'établira le même jour au Geiss-
« berg, de façon à se relier avec la 2e division d'infanterie
« et à l'éclairer sur sa droite jusqu'à Schleithal. Le général
« de Septeuil recevra les instructions du général Ducrot
« sur l'emplacement que chaque corps doit occuper et sur
« le rôle qu'il devra jouer. Le général Ducrot, connaissant
« le terrain de Wissembourg et des environs, se chargera
« d'indiquer les emplacements à assigner aux divers corps
« de la division Douay. »

« Le maréchal commandant le 1er corps,

« P. O. Le général chef d'état-major,

« Signé : COLSON. »

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Cet ordre fut complété par les instructions suivantes, que le général Ducrot adressa, le 3 août, au général Abel Douay :

1er CORPS D'ARMÉE. — 1re DIVISION (CABINET DU GÉNÉRAL).

« Reichshoffen, le 3 août 1870.

Instructions du général Ducrot, le 3 août. — « Ainsi « que vous en avez reçu l'ordre de Son Excellence le « Maréchal, vous vous porterez sur Wissembourg avec « votre division, le 3e hussards et deux escadrons du « 11e chasseurs. Vous établirez votre 1re brigade sur le « plateau du Geissberg; la 2e, à gauche, sur le plateau « du Vogelsberg, occupant ainsi la ligne des crêtes qui, « par la route de Wissembourg à Bitche, se relie avec le « col du Pigeonnier; la cavalerie et l'artillerie sur le ver- « sant sud-ouest du mouvement de terrain. Je pense, d'ail- « leurs, qu'il sera facile de défiler vos troupes. Vous ferez « entrer ce soir même un bataillon dans Wissembourg. « Demain, de bonne heure, vous enverrez un régiment « de la 2e brigade relever le 96e dans la position qu'il « occupe entre Climbach, le Pigeonnier et Pfaffenschlick; « le 96e se portera en avant, dans la direction de Noth- « weiler; un de ses avant-postes sera établi à Durremberg, « se reliant ainsi à la gauche de votre division vers Clim- « bach; ma gauche sera à Obersteinbach, où elle se reliera « avec la droite du Ve corps, à Hulzelhof. Mon quartier « général et le gros de ma division seront à Lembach; « vous pouvez établir votre quartier général soit au Geiss- « berg, soit à Oberhoffen, soit à Roth. La brigade de « cavalerie est placée sous vos ordres immédiats, et vous « l'utiliserez pour vous éclairer, soit en avant de Wis- « sembourg, soit à droite, dans la direction de Lauter- « bourg. »

En même temps, la 3e division (général Raoult) devait

se porter le 3 de Strasbourg à Haguenau, le 4 à Reichshoffen et être remplacée à Haguenau par la 4e division (de Lartigue), alors à Strasbourg. Le 7e corps devait diriger sa 1re division (général Conseil-Dumesnil) par les voies ferrées, de Colmar sur Strasbourg, pendant que son artillerie la suivait par étapes.

Sur une nouvelle lettre du sous-préfet de Wissembourg, le maréchal de Mac-Mahon ordonna au général Douay d'exécuter, le 3, le mouvement qui avait été prescrit pour le 4.

Cette marche de 27 kilomètres, faite par une journée chaude, exigea un repos de trois heures à Soultz, et fatigua les soldats.

On ne soupçonnait pas le voisinage de l'ennemi, car la brigade de cavalerie qui accompagnait la 2e division avait été laissée à la gauche de la colonne.

On arriva à l'entrée de la nuit, et les troupes prirent immédiatement les positions qui leur avaient été indiquées.

Le 2e bataillon du 74e (commandant Liaud) fut envoyé à Wissembourg.

Le 78e fut désigné pour aller, au point du jour, relever le 96e au col du Pigeonnier.

Le commandant Liaud établit deux compagnies en grand'garde sur la partie nord du rempart de Wissembourg.

Le 3, au soir, nos forces étaient donc réparties comme il suit :

1er corps d'armée (Mac-Mahon).

1re division (Ducrot) à Reichshoffen;
2e division (Douay) à Wissembourg;
3e division (Raoult) à Haguenau;
4e division (Lartigue) à Strasbourg;
Brigade de cavalerie (Nansouty) à Seltz, à 10 kilomètres de Lauterbourg;

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Brigade de cavalerie (Michel) à Brumath;

1re division (Conseil-Dumesnil) du 7e corps, en route de Colmar sur Strasbourg.

En résumé, les positions respectives des belligérants étaient les suivantes :

En face de notre frontière, une armée de 170,000 hommes (le VIe corps et la 2e division de cavalerie n'avaient pas encore rejoint) concentrée, prête à combattre, ses avant-postes à 1,500 mètres de notre territoire, bien renseignée par sa cavalerie, au courant de notre infériorité numérique et de l'impossibilité où nous étions d'agir efficacement, en état, le lendemain, de prendre résolument l'initiative des mouvements.

De notre côté, une division de 6,600 rationnaires, ignorant la présence de l'ennemi, ne se doutant pas de ses projets, convaincue qu'elle n'avait qu'une mission de surveillance, et gardée seulement par deux ou trois grand' gardes d'infanterie, tandis que la cavalerie dont elle disposait bivouaquait sur ses derrières.

Quant aux secours qu'elle pouvait attendre des autres fractions du corps d'armée, ils étaient nuls. La plus rapprochée, la division Ducrot, était à 25 kilomètres, une journée de marche. Elle ne pouvait donc arriver à temps pour l'empêcher d'être écrasée par des forces supérieures.

3° Combat de Wissembourg (4 août 1870).

Préliminaires du combat. — Le matin du 4, les Allemands commencèrent à exécuter l'ordre donné la veille. Le départ eut lieu aux heures prescrites; chaque grande unité prenant sa formation de marche en prévision d'une rencontre avec l'ennemi et la 4e division bavaroise se couvrant sur son flanc droit par un détachement. (V. *planche XXIII.*)

A Wissembourg, dès son arrivée, le général Douay avait été prévenu de la présence de forts rassemblements au nord de la Lauter.

Il en avait conclu que les Prussiens préparaient une reconnaissance offensive, et qu'il lui suffirait de s'éclairer sur son front, le lendemain, pour être fixé.

Le 4, en effet, il dirigea sur la frontière, au point du jour, deux escadrons du 11e chasseurs, appuyés par un bataillon et une section d'artillerie. Ils étaient chargés de reconnaître le terrain au delà de Wissembourg.

Ces escadrons laissèrent l'infanterie et l'artillerie en position, s'avancèrent sur la ville, la contournèrent sans y entrer, gagnèrent la frontière par la route de Landau, suivant cette route pendant quelque temps, se portèrent ensuite sur celle de Spire et revinrent au camp à sept heures et demie sans avoir rencontré l'ennemi.

Le rapport du chef de cette troupe dit que « la reconnaissance dépassa la frontière de quelques kilomètres et « ne vit que quelques tirailleurs ennemis ».

Tout porte à croire que cette exploration s'étendit surtout dans la direction de Spire, ce qui l'empêcha de rencontrer les avant-postes bavarois qui étaient à Schweigen, à 1,500 mètres de Wissembourg.

De très bonne heure, le 4, le maréchal avait été prévenu par l'Empereur qu'il serait attaqué le jour même. Il adressa aussitôt au général Douay la dépêche suivante, qui lui parvint au moment où la reconnaissance du 11e chasseurs rentrait au bivouac :

4 août, Strasbourg, 3 h. 27 matin
(expédiée à 6 heures).

« Avez-vous ce matin quelques renseignements vous « faisant croire à un rassemblement nombreux devant « vous?

« Répondez immédiatement. Tenez-vous sur vos gardes,

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

« prêt à vous rallier, si vous étiez attaqué par des forces « très supérieures, au général Ducrot, par le Pigeonnier.

« Faites prévenir le général Ducrot, en route pour Lem- « bach, d'être également sur ses gardes.

« Signé : MAC-MAHON. »

A ce moment, le rapport des escadrons du 11e chasseurs avait convaincu le général Douay qu'il n'avait rien à craindre. Aussi donna-t-il à ses généraux de brigade un ordre ainsi conçu :

« Dans le cas peu probable d'un mouvement de concen- « tration sur la division Ducrot, le mouvement commen- « cera par la 2e brigade. Elle suivra les crêtes pour « aboutir à la route de Wissembourg à Bitche, en passant « ainsi par le bas de la montagne du Pigeonnier et le vil- « lage de Climbach.

« Le quartier général du général Ducrot est à Lem- « bach.

« Le 96e couvre la gauche de la 2e division dans la « direction de Nothweiler, à l'extrême frontière. »

Quelques instants après 8 heures, des coups de canon partis de Schweigen annonçaient l'approche de l'ennemi. Une batterie bavaroise venait d'ouvrir le feu sur la ville de Wissembourg.

Développement du combat. — Une vive fusillade éclata aussitôt sur les remparts, d'où le bataillon Liaud tirait sur l'avant-garde du général Bothmer.

Au camp, on fut surpris de cette attaque, nul ne l'attendait. Les corps avaient envoyé en corvée, à Wissembourg, des hommes qui durent se hâter de regagner leurs compagnies.

Le général Pellé, commandant la 1re brigade, était réduit de 7 bataillons à 3. Il avait un régiment au col du Pigeonnier, à 4 kilomètres du théâtre de l'engagement,

et un bataillon de chasseurs à Seltz, à 20 kilomètres de Wissembourg. Ce dernier était détaché auprès de la brigade Nansouty, avec un bataillon du 50e de ligne. Néanmoins le général Pellé se porta immédiatement aux abords de la ville avec le 1er tirailleurs algériens, qui engagea aussitôt le combat et le soutint avec une énergie extrême contre toute la division Bothmer. Une batterie d'abord, puis deux, répondirent aux pièces bavaroises. Nous étions alors 2,700 contre 12,000. Malgré cette disproportion, la vigueur du 1er tirailleurs arrêta l'ennemi.

Vers dix heures, le détachement de droite de la division Bothmer, arrivé sur la Lauter, se rabattit sur Wissembourg, prenant nos troupes sur leur flanc gauche.

Au même instant, le XIe corps prussien arrivait à Schleithal à 6 kilomètres sur notre droite, au sud de la Lauter.

Le général Douay se rendit compte alors de la gravité de l'affaire, et fit prendre à la 2e brigade (Montmarie) ses positions de combat autour du Geissberg.

La cavalerie Septeuil fut chargée de relier les deux brigades.

Les troupes de la brigade Montmarie étaient à peine sur leurs emplacements que deux batteries du XIe corps arrivaient au point de réunion des routes de Schleithal et de Strasbourg et ouvraient sur elles un feu meurtrier. Nos deux batteries divisionnaires leur répondaient de leur mieux, partageant leurs coups entre elles et les batteries établies maintenant sur le Windhof.

La lutte se soutint avec une rare énergie, et près de la ville les coups de nos tirailleurs obligèrent la division bavaroise à attendre l'arrivée des têtes de colonne du Ve corps.

Elles se montrèrent bientôt, marchant sur Altenstadt.

Du haut du Geissberg, le général Douay suivait la marche du combat. Quand il vit les masses ennemies déboucher de tous les côtés, au nord de la Lauter, par la

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

route de Lauterbourg, par les chemins du Niederwald, par Schleithal, il comprit le danger de prolonger l'engagement.

Il envoya aussitôt au général Pellé l'ordre de battre en retraite assez lentement pour donner au commandant Liaud du 74e le temps de le rallier. Il fit prescrire à ce dernier d'évacuer Wissembourg.

Il se disposait à donner le même ordre au général Montmarie, quand il fut mortellement frappé par un éclat d'obus. Il succomba peu d'instants après.

Cet événement aggrava la situation.

Le général Pellé ne put être prévenu que vers midi. A ce moment, il était vivement pressé par les masses ennemies. Le Ve corps, passant par Altenstadt, qu'il avait trouvé inoccupé, était venu attaquer le flanc droit des tirailleurs. Le IIe bavarois avait repris son offensive, et cinq batteries placées sur le Windhof appuyaient ces mouvements. Sur d'autres parties du champ de bataille, six autres batteries nous accablaient de projectiles.

Nous résistions alors, avec douze pièces et six mitrailleuses, contre soixante-six bouches à feu.

Le 1er tirailleurs, dirigé par les commandants Sermensan, de Lammerz et de Coulanges, tenait seul tête aux troupes des deux corps d'armée qui l'entouraient.

Bientôt sa droite fut complètement débordée et sa ligne de retraite menacée.

Ce régiment avait perdu 600 hommes sur 2,200. Il était près d'être enveloppé, quand le général Pellé apprit la mort du général Douay et reçut l'ordre qu'il lui avait envoyé.

Il fit alors donner le signal de la retraite, et cette vaillante troupe fut ainsi forcée d'abandonner à l'ennemi le terrain qu'elle avait si glorieusement défendu.

Il était près d'une heure.

Les tirailleurs, quittant la vallée, se dirigèrent lentement vers le Geissberg, pendant qu'un avis était porté au

commandant du 74e à Wissembourg. Mais au même instant l'attaque se développa autour de la place. Quand le commandant Liaud voulut se retirer, il s'aperçut que l'évacuation était devenue impossible. Il dirigea alors deux compagnies sur chaque porte pour en disputer la possession aux assaillants.

Mais celle de Haguenau avait été ouverte aux Bavarois par un des leurs qui habitait la ville. Le commandant la reprit en exécutant un vigoureux retour offensif.

Pendant ce temps, celle de Landau fut emportée. Au même instant, le commandant fut blessé et forcé de remettre son commandement à un capitaine.

Chaque groupe de deux compagnies se vit alors, peu d'instants après, cerné et hors d'état de continuer la lutte. Celui de la porte de Bitche, qui résista le dernier, apprenant la retraite de la division, fut obligé de se rendre vers trois heures de l'après-midi.

500 hommes tombèrent ainsi entre les mains de l'ennemi.

Ce dernier était donc maitre de la place, et désormais la résistance allait se concentrer sur le Geissberg.

Là, le général Pellé ordonna de prendre les dispositions pour la retraite, et, ralliant les tirailleurs qui avaient repris leurs sacs, les conduisit, comme il était prescrit, vers les hauteurs du Pigeonnier.

Mais les troupes de la 2e brigade étaient déjà trop engagées pour pouvoir rompre le combat.

Les quatre bataillons qui la composaient, commandés par des chefs énergiques, allaient lutter seuls contre les masses des Ve et XIe corps. La cavalerie avait été reportée en arrière vers Riedseltz.

On résista d'abord en avant du Geissberg.

Là un bataillon du 50e, conduit par le lieutenant-colonel de la Tour-d'Auvergne, repoussa une première attaque d'une violence extrême; mais, obligés de céder aux masses compactes qui les entouraient, nos soldats se divisèrent au

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

moment même où le maréchal de Mac-Mahon, arrivé au col du Pigeonnier, faisait demander le général de Montmarie. Les débris de deux bataillons, du 50e et du 74e, s'enfermèrent dans le Geissberg, sous les ordres du commandant Cécile, du 74e. Les 3es bataillons des mêmes régiments s'établirent dans la ferme de Schafbusch, à 500 mètres à l'ouest.

Le combat devint alors acharné. Les défenseurs du Geissberg repoussèrent, par des feux nourris et deux charges à la baïonnette, les assauts répétés des Prussiens. Ceux-ci les firent alors accabler par leurs batteries. Mais la résistance continua avec une énergie suprême jusqu'à l'épuisement des munitions et jusqu'au moment où le chef qui les avait soutenus et encouragés, le commandant Cécile, tomba à son tour grièvement blessé.

A ce moment, sur les 1200 hommes que ces deux bataillons comptaient au commencement de la journée, il n'en restait plus que 200, avec quelques officiers.

Cernés de tous côtés, sans moyens de continuer la lutte, ils furent forcés de mettre bas les armes.

Le combat tirait à sa fin; nos batteries, suivant les ordres reçus, s'étaient retirées sur Kleeburg, en perdant une pièce démontée qu'on n'avait pu emmener.

Seuls les défenseurs du Schafbusch tenaient encore, sous les ordres des lieutenants-colonels Baudoin et la Tour-d'Auvergne.

Mais, après la prise du Geissberg, voyant l'ennemi déboucher sur le plateau en masses épaisses, ils exécutèrent quelques feux de salve qui l'arrêtèrent; puis, profitant de l'hésitation produite dans ses rangs par ces décharges, se retirèrent en ordre vers le bois de Bubeneich, où ils disparurent.

Les Allemands se contentèrent de lancer sur cette colonne leurs derniers obus.

Il était environ deux heures et demie; le combat était terminé, et l'ennemi hors d'état d'entamer la poursuite.

Observations. — De sept heures et demie du matin à deux heures et demie de l'après-midi, une division de 6,663 hommes et 302 officiers avait combattu contre trois corps d'armée allemands.

Elle n'avait cédé qu'après avoir perdu son chef, 2,221 hommes, dont 700 prisonniers et 89 officiers.

C'était, en tués et blessés seulement, une proportion de 23 pour 100 (1).

Elle avait mis hors de combat 1460 ennemis et 91 officiers et avait résisté pendant sept heures à l'attaque de 70,000 hommes, soutenus par 144 bouches à feu.

Elle avait donc lutté à raison d'un contre dix.

Malgré les redditions de Wissembourg et du Geissberg, ce combat était des plus honorables.

Mais la défaite n'en était pas moins un grand malheur. La confiance de nos troupes était ébranlée, celle de l'ennemi surexcitée, le prestige de nos armes profondément atteint, le sol de la patrie foulé par l'étranger.

Causes de la défaite. — Au premier moment, l'opinion publique surexcitée voulut trouver la cause de ce revers dans un manque de vigilance ou une faute stratégique.

En réalité, si la reconnaissance du matin avait été faite autrement, comme celle des Prussiens, par exemple, il n'est pas douteux que le général Douay eût été prévenu à temps de la présence des masses ennemies. Pour cela, il aurait suffi que la brigade de cavalerie dirigeât deux escadrons sur chacune des routes qui partent de Wissembourg dans la direction du nord, et que l'exploration fût poussée à sept ou huit kilomètres au plus.

Dès lors, le général Douay aurait pu se replier et éviter un désastre.

---

(1) La proportion des pertes à Marengo était de 18,6 p. 100; à Iéna, de 4 p. 100; à Eylau, de 15,8 p. 100; à la Moskowa, de 16,1 p. 100.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Sa position avancée ne l'exposait donc à un danger que s'il était mal éclairé.

Si la veille, dans sa marche sur Wissembourg, sa division avait été précédée par sa cavalerie à une demi-journée de marche, elle aurait connu la gravité de la situation dès le 3 au soir.

Si les troupes cantonnées à Seltz avaient de même assuré leur service d'exploration jusqu'à une distance de vingt kilomètres; enfin, si ces reconnaissances avaient été exécutées avec la hardiesse et la vigueur qui étaient dans les traditions de notre cavalerie, il est hors de doute que le maréchal de Mac-Mahon et le général Ducrot auraient pris les dispositions exigées par les circonstances.

La première cause de cet échec était donc *l'insuffisance du service d'exploration sur la frontière*.

C'est à ce défaut d'informations qu'il faut rapporter les autres fautes tactiques, telles que la dissémination des forces du corps d'armée et des unités de la division.

Ce combat, du reste, avait mis en relief d'autres imperfections :

1° Pendant la lutte, deux régiments, les 78e et 96e, plus de 4,000 hommes, étaient restés rassemblés à Climbach, à huit kilomètres de Wissembourg, attendant, l'arme au pied, l'ordre de marcher en avant. Cet ordre ne fut pas donné.

Dans l'armée prussienne, malgré la disproportion des forces engagées, il est probable qu'ils se seraient portés d'eux-mêmes sur le terrain de la lutte;

2° La 2e division, en prenant ses positions, le 3 au soir, ne s'était pas établie de manière à garder les points de passages de la Lauter, ce qui semblait cependant être le but de son mouvement.

Cela tenait sans doute à ce qu'on lui avait indiqué les emplacements qu'elle devait occuper. Son chef ne pouvait, par conséquent, songer à s'établir sur d'autres.

Et cependant, comme les Prussiens l'ont fait remarquer, il n'était pas possible de défendre les abords de Wissembourg sans occuper le passage d'Altenstadt, qui permettait de tourner la place à l'est;

3° La proportion d'artillerie et l'infériorité des moyens d'action de cette arme en face de l'artillerie prussienne avaient montré combien il devait lui être difficile de préparer désormais les attaques de notre infanterie;

4° D'une façon générale, il était certain qu'il y avait eu de notre part une fausse appréciation des forces allemandes, de leur nombre, de leur éducation militaire, de leur valeur comme troupes et des ressources dont elles disposaient;

5° Enfin, même en présence de bons renseignements, nous n'avions pas su discerner la portée des rassemblements ennemis et le but de leurs mouvements. L'attaque même de la frontière nous avait échappé jusqu'au moment où l'action était dans toute son intensité.

L'enseignement qui ressortait le plus clairement du combat de Wissembourg, c'est qu'il était désormais impossible à une troupe, quelle que fût sa force, de s'établir sur une position sans être éclairée au moins à une journée de marche.

En résumé, insuffisance du service d'exploration, de la proportion d'artillerie, de la puissance de nos pièces, et manque d'expérience des conditions de la guerre moderne, tels étaient les défauts que ce malheureux événement avait permis de constater.

Mais, au point de vue de l'attaque des frontières, il soulevait d'autres réflexions. La IIIe armée avait profité de la faiblesse numérique des troupes que nous avions en Alsace pour opérer sa concentration à une petite journée de marche de notre territoire. Puis, aussitôt prête, elle s'était lancée en avant. Pour elle, l'attaque de la frontière était un fait exceptionnel.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

L'adversaire avait un effectif disproportionné; les Allemands le savaient; leurs chefs n'avaient eu qu'à rassembler une masse imposante et à la mettre en marche.

A l'avenir, des circonstances aussi favorables se présenteront rarement. Et pour se rendre compte de ce que peut être désormais une attaque de frontière, il faut se reporter aux événements qui se passèrent sur la Sarre à la même époque.

V. — Attaque de la frontière de la Sarre en 1870.

1° Marche de la IIe armée Allemande en 1870, de sa zone de concentration vers la frontière.

C'est à la date du 29 juillet 1870 que le grand quartier général prussien commença à recueillir sur la situation les premiers indices qui le firent douter de notre offensive. Dès lors, sachant la IIe armée gênée dans ses cantonnements sur la rive droite du Rhin, il résolut de porter quelques-uns de ses corps en avant.

Cette armée nous représente donc le centre d'un groupe d'armées qui, rassemblé à six marches de la frontière ennemie, va s'y porter et s'attend à la rencontre des masses opposées. C'est une des conditions normales des guerres modernes.

Le 29 juillet, elle reçut, par le télégraphe, l'ordre du roi de se porter sur la rive gauche du fleuve et d'occuper la ligne Alsenz-Golheim-Grünstadt. Cette ligne avait été reconnue et semblait propre à la défensive. Elle était sur le revers est du Hardt et au débouché des routes qui le traversent. Une position défensive avait même été choisie à Marnheim. (V. *planche XXIV*.)

L'ordre prescrivait, en outre, de porter deux corps d'armée, les IIIe et IVe, qui étaient presque au complet, sur cette ligne, d'envoyer les avant-gardes au delà et de faire avancer le plus tôt possible deux autres corps,

les IXe et XIIe, afin de dégager les cantonnements en arrière.

Cet ordre s'exécuta; mais comme, avant tout, pour décider le moindre mouvement, il fallait des renseignements sur l'ennemi, on prescrivit à cette armée, le 30, de porter ses deux divisions de cavalerie le plus tôt possible le long de la frontière, sur la Sarre, par conséquent, et de la surveiller de Sarrebruck à Bitche. Le commandant en chef des armées allemandes demandait en même temps que le IXe corps arrivât en première ligne. La IIe armée se mit donc en mouvement, et son chef, pour se couvrir dans la direction de nos masses, précisa à ses deux divisions de cavalerie la mission qu'elles devaient remplir.

Il leur fut prescrit de se porter à une petite journée de marche de la frontière, c'est-à-dire à 60 kilomètres du front alors occupé par l'ennemi, de s'y établir, de faire exécuter des reconnaissances continuelles par des détachements de la force d'un escadron ou d'un régiment, de prendre le contact et surtout de le conserver.

Cet ordre devait suffire à fixer tous les mouvements de la IIe armée, dont les deux corps de tête se trouvaient, le 31 juillet, à Fürfeld et Kaiserslautern, pendant que la gauche était en arrière sur le Rhin.

Le même jour, l'exploration avait été commencée d'après les instructions reçues la veille.

Les 5e et 6e divisions de cavalerie, sous les ordres du général de Rheinbaden, formaient trois colonnes, et tenaient les deux grandes routes qui conduisaient en Lorraine, celles de Mayence et Mannheim à Sarrebruck. A droite, deux brigades marchaient par Baumholder sur Volklingen. A gauche, une brigade marchait par Kaiserslautern sur Hombourg.

Un régiment détaché se dirigea sur Pirmasens, pour relier les IIe et IIIe armées.

La plus forte colonne occupa la voie de communication principale, celle de la Nahe.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Chaque colonne des ailes devait être suivie, à une petite journée de marche, par une division d'infanterie chargée de l'appuyer.

Ce jour-là, 31 juillet, le front d'exploration des divisions de cavalerie s'étendait de Martinstein à Dürkheim, sur 63 kilomètres.

Le lendemain, 1er août, le mouvement continua, et le front d'exploration, qui était à peu près celui du front de marche de la IIe armée, se réduisit à 43 kilomètres.

Les informations parvenues au grand quartier général prouvaient de plus en plus que notre attitude était celle de la défensive. Depuis le 24 juillet, du reste, les généraux allemands connaissaient exactement la composition de notre armée, l'emplacement de nos corps et nos effectifs.

Malgré cela, la marche en avant fut des plus prudentes. On se borna à pousser les débarquements de troupes jusqu'au centre du Palatinat, à Baumholder et Kaiserslautern.

Le 2 août, le front d'exploration fut encore réduit et ne dépassa pas 35 kilomètres. Il n'était plus poussé que jusqu'à 28 kilomètres du front de marche. Ce dernier était resserré et n'atteignait pas 29 kilomètres. Les divisions de cavalerie étaient à 31 kilomètres de notre frontière.

La liaison était établie avec la Ire armée, dont les premiers corps avaient été rejoints près de Tholey, et, avec la IIIe, par l'arrivée à Pirmasens du détachement de gauche.

L'armée avait son front sur une ligne de défense, la Lauter, affluent de la Nahe.

Elle allait aborder la zone boisée du Palatinat et s'engager dans les longs défilés qu'elle forme.

Le commandement en chef était encore incomplètement renseigné sur nos intentions; il estimait que cette situation exigeait toujours une prudence extrême, et il expédia ses ordres en conséquence.

Dans le cas où elle aurait quelque indice sur un mouvement offensif de l'ennemi, la IIe armée devait se tenir, le 2 et le 3, sur la ligne Offenbach-Kaiserslautern.

Dans le cas contraire, elle devait exécuter une petite marche de 15 à 16 kilomètres, puis attendre que tous ses corps aient serré à demi-journée.

C'était une sorte de concentration pour être prêt à livrer bataille, et quoique à 48 kilomètres (2 marches) de la frontière ennemie, on crut devoir la prescrire.

A partir de ce moment, la proximité de la frontière est assez grande pour que chaque jour les nouvelles reçues sur nos mouvements servent de guide aux dispositions du prince Frédéric-Charles. Il n'y a qu'à les rappeler pour suivre les progrès de la IIe armée.

Celles du 2 témoignent simplement d'un contact plus marqué entre les avant-postes des armées françaises et allemandes.

Il n'y a toujours pas d'offensive de notre part.

Au quartier général du prince Frédéric-Charles, on en conclut qu'on pouvait exécuter la seconde partie des intentions du généralissime. On prescrivit donc, pour le lendemain, aux corps de tête, d'occuper un nouveau front en avant, et à ceux de gauche, de serrer.

On voit que, jusqu'au 3 août, la situation a été indécise. Les chefs de l'armée allemande, malgré leur connaissance exacte de nos positions, ne discernaient pas nos projets et croyaient plutôt à notre offensive.

Mais comme le but général du mouvement était de chercher la principale armée et de la battre, ils n'hésitaient pas à pousser leurs corps d'armée contre nous. Seulement ils prenaient toutes les mesures défensives que la situation comportait. Jusque-là, par conséquent, l'inconnu domine. La IIe armée exécute des marches mesurées en pressant le débarquement de ses corps et en cherchant surtout à s'éclairer. A partir du 3 août, grâce à sa cavalerie, la situation s'éclaircit.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Les mouvements accomplis dans cette journée donnent les résultats suivants :

La cavalerie s'étendait d'Eiweiler à Guichenbach, Hombourg et Einod, sur un front d'exploration de 34 kilomètres; elle était à 40 kilomètres (2 étapes) du front de marche de l'armée et très près de la position qu'on lui avait prescrit d'occuper, à une demi-journée de la frontière.

L'armée était en échelons sur deux lignes. En première ligne, deux corps : les IIIe et IVe, à Konken et Bruchmühlbach avec leurs divisions avancées. En deuxième ligne, quatre corps, les Xe, XIIe, IXe et la garde, à Fürfeld, Alzey, Grünstadt et Kaiserslautern. Pendant sa marche, la 6e division de cavalerie avait reçu avis du combat du 2 août à Sarrebruck.

Les résolutions prises à cette simple nouvelle méritent d'être rappelées. Ce renseignement semblait indiquer de notre part une démonstration offensive sur Volklingen, Sarrebruck et Sarreguemines. Ensuite la retraite de nos colonnes montrait que cette démonstration n'avait pas eu de suites. L'état-major de cette division pouvait se dire que c'était un mouvement sans portée et continuer sa marche sans s'en inquiéter. Il préféra faire mieux. Il en conclut que le renseignement n'apprenait rien d'utile, qu'il y avait lieu de s'en procurer d'autres, et que, pour cela, il fallait atteindre au plus tôt, par toutes les routes disponibles, les masses que nous avions montrées.

En conséquence, cette division s'arrêta à Klein-Ottweiler où elle se trouvait, sur la ligne Neunkirchen-Hombourg. Puis, voyant entre elle et la frontière quatre routes principales, elle lança sur chacune d'elles un escadron, qui avait pour mission de prendre le contact, de reconnaître nos forces et d'étudier nos mouvements.

Pendant ce temps, le commandant de la IIe armée était avisé à son tour du combat de Sarrebruck, par un télégramme du généralissime. Cet engagement, ainsi que nos

démonstrations de Sarreguemines et de Volklingen furent considérés comme un indice de l'offensive que nous allions prendre.

Mais tandis que des combinaisons se préparaient d'après cette hypothèse, les escadrons envoyés en reconnaissance atteignaient la frontière et attaquaient nos patrouilles. Leurs premiers rapports, transmis de suite au quartier général, précisaient les faits et suffisaient à rectifier la première impression. Ces escadrons, en poussant jusqu'au contact, avaient constaté que partout nous reculions quand on nous abordait. Ils nous faisaient même des prisonniers, qui fournirent à l'ennemi de précieux renseignements.

Le résultat de ces informations était précis : le pays était libre jusqu'à la Sarre et la Blies, mais fortement occupé au delà. Dans la soirée, un télégramme du généralissime vint confirmer ces appréciations. Il estimait que la IIe armée pouvait se déployer en avant de la zone boisée de Kaiserslautern. Il ne craignait donc plus notre attaque. Mais comme il fallait tout prévoir, il ordonna à la Ire armée de se tenir prête à protéger sur le flanc droit ce déploiement de la IIe, et à celle-ci d'occuper, au besoin, une position défensive derrière la Lauter, face à l'ouest. Dans cette situation, les deux armées auraient formé une ligne en équerre, et si l'armée française avait attaqué, elle aurait été compromise.

Le généralissime annonça en même temps l'attaque de la frontière sur la gauche, le lendemain, par la IIIe armée, et fit connaître que, selon toutes les probabilités, on pourrait prendre très prochainement une offensive générale. La première impression produite par le combat de Sarrebruck avait donc été corrigée par les reconnaissances de la cavalerie et par ce simple avis venu de tous les points du front d'exploration : *les colonnes ennemies se retirent*. C'était cette rectification qui, jointe au degré d'avancement du déploiement stratégique, avait fait prendre, pour

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

le lendemain, la résolution de l'offensive et du premier passage de la frontière. Dans cette journée du 3 août, le front de marche de la IIe armée ne dépassa pas 28 kilomètres. Elle aurait donc été déjà suffisamment concentrée pour combattre, si son deuxième échelon n'avait pas eu des corps d'armée à plus de 24 kilomètres du front. En outre, les divisions d'infanterie qui marchaient en tête étaient maintenant à plus d'une journée des divisons de cavalerie qu'elles étaient chargées de soutenir; du reste, les ordres du généralissime n'allaient pas tarder à diminuer cette profondeur.

Une particularité à noter, c'est que, par suite du resserrement du front de marche, la colonne d'exploration de droite couvrait maintenant le front de la Ire armée; ses escadrons avaient traversé la zone de ses cantonnements. Il s'était donc produit une sorte d'enchevêtrement des unités de la Ire et de la IIe armée, et, par suite, un commencement de conflit entre leurs commandants en chef. Pour le trancher, le maréchal de Moltke prit une décision indiquant nettement la route qui devait séparer les zones de marche des deux armées. Il paraît résulter de ce fait que la délimitation des zones de marche est indispensable en pareil cas.

Les mouvements exécutés le 4 août accentuèrent l'attitude offensive que la IIe armée prit résolument, à partir du jour où elle fut fixée sur notre situation.

Le front de marche ne s'étendait plus que sur 21 kilomètres, mais la profondeur était encore très grande. Les dispositifs étaient à peu près les mêmes que ceux de la veille; mais la cavalerie était arrivée à la distance qui lui avait été prescrite, à une demi-journée de la frontière. Elle allait pouvoir commencer son exploration sur une grande échelle, couvrir le réseau des routes et chemins qui conduisaient vers l'ennemi; pénétrer, grâce à notre inaction, jusqu'à nos masses, et même parvenir jusqu'à nos communications.

C'est donc surtout à partir du 4 août que le service d'exploration des 5e et 6e divisions de cavalerie mérite d'être attentivement suivi. L'aile gauche, la brigade Bredow, était à Deux-Ponts, à deux kilomètres de notre frontière. Elle envoya en exploration près de la moitié de son effectif, cinq détachements de plusieurs escadrons, qui pénétrèrent sur notre territoire entre Sarreguemines et Bitche, poussèrent jusqu'à 15 kilomètres, virent tous nos postes se replier et aperçurent ainsi nos campements de Rohrbach et de Bitche. Ce fut le renseignement transmis à ce sujet aux chefs de l'armée prussienne qui leur fit donner, le lendemain, l'ordre de nous tenir en alerte de ce côté, afin d'empêcher l'arrivée de renforts en Alsace, et qui causa l'immobilité de notre 5e corps dans la fatale journée du 6 août.

Sur le front d'exploration et sur l'aile droite, les rapports ne firent que confirmer ceux de la veille. Mais ils avaient l'avantage d'être recueillis pour ainsi dire au milieu de nos emplacements.

Une reconnaissance allemande put, en effet, s'avancer jusqu'à Emmersweiler, à trois kilomètres de Forbach et à plus de huit kilomètres en arrière des positions alors occupées à Sarrebruck par le général Frossard. La première impression de l'officier qui la commandait fut l'étonnement; il avait peine à comprendre comment il avait pu arriver jusqu'à nos campements sans avoir même été aperçu. Mais, du point où il était, il vit défiler une de nos colonnes, suivie d'un convoi de bagages, qui s'éloignait de la frontière dans la direction de Rosbruck.

Cette information, ajoutée à celles de l'aile gauche et du centre, devait nécessairement faire croire à notre retraite.

Les rapports des escadrons prussiens exprimaient, en outre, une sorte de stupéfaction sur l'immobilité de notre cavalerie et trahissaient déjà l'excès de confiance que cette attitude leur inspirait.

Ce fut la réunion de ces informations qui fixa définitive-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

ment le grand quartier général sur le caractère défensif de nos projets.

Dès lors, il prit des résolutions plus nettes.

La IIIe armée étant entrée en action à l'aile gauche, il crut devoir d'abord, avant de rien décider, attendre le résultat de son mouvement.

S'il était favorable, les Ire et IIe armées devaient marcher sur la Sarre; la IIIe armée devait ensuite venir leur donner la main et couvrir leur flanc gauche.

De la sorte, le groupe d'armées marcherait toujours concentré. Mais, pour le moment, il était clair que la IIe armée pouvait, sans craindre une attaque, se dégager de la zone des défilés boisés de Kaiserslautern et se déployer au delà.

Les ordres furent donnés dans ce sens.

Ils avaient pour but de faire exécuter, le 7, à la IIe armée, à sa sortie des défilés, un déploiement partiel qui lui permettrait à la fois de continuer sa marche vers le territoire ennemi et d'être prête à livrer bataille. Ce déploiement devait placer quatre corps d'armée en première ligne sur les quatre routes qui menaient de la ligne Neunkirchen-Deux-Ponts sur la Sarre et sur la Blies, savoir :

Neunkirchen à Sarrebruck;

Hombourg à Saint-Jean, par Saint-Ingbert;

Hombourg à Sarreguemines;

Einod à Rohrbach.

Deux autres corps d'armée, les IXe et Xe, devaient former le deuxième échelon et servir de réserves générales.

La IIe armée aurait eu ainsi, le 7 au soir :

Le IIIe corps à Neunkirchen, avec une avant-garde à Sulzbach, à dix kilomètres en avant;

Le Xe corps à Bexbach, avec une avant-garde à Saint-Ingbert, à treize kilomètres; la garde à Hombourg;

Le IVe corps à Deux-Ponts, à 1800 mètres de la frontière, avec une avant-garde sur la frontière même;

Les IXe et XIIe corps à Waldmohr et Mühlbach.

Ainsi, au moment où la deuxième armée arrivait à une marche de la frontière, le généralissime la concentrait pour le combat. Le front de marche n'avait plus que seize kilomètres, la dimension d'une ligne de bataille. La profondeur de marche n'était plus que de dix kilomètres (à peine une demi-journée).

Les avant-gardes étaient poussées aussi près que possible de la frontière. Une d'elles même la touchait; les autres étaient à une demi-marche en moyenne, mais aucune ne la dépassait.

Le commandant en chef tenait à ce que l'invasion eût lieu par toutes les têtes de colonne à la fois.

Le front des avant-postes ne dépassait pas 28 kilomètres. Enfin, l'armée tenait, comme on l'a dit, les quatre routes qui allaient former sa ligne d'opérations.

Ce dispositif pourrait donc être admis comme un de ceux qu'il convient d'adopter pour franchir une frontière, quand on sait que l'ennemi a ses masses au delà et qu'on ignore ses intentions.

Il se résume ainsi :

Concentrer l'armée prête à combattre à une demi-journée de marche de la frontière, ses corps d'armée sur deux lignes, avec de fortes avant-gardes en avant; les lignes assez rapprochées pour que la deuxième puisse prendre part à l'action; la cavalerie sur la frontière même, poussant ses escadrons d'éclaireurs aussi loin que possible.

Cet ordre ne devait recevoir, du reste, qu'un commencement d'exécution.

Des événements, qu'on s'est plu à attribuer au hasard et qui n'étaient que la conséquence logique des disposi-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

tions prises par les armées opposées, allaient modifier profondément la situation.

Toutefois, dans la journée du 5 août, la IIe armée se conforma, dans la limite du possible, aux mesures prescrites, et, dans la soirée, elle présentait déjà un dispositif différent de celui de la veille.

Elle formait alors trois échelons de deux corps d'armée chacun, à une marche environ l'un de l'autre. Pour arriver à la formation ordonnée, la tête, qui était déjà à une petite marche de notre territoire, devait parcourir une étape très courte.

Dans cette journée du 5, les renseignements fournis par la cavalerie confirmèrent le mouvement de recul signalé la veille parmi nos troupes. Mais le grand état-major ne les trouvant pas encore assez précis ordonna aux deux divisions d'exploration *de se tenir en contact immédiat avec notre armée, de faire des prisonniers et d'observer avec plus de précision ce commencement de retraite.*

Sur la droite de l'armée, il s'était produit un incident qui tenait à la conduite générale des opérations. A la suite des enchevêtrements produits dans les cantonnements, la Ire armée avait reçu l'ordre d'appuyer à droite. Mais son chef, craignant de se voir ravir l'honneur des premiers coups, n'avait dégagé le terrain qu'en poussant ses troupes sur notre frontière. En conséquence, un de ses corps, le VIIe, avait pris ses mesures pour porter une avant-garde sur Sarrebruck.

Il en résultait que deux corps d'armée allaient diriger chacun leurs masses sur le même point de la frontière, sans s'attendre cependant au combat.

Le mérite de cette combinaison revenait en grande partie au hasard, mais aussi aux dispositifs de marche et de cantonnement prescrits par le maréchal de Moltke, en prévision des premières rencontres.

La marche de la IIe armée, de sa zone de concentration sur la frontière, se termina le 5 août.

Le lendemain allait avoir lieu le passage de la frontière et la première attaque. Cette opération, grâce à l'imprévu et aux circonstances, allait acquérir un caractère d'une gravité extrême.

Si l'on résume ces premiers mouvements pour en tirer une leçon pratique, on voit qu'il ne peut y avoir à cet égard rien d'absolu, mais qu'il en ressort des dispositions avantageuses qu'on peut résumer ainsi :

Le premier soin d'une armée, après son déploiement stratégique, doit être d'envoyer sa cavalerie prendre le contact et se renseigner sur les positions, la force et les mouvements de l'ennemi.

Dans ses marches vers la frontière, cette armée doit être, le plus tôt possible, concentrée et prête à combattre.

En présence d'un ennemi dont on ignore les projets, il paraît utile d'adopter *des formations en échelons, les corps d'armée marchant concentrés à moins d'une journée de marche, occupant les routes d'invasion, et la cavalerie poussant son exploration jusqu'aux masses ennemies, chaque division de cavalerie étant soutenue en arrière par une division d'infanterie qui la suit à une demi-marche.*

Pour apprécier plus nettement la portée des combinaisons de la IIe armée allemande, du 29 juillet au 5 août 1870, il faut les comparer à celles que nous faisions à la même époque. Il y a donc lieu d'exposer les mouvements qui s'exécutaient alors de notre côté.

2° Mouvements de l'armée française sur la Sarre en 1870.

Le 28 juillet 1870, l'empereur Napoléon III vint rejoindre l'armée à Metz. A cette date, elle était répartie comme il suit :

1er corps à Strasbourg, Haguenau et Reichshoffen, avec sa cavalerie à Soultz et à Haguenau.
2e — à Saint-Avold, Forbach et Béning.
3e — à Boulay, Boucheporn et Bouzonville.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

4e corps à Thionville, Sierck et Colmen.
5e — à Sarreguemines et Bitche.
6e — à Châlons, Paris et Soissons.
7e — à Belfort.
Garde impériale à Metz.

Le lendemain de son arrivée, l'Empereur se rendit à Saint-Avold avec le major général pour vérifier sur place le degré d'avancement de nos formations.

Pouvait-on marcher en avant et prendre l'offensive? Telle était la question qui se posait et qui a été bien souvent discutée depuis.

Le maréchal Lebœuf, major général, estima que c'était impossible. Les réservistes n'étaient pas arrivés et les services administratifs n'étaient pas organisés.

Ces raisons étaient péremptoires. Mais, à d'autres points de vue, voici quelle était la situation :

Nous avions alors 210,000 hommes sur la frontière, dont 128,700 entre Metz, Forbach et Bitche. Là-dessus on pouvait compter au moins sur 100,000 combattants.

En poussant cette masse en avant, on aurait dégagé le terrain, trouvé des vivres et occupé la ligne de la Sarre, le 29 juillet, avec cinq corps d'armée. La garde aurait dû rester en réserve en arrière.

Ces corps auraient pu être répartis ainsi :

2e corps à Sarrebruck.
3e — trois divisions et la cavalerie vers Volklingen.
4e — vers Kreutzwald, Bouzonville et Téterchen, en mesure d'atteindre la Sarre le lendemain.
5e — à Saint-Ingbert et Bliescastel.

Garde, transportée en chemin de fer à Forbach, ou, par étapes, à Longeville-les-Saint-Avold.

Le 30, notre armée aurait été, en conséquence, établie sur la ligne Dilsbourg-Saint-Ingbert-Bliescastel, avec trois corps en première ligne et deux en arrière sur la Sarre : la garde et le 4e corps.

La cavalerie aurait été portée vers Ottweiler et Hombourg. Dans ces conditions, nous aurions tenu, le 31 juillet, les communications du Palatinat, d'Ottweiler à Mühlbach, avec notre cavalerie en avant à Kaiserslautern et Konken.

Ce mouvement aurait au moins empêché la IIe armée allemande de débarquer des trains à Baumholder, retardé le passage de ses corps d'armée sur la rive gauche du Rhin, et produit sur la rive droite des encombrements nuisibles au bon entretien des troupes et à l'achèvement de sa concentration.

A cette même date, la Ire armée allemande avait son VIIe corps à Trèves et son VIIIe à Wadern et à Hermeskeil. Ces deux corps étaient encore incomplets ; mais leur position sur le flanc de notre ligne d'opérations n'aurait pas permis de les négliger. Les premiers efforts auraient donc dû être dirigés contre eux. Il était possible de les atteindre, avec des chances de succès, vers le 2 août, aux environs de Wadern et de Losheim.

Un avantage remporté dans ces conditions aurait probablement annulé la Ire armée allemande et assuré à la nôtre la libre disposition de la rive gauche du Rhin.

On a su depuis que, si nous avions prononcé notre offensive le 29 juillet, les IIe et IIIe armées prussiennes auraient achevé leur concentration sur la ligne du Rhin.

Elles y seraient sans doutes restées jusqu'au 5 et au 7 août, délai qui leur était nécessaire pour être tout à fait prêtes. Or, à la même époque, nous étions, de notre côté, en mesure d'agir. Nous aurions été renforcés par 150,000 hommes environ. Les 1er, 6e et 7e corps auraient pu former une seconde armée de 110,000 hommes, qui aurait trouvé le terrain libre aux abords de Landau, et serait venue seconder la première.

En tous cas, en prenant ainsi l'initiative des mouvements, nous évitions les défaites de Wissembourg, de Frœschwiller et de Spicheren. Mais, disait-on alors, les troupes n'étaient pas encore en état de se porter en avant.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Ceci ne pouvait assurément s'appliquer aux hommes qui devaient combattre le 2 août, à Sarrebruck, et le 4, à Wissembourg. Il est vrai que les corps d'armée n'étaient pas complets; mais, à la date du 28 juillet, ils avaient leurs munitions, leur artillerie et leurs vivres; de plus, leur situation générale répondait aux données suivantes :

Le 1er corps était constitué le 1er août à l'effectif de	40,000	hommes.
Le 2e était à peu près complet le 28 juillet et comptait	28,000	—
Le 3e était constitué depuis le 23 juillet et comptait le 28.	34,000	—
Le 4e était constitué le 29 juillet et comptait	28,000	—
Le 5e n'était constitué que le 3 août; mais le 28 juillet il avait	27,000	—
Le 6e était encore en arrière; mais il comptait le 28 juillet	30,000	—
Le 7e était encore incomplet le 6 août, mais il comptait le 1er août	24,000	—
La garde était prête à marcher le 28 juillet et au complet le 30, avec. .	22,000	—

Il semble donc qu'il était possible d'exécuter un mouvement en avant.

Cependant, l'impression produite le 29 juillet sur l'Empereur et le major général fut contraire à cette idée.

L'insuffisance des services administratifs eut sur leurs déterminations une influence décisive.

En outre, les renseignements sur l'ennemi leur paraissaient trop incomplets pour prendre une résolution. Ils étaient cependant aussi détaillés que ceux qu'il possédait lui-même sur nous.

Nous savions, en effet, le 28 juillet, que les VIIe et VIIIe corps se concentraient au nord de la Sarre, en

arrière de Sarrelouis et de Sarrebruck, sous les ordres du général de Steinmetz.

Des rassemblements de troupes appartenant au VIIIe corps avaient été signalés à Saint-Wendel, Ottweiler, Lebach et Dutweiler.

La présence d'une brigade de cavalerie avait été constatée entre Sarrelouis et Sarrebruck.

On avait été prévenu de la marche, entre Mayence et Kaiserslautern, de régiments destinés à faire partie des IIIe, IVe et IXe corps d'armée, et d'une armée commandée par le prince Frédéric-Charles. Enfin, on avait su que des rassemblements s'effectuaient dans le grand-duché de Bade et le Palatinat, et qu'ils étaient destinés à une armée commandée par le Prince royal.

Il est à noter que ces informations ne furent exactes que deux ou trois jours plus tard. Quoi qu'il en soit, on voulut connaître plus exactement les emplacements de l'ennemi, et, dans ce but, on donna aux divisions de cavalerie les instructions suivantes :

« Exercez vos troupes à se garder avec le plus grand « soin, à faire des patrouilles, des reconnaissances, etc... « Elles auront bientôt devant elles un ennemi qui, de « longue main, s'est appliqué tout particulièrement à pra- « tiquer, en temps de paix, le service de sûreté des camps, « bivouacs et cantonnements. Que l'on fasse des théories « dans tous les corps à ce sujet, et des exercices autant « que possible. » Le maréchal renouvela ses recommandations à la suite de l'affaire du 2 août : « Montrez votre « cavalerie; il faut qu'elle s'éclaire au loin sur toute la « ligne de la Sarre; qu'elle ne craigne pas de s'avancer « partout, au delà de la frontière, en prenant les précau- « tions de prudence nécessaires. Que ses commandants « vous adressent des rapports sur ce qu'ils auront reconnu. « Rendez-moi compte (1). »

(1) *Journal d'un officier de l'armée du Rhin*, par le colonel Fay.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Le major général se convainquit en même temps de la nécessité de faire un mouvement en avant, afin de donner satisfaction à l'opinion publique.

Il résolut, en conséquence, de rapprocher l'armée de la frontière et l'aile gauche du centre. Il prévint de ces dispositions le maréchal de Mac-Mahon, en lui disant que « l'Empereur n'avait pas l'intention de lui faire exécuter « de mouvement avant huit jours ».

Le 30 juillet, les ordres furent donnés dans ce sens. Ils devaient porter :

Le 2e corps, à Mersbach, Bening, Œting;
Le 3e corps, à Saint-Avold, Boucheporn, etc.;
Le 4e corps, à Boulay;
Le 5e et la garde restaient dans leurs positions.

En résumé, il s'agissait de resserrer le front de l'armée et de gagner un peu de terrain en avant. Ces déplacements devaient rester sans influence sur les opérations; ils s'effectuèrent les 31 juillet et 1er août (V. *planche XXV*).

A cette date, la situation était déjà bien changée, et la cavalerie allemande avait déjà pénétré au cœur du Palatinat. En France, l'opinion publique s'inquiétait de plus en plus. Il fallait la calmer. On se décida à tenter une reconnaissance offensive sur Sarrebruck en la faisant appuyer par des démonstrations sur Sarreguemines et Wolklingen. Cette opération, fixée d'abord au 30 juillet, fut ensuite remise au 2 août. Elle avait pour but « d'obliger « l'ennemi à déployer ses forces et à dévoiler ses pro- « jets ».

Trois corps d'armée furent mis en mouvement.

Le combat de Sarrebruck en fut la conséquence; mais il resta sans influence sur les événements ultérieurs.

Il est établi maintenant que les mesures prises le 2 août ne correspondaient pas à la conduite des armées modernes, et qu'en présence des dispositifs de marche ou de cantonnements des Prussiens, elles ne pouvaient produire aucun

résultat. Des reconnaissances de cavalerie étaient seules capables de procurer au quartier général les informations qu'il cherchait.

Après le combat de Sarrebruck, il n'y eut du reste rien de changé dans les emplacements de nos corps. Mais le lendemain, les nouvelles de Paris augmentèrent les préoccupations. On voulut alors charger le 4e corps d'une reconnaissance sur Sarrelouis, tandis que sa division de cavalerie, portée entre Bouzonville et Boulay, n'était pas à plus de 20 kilomètres de cette ville. Un renseignement parvenu à Metz, dans la nuit du 3 au 4, vint modifier ce projet. On était informé du passage à Trèves d'un corps de 40,000 hommes destiné à agir sur la Sarre. On crut aussitôt à un mouvement offensif sur notre flanc gauche et un contre-ordre fut envoyé au 4e corps.

La nuit suivante, l'inquiétude du quartier général s'accrut encore. Le résumé des informations reçues dans la journée faisait craindre des attaques de différents côtés. Les pensées qui agitaient le commandant en chef se portaient alternativement sur Thionville, sur les débouchés de Sarrelouis, sur ceux de Sarrebruck, sur les défilés des Vosges, sur la Basse-Alsace, sur les passages du Haut-Rhin.

De là les irrésolutions qui l'assaillirent dans un moment où une heure perdue est souvent irréparable. Le 5 août, enfin, on s'arrêta à une hypothèse. On admit que « l'affaire « de Sarrebruck et les reconnaissances journalières du « 4e corps avaient décidé l'ennemi à faire, de son côté, « un mouvement offensif pour protéger Sarrelouis ».

Cette appréciation des projets allemands, malgré son étrangeté, avait sa raison d'être. Dans l'ignorance où l'on était des résolutions à prendre, on en était venu à souhaiter une attaque de l'ennemi dans des conditions avantageuses pour nous.

Cet espoir ressort d'une dépêche adressée au général Frossard :

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

« Il est possible que l'ennemi nous attaque bientôt sur « la Sarre ; ce serait une heureuse chose qu'il vînt nous « offrir la bataille avec 40,000 hommes, sur un point « où nous en avons 70,000, sans compter votre corps « d'armée (1) ».

Le temps se passait ainsi dans une incertitude et une inaction qui ne profitaient même pas aux troupes. Celles-ci s'épuisaient, en effet, dans des reconnaissances continuelles poussées à 3 ou 4 kilomètres de leurs campements et dans des allées et venues dont le but leur échappait. Le 4 août, par exemple, la garde reçut l'ordre de se porter de Metz sur la Sarre. Un contre-ordre survint qui la fit rester à Metz. Mais le 5, il lui fut prescrit de marcher dans la direction de Sarrelouis et d'aller occuper Volmerange, à 21 kilomètres de là. En route, elle reçut un avis qui lui enjoignait de revenir à Metz. Immédiatement après, cet avis fut annulé par un nouvel ordre qui lui assignait Courcelles-Chaussy comme gîte d'étapes. Il était tard. On se décida à gagner ce point le lendemain.

Pendant la marche, un télégramme invita le général Bourbaki à se rendre à Saint-Avold ; un contre-ordre l'arrêta. Enfin, à 4 heures et demie, un officier expédié de Metz vint lui renouveler l'ordre du matin. Le général, embarrassé, voulut s'en rapporter à l'appréciation de l'officier et lui demanda le but du mouvement. L'officier n'en était pas informé ; mais, convaincu qu'on se battait sur la Sarre, il le dit au général, et la garde se remit en route à 6 heures.

La veille au matin, la nouvelle du combat de Wissembourg était parvenue à l'Empereur. Elle suggéra au major général l'idée d'un déplacement du 3e et du 5e corps vers l'Est. L'ordre en fut donné aussitôt. Ce fut son exécution qui porta les états-majors prussiens à supposer un mouvement de retraite de notre part. En tout cas, il eut une conséquence qui aurait pu devenir une chance de succès ; ce fut de répartir les quatre divisions du 3e corps sur un front circulaire de 28 kilomètres, à une demi-journée de marche seulement de Spicheren.

(1) *Journal d'un officier de l'armée du Rhin*, par le colonel Fay.

Le 4e corps occupa, le 5 août, la route de Boulay à Sarrelouis et fut ainsi en mesure de soutenir le 3e.

Dans cette même journée, le 2e corps, prévenu de l'approche de fortes masses ennemies et inquiet sur sa position avancée, demanda à rétrograder. Il y fut autorisé ; mais, comme on le verra plus loin, son mouvement ne put s'effectuer que dans la nuit.

A Metz, on fut prévenu que l'armée de Steinmetz se disposait à attaquer et que les forces de Frédéric-Charles se trouvaient entre Sarrebruck et Deux-Ponts, prêtes à la soutenir.

Ce renseignement, joint aux nouvelles reçues d'Alsace, décida l'Empereur à répartir son armée, pour les opérations seulement, en trois groupes : un sur la Sarre, sous les ordres du maréchal Bazaine ; un en Alsace, commandé par le maréchal de Mac-Mahon ; et le troisième à Metz, sous son autorité directe.

Ces dispositions étaient malheureusement trop tardives pour modifier les graves événements qui allaient surgir.

Tels furent nos premiers mouvements, du 28 juillet au 5 août.

Ils font ressortir bien des imperfections qui ont été maintes fois signalées et qu'il serait trop long de rappeler. Il suffira d'énumérer celles qui frappent tout d'abord et dont le souvenir ne devrait jamais s'effacer.

Au début de la campagne de 1870, l'immobilité de l'armée doit être attribuée aux retards d'arrivée des hommes de réserve, à l'imperfection des services administratifs et au manque d'approvisionnements.

Les indécisions du commandement furent causées par le défaut de renseignements ; celui-ci tenait à notre igno-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

rance de l'organisation militaire des Allemands et à la faible portée des reconnaissances de cavalerie.

Enfin, les dispositions prises le 5 août n'étaient pas conformes au principe de la concentration des forces avant le combat. Les informations reçues sur l'approche des masses ennemies indiquaient, en effet, suffisamment la nécessité de cette concentration.

Au point de vue tactique, deux fautes d'ensemble ressortaient donc de ces premières mesures :

Le manque d'exploration des divisions de cavalerie et le défaut de concentration.

Il reste à voir les conséquences de ces dispositions dans l'attaque qui se préparait.

3e Bataille de Spicheren (6 août 1870).

Positions des Ire et IIe armées allemandes le 5 août.

Le 5 août 1870, la veille du passage de la frontière de la Sarre par les Allemands, leurs deux armées de droite occupaient les positions suivantes :

Ire armée. — Deux corps se trouvaient en première ligne, le VIIe à Bettingen et Lebach, à 20 kilomètres de Volklingen, sur la Sarre.

La 14e division, à Lebach, avait une avant-garde à 4 kilomètres au sud. La 13e, à Bettingen, avait son avant-garde à Hüttersdorf.

Le VIIIe corps avait sa 16e division aux environs de Steinweiler, à 20 kilomètres de Sarrebruck. La 15e division occupait Tholey et Mainzweiler. Le Ier corps était en arrière à Birkenfeld, à plus d'une journée de marche, et la cavalerie entre Tholey et Saint-Wendel, en arrière du premier échelon.

Dans cette même journée, le général de Steinmetz donna l'ordre de commencer le lendemain le mouvement

vers la Sarre, et, d'après ses instructions, le VIIIe corps devait porter :

Sa 13e division, vers Puttlingen, avec une avant-garde à Volklingen, à 3 kilomètres de la frontière.

Sa 14e division, vers Guichenbach, avec une avant-garde à Sarrebruck.

IIe armée. — La IIe armée occupait, le 5 août, les positions suivantes :

IIIe corps. — La 6e division, à Saint-Wendel; la 5e, à Neunkirchen, à 20 kilomètres de Sarrebruck.

IVe corps. — La 8e division, à Deux-Ponts, à 22 kilomètres de Bitche; la 7e, à Hombourg, à 27 kilomètres de Sarrebruck.

Le Xe corps, à Cusel et Altenglan; la garde, aux environs de Kaiserslautern.

Le IXe corps, à Otterberg, et le XIIe à Münchweiler.

Dans la même journée, ces différents corps recevaient l'ordre de se rassembler le 6 :

Le IIIe corps, à Neunkirchen, avec une avant-garde vers Sarrebruck.

Le IVe corps, à Deux-Ponts, avec une avant-garde à Neu-Hornbach.

Le Xe corps, à Waldmohr.

La garde, à Hombourg.

Le IXe corps, à Landstuhl.

Le XIIe corps, à Kaiserslautern.

Le groupe des deux premières armées allemandes avait donc, le 5 août, trois divisions : les 14e, 16e et 5e, environ 45,000 hommes, à 20 kilomètres de Sarrebruck; trois autres : les 13e, 7e et 8e, à une distance qui variait de 25 à 30 kilomètres. Deux autres divisions, les 15e et 6e suivaient de près. Il était donc possible de concentrer quatre corps d'armée et deux divisions de cavalerie en un jour, sur un champ de bataille, près de la Sarre. Enfin, deux

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

de ces divisions, formant une masse d'environ 30,000 hommes, marchaient, le 6, vers le même point de passage de la Sarre.

Positions de l'armée française le 5 août.

Le soir du 5 août, notre armée ne songeait pas à défendre la frontière. Elle s'attendait cependant à des luttes prochaines, et avait ses corps répartis comme il suit :

2e *corps*. — Dans la matinée du 5, ce corps était en position sur les hauteurs au sud de Sarrebruck. Mais, dans la nuit du 5 au 6, il se reporta en arrière. La 3e division (Laveaucoupet), environ 9,400 hommes, occupa les hauteurs de Spicheren; la 1re division (Vergé), environ 8,000 hommes, Stiring et Forbach; la 2e (Bataille), environ 9,000 hommes, Œtingen. Le quartier général, la division de cavalerie et quatre batteries de réserve étaient à Forbach.

C'était une masse de 29,000 hommes, en position autour de Spicheren, sur la frontière même.

Le 3e corps (Bazaine) avait :

La 1re division (Montaudon), environ 9,000 hommes, à Sarreguemines, à 12 kilomètres de Spicheren.

La 2e (Castagny), environ 8,000 hommes, à Puttelange, à 16 kilomètres de Spicheren.

La 3e (Metman), environ 8,200 hommes à Marienthal, également à 16 kilomètres de Spicheren.

La 4e (Decaen), environ 9,500 hommes, à Saint-Avold, à 23 kilomètres de Spicheren, avec le quartier général et la division de cavalerie.

Le 4e *corps* (Ladmirault) avait :

La 1re division (de Cissey), environ 8,000 hommes, à Bouzonville, à 25 kilomètres de Volklingen. Elle devait, le 6 août, gagner Téterchen.

La 2e (Grenier), environ 8,000 hommes, à Boulay, à 27 kilomètres de Volklingen.

La 3e (de Lorencez), environ 8,700 hommes, à Coume, à 22 kilomètres de Volklingen.

La division de cavalerie et le quartier général à Bouzonville et à Boulay.

La 2e division devait se porter, le 6, à Boucheporn, et le reste du corps d'armée, à Boulay.

Enfin, le 5e corps avait deux divisions à Bitche, une brigade de sa 2e division à Sarreguemines, l'autre à Rohrbach, en marche sur Bitche.

En résumé, dans cette même journée, nous avions 29,000 hommes sur la frontière, aux abords du point que les troupes allemandes allaient attaquer le lendemain.

Nous comptions, en outre, trois divisions du 3e corps (environ 25,000 hommes), à une demi-marche; enfin, il restait encore une division du 3e corps, la plus forte (environ 9,500 hommes), à une journée à peine.

Nous étions, par conséquent, en mesure de concentrer, dans la matinée du 6, près de 55,000 hommes aux abords de Spicheren, et d'avoir, dans la soirée. 64,000 hommes sur le même point.

La garde elle-même (22,000 hommes) était à Courcelles-Chaussy, à 37 kilomètres seulement de Forbach.

Telle était la situation générale. Mais tandis que l'ennemi avait depuis plusieurs jours ses divisions de cavalerie sur son front et au contact, les nôtres se trouvaient en arrière des troupes d'infanterie. Les informations de l'ennemi étaient donc très précises; les nôtres à peu près nulles. Il savait que nous avions d'assez fortes masses entre Saint-Avold et Sarrebruck, d'autres vers Boulay, des colonnes en marche de Sarreguemines sur Bitche, et des troupes qui opéraient des mouvements rétrogrades.

Nous, nous savions seulement que les forces allemandes se rapprochaient de la Sarre, et notamment de Sarrebruck.

C'est dans ces conditions qu'allait se produire l'attaque de la frontière.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Préliminaires de l'attaque.

Au point du jour, le 6 août, les avant-postes d'une des brigades de cavalerie de la IIe armée s'aperçurent que les hauteurs, au sud de Sarrebruck, étaient évacuées par nos troupes. Aussitôt un escadron se porta en avant, pour voir où étaient nos forces et suivre leur mouvement. (V. *planche XXVI.*)

Il se heurta à deux grand-gardes d'infanterie que nous avions placées au pied des hauteurs de Spicheren, du côté du nord, puis à un escadron et à quatre pièces qui étaient entre ces grand-gardes et Stiring-Wendel. Il fut repoussé et ne put que constater notre marche rétrograde.

D'autres reconnaissances confirmèrent ce mouvement et firent croire à l'ennemi que notre armée avait commencé sa retraite. Il supposa que les détachements qu'on avait rencontrés en position étaient chargés de couvrir cette opération.

Vers onze heures du matin, le commandant des divisions de cavalerie prussienne transmit ces informations au général en chef.

Celui-ci connaissait l'évacuation des hauteurs de Sarrebruck depuis le matin. Il en conclut que les passages de la Sarre étaient libres et qu'il fallait d'abord s'en emparer.

L'ordre en fut donné à huit heures du matin. Il eut pour effet de changer les destinations assignées la veille aux corps de première ligne.

Ainsi, le IIIe corps, au lieu de se concentrer à Neunkirchen, devait atteindre Sarrebruck et pousser une avant-garde vers Forbach.

Le IVe, au lieu de rester à Deux-Ponts, devait gagner Neu-Hornbach et pousser ses avant-gardes sur Rohrbach et Bitche.

Le Xe, au lieu de s'arrêter à Waldmohr, devait pousser jusqu'à Saint-Ingbert, et faire ainsi, avec une de ses divisions, une étape de 36 kilomètres.

La garde, les IXe et XIIe corps devaient suivre le mouvement et se rendre à Assweiler, Bexbach et Hombourg. Tandis que ces instructions s'expédiaient, les chefs des corps et des divisions de première ligne prenaient, de leur propre initiative, des décisions analogues, au fur et à mesure que les renseignements sur notre prétendue retraite leur parvenaient.

Ces initiatives isolées et les résultats qu'elles ont produits méritent d'être remarqués. Ainsi, le commandant du IIIe corps d'armée, en apprenant notre marche en arrière, ordonna à sa 5e division de pousser jusqu'à Sarrebruck.

Dans le VIIe corps, le chef de la 14e division, qui marchait sur cette ville, demanda l'autorisation de s'emparer des hauteurs de la rive gauche, dès qu'il fut informé de leur évacuation. Le commandant du corps d'armée, quoique éloigné, le laissa libre d'agir à sa guise. En conséquence, il prescrivit à son avant-garde d'aller occuper ces hauteurs.

Cette avant-garde prit, pour atteindre son objectif en présence de l'ennemi, une formation de marche bien différente de celles que nous avions alors et qui était très favorable au développement successif des efforts pendant le combat. L'expérience a prouvé depuis combien cette tactique était devenue nécessaire en raison de la rapidité et des effets meurtriers du tir. Cette formation était la suivante :

Avant-garde. — Général-major commandant la 27e brigade.
Un escadron.
Un bataillon (39e).
Une batterie légère.
Deux bataillons (39e).

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Détachement d'infirmiers.

Une compagnie de pionniers avec l'équipage de pont léger.

Gros. — Général major commandant la 28e brigade.

Un régiment d'infanterie.

Trois batteries.

Deux bataillons (53e).

Un bataillon détaché comme soutien de l'artillerie de corps.

Un régiment d'infanterie (77e).

Bagages et trains.

C'était, en réalité, toute la 14e division d'infanterie, environ 15,000 hommes, qui marchait sur Sarrebruck.

L'avant-garde franchit la Sarre et se déploya au sud de Sarrebruck, entre dix et onze heures.

Au même moment, le commandant de l'avant-garde de la 5e division (IIIe corps) voulant reconnaitre le terrain, arrivait à Sarrebruck. Il examina nos positions et vit des colonnes françaises déboucher du côté de Stiring. Il en conclut que la 14e division ne serait peut-être pas assez forte. Il notifia alors sa présence à son collègue, puis ordonna à sa brigade de hâter le pas et rendit compte à ses chefs.

On voit ainsi, dans les préliminaires de cette attaque, les généraux allemands mettre en pratique deux principes de tactique générale dont ils paraissent profondément imbus, et que, suivant leur expression, ils se sont incarnés en chair et en os, savoir :

1° *Dès qu'un ennemi se met en retraite, il faut le poursuivre aussitôt;*

2° *Quand une troupe en voit une autre s'engager, elle doit se mettre, sans attendre les ordres et avec la plus grande énergie, en mesure de l'appuyer.*

Il est certain, en effet, qu'avec l'augmentation des

masses et l'extension des fronts de combat, ces principes étaient une sauvegarde contre les défaites et un puissant élément de succès.

L'initiative prise ainsi, le 6 août, par divers généraux prussiens, a eu pour résultat de faire diriger sur le théâtre de l'action, même à marches forcées, même en chemin de fer, toutes les troupes qui pouvaient y arriver avant huit heures du soir.

Préliminaires de la défense.

La position prise par notre 2e corps était moins une position de combat qu'une ligne de postes avancés. Elle dominait le terrain à droite et était dominée à gauche. Sur les deux flancs, des bois épais, que nous n'occupions pas, permettaient à l'ennemi de nous tourner.

Le front de combat était coupé en deux par des pentes boisées et abruptes, praticables seulement à l'infanterie, appelées forêt de Spicheren, et placées entre Stiring et Spicheren. Une pointe avancée, l'Éperon (le Rotheberg), devenu célèbre par la lutte dont il fut le théâtre, formait une saillie sur ce front. C'était un bon poste d'observation, trop étroit pour y déployer une troupe nombreuse, et destiné à être tourné si ses flancs n'étaient pas fortement occupés.

Sur les hauteurs, les bois empêchaient le développement du feu du côté de Sarrebruck. Pour commander le terrain en avant, il fallait occuper leur lisière. Dans la plaine, à gauche, il n'y avait pour les feux qu'un champ de tir de 1,800 mètres de front environ.

L'ennemi, au contraire, trouvait en débouchant de Sarrebruck un espace assez vaste pour s'y déployer à l'aise, des abris pour préparer ses attaques et de bonnes positions d'artillerie pour diriger sur nous des feux convergents.

Une attaque vigoureuse sur nos flancs devait donc placer le 2e corps dans une situation critique. Deux faits allaient

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

augmenter encore son infériorité : la puissance de l'artillerie allemande et le défaut d'instruction tactique de notre infanterie, au point de vue de l'occupation et de la défense des bois.

Voici du reste quelle était, depuis une heure du matin, le 6 août, la répartition de nos troupes sur la position de Stiring-Spicheren :

3e division (Laveaucoupet), formée sur deux lignes, sur le plateau de Spicheren :

Première ligne : brigade Micheler, au nord du village, avec deux grand'gardes d'infanterie, une au pied de l'Éperon, une en avant du Gifert-Wald.

Deuxième ligne : brigade Doëns, au sud du village, avec l'artillerie.

1re division (Vergé) :

Brigade Jolivet, à Stiring : 76e de ligne, colonel Brice, à l'est de la route ; 77e de ligne, colonel Février, à l'ouest.

Brigade Valazé, à Forbach, à 1,500 mètres en arrière.

2e division (Bataille), à Œtingen, à 5 kilomètres en arrière, surveillant les débouchés de Sarrelouis.

Le reste du corps d'armée à Forbach.

Attaque et défense de la position. — Au point du jour, le lieutenant-colonel Billot, chef d'état-major de la 3e division, préoccupé de la situation, se porta sur le front de la position avec le commandant du génie Peaucellier. A leur arrivée sur l'Éperon, l'escadron prussien était arrêté par nos grand'gardes et par le tir des quatre pièces que le général Jolivet avait fait mettre en batterie près de Stiring.

Dès lors, pour nos troupes, la bataille parut engagée, mollement d'abord, puis très énergiquement plus tard. Pour les Allemands, au contraire, qui avaient pris l'initiative de l'attaque, ce n'étaient encore que des engagements d'avant-postes.

Le général de Rheinbaben se porta au delà de Sarrebruck, pour juger lui-même de l'état des choses. Il avait avec lui cinq escadrons.

Le tir de nos avant-postes devint alors plus vif, et nos troupes prirent leurs positions de combat. On fit des tranchées-abris sur l'Éperon ; on y plaça le 10e bataillon de chasseurs et des soldats du génie avec deux pièces.

Entre dix et onze heures, l'avant-garde de la 14e division prussienne débouchait sur les hauteurs au sud de Sarrebruck, qui sont désignées par les noms de colline du champ de manœuvres, Reppertsberg, Nussberg et Winterberg. Un autre coteau, le Galgenberg, se trouvait entre le Reppertsberg et l'Éperon.

A la vue des tirailleurs prussiens, l'action se dessina ; le général Laveaucoupet ne songeait du reste qu'à se défendre.

La résolution de la bataille, dans le sens que les Prussiens y attachent, n'avait pas été prise. La lutte qui s'engageait allait être marquée d'abord par une première période d'engagements, dans lesquels la 14e division prussienne devait être contenue et repoussée jusqu'à l'arrivée de ses renforts. Une période décisive, due à l'entrée en ligne des troupes de soutien de l'ennemi, devait la suivre et amener la retraite de notre 2e corps.

Chacune de ces périodes offre deux champs d'action distincts : un sur le plateau de Spicheren, un près de Stiring, dans la plaine.

Première période. — Au début, les Allemands ne mirent en position qu'une batterie. Elle suffit à écraser nos deux pièces de l'Éperon et les quatre pièces qui étaient dans la plaine. Mais bientôt toute l'artillerie divisionnaire de la 14e division entra en action et se partagea en deux groupes, qui se placèrent aux extrémités du terrain pour prendre nos défenseurs de l'Éperon et nos pièces de la plaine entre des feux croisés.

Depuis l'entrée en scène de la 14e division, la lutte était

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

dirigée par son chef. L'Éperon lui parut le point décisif, il commença par en faire préparer l'attaque par l'artillerie; puis, quand il crut le moment propice, il ordonna de l'assaillir.

L'infanterie dessina un double mouvement tournant qui fut exécuté en s'aidant de tous les abris qu'offrait le terrain. Mais ce fut seulement du côté des bois de Saint-Arnual et du Gifert-Wald que les soldats allemands purent atteindre le plateau.

Nos troupes de première ligne reçurent du renfort à temps et l'ennemi fut repoussé.

Dans cette attaque, le feu avait pris une grande intensité. Nos généraux durent payer de leur personne, et il fallut engager la brigade Doëns tout entière.

Les troupes allemandes furent rejetées en désordre sur le Winterberg.

A gauche, dans la plaine, le combat n'était pas moins vif. Dès l'apparition des tirailleurs prussiens, la brigade Jolivet avait ouvert le feu en s'étendant vers Schoneck. L'ennemi avait gagné les bois en face et à l'ouest. Mais son premier effort était trop faible; il ne put réussir. Bientôt l'arrivée du gros de la division prussienne accrut rapidement la violence du feu. Nos pièces furent écrasées et forcées de se retirer. L'ennemi avait de ce côté la supériorité numérique. Le général Jolivet fit alors demander du renfort à Forbach. L'arrivée d'un régiment rétablit nos affaires et la position fut maintenue avec avantage.

Le combat se soutint de la sorte jusqu'à 3 heures de l'après-midi. En résumé, l'attaque prussienne avait été tentée avec 15,000 hommes contre 13,400. Vers 2 heures, nous lui avions opposé 16,000 hommes environ. Elle avait été préparée au centre par 24 bouches à feu, auxquelles ripostèrent d'abord 12 pièces et 6 mitrailleuses, puis 18 pièces. Les tentatives de l'infanterie allemande ne s'étaient produites qu'à l'abri des bois, tandis que nos troupes combattaient à découvert au nord de Spicheren et des

usines à Stiring. A l'aile droite et à gauche, nos soldats soutenaient la lutte dans les bois, mais non sans une certaine hésitation.

Dans ces conditions, malgré l'avantage marqué de l'artillerie allemande, nous résistions victorieusement; mais nul ne songea à prendre l'offensive; on sentait pour cela qu'il fallait des troupes fraîches qui nous manquaient.

Il est à noter que le général prussien connaissait parfaitement la portée de son mouvement, tandis que de notre côté on n'avait vu qu'une chose : c'est que l'adversaire, après avoir attaqué, avait reçu des renforts, et finalement avait échoué.

En dehors du champ de bataille, il était, en outre, survenu des incidents qui intéressent trop directement la lutte pour pouvoir être passés sous silence.

Le commandant du 2e corps avait cru, jusqu'à 2 heures, qu'il s'agissait d'une simple affaire d'avant-postes. Par suite, il n'était pas venu sur le terrain et n'avait demandé d'autres secours au 3e corps qu'un appui pour chacune de ses ailes. Mais à 2 heures, il prévint que c'était bien une bataille, sans insister toutefois pour avoir des renforts. Aussi, jusqu'au milieu du jour, les divisions voisines attendirent des ordres et ne bougèrent pas.

2e période. — Décision de l'attaque. — Les Allemands ont résumé en ces termes les conditions de la lutte à 3 heures de l'après-midi : « La situation du côté des Prus-
« siens rendait assurément fort urgente l'entrée en ligne
« de troupes fraîches pour venir en aide à la 14e division,
« dans la lutte inégale qu'elle avait soutenue jusqu'alors
« sur un front de près de 6 kilomètres. A tout instant on
« pouvait s'attendre à voir l'ennemi profiter de sa grande
« supériorité numérique pour refouler ou pour rompre la
« faible ligne de bataille qui lui était opposée. »

Or, le front de nos troupes ne dépassait guère 3 à 4 kilomètres. Si celui de la division prussienne était plus

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

étendu, cela tenait au développement que lui avaient donné ses mouvements tournants. En tout cas, les renforts qui lui étaient si nécessaires allaient arriver.

Vers 3 heures, le général de Gœben, commandant le VIIIe corps prussien, se rendit à Sarrebruck, précédant l'avant-garde de sa 16e division. Il prit aussitôt la direction du combat, examina son terrain et décida que pour enlever l'Éperon il fallait occuper d'abord les hauteurs du Gifert-Wald, qui permettaient de le déborder à l'est.

Pendant qu'il prenait ces résolutions, les généraux commandant la 5e division prussienne et le IIIe corps atteignaient le champ de bataille avec les premières troupes qu'ils avaient pu emmener.

C'étaient surtout des batteries ; leur présence redoubla l'intensité du feu, et leurs effets se firent immédiatement sentir.

Sur le plateau, la division Laveaucoupet avait déjà fait donner toutes ses réserves et nos troupes étaient fatiguées. Au bout de peu de temps, l'ennemi voyant nos pièces de l'Éperon à peu près réduites au silence, dirigea une attaque directe sur ce point, au moment même où des troupes fraîches pénétraient dans le Gifert-Wald. Ce nouvel effort, exécuté contre des régiments affaiblis, réussit. L'Éperon nous fut enlevé et l'ennemi s'établit sur cette pointe, après un assaut meurtrier qui coûta la vie à un de ses généraux. Nos soldats reculèrent de quelques centaines de mètres seulement et continuèrent la lutte. Devant le Gifert-Wald, nous contenions encore, mais à grand'peine, l'effort des Prussiens, lorsque, par bonheur, un secours inattendu vint ranimer le courage de nos hommes.

Le général Bataille, entendant le canon et appréciant vers le milieu du jour la gravité du combat, avait envoyé la brigade Bastoul au général de Laveaucoupet et s'était porté avec l'autre sur Stiring, où la division Vergé avait maintenant ses quatre régiments réunis. Le concours de cette brigade arrêta l'ennemi et parut un instant briser

son élan. Une accalmie se produisit. Le général Frossard, prévenu, rendit compte qu'il croyait à l'apaisement de la lutte, mais qu'elle reprendrait de plus belle le lendemain ou dans la nuit.

Sur le plateau, cependant, l'illusion ne pouvait être de longue durée, car de nouvelles colonnes se dirigeaient sur notre droite. C'étaient les 16e et 5e divisions prussiennes qui lançaient leurs troupes de ce côté, sur l'ordre du général de Zastrow, commandant du VIIe corps. Ce dernier avait pris à son tour, vers 5 heures, la direction du combat, en sa qualité de plus ancien.

L'arrivée de ces assaillants produisit sur notre droite une lutte acharnée, dans laquelle le général Doëns et plusieurs de nos officiers supérieurs perdirent vaillamment la vie. Nos soldats, entraînés par leurs chefs, opposèrent une résistance énergique ; les Prussiens ne purent dépasser ni le Gifert-Wald, ni l'Éperon. Leurs généraux prirent alors la résolution de tourner le plateau vers l'ouest et de séparer ainsi nos deux groupes de Stiring et de Spicheren.

Leur artillerie, de plus en plus puissante, nous força bientôt d'évacuer trois maisons au pied du plateau, entre les hauteurs et Stiring. Les tirailleurs allemands s'y établirent et ne tardèrent pas à déborder la gauche des défenseurs du plateau. L'artillerie prussienne put alors arriver sur l'Éperon et rendre notre situation critique. Cependant, grâce à un changement de front exécuté sous le feu par le colonel Zentz, nos troupes purent faire face au nord et à l'ouest et contenir jusqu'à la nuit tout nouveau progrès de l'adversaire. Ce dernier, de son côté, paraissait épuisé.

Sur la gauche, l'action n'avait pas été moins meurtrière. A l'arrivée des renforts prussiens, nos soldats reculèrent un instant ; mais l'appui de la première brigade de la division Bataille, commandée par le colonel Haca, leur communiqua une nouvelle vigueur et rétablit nos affaires. Jusqu'à 6 heures du soir, les tentatives de l'ennemi restèrent

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

impuissantes. Malheureusement, nos troupes commençaient à s'épuiser. L'arrivée d'un régiment de la 5e division permit aux Prussiens de s'étendre dans les bois à l'ouest, de déborder notre gauche et de prendre à revers les défenseurs de l'usine. Nos soldats formèrent alors un crochet de ce côté, et le combat reprit avec une nouvelle intensité. On en était là, quand le général Frossard survint. Il constata de suite la gravité de la lutte et comprit que, sans de puissants renforts, nous ne pourrions la soutenir plus longtemps. Mais, en fait de secours, le 3e corps ne lui avait envoyé que la brigade de dragons du général de Juniac, qui devint bientôt un embarras. A l'entrée de la nuit, il nous fallut céder Alt-Stiringen, puis le bois au nord de l'usine, le bois à l'ouest, et même une ou deux maisons du village.

La situation de ce côté était déjà grave, quand tout à coup le canon retentit sur nos derrières, du côté de Forbach. C'était celui de la 13e division prussienne, qui s'était dirigée de ce côté après avoir passé la Sarre à Volklingen. Elle tomba sur un faible détachement de dragons et sur des réservistes débarqués dans l'après-midi, qui formaient l'unique garnison de la ville. Heureusement l'énergie de cette troupe en imposa à l'ennemi, qui n'osa dépasser le Kanichenberg, ni pénétrer dans Forbach, qu'il croyait fortement occupé.

Mais, à Stiring, on s'imagina être tourné par le sud. Alors le général Frossard, n'espérant plus de secours et craignant un désastre, donna l'ordre de battre en retraite sur Sarreguemines, en chargeant le général Bataille de protéger le mouvement.

Au premier moment de recul, l'ennemi s'était précipité sur le village, et une lutte acharnée s'était engagée dans les bâtiments de l'usine. Elle dura jusqu'à la nuit avancée, au milieu des lueurs de l'incendie et des maisons qui s'écroulaient.

Notre retraite s'effectua pendant la nuit, conformément

à l'ordre du général Frossard, et l'ennemi épuisé ne tenta aucune poursuite.

Résultats de la bataille. — La bataille était terminée. Les pertes en tués, blessés et disparus, officiers compris, s'élevaient à 4,871 hommes chez les Prussiens, et à 4,078 chez nous.

Dans nos rangs, la proportion des officiers supérieurs tués ou blessés dépassait de beaucoup celle des Prussiens. Ils avaient dû, en effet, payer résolument de leur personne pour soutenir et encourager leurs soldats épuisés.

Nous avions eu au début 13,400 hommes environ contre 16,000 Prussiens. Mais les Allemands, renforcés par des troupes fraîches qui ne cessaient d'arriver à partir de trois heures, comptaient à la fin de la journée, sur le champ de bataille, 45,000 hommes et 108 bouches à feu.

L'évaluation en rationnaires donnait une masse de 50,000 hommes. Nous n'avions alors que 29,000 hommes et 72 pièces, dont 18 mitrailleuses.

Quant aux résultats de cette journée, ils étaient considérables.

D'abord la frontière était forcée.

Puis tout le versant occidental des Vosges, avec son réseau de communications et ses voies ferrées allait tomber aux mains de l'ennemi.

Les approvisionnements importants rassemblés à Sarreguemines et à Forbach étaient perdus.

Au point de vue stratégique, notre armée perdait l'initiative des mouvements et les meilleures chances de prendre l'offensive. Ses projets d'opérations étaient renversés, et il lui fallait désormais subir ceux de l'ennemi.

Au point de vue moral, c'était la confiance ébranlée dans nos rangs et surexcitée dans ceux de l'adversaire.

Enfin, l'invasion était commencée.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Observations. — Au point de vue tactique, le succès des Prussiens était dû aux dispositions suivantes :

1° *Envoi sur le champ de bataille à marches forcées*, et par tous les moyens possibles, de tous les renforts qui se trouvaient à portée ;

2° *Étude attentive et raisonnée de la situation*, avant d'engager les troupes ;

3° *Préparation constante des attaques par l'artillerie ;*

4° *Supériorité marquée de cette arme* comme portée, justesse et nombre des pièces en action ;

5° *Emploi des abris pour faire avancer l'infanterie*, habitude de cette arme pour les utiliser et surtout pour combattre dans les bois ;

6° *Emploi des mouvements débordants sur les ailes*, tandis que le front ne semblait occupé que par l'artillerie ;

7° Enfin, *défaut de dispositions semblables de notre côté*, malgré le dévouement, l'énergie et le courage de nos troupes.

Pour compléter ces appréciations, supposons un instant que les principes mis en pratique par les Prussiens, le 6 août 1870, l'aient été également par nous, et que nous ayons agi partout avec la même initiative, avec la même énergie qu'eux.

Voici probablement la marche qu'auraient suivie les événements :

Dès huit heures du matin, le commandant du 2e corps serait arrivé sur le plateau de Spicheren.

A dix heures et demie, la brigade Valazé aurait été rendue à Stiring.

La division Bataille, ayant 5 kilomètres à faire, n'aurait débouché qu'à onze heures et demie.

L'aile droite étant couverte du côté de Sarreguemines, c'est sur la gauche, dans la vallée de la Losselle, vers Völklingen, que la cavalerie aurait été envoyée.

Par conséquent, dès les premières heures de la lutte,

nous aurions eu une supériorité marquée, même en artillerie. Par suite, il est permis d'admettre, en voyant la vigueur de l'action, que l'attaque de l'Éperon, du Gifert-Wald et de Stiringer-Wald auraient échoué.

Le commandant du 2e corps d'armée n'aurait sans doute pas demandé du secours. Peut-être même aurait-il rendu compte qu'il comptait sur un succès. Dès lors, il était encore exposé à une défaite dans la soirée.

Mais si nos troupes avaient été dressées, comme celles des Prussiens, à marcher au canon sans attendre des ordres, nous aurions vu se produire divers mouvements qui nous auraient sans doute garantis contre cette éventualité.

D'abord, les divisions Metman, Castagny et Montaudon auraient été mises en communication avec le 2e corps, dès le point du jour.

Puis, elles auraient été prévenues de l'engagement vers onze heures. Elles se seraient donc mises en marche, soit spontanément, soit sur un avis du commandant du 3e corps, vers midi.

La division Metman, ayant 14 kilomètres à faire, serait arrivée à Stiring à trois heures et demie ; la division Castagny, placée à 16 kilomètres de Spicheren, serait arrivée sur le plateau à quatre heures ; enfin, la division Montaudon, rassemblée à 12 kilomètres de là, aurait atteint Spicheren à trois heures.

Le commandant du 3e corps, alors commandant en chef des 2e, 3e et 4e corps, prévenu à Saint-Avold à dix heures et demie, serait arrivé en chemin de fer à midi, et aurait pris dès ce moment la direction du combat, ce qui aurait donné à tout le monde une nouvelle impulsion.

Nous aurions eu ainsi en ligne, à quatre heures de l'après-midi : 55,000 hommes, 108 bouches à feu et 36 mitrailleuses.

Comme les Prussiens l'ont reconnu depuis, il est probable que le succès aurait couronné nos efforts.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Il faut donc reconnaître que l'habitude de courir au combat, même sans ordre, est essentiellement pratique. Sous Napoléon, c'était la règle. Les Allemands l'ont adoptée ; les autres armées doivent agir de même. Il est certain, du reste, que son application ne peut, dans aucun cas, produire de résultats fâcheux ; tandis que sur le champ de bataille, sur le point où l'action est décisive, elle est une garantie du succès.

Aujourd'hui, d'ailleurs, avec les masses qui concourent aux opérations, avec les dispositifs de marche en profondeur, avec les ordres de combat dispersés et étendus, avec les tâtonnements qui s'imposent aux armées au moment de franchir les frontières, avec les distances qui séparent les combattants et les difficultés qui empêchent les généraux en chef d'apprécier la force et la position de l'ennemi, il est permis d'admettre, comme vrais, les principes suivants :

1° *Obligation pour toute unité constituée d'être sans cesse en communication avec les unités voisines ;*

2° *Obligation*, pour chacune d'elles, *de prévenir toujours les unités voisines des combats qu'elles engagent ;*

3° *Obligation de marcher au canon avec la plus grande énergie.*

En réalité, le 6 août 1870, la frontière de la Sarre a été franchie à la suite d'un mouvement offensif et d'une bataille livrée inopinément, sans la volonté ni la participation des chefs d'armée. L'hypothèse d'un mouvement de retraite de notre armée était fausse ; car on ne pouvait appeler de ce nom le déplacement d'une partie du 2e corps. Le combat avait été dirigé, du côté des Prussiens, par trois généraux, qui s'étaient succédé dans l'ordre de leur arrivée sur le terrain, sans que ces changements dans le commandement en chef aient produit le moindre à-coup. En apparence, cette affaire et ses résultats semblent dus au hasard. Mais, quand on examine le fond des choses, on

s'aperçoit qu'elle s'est produite d'une façon normale, qu'elle a été la conséquence des dispositions prises par les deux adversaires, et qu'elle répond aux conditions ordinaires de la guerre moderne. Ce qu'il faut avouer, c'est que ces conditions étaient connues par nos adversaires et ignorées par nous.

Il faut en conclure que l'instruction tactique des troupes, les dispositifs de marche, la tactique de combat, l'initiative, l'activité et l'ardeur qui ont été remarqués dans les rangs de nos ennemis, sont des conditions désormais inséparables de la lutte. Ce sont des éléments de succès que, de tous côtés, on doit s'efforcer d'acquérir.

Enfin, si notre cavalerie avait été exercée à un service d'exploration analogue à celui de la cavalerie allemande, il est certain que notre armée aurait été prévenue à temps de la marche des colonnes ennemies sur la frontière. La situation nous commandait alors de prendre les dispositions dont les Prussiens nous ont donné l'exemple dans leurs premières étapes du mois d'août.

Nous n'aurions pas dû, par conséquent, rester sur la limite même du territoire, sur des positions où nos flancs étaient exposés. Il nous aurait fallu concentrer le plus de forces possibles sur une bonne position défensive, choisie à l'avance et organisée de telle sorte que les feux d'artillerie et d'infanterie aient pu y acquérir leur maximum d'effet meurtrier. C'est, du reste, ce qu'avait demandé le général Frossard en 1868. Enfin, il n'est pas prouvé qu'en profitant de la tendance de l'ennemi à se jeter tête baissée sur des troupes qu'il croit en retraite, il n'eût pas été possible de l'attirer dans une position défavorable.

D'une manière générale, il est permis de conclure des faits qui précèdent que l'attaque et la défense des frontières exigeront désormais un service d'exploration des plus vigilants, une grande initiative à tous les degrés du commandement, et des formations concentrées comme celles qui sont prescrites à la veille des batailles.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Y a-t-il des règles plus précises applicables à ce premier acte des campagnes modernes ? Évidemment non.

Il ressort clairement des leçons de l'histoire que ce moment est, plus que d'autres, soumis aux hasards de l'inconnu, et qu'en pareil cas les résolutions doivent dépendre des circonstances.

Mais il n'est pas douteux que, dès le début des rassemblements, la préoccupation des premiers combats s'impose. Il faut donc songer au moyen d'aborder l'ennemi en forces, sur un terrain avantageux, et surtout avec une énergie, une volonté de vaincre qui soient sans limites. Dès lors aussi, par conséquent, l'échelonnement des forces doit être calculé en vue d'un effort unique, l'attaque des forces opposées avec tous les corps disponibles, avec la plus grande vigueur, avec une ardeur et une ténacité qui n'ont qu'un objectif : la victoire.

§ 5. — MARCHES STRATÉGIQUES.

I. — Définition des marches.

On a appelé *marches stratégiques* celles que les armées entreprennent pour se porter soit de leurs bases de concentration sur un premier objectif, soit d'un objectif sur un autre.

A ce titre, les mouvements qui s'exécutent entre les zones de concentration et les frontières ennemies rentrent aussi dans la catégorie des marches stratégiques. Mais, comme on l'a déjà fait ressortir, ces premières opérations empruntent aux conditions actuelles de la guerre un caractère spécial qui exigeait une étude à part. Il reste maintenant à envisager les marches stratégiques à un point de vue général.

Leur importance n'a pas besoin d'être démontrée ; ce sont elles qui conduisent les armées aux batailles décisives. Par conséquent, ce sont leurs directions et leurs

dispositifs qui permettent d'aborder l'ennemi avec plus ou moins d'avantages. Leur influence sur les résultats d'une campagne est considérable ; et l'on peut dire qu'elles sont, après les combats, les opérations les plus importantes de la guerre.

On ne saurait donc trop les approfondir, ni rechercher avec trop de soin les principes qui président à leur exécution.

Depuis le commencement du siècle, ces principes ont subi peu de changements. C'est ce qui explique comment, dans ses combinaisons de 1866 et de 1870, le feld-maréchal de Moltke semble souvent s'être inspiré des règles qui furent en usage pendant les guerres de la République et de l'Empire. Pour nous, c'est encore cette glorieuse époque qui nous offre à cet égard les enseignements les plus complets. C'est donc à elle qu'il faut se reporter quand on veut entreprendre une étude sérieuse et pratique. En recherchant ensuite dans des campagnes plus récentes quelle a été l'application de ces mêmes principes, en examinant les résultats qu'ils ont donnés et ceux qu'a produits leur oubli, on sera à peu près sûr d'avoir envisagé, au point de vue des marches, les faits de guerre les plus saillants.

On a vu que dans l'offensive une armée doit, après sa concentration, se porter résolument en avant, franchir la frontière, chercher la principale masse ennemie, l'attaquer partout où elle la trouve, la battre et la refouler.

Mais quelle sera sa tâche le lendemain de son premier combat? Doit-elle poursuivre? Lui faut-il marcher sur une capitale? sur une grande ville voisine? Quelle direction donner à ses colonnes? L'inconnu se dresse devant elle, et le problème ordinaire de la guerre, la recherche des renseignements, s'impose de nouveau. Souvent le contact sera perdu, et, pour savoir ce qu'il va résoudre, le général en chef s'adresse une question qu'il se posera presque chaque jour désormais : *Où est l'ennemi?*

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Y a-t-il des règles plus précises applicables à ce premier acte des campagnes modernes ? Évidemment non.

Il ressort clairement des leçons de l'histoire que ce moment est, plus que d'autres, soumis aux hasards de l'inconnu, et qu'en pareil cas les résolutions doivent dépendre des circonstances.

Mais il n'est pas douteux que, dès le début des rassemblements, la préoccupation des premiers combats s'impose. Il faut donc songer au moyen d'aborder l'ennemi en forces, sur un terrain avantageux, et surtout avec une énergie, une volonté de vaincre qui soient sans limites. Dès lors aussi, par conséquent, l'échelonnement des forces doit être calculé en vue d'un effort unique, l'attaque des forces opposées avec tous les corps disponibles, avec la plus grande vigueur, avec une ardeur et une ténacité qui n'ont qu'un objectif : la victoire.

§ 5. — MARCHES STRATÉGIQUES.

I. — Définition des marches.

On a appelé *marches stratégiques* celles que les armées entreprennent pour se porter soit de leurs bases de concentration sur un premier objectif, soit d'un objectif sur un autre.

A ce titre, les mouvements qui s'exécutent entre les zones de concentration et les frontières ennemies rentrent aussi dans la catégorie des marches stratégiques. Mais, comme on l'a déjà fait ressortir, ces premières opérations empruntent aux conditions actuelles de la guerre un caractère spécial qui exigeait une étude à part. Il reste maintenant à envisager les marches stratégiques à un point de vue général.

Leur importance n'a pas besoin d'être démontrée ; ce sont elles qui conduisent les armées aux batailles décisives. Par conséquent, ce sont leurs directions et leurs

dispositifs qui permettent d'aborder l'ennemi avec plus ou moins d'avantages. Leur influence sur les résultats d'une campagne est considérable ; et l'on peut dire qu'elles sont, après les combats, les opérations les plus importantes de la guerre.

On ne saurait donc trop les approfondir, ni rechercher avec trop de soin les principes qui président à leur exécution.

Depuis le commencement du siècle, ces principes ont subi peu de changements. C'est ce qui explique comment, dans ses combinaisons de 1866 et de 1870, le feld-maréchal de Moltke semble souvent s'être inspiré des règles qui furent en usage pendant les guerres de la République et de l'Empire. Pour nous, c'est encore cette glorieuse époque qui nous offre à cet égard les enseignements les plus complets. C'est donc à elle qu'il faut se reporter quand on veut entreprendre une étude sérieuse et pratique. En recherchant ensuite dans des campagnes plus récentes quelle a été l'application de ces mêmes principes, en examinant les résultats qu'ils ont donnés et ceux qu'a produits leur oubli, on sera à peu près sûr d'avoir envisagé, au point de vue des marches, les faits de guerre les plus saillants.

On a vu que dans l'offensive une armée doit, après sa concentration, se porter résolument en avant, franchir la frontière, chercher la principale masse ennemie, l'attaquer partout où elle la trouve, la battre et la refouler.

Mais quelle sera sa tâche le lendemain de son premier combat? Doit-elle poursuivre? Lui faut-il marcher sur une capitale? sur une grande ville voisine? Quelle direction donner à ses colonnes? L'inconnu se dresse devant elle, et le problème ordinaire de la guerre, la recherche des renseignements, s'impose de nouveau. Souvent le contact sera perdu, et, pour savoir ce qu'il va résoudre, le général en chef s'adresse une question qu'il se posera presque chaque jour désormais : *Où est l'ennemi?*

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Il lui faudra ensuite se reporter au but général de la guerre, qui est la destruction de l'adversaire, et pour cela marcher de nouveau sur lui.

Après Spicheren, quoique la cavalerie prussienne n'eût pas perdu le contact sur la Sarre comme dans les Vosges, les renseignements qu'elle fournit n'étaient pas assez précis pour permettre au généralissime de prendre une résolution. Ce fut le 9 août seulement que sa pensée fut fixée. Dès lors son ordre de marche fut aussitôt lancé. Il commençait par ces mots :

« Les renseignements recueillis font supposer que l'en-
« nemi s'est retiré derrière la Moselle ou, éventuellement,
« derrière la Seille.

« Les trois armées allemandes suivront ce mouve-
« ment, etc. »

Cet ordre nous montre que dans toute marche d'armée ou de groupe d'armées, il faut d'abord déterminer l'objectif de marche, puis en conclure la direction. Dans une étude de ces opérations au point de vue stratégique, il sera donc logique de procéder de même.

II. — Objectifs et directions de marche.

Presque toutes les guerres du commencement du siècle ont donné lieu à des marches bien combinées. Parmi les plus remarquables, on a toujours cité celles de 1805 et de 1806. Elles sont assez connues pour qu'il suffise de les rappeler.

1° Campagne de 1805. — Au début de cette campagne, l'armée des côtes de la Manche se rendit sur le Rhin, pendant que les corps d'armée stationnés en Hollande et dans le Hanovre se portaient sur le Mein. Ce mouvement est resté célèbre. Les marches qui en résultèrent furent de véritables marches de concentration qui ne répondent plus aux conditions de la guerre moderne. Elles s'accomplirent

au milieu de circonstances extrêmement favorables, qu'il serait impossible de retrouver aujourd'hui. On peut donc les négliger et s'arrêter à celles qui les ont suivies.

Dès que la guerre fut résolue, la première pensée de Napoléon fut de savoir où étaient les forces ennemies. Lorsqu'il apprit que les Russes étaient encore en Moravie, tandis que les Autrichiens s'étaient portés sur l'Iller, le but de ses futures marches se trouva défini. L'ennemi avait commis une faute en divisant ses forces ; il fallait en profiter. Pour cela Napoléon allait s'efforcer de maintenir d'abord la séparation qui existait entre les deux masses ennemies, puis de saisir les communications de la masse la plus rapprochée sans découvrir les siennes. La direction à donner à ses colonnes était dès lors indiquée. Les objectifs de marche qui répondaient à ces combinaisons devaient être les points de passage du Danube, par lesquels les armées ennemies pouvaient correspondre et d'où l'on menaçait directement les lignes de retraite de l'armée autrichienne. Ces points étaient Günzbourg, Ingolstadt, Neubourg, Donauwerth et Ratisbonne. De là ces marches stratégiques si admirées, qui portèrent la Grande Armée sur le Danube, en aval d'Ulm, et lui permirent quelques jours après d'exécuter sur les derrières de l'ennemi une série de manœuvres qui amenèrent sa capitulation.

Campagne de 1806. — Le but de Napoléon était le même que l'année précédente. Il voulait couper l'ennemi de ses communications. Il lui fallait, par conséquent, gagner l'aile gauche qui les couvrait, et, s'il parvenait à la déborder, il aurait réussi.

Ce fut donc cette gauche et les points d'Iéna, Naumbourg, Leipzig, sur lesquels elle s'appuyait, qui devaient servir d'objectifs de marche et de direction à ses colonnes.

De là cette marche stratégique en trois colonnes, dirigée d'abord sur Plauen, Schleiz et Saalfeld, puis sur Iéna.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Il lui faudra ensuite se reporter au but général de la guerre, qui est la destruction de l'adversaire, et pour cela marcher de nouveau sur lui.

Après Spicheren, quoique la cavalerie prussienne n'eût pas perdu le contact sur la Sarre comme dans les Vosges, les renseignements qu'elle fournit n'étaient pas assez précis pour permettre au généralissime de prendre une résolution. Ce fut le 9 août seulement que sa pensée fut fixée. Dès lors son ordre de marche fut aussitôt lancé. Il commençait par ces mots :

« Les renseignements recueillis font supposer que l'en-
« nemi s'est retiré derrière la Moselle ou, éventuellement,
« derrière la Seille.

« Les trois armées allemandes suivront ce mouve-
« ment, etc. »

Cet ordre nous montre que dans toute marche d'armée ou de groupe d'armées, il faut d'abord déterminer l'objectif de marche, puis en conclure la direction. Dans une étude de ces opérations au point de vue stratégique, il sera donc logique de procéder de même.

II. — Objectifs et directions de marche.

Presque toutes les guerres du commencement du siècle ont donné lieu à des marches bien combinées. Parmi les plus remarquables, on a toujours cité celles de 1805 et de 1806. Elles sont assez connues pour qu'il suffise de les rappeler.

1° Campagne de 1805. — Au début de cette campagne, l'armée des côtes de la Manche se rendit sur le Rhin, pendant que les corps d'armée stationnés en Hollande et dans le Hanovre se portaient sur le Mein. Ce mouvement est resté célèbre. Les marches qui en résultèrent furent de véritables marches de concentration qui ne répondent plus aux conditions de la guerre moderne. Elles s'accomplirent

au milieu de circonstances extrêmement favorables, qu'il serait impossible de retrouver aujourd'hui. On peut donc les négliger et s'arrêter à celles qui les ont suivies.

Dès que la guerre fut résolue, la première pensée de Napoléon fut de savoir où étaient les forces ennemies. Lorsqu'il apprit que les Russes étaient encore en Moravie, tandis que les Autrichiens s'étaient portés sur l'Iller, le but de ses futures marches se trouva défini. L'ennemi avait commis une faute en divisant ses forces ; il fallait en profiter. Pour cela Napoléon allait s'efforcer de maintenir d'abord la séparation qui existait entre les deux masses ennemies, puis de saisir les communications de la masse la plus rapprochée sans découvrir les siennes. La direction à donner à ses colonnes était dès lors indiquée. Les objectifs de marche qui répondaient à ces combinaisons devaient être les points de passage du Danube, par lesquels les armées ennemies pouvaient correspondre et d'où l'on menaçait directement les lignes de retraite de l'armée autrichienne. Ces points étaient Günzbourg, Ingolstadt, Neubourg, Donauwerth et Ratisbonne. De là ces marches stratégiques si admirées, qui portèrent la Grande Armée sur le Danube, en aval d'Ulm, et lui permirent quelques jours après d'exécuter sur les derrières de l'ennemi une série de manœuvres qui amenèrent sa capitulation.

Campagne de 1806. — Le but de Napoléon était le même que l'année précédente. Il voulait couper l'ennemi de ses communications. Il lui fallait, par conséquent, gagner l'aile gauche qui les couvrait, et, s'il parvenait à la déborder, il aurait réussi.

Ce fut donc cette gauche et les points d'Iéna, Naumbourg, Leipzig, sur lesquels elle s'appuyait, qui devaient servir d'objectifs de marche et de direction à ses colonnes.

De là cette marche stratégique en trois colonnes, dirigée d'abord sur Plauen, Schleiz et Saalfeld, puis sur Iéna.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

De là aussi cette bataille célèbre dans laquelle nos corps combattirent sur les lignes de retraite de l'ennemi, combinaison qui produisit les résultats décisifs que l'histoire a enregistrés.

Entrons maintenant dans le détail d'une de ces campagnes du premier Empire, dans lesquelles le choix des objectifs de marche a non seulement assuré le succès, mais encore contribué à réparer les fautes commises.

2e Campagne de 1807. — Après la bataille d'Eylau, Napoléon, pour couvrir le siège de Dantzig et refaire son armée, avait pris ses cantonnements sur la Passarge.

Benningsen, commandant en chef de l'armée russe, vint s'établir à Heilsberg sur l'Alle; il couvrit cette ville d'ouvrages de campagne et en fit une place du moment, qu'il espérait utiliser bientôt comme point d'appui de ses manœuvres. Mais, en prenant cette position, le général russe avait découvert ses magasins qu'il avait laissés à Kœnigsberg, tandis que sa ligne de retraite naturelle passait par Gumbinnen. En outre, il était séparé du corps prussien du général de Lestocq, qui formait sa droite et qui était chargé de couvrir Kœnigsberg (V. *planche XXVII*).

L'armée française était cantonnée sur trois lignes. Le 6e corps, sous les ordres du maréchal Ney, établi en pointe avancée à Gutstadt, couvrait son front; Benningsen, tenté par cette position isolée, prit l'offensive au commencement de juin, espérant couper le 6e corps du reste de l'armée et le détruire. Le maréchal Ney, qui n'avait que 17,000 hommes contre 60,000, résista à ses attaques, donna le temps aux corps les plus proches de le secourir et ne céda le terrain que pas à pas, en combattant jusqu'à Deppen, sur la Passarge.

Napoléon était à Finkenstein. En apprenant ces événements, il concentra d'abord son armée entre Osterode et Deppen, sur un front de 20 kilomètres environ. Puis, saisissant de suite l'importance de Kœnigsberg et la double faute qu'avaient commise les Russes en découvrant leurs magasins et en se séparant des Prussiens, il résolut de se porter directement entre les positions de Heilsberg et Kœnigsberg. Il prit donc pour objectifs de marche les points qui reliaient entre elles ces deux villes. Mais, tout d'abord, il lui fallait se diriger sur l'ennemi qui était l'objectif immédiat.

Le 8 juin, profitant de l'inaction dans laquelle les Russes étaient restés à la suite de la vigoureuse résistance de Ney, il prit l'offensive.

Ainsi, avant de commencer ses opérations, Napoléon détermina d'abord avec précision l'objectif et la direction de ses colonnes, puis il s'assura l'initiative des mouvements.

Il prescrivit au 1er corps (Victor), qui formait l'aile gauche sur la basse Passarge, de refouler le général prussien Lestocq, en s'étendant vers Mehlsack, et de le rejeter sur Kœnigsberg.

Il prit avec lui les corps de Soult (4e), Ney (6e), Lannes (corps de réserve) et la garde, pour se jeter sur Benningsen. Enfin il ordonna à Davout et à Mortier (3e et 8e corps), qui formaient le centre, de se porter en échelons vers Eylau pour déborder les Russes, du côté de Kœnigsberg.

La droite, qu'il commandait en personne, atteignit l'arrière-garde russe à Glottau, le 9 juin, la refoula et prit Gutstadt. L'armée russe, ainsi repoussée, recula sur Heilsberg par la rive droite de l'Alle, tandis que l'armée française la suivait par la rive gauche.

Le 10 juin, Napoléon, voyant les Russes en position à Heilsberg, résolut de les attaquer, tandis que ses corps de gauche chercheraient à s'avancer sur leurs communications.

En conséquence, le 1er corps reçut l'ordre de marcher sur Kœnigsberg par Landsberg; Davout et Mortier de-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

vaient suivre le mouvement de Victor par la rive gauche de l'Alle et couper les routes d'Heilsberg à Kœnigsberg.

Avec les corps qui lui restaient, l'Empereur attaqua les positions russes. Malheureusement, nos troupes, fatiguées et inférieures en nombre, ne parvinrent pas à déloger l'ennemi, qui leur fit subir des pertes sensibles. Ce combat, resté indécis, a été considéré comme un échec, et Napoléon lui-même s'attendait à le voir recommencer le lendemain; mais la direction des marches allait suffire à réparer cet insuccès et à faire tomber les défenses d'Heilsberg.

Déjà, la veille au soir, Davout était arrivé à Grossendorf, sur la route d'Heilsberg à Landsberg. Le 11 au matin, il marchait sur Eylau, dont il n'était plus éloigné que de 14 kilomètres. Ney et Mortier le suivaient sur la route de Grossendorf. Lannes, avec le corps de réserve, occupait le débouché de la route d'Heilsberg à Landsberg et le fermait dès le 10 au soir.

Benningsen, se voyant coupé de ses communications et craignant pour le sort de Kœnigsberg, se décida à évacuer Heilsberg dans la matinée du 11 par la rive droite de l'Alle. Il descendit la vallée vers Bartenstein et Schippenbeil, espérant encore gagner Kœnigsberg, soit par ces points de passage, soit par Friedland ou Wehlau.

Napoléon transporta alors son quartier impérial à Heilsberg, le 11 au soir, afin d'affirmer son succès par l'occupation de la place, et le 12, il se rendit à Eylau.

Une fois sur ce point, maître du pays entre l'Alle et la mer, il dirigea Davout et Murat en échelons avancés sur Kœnigsberg et concentra ensuite ses différents corps près d'Eylau, pour être en mesure de se porter rapidement soit sur Friedland, soit sur Wehlau. Apprenant alors que l'ennemi avait quitté Bartenstein pour s'élever plus au nord, il prescrivit à Lannes de marcher sur Friedland avec son corps de réserve, en lui faisant connaître qu'il pouvait

disposer de la cavalerie de Grouchy, et que Mortier était à Domnau prêt à le soutenir. Lannes avait pour instruction d'empêcher l'ennemi de déboucher de Friedland. Le reste de l'armée était rassemblé vers Eylau et Domnau, en mesure de concourir à une action générale.

Pour obéir à l'ordre pressant que lui avait envoyé l'empereur de Russie, de sauver à tout prix la place de Kœnigsberg, Benningsen, après avoir évacué précipitamment Heilsberg, Bartenstein et Schippenbeil, dirigea à marches forcées une avant-garde sur Friedland. Elle atteignit cette ville le 13 au soir, quand un régiment de l'avant-garde de Lannes l'occupait déjà depuis quelques heures. Cette troupe, trop faible pour résister à l'effort des Russes, dut céder la place et se retirer sur la rive gauche de l'Alle, où l'ennemi vint s'établir à sa suite.

Le lendemain, 14 juin, jour anniversaire de la bataille de Marengo, l'empereur remporta la victoire de Friedland, qui avait été si bien préparée par l'habileté de ses marches. Les Russes furent battus avec une rivière à dos, dans laquelle bon nombre des leurs furent précipités. Mis en pleine déroute, ils se hâtèrent d'aller passer le Prégel à Wehlau, et se retirèrent précipitamment derrière le Niémen. Kœnigsberg, évacué par les Prussiens, fut pris par nos troupes le 16 juin.

La paix de Tilsitt devait suivre de près ces brillants succès et assurer à l'armée le repos qu'elle avait si vaillamment gagné.

Observations. — Un des caractères de cette campagne est l'influence exercée par la direction des marches; c'est elle qui amène les rencontres et assure le succès, même quand l'issue des combats ne paraît pas favorable. Du côté des Russes, la faute qu'ils commettent en découvrant leur ligne de ravitaillement semble être l'unique cause de la défaite. Cette faute devait être immédiatement aperçue par leur redoutable adversaire, qui en conclut sur-le-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

champ l'objectif de marche de ses corps d'armée. Aussi suffit-il d'une bataille perdue pour amener les résultats décisifs qui ont été constatés.

Le choix de la direction des marches est habilement complété par un dispositif en échelons qui permet aux différents corps de se soutenir, en ôtant à l'ennemi le moyen d'apprécier de suite le but de leurs mouvements et les projets de leur chef. Il a donc aussi largement contribué au succès et doit être signalé comme un des procédés pratiques de l'exécution des marches stratégiques.

Le général de Ségur a fait ressortir dans les termes suivants le plan de l'Empereur et les mouvements défectueux de Benningsen :

« Deux points principaux, dit-il, avaient fixé l'attention « de l'Empereur : Heilsberg, camp retranché des Russes, « et Kœnigsberg, leur grand magasin. On dit que, vou- « lant imiter sa manœuvre d'Iéna, c'est-à-dire qu'osant « découvrir sa ligne d'opérations pour se jeter sur le « flanc gauche de Benningsen, il avait songé d'abord à le « déborder de ce côté pour le refouler sur Kœnigsberg, « en le prévenant à Wehlau, ce qui n'aurait laissé à cette « armée, coupée de sa base, que la mer pour retraite. Le « fait est que, soit prudence, soit que, ayant été prévenu « lui-même, ses corps ne fussent pas disposés pour cette « manœuvre, il se décida, tout au contraire, à l'aborder « de front, à Heilsberg, avec plus de 100,000 hommes, « pendant que poussant 50,000 hommes sur Eylau, entre « ce camp et Kœnigsberg, il forcerait l'armée russe à lui « abandonner à la fois, et sans bataille, sa position re- « tranchée et son magasin ; après quoi, la poursuivant, il « comptait l'atteindre et la défaire aux passages du Prégel « ou du Niémen.

« Le 10 juin, un combat sanglant, sans résultat, fut en- « gagé à Heilsberg. Cette agression parut non seulement « téméraire, mais intempestive, puisque la manœuvre de « notre aile gauche vers Eylau allait déposter Benningsen

« de ses redoutes. Le succès seul eût pu l'excuser ; l'évé- « nement la condamna ; nous fûmes repoussés avec une « perte de 7,000 tués et blessés.

« Mais la position fautive de Benningsen restait la « même. Ses ressources, sa préoccupation, son point « d'honneur, tout pour lui était à Kœnigsberg, dans cette « dernière capitale de son allié, dans ce grand magasin « situé à sa droite et sur la mer, tandis que la règle ordi- « naire eût voulu que son grand dépôt ne fût placé que « sur sa ligne de retraite naturelle, sur ses derrières. « Napoléon profita de cette faute. Abandonnant Heilsberg, « il se porta du côté de notre aile gauche sur Eylau, d'où « tout à la fois il séparait Benningsen de Kœnigsberg et « menaçait, à Friedland et à Wehlau, la retraite de l'ar- « mée russe.

« Benningsen effrayé, se couvrant de l'Alle et la redes- « cendant, ne songea qu'à se retirer en toute hâte au delà « de Friedland. Mais là, ses communications étant assu- « rées avec son empereur et se voyant renforcé de 28,000 « hommes, au lieu d'aller plus loin se placer derrière le « Prégel, le fantôme de Kœnigsberg recommença à l'ob- « séder ; ne pouvant se résigner à l'abandonner, il s'ar- « rêta, repassa l'Alle à Friedland et se décida à attaquer. « Ce fut le 14 juin ; surpris par Napoléon en flagrant délit « et un défilé à dos, il essuya un désastre qui mit fin à la « guerre (1). »

Conclusion. — Les remarquables opérations de 1807 nous montrent :

1° Qu'en général la direction des marches d'une armée doit être prise sur les communications de l'adversaire, et que cette direction devient une règle absolue quand l'ennemi découvre lui-même ses lignes de ravitaillement.

---

(1) *Mémoires de Ségur*, t. III, p. 176, 177, 178.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

2° Qu'un moyen de faciliter cette manœuvre consiste à disposer les grandes unités en échelons et à profiter des combats qui arrêtent l'ennemi pour le déborder du côté qu'on veut menacer.

L'application de ces principes est de tous les temps ; à toutes les époques, ils ont amené des résultats décisifs, et, parmi les hommes de guerre qui les ont mis en pratique avec le plus de succès, on ne peut s'empêcher de citer le feld-maréchal autrichien Radetski.

Sous ce rapport, sa campagne de 1849 en Lombardie nous offre un exemple remarquable.

3° **Campagne de 1849 en Lombardie.** — En mars 1849, l'armée sarde, ayant dénoncé l'armistice conclu avec l'Autriche et ajoutant une trop grande confiance aux bruits de retraite de l'armée autrichienne, s'était étendue le long du Tessin, prête à envahir le Milanais. Elle comptait 6 divisions et 2 brigades, réparties comme il suit :

La brigade Solardi, à Oleggio, à l'extrême gauche ;
La division Perronne, à Galliate ;
La division du duc de Gênes, vis-à-vis Buffalora ;
La division du duc de Savoie, à Novare ;
La division Bès, à Vigevano ;
La division Durando, à Mortara ;
La division Ramorino en face de Pavie, gardant le bras du Tessin dit Gravellone et le pont de Mezzano-Corte sur le Pô (V. *planche XXVIII*).

L'armée sarde comptait 118 bataillons, 47 escadrons et 156 pièces, environ 100,000 hommes.

L'armée autrichienne n'avait que 72 bataillons, 44 escadrons et 229 pièces : en tout 70,000 hommes. Malgré son infériorité numérique, son chef, le maréchal Radetski, résolut de prendre l'offensive et de se porter sur les communications de l'ennemi. Les deux armées étant très rapprochées et établies parallèlement, il était difficile à l'une d'elles de se porter sur les derrières de l'autre sans prêter le flanc à une attaque et sans découvrir sa ligne de retraite. Pour y arriver, Radetski feignit de battre en retraite sur le quadrilatère et se porta ostensiblement de Milan sur Lodi, en faisant occuper le pont de San-Angelo, sur le Lembro. Arrivé à Lodi, il changea de direction et alla passer le Pô à Plaisance, où il rallia les détachements qu'il avait rappelés du Pô inférieur et de Brescia. Il remonta ensuite la rive droite jusqu'à la hauteur de Pavie, et surprit les 4 bataillons auxquels le général Ramorino avait confié la garde des ponts du Gravellone et de Mezzano-Corte. Il déboucha alors sur la rive droite du Tessin, avec toutes ses forces réunies, à l'exception de 2 brigades, qu'il avait laissées à Buffalora pour attirer l'attention du roi Charles-Albert, et qui avaient ordre de le rejoindre dès qu'il serait à hauteur de Berequardo. Il remonta ensuite le Tessin, battit successivement les divisions sardes, et finalement gagna sur l'ennemi la fameuse bataille de Novare, qui obligea Charles-Albert à signer son abdication (1).

Observations. — Par son habileté dans le choix des objectifs de marche, Radetski avait pris l'armée sarde en flanc, puis il était venu se placer, avec des forces supérieures, sur sa ligne de communications qui, passant par Verceil, se dirigeait sur Turin. Quant à lui, pour éviter de compromettre et de découvrir sa ligne de retraite par Milan et Lodi, il avait eu le soin de la faire protéger par les brigades laissées à Buffalora jusqu'au moment où, son mouvement étant assez avancé, il n'hésita pas à la changer et à la faire passer par Pavie et Lodi, qui lui assuraient une direction plus courte.

La manœuvre de Radetski fut donc exécutée avec une grande audace ; elle était difficile, mais, grâce à la qualité

(1) Général Pierron.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

de ses troupes et à ses talents, il obtint de cette combinaison les résultats les plus complets.

Conclusion. — Lorsqu'une armée placée sur un front parallèle à celui de l'ennemi veut se porter sur ses communications, elle peut y parvenir en attirant d'abord son attention par une fausse démonstration, puis en exécutant un changement de ligne de communication et en débordant une de ses ailes.

A notre époque, avec les masses qui composent les armées, des combinaisons comme celles de Radetski en 1849 sont devenues moins faciles. Parmi les campagnes modernes, celle des Prussiens en 1866 nous donne une idée assez juste des difficultés que peut présenter dans l'avenir le choix des objectifs et des directions de marche. Il suffit pour cela d'étudier le mouvement de leurs trois armées dans les journées qui ont suivi la bataille de Kœniggrætz.

4° Marche des armées prussiennes de l'Elbe sur le Danube en 1866. — Après la sanglante lutte du 3 juillet 1866, les Ire et IIe armées prussiennes et l'armée de l'Elbe passèrent deux jours sans indications précises sur la direction de retraite de l'ennemi. Le contact était perdu et l'armée autrichienne s'était dérobée. On savait seulement qu'elle avait franchi l'Elbe à Kœniggrætz et à Josephstadt.

Ce fait indiquait déjà un premier but aux nouveaux efforts des armées prussiennes. Il fallait saisir les passages de l'Elbe, dont la possession interdisait aux vaincus toute communication avec le nord de la Bohême (V. *planche XXIX*).

En conséquence, le 5 juillet, les ponts du fleuve furent occupés de Pardubitz à Kladrub ; puis, dans l'ignorance où l'on était de l'ennemi, on agit comme s'il était à proximité, et les troupes furent maintenues en cantonnement

resserré, dans un carré de 5 milles, ou 37 kilomètres carrés.

6 *juillet*. — Le 6 juillet, les vainqueurs acquirent la certitude que la principale masse autrichienne s'était retirée sur Olmütz, et qu'un groupe plus faible, composé du 10e corps et des divisions de cavalerie, se dirigeait sur Vienne.

D'un autre côté, le grand quartier général estimait que l'Autriche allait sans doute faire venir d'Italie à Vienne tous les renforts disponibles. Il fallait donc porter de ce côté le gros des forces, afin de maintenir séparés les deux groupes ennemis. Si l'on arrivait sur la capitale autrichienne avant les corps d'Italie, peut-être obtiendrait-on une solution décisive.

Ces considérations firent prendre au roi de Prusse une résolution qui n'était pas sans gravité. Il divisa ses forces en deux groupes. La IIe armée, formant l'aile gauche, devait suivre l'armée vaincue sur Olmütz. Le reste allait marcher directement sur Vienne et chercher à terminer la campagne dans le plus bref délai.

Les ordres furent donnés dans ce sens. C'étaient donc les rassemblements de l'ennemi qui précisaient l'objectif de marche et la direction des colonnes. Ce mouvement avait, en outre, un but spécial, qui allait bientôt s'imposer aux préoccupations du commandement ; c'était le maintien de la séparation des masses de l'adversaire.

7 *juillet*. — Le 7 juillet, en vertu des décisions prises la veille, les principales routes de marche furent assignées à chaque armée.

La IIe n'avait qu'une direction d'ensemble ; elle devait suivre l'armée battue, et une fois à Olmütz, prendre vers Littau-Konitz une position qui couvrit la Silésie.

La Ire armée allait se porter de Chrodim à Policka et à Neustadt par les routes de Skuc et de Kreutzberg.

L'armée de l'Elbe avait à suivre la route d'Iglau par Deutsch-Brod. Ces deux armées prenaient donc d'abord

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

la direction de Brünn et se portaient vers le sud-est à travers la région montueuse qui séparait la Moravie de la Bohême.

8 *juillet.* — Les premiers objectifs de marche, Policka, Neustadt et Deutsch-Brod, furent atteints le 8 juillet, et de nouveaux ordres prolongèrent la marche dans la même direction.

La Ire armée dut prendre la route de Brünn par Policka, Kunstadt et Kreutzberg-Rosinka. L'armée de l'Elbe devait marcher sur Iglau et, de là, sur Brünn ou Znaym, suivant les circonstances.

9, 10 *et* 11 *juillet.* — Les jours suivants, le mouvement continua sans incidents. Mais, le 10 juillet, la cavalerie de la IIe armée saisit dans un bureau de poste, au milieu d'autres papiers, l'ordre de mouvement de Benedek. On apprit ainsi que ce dernier avait atteint Olmütz, après une marche des plus rapides, avec une avance de 6 milles (44 kil. 500) sur le Ier corps, qui marchait en tête de la IIe armée.

En même temps, le 11 juillet, la Ire armée arrivait à une marche de Brünn, et l'avant-garde de l'armée de l'Elbe entrait à Iglau.

Une modification se produisit alors dans la situation générale. Elle avait assez d'importance pour amener, quand elle fut connue, un changement dans la direction de marche.

Le gouvernement autrichien avait résolu de concentrer à Vienne la plus grande partie de l'armée du Nord. Benedek avait déjà donné ses instructions à ses généraux. Un de ses corps devait rester à Olmütz pour couvrir la place et dérober le mouvement aux éclaireurs prussiens. Le 11 au soir, les premiers embarquements commencèrent. Le 3e corps fut transporté d'abord; le corps saxon devait suivre. Le chemin de fer de la March était affecté à cette opération, et une partie de l'armée devait se rendre à Vienne par étapes, en longeant la vallée du même nom

par Gœding et Malaczka. La cavalerie était chargée de la couvrir sur la rive droite.

Le grand état-major prussien fut prévenu le 11 juillet, par la IIe armée, que des embarquements s'effectuaient à Olmütz. Cette indication lui suffit pour deviner la combinaison des Autrichiens et pour changer immédiatement les ordres de marche antérieurement donnés.

La IIe armée fut avisée qu'elle n'avait plus à protéger la Silésie, et qu'elle concourrait avec les deux autres au maintien de la séparation entre les masses ennemies. Le roi n'hésita pas. Il décida que cette armée, au lieu de se placer entre Littau et Konitz, s'établirait sur la ligne Prossnitz-Urtschitz, et qu'elle prendrait pour direction de marche la contrée au sud d'Olmütz, au lieu de celle qui était au nord.

Pour bien définir ce nouvel objectif, le grand quartier général s'exprimait en ces termes : « Si l'on arrivait à « occuper cette position à temps, on interromprait toute « communication ultérieure de l'armée du Nord avec « Vienne, par la rive droite de la March, et si l'on pouvait « occuper Prerau ou détruire les travaux d'art qui s'y « trouvent, on lui interdirait l'usage du chemin de « fer. »

Au reçu de ces nouveaux ordres, la IIe armée fit faire par le flanc droit à ses têtes de colonne. Elles se heurtèrent bientôt à des obstacles de terrain qui obligèrent quatre corps d'armée à s'échelonner sur une même route. Il en résulta des étapes très raccourcies, et ce fut le 15 seulement que la position indiquée put être atteinte.

Pendant ce temps, le mouvement de la Ire armée et de l'armée de l'Elbe continuait.

Dans la soirée du 11, le grand quartier général fut informé par sa cavalerie que la ville de Brünn n'était occupée que par de faibles détachements. C'était un objectif important; il y avait lieu de s'en emparer de suite et de gagner du terrain au delà. En conséquence, le

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

général de Moltke envoya aux deux commandants en chef la note suivante :

« D'après les renseignements qui nous sont arrivés, il « est probable que nous trouverons Brünn faiblement « gardé. En conséquence, le commandant en chef de la « Ire armée jugera sur place si, pour se rendre maître de « cette ville, il doit concentrer son armée de ce côté, et « jusqu'à quel point il faut pousser cette concentration, « ou s'il ne vaut pas mieux faire profiter la Ire armée de « la route d'Eibenschütz, afin de faciliter et de hâter le « déploiement de la Ire armée et de l'armée de l'Elbe, en « arrière de la Thaya, rivière au sud de Brünn, sur la « ligne Znaym-Muschau.

« Le commandant en chef de la Ire armée fera savoir « directement, à celui de l'armée de l'Elbe, ce qu'il aura « décidé à cet égard, et celui-ci devra, soit continuer son « mouvement sur Brünn, par Stannern et Trebitsh d'une « part, et par Meseritsch de l'autre, soit dans le cas où « l'on aurait reconnu l'inutilité d'une concentration du « côté de Brünn, faire marcher toutes ses forces sur « Znaym. »

Cette note donnait la mesure de l'initiative qu'il convient de laisser en pareil cas aux chefs d'armée. Il est à remarquer qu'elle ne parvint au commandant de l'armée de l'Elbe que dans l'après-midi du 13 juillet, deux jours après avoir été expédiée ; dans l'intervalle, par suite d'indications antérieures, une division mixte, portée au delà de Brünn, avait déjà atteint, avec son avant-garde, les points de Markvatitz et de Horry.

12 *juillet*. — Le 12 juillet, l'avant-garde de la Ire armée occupa Brünn sans résistance.

13 *juillet*. — Le 13, le roi arriva dans cette ville. Le terrain étant libre, on en profita pour gagner de l'avance et diriger aussitôt vers le sud un corps d'armée entier, en prescrivant à l'armée de l'Elbe de marcher sur Znaym. Celle-ci devait former ainsi un échelon avancé, suivant le

dispositif adopté habituellement par le maréchal de Moltke pour la marche d'un groupe d'armées. Dans ces conditions, si l'une d'elles était attaquée, l'autre pouvait l'appuyer immédiatement et prendre l'ennemi en flanc par une simple conversion. C'était la formation en équerre appliquée aux marches des armées.

L'armée de l'Elbe avait devancé les intentions du généralissime et poussé ses têtes de colonne au delà de Brünn, au fur et à mesure que les débris des corps autrichiens évacuaient le terrain. Aussi, le même jour, 13 juillet, son avant-garde atteignait Znaym et l'occupait.

Dix jours s'étaient écoulés depuis Sadowa. L'armée de l'Elbe avait parcouru 185 kilomètres. Mise en mouvement le lendemain de la bataille, elle avait accompli une marche continue de dix jours, à raison de 18 kilomètres 700 par jour. Cette armée ne comptait, il est vrai, que quatre divisions, et était précédée par une avant-garde de sept bataillons, quatorze escadrons et quatorze bouches à feu, ce qui lui assurait une grande mobilité.

14 *juillet*. — A cette date, le groupe de droite des armées prussiennes avait accompli la première partie de sa marche sur Vienne. Jusque-là, rien n'avait arrêté ni ralenti son mouvement. Mais à ce moment des hésitations se produisirent dans l'esprit du général de Moltke. Fallait-il continuer cette marche sur la capitale autrichienne, et dépasser la ligne de la Thaya, sur laquelle les avant-gardes étaient arrivées? Ou bien était-il préférable de se retourner contre les débris de Benedek et de les écraser?

Pour fixer ses résolutions, le chef des armées prussiennes chercha de nouveau quel était son véritable objectif de marche. La nouvelle des rassemblements formés à Vienne lui permit de prendre promptement une décision.

« Le gouvernement autrichien, dit l'ouvrage du grand « état-major prussien, avait déjà rassemblé des forces « autour de Vienne ; et si ces forces se portaient en avant « il faudrait probablement livrer une deuxième bataille

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

« avant de terminer la guerre, et l'on se trouvait en ce « moment dans des conditions politiques et militaires « meilleures qu'on ne s'y trouverait plus tard, si l'on était « obligé d'aller les chercher. Il s'agissait donc de fran- « chir le plus promptement possible l'espace qui sépare la « Thaya du Danube, et de préparer les moyens de tra- « verser ce fleuve. »

Les ordres furent donnés en conséquence le 14 juillet. Après deux jours de repos, la Ire armée devait continuer sa marche sur Vienne par les routes de :

Eibenschütz-Laa-Erntsbrünn pour la droite.

Dürnholz-Ladendorf pour le centre.

Muschau-Nikolsbourg-Gaunersdorf pour la gauche.

La ligne de la Thaya, sur laquelle se trouvait déjà l'avant-garde de l'armée de l'Elbe, rencontrait, près de la March, un point d'une grande importance stratégique. C'était Lündenbourg, sur la voie ferrée Ferdinand, lieu de croisement des chemins de fer qui conduisent à Brünn, à Znaym, en Bohême par Budweiss, à Olmütz par Prerau, à Presbourg et à Vienne.

C'était donc un objectif de marche immédiat.

En conséquence, le généralissime ordonna à la Ire armée de former un détachement spécial pour s'en emparer au plus tôt, intercepter ainsi toute communication entre l'armée du nord et Vienne, et s'assurer le moyen d'utiliser les sections ferrées voisines.

L'armée de l'Elbe avait à sa disposition deux routes :

L'une par Ietzeldorf et Ober-Hollabrünn.

L'autre par Joslowitz et Entzersdorf im-Thal.

Elle devait aussi envoyer un détachement vers le haut Danube, du côté de Meïssau, faire une démonstration vers les ponts de Tulun et de Krems.

Pour que les deux masses fussent toujours en état de se soutenir, le généralissime fixa au 17 juillet le jour du passage de la Thaya, à Znaym et à Muschau, par les têtes de colonnes.

A ce moment, les deux armées prussiennes avaient un front de marche de 39 kilomètres seulement. Leur formation était donc resserrée, comme si l'on s'attendait à rencontrer l'ennemi.

Le même jour, le 14 juillet, le gouvernement autrichien faisait commencer ses embarquements de troupes en Italie, tandis que l'armée du Nord portait deux de ses corps, les 2e et 4e, à Tobitschau et Kojetein.

C'était, comme l'a fait remarquer l'état-major prussien, une opération difficile à continuer, puisque la IIe armée se trouvait sur le flanc droit de ces forces. Si elles avaient pu prendre l'offensive, leur objectif indiqué était cette IIe armée, et Benedek ne pouvait la négliger sans s'exposer à être arrêté. C'est ce qui lui arriva en effet le lendemain. Ce fut le 14 juillet que les éclaireurs du prince royal découvrirent des colonnes autrichiennes en retraite sur la direction de Vienne. Ce renseignement, envoyé au grand quartier général à Brünn, dans la soirée, fit craindre que la IIe armée ne fût déjà dépassée par Benedek, et que ce dernier ne fût en route vers Gœding.

Cette nouvelle était grave ; elle modifiait encore la situation, et allait exercer une influence sur les directions de marche.

« Les avis reçus dans la nuit du 14 au 15, dit l'état- « major prussien, faisaient connaître que depuis plusieurs « jours déjà des corps de troupes, qui paraissaient être « considérables, quittaient Olmütz et marchaient en re- « traite vers le sud.

« Il devenait indispensable de diriger la 1re armée sur « Lündenbourg, pour la porter à la rencontre de la por- « tion de l'armée ennemie qui avait défilé à Prossnitz, « devant la IIe armée, et lui barrer à la fois la route de « Vienne et celle de Presbourg. Il fallait donc, pour le « moment, renoncer à marcher directement sur Vienne, « comme on en avait donné l'ordre la veille, et obliquer à « l'est.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

« Si, en effet, l'armée du Nord tout entière ou du moins « une grande partie de cette armée descendait sur Vienne « en longeant la March, il fallait s'attendre à livrer une « nouvelle bataille. »

De plus, il fallait se concentrer. Alors, en prévision d'une nouvelle rencontre avec les forces de l'adversaire, le général de Moltke fit donner l'ordre à la IIe armée de venir se relier à la Ire, de quitter la direction de Vienne et de marcher sur Lündenbourg ; à l'armée de l'Elbe, de se rapprocher de la précédente par Laa jusqu'à Wulfersdorf, et de la couvrir du côté de Vienne contre les tentatives qui pourraient se produire.

Maintenant, les armées prussiennes n'avaient plus d'autre objectif que les communications de l'ennemi et allaient chercher à s'en emparer au point qui était le plus rapproché de leurs têtes de colonne.

15 *juillet*. — Le 15 juillet au matin, la Ire armée s'était mise en route vers Muschau et Vienne, laissant provisoirement une division (la 5e) en arrière, à Brünn. Toutes les troupes étaient déjà en marche, quand le commandant en chef reçut le nouvel ordre du généralissime. Comment s'y conformer, lorsque le mouvement était en pleine exécution ? Le prince Frédéric-Charles trouva qu'il était trop tard pour le modifier. Il se contenta de prescrire aux deux divisions de gauche de faire appuyer leurs avant-gardes vers l'est, en se portant : la 7e à Auspitz, la 8e à Klobauk. Celle-ci devait occuper, dès le lendemain, le pont de Gœding, sur la March. Enfin, la 5e division, restée à Brünn, fut immédiatement dirigée sur Mœnitz et Tellnitz, aux environs d'Austerlitz.

A son arrivée à Klobauk, le 15, le commandant de la 8e division ne voulut pas remettre au lendemain la destruction de la voie ferrée. Il fit partir un détachement de cavalerie composé de 150 chevaux et escorté d'une section de pionniers. Ce détachement, arrivé à six heures du soir sur le chemin de fer, vit passer deux trains de troupes autrichiennes, se dépêcha alors d'enlever les rails, brisa le télégraphe, obligea un troisième train à rétrograder, et rentra à Klobauk à minuit, après avoir accompli sa mission et parcouru 96 kilomètres dans la journée.

Pendant ce temps, l'armée de l'Elbe, qui n'avait pas encore reçu les derniers ordres, occupait Znaym.

L'apparition d'un détachement prussien à Gœding, le 15, avait coïncidé avec la découverte faite, plus au nord, du deuxième échelon de l'armée de Benedek, par deux brigades d'infanterie de la IIe armée. Cette rencontre amena les combats de Tobitschau et de Rokeinitz, à la suite desquels les 1er et 8e corps autrichiens durent bivouaquer à Prerau, tandis que le premier échelon, formé des 2e et 4e corps, était déjà à Zdaunec et Kremsier. La nouvelle de l'arrivée des Prussiens à Gœding montrait à Benedek qu'il était coupé de Vienne. Il lui fallut abandonner son projet de suivre la vallée de la March et chercher à gagner le Danube par la route la plus rapprochée à l'est, celle de la vallée de la Waag, qui débouche à Komorn. Il s'enfonça alors à marches forcées, avec ses différents corps, dans les montagnes qui le séparaient de cette vallée, et échappa de nouveau aux éclaireurs prussiens.

A Vienne, dès qu'on apprit l'arrivée de l'ennemi à Gœding, on donna l'ordre à la brigade qui gardait le pont de Lündenbourg de l'évacuer aussitôt. Désormais, le terrain était libre devant les troupes prussiennes, depuis Olmütz jusqu'à Vienne.

Cet incident est un exemple de l'effet extraordinaire que peut causer, dans de semblables circonstances, l'apparition inattendue d'une faible troupe hardiment commandée, et de l'utilité qu'il y a toujours à occuper, sans perdre un instant, tous les points du théâtre d'opérations qui offrent à une armée un intérêt stratégique.

16 *juillet*. — Le lendemain, 16 juillet, la IIe armée continua sa marche vers l'est et atteignit Prerau.

Dans la Ire armée, la 8e division occupa Gœding et

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

même Holisch, sur la rive gauche de la March. La 7e division gagna Lündenbourg par la rive gauche de la Thaya, tandis que l'avant-garde de l'armée arrivait à Eisgrub, par la rive droite.

17 *juillet*. — La IIe armée avait perdu le contact et même les traces de Benedek, qui s'était dérobé par une marche forcée. Elle savait que l'armée autrichienne s'était dirigée vers les montagnes. Ses renseignements n'allaient pas plus loin.

Il résultait encore de ce fait une situation imprévue. Le général de Moltke estima que cette disparition de Benedek vers l'est ne pouvait avoir qu'un but : gagner Vienne au plus tôt par une autre direction. Il en conclut qu'il fallait :

1° Occuper fortement la section Lündenbourg-Gœding, afin de maintenir la séparation entre Vienne et Benedek ;

2° Faire suivre les traces de l'armée autrichienne par un corps d'armée isolé ;

3° Se porter de nouveau en forces sur le Danube, le franchir près de Vienne, et couper ainsi les deux masses ennemies qui cherchaient à se rejoindre.

L'objectif et le but de la marche restaient donc toujours les mêmes. La direction seule changeait, et les têtes de colonnes allaient reprendre celle qu'elles avaient déjà eue vers le sud.

Ce fut, en effet, de ce côté que se portèrent les troupes dans la journée du 17. L'armée de l'Elbe, se conformant aux prescriptions du 15, arriva à Wulfersdorf.

18 *juillet*. — Dans la IIe armée, le 18 juillet, on pressentait l'arrivée de nouveaux ordres, et on crut devoir les attendre avant de se mettre en route. Ils parvinrent au prince royal à six heures du matin. Ils faisaient connaître que le généralissime, n'ayant encore que des renseignements vagues sur l'ennemi, ne pouvait être fixé exactement sur le nouvel objectif de marche ; mais que cet objectif serait désormais Vienne et Presbourg. Dans cette

alternative, l'armée de l'Elbe devait suivre la route de Brünn à Vienne.

La Ire armée allait marcher sur Vienne, par les deux rives de la March, et empêcher la jonction de l'armée autrichienne du nord avec les forces de la capitale.

La IIe armée avait à appuyer le mouvement des deux autres, en laissant un corps d'armée à la poursuite de Benedek. Pour lui permettre de les rejoindre, celles-ci devaient faire des étapes raccourcies. Enfin, dans le cas d'une rencontre avec l'ennemi, l'armée de l'Elbe devait se concentrer à Wulfersdorf, et renforcer ses avant-gardes ; la Ire armée envoyait une division, à marches forcées, sur Presbourg pour s'en emparer.

Le groupe des deux armées du Sud devait tenir ses avant-gardes à la même hauteur, afin de les faire arriver ensemble à l'importante ligne du Danube.

Le mouvement général commença, le 18 juillet, dans ces nouvelles directions.

Pendant ce temps, Benedek, qui ne perdait pas un instant, comptait, malgré l'épuisement de ses hommes, occuper Presbourg, le 22, avec un corps d'armée entier.

19 *juillet*. — En vertu des ordres de la veille, les têtes de colonnes de l'armée prussienne arrivèrent, le 19 juillet, à deux jours de marche de Vienne. Le grand quartier général ignorait toujours le chiffre des forces que l'ennemi avait portées vers l'est. Les renseignements qu'il avait reçus signalaient à Vienne un rassemblement de 150,000 hommes environ, fournis par l'armée du Sud et par une armée de réserve nouvellement créée. Il savait, en outre, que d'importants ouvrages de fortification, susceptibles d'abriter une grande armée, avaient été élevés en avant du pont de Florisdorf, au nord de Vienne.

Il en conclut qu'il fallait toujours être sur ses gardes et conserver ses armées concentrées. La situation lui parut même assez délicate pour justifier l'envoi aux commandants en chef de nouvelles instructions sur le but final de

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

la marche, le projet de passage du Danube et les dispositions d'attaque, dans le cas d'une dernière bataille.

Voici ces instructions :

« Le roi (généralissime) se propose de concentrer l'ar-
« mée en arrrière du Russ, l'armée de l'Elbe à Wolkers-
« dorf, la Ire armée à Deutsch-Wagram, et la IIe armée en
« réserve à Schœnkirchen.

« Une fois dans cette position, l'armée doit d'abord être
« en état de résister à une attaque si, comme cela peut
« arriver, l'ennemi venait à sortir de Florisdorf avec des
« forces s'élevant à 150,000 hommes environ ; en second
« lieu, elle doit ou pousser des reconnaissances vers les
« retranchements de Florisdorf et les attaquer, ou mar-
« cher avec toute la promptitude possible, par le flanc, sur
« Presbourg, en laissant un corps d'observation sur
« Vienne. »

A cet effet, le généralissime donnait l'ordre à la Ire armée de chercher à s'emparer par surprise du pont du Danube à Presbourg ;

A la IIe armée, de marcher directement de Nikolsbourg sur Vienne, et, pour réunir le plus de forces disponibles en cas d'attaque, de voir si elle ne pourrait pas rappeler le corps qui avait été lancé sur les traces de Benedek ;

Enfin, au corps de réserve, alors à Prague et à Pardubitz, de le rejoindre en chemin de fer.

En résumé, le grand quartier général prenait les mesures nécessaires, soit pour l'attaque des lignes de Florisdorf, soit pour le passage du Danube, suivant les circonstances.

Ces dispositions étaient remarquables à divers points de vue.

On voit d'abord qu'au premier avis des rassemblements ennemis, le général de Moltke ne songe qu'à ordonner une concentration de ses forces.

Puis, en prévision d'une nouvelle bataille, sans tenir compte de ses récents succès, ni de l'affaiblissement de l'adversaire, il tient à mettre toutes les chances de son côté, en rassemblant le plus grand nombre de troupes possible sur un point décisif. Ses instructions devaient avoir pour résultat de concentrer sur la ligne du Russ les Ire et IIe armées, l'armée de l'Elbe, l'armée de réserve, et même les détachements isolés qui avaient été chargés de missions spéciales. Il y aurait donc eu, près de Vienne, une agglomération formidable de quatre armées prêtes à concourir au même but.

Enfin, pour assurer à ces masses le libre passage du grand fleuve sur lequel elles allaient arriver, le général de Moltke faisait saisir de vive force un pont permanent et choisissait pour cela un point qui interceptait les communications entre les masses opposées.

Il cherchait donc toujours à se placer entre elles et à maintenir leur séparation. C'était le but de ses combinaisons depuis le passage de l'Elbe.

Tandis que les chefs des armées prussiennes prenaient ces habiles dispositions, tandis que leur souverain s'apprêtait à commander en personne la bataille décisive qu'il comptait livrer sous les murs de Vienne, tandis que Benedek, de son côté, réussissait à jeter des forces suffisantes dans Presbourg avant l'arrivée des Prussiens, un armistice, signé le 22 juillet à Nikolsbourg, mettait fin aux hostilités.

Un dernier incident devait cependant signaler cette marche des armées prussiennes vers le Danube. Il mérite d'être cité, moins comme conséquence de l'opération que comme une leçon d'expérience.

La marche de la 7e division prussienne (Fransecki) sur Presbourg s'était terminée par une rencontre à Blumenau avec les troupes autrichiennes, qui venaient de débarquer du chemin de fer dans un état complet d'épuisement. Le général Fransecki les attaqua le 22, au matin. Prévenu de

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

l'armistice au début de l'engagement, il fit continuer la lutte, même au delà de l'heure fixée pour la cessation des hostilités, jusqu'au moment où de nombreux parlementaires autrichiens, envoyés de divers côtés, insistèrent pour la suspension du combat. Il se résigna alors à faire cesser le feu et à renoncer ainsi à un nouveau succès qui semblait assuré.

Les conclusions à tirer de cette étude, au point de vue des marches stratégiques, peuvent être résumées comme il suit :

Les marches ont toujours pour but d'affaiblir ou de détruire l'ennemi.

Elles doivent, en conséquence, prendre pour objectif une position qui sépare ses masses ou qui menace ses communications.

Tout en visant ces résultats, la direction des marches doit être modifiée quand les circonstances l'exigent.

Enfin, les ordres relatifs à ces mouvements doivent, autant que possible, être donnés sans hésitations, ni pertes de temps.

A cet égard, c'est encore l'exploration des divisions de cavalerie qui, seule, peut mettre les chefs d'armée en mesure d'agir avec la promptitude et la décision nécessaires.

III. — Erreurs de direction dans les marches.

Si l'application des principes a maintes fois donné de grands résultats, leur oubli, comme on le voit, a bien souvent conduit les armées à leur perte. Au point de vue de la direction des marches, il ne sera donc pas sans intérêt d'étudier des campagnes dans lesquelles cet oubli a été flagrant, et d'en méditer les conséquences.

Campagne de 1798. — En 1798, le Directoire avait détaché 15 à 16,000 hommes de l'armée de la Cisalpine, dans les États romains. Le général Championnet, qui les commandait, avait dû les disperser pour assurer leur subsistance et surveiller le pays. Il avait ainsi 4 à 5,000 hommes sous le général Casabianca, dans la province d'Ancône ; 2 à 3,000 hommes sous le général Lemoine, vers Terni, sur le versant ouest des Apennins ; 5,000 hommes sous Macdonald, échelonnés sur le Tibre ; enfin une faible réserve à Rome (V. *planche XXX*).

La cour de Naples, poussée par les Anglais, intriguait contre nous. Voyant l'éparpillement de nos forces, elle se décida à commencer les hostilités à la fin de novembre, se contentant, pour toute déclaration de guerre, d'envoyer au général Championnet l'ordre d'évacuer les États pontificaux. En même temps, elle mettait son armée en marche.

Les troupes napolitaines s'élevaient à 60,000 hommes, dont 20,000 répartis dans les places. Le reste, formant l'armée d'opérations, était commandé par le général autrichien Mack, qui voulut profiter de sa supériorité numérique pour envelopper les Français.

Dans ce but, il divisa ses forces en six colonnes :

La 1re, agissant sur le revers des Apennins, le long de l'Adriatique, devait se porter par la route d'Ascoli vers Ancône ;

Les 2e et 3e, opérant sur le versant des monts, devaient se lier à la précédente et marcher l'une sur Terni, l'autre sur Magliano ;

La 4e, la plus forte, constituait le corps principal, sous les ordres de Mack, et se dirigeait par Frascati sur Rome ;

La 5e, longeant la Méditerranée, était chargée de parcourir les Marais pontins ;

Enfin, un 6e détachement, embarqué sur l'escadre de Nelson, devait débarquer à Livourne, soulever la Toscane et couper la retraite à nos troupes.

L'armée française communiquait avec la haute Italie par trois routes qui conduisaient :

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

l'armistice au début de l'engagement, il fit continuer la lutte, même au delà de l'heure fixée pour la cessation des hostilités, jusqu'au moment où de nombreux parlementaires autrichiens, envoyés de divers côtés, insistèrent pour la suspension du combat. Il se résigna alors à faire cesser le feu et à renoncer ainsi à un nouveau succès qui semblait assuré.

Les conclusions à tirer de cette étude, au point de vue des marches stratégiques, peuvent être résumées comme il suit :

Les marches ont toujours pour but d'affaiblir ou de détruire l'ennemi.

Elles doivent, en conséquence, prendre pour objectif une position qui sépare ses masses ou qui menace ses communications.

Tout en visant ces résultats, la direction des marches doit être modifiée quand les circonstances l'exigent.

Enfin, les ordres relatifs à ces mouvements doivent, autant que possible, être donnés sans hésitations, ni pertes de temps.

A cet égard, c'est encore l'exploration des divisions de cavalerie qui, seule, peut mettre les chefs d'armée en mesure d'agir avec la promptitude et la décision nécessaires.

III. — Erreurs de direction dans les marches.

Si l'application des principes a maintes fois donné de grands résultats, leur oubli, comme on le voit, a bien souvent conduit les armées à leur perte. Au point de vue de la direction des marches, il ne sera donc pas sans intérêt d'étudier des campagnes dans lesquelles cet oubli a été flagrant, et d'en méditer les conséquences.

Campagne de 1798. — En 1798, le Directoire avait détaché 15 à 16,000 hommes de l'armée de la Cisalpine, dans les États romains. Le général Championnet, qui les commandait, avait dû les disperser pour assurer leur subsistance et surveiller le pays. Il avait ainsi 4 à 5,000 hommes sous le général Casabianca, dans la province d'Ancône ; 2 à 3,000 hommes sous le général Lemoine, vers Terni, sur le versant ouest des Apennins ; 5,000 hommes sous Macdonald, échelonnés sur le Tibre ; enfin une faible réserve à Rome (V. *planche XXX*).

La cour de Naples, poussée par les Anglais, intriguait contre nous. Voyant l'éparpillement de nos forces, elle se décida à commencer les hostilités à la fin de novembre, se contentant, pour toute déclaration de guerre, d'envoyer au général Championnet l'ordre d'évacuer les États pontificaux. En même temps, elle mettait son armée en marche.

Les troupes napolitaines s'élevaient à 60,000 hommes, dont 20,000 répartis dans les places. Le reste, formant l'armée d'opérations, était commandé par le général autrichien Mack, qui voulut profiter de sa supériorité numérique pour envelopper les Français.

Dans ce but, il divisa ses forces en six colonnes :

La 1re, agissant sur le revers des Apennins, le long de l'Adriatique, devait se porter par la route d'Ascoli vers Ancône ;

Les 2e et 3e, opérant sur le versant des monts, devaient se lier à la précédente et marcher l'une sur Terni, l'autre sur Magliano ;

La 4e, la plus forte, constituait le corps principal, sous les ordres de Mack, et se dirigeait par Frascati sur Rome ;

La 5e, longeant la Méditerranée, était chargée de parcourir les Marais pontins ;

Enfin, un 6e détachement, embarqué sur l'escadre de Nelson, devait débarquer à Livourne, soulever la Toscane et couper la retraite à nos troupes.

L'armée française communiquait avec la haute Italie par trois routes qui conduisaient :

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

La première, de Rome à Livourne, par Civita-Vecchia. Elle avait un parcours de 67 lieues.

La deuxième, de Rome à Sienne, par Viterbe, 57 lieues.

La troisième, de Rome à Fano, par Borghetto et Terni, 55 lieues.

Si Mack, profitant du rentrant prononcé que formait dans les États romains la frontière napolitaine, avait débouché de Citta-Ducale sur Terni avec la masse de ses troupes, il se serait trouvé à quatre marches au delà de Rome, menaçant nos communications avec Viterbe, tandis qu'en marchant sur Rome par Frascati avec le gros de ses forces, il n'abordait la frontière qu'à 20 lieues de cette capitale et laissait nos communications entièrement libres, le détachement qu'il dirigeait sur Terni étant trop faible pour inspirer quelque inquiétude.

Championnet, qui était sur ses gardes, ne tarda pas à connaître les directions prises par les différentes colonnes de Mack. Il jugea aussitôt la situation et abandonna Rome pour concentrer son armée entre Civita-Castellana et Citta-Ducale, sur sa principale ligne de retraite. Il laissa deux détachements sur les routes d'Ancône et de Terni, afin d'observer les mouvements de l'ennemi. Ces détachements, bientôt attaqués par les troupes de Mack, les battirent complètement et les rejetèrent dans le royaume de Naples.

Quant à Championnet, il avait pris à Civita-Castellana une forte position d'où les Napolitains ne purent le déloger. Les voyant battre en retraite le lendemain de leur attaque infructueuse, il reprit l'offensive, rentra dans Rome et, les poursuivant dans les États du roi de Naples, résolut d'en faire la conquête.

Mais, commettant à son tour une faute analogue à celle de Mack, il divisa son armée en quatre colonnes séparées par des accidents de terrain qui interdisaient entre elles toute communication. Les difficultés de la marche furent aggravées encore par l'hostilité des populations.

Néanmoins, grâce à la faiblesse de ses adversaires, Championnet réussit (1).

Il n'est pas douteux que l'échec éprouvé par Mack ne fût dû au choix défectueux des objectifs de marche. Malgré la mauvaise qualité de ses troupes, il devait, avec son immense supériorité numérique, obtenir un succès.

Quoique ces opérations pussent être considérées comme secondaires au point de vue des effectifs, Napoléon a cru devoir porter son attention sur les directions de marche et les apprécier en ces termes :

« La conduite du général Mack aurait été bonne avec « des troupes autrichiennes ; car, que pouvait-il faire de « plus que de mettre ses soldats aux mains avec des sol- « dats français, lorsqu'ils étaient au nombre de deux ou « trois contre un ? Mais les Napolitains n'étaient pas des « troupes exercées ; il n'eût jamais dû les employer à des « attaques, mais faire une guerre de position qui obligeât « les Français à attaquer. Les militaires sont fort partagés « sur la question, s'il y a plus d'avantage à faire ou à re- « cevoir une attaque. Cette question n'est pas douteuse « lorsque, d'un côté, sont des troupes aguerries, manœu- « vrières, ayant peu d'artillerie, et que de l'autre est une « armée beaucoup plus nombreuse, ayant à sa suite beau- « coup d'artillerie, mais dont les officiers et les soldats « sont peu aguerris.

« Si, le jour même du commencement des hostilités, « Mack se fût trouvé à Citta-Ducale avec 40,000 hommes ; « que, le soir, il fût arrivé à Terni ; que, le lendemain, il « eût fait une marche sur Rome, occupant le port de Bor- « ghetto et une bonne position, comment les Français « auraient-ils pu, avec 9,000 hommes et 12 pièces de « canon, y forcer une armée cinq fois plus nombreuse, « ayant 60 bouches à feu et déjà couverte de retranche-

(1) Général Pierron.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

« ments? Cependant ils y auraient été contraints pour « s'ouvrir une retraite. »

Plus loin, l'Empereur apprécie en ces termes la marche de Championnet, de Rome sur Naples :

« Il eût été préférable, sans doute, de ne pas entrer « dans le royaume de Naples, et de profiter de la consternation de l'ennemi pour lui faire signer la paix et le « détacher momentanément de la coalition. Mais voulant « se porter sur Naples, on devait le faire rapidement. « 30,000 hommes n'étaient que tout juste ce qui était nécessaire. Il ne fallait donc pas marcher par quatre directions éloignées l'une de l'autre, séparées par des montagnes, des rivières, et des populations mal disposées. « Un corps de 30,000 hommes doit toujours rester uni. « C'est la force d'une armée consulaire ; les Romains la « campaient toutes les nuits dans un carré de 330 toises « de côté. Au lieu de quatre lignes d'opérations, il n'en « fallait qu'une, celle de Rome à Isola et Capoue (1). »

Conclusion. — L'enseignement à tirer de cette campagne est analogue aux précédents. Quand une armée peut disposer de plusieurs directions de marche, elle doit toujours prendre celle qui menace le plus directement les communications de l'ennemi. Si l'une d'elles offre des avantages particuliers et permet d'espérer un résultat décisif dans un très court délai, son emploi est tout indiqué.

Les moyens de se porter sur les communications de l'adversaire, par un choix judicieux des directions de marche, varient suivant les circonstances, et, dans chaque cas, c'est au commandant en chef à discerner celles qui répondent le mieux aux exigences de la situation.

En 1866, malgré une grande supériorité numérique,

(1) *Correspondance militaire de Napoléon Ier*, t. X, p. 206, 208, 209.

l'armée italienne s'est fait battre à Custozza, pour avoir négligé les principes d'après lesquels les marches stratégiques doivent être habituellement dirigées.

2° Campagne de 1866 en Italie. — On a vu précédemment, dans l'étude sur les projets d'opérations, quelles étaient, en 1866, avant l'ouverture des hostilités, les positions respectives des armées italiennes et autrichiennes. On a déjà dit que les Italiens avaient adopté deux directions de marche : l'une pour l'armée du roi, qui, partant de la Lombardie, devait se porter sur Vérone ; l'autre, pour l'armée du général Cialdini, qui, partant du Pô inférieur, devait opérer dans le Frioul.

Les mouvements commencèrent vers le milieu du mois de juin : les 1er, 2e et 3e corps italiens se portèrent de Lodi, Crémone et Plaisance sur la Chiese, entre le lac de Garde et le Pô ; le 4e corps s'avança vers le Pô inférieur et prit position à hauteur de Ferrare avec cinq divisions en première ligne et trois en réserve.

Quelques jours après, le 20 juin, la guerre était déclarée. L'armée du roi, forte de trois corps, s'avança de la Chiese sur le Mincio, et s'étendit de Peschiera à Mantoue, sur un front de 35 kilomètres.

A la date du 23, les deux armées commencèrent leurs marches d'opérations.

L'archiduc Albert, conformément à l'un des principes élémentaires de la guerre, concentra d'abord ses forces autour de Vérone. Puis, pour être renseigné sur les mouvements de l'ennemi, tout en lui dérobant les siens, il établit un service d'exploration et de sûreté, aussi actif que rigoureux. Il prescrivit à sa cavalerie d'être constamment en contact avec les patrouilles italiennes, de faire des prisonniers, de fournir des rapports continuels, d'interdire le passage sur les routes qui conduisaient en Italie. Réduit à la défensive, il tint à la rendre aussi active que possible, et, dès le 23, il passa l'Adige, tandis que le roi, de son

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

côté, franchissait le Mincio. A ce moment déjà, on savait que Cialdini était arrêté sur le Pô inférieur par des inondations, et que toute jonction avec l'armée du roi était impossible. L'archiduc se décida alors à prendre position entre Rocca (di Palazziolo), Zerbare et Somma-Campagna (V. *planche XXXI*).

Ainsi placé sur les hauteurs de la rive gauche du Tione, il pouvait prendre en flanc l'armée du roi et menacer ses communications avec Valeggio et Goïto, si elle marchait sur Vérone. Si, au contraire, elle cherchait à se porter du côté de Mantoue, il la prenait à revers.

L'archiduc aurait pu aussi s'établir entre le roi et Cialdini, pour rendre leur séparation plus complète et opérer sur une ligne intérieure ; mais, en agissant ainsi, il découvrait ses propres communications et s'exposait à les perdre.

Pendant que l'armée autrichienne prenait ces dispositions, le roi, trop confiant dans sa supériorité numérique et mal renseigné sur l'ennemi, qu'il croyait en position défensive derrière l'Adige, fit passer, le 23, le Mincio à ses troupes dans l'ordre suivant :

Le 1er corps se dirigea de Mozembano sur Castelnovo et Sona.

Le 3e de Goïto sur Somma-Campagna et Villafranca.

Le 2e laissa deux divisions en réserve à Goïto, et en envoya deux à Borgo-Forte pour observer Mantoue.

Ces combinaisons amenèrent la bataille de Custozza. Il n'y a pas lieu d'étudier, à propos des marches, les détails de cette rencontre ; mais il peut être utile de s'arrêter un instant sur les directions et les objectifs de marche adoptés par les deux adversaires.

Considérations. — La situation était tout entière à l'avantage des Autrichiens. Les Italiens avaient déjà violé le principe de la concentration des forces avant le combat. Ils avaient laissé un corps en arrière ; l'armée de Cialdini

allait leur être inutile ; enfin, le jour de la bataille, deux de leurs divisions devaient se trouver immobilisées ; en sorte qu'ils n'allaient pouvoir mettre en action au point décisif que six divisions sur dix-sept.

Les Autrichiens, au contraire, avaient toutes leurs forces rassemblées, et ils occupaient sur les hauteurs une position qui devait menacer le flanc des colonnes italiennes, dès qu'elles se mettraient en marche. Ils avaient pour objectif les communications de l'adversaire, tandis que celui-ci dirigeait ses colonnes droit sur leur position, qu'il savait cependant très forte.

Les conséquences de ces dispositions pouvaient donc être prévues d'avance.

Sans s'y arrêter, on peut au moins se demander quelles auraient dû être les combinaisons de l'armée italienne.

Deux questions se présentaient d'abord :

1° Quelle était la ligne de communication de l'armée autrichienne ?

2° Quel était le moyen de s'en emparer ou de la menacer ?

La réponse à la première question était simple. Les Autrichiens avaient deux lignes de communications : une par le Tyrol, l'autre par le Frioul. La première était la plus longue, la plus difficile et la moins abondante en ressources. La seconde était la plus importante. Elle conduisait au cœur de la monarchie autrichienne ; c'était elle que les Prussiens avaient indiquée comme le véritable objectif de marche. C'était donc celle qu'il s'agissait de saisir ; c'était le but qui s'imposait aux opérations de l'armée italienne.

L'objectif étant déterminé, la direction des marches en résultait naturellemeut. Elle partait du Pô inférieur et suivait la route directe de Vérone à Vienne par Vicence. Pour avoir le temps de déboucher des rives du Pô sur celles de l'Adige, il était indispensable de maintenir les forces ennemies autour de Vérone. Dans ce but, une

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

démonstration sur le Mincio était nécessaire. Il suffisait pour cela de montrer des têtes de colonnes sur les points de passage de ce cours d'eau, pendant que les corps d'armée, obliquant à droite, auraient passé le Pô à Guastalla, hors des vues de la garnison de Mantoue. Une fois sur la rive droite, l'armée italienne établissait sa ligne de communications sur Bologne et Florence; puis, franchissant de nouveau le Pô, dans la partie inférieure de son cours, elle se portait rapidement sur Rovigo et Vicence (1).

Assurément, l'opération présentait des difficultés; mais elle était rationnelle, et, faite en masse, elle permettait d'espérer de grands résultats.

Ce projet, du reste, était celui du général Cialdini, et il était d'accord avec la combinaison que le général de Moltke avait conseillée. Mais il avait à lutter contre la divergence de vues qui existait depuis longtemps à ce sujet dans l'armée italienne.

Les généraux les plus influents, La Marmora et Cialdini, émettaient ouvertement des avis opposés. Déjà, depuis 1860, en prévision d'une guerre contre l'Autriche, leurs idées personnelles avaient fait école et étaient chaudement défendues par leurs partisans. Le premier voulait attaquer le quadrilatère par le Mincio, le second voulait le tourner par le Pô inférieur.

Le plan d'opérations adopté en 1866 semble avoir été un compromis entre ces deux opinions.

Les réflexions suivantes montrent où en était la question au moment de la déclaration de guerre :

« Suivant les uns, la principale attaque aurait dû être « menée contre la communication principale de l'ennemi, « la route du Frioul, la ligne Vérone-Vicence, en prenant « Rovigo d'abord, puis Padoue et les monts Enganei, « comme objectifs. Une partie de l'armée eût attiré l'ad-

(1) Général Pierron.

« versaire le long de la Polésine, par des démonstrations « soit sur le Mincio, soit entre Guastella et Brescello sur « le Pô, tandis que le gros de l'armée aurait franchi le Pô « un peu au-dessous des Valli grandi Véronési, ou plus « à droite entre Pontelagoscuro et Francolinetto. On eût « ensuite assiégé Rovigo et ses tours; puis, d'après les « mouvements de l'ennemi, on se serait renforcé dans la « Polésine, pour passer l'Adige, ou bien on aurait marché « sur Padoue, en bloquant Legnago à gauche, en même « temps que la flotte aurait occupé à droite les défenseurs « de Venise (1). »

L'auteur, revenant plus loin sur le même sujet, développe en ces termes l'opinion du général Cialdini :

« En s'avançant par le bas Pô, Mantoue, Legnago, Pes- « chiera se trouveraient prises à revers, et une bataille « gagnée près de Padoue ou de Vicence enlèverait aux « Autrichiens leur principale communication avec l'Em- « pire et les obligerait à s'enfermer dans Vérone, plus « facile à attaquer par l'est que par l'ouest...

« Ce dissentiment entre les généraux italiens sur le « mode le plus convenable de conduire une guerre en « Vénétie se manifesta dès 1860, quand le général La « Marmora ayant quitté le ministère de la guerre, son « successeur le général Fanti, écarta immédiatement le « projet de fortifier Crémone et Lonato, et montra une « grande propension à transporter sur le Pô inférieur le « centre de gravité de la défense de l'Italie.

« Rien ne fut cependant décidé, ni dans un sens, ni « dans l'autre, ni par le général Fanti, ni par les ministres « qui vinrent après lui.

« La diversité de vues, manifestée par les deux géné- « raux que l'opinion, après la mort du général Fanti « (1865), désignait comme les chefs les plus probables

(1) Commandant Lemoyne, *Campagne de* 1866 *en Italie*.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

« dans une campagne contre l'Autriche, ne pouvait man-
« quer de susciter de graves préoccupations. Sur la fin de
« mars 1866, alors que les bruits de guerre devinrent de
« plus en plus fondés, le général Petitti, l'un des membres
« les plus distingués de la commission permanente de
« défense, ami personnel des deux généraux, chercha la
« possibilité de rapprocher les deux opinions contraires. »

La combinaison adoptée en 1866 était le résultat de ces démarches. C'était une demi-mesure. Elle maintenait, en réalité, l'attaque directe sur le quadrilatère par le Mincio, mais en admettant une diversion par le Pô inférieur. L'événement, en lui donnant tort, a justifié les observations auxquelles ont donné lieu les dispositions prises par les deux partis.

Quoi qu'il en soit, c'est peut-être encore la campagne de 1870 qui, au point de vue de la direction, a présenté les marches les plus défectueuses. Sous ce rapport, la marche de l'armée de Châlons sur Sedan sera toujours pour l'armée française un sujet d'études, de méditations et de regrets. Il importe donc de bien connaître les causes qui l'ont fait entreprendre et l'influence qu'elle a exercée sur la catastrophe finale.

3° Marche de l'armée de Châlons sur Sedan en 1870. — Le 16 août 1870, l'empereur Napoléon III arriva de Metz au camp de Châlons, persuadé que le maréchal Bazaine le rejoindrait sous peu avec son armée. Là, il trouva de nouvelles troupes qui s'y rassemblaient à la hâte, sans connaître encore leur destination.

Le lendemain, l'empereur réunit dans une conférence, au quartier impérial, le prince Napoléon, le général Berthaut, commandant le corps des mobiles de la Seine, le général Trochu, le général Schmitz, chef d'état-major du 12e corps, alors en formation, et le maréchal de Mac-Mahon, qui venait d'arriver.

Les résultats de cette conférence furent : la nomination

du général Trochu comme gouverneur de Paris; celle du maréchal de Mac-Mahon comme commandant en chef de l'armée de Châlons; celle du maréchal Bazaine comme commandant en chef des armées impériales; enfin la décision prise à l'unanimité de ramener l'armée de Châlons sous les murs de Paris.

Cette décision, portée à la régente par le commandant Duperré, causa une vive émotion dans le conseil des ministres. On redoutait l'impression qu'elle produirait sur la population de Paris :

Aussi, le même jour, le 17 au soir, le général de Palikao, ministre de la guerre, adressa à l'Empereur le télégramme suivant, qui avait pour but de faire modifier à la fois l'objectif et la direction de marche.

« L'Impératrice me communique la lettre par laquelle
« l'Empereur annonce qu'il veut ramener l'armée de Châ-
« lons sur Paris. Je supplie l'Empereur de renoncer à cette
« idée, qui paraîtrait l'abandon de l'armée de Metz, qui
« ne peut faire en ce moment sa jonction à Verdun. L'ar-
« mée de Châlons sera, avant trois jours, de 85,000
« hommes, sans compter le corps de Douay, qui rejoindra
« dans trois jours et qui est de 18,000 hommes. Ne peut-
« on faire une puissante diversion sur les corps prussiens,
« déjà épuisés par plusieurs combats? »

Telle fut la première idée de la marche sur Sedan. La dépêche qui la suggérait reposait sur la crainte de voir le peuple de Paris se soulever contre l'abandon de l'armée de Metz.

Le télégramme du ministre de la guerre supposait ensuite les corps prussiens épuisés par plusieurs combats. C'était une hypothèse gratuite que rien ne justifiait. Il indiquait enfin comme but aux efforts de l'armée de Châlons une diversion sur les masses prussiennes. Ce but n'était pas en rapport avec la faiblesse de nos moyens et la force de l'ennemi.

L'Empereur reçut en même temps une dépêche du ma-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

réchal Bazaine annonçant la bataille du 16 août et la suspension de son mouvement sur Verdun. Ces nouvelles ne firent que redoubler les perplexités du souverain et du maréchal de Mac-Mahon. Elles continuèrent pendant les journées du 18 et du 19 août. Mais le commandement tendait nettement vers un retour à Paris.

Le 19, survint une dépêche du maréchal Bazaine qui disait : « Je suis trop loin de Châlons pour vous indiquer « les opérations à exécuter. Je craindrais de me tromper. « Par conséquent, je vous laisse libre d'agir comme vous « l'entendrez. »

La réception de cette dépêche ne fit pas cesser l'indécision du maréchal de Mac-Mahon. Son armée, du reste, n'était pas complètement formée, et les débris des 1er, 5e et 7e corps continuaient à rejoindre. Dans la journée du 20 août, cependant, il fut informé que les uhlans s'étaient avancés jusqu'à 40 kilomètres du camp. Cette nouvelle le décida à se porter sur Reims, direction qui le rapprochait de Paris, sans l'éloigner de la basse Meuse.

Le mouvement s'exécuta le 21, sans autres difficultés que celle de la route, qui était mauvaise. Mais les nombreux traînards que les corps laissaient après eux témoignaient des faiblesses de cette armée, du peu de cohésion de ses troupes, du commencement de désorganisation qui avait pénétré dans ses rangs et de son impuissance à marcher à l'ennemi.

Après son arrivée, le maréchal de Mac-Mahon fut appelé à Courcelles, dans une seconde conférence, à laquelle assistait M. Rouher. Ce dernier avait été envoyé de Paris par le gouvernement pour obtenir que l'armée fût dirigée sur Metz. Il se heurta cette fois à une volonté nette et résolue, celle du maréchal, qui était enfin décidé à se porter sur Paris.

Malgré les avis contraires, le commandant en chef de l'armée de Châlons maintint énergiquement son projet. On obtint de lui, cependant, un délai de vingt-quatre

heures, et il fut admis que la marche sur Paris s'effectuerait le lendemain si, jusque-là, on n'avait pas reçu de nouvelles instructions du maréchal Bazaine.

Le maréchal de Mac-Mahon avait sans nul doute toute liberté d'agir à sa guise ; mais il lui était difficile de ne pas consentir à un retard que réclamait, au nom du gouvernement et avec l'assentiment du souverain, le personnage le plus influent du pays.

Néanmoins, le 22 au matin, l'ordre de se porter sur la capitale fut envoyé aux différents corps.

Pendant qu'on le distribuait, vers neuf heures et demie, l'empereur reçut le rapport du maréchal Bazaine sur la bataille de Saint-Privat. Il finissait ainsi :

« Je compte toujours prendre la direction du Nord et « me rabattre ensuite, par Montmédy, sur la route de « Sainte-Menehould à Châlons, si elle n'est pas fortement « occupée. Dans le cas contraire, je continuerai sur Sedan « et même Mézières pour gagner Châlons. »

Après avoir eu communication de ce rapport, le maréchal de Mac-Mahon changea les ordres donnés et indiqua Stenay pour nouvelle direction de marche. On a écrit depuis qu'il avait pris ce parti parce qu'il n'avait pas reçu une dépêche du maréchal Bazaine terminée par ces mots : « Je vous préviendrai de ma marche, si je puis toutefois « l'entreprendre sans compromettre l'armée. »

Cependant des recherches consciencieuses ont établi que cette seconde dépêche lui était parvenue. Si elle ne l'a pas conduit à modifier ses derniers ordres de marche et à maintenir sa volonté première de regagner Paris, c'est qu'il ne voulait pas être accusé d'avoir refusé de porter secours au maréchal Bazaine ; résolution fatale qui devait être la cause de la catastrophe de Sedan, mais qui n'en était pas moins dictée par un sentiment du devoir qu'il faut respecter. Le malheur voulut que la direction de Montmédy parût la meilleure pour l'exécution de ce devoir, tandis qu'en réalité c'était la plus mauvaise.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Les ordres pour se diriger sur Stenay furent donc expédiés le 22 août, dans l'après-midi, et le mouvement commença le 23.

Voici quelle était, à cette date, la situation respective des armées opposées :

L'armée de Châlons était sur la Suippe, face au nord-est, prête à marcher dans la direction de Vouziers, Stenay, Montmédy (V. *planche XXXII*).

La IIIe armée allemande et l'armée de la Meuse s'étendaient de Sivry-sur-Meuse à Saint-Dizier. Leurs directions de marche étaient sur Paris, par Verdun d'une part, par Bar-le-Duc et Vitry de l'autre.

La détermination prise à Reims avait pour résultat de faire suivre à notre armée une ligne parallèle à celle de l'ennemi, mais en sens inverse et à une distance de 38 kilomètres à peine. Il s'agissait donc d'exécuter une marche de flanc, à deux journées au plus des masses allemandes, qui tenaient les lignes d'opérations intérieures, tandis que nous nous prolongions sur une ligne extérieure. Enfin, à mesure que notre armée s'avançait, elle allait découvrir sa ligne de communications sur Paris, sans pouvoir menacer celle de l'adversaire, qui passait par Nancy.

Les conséquences de cette direction de marche n'allaient pas tarder à se faire sentir.

Dès le 25 août, en effet, des partis de cavalerie ennemie se montraient à Dammartin-sous-Hans et aux environs de Châlons. Nos corps, qui avaient atteint Vouziers et Attigny, n'étaient déjà plus couverts sur leurs derrières.

Le 26, les masses allemandes, ayant appris la marche de Mac-Mahon, s'étaient dirigées vers le Nord. Leurs têtes de colonnes menaçaient déjà son flanc droit dans la vallée de l'Aisne et ses communications à Mourmelon-le-Grand.

Le 27, les routes de Vouziers à Stenay étaient occupées par les Allemands, et l'armée de Châlons se trouvait assaillie sur son flanc droit. Le 28, ses lignes de retraite sur Reims, ou même sur Rethel, étaient coupées à Vouziers,

Voncq et Attigny. Enfin, dans la soirée du 31, les routes de Mézières, par la rive gauche de la Meuse, étaient interceptées à Flize, et notre malheureuse armée se trouvait dans une de ces situations où l'on n'a plus qu'à se frayer un chemin à la baïonnette. Sa perte était certaine.

Il serait superflu de rappeler ici les détails de ces tristes événements. Les directions de marche sont seules en question, et elles ont déjà donné lieu à diverses observations qui ont été faites à propos des lignes d'opérations.

Il suffira donc de remarquer qu'une jonction des armées de Châlons et de Metz était déjà impossible le 23 août, puisque des masses supérieures en nombre et victorieuses se trouvaient entre elles. Ce n'était donc pas de ce côté qu'il fallait chercher la solution.

Peut-être, comme on l'a dit, fallait-il attirer d'abord sur Paris les deux armées allemandes qui marchaient sur cette capitale, pour essayer ensuite de concentrer vers Épinal de nouvelles forces, qu'on aurait ensuite dirigées sur les communications de l'ennemi et sur Metz. Cette combinaison était sans nul doute plus conforme aux principes et aurait au moins évité la plus terrible des catastrophes.

Quoi qu'il en soit, voici quel a été l'avis du grand état-major prussien sur la direction prise par l'armée de Châlons :

« La solution la plus simple et la plus sûre de la pre-
« mière question était assurément de rétrograder jusque
« dans le voisinage de la capitale ; puis, appuyé sur ses
« ouvrages et sur les immenses ressources qu'elle présen-
« tait, d'offrir la bataille dans les conditions les plus avan-
« tageuses. Dans l'hypothèse même d'un revers, l'armée
« française demeurait en mesure de se soustraire promp-
« tement à la poursuite du vainqueur ; quant à un inves-
« tissement rigoureux ou à un blocus de Paris, il était à
« peine nécessaire d'y songer, devant la concentration

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

« sous ses murs d'une masse de plus de 100,000 hommes « de troupes de ligne. »

D'autres considérations d'ailleurs devaient, en cette circonstance, dominer les décisions à prendre. La force et les positions des armées prussiennes étaient connues. La conférence de Courcelles l'avait prouvé. L'armée de Châlons qu'on songeait à leur opposer avait trois corps sur quatre démoralisés, par conséquent hors d'état d'accomplir de longues marches ou de livrer un combat avant d'avoir reconstitué leurs liens tactiques et rétabli la confiance. L'expérience a maintes fois démontré qu'en pareil cas il n'y a ni raison d'État, ni règles de stratégie qui puissent prévaloir.

La seule direction de marche à donner à cette armée, c'était donc la route de Paris.

IV. — Ordres de marche.

Lorsque l'objectif et la direction de marche ont été déterminés, il ne reste plus qu'à donner les ordres de mouvement.

Y a-t-il à cet égard, comme pour les dispositifs, des principes que les généraux en chef et leurs chefs d'état-major soient tenus d'observer? Des exemples choisis dans les campagnes modernes répondront à cette question.

Sous ce rapport, si l'on mesure la valeur des actes du commandement aux succès obtenus, aucune époque ne saurait offrir à nos recherches de méthodes plus parfaites que celle des guerres napoléoniennes.

1° Campagne de 1806. — Au commencement du mois d'octobre 1806, lorsque la Grande Armée dut entrer en Saxe, sur trois colonnes, pour attaquer l'armée prussienne, l'Empereur fit donner, par le major général, aux deux corps de la colonne de droite, ceux des maréchaux Soult et Ney, les ordres suivants :

« Würzbourg, 5 octobre 1806.

« *Le major général à M. le maréchal Soult.*

« L'Empereur, monsieur le maréchal, ordonne que vous « preniez vos mesures pour entrer à Bayreuth le 7, de « meilleure heure possible. Vous y entrerez en masse, de « manière qu'une heure après l'entrée du premier de vos « hussards, tout votre corps d'armée soit à Bayreuth et « puisse faire encore quelques lieues au delà sur la route « de Hof; vous continuerez votre marche le 8, de manière « à avoir votre corps d'armée, dans la nuit du 8 au 9, sur « les hauteurs de Münchberg.

« Dans la journée du 9, vous porterez votre corps d'ar- « mée à Hof.

« Je vous préviens que le maréchal Ney sera à une « demi-journée derrière vous; je lui donne l'ordre d'avoir « toujours sa cavalerie à une heure en avant de lui, afin « qu'elle puisse se porter au secours de la vôtre, s'il y « avait lieu.

« Cette instruction est faite comme si vous ne deviez pas « trouver d'obstacle; mais si l'ennemi était en force à Hof « et que les forces du maréchal Ney réunies aux vôtres ne « vous parussent pas, à l'un et à l'autre, suffisantes pour « vaincre l'ennemi, vous en instruirez sur le champ l'Em- « pereur, et vous vous placerez dans une bonne et forte « position.

« Vous, vous ne devez, monsieur le maréchal, prendre « aucune peine du château de Culmbach; le général de « Wrede, qui marche après le corps du maréchal Ney, a « l'ordre de le cerner et de le prendre, si toutefois l'en- « nemi n'est pas en force à Hof.

« Le quartier général sera le 6 à Bamberg, le 8 à Lich- « tenfels, le 9 à Kronach.

« Vous aurez soin d'envoyer tous les jours un officier à

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

« sous ses murs d'une masse de plus de 100,000 hommes « de troupes de ligne. »

D'autres considérations d'ailleurs devaient, en cette circonstance, dominer les décisions à prendre. La force et les positions des armées prussiennes étaient connues. La conférence de Courcelles l'avait prouvé. L'armée de Châlons qu'on songeait à leur opposer avait trois corps sur quatre démoralisés, par conséquent hors d'état d'accomplir de longues marches ou de livrer un combat avant d'avoir reconstitué leurs liens tactiques et rétabli la confiance. L'expérience a maintes fois démontré qu'en pareil cas il n'y a ni raison d'État, ni règles de stratégie qui puissent prévaloir.

La seule direction de marche à donner à cette armée, c'était donc la route de Paris.

IV. — Ordres de marche.

Lorsque l'objectif et la direction de marche ont été déterminés, il ne reste plus qu'à donner les ordres de mouvement.

Y a-t-il à cet égard, comme pour les dispositifs, des principes que les généraux en chef et leurs chefs d'état-major soient tenus d'observer? Des exemples choisis dans les campagnes modernes répondront à cette question.

Sous ce rapport, si l'on mesure la valeur des actes du commandement aux succès obtenus, aucune époque ne saurait offrir à nos recherches de méthodes plus parfaites que celle des guerres napoléoniennes.

1° Campagne de 1806. — Au commencement du mois d'octobre 1806, lorsque la Grande Armée dut entrer en Saxe, sur trois colonnes, pour attaquer l'armée prussienne, l'Empereur fit donner, par le major général, aux deux corps de la colonne de droite, ceux des maréchaux Soult et Ney, les ordres suivants :

« Würzbourg, 5 octobre 1806.

« *Le major général à M. le maréchal Soult.*

« L'Empereur, monsieur le maréchal, ordonne que vous « preniez vos mesures pour entrer à Bayreuth le 7, de « meilleure heure possible. Vous y entrerez en masse, de « manière qu'une heure après l'entrée du premier de vos « hussards, tout votre corps d'armée soit à Bayreuth et « puisse faire encore quelques lieues au delà sur la route « de Hof; vous continuerez votre marche le 8, de manière « à avoir votre corps d'armée, dans la nuit du 8 au 9, sur « les hauteurs de Münchberg.

« Dans la journée du 9, vous porterez votre corps d'ar- « mée à Hof.

« Je vous préviens que le maréchal Ney sera à une « demi-journée derrière vous; je lui donne l'ordre d'avoir « toujours sa cavalerie à une heure en avant de lui, afin « qu'elle puisse se porter au secours de la vôtre, s'il y « avait lieu.

« Cette instruction est faite comme si vous ne deviez pas « trouver d'obstacle; mais si l'ennemi était en force à Hof « et que les forces du maréchal Ney réunies aux vôtres ne « vous parussent pas, à l'un et à l'autre, suffisantes pour « vaincre l'ennemi, vous en instruirez sur le champ l'Em- « pereur, et vous vous placerez dans une bonne et forte « position.

« Vous, vous ne devez, monsieur le maréchal, prendre « aucune peine du château de Culmbach; le général de « Wrede, qui marche après le corps du maréchal Ney, a « l'ordre de le cerner et de le prendre, si toutefois l'en- « nemi n'est pas en force à Hof.

« Le quartier général sera le 6 à Bamberg, le 8 à Lich- « tenfels, le 9 à Kronach.

« Vous aurez soin d'envoyer tous les jours un officier à

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

« l'état-major général, pour rendre compte de votre posi-
« tion et des nouvelles que vous auriez de l'ennemi.

« Sa Majesté s'en rapporte à votre prudence et à vos
« talents militaires, pour ne faire donner ses troupes
« qu'après avoir mûrement examiné la position de l'en-
« nemi et avoir toutes les probabilités de succès.

« Le général de brigade Legrand se rend à Bayreuth,
« pour prendre le commandement de tout le pays; vous
« le ferez reconnaître en cette qualité.

« Sa Majesté n'est pas encore dans l'intention de faire
« aucune proclamation, ni que vous en fassiez aucune; la
« guerre n'est pas déclarée pour cela; les troupes de Sa
« Majesté le roi de Prusse étant entrées en Saxe et mena-
« çant nos flancs, l'occupation de Bayreuth devient néces-
« saire pour appuyer notre droite; ce n'est donc qu'une
« position défensive, vous n'en ferez pas moins ôter les
« armes du roi de Prusse partout, mais sans scandale et
« sans outrage.

« Si l'armée prussienne vous envoie des parlementaires
« pour savoir pourquoi vous entrez sur le territoire du
« roi de Prusse, vous répondrez : « Pourquoi êtes-vous
« entrés sur le territoire du pays de Saxe? » Vous leur
« direz que vous avez l'ordre de ne commettre aucune
« hostilité, mais d'occuper tout le pays de Bayreuth, ce
« qui est nécessaire pour appuyer notre droite, que les
« rassemblements de l'armée prussienne semblent me-
« nacer.

« Au moment d'entrer dans le pays de Bayreuth, vous
« ferez un ordre du jour qui ne sera pas imprimé, dans
« lequel on recommandera la bonne discipline et autres
« choses d'usage, et dans lequel on dira que nous mar-
« chons pour occuper le pays de Bayreuth, afin de garder
« notre droite que tournerait l'armée prussienne et que
« partout où elle voudrait s'y opposer vous comptez sur
« le courage de vos troupes pour en avoir bonne raison.

« Sa Majesté est assurée de la bonne intelligence qui

« régnera entre vous et le maréchal Ney; si vous aviez
« seulement affaire à un corps de 20,000 hommes, Sa
« Majesté entend que le corps du maréchal Ney soit arrivé
« avant que vous attaquiez, non que Sa Majesté ne doute
« que votre corps ne culbutât un corps d'égale force,
« même beaucoup plus considérable, mais c'est qu'en se
« trouvant plus nombreux on épargne le sang et on a des
« affaires plus décisives.

« Sa Majesté vous aurait envoyé plus de cavalerie, mais
« le pays de Hof est tellement coupé, qu'il pense qu'entre
« vous et le maréchal Ney, vous en aurez suffisam-
« ment (1). »

« Würzbourg, 5 octobre 1806.

« *Le major général à Monsieur le maréchal Ney.*

« Le corps du maréchal Soult entre le 7 octobre à Bay-
« reuth, et de là marche à grandes journées sur Hof, pour
« y attaquer l'ennemi et déboucher en Saxe; comme il n'y
« a qu'une chaussée dans le pays de Bayreuth, Sa Majesté
« a jugé convenable de vous ordonner d'être rendu à Bay-
« reuth le 8, de marcher toujours à une demi-journée du
« corps du maréchal Soult, et d'attaquer ensemble l'en-
« nemi dans toutes les positions où cela l'exigerait.

« Débouché en Saxe, Sa Majesté vous fera connaître le
« rôle qu'elle vous destine dans ce pays.

« Le général Legrand commandera le pays de Bayreuth.
« La guerre ne doit pas être considérée comme déclarée;
« votre langage doit être que l'Empereur fait occuper le
« pays de Bayreuth pour appuyer son aile droite, menacée
« par le rassemblement des Prussiens et par l'invasion de
« la Saxe.

« Le général de Wrede, commandant la division bava-

(1) Tiré des *Archives historiques du Dépôt de la guerre.*

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

« roise qui marche derrière vous a ordre d'occuper Culm-
« bach.

« Le quartier général sera, etc. » (Voir la lettre au maréchal Soult.)

Observations. — L'ordre donné au maréchal Soult peut se résumer ainsi :

1° Indication des objectifs de marche pendant trois jours;

2° Indication du corps qui suit la même route;

3° Conduite à tenir en cas de rencontre de l'ennemi;

4° Indication du quartier général;

5° Recommandations spéciales.

Quant à l'ordre adressé au maréchal Ney, il est la conséquence et la reproduction du précédent.

Ces deux documents se distinguent par leur netteté.

Ils ne contiennent d'autres indications que celles qui concernent le corps d'armée dans son action d'ensemble. Ils ne donnent aucune prescription de détail pour la marche, pour la formation des colonnes, pour le rôle des divisions ou de la cavalerie. Ils laissent donc entières l'initiative et la responsabilité du commandant du corps d'armée.

L'ordre envoyé au maréchal Soult fut complété par une instruction que l'Empereur lui adressa directement le même jour.

Instruction pour déboucher en Saxe; mouvements des autres corps.

Au maréchal Soult.

Würzbourg, 5 octobre 1806, 11 h. matin.

« Mon cousin, le major général rédige dans ce moment
« vos ordres, que vous recevrez dans la journée. Mon
« intention est que vous soyez le 8 à Bayreuth.

« Je crois convenable que vous connaissiez mes projets,
« afin que cette connaissance puisse vous guider dans les
« circonstances importantes.

« J'ai fait occuper, armer et approvisionner les cita-
« delles de Würzbourg, de Forchheim et de Kronach, et
« je débouche avec toute mon armée sur la Saxe, par trois
« débouchés. Vous êtes à la tête de ma droite, ayant à
« une demi-journée derrière vous le corps du maréchal
« Ney, et à une journée derrière 10,000 Bavarois, ce qui
« fait au delà de 50,000 hommes. Le maréchal Bernadotte
« est à la tête de mon centre. Il a derrière lui le corps du
« maréchal Davout, la plus grande partie de la réserve
« de la cavalerie et ma garde; ce qui forme plus de
« 70,000 hommes. Il débouche par Kronach, Lobenstein
« et Schleiz. Le 5e corps est à la tête de ma gauche. Il a
« derrière lui le corps du maréchal Augereau. Il débouche
« par Cobourg, Grafenthal et Saalfeld. Cela forme plus de
« 40,000 hommes. Le même jour que vous arriverez à
« Hof, tout cela sera arrivé dans des positions à la même
« hauteur.

« Je me tiendrai le plus constamment à la hauteur du
« centre.

« Avec cette immense supériorité de forces réunies sur
« un espace si étroit, vous sentez que je suis dans la
« volonté de ne rien hasarder et d'attaquer l'ennemi par-
« tout où il voudra tenir, avec des forces doubles.

. . . . . .

« Si l'ennemi se présentait contre vous avec des forces
« moindres de 30,000 hommes, vous pouvez, en vous con-
« certant avec le maréchal Ney, réunir vos troupes et
« l'attaquer; mais, s'il est dans une position qu'il occupe
« depuis longtemps, il aura eu soin de la reconnaître et
« de la retrancher; dans ce cas, conduisez-vous avec pru-
« dence.

« Arrivé à Hof, votre premier soin doit être de lier des
« communications entre Lobenstein, Ebersdorf et Schleiz.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

« Je serai ce jour-là à Ebersdorf. Les nouvelles que vous « aurez de l'ennemi, à votre débouché de Hof, vous por- « teront à vous appuyer un peu plus sur mon centre ou « à prendre une position en avant, pour pouvoir marcher « sur Plauen.

« Selon tous les renseignements que j'ai aujourd'hui, il « paraît que si l'ennemi fait des mouvements, c'est sur ma « gauche, puisque le gros de ses forces paraît être à « Erfurt. »

L'ordre adressé par Berthier au maréchal Soult ne suffirait pas, malgré l'intérêt qu'il présente, à donner une idée exacte de l'exécution des marches des grandes unités sous le premier empire; il faut pour cela retrouver les ordres donnés par les maréchaux à leurs corps d'armée.

Voici celui de Soult dans la journée du 9. Les prescriptions citées plus haut ont reçu leur exécution le 8 octobre 1806.

Le corps d'armée a marché le 8 et le 9. Il est arrivé à Gross-Zobern, où se trouve le quartier général. Le maréchal Soult envoie, le 9, dans l'après-midi, à ses divisionnaires, l'ordre de mouvement ci-après, pour la journée du 10.

Le corps du maréchal Soult marche sur Plauen, à l'aile droite de la grande armée. (Campagne de 1806.)

De Gross-Zobern, le 9 octobre 1806.

« Demain, 10 octobre, le corps d'armée se mettra en « marche et se dirigera sur Plauen, où le maréchal com- « mandant en chef donnera de nouveaux ordres pour sa « destination ultérieure.

« A cet effet, le général Margaron fera réunir, pour huit « heures et demie du matin, la division de cavalerie « légère et le bataillon des tirailleurs du Pô, qui est pro- « visoirement détaché en arrière de Plauen, et il portera « un escadron sur la grande route de Zwickau (au plus à

« une demi-lieue), pour se couvrir pendant qu'il sera « dans cette position, et un autre escadron sur la route de « Greitz, à la même distance.

« Le général Legrand mettra en marche la division qu'il « commande, à la pointe du jour, et la dirigera aussi sur « Plauen, où, à son arrivée, il lui sera donné de nou- « veaux ordres.

« Le général Leval fera suivre ce mouvement par la « 2e division. Il recevra également de nouveaux ordres en « arrivant à Plauen; il fera cependant en sorte qu'il y ait « le moins possible d'intervalle entre les divisions, et que « sa troupe marche en ordre et serrée.

« Le général Saint-Hilaire mettra en marche la 1re divi- « sion à quatre heures du matin, et la faisant passer par « Gross-Zobern et Rosenthal, il la dirigera aussi sur « Plauen, où il joindra le corps d'armée et recevra de « nouveaux ordres. Le général Saint-Hilaire serrera « autant que possible son mouvement.

« Le parc d'artillerie suivra immédiatement le mouve- « ment de la 1re division, et se rendra à la même destina- « tion, où il recevra de nouveaux ordres.

« Le général Saint-Hilaire laissera le 55e régiment pour « le couvrir.

« Les équipages du quartier général partiront à trois « heures du matin de Hof, pour se diriger également sur « Plauen; le général Saint-Hilaire voudra bien fournir « une compagnie pour sa garde.

« L'ordonnateur fera en sorte d'emmener tout le pain « qu'il aura pu obtenir à Hof, et il le fera distribuer à la « 2e et à la 3e division.

« Les évacuations de malades qui seront faites du corps « d'armée auront lieu sur Kronach, en passant par Hof, « jusqu'à nouvel ordre.

« Le maréchal commandant en chef invite MM. les gé- « néraux à donner les ordres les plus précis pour empê- « cher que la troupe brûle la paille qui lui a servi dans

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

« ses bivouacs, lorsqu'elle les quitte, afin de conserver la « trace des camps et les abris que les soldats s'y sont faits « pour les autres colonnes qui doivent suivre, et aussi « éviter que l'ennemi ne puisse tirer aucune induction sur « le mouvement ou départ du corps d'armée.

« La proclamation que l'Empereur adresse à l'armée « est envoyée aux divisions. MM. les généraux auront soin « de la faire lire à la tête des compagnies.

« Le général Margaron donnera ordre à l'escadron du « 16e de chasseurs, qui est à Elnitz, d'en partir demain, « pour joindre le corps d'armée à Plauen.

« L'escadron du 11e, qui a été détaché à Geffeld et à « Schleiz, a reçu des ordres particuliers du maréchal « commandant en chef. »

Cet ordre de marche peut se résumer ainsi :

1° Indication de l'objectif de marche;

2° Indication du service d'exploration en avant du front;

3° Direction de marche et place dans la colonne des divers éléments du corps d'armée, savoir : division d'infanterie, parc d'artillerie et équipages;

4° Recommandations particulières.

Il est donc, comme le précédent, simple, net, pratique, et il répond aux conditions de la guerre.

En lisant les trois ordres précités, on saisit de suite l'ensemble des mouvements à exécuter; tous les détails importants sont facilement compris. Ils seront retenus de même, et la plus grande initiative étant laissée à tous les généraux, ceux-ci seront en mesure de prendre toutes les décisions qu'exigeront les circonstances.

2° Campagne de 1870. — Entre 1806 et 1870, de nombreux faits de guerre ont eu lieu, sans qu'aucune règle nouvelle soit venue modifier les habitudes admises pour les ordres de marche.

La tradition s'est chargée de transmettre celles d'autre-

fois. Mais les événements militaires auxquels les contemporains ont pris part ont présenté un autre caractère. Leurs campagnes sont celles d'Afrique et du Mexique.

Dans ces contrées, les troupes ont surtout formé des colonnes d'un faible effectif, dont les moindres unités avaient parfois un rôle à jouer. Dans les mouvements provoqués par ces expéditions, on s'est surtout préoccupé des détails, et il semble qu'en 1870 cette habitude ait été transportée dans les ordres de marche des grandes masses.

De plus, en Afrique et au Mexique, ce sont souvent les bagages et les convois qui ont causé les difficultés les plus sérieuses. Ce souvenir paraît avoir persisté dans les ordres de marche et les a quelquefois allongés en les compliquant.

Pour saisir ces nuances, il suffira d'un exemple.

Le 2 août 1870, pendant que le 2e corps de l'armée du Rhin exécutait, à Sarrebruck, son mouvement offensif, les 5e et 3e corps d'armée étaient chargés de faire des démonstrations, l'un à droite au delà de Sarreguemines, l'autre à gauche vers Volklingen.

Ces mouvements, qualifiés de reconnaissances, avaient pour but, comme on l'a dit, « de forcer l'ennemi à déployer « ses forces et à dévoiler ses projets. »

A cet effet, l'ordre de marche ci-après fut distribué, le 1er août au soir, aux généraux et chefs de service du 5e corps d'armée :

Ordre de marche du 5e corps pour le mouvement du 2 août.

« Les deux premières divisions d'infanterie et la cava-« lerie du corps d'armée feront demain, 2 août, une « grande reconnaissance sur la rive droite de la Sarre et « de la Blies.

« Le mouvement commencera à cinq heures et demie « du matin.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

« Le 5e lanciers quittera Rohrbach pour se porter dans « la direction d'Obergailbach, où il se ralliera avec les « troupes qui seront à sa gauche.

« Le 3e lanciers se rendra à la ferme de Visling et de là « à Bliesbrücken, puis à Rheinheim, où il traversera la « Blies. De Rheinheim, il s'avancera jusque sur les hau- « teurs qui dominent Gersheim, à droite.

« *Première division.* Le 61e quittera la ferme de Visling « à trois heures et demie, ira à Bliesbrücken, puis à « Rheinheim, où il attendra les lanciers, les laissera pas- « ser en avant, et les appuiera en se portant à 1 ou 2 kilo- « mètres au nord de Rheinheim. Un bataillon restera « comme réserve à Bliesbrücken. Le colonel Flogny, avec « l'escadron de hussards de la 1re division et l'escadron « du 12e chasseurs, prendra la route de Frauenberg, tra- « versera le village, suivra la route de Deux-Ponts et « poussera sa tête de colonne jusqu'à Bebelsheim.

« Une brigade de la division Goze se rendra à Frauen- « berg. Un de ses régiments traversera la Blies, ira pren- « dre position sur le plateau qui domine le village, à « 2 kilomètres au nord. Ce détachement aura une batterie « avec lui. L'avant-garde de ce détachement (au moins un « bataillon) sera poussée en avant du bois de Neuwieder- « wald.

« Le reste de la brigade et une batterie prendront posi- « tion sur les hauteurs qui dominent la rive gauche de la « Blies.

« L'autre brigade se portera sur la rive gauche de la « Blies, au-dessus de Bliesguerschwiller. Elle aura avec « elle la 3e batterie de la division.

« Elle ne passera point la Blies.

« *Deuxième division.* La brigade Maussion, précédée « de l'escadron divisionnaire, prendra position au-dessus « d'Auersmacher (l'infanterie passera par le pont du che- « min de fer, l'artillerie et la cavalerie traverseront la Blies « sur le pont de bateaux près du confluent). Cette brigade,

« après s'être déployée, et une fois le village d'Auersma- « cher reconnu, se portera en avant, et ira prendre posi- « tion sur le plateau qui s'étend de la Blies à la Sarre, « entre Bliesguerschwiller et Kleinblittersdorf.

« Le général fera reconnaître, par la cavalerie division- « naire appuyée par de l'infanterie, le village de Rausch- « bach et le point de Windringen, sur le chemin de « Fechingen, au nord.

« La brigade Lapasset ne traversera pas la Sarre, et ira « prendre position face à cette rivière, au nord de Gross- « blittersdorf, sur les hauteurs, pour protéger le mou- « vement de la 2e brigade sur la rive droite de la Sarre. « Cette brigade commencera son mouvement à quatre « heures, et sera soutenue par une batterie qui lui sera « envoyée dès ce soir.

« Ces divers mouvements se feront de façon que toutes « les têtes de colonnes arrivent, autant que possible, à « sept heures, et non avant, à leur position extrême.

« L'artillerie de réserve (batteries de combat) suivra le « mouvement de la brigade Maussion, en ne passant le « pont de la Blies qu'après l'ambulance divisionnaire de « la 2e division.

« La compagnie du génie de réserve restera à la tête du « pont de bateaux de la Blies. Le génie marchera avec ses « outils.

« Les ambulances marcheront avec leur division.

« Les bagages des corps, chargés, resteront dans le « camp avec une garde.

« Les bagages de la brigade Maussion seront parqués à « Welferding.

« Le général en chef autorise pour la journée une voi- « ture par officier général et une voiture par régiment.

« Les bagages ne se mettront en route que sur un ordre « du général en chef, et dans le cas où, par suite de la « présence de l'ennemi, les troupes resteraient en posi- « tion.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

« Le 11e de ligne laissera un bataillon à Sarreguemines,
« trois compagnies au grand parc d'artillerie, fournissant
« un poste au pont de bateaux sur la Sarre, trois compa-
« gnies au pont de pierre en ville, détachant un poste au
« pont de bateaux de la Blies, sur la rive gauche.

« La prévôté se tiendra prête à marcher avec les
« bagages.

« Le train régulier sera paré sans atteler et prêt à
« marcher.

« Le convoi auxiliaire ne marchera pas.

« Dans tous ces mouvements, laisser toujours libre la
« moitié des rues et des routes, afin que la circulation
« puisse être maintenue et que les ordres puissent être
« communiqués.

« La brigade Maussion détachera un demi-bataillon à
« l'artillerie de réserve, lequel passera au pont du che-
« min de fer avec la brigade, et rejoindra cette artillerie
« au nord du pont de bateaux de la Blies (1). »

Observations. — La première impression que laisse la lecture de cet ordre, c'est qu'il est établi avec soin et méthode ; mais qu'on ne peut saisir de suite ni l'ensemble, ni la portée du mouvement. Cela tient aux nombreux détails qu'il renferme.

Pour le mettre à exécution, chacun des chefs qui le recevra sera obligé de négliger les prescriptions du voisin pour ne s'attacher qu'aux siennes propres.

Il lui faudra ensuite limiter son zèle à la transmission exacte des indications qui lui sont adressées et qui définissent la tâche de la plupart de ses subalternes, puis au contrôle qu'il exercera sur leur exécution. Mais il n'aura aucun effort à faire pour parer à l'imprévu des situations ;

(1) Campagne de 1870. Historique du 5e corps. *Archives historiques du Dépôt de la guerre.*

et, en présence de circonstances inattendues, dans le cas de rencontre avec l'ennemi, par exemple, il sera naturellement porté à en référer au supérieur qui a déjà tout ordonné et à provoquer de nouvelles instructions. Il n'aura plus, au moment décisif, la résolution et la hardiesse qui lui seraient nécessaires. Cet ordre de marche supprime donc l'initiative dans les rangs élevés de la hiérarchie au moment où, dans les armées modernes, elle est devenue la première garantie du succès.

Au point de vue tactique, il est à noter que l'exploration prescrite à la cavalerie ne va pas au delà de 8 kilomètres, alors que l'ennemi envoie le gros de ses divisions de cavalerie à 24 kilomètres au moins, et ses escadrons d'éclaireurs à 35 ou 40 kilomètres.

Cette simple comparaison des limites d'exploration suffit à montrer que la reconnaissance du 5e corps d'armée, le 2 août 1870, ne pouvait aboutir.

Dans cette même campagne, les ordres de marche prussiens ont un caractère différent.

Les chefs des armées allemandes semblent s'être inspirés des campagnes du premier Empire et y avoir ajouté, avec un respect absolu pour l'initiative des généraux, une largeur de vues qui leur laisse la liberté d'action la plus grande.

3° Ordres de marche allemands en 1870. — L'ordre de marche adressé le 9 août 1870 par le feld-maréchal de Moltke, aux trois armées qu'il dirigeait, a été maintes fois cité. Il n'y a donc pas à le reproduire, il suffira de le résumer.

Cet ordre indique :

1° La position présumée de l'ennemi ;

2° La direction générale de la marche du groupe d'armées ;

3° Les routes affectées à chacune d'elles ;

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

4° Les prescriptions d'ensemble pour la portée de l'exploration en avant du front, et les soutiens à donner aux divisions de cavalerie;

5° Des recommandations spéciales.

Cet ordre est donc aussi court que possible. Après l'avoir reçu, le commandant en chef de la IIe armée adressa à son tour, à ses corps d'armée, un ordre qui prescrivait :

« Au IIIe corps, de se porter le 11 à Faulquemont, son « avant-garde réglant sa marche d'après celle de la cava- « lerie qu'elle est chargée de soutenir.

« Au IXe corps, d'atteindre, avec ses têtes de colonne, « Bening-les-Saint-Avold et Merlebach, sa gauche à Sar- « rebruck.

« Au IVe corps, d'occuper : avec sa tête, Harskirchen; « avec le gros, Saar-Union; avec son avant-garde, la ligne « Altwiller-Münster-Marimont-la-Haute, sa cavalerie ex- « plorant le terrain au sud de Saar-Union, dans la direc- « tion de Fenestrange.

« Au Xe corps, de pousser son avant-garde vers Gros- « Tenquin et Landroff, la tête du gros à Hellimer, la « gauche à Puttelange.

« A la garde, de porter ses têtes de colonne à Insming, « sa gauche à Sarralbe.

« Au XIIe corps, de passer la Sarre et la Blies et de « rester sur la rive gauche de la Sarre, ses têtes de « colonnes à Metzing, Dibling, et poussées au besoin jus- « qu'à Woustwiller. »

Cet ordre n'indiquait à son tour aux divers corps d'armée que les gites d'étapes de leurs principales fractions. Ceux-ci le transmettaient aux généraux divisionnaires et aux chefs de service, en limitant de même les indications à l'action d'ensemble de l'unité à laquelle il était adressé.

Le commandant du IXe corps d'armée, par exemple, formulait l'ordre suivant :

Quartier général de Sarrebruck, le 10 août 1870.

« Le corps d'armée prendra demain la grande route de « Paris.

« La 18e division s'avancera jusqu'à Merlebach et Be- « ning-les-Saint-Avold.

« Elle occupera les villages de....., état-major de la « division à Merlebach. L'artillerie de corps se portera « à..... La 25e division ira occuper les villages de..... Elle « pourra se servir du pont de Saint-Arnual et donnera « des ordres pour sa destruction. Les pionniers iront « ensuite cantonner dans son rayon.

« Les trains viendront à Stiring-Wendel. Quartier géné- « ral du corps d'armée à Forbach.

« Pour éviter les malentendus, on rappelle que le corps « d'armée peut s'étendre à droite de la route de Paris « jusqu'à un quart de mille (1850 mètres) seulement; à « gauche, jusqu'à un demi-mille (3 kilom. 700). Cette « prescription sera rigoureusement observée pour les « réquisitions. Celles-ci seront toujours dirigées par un « officier, et, autant que possible, par un employé de l'ad- « ministration. On donnera toujours des reçus pour les « réquisitions, quand on en demandera.

« Suivent quelques indications relatives aux distribu- « tions.

« Signé : DE MANSTEIN. »

Ainsi, l'ordre de marche du corps d'armée ne contenait aucune prescription sur les distances, les routes à suivre, ou les dispositifs de marche. Il se résumait ainsi :

1° Direction générale de la marche;
2° Indication du cantonnement des grandes unités;
3° Recommandations spéciales.

Enfin, le commandant d'une des divisions, la 25e, transmettait cet ordre à son tour sous la forme suivante :

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

« État-major de la division. Saint-Jean, le 10 août 1870.

« La division franchira demain la Sarre sur deux ponts. « La 49e brigade aura sa tête rassemblée, à sept heures « du matin, sur la place du marché de Saint-Jean, devant « le Vieux-Pont, prête à rompre.

« La 25e brigade de cavalerie, puis les batteries divi- « sionnaires suivront la 49e brigade.

« La 50e brigade d'infanterie partira également à sept « heures du matin et passera par le pont de Saint-Arnual. « Après son passage, la compagnie de pionniers détruira « le pont et ira cantonner à la verrerie Sophie. Les voi- « tures de munitions, d'ambulances, de bagages, et les « chevaux de main, suivront seuls les troupes.

« Les autres voitures du convoi marcheront à leur rang « dans leurs colonnes respectives.

« Chaque brigade commandera demain un officier « monté pour la surveillance des bagages.

« Les convois et les trains rompront à sept heures et « passeront par Sarrebruck pour se rendre dans leurs « cantonnements.

« Signé : Pce LOUIS DE HESSE. »

Un tableau de dislocation (cantonnements) accompagnait cet ordre.

C'est donc dans les ordres de marche des divisions que se trouvent les premiers détails d'exécution, et encore ne concernent-ils que l'unité (brigade ou groupe d'artillerie) à laquelle ils s'adressent.

L'initiative de chaque chef subalterne reste ainsi entière. En résumé, l'ordre de marche de la 25e division ne contenait que les indications ci-après :

1° Portée générale du mouvement;

2° Heure du départ et point de rassemblement de la tête de colonne;

3° Place des unités constitutives de la division dans la

colonne, brigade d'infanterie, brigade de cavalerie (par exception), groupe d'artillerie, train, convoi. Les gîtes d'étapes formaient une indication à part.

Il est à remarquer que dans l'armée allemande tous les corps d'armée n'agissaient pas de même.

Le commandat du Ve corps, par exemple, donnait à ses troupes, le 3 août 1870, à la veille de franchir la frontière, un ordre de marche divisé en deux parties. L'une contenait un dispositif de marche normal pour la marche du corps d'armée sur une seule route. L'autre renfermait les prescriptions relatives à la marche du lendemain.

A partir de ce jour, le commandant du corps d'armée ne devait plus envoyer à ses troupes que des itinéraires.

En résumé, les ordres de marche des Allemands en 1870 se rapprochent sensiblement de ceux des campagnes du premier Empire.

Ils sont peut-être plus précis, ce qui semble nécessaire avec des masses aussi considérables et avec une variété de services aussi grande.

Mais tous ces ordres sont caractérisés par ce fait, qu'au point de vue des opérations, ils respectent l'initiative des chefs qui les reçoivent et ne contiennent généralement aucun détail sur les unités inférieures.

C'est dans cette particularité, c'est dans cet usage consacré par la tradition et sanctionné par l'expérience, c'est aussi dans l'esprit qui anime le corps des officiers allemands, qu'il faut chercher le secret de cet ensemble de volontés que nous voyons, en 1866 et en 1870, concourir individuellement, avec une résolution et une ardeur qui ne se démentent jamais, au but commun tracé à leurs efforts.

On pourrait en conclure que les ordres de marche destinés aux armées ou aux grandes unités doivent préciser le but de l'opération, les directions, les cantonnements et le mode d'entretien des troupes; que les dispositifs doivent être arrêtés d'avance et que l'initiative de chaque chef

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

doit être laissée entière en ce qui concerne les fractions sous ses ordres.

Il nous reste maintenant à étudier ces dispositifs.

V. — Dispositifs de marche.

Pour terminer l'étude des marches d'armées, il y aurait à rechercher les conditions qui précisent l'étendue des fronts et des zones de marche, les formations de marche, et les moyens de protéger ces mouvements.

Ces conditions sont aussi variables que les événements qui les font naître. Comme eux, elles sont soumises à la loi générale de l'imprévu. Elles reposent cependant sur ce principe dicté par l'expérience, en vertu duquel les armées se dispersent pour vivre loin de l'ennemi et se concentrent pour combattre quand il est rapproché.

Dans quelle mesure ce principe est-il applicable en campagne aujourd'hui?

L'étude des faits peut seule nous l'apprendre.

Le passé n'offre pas, à cet égard, de règles plus absolues que le présent, mais simplement des principes généraux dont l'application varie suivant les cas, et dont les grands hommes de guerre ne se sont jamais écartés.

Le 12 janvier 1806, Napoléon, ayant à donner des conseils à son frère Joseph sur les marches qu'il allait entreprendre avec trois corps d'armée, à travers l'Italie, pour aller conquérir son royaume de Naples, lui résuma en ces termes les principes à suivre :

« Je vous réitère de ne point diviser vos forces; que « toute votre armée passe l'Apennin et que vos trois corps « d'armée soient dirigés droit sur Naples et disposés pour « se réunir en un jour sur un champ de bataille. »

Cette règle est toujours vraie. Aujourd'hui, comme alors, elle est la base des combinaisons de marche. Mais quand elle s'applique à des armées de cinq et six corps, à

des groupes de deux ou trois armées, elle se heurte à des difficultés nouvelles.

Pour être concentrée en un jour, une armée de cinq corps, avec deux divisions de cavalerie, forte de 150,000 à 180,000 hommes, exigera, comme on l'a déjà vu, un front qui ne doit pas dépasser le double d'une marche de corps d'armée, et une profondeur qui lui soit égale. En adoptant, pour la marche d'un corps d'armée, le chiffre moyen de 22 kilomètres, il lui faudra donc un front de 44 kilomètres et une profondeur de 22 kilomètres. Or, un corps d'armée, sans parcs ni convois, occupe déjà, en colonne, une longueur de 20 à 21 kilomètres. Pour appliquer les principes de Napoléon, il faudrait donc que chaque corps d'armée puisse disposer d'une route et que ces cinq routes ne fussent pas éloignées de plus de 8 kilomètres en moyenne.

Ces conditions sont difficiles à réaliser, mais elles se trouvent, et, en Europe, on peut assez souvent utiliser cinq routes sur des fronts de 10 à 12 lieues (40 à 48 kilomètres). Il ne sera donc pas impossible, pour une armée, de s'étendre ainsi.

L'expérience démontre que, pour sa sécurité, elle devra le faire uniquement dans les cas fort rares où elle n'aura absolument rien à redouter de l'ennemi. Presque toujours, pour assurer sa concentration dans les délais voulus, elle sera forcée de former deux échelons, à une demi-journée de marche l'un de l'autre, avec trois corps en première ligne et deux en seconde.

Du reste, l'étude des faits peut seule donner, à cet égard, des notions pratiques.

Voyons d'abord les théories en vigueur pendant les guerres de la République et de l'Empire. Après les exemples déjà cités, un seul suffira sans doute pour faire ressortir l'oubli ou l'application des principes.

1° Campagne de Moreau en 1800 sur le Danube. — Le 10 mai 1800, après le combat de Biberach, le feld-maré-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

doit être laissée entière en ce qui concerne les fractions sous ses ordres.

Il nous reste maintenant à étudier ces dispositifs.

V. — Dispositifs de marche.

Pour terminer l'étude des marches d'armées, il y aurait à rechercher les conditions qui précisent l'étendue des fronts et des zones de marche, les formations de marche, et les moyens de protéger ces mouvements.

Ces conditions sont aussi variables que les événements qui les font naître. Comme eux, elles sont soumises à la loi générale de l'imprévu. Elles reposent cependant sur ce principe dicté par l'expérience, en vertu duquel les armées se dispersent pour vivre loin de l'ennemi et se concentrent pour combattre quand il est rapproché.

Dans quelle mesure ce principe est-il applicable en campagne aujourd'hui?

L'étude des faits peut seule nous l'apprendre.

Le passé n'offre pas, à cet égard, de règles plus absolues que le présent, mais simplement des principes généraux dont l'application varie suivant les cas, et dont les grands hommes de guerre ne se sont jamais écartés.

Le 12 janvier 1806, Napoléon, ayant à donner des conseils à son frère Joseph sur les marches qu'il allait entreprendre avec trois corps d'armée, à travers l'Italie, pour aller conquérir son royaume de Naples, lui résuma en ces termes les principes à suivre :

« Je vous réitère de ne point diviser vos forces; que « toute votre armée passe l'Apennin et que vos trois corps « d'armée soient dirigés droit sur Naples et disposés pour « se réunir en un jour sur un champ de bataille. »

Cette règle est toujours vraie. Aujourd'hui, comme alors, elle est la base des combinaisons de marche. Mais quand elle s'applique à des armées de cinq et six corps, à

des groupes de deux ou trois armées, elle se heurte à des difficultés nouvelles.

Pour être concentrée en un jour, une armée de cinq corps, avec deux divisions de cavalerie, forte de 150,000 à 180,000 hommes, exigera, comme on l'a déjà vu, un front qui ne doit pas dépasser le double d'une marche de corps d'armée, et une profondeur qui lui soit égale. En adoptant, pour la marche d'un corps d'armée, le chiffre moyen de 22 kilomètres, il lui faudra donc un front de 44 kilomètres et une profondeur de 22 kilomètres. Or, un corps d'armée, sans parcs ni convois, occupe déjà, en colonne, une longueur de 20 à 21 kilomètres. Pour appliquer les principes de Napoléon, il faudrait donc que chaque corps d'armée puisse disposer d'une route et que ces cinq routes ne fussent pas éloignées de plus de 8 kilomètres en moyenne.

Ces conditions sont difficiles à réaliser, mais elles se trouvent, et, en Europe, on peut assez souvent utiliser cinq routes sur des fronts de 10 à 12 lieues (40 à 48 kilomètres). Il ne sera donc pas impossible, pour une armée, de s'étendre ainsi.

L'expérience démontre que, pour sa sécurité, elle devra le faire uniquement dans les cas fort rares où elle n'aura absolument rien à redouter de l'ennemi. Presque toujours, pour assurer sa concentration dans les délais voulus, elle sera forcée de former deux échelons, à une demi-journée de marche l'un de l'autre, avec trois corps en première ligne et deux en seconde.

Du reste, l'étude des faits peut seule donner, à cet égard, des notions pratiques.

Voyons d'abord les théories en vigueur pendant les guerres de la République et de l'Empire. Après les exemples déjà cités, un seul suffira sans doute pour faire ressortir l'oubli ou l'application des principes.

1° Campagne de Moreau en 1800 sur le Danube. — Le 10 mai 1800, après le combat de Biberach, le feld-maré-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

chal autrichien Kray se retira sur Ulm et Memmingen, derrière l'Iller. Moreau, qui venait de le vaincre, le suivit avec son armée. Il la forma en trois colonnes et lui donna les directions suivantes (V. *planche XXXIII*) :

Colonne de droite (Lecourbe) sur Memmingen.

Colonne du centre (Gouvion-Saint-Cyr), de Biberach par Laufheim, sur Ulm.

Colonne de gauche (Sainte-Suzanne), de Riedlingen (rive gauche) sur Ulm.

Réserve (Delmas) sur Ochsenhausen.

Le lendemain 11, par suite de ces dispositions, l'armée avait un front de 50 kilomètres occupé par deux colonnes, le centre et la réserve, dont l'effectif ne dépassait pas 50,000 hommes. Elles étaient hors d'état d'être secourues en un jour par Lecourbe et Sainte-Suzanne. Kray pouvait déboucher d'Ulm par Laufheim, sur la rive gauche de l'Iller, avec 80,000 hommes, et accabler la première colonne, celle de Saint-Cyr, avant qu'on ne vînt à son aide. S'il avait pris cette résolution, l'armée de Moreau était probablement perdue. Mais il resta inactif, et elle eut le bonheur d'échapper au danger.

Arrivé sur l'Iller, Moreau voulut continuer à menacer les communications de son adversaire, et, dans ce but, il prolongea sa marche vers l'est.

Le 14, sa droite fut dirigée sur Mindelheim, sa réserve sur Babenhausen et son centre sur Weissenhorn; sa gauche était près d'Ulm.

Il occupait un front de 60 kilomètres, avec l'armée ennemie sur son flanc gauche.

S'il avait voulu concentrer ses forces de ce côté, il lui aurait fallu deux jours. En outre, son armée venait d'être affaiblie par un détachement de 20,000 hommes, qui avait été envoyé, le 12, à l'armée d'Italie. Sa situation était donc critique; heureusement l'ennemi ne parut pas s'en douter et resta dans ses positions.

Les jours suivants, du 15 au 21 mai, voyant que Kray

n'abandonnait pas Ulm, Moreau forma le projet de manœuvrer autour de la place pour l'en déloger. Il se rapprocha alors des masses ennemies, mais toujours sans se préoccuper de l'extension de son front, qui atteignit un moment 80 kilomètres.

Ces mouvements faisaient courir de grands dangers à son armée. Gouvion-Saint-Cyr a cru devoir les juger en ces termes :

« Si l'armée autrichienne et son général n'eussent pas « été découragés, après les revers qu'ils avaient essuyés « depuis l'ouverture de la campagne, le mouvement qu'on « fit faire dans cette journée (14 mai) au corps du centre « aurait eu de graves inconvénients, exécuté en présence « d'une grande armée, sans possibilité de recevoir aucun « secours des autres corps en raison de leur éloignement. « Le centre pouvait être attaqué pendant le passage du « défilé de l'Iller, qui exigea quatre heures, durant lesquelles le général Saint-Cyr n'aurait eu à opposer à « l'ennemi qu'une partie de ses troupes. Il est vraisemblable qu'il eût été défait, si les Autrichiens eussent « débouché d'Ulm en remontant la rive droite de l'Iller « jusqu'à la hauteur du pont d'Unter-Kirchberg (1). »

Napoléon, qui a laissé sur cette campagne des observations détaillées, s'exprime ainsi sur les marches du 11 au 21 mai :

« Que devait faire le général français pour déposter le « feld-maréchal Kray de son camp retranché?..... Le « 14 mai, il eût dû passer l'Iller, se mettre en marche sur « trois colonnes, ne pas occuper plus de six lieues de « terrain, passer le Lech, etc..... »

Kray avait parfaitement jugé l'irrésolution de son ennemi, car, au moment où Moreau dirigeait ses têtes de colonnes sur Augsbourg, il écrivait :

(1) Maréchal Gouvion-Saint-Syr, *Mémoires*, t. II, p. 243.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

« L'armée française fait une démonstration sur la Ba-
« vière qui n'est pas sérieuse, puisque ses divisions sont
« en échelons jusqu'à l'Iller et que sa ligne est déjà fort
« étendue. »

Napoléon ajoute plus loin :

« Moreau a trois fois en quarante jours réitéré les mêmes
« démonstrations, mais toutes les trois fois..... il a offert
« à son ennemi des occasions de battre ses divisions
« isolées. En effet, l'armée française avait dans ses ma-
« nœuvres, la gauche sur Ulm et la droite à vingt lieues,
« menaçant la Bavière : c'était défier l'armée ennemie et
« la fortune. Pendant cette campagne, l'armée française,
« qui était plus nombreuse, a presque toujours été infé-
« rieure en nombre sur le champ de bataille. C'est ce qui
« arrive aux généraux qui sont irrésolus et agissent sans
« principes et sans plans..... »

Tels sont les dangers que font naître des marches défectueuses. Tels étaient les principes dont Napoléon affirmait la justesse.

Voyons maintenant leur application au milieu des armées modernes.

En 1870, les armées allemandes nous offrent plusieurs exemples de marches d'armées dont l'étude présente un vif intérêt. Les plus remarquables sont celles des premiers jours du mois d'août, depuis la Sarre et les Vosges jusqu'à la Moselle; puis celle de la IIIe armée, de la Moselle vers Châlons; celle de la IIIe armée et de l'armée de la Meuse, de Sedan sur Paris; celle de la IIe armée, de Metz sur la Loire; celle de l'armée du sud, de la Seine sur le Doubs, etc.

Dans tous ces mouvements, les dispositifs se ressemblent. Ils répondent aux exigences du moment comme aux progrès actuels de l'art militaire. Ils ont toujours pour but d'assurer aux armées des moyens d'entretien et des conditions de sécurité. Les uns et les autres sont combinés

suivant la plus ou moins grande proximité de l'ennemi. De là des différences qu'il faut saisir et des résultats qu'il importe de connaître.

2° Marches de la IIIe armée au mois d'août 1870. — A cette époque, la IIIe armée allemande comptait cinq corps d'armée, une division d'infanterie et deux divisions de cavalerie.

Après sa traversée des Vosges, elle était arrivée le 15 août sur la Moselle.

A cette date, la situation générale, d'après le grand état-major prussien, était la suivante :

« On manquait d'indications précises sur le 5e corps
« français qu'on supposait en retraite vers le sud.
« On savait que des forces sérieuses se concentraient à
« Châlons, et quant aux masses françaises qui avaient
« repassé la Moselle les 14 et 15 août, on les supposait en
« retraite vers le même point. »

Donc, en reprenant sa marche offensive, après un court repos donné à ses troupes, la IIIe armée devait s'éclairer avec le plus grand soin sur son front et sur son flanc gauche.

Elle avait à exécuter une marche offensive dans un pays inconnu, au milieu de populations impressionnables, très surexcitées déjà et avec des masses ennemies sur ses deux flancs. Seulement, elle supposait son flanc droit couvert par la IIe armée et ne se préoccupait que de sa gauche.

Une rencontre immédiate avec l'ennemi lui semblait peu probable, mais elle la croyait possible aux abords de la Marne.

Dans ces conditions, le commandant en chef de cette armée envoya le 16, à ses généraux, un tableau de marche pour les 17, 18, 19 et 20 août. Le 20, on devait avoir atteint une nouvelle ligne de défense, l'Ornain.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Le mouvement était réglé ainsi :

En première ligne, trois corps d'armée et la divison wurtembergeoise.

En deuxième ligne, deux corps.

En avant du front, une division de cavalerie explorant à une ou deux journées de marche (V. *planche XXXIV*).

Sur le flanc gauche, une division de cavalerie protégeant le mouvement.

L'étendue du front ne dépassait pas 20 à 22 kilomètres. On était donc sûr, en cas de rencontre inopinée, de pouvoir toujours « concentrer ses forces, en temps utile, sur le point décisif ».

Le mouvement commença le 17 août.

Mais, le lendemain, la nouvelle des batailles livrées sous Metz et du refoulement de notre armée dans le camp retranché vint modifier la situation.

Elle était appréciée comme il suit, dans un ordre que le prince royal envoya à ses généraux, pour prescrire un jour de repos et la continuation du mouvement sur la Meuse :

« On annonce que deux divisions du corps de Failly se « sont dirigées au sud sur Mirecourt; le camp de Châlons « paraît encore fortement occupé; une armée est en for- « mation à Paris. Il n'est pas impossible que toutes ces « forces et quelques troupes sortant de Metz parviennent « à se réunir; la IIIe armée doit donc s'attendre, d'ici à « peu de jours, à se trouver de nouveau en présence de « l'ennemi. »

En conséquence, le prince royal ordonnait ce qui suit :

« Les corps d'armée de première ligne auront toujours « une avant-garde à une demi-journée ou à une journée « en avant et se feront éclairer par la cavalerie.

« Les avant-gardes bivouaqueront. Les troupes en « arrière s'établiront en cantonnements resserrés.

« Les corps d'armée des ailes se garderont chacun sur « leur flanc découvert.

« L'une des divisions de cavalerie marchera à hauteur « de la deuxième ligne, sur le flanc gauche, explorant le « sud.

« En cas de rencontre avec l'ennemi, les avant-gardes « devront s'arrêter et prendre position, pendant que le « gros de leur corps d'armée fera ses préparatifs de com- « bat. Elles ne devront pas prendre l'offensive, afin de « laisser à l'armée le temps de se concentrer.

« Enfin les commandants de colonnes devront rester en « relations constantes entre eux et s'avertir réciproque- « ment de tous les incidents de la marche. »

La formation prescrite le 16 était maintenue.

Les corps de première ligne formaient trois colonnes, et ceux de seconde ligne deux seulement.

Les mouvements s'exécutèrent conformément à cet ordre.

Le 19 août, le contact, qui était perdu depuis le surlendemain de la bataille de Frœschwiller, fut retrouvé à Chevillon, sur le chemin de fer de Chaumont à Châlons. Une patrouille de cavalerie reçut, dans cette localité, des coups de fusil d'une troupe d'infanterie qui protégeait l'embarquement de nos corps d'Alsace.

Le lendemain, cette armée atteignit l'Ornain, après avoir accompli des marches de 16 à 25 kilomètres. Les positions occupées par ses corps donnaient une idée assez exacte de l'ensemble du mouvement.

Exploration sur le front. — *Positions de marche le 20 août.* — La 4e division de cavalerie, qui avait été chargée de l'exploration sur le front, avait son gros à Stainville-sur-Saulx, à 12 kilomètres du front de marche et des têtes de colonne qui occupaient la ligne de l'Ornain. Elle avait un escadron en éclaireur à Blesme, point de raccord important sur la ligne de communication principale de Sarrebourg à Paris. Blesme était à 34 kilomètres du gros de la division et à 46 kilomètres du front de marche. Les

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

patrouilles de cette division allaient jusqu'à la Marne, à Saint-Dizier. Elles exploraient, par conséquent, jusqu'à 32 kilomètres du front, à une journée et demie de marche. La 4e division de cavalerie avait également des éclaireurs sur le flanc droit, à 12 kilomètres.

Première ligne. — En première ligne venait le IIe corps bavarois, qui formait la colonne de droite avec son avant-garde à Ligny-en-Barrois, sur l'Ornain, à 12 kilomètres de la 4e division de cavalerie et à 20 kilomètres du gros du corps d'armée qui était à Ménil-la-Horgne. Cette distance, quoique exceptionnelle, ne s'écartait pas des ordres donnés.

Le Ve corps, qui formait la colonne du centre, avait son avant-garde à Hevilliers, en avant de la ligne de l'Ornain, près de la Saulx. Son gros était à Treveray, sur l'Ornain, à 11 kilomètres en arrière.

La division wurtembergeoise (centre) était à Houdelaincourt, 7 kilomètres au sud de Treveray, sur l'Ornain.

Le XIe corps (colonne de gauche) avait son avant-garde à Mandres, sur la route de Joinville, à 10 kilomètres en avant du gros, qui était sur l'Ornain, à Gondrecourt et à Dainville-aux-Forges.

Seconde ligne. — En seconde ligne, se trouvait le Ier corps bavarois, à Void, à 5 kilomètres en arrière du IIe; et le VIe corps à Pagny-la-Blanche-Côte, sur la Meuse, à 18 kilomètres du XIe corps.

Exploration sur le flanc. — Sur le flanc gauche, la 2e division de cavalerie occupait Saint-Élophe, à hauteur de la seconde ligne, près de la Meuse. Elle était ainsi à 22 kilomètres (une journée de marche) de la colonne de gauche, et elle avait poussé des reconnaissances dans la direction d'Épinal.

Elle avait formé un détachement de flanc qui était à Neufchâteau à huit kilomètres, sur la gauche, et qui explorait vers le sud.

En récapitulant les distances, on avait, pour la profondeur de cette armée, depuis Saint-Dizier jusqu'à Vaucouleurs, où se trouvait le quartier général, 60 kilomètres, trois marches. Mais depuis les avant-gardes jusqu'au gros des corps de deuxième ligne, il n'y avait que 30 kilomètres en moyenne.

Le front de marche, de Ligny à Dainville, ne dépassait pas 34 kilomètres.

Les corps de deuxième ligne n'occupaient qu'un front de 21 kilomètres.

Enfin, le service d'exploration, depuis Savonnières sur l'Ornain jusqu'à Neufchâteau, couvrait un espace de 65 kilomètres.

Observations. — Cette formation de marche préservait de toute surprise, sans nuire à la facilité des mouvements, comme l'événement ne tarda pas à le prouver. Quand il fallut changer de direction vers le nord, à la suite des renseignements recueillis sur la marche de notre armée de Châlons, les corps d'armée allemands n'eurent qu'à exécuter isolément une conversion à droite et à descendre les vallées qu'ils venaient d'atteindre. D'une manière générale, cette formation montrait qu'en pays ennemi une armée qui s'attend à une rencontre prochaine, mais non immédiate, peut adopter les dispositions ci-après :

Ses corps sur deux lignes, la première sur trois colonnes et la deuxième à une demi-marche de la première.

Les corps de première ligne, précédés à une demi-marche par de fortes avant-gardes, qui doivent toujours bivouaquer; la cavalerie explorant sur le front et sur le flanc découvert; le gros des masses de cavalerie à une demi-journée de marche également, leurs patrouilles d'éclaireurs allant jusqu'au contact, si c'est possible, sinon jusqu'à une ou deux journées de marche, suivant le cas.

Les installations s'effectuent en cantonnements resserrés

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

et, en cas de rencontre de l'ennemi, les avant-gardes se contentent de résister jusqu'à l'arrivée des masses principales, dont les plus éloignées peuvent s'engager dans la journée.

Il y avait de grandes analogies entre cette formation et celle de l'armée française, en 1806. Napoléon avait alors en tête la cavalerie de Murat; puis, en première ligne, les corps de Soult, Bernadotte et Lannes; en deuxième ligne, ceux de Ney, Davout, Augereau. La colonne du centre avait un corps en plus, celui de la garde.

En continuant l'étude des marches de la IIIe armée jusqu'au moment où elle change de direction vers le nord, on verrait, le 22 août, les reconnaissances de la 2e division de cavalerie poussées jusqu'à trois journées de marche, 60 kilomètres.

Le même jour, le grand état-major allemand recueillait enfin des renseignements précis sur nos positions :

« Pour lui, la distance considérable qui séparait alors « les masses allemandes de celles de l'adversaire permet- « tait de conserver encore un front fort étendu, de manière « à utiliser un plus grand nombre de routes. » Le front de marche du groupe formé par la IIIe armée et l'armée de la Meuse atteignit ainsi, le 22 août, 75 kilomètres.

Le mouvement vers l'ouest s'exécutait donc, à partir de cette date, par les deux armées réunies, et, à cette occasion, le feld-maréchal de Moltke adopta une combinaison qui doit être signalée :

« En continuant leur mouvement, les deux armées « feront en sorte que la dernière (IIIe armée) conserve « généralement l'avance d'une marche sur la gauche de « la première (armée de la Meuse), de telle façon que si « l'adversaire (armée de Châlons) vient à faire tête, on « puisse toujours l'attaquer de front et sur la droite et le « refouler au nord de Paris. »

Ainsi, dans le cas où nos forces se seraient portées vers l'est au devant des forces allemandes, elles se seraient

heurtées à l'armée de la Meuse, et, pendant la lutte, la IIIe armée conversant à droite, serait venue attaquer leur flanc, prenant encore une fois cette formation en équerre, qui semble si en faveur auprès du chef de l'état-major prussien, et qui a si souvent produit des résultats décisifs.

Ces marches vers l'ouest furent arrêtées, le 25 août, par les nouvelles que reçut le maréchal de Moltke sur la direction prise par les colonnes du maréchal de Mac-Mahon.

Il n'y a pas lieu de suivre, pour le moment, les armées allemandes dans le vaste mouvement de conversion qu'elles accomplirent du 26 au 31 août.

Les dispositifs de marche de la IIIe armée, au mois d'août 1870, sont devenus pour ainsi dire classiques. Ils doivent cependant se modifier suivant les circonstances, et ne sauraient répondre à toutes les situations. Après une grande victoire, par exemple, et en l'absence de tout parti ennemi, il y aurait avantage à les développer.

La guerre de 1870-1871 a présenté une situation de ce genre; ce fut celle des armées allemandes au lendemain de Sedan. Quoiqu'elle fût exceptionnelle, il ne sera pas sans intérêt d'étudier l'exécution du mouvement qui les porta de la Meuse sur la Seine.

Marche des armées allemandes sur Paris en 1870. — Le caractère de cette marche a été défini comme il suit par le grand état-major prussien :

Après Sedan, « il était de l'intérêt du vainqueur de « reprendre au plus tôt sa marche interrompue sur « Paris.

« L'état-major allemand pouvait compter avec raison « que, pour le moment, il ne rencontrerait plus de résis- « tance sérieuse en rase campagne..... il importait de « disjoindre les masses énormes étroitement massées « autour de Sedan, pour les ramener, etc..... A cet effet, « la IIIe armée devait entamer le mouvement dans la « direction du sud-ouest, afin que l'armée de la Meuse,

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

« suivant à son tour, pût venir former l'aile droite. » (V. *planche XXXV.*)

Au surlendemain de la bataille, le 3 septembre, ces masses se trouvaient réparties ainsi :

Sur la rive gauche de la Meuse, leurs positions formaient une ligne courbe de 40 kilomètres de longueur, qui se développait de Guignicourt (division wurtembergeoise) à Carignan (garde), par Poix (2e division de cavalerie), Malmy (IIe corps bavarois) et Raucourt (IVe corps).

A part les corps laissés autour de Sedan pour l'évacuation de l'armée vaincue, c'est-à-dire, à part le Ier bavarois, le XIe corps et la 4e division de cavalerie, les IIIe et IVe armées (armée de la Meuse) étaient donc cantonnées au sud et à l'ouest de Sedan.

Elles étaient couvertes, du côté de Paris, par le VIe corps, qui avait sa 11e division à Juniville, à 38 kilomètres du front, avec une avant-garde à Aussonce, vers Reims, à 8 kilomètres.

Sa 12e division était à Rethel, vers la droite, dans la direction de notre 13e corps (Vinoy), qu'elle avait essayé de poursuivre. Elle était reliée à l'armée par la 6e division de cavalerie, qui occupait Attigny, et qui se trouvait ainsi à une demi-journée (15 kilomètres), en arrière de sa position.

L'ordre concernant le dégagement des abords de Sedan et le rétablissement du front de marche des deux armées fut expédié par le grand quartier général, le 3 septembre.

Il prescrivait de rétablir, en vue du service régulier des lignes d'étapes, l'ordre de bataille des deux armées, qui étaient par inversion.

Il annonçait ensuite que le mouvement devait s'exécuter sur un front très développé, et indiquait comme objectif de marche, à la droite de la IIIe armée, Dormans; à celle de l'armée de la Meuse, Laon.

Les objectifs immédiats, pour la journée du 5, étaient, pour la IIIe armée, la ligne Rethel-Attigny; pour l'armée

de la Meuse, la ligne Poix-le-Chêne. Une fois sur la ligne Laon, Fismes, Dormans, Sézanne, les deux armées devaient s'avancer à la même hauteur.

Telles étaient les instructions qui allaient servir à chacune de ces armées, pour l'établissement de ses tableaux de marche.

Le mouvement commença le 4 septembre, et, jusqu'au 12, le front de marche, le service d'exploration et la profondeur des colonnes se développèrent à l'aise, sans autre préoccupation que de gagner du terrain et de trouver des vivres.

Le 8 septembre, la IIIe armée, qui n'avait plus que trois corps d'armée, une division d'infanterie indépendante et une division de cavalerie, s'étendait de Dormans à Châlons, sur un front de 56 kilomètres et demi. Sa division de cavalerie se contentait de la précéder, sans faire son service d'exploration. En profondeur, cette armée occupait un espace de 38 kilomètres. Mais à partir du 12, dès que la droite fut arrivée à Nogent-l'Artaud, à trois marches de Paris, les dispositions changèrent.

La IIIe armée venait d'entrer dans la région qui semblait avoir été indiquée par le grand quartier général comme la limite de la zone d'action des masses ennemies.

Dès lors, les colonnes et les cantonnements furent plus rapprochés les uns des autres. Mais les dispositifs resserrés qu'exigent les probabilités de rencontre avec l'ennemi ne furent pas encore adoptés.

Le 16 septembre, cette armée avait ses têtes de colonne à une journée de Paris, mais elle savait qu'elle n'avait plus à s'inquiéter des troupes de nouvelle formation que la France cherchait à rassembler.

Ses positions de marche répondaient à cette situation.

On trouve, en effet, à cette date :

Le VIe corps, à Meaux depuis trois jours, avec une avant-garde à Lagny, à 15 kilomètres;

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Le Ve, à Tournan et à Fontenay, avec des avant-gardes à Ozouer-la-Ferrière et Chevry;

Le IIe corps bavarois, à Moissy-Cramayel, avec des avant-gardes à la même distance, vers Lieusaint;

La 2e division de cavalerie occupait Brie-Comte-Robert, à peu de distance en avant du front, et ses patrouilles exploraient jusqu'aux portes de la capitale.

Sur le flanc gauche, le seul qui avait besoin de protection, l'exploration s'étendait à 11 kilomètres, jusqu'à Melun.

Le front de marche atteignait 41 kilomètres et la profondeur 48 kilomètres.

A partir de ce moment, la situation change. Cette armée va pénétrer dans le cercle d'investissement du camp retranché et ses colonnes vont prendre les précautions exigées à proximité de l'ennemi.

La marche de la IIIe armée s'était donc effectuée, depuis le 4 septembre, avec toutes les facilités désirables.

C'était une situation exceptionnelle, due à des circonstances qui se présentent rarement dans l'histoire militaire et sur lesquelles il serait imprudent de compter. En réalité, ce sont surtout les mouvements exécutés au mois d'août par la IIIe armée, entre la Moselle et la Meuse, qui donnent l'idée la plus nette des marches stratégiques modernes.

On a vu maintenant, dans les pages qui précèdent, les principales opérations d'une armée dans l'offensive.

Les marches, dont les principes généraux ont été exposés, doivent la conduire à proximité de l'ennemi. Là se déroulent des situations auxquelles répondent d'autres dispositions. Désormais, les règles tactiques vont reprendre toute leur importance. C'est une étude spéciale à aborder.

Mais, avant de le faire, il est indispensable d'envisager à son tour la seconde partie du rôle dévolu aux armées en campagne, *la défensive*.

§ 6. — DÉFENSIVE.

I. — Conditions de la défensive.

Les désavantages de la défensive ont déjà été signalés. Ils ont conduit à cette conclusion qu'un pays réduit d'avance à la défensive fera toujours mieux, s'il le peut, d'éviter les chances d'une guerre.

Cette règle pourtant n'a rien d'absolu. La défensive n'est pas sans posséder aussi ses chances de succès, et l'on a bien souvent affirmé qu'au point de vue tactique les progrès du tir devaient lui assurer la victoire.

Quand on cherche la vérité dans les faits, on trouve, en effet, plus d'une considération qui milite en faveur d'une bonne défensive.

Von der Goltz dit à ce sujet :

« Au début de la guerre, l'offensive aura à occuper la « frontière ennemie. Il lui faut traverser un système de « forteresses frontières plus ou moins développé; il lui « faudra assiéger les unes et surveiller les autres. Son « armée emploie chaque jour et laisse en arrière de « petites garnisons pour assurer sa ligne d'étapes; en « même temps, l'arrivée de ses renforts devient chaque « jour plus difficile. Ces deux opérations lui coûtent du « monde. En un mot, ses armées fondent comme la « neige au soleil. On passe la frontière avec des centaines « de mille hommes; on arrive au cœur du pays ennemi « avec quelques milliers seulement.

« En octobre 1805, Napoléon entrait sur le territoire « allemand avec 200,000 hommes. Malgré son remar- « quable talent pour économiser ses forces, il ne pouvait « mettre en ligne, le 2 décembre, pour la bataille décisive « d'Austerlitz, que 80,000 soldats.

« L'agresseur ne peut que difficilement conserver les « transports qu'il avait au commencement des opérations.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Le Ve, à Tournan et à Fontenay, avec des avant-gardes à Ozouer-la-Ferrière et Chevry;

Le IIe corps bavarois, à Moissy-Cramayel, avec des avant-gardes à la même distance, vers Lieusaint;

La 2e division de cavalerie occupait Brie-Comte-Robert, à peu de distance en avant du front, et ses patrouilles exploraient jusqu'aux portes de la capitale.

Sur le flanc gauche, le seul qui avait besoin de protection, l'exploration s'étendait à 11 kilomètres, jusqu'à Melun.

Le front de marche atteignait 41 kilomètres et la profondeur 48 kilomètres.

A partir de ce moment, la situation change. Cette armée va pénétrer dans le cercle d'investissement du camp retranché et ses colonnes vont prendre les précautions exigées à proximité de l'ennemi.

La marche de la IIIe armée s'était donc effectuée, depuis le 4 septembre, avec toutes les facilités désirables.

C'était une situation exceptionnelle, due à des circonstances qui se présentent rarement dans l'histoire militaire et sur lesquelles il serait imprudent de compter. En réalité, ce sont surtout les mouvements exécutés au mois d'août par la IIIe armée, entre la Moselle et la Meuse, qui donnent l'idée la plus nette des marches stratégiques modernes.

On a vu maintenant, dans les pages qui précèdent, les principales opérations d'une armée dans l'offensive.

Les marches, dont les principes généraux ont été exposés, doivent la conduire à proximité de l'ennemi. Là se déroulent des situations auxquelles répondent d'autres dispositions. Désormais, les règles tactiques vont reprendre toute leur importance. C'est une étude spéciale à aborder.

Mais, avant de le faire, il est indispensable d'envisager à son tour la seconde partie du rôle dévolu aux armées en campagne, *la défensive*.

§ 6. — DÉFENSIVE.

I. — Conditions de la défensive.

Les désavantages de la défensive ont déjà été signalés. Ils ont conduit à cette conclusion qu'un pays réduit d'avance à la défensive fera toujours mieux, s'il le peut, d'éviter les chances d'une guerre.

Cette règle pourtant n'a rien d'absolu. La défensive n'est pas sans posséder aussi ses chances de succès, et l'on a bien souvent affirmé qu'au point de vue tactique les progrès du tir devaient lui assurer la victoire.

Quand on cherche la vérité dans les faits, on trouve, en effet, plus d'une considération qui milite en faveur d'une bonne défensive.

Von der Goltz dit à ce sujet :

« Au début de la guerre, l'offensive aura à occuper la « frontière ennemie. Il lui faut traverser un système de « forteresses frontières plus ou moins développé; il lui « faudra assiéger les unes et surveiller les autres. Son « armée emploie chaque jour et laisse en arrière de « petites garnisons pour assurer sa ligne d'étapes; en « même temps, l'arrivée de ses renforts devient chaque « jour plus difficile. Ces deux opérations lui coûtent du « monde. En un mot, ses armées fondent comme la « neige au soleil. On passe la frontière avec des centaines « de mille hommes; on arrive au cœur du pays ennemi « avec quelques milliers seulement.

« En octobre 1805, Napoléon entrait sur le territoire « allemand avec 200,000 hommes. Malgré son remar- « quable talent pour économiser ses forces, il ne pouvait « mettre en ligne, le 2 décembre, pour la bataille décisive « d'Austerlitz, que 80,000 soldats.

« L'agresseur ne peut que difficilement conserver les « transports qu'il avait au commencement des opérations.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

« De plus, alors même que son but semble atteint par les « premières victoires, la nécessité de mettre de nouvelles « forces en ligne pour conserver ses avantages, lui montre « bientôt la difficulté de réparer ses pertes.

« Le défenseur est dans une tout autre situation.

« L'entretien de l'armée, l'arrivée des renforts, des « chevaux, la satisfaction des besoins de toute sorte sont « faciles, parce que les troupes ne sont pas éloignées de « leurs centres de ressources et qu'elles n'ont pas, comme « dans l'offensive, leurs communications parfois inter- « rompues.

« La défensive peut être aussi en mesure de repousser « une attaque avec plus de troupes que l'agresseur ne « peut en amener.

« Le défenseur est soutenu par les garnisons des places « fortes de la frontière. Elles attirent sur elles des forces « ennemies, même quand il ne s'agit que de les observer. « L'agresseur, au contraire, ne peut utiliser ses troupes « de garnison, parce qu'il a dû les laisser à la garde de « ses propres forteresses et qu'il ne doit pas perdre de « vue la possibilité d'une retraite. En outre, les troupes « de garnison sont le plus souvent impropres à l'offensive. « Le défenseur, au contraire, peut employer toutes sortes « de troupes dans une contrée couverte ou dans de solides « positions. Il peut enfin utiliser les levées populaires « dont l'assaillant ne saurait tirer parti.

« L'offensive a plus de pertes à supporter et plus d'ef- « forts à faire. Elle subit le désavantage de voir, à mesure « qu'elle avance, sa force s'affaiblir plus vite que celle du « défenseur.

« Les mesures extraordinaires que celui-ci prend pour « avoir des recrues, des armes et de l'argent, se justifient « d'elles-mêmes. Et, malgré les mauvaises chances du « début, quand un peuple fier et fort soutient son armée « en arrière, la défensive acquiert une force matérielle « nouvelle.

« Les États-Unis du Nord pendant la guerre de la « Sécession, et la France dans la seconde moitié de la « dernière guerre, ont donné à cet égard un remarquable « exemple.

« Au point de vue tactique, les chances de la défensive « ne sont pas moins réelles. »

Avantages de la défensive. — « Aujourd'hui, le défen- « seur peut, avec ses armes, balayer le terrain devant lui « à plus de 1,000 mètres. L'agresseur doit, par suite, « traverser une zone meurtrière dix fois plus large qu'au « temps des armes lisses. La protection que donnent le « terrain, les localités fortifiées et tous les moyens de « défense artificiels est à l'avantage du défenseur. Pour « se préparer à l'attaque, il reste en repos; son feu roule « sans interruption, tandis que l'agresseur doit souvent « cesser le sien pour se porter en avant. Celui-ci a donc « à supporter la fatigue, le danger et les pertes.

« Chez le défenseur, les choses se passent plus simple- « ment. La conduite de l'opération a plus d'unité; les « chefs en sous-ordre sont moins engagés dans des actions « personnelles, l'approvisionnement en munitions et « l'appel des réserves sont plus faciles, parce qu'on n'oc- « cupe qu'une ligne et qu'on n'a pas de mouvements en « avant qui séparent les troupes et les divisent; puis, « parce qu'on ne défend qu'une zone déterminée, qu'on « ne change pas de direction et qu'on n'abandonne pas « une position pour une autre comme l'exige une bonne « offensive. »

La défensive est donc un mode d'opérations qui peut conduire une armée à la victoire. Il faut, d'ailleurs, sans méconnaître les chances favorables de l'offensive, se rappeler qu'une nation peut être entraînée de force dans une guerre défensive ou menacée par l'agression subite de ses voisins.

Que faire alors, sinon d'accepter fièrement la provoca-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

tion, avec le parti bien arrêté de ne poser les armes qu'après l'affranchissement de la patrie?

Dans les conditions de la guerre moderne, les circonstances qui définissent l'obligation de la défensive sont d'une manière générale :

1° L'infériorité des forces;

2° Les retards dans le rassemblement des armées.

L'infériorité numérique oblige les nations à adopter un système de guerre particulier et à préparer tous les efforts du temps de paix en vue d'un résultat unique, celui de la défense du territoire.

C'est la condition des États secondaires. Elle entraîne des opérations spéciales qu'il serait intéressant d'étudier, mais qui nous éloigneraient du sujet à traiter.

Habituellement, ce seront les retards apportés dans la mobilisation et la concentration qui réduiront une armée à la défensive. Il faut donc se reporter d'abord à ces opérations.

II. — Concentration.

Pour la mobilisation, la question est simple. L'unique devoir qui s'impose à la défensive, c'est de la perfectionner. C'est une œuvre de temps de paix, un travail de préparation à la guerre.

Mais, au point de vue qui nous occupe, on sait que la mobilisation sera moins rapide que celle de l'adversaire.

Comment effectuer la concentration et quelle sera la zone à choisir? Tel est le premier problème à résoudre.

Les études antérieures ont déjà répondu à la question.

On a vu, en effet, qu'en 1870, le grand état-major prussien a cru, au début de la campagne, qu'une armée française de 150,000 hommes serait prête à prendre l'offensive sur la Sarre dès le neuvième jour de la mobilisation. A cette date, la concentration de ses armées devait à peine commencer. Elles allaient donc se trouver dans une situation défensive. Il fallait au moins compter qu'il en serait

ainsi pour la IIe armée, qui était alors destinée à agir sur le Rhin moyen et dans le Palatinat.

De là, des combinaisons qui ont déjà été décrites. Elles permettent de considérer comme applicables à des opérations défensives les principes suivants :

1° *Les troupes destinées à la défensive ne doivent pas être concentrées sur la zone des quais militaires situés à l'extrémité des lignes ferrées, mais dans l'intérieur du pays;*

2° *La zone de concentration doit être assez éloignée de celle de l'ennemi pour assurer la sécurité des rassemblements et permettre d'achever la concentration avant toute rencontre.*

En 1870, la IIe armée prussienne était sûre d'avoir la supériorité numérique le quatorzième jour de la mobilisation. En se concentrant à six marches de nos rassemblements, elle était donc en mesure de combattre avec des chances de succès une armée française qui aurait pris l'initiative des mouvements le neuvième jour. De là, le choix de la ligne du Rhin, à six marches de la Sarre, comme zone de concentration;

3° *Une armée exposée à recevoir le choc de l'ennemi sur sa zone de concentration doit la choisir en arrière d'une bonne ligne de défense et disposer de toutes ses forces. Dans ce cas, il sera avantageux d'avoir sur les flancs de la zone de concentration des places fortes pour points d'appui.*

D'une manière générale, les principes relatifs aux concentrations dans la défensive se trouvent résumés dans les conseils que Napoléon a fréquemment donnés à ses généraux. Le 18 septembre 1805, il écrivait à Masséna, alors général en chef de l'armée d'Italie :

« Vous avez près de 60,000 hommes, c'est un tiers de « plus que je n'ai jamais eu..... Je ne saurais trop vous « recommander de ne pas vous disséminer..... Je vous

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

« recommande encore de tenir vos troupes réunies. Si « vous donnez avec 50,000 hommes, l'ennemi ne peut « vous tenir tête; autrement vous éprouverez des échecs... « Je vous recommande ma brave armée d'Italie; ne la « faites pas battre en détail (1). »

« En toute occasion, dit le général Berthaut, Napoléon « tint le même langage. Il blâme non seulement la dissé- « mination des troupes appartenant à la même armée, « mais aussi, dans certains cas, la répartition des forces « en plusieurs armées agissant d'une manière indépen- « dante, et trop éloignées l'une de l'autre pour pouvoir se « soutenir.

« En 1799 il eût fallu, dit-il, rester sur la défensive en « Allemagne, puisqu'on ne pouvait y réunir des forces « supérieures à celles de l'ennemi.

« Dans tous les cas, les trois armées du Danube, de « l'Helvétie et du Bas-Rhin n'en devaient former qu'une « seule..... Les 40,000 hommes qui composaient l'armée « du Danube, réunis à l'armée de l'Helvétie, étaient suffi- « sants pour assurer la possession de la Suisse et occuper « des camps sur la rive droite du Rhin, du côté de Schaf- « fouse et de Stein, prenant à revers les Montagnes- « Noires (2).

« Il est donc certain, ajoute le général Berthaut, que la « dissémination des forces est incontestablement, et de « quelque manière qu'elle se produise, une cause de fai- « blesse et de ruine dans la défensive, et que, pour avoir « la possibilité de faire une défense énergique et efficace, « il est absolument nécessaire de concentrer la totalité de « l'armée, ou tout au moins le gros des forces, sur un « seul point de la frontière menacée; qu'en outre, lorsque « les effectifs sont assez élevés pour qu'on soit obligé de « former plusieurs armées, il faut que ces armées soient

(1-2) *Correspondance militaire de Napoléon Ier*, t. IV.

« soumises à la direction d'un généralissime et disposées « de manière à opérer de concert et à pouvoir s'appuyer « et se soutenir en toutes circonstances (1). »

Protection des frontières. — Pendant la période de concentration, une des premières préoccupations du commandement sera toujours la protection des frontières.

Cette opération a déjà été étudiée dans l'offensive. Les principes sont les mêmes pour la défensive. Il n'y a donc pas à y revenir.

Toutefois, ce sera alors le moment de se rappeler que l'activité de la défensive reste toujours son premier élément de succès, et que cette activité dépend avant tout de la précision des renseignements recueillis sur l'ennemi. On peut donc affirmer que la vigilance des troupes placées sur la frontière doit être encore plus grande dans la défensive que dans l'offensive.

L'archiduc Albert a donné à cet égard, en 1866, sur le Mincio, un exemple qui a été maintes fois remarqué. Ses mesures de vigilance furent la première cause de son succès.

III. — Mouvements après la concentration.

Quels sont les mouvements qu'une armée sur la défensive doit entreprendre après sa concentration?

L'histoire nous montre que cela dépend du temps qui restera entre la fin de la concentration et les prochaines rencontres. Ou bien l'armée pourra se porter au-devant de l'ennemi et entreprendre une défense active; ou bien le temps lui fera défaut et elle devra attendre l'ennemi sur place en se résignant au début à une défense passive.

Les hommes de guerre de tous les temps ont posé en

(1) *Principes de stratégie.* Général Berthaut.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

principe qu'une armée doit toujours, quand elle le peut, adopter résolument, et avec la plus grande énergie, la défense active. Il lui faut donc quitter ses cantonnements et marcher à l'ennemi.

Jomini dit à ce sujet :

« L'avantage principal de la défensive est de préparer « son théâtre de guerre. Mais elle ne peut en tirer tous les « avantages avec une défense passive.

« Il lui faut une défense active qui, tantôt se tient dans « l'attente, tantôt attaque quand le moment favorable est « venu. On obtient ainsi les meilleurs résultats. En choi- « sissant cette défensive, on réunit à l'avantage d'avoir un « théâtre de guerre préparé à l'avance, celui de l'initiative « des mouvements. »

Napoléon Ier était plus catégorique encore :

« N'adoptez la défensive, dit-il dans sa correspondance, « que s'il vous est impossible de faire autrement. Si vous « êtes réduit à cette fâcheuse extrémité, que ce soit pour « gagner du temps, attendre vos renforts, former vos « soldats, nouer des alliances, éloigner l'ennemi de sa « base d'opérations, et qu'une offensive ultérieure soit « sans cesse le but de vos actions. »

Dans d'autres circonstances, il a défini en termes précis le caractère d'une bonne défensive.

En 1806, ayant à écrire à son frère Joseph, alors roi de Naples, pour lui indiquer les moyens de défendre son royaume, il s'exprime ainsi :

« Saint-Cloud, 28 juillet 1806.

« Une fois le général Reynier dégagé et réuni à vos « renforts, il faut tenir vos troupes en échelons, par bri- « gades, à une journée de distance entre elles, de Naples « à Cassano, de manière qu'en trois jours quatre brigades « formant 10 à 12,000 hommes puissent se réunir.

« C'est par ce placement en échelons qu'on est sur la « défensive, à l'abri de tous les événements; en ce que, « lorsqu'on veut ensuite prendre l'offensive pour un but « déterminé, l'ennemi ne peut le savoir, parce qu'il vous « a vu sur une défensive redoutable, et qu'avant les chan- « gements qui se sont passés sur la défensive, les dix ou « douze jours d'opérations seront terminés. Je ne sais si « l'on comprendra quelque chose à ce que je dis là. On a « fait de grandes fautes dans la défensive; on n'en fait « jamais impunément; l'homme exercé s'en aperçoit du « premier coup d'œil, mais les effets s'en font sentir deux « mois après. Puisque les deux points importants étaient « Gaëte et Reggio, et que vous avez 38,000 hommes, il « fallait avoir en échelons des brigades formant cinq « divisions qui, placées à une journée ou deux s'il le fal- « lait, pouvaient correspondre. L'ennemi vous eût trouvé « dans une position telle qu'il n'eût pas osé bouger, car « dans un moment vous eussiez pu réunir vos troupes « à Gaëte, à Reggio, à Sainte-Euphémie, et sans qu'il y « eût un jour de perdu. Voilà les dispositions qu'il faut « prendre pour l'expédition de Sicile. Vous devez partir « d'un ordre défensif tellement redoutable, que l'ennemi « n'ose vous attaquer, et abandonner toute position der- « rière vous, hormis les dispositions défensives de votre « capitale, et être tout offensif contre l'ennemi, qui, la « descente faite, ne pourrait rien tenter. C'est là l'art de « la guerre. Vous verrez beaucoup de gens qui se battent « bien et aucun qui sache l'application de ce principe.

« Tout l'art de la guerre consiste dans une défensive « bien raisonnée, extrêmement circonspecte, et dans une « offensive audacieuse et rapide. »

Quelle est, après cela, la règle pratique à suivre de nos jours dans la défensive active pour se porter sur l'ennemi et prendre l'initiative des mouvements?

La IIe armée prussienne marchant, en 1870, de sa zone de concentration sur l'armée française, qu'elle s'attend à

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

voir déboucher en forces du côté de la Sarre, nous l'indique.

Les dispositions qu'elle a prises ont déjà été résumées. Il suffira de les rappeler :

1° *Porter la cavalerie indépendante au-devant de l'ennemi pour prendre au plus tôt le contact;*

2° *S'avancer en échelons, en ordre concentré, prêt à combattre avec toutes les forces disponibles;*

3° *Si l'on s'attend à une rencontre prochaine, s'arrêter sur une forte position défensive choisie, reconnue et, au besoin, préparée à l'avance.*

Le principe qui domine dans ce genre d'opérations est donc l'activité dans l'exploration et dans l'exécution des mouvements.

Dans la défensive passive, au contraire, il n'y a plus qu'une combinaison, la défense sur place. Elle rentre dans l'ordre des batailles défensives et sera l'objet d'une étude ultérieure.

On voit par ce qui précède que les opérations défensives d'une armée, au commencement d'une campagne, n'ont d'autre but que la *défense des frontières*.

Pendant longtemps, on a adopté à ce sujet des combinaisons que l'expérience a fait rejeter, et qu'on ne peut cependant s'empêcher de rappeler, afin de préciser à la fois leurs défauts et leurs dangers.

L'une d'elles préconisait les répartitions de troupes en cordons.

Ce système est aujourd'hui condamné. Napoléon Ier a eu l'occasion, en 1808, de s'exprimer nettement à cet égard dans une lettre à Berthier, au sujet du mouvement rétrograde de nos armées en Espagne.

« 16 août 1808.

« ..... Qu'est-ce que c'est que ce projet de faire mar-
« cher le maréchal Bessières sur Frias, en étendant sa

« droite vers Bilbao ou Santander? Est-ce qu'on a adopté
« le système des cordons? Est-ce qu'on veut empêcher la
« contrebande de passer ou l'ennemi? Ne sait-on pas que
« de Frias à Bilbao et Santander, il y a quatre ou cinq
« jours de marche? Qui est-ce qui peut conseiller au Roi
« de faire des cordons? Après dix années de guerre, doit-
« on en revenir à ces bêtises-là? »

Dans d'autres circonstances, les armées ont adopté, au début de leurs campagnes, des concentrations par groupes.

Napoléon s'est également montré l'ennemi de ce système, et sa pensée à ce sujet ressort clairement des conseils qu'il a donnés à Masséna, en 1805.

Les campagnes de 1866 et de 1870 ont montré, de nos jours, à quels dangers de pareils systèmes exposent les armées.

On peut donc affirmer que dans la défensive, plus encore que dans l'offensive, les rassemblements doivent s'opérer sur une seule zone, en ordre concentré, assez étendu pour assurer l'alimentation, mais assez resserré pour être prêt à combattre avec le plus de forces possible.

IV. — Opérations défensives après les premières rencontres.

L'armée de la défense a été battue dans les premières rencontres. Il lui reste à organiser la résistance. C'est le moment le plus critique de la vie des peuples, et une armée qui prévoit pour elle le rôle de la défensive ne saurait trop se préparer d'avance à la rude tâche qui lui incombera après les premières défaites.

Napoléon a défini en partie, à propos de la défense de la Dalmatie, en 1806, ce qu'il y avait à faire en pareille occasion :

« Saint-Cloud, 3 septembre 1806.

« Il n'est aucun moyen d'empêcher une armée double
« ou triple en forces de l'armée que j'aurais en Dalmatie

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

« d'opérer son débarquement sur un point quelconque de « quatre-vingts lieues de côtes, et d'obtenir bientôt un « avantage décidé sur mon armée, si sa constitution est « proportionnée à son nombre.

« Il m'est également impossible d'empêcher une armée « plus forte, qui déboucherait par la frontière d'Autriche « ou de Turquie, d'obtenir des avantages sur mon armée « de Dalmatie.

« Mais faut-il que 6,000, 8,000 ou 12,000 hommes, que « les événements de la politique générale peuvent me « porter à tenir en Dalmatie, soient détruits et sans res- « sources après quelques combats? Faut-il que mes mu- « nitions, mes hôpitaux et mes magasins, disséminés à « l'aventure, tombent et deviennent la proie de l'ennemi, « du moment qu'il aurait acquis la supériorité en cam- « pagne sur mon armée de Dalmatie? Non; c'est ce qu'il « m'importe de prévoir et d'éviter. Je ne puis le faire que « par l'établissement d'une grande place, d'une place de « dépôt qui soit comme le réduit de toute la défense de « Dalmatie, qui contienne tous mes hôpitaux, mes ma- « gasins, mes établissements, où toutes les troupes de « Dalmatie viennent se reformer, se rallier, soit pour s'y « renfermer, soit pour reprendre la campagne, si telles « sont la nature des événements et la force de l'armée « ennemie. Cette place, je l'appelle place centrale. Tant « qu'elle existe, mes troupes peuvent avoir perdu des « combats, mais n'ont essuyé que les pertes ordinaires de « la guerre; tant qu'elle existe, elles peuvent elles-mêmes, « après avoir pris haleine et du repos, ressaisir la vic- « toire, ou du moins m'offrir ces deux avantages d'occu- « per un nombre triple d'elles au siège de cette place, et « de me donner trois ou quatre mois de temps pour arri- « ver à leur secours; car, tant que la place n'est pas prise, « le sort de la province n'est pas décidé, et l'immense « matériel attaché à la défense d'une aussi grande pro- « vince n'est pas perdu.

« On a demandé, dans le siècle dernier, si les fortifica- « tions étaient de quelque utilité. Il est des souverains qui « les ont jugées inutiles, et qui, en conséquence, ont « démantelé leurs places. Quant à moi, je renverserais la « question et je demanderais s'il est possible de combiner « la guerre sans des places fortes, et je déclare que non. « Sans des places de dépôt, on ne peut pas établir de bons « plans de campagne, et sans des places que j'appelle de « campagne, c'est-à-dire à l'abri des hussards et des « partis, on ne peut pas faire la guerre offensive. Aussi, « plusieurs généraux qui, dans leur sagesse, ne voulaient « pas de places fortes, finissaient-ils par conclure qu'on « ne peut pas faire de guerre d'invasion. Mais combien « faut-il de places fortes? C'est ici qu'on se convaincra « qu'il en est des places fortes comme du placement des « troupes. Prétendez-vous défendre toute une frontière « par un cordon? Vous êtes faible partout, car enfin tout « ce qui est humain est limité : artillerie, argent, bons « officiers, bons généraux, tout cela n'est pas infini, et, si « vous êtes obligé de vous disséminer partout, vous n'êtes « fort nulle part. Mais renfermons-nous dans la question.

« Une place centrale, une fois existante, tous les plans « de campagne de mes généraux doivent y être relatifs. « Une armée supérieure a-t-elle débarqué sur un point « quelconque, le soin des généraux doit être de diriger « toutes les opérations de manière que leur retraite sur la « place centrale soit toujours assurée.

« Tous les magasins de l'armée y seront concentrés, « tous les moyens de défense s'y trouveront prodigués, et « un but constant se trouvera donné aux opérations des « généraux. Tout devient simple, facile, déterminé; rien « n'est vague quand on établit de longue main, et par « autorité supérieure, le point central d'un pays.

« Si, au contraire, je suis en guerre avec l'Autriche, ce « qui est l'hypothèse la plus probable, la place de Zara « m'offre beaucoup d'avantages. Les 10,000 ou 12,000

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

« hommes que j'ai en Dalmatie se réunissent à Zara et « peuvent se combiner avec mon armée de l'Isonzo, et « par là entrent dans le système de la guerre ; les Autri- « chiens ne peuvent pas les négliger ; ils seront donc « obligés de placer un même nombre d'hommes pour les « tenir en échec, et, par ce moyen, la Dalmatie ne m'affai- « blit pas. En occupant, par mes armées, beaucoup de ter- « rain, je ne dois point perdre de vue de les faire concou- « rir toutes à un plan de campagne général, de n'éprouver « aucun affaiblissement, ou que le moindre possible.

« Mais s'ensuit-il donc que toutes mes troupes doivent « être réunies autour de Zara? Certainement non. Mes « troupes doivent occuper les positions que mes généraux « jugeront les plus convenables pour un camp destiné à « se porter sur tous les points de la frontière. Mais l'em- « placement que doivent occuper ces troupes dépend de « leur nombre et des circonstances qui changent tous les « mois. On ne peut attacher aucune importance à prévoir « ce qu'il convient de faire là-dessus. »

Sans s'étendre sur ce sujet, que l'étude des faits seule développera avec fruit, on peut déjà résumer comme il suit les devoirs qui incombent, en pareil cas, à une armée :

1° Préparation de la résistance pendant la paix ;

2° Choix des lignes de retraite les plus avantageuses ;

3° Reconnaissance et préparation des positions défensives de seconde ligne qui ralentiront la marche de l'ennemi ;

4° Préparation des moyens de résistance destinés à diviser les forces de l'adversaire ;

5° Enfin, dispositions qui permettront, à un moment donné, de reprendre l'offensive.

Après ce rapide exposé des principes généraux relatifs aux opérations défensives, il importe d'en suivre l'application dans quelques campagnes. Ce sera le meilleur moyen de se rendre compte de leur portée pratique et des

chances de succès ou de revers qu'elles réservent aux armées.

Rien, à cet égard, ne saurait offrir plus d'intérêt que la défense même de notre patrie. C'était l'avis de Napoléon, et l'expérience a malheureusement prouvé que de tous les pays d'Europe, c'est le nôtre dont les ressources défensives devraient nous être le plus connues.

Dans une lettre datée de Finkestein, le 19 avril 1807, l'Empereur écrivait à son ministre de la guerre, à propos d'un programme d'instruction militaire :

« . . . . . Il faudra faire connaître les différents plans « de campagne adoptés dans les différentes époques de « notre histoire, soit pour envahir, soit pour se défendre ; « l'origine des succès, la cause des défaites. . . . . Com- « ment nos frontières ont été défendues dans les diffé- « rentes guerres par les grands capitaines. . . . . Il « faudra apprendre à profiter des fautes qui ont causé les « revers et à apprécier les dispositions qui les auront pré- « venus (1). »

Suivons donc ce conseil et remontons dans le passé, à l'époque la plus critique de notre histoire, aux guerres de la première République.

V. — Défense de l'Argonne en 1792. — Première invasion.

Nous sommes en 1792, au commencement de l'année. L'étranger nous menace, et, en prévision des hostilités, le gouvernement a formé quatre armées. Le 20 avril, il est forcé de déclarer la guerre, et, le 11 juillet, de proclamer la patrie en danger.

Nous avions alors :

1° Une armée du Nord, sous Lafayette, comprenant

(1) Général Pierron.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

deux corps : celui du Nord, fort de 18,000 hommes; celui de la Meuse, fort de 20,000 hommes;

2° Une armée de l'Est, sous Lückner, comprenant également deux corps : celui de la Moselle, à l'effectif de 18,000 hommes; celui d'Alsace, qui en comptait 40,000.

Nos forces s'élevaient ainsi à 96,000 hommes. Ceux-ci étaient mal équipés, mal organisés, sans discipline, sans confiance dans leurs chefs, et répartis en cordon le long des frontières, de Dunkerque à Huningue.

Les alliés avaient mis sur pied une armée de 160,000 hommes.

Leur supériorité assurait leur succès. Mais ils ne surent pas en profiter, et, au lieu d'agir en masses, ils se divisèrent.

Leur armée principale comprenait trois groupes :

Celui du centre, fort de 60,000 hommes, sous les ordres du duc de Brunswick, général en chef.

Celui de droite, fort de 20,000 Autrichiens, commandé par Clerfayt.

Celui de gauche, à l'effectif de 16,000 hommes, sous le prince de Hohenlohe-Kirchberg.

Il y avait, en outre, 20,000 Autrichiens dans les Pays-Bas : 25,000 sur le Rhin et 12,000 émigrés disséminés dans ces différents corps.

Le plan des alliés consistait à percer notre centre et à marcher sur Paris, par Verdun et Châlons.

Dans ce but, l'armée principale, composée de Prussiens, de Hessois et d'émigrés, devait se diriger, par Luxembourg, sur Longwy et Verdun.

La droite, sous Clerfayt, devait passer la Chiers entre Montmédy et Sedan, refouler l'armée de Lafayette, qui couvrait ces deux places, traverser la Meuse entre Verdun et Sedan, et marcher sur Paris par Reims et Soissons.

La gauche avait pour mission de franchir la Moselle entre Thionville et Trèves, et d'attaquer successivement Thionville et Metz.

Le 30 juillet, ces masses s'ébranlèrent et, marchant avec une extrême lenteur, elles mirent vingt jours pour gagner notre frontière, qui n'était cependant qu'à 40 lieues de Coblentz.

La première invasion commença le 19 août. Le 23, la garnison de Longwy, intimidée, capitula, et la facilité de ce succès augmenta la confiance de l'ennemi. A ce moment, notre armée du Nord était sans consistance. Elle venait de perdre son chef Lafayette qui, n'ayant pas voulu reconnaître les événements du 10 août, s'était vu forcé de quitter la France. Il n'avait pas encore été remplacé, et si les alliés avaient rapidement marché, ses troupes auraient été accablées. Il leur eût été facile de vaincre ensuite Lückner, et dès lors la route de Paris leur eût été ouverte. Mais ils préférèrent se diriger d'abord sur cette capitale, sans se rendre compte, comme ils le comprirent plus tard, que pour cette entreprise il leur fallait au moins 200,000 hommes : 100,000 pour marcher sur Paris, tandis que deux armées de 50,000 hommes chacune auraient observé les places et contenu nos forces, en couvrant les lignes de communications.

Le 30, l'armée alliée arriva devant Verdun. Une partie de la population et la garnison ayant commis la lâcheté de se révolter contre le commandant Beaurepaire qui voulait se défendre, ce dernier se tua, et la ville fut prise le 2 septembre. Il n'y avait plus une seule place forte jusqu'à Paris.

La situation était grave, et l'émotion qu'elle produisit en France a laissé dans notre histoire des traces ineffaçables. Le gouvernement changea ses généraux. Dumouriez fut nommé au commandement de l'armée du Nord, et Kellermann à celui de l'armée de l'Est, à la place de Lückner.

A peine arrivé à son quartier général à Sedan, Dumouriez trouva son armée méfiante et mal disposée.

Il assembla aussitôt un conseil de guerre pour arrêter

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

un plan de défense et juger en même temps les impressions de ses généraux.

La situation était la suivante :

La grande armée prussienne occupait Verdun.

Clerfayt était à Stenay et Juvigny.

La gauche, sous Hohenlohe, avait investi Thionville.

Les Hessois tenaient Longwy.

Le duc de Saxe-Teschen couvrait les Pays-Bas.

D'autres troupes protégeaient la ligne du Rhin.

Nos armées étaient séparées par la masse des alliés.

Dumouriez n'avait, à Sedan, que 23,000 hommes. Beurnonville, Moreton et Duval étaient au camp de Maulde, à Maubeuge et à Lille avec 30,000 hommes. Kellermann se trouvait à Metz avec 20,000 hommes; Custine à Landau avec 15,000, et Biron en Alsace avec 30,000. (V. *planche XXXVI.*)

Après avoir écouté l'exposé de la situation, les généraux furent d'avis que, pour défendre le territoire, il fallait reculer jusqu'à la Marne, y occuper une forte position défensive, s'y retrancher, y ramener les armées du Nord et de l'Est, et attendre des renforts.

C'était l'opinion d'hommes qui avaient perdu confiance en eux-mêmes et dans leurs troupes, qui n'entrevoyaient plus que la défaite, et dont l'esprit avait déjà cédé au découragement. Dumouriez seul fut d'un avis contraire. A ses yeux, l'Argonne, avec ses bois, ses marais, ses nombreux ruisseaux, ses cinq défilés, formait une bonne ligne de défense. Il s'agissait de l'occuper avant les Prussiens et de la leur disputer.

L'entreprise n'était pas aisée. Notre armée était à l'extrémité nord de cette chaîne.

Il fallait s'emparer d'abord du passage des Islettes, qui ouvrait la route de Châlons, et de celui de Grandpré, qui ouvrait celle de Reims.

Il y avait ainsi 12 lieues à parcourir, à peu de distance des Prussiens.

Pour y arriver, Dumouriez résolut de tromper leur attention par une démonstration offensive sur leur droite. Il en chargea Dillon, qui, avec une forte division de 8,000 hommes, se jeta sur les avant-postes ennemis à Stenay, les rejeta au delà de la Meuse, fit ensuite à-droite, et vint occuper sans encombre la Chalade et les Islettes.

Le reste de l'armée ayant suivi ce mouvement, nos troupes se trouvèrent en position, le 4 septembre, sur la ligne de défense choisie.

Dumouriez tenait le défilé de Grandpré avec 15,000 hommes. Ses troupes campaient sur les hauteurs qui s'élèvent en amphithéâtre entre l'Aisne et l'Aire, la gauche à Grandpré, la droite à Marcq, le front et les deux ailes couverts par un coude de l'Aire. Une forte avant-garde sous Miranda et Stengel était à l'est de l'Aire, la droite à Saint-Juvin, le centre à Verpel, la gauche vers Beffu et le Morthomme. Cette position fut immédiatement entourée de forts retranchements. Elle était complétée par celle de la Croix-aux-Bois, que défendaient 1000 hommes d'infanterie et 300 dragons.

Enfin, le passage du Chêne-Populeux était défendu par Dubouquet, avec une division nouvellement organisée à Reims. Elle comptait 4,000 hommes tirés de l'armée du Nord et 1800 gardes nationaux. C'était un total de 30,000 hommes environ.

En même temps, Dumouriez fit donner l'ordre à Kellermann de venir le rejoindre avec 22,000 hommes par Ligny et Bar-le-Duc vers Sainte-Menehould; à Beurnonville, de lui amener 16,000 hommes de l'armée du Nord à Rethel, et de gagner ensuite Grandpré.

Les premières dispositions consistaient donc à concentrer la plus grande masse de troupes disponibles sur la ligne de défense, face aux positions de l'ennemi, et à occuper en force tous les passages.

Ces mesures furent complétées par la création de camps

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

d'instruction à Châlons, à Reims et à Meaux, et par l'envoi sur ces points de tous les renforts tirés des volontaires de Paris. Le gouvernement comptait réunir ainsi une masse de 100,000 hommes, entre la capitale et les Prussiens. Enfin, de tous côtés on organisa des ateliers pour activer la fabrication des armes et des effets d'équipement.

Brunswick, ayant appris l'arrivée de Dumouriez dans l'Argonne, résolut de se prolonger vers Landres, pour gagner notre gauche. Il fit faire des démonstrations sur Romagne et Briquenay. Dumouriez, trompé par ces mouvements et croyant que Grandpré était seul menacé, fit dégarnir la Croix-aux-Bois et n'y laissa que 100 hommes. Cette faute faillit compromettre la campagne.

Clerfayt s'en aperçut et enleva ce défilé le 12 septembre. Il coupait ainsi nos forces en deux, et menaçait nos communications. Dumouriez chargea aussitôt le général Chazot de reprendre la Croix-aux-Bois avec deux brigades renforcées de deux bataillons, six escadrons et quatre pièces.

Chazot attaqua le 14 et réussit. Mais Clerfayt ayant tourné sa droite l'obligea à repasser l'Aisne à Vouziers, le sépara de Dumouriez et reprit son poste.

En même temps, Dubouquet, assailli par les émigrés au Chêne-Populeux, était également coupé de Grandpré, puis rejeté sur Attigny et Châlons.

En quelques jours, la situation était devenue critique. Réduit à 16,000 hommes, tourné au nord et sur son flanc gauche par 25,000 Autrichiens, menacé de front par 40,000 Prussiens, Dumouriez avait perdu la gauche de sa ligne de défense, et courait le risque de se voir enfermé entre l'Aire et l'Aisne. La résolution qu'il prit dans cette circonstance est des plus remarquables.

Il résista encore aux conseils qu'on lui donnait de se retirer derrière la Marne, convaincu que l'effet de ce mouvement serait désastreux, et que, dans un pays de

plaines, l'ennemi tirerait de grands avantages de sa supériorité numérique, surtout en cavalerie.

Il se décida à abandonner aux Prussiens la route de Châlons, s'attachant seulement à garder ses communications sur Vitry, et espérant menacer ainsi celles de ses adversaires.

Puis, sans perdre de temps, il ordonna à Beurnonville, qui était à Rethel, de se porter à Sainte-Menehould en remontant l'Aisne; à Chazot et à Dubouquet de le suivre; à Dillon, de défendre la Chalade et les Islettes jusqu'à la dernière extrémité et d'inquiéter l'aile gauche de l'ennemi par Passavant; au général d'Harville, qui organisait les renforts de Reims, de se rendre avec un petit corps à Pont-Faverger, sur la Suippe; au général Sparre, à Châlons, de se porter en avant de cette ville. L'arrivée des gardes nationales éleva rapidement ces deux derniers corps à 10,000 hommes chacun. Enfin, il adjura Kellermann de hâter sa marche et de le rejoindre au plus tôt.

Une fois ces dispositions prises, Dumouriez fit lever son camp dans la nuit du 14 au 15, par un temps affreux, traversa l'Aisne, arriva à Autry, et, malgré une forte alerte d'arrière-garde, remonta la rivière jusqu'à Sainte-Menehould.

Là, il prit position devant la route de Châlons, la droite à l'Aisne, presque vis-à-vis Neuville-au-Pont; le front sur des hauteurs en arrière des villages de Maffrécourt, Braux-Sainte-Cohière, Valmy et Dampierre; la gauche, appuyée près de l'Auve, aux étangs situés entre cette rivière et l'Aisne (V. *planche XXXVII*).

Le manque d'activité des Prussiens donna à Beurnonville et à Kellermann le temps d'opérer leur jonction et, le 19, Dumouriez put disposer de 70,000 combattants.

L'armée alliée se mit en mouvement le 18, convaincue que nous battions en retraite, déboucha par Grandpré et Vouziers, atteignit la route de Suippes à Somme-Bionne

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

avec son avant-garde, le 20 au matin et, peu d'instants après, celle de Sainte-Menehould à Châlons.

La veille au soir, Dumouriez avait assigné comme position à Kellermann les hauteurs de Gizaucourt placées à sa gauche, en l'autorisant, en cas d'attaque, à se déployer sur les hauteurs secondaires de Valmy, au delà de l'Auve. Ce dernier, exécutant son mouvement dans la nuit du 19, se porta sur Valmy, appuyant ainsi à droite et négligeant les hauteurs de Gizaucourt en face de celles de la Lune, par lesquelles arrivaient les Prussiens. Le lendemain, il reconnut les défauts de sa position qui l'exposait à être rejeté dans les marécages de l'Auve, derrière Valmy. Il demanda l'appui de Dumouriez. Le mouvement qui en résulta fit croire aux Prussiens à une marche rétrograde vers Châlons et les décida à attaquer.

Pendant ce temps, Dumouriez avait dirigé Stengel avec une forte division sur le Mont-Yvron, pour soutenir la droite de Kellermann; Beurnonville, avec 16 bataillons, pour l'appuyer en arrière; Chazot, avec 9 bataillons et 8 escadrons sur la route de Châlons, pour occuper Gizaucourt et couvrir la gauche; enfin Leveneur, avec 12 bataillons et 16 escadrons sur Virginy, par Berzieux, pour menacer la gauche des alliés. Kellermann avait renforcé le centre de sa position à Valmy par une nombreuse artillerie.

Un premier engagement eut lieu près de Gizaucourt entre des troupes d'avant-garde. Nos soldats durent céder au nombre, et Gizaucourt fut occupé par les Prussiens.

Vers dix heures, le brouillard s'étant dissipé, l'action se développa. L'armée ennemie, formée sur deux lignes, dirigea sur nos positions trois attaques successives en échelons, vivement préparées et soutenues par trois batteries. Au début, la canonnade ébranla nos soldats, qui reculèrent en désordre. Mais on put les ramener, pendant que la réserve d'artillerie à cheval, appuyée par les pièces du moulin, rétablissait le feu.

Peu d'instants après, les colonnes prussiennes se portèrent en ordre régulier sur les hauteurs de Valmy, la gauche sur le village, le centre sur le moulin et la droite en échelons en arrière. Kellermann fit aussitôt former ses troupes en colonnes par bataillon, et les entraînant au cri de : *Vive la Nation!* ordonna de charger à la baïonnette.

Ce mouvement décida du succès. Devant notre offensive, les têtes de colonnes ennemies hésitèrent; un temps d'arrêt se produisit, puis un demi-tour et un recul. Le duc de Brunswick, craignant un échec, avait donné l'ordre de suspendre l'attaque. A quatre heures, il tenta un retour offensif qui ne put aboutir et fit rentrer ses troupes dans leurs positions.

La journée était terminée; les Prussiens étaient battus. Cette affaire, insignifiante comme bataille, n'avait donné lieu qu'à une bruyante canonnade et à des mouvements offensifs à peine dessinés. Elle coûtait 800 à 900 hommes à chaque armée. Ses résultats furent néanmoins considérables. Elle releva d'abord la confiance de nos troupes et détruisit celle de nos adversaires. Dumouriez en profita pour exciter le courage de ses soldats; il fit rectifier la position de Kellermann dans la soirée même, assura ses communications avec Vitry et Bar-le-Duc, et, sachant les Prussiens démoralisés, se tint prêt à repousser une nouvelle attaque.

A ce moment, leurs éclaireurs avaient paru près de Reims, et le gouvernement effrayé supplia Dumouriez de revenir vers Châlons pour couvrir la capitale. Mais loin de se laisser ébranler, il répondit que les gardes nationaux de Reims étaient assez nombreux pour chasser des uhlans, et qu'il ne quitterait pas son poste pour des housardailles.

« J'ai toujours l'avantage de la position, écrivait-il, soit « que les ennemis marchent en avant, soit qu'ils tentent « une retraite, soit qu'ils veulent risquer une bataille. »

Le 30 septembre, en effet, les Prussiens se décidaient à la retraite. Leur armée souffrait cruellement du manque

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

de vivres et des maladies. En outre, le roi de Prusse venait d'apprendre que les Russes, profitant de sa situation, s'étaient entendus avec l'Autriche pour envahir la Pologne.

Le mouvement rétrograde commença le 1er octobre et s'effectua sans être inquiété. On a longtemps expliqué ce fait par l'existence d'une convention secrète entre Dumouriez et le roi de Prusse. Quoi qu'il en soit, le 21 octobre, le territoire fut évacué par l'étranger, et notre armée reprit possession des places que nous avions perdues.

Observations. — La défense de l'Argonne, en 1792, transformée par la légende, a été comparée à celle des Thermopyles, et bientôt le vulgaire n'a plus vu, dans cette campagne, qu'une lutte héroïque dans les défilés boisés que l'armée prussienne essayait vainement de forcer.

La vérité est maintenant connue, il reste à apprécier les faits.

Les opérations défensives de Dumouriez, prises dans leur ensemble, comprennent : le choix de la position, son occupation, sa défense, et, enfin, les suites de la lutte.

Le choix de la position a fait ressortir l'énergie et la décision du chef qui sut persister dans sa combinaison, malgré l'avis contraire de tous ses généraux. Son idée était simple : occuper le premier obstacle naturel que devait rencontrer l'ennemi et attendre son attaque pour le combattre. Son habileté a consisté à prendre cette résolution malgré la proximité de l'armée opposée, à profiter de son inaction, et à employer une manœuvre habile pour masquer la marche de flanc qu'il lui fallait exécuter.

Mais la première occupation de la ligne de défense était défectueuse. Il n'était pas possible avec la faible armée de Dumouriez de tenir plus de 50 kilomètres. Il était ensuite contraire aux principes de vouloir défendre chacun de ces passages. Il eût été plus pratique d'y établir de simples postes de surveillance, assez bien éclairés pour être prévenus à temps de l'approche de l'ennemi, assez forts pour lui opposer de la résistance, l'obliger à se déployer et donner le temps aux réserves d'accourir. Ces réserves auraient occupé une position centrale en arrière, et une réserve principale aurait été établie de manière à se porter rapidement au point menacé, afin d'y combattre avec toutes les forces disponibles.

L'histoire a donné une grande importance à l'évacuation du défilé de la Croix-au-Bois par la troupe qui l'occupait. Elle a eu, en effet, des conséquences graves. Mais il est certain qu'un des cinq passages de l'Argonne aurait toujours été forcé, si l'ennemi avait voulu y concentrer ses efforts, après avoir fait sur d'autres points les démonstrations indiquées en pareil cas.

A ce même point de vue, la position centrale prise d'abord par Dumouriez, quoique naturellement forte était moins avantageuse qu'on pouvait le croire. Elle devait être facilement tournée, et, comme on l'a dit, exposait alors les troupes qui l'occupaient aux plus sérieux dangers.

Il en était tout autrement de la combinaison adoptée par le général républicain quand il se porta de Grandpré à Sainte-Menehould. On ne peut s'empêcher d'admirer les hautes qualités de l'homme de guerre qui, se voyant tourné, menacé sur ses derrières, séparé d'une partie de ses troupes, sollicité de battre en retraite, conserve son sang-froid, concentre ses forces, se dérobe par une marche de nuit, et vient prendre une bonne position défensive sur le flanc de la ligne d'opérations de son adversaire, en changeant sa ligne de communications.

La canonnade de Valmy montra à nos jeunes troupes que, même dans la défensive, ce sont les mouvements offensifs qui assurent le succès.

Quant aux opérations qui suivirent cette journée, elles furent si faiblement menées qu'elles ont fait peser une accusation de trahison sur la mémoire du vainqueur. Il

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

n'est pas douteux que nous devions prendre l'offensive le lendemain de Valmy, battre de nouveau les Prussiens, les poursuivre sans relâche, les devancer au passage des défilés, puis aux ponts de la Meuse, et compléter nos succès par des résultats décisifs.

Mais, en résumé, la France était sauvée. Et, après les terreurs qu'elle avait éprouvées, on fut trop heureux d'exalter partout la conduite et les talents du général qui avait repoussé l'invasion.

Il est à noter que la topographie de l'Argonne n'était pas sans analogie avec celle des Vosges en 1870, et que, dans une certaine mesure, le système de défense de Dumouriez pouvait trouver son application au début de notre dernière campagne.

Dans les années qui suivirent, du reste, la région des Vosges devint le théâtre de la défense du pays, et nos soldats combattirent sur les mêmes points qu'en 1870. Les opérations défensives de cette époque sont cependant peu connues. L'habitude de l'offensive et du succès les a fait oublier. Il est temps d'y revenir aujourd'hui et de rechercher les leçons d'un passé qui, pour être glorieux, ne fut pas non plus exempt de fautes.

VI. — Défense de la France en 1793 et 1794.

Campagne de 1793. — En 1793, il n'y eut pas d'ensemble dans les opérations défensives de nos armées. C'était l'époque des grands troubles. Nos mouvements se distinguèrent par leur faiblesse, et malheureusement, aussi, par les échecs qui en furent la conséquence. Nos troupes étaient disséminées et hors d'état de se soutenir. Nous perdîmes successivement Mayence, Valenciennes et le Palatinat.

Mais, le 14 août, Carnot arriva aux affaires et leur imprima de suite une impulsion qui dénotait un homme de savoir et de volonté.

« Le moyen le plus simple, écrivait-il alors au comité « de défense générale, de suppléer, autant que possible, « à l'art par le nombre, est de faire une guerre de « masses, c'est-à-dire de diriger toujours sur les points « d'attaque le plus de troupes et d'artillerie qu'on pourra, « d'exiger que les généraux soient constamment à la tête « des soldats pour leur donner l'exemple du dévouement « et du courage, et d'habituer les uns et les autres à ne « jamais calculer le nombre des ennemis, mais à se jeter « brusquement dessus à coups de baïonnette, sans songer « ni à tirailler, ni à faire des manœuvres auxquelles les « troupes françaises actuelles ne sont nullement exercées, « ni même préparées. »

Notre situation militaire, sans être compromise, avait alors absolument besoin d'une direction éclairée.

Dans le Nord, les alliés avaient divisé leurs troupes et assiégeaient nos places frontières. Leurs efforts, de ce côté, n'étaient pas de nature à éveiller nos craintes.

Dans l'Est, Mayence ayant succombé le 25 juillet, après une défense honorable, nos armées de la Moselle et du Rhin, qui s'étaient avancées dans le Palatinat, durent se replier sur la Sarre et sur la Lauter. Leur effectif s'élevait encore à 60,000 hommes. Un camp avait été établi à Neu-Hornbach pour les relier l'une à l'autre ; mais leurs chefs, abandonnés à eux-mêmes et découragés, manœuvraient séparément et sans plan d'ensemble. Brunswick opérait contre l'armée de la Moselle avec les Prussiens, et Würmser, avec les contingents autrichiens, était opposé à notre armée du Rhin. A eux deux, ils disposaient de 100,000 combattants ; mais, heureusement pour nous, ils étaient désunis et perdaient un temps précieux en simulacres de combats qui restaient sans résultat.

Le 13 octobre, sur l'ordre des délégués de la Convention, les troupes du camp de Hornbach prirent l'offensive et marchèrent sur Pirmasens, position centrale fortement occupée qui reliait les deux principales armées alliées.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Cette tentative, faite par une division, se heurta à des forces supérieures, sur un terrain défavorable qui limitait l'action de nos troupes. Celles-ci, tournées par les deux ailes, furent mises en déroute et s'enfuirent après avoir perdu 4,000 hommes et 22 pièces.

Cette défaite eut des conséquences graves; il fallut abandonner le camp de Hornbach et les lignes de Vissembourg. L'armée du Rhin se retira sur Saverne, et celle de la Moselle sur Sarreguemines. Les alliés purent s'emparer de Haguenau et bombarder Landau, pendant qu'un complot se tramait pour leur livrer Strasbourg.

A ces nouvelles, le Comité de salut public nomma Hoche au commandement de l'armée de la Moselle et Pichegru à celui de l'armée du Rhin, en leur ordonnant de faire lever le siège de Landau. Cette combinaison violait le principe de l'unité de commandement, et nos deux armées, agissant séparément, allaient voir diminuer d'abord leurs chances de succès.

Après son succès de Pirmasens, Brunswick se porta sur Bitche. Mais, n'ayant pas réussi à l'enlever, il recula jusqu'à Kaiserslautern, pour y prendre une position avantageuse et de meilleurs cantonnements (V. *planche XXIV*).

Hoche ayant reçu, vers le milieu de novembre, les renforts qu'il attendait, huit bataillons fournis par le département des Ardennes, déboucha de la Sarre le 17 avec 35,000 hommes pour prendre l'offensive. Son projet était d'attaquer Brunswick, de le battre, et de se jeter ensuite à droite pour délivrer Landau et menacer les communications de Würmser, qui était en Alsace. Mais il perdit plusieurs jours en marches et contre-marches à chercher l'ennemi et à reconnaître ses positions.

Enfin, le 28, il dirigea trois attaques sur les positions fortifiées que Brunswick occupait près de Kaiserslautern. Ces attaques, mal combinées et sans liaison entre elles, échouèrent. Hoche les renouvela sans succès le 29 et le 30. Ce dernier jour, Brunswick réussit à repousser nos

colonnes et à déborder notre gauche, prit l'offensive à son tour et contraignit Hoche à la retraite. Malgré l'épuisement de nos troupes, elle s'effectua en bon ordre sur Deux-Ponts et Hornbach, grâce à l'inaction de Brunswick.

Le Comité de salut public, appréciant l'énergie et la ténacité du nouveau général, l'encouragea au lieu de le destituer. Cette confiance lui permit de réparer aussitôt son échec et de sauver la situation.

« Hoche, dit Jomini, convaincu que ses efforts pour « sauver Landau par la route de Kaiserslautern seraient « infructueux, prit une résolution sage et prompte.

« Voyant que ses positions débordaient beaucoup la « droite de Würmser et que l'armée de la Moselle, « réduite à la défensive sur le revers occidental des « Vosges, serait mieux utilisée agissant de concert avec « celle du Rhin sur le revers oriental contre l'armée « impériale, il se décida sur-le-champ à y porter le « général Taponier avec sa division et celle de Bitche, « formant ensemble un corps de 12,000 hommes.

« Quelque sage que fût la direction donnée à ces « forces, ce n'était qu'une demi-mesure et une simple « restitution des renforts tirés antérieurement de cette « armée. On ignore les motifs qui portèrent Hoche à ne « pas diriger toute l'armée sur Wœrth, puisque les places « de la Sarre et de la Moselle étaient suffisamment « pourvues de garnisons, et qu'en laissant même 7,000 à « 8,000 hommes à Sarrebruck pour couvrir cette commu- « nication principale avec Metz, on aurait pu en faire « marcher au moins 25,000 sur la vallée de Reichs- « hoffen.

« Qu'aurait pu tenter Brunswick sur la Sarre, lorsque « 80,000 Français eussent écrasé Würmser entre Ha- « guenau et Wissembourg?

« Tel fut, sans doute, le plan du Comité, qui écrivit à « Hoche de se joindre à Pichegru, mais qui commit la

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

« faute de lui indiquer cette manœuvre plutôt comme un « avis que comme un ordre. »

Pendant ce temps, notre armée du Rhin, sous l'impulsion des délégués de la Convention, avait aussi pris l'offensive et obligé Würmser à se replier sur Haguenau, où il s'établit derrière la Zintzel et la Moder, de Reichshoffen à Bischwiller. Les attaques de nos troupes, commencées le 18 novembre, furent renouvelées avec opiniâtreté le 24, le 26 et le 1er décembre. Le lendemain, 2, eut lieu une tentative générale, qui fut recommencée le 4 et le 8, pour déloger les Autrichiens. Nos troupes n'avaient encore obtenu que des avantages insignifiants, quand Taponier déboucha par Niederbronn avec ses deux divisions, le 8 décembre.

La lutte recommença le 14 et le 15; mais nos efforts, mal combinés, furent de nouveau repoussés. Enfin, le 18, profitant d'un temps affreux qui avait fait hésiter l'ennemi dans ses projets d'offensive, les généraux Taponier et Hatry réussirent à forcer une partie de ses positions entre Niederbronn et Frœschwiller. Hoche, du reste, allait arriver pour compléter ce succès. Il déboucha le 22 avec trois divisions, attaqua le général Hotze à Reichshoffen, à Frœschwiller et à Wœrth, lui enleva plusieurs redoutes garnies de 20 bouches à feu, ainsi que les hauteurs de Liebfrauenberg, et obligea Würmser à se retirer, deux jours après, derrière la Lauter.

Hoche prit alors le commandement en chef, et, quoique les Autrichiens eussent enfin réussi à s'entendre avec les Prussiens, il les repoussa bientôt au delà des lignes de Wissembourg, puis les força à lever le siège de Landau, et enfin à repasser le Rhin.

Cette campagne finissait encore par de brillants succès.

Observations. — Les événements qui signalèrent la fin de l'année 1793 n'étaient pas seulement un triomphe pour Hoche; ils étaient aussi une consécration éclatante des efforts de Carnot. En somme, il s'était borné à prescrire partout une défensive active, à éviter les actions isolées, à concentrer ses forces sur des points décisifs et à attaquer ensuite l'ennemi en menaçant ses communications. Ses combinaisons étaient donc conformes aux principes et avaient prouvé qu'avec des mouvements bien conçus, une troupe, battue au commencement de l'année 1793, pouvait à la fin battre ses vainqueurs.

La tentative faite au mois d'octobre sur Pirmasens aurait pu conduire aux plus heureux résultats, si elle avait été entreprise avec des forces suffisantes. C'était, en effet, une opération analogue à celles qui distinguèrent, plus tard, les campagnes de Napoléon.

Nos colonnes, parties d'une position centrale dans les Vosges, suivaient une ligne intérieure et cherchaient à diviser les masses ennemies pour les accabler l'une après l'autre. Mais, pour réussir, il eût fallu la supériorité numérique, d'abord au point d'attaque, et ensuite sur l'armée qu'on allait assaillir.

L'échec de Hoche sur Kaiserslautern fut dû aux mêmes causes. Appuyé par les corps disponibles de l'armée du Rhin, il aurait eu des chances de battre le duc de Brunswick et d'écraser ensuite Würmser. Seul, il ne put que déployer son activité et donner des preuves de ses hautes qualités militaires.

Mais, lorqu'il se dirigea sur l'Alsace pour donner la main aux troupes de l'armée du Rhin en faisant simplement tenir les places de la Sarre par des garnisons, il mit de son côté toutes les faveurs de la Fortune. Enfin, il serait injuste d'oublier que rien n'égalait alors l'ardeur et la ténacité de nos soldats. Vaincus la veille, ils attaquaient encore le lendemain. La victoire devait tôt ou tard récompenser leur courage.

Le système adopté à cette époque pour la défense des Vosges consistait donc dans une concentration des forces disponibles sur une position centrale, puis dans une offen-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

sive énergique contre l'armée opposée dont on pouvait le mieux menacer les communications. La fin de la campagne démontre la justesse de ces combinaisons.

Mais on ne saurait oublier que la division des forces ennemies, les dissentiments qui régnaient entre leurs chefs, et enfin leur manque d'activité, contribuèrent puissamment à nos succès. Avec un ennemi entreprenant et résolu, sachant agir au milieu de nos masses désunies, Hoche aurait dû être battu avant d'avoir eu le temps de rejoindre Pichegru.

Campagne de 1794. — Au commencement de l'année 1794, nos armées du Nord et de l'Est opéraient en dehors de nos frontières et dans des conditions tout autres. Pichegru avait pris l'offensive sur la Meuse et conquis la Belgique. Il était secondé sur sa droite, entre Namur et Maestricht, par Jourdan, qui commandait l'armée de Sambre-et-Meuse. De ce côté, nous devions atteindre bientôt la ligne du Rhin.

Dans l'Est, au milieu de l'année 1794, notre armée de la Moselle se trouvait disséminée des deux côtés des Vosges, de Sarrebruck à Landau, surveillant les mouvements des Prussiens, qui s'étendaient jusqu'à Germersheim.

Au mois de juillet, le Comité de salut public ordonna de reprendre l'offensive. Hoche n'était plus là, et les opérations s'en ressentirent. Une première tentative, exécutée sur tout le front des alliés le 2 juillet, resta sans résultat, Nos forces n'avaient pas été concentrées, et il en était résulté des attaques partielles et isolées.

Sur les observations de Carnot, on résolut d'agir avec plus d'ensemble, de s'emparer des hauteurs dominantes des Vosges, au centre des positions ennemies, de séparer ainsi les deux armées alliées, et de les refouler l'une après l'autre. Ce plan, dont l'honneur revint à Desaix, alors général dans l'armée du Rhin, devait réussir. Pendant que l'aile droite contenait les Autrichiens dans la plaine, la gauche attaquait vigoureusement les troupes d'Hohenlohe, sur les hauteurs d'Annweiler, s'en emparait et les contraignait à la retraite. Les Prussiens furent rejetés sur Mannheim.

Notre armée du Rhin prit alors position sur le Speierbach, tandis que celle de la Moselle allait s'emparer de Trèves et revenait ensuite occuper, au centre du Palatinat, des positions qui lui permettaient de dominer le pays.

Grâce à ces succès et à ceux que nous venions de remporter dans le Nord, nos armées se trouvèrent, au mois de novembre, maîtresses de la ligne du Rhin, de Bâle à la mer.

Désormais, la période de défensive était terminée. Nos soldats allaient à leur tour porter la guerre sur le territoire ennemi et, jusqu'en 1814, nous ne devions plus revoir l'étranger.

A cette époque, de nouveaux événements militaires signalèrent la défense de la patrie. Ils sont généralement connus. Il suffira donc de les résumer pour mettre en relief les combinaisons qui assurèrent nos succès et les fautes qui causèrent nos revers.

VII. — Défense de la France en 1814. — Deuxième invasion.

Le 21 décembre 1813, les armées alliées franchissaient de nouveau le Rhin; la seconde invasion commençait. Les masses ennemies étaient formidables et réparties comme il suit :

Armées de Silésie, de Bohême et du Nord.....	340,000 hommes.
Contingents de la Confédération du Rhin.....	140,000 —
Réserves prussiennes et autrichiennes.....	160,000 —
Anglo-hollandais en Belgique.....	25,000 —
Armée autrichienne d'Italie et armée de Murat...	100,000 —
Corps de siège des places de l'Elbe et de l'Oder...	120,000 —
Armées anglo-espagnoles.....	140,000 —
TOTAL.....	1,025,000 hommes.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Pour résister à ces forces, Napoléon n'avait plus que des corps affaiblis et disséminés. Ses ressources se décomposaient ainsi :

Défense du bassin du Rhône, confiée à Augereau, avec.....	12,000	hommes.
Défense du Rhin, de Bâle à Strasbourg, maréchal Victor.....	12,000	—
Défense du Rhin, de Strasbourg à Mayence, maréchal Marmont.....	10,000	—
Défense du Rhin, de Mayence à Coblentz, maréchal Ney.....	18,000	—
Défense du Rhin, de Coblentz à Nimègue, maréchal Macdonald.....	13,000	—
Défense de la Belgique, maréchal Maison.....	12,000	—
Armées d'Italie et d'Espagne.....	150,000	—
TOTAL.....	227,000	hommes.

En réalité, l'étranger allait envahir la France avec 500,000 hommes, et nous n'en avions pas 80,000 à lui opposer. Napoléon prit néanmoins la résolution de repousser les alliés, et montra une énergie à hauteur des circonstances.

Ce n'était pas seulement la masse de nos ennemis qui faisait les difficultés de la défense; le choix des lignes d'invasion y contribuait aussi. Des sources de l'Oise à celles du Rhin, toutes les grandes routes allaient, en effet, être occupées, et il devenait impossible de couvrir une ligne de frontières aussi étendue avec les faibles effectifs dont nous disposions. De plus, le temps faisait défaut pour rassembler dans l'Est des troupes qui étaient encore dispersées de tous côtés, en Allemagne, en Italie et en Espagne.

La gravité de cette situation a été résumée par Napoléon lui-même dans les termes suivants :

« Paris, le 12 janvier 1814.

. . . . . .

« Il paraît que le général Bülow, avec une division de « milices anglaises et un corps de cavalerie, se réunit à « Breda. Le but de ce corps serait d'envahir la Belgique « ou de prendre Anvers..... Il paraît que le général Blü- « cher, avec l'armée de Silésie, a débouché par Coblentz, « s'est porté sur Luxembourg, a jeté des obus sur « Sarrelouis, a passé la Sarre à Sarrebruck et marche sur « Metz..... Un troisième corps a débouché par Bâle..... Il « paraît donc que l'ennemi chemine par trois attaques « principales :

« L'une représentant son armée du Nord.....

« La deuxième attaque est formée par l'armée de « Silésie.....

« La troisième attaque est faite par la grande armée, « commandée par le prince de Schwarzemberg, composée « des corps de Giulay, Klenau, Lichtenstein, Colloredo, « Wrede et l'armée russe de Wittgenstein. »

Après avoir évalué les forces de la coalition et les siennes, Napoléon exposait dans les termes suivants les combinaisons défensives qui lui semblaient répondre aux exigences du moment.

Défense de la France. — « Le duc de Tarente, avec le « 1er corps de cavalerie et tout ce qu'il peut réunir, doit « se porter sur Liège et Charlemont et menacer le flanc « droit du général Blücher, en gardant la Meuse. Ce « maréchal, avec le général Sébastiani, doit pouvoir « réunir une dizaine de mille hommes avec 40 pièces de « canon et, si l'ennemi marchait sur Paris, il serait en « mesure d'y arriver avant lui.

« Le duc de Raguse doit avoir une quinzaine de mille « hommes de toutes armes.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

« Le duc de Bellune, une douzaine de mille hommes de « toutes armes.

« Enfin, le duc de Trévise, qui est à Langres, une douzaine de mille hommes de toutes armes.

« Ces quatre corps, après avoir retardé l'ennemi et lui « avoir disputé le terrain si celui-ci marche décidément « sur Paris, pourront arriver avant lui dans une position « devant Paris où ils seront rejoints par une soixantaine « de mille hommes, soit de la garde, soit autres, et nous « pourrons avoir une centaine de mille hommes à Paris; « on y joindrait 20,000 gardes nationaux; enfin, on aurait « à Paris assez de fusils pour armer une trentaine de mille « hommes.

« On pourrait donc avoir, vers la mi-février, en avant « de Paris, une armée de 120,000 hommes, en laissant « une garnison de 30,000 hommes dans la ville.

« En tout état de cause, il faut prendre les mesures « convenables et, dans aucun cas, n'admettre l'abandon « de Paris.

« Il faut donc faire venir, entre Paris et la Loire, tous « les dépôts afin de les compléter à Paris; tous les cadres « des soldats du train d'équipages militaires, ainsi que le « matériel d'artillerie non armé, afin d'avoir une immense « supériorité d'artillerie sur l'ennemi.

« Il faudrait faire reconnaître, par des officiers du génie « discrets, toutes les hauteurs de Paris à occuper, ainsi « que les ponts de la Seine et de la Marne, et étudier la « position que devrait prendre l'armée. Par ce moyen, la « garde nationale de Paris, avec soixante pièces de « canon, assurerait la ville; la garde nationale de Saint- « Cloud et de Versailles, les ponts de Saint-Cloud et de « Sèvres; la garde nationale de Meaux, les ponts de « Meaux, Corbeil et autres.

« **Résumé.** — Ne jamais faire aucun préparatif pour « quitter Paris, et s'ensevelir sous ses ruines, s'il le faut.

« Faire venir les cadres qui se trouvent dans les places « fortes, et les diriger sur Paris pour les compléter avec « la conscription de 1815 et tout ce qui arrivera, de « manière qu'il ne reste dans les places qu'autant de « cadres de bataillon qu'on aura de fois 800 hommes.

« Diriger toute la conscription et tous les hommes qui « étaient destinés pour les places de la Moselle et des « Ardennes sur Paris, y établir de grands ateliers d'ha- « billement, de gibernes, de sorte qu'on puisse y habiller « une grande quantité de monde.

« Réunir à Paris un millier de pièces de canon, deux « ou trois cent mille coups de canon, huit à dix millions « de cartouches. Aussitôt que le comité de défense aura « présenté un projet de défense pour Paris, et que l'Em- « pereur l'aura adopté, il n'y aura plus d'inconvénient à « entasser le matériel à Paris.

« Il faut faire en petit le même mouvement à Lyon, « déclarer qu'on ne laissera jamais entrer l'ennemi à « Lyon, y former un comité de défense, faire venir une « centaine de pièces de Toulouse et de Toulon, et agir de « la même manière.

« Aussitôt que le plan sera adopté, l'Empereur le fera « connaître pour donner l'impulsion à la nation, et que « chacun soit convaincu qu'on fera tout ce qui est néces- « saire pour la défense de Paris et de Lyon. »

En résumé, le projet de Napoléon consistait à renoncer à la défense de la frontière, à faire refluer lentement vers Paris tous les détachements éloignés, et à rassembler sur une position centrale toutes les forces dont il pouvait disposer.

La défense de la France allait donc se concentrer autour de Paris et de Lyon. Cette combinaison avait l'inconvénient d'abandonner à l'invasion un vaste territoire; mais Napoléon regardait cette mesure comme une nécessité imposée par les circonstances. Il comptait, d'ailleurs, sur la résistance de la capitale et sur le patriotisme de la pro-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

vince, pour soulever les populations derrière l'ennemi dès qu'il aurait réussi à lui infliger une défaite.

Ses dispositions étaient à peine prises, que les événements se succédèrent avec rapidité.

Vers la fin de janvier, l'armée du Nord, formée des corps de Bülow et de Wintzingerode, avait repris la Hollande, traversé la Belgique et refoulé Macdonald par Aix-la-Chapelle et Liège, sur Namur. (V. *planche XXXVIII.*)

L'armée de Silésie, après avoir passé le Rhin entre Mannheim et Coblentz, avait investi Mayence et dirigé sa gauche sur Nancy.

Le centre avait contraint Marmont de reculer jusqu'à la Sarre, puis jusqu'à la Moselle, où il se mit en communication avec Ney et Victor, qui avaient été repoussés de leur côté.

La droite de Schwarzemberg, sous Wittgenstein, avait franchi le Rhin à Brisach, traversé l'Alsace et les Vosges. Victor avait essayé de l'arrêter à Épinal et à Saint-Dié; mais trop faible pour obtenir un résultat, il s'était replié sur Nancy, où il s'était joint à Ney. Tous deux s'étaient retirés derrière la Meuse, à Vaucouleurs.

Le centre de la grande armée alliée s'était avancé par Neuchâtel sur Besançon, Auxonne, Dijon et Langres.

Mortier avait voulu lui disputer Langres, avec une division de la garde. Mais, inférieur en nombre, il avait été forcé de l'évacuer, de se retirer sur Chaumont, puis sur Bar-sur-Aube et, après un combat acharné, sur Troyes.

La gauche, commandée par Bubna, avait traversé la Suisse, occupé le Jura et gagné la Saône.

Ces mouvements avaient pour but la réunion de Schwarzemberg et de Blücher sur la Marne, puis une marche en commun sur Paris.

On sait comment Napoléon, ayant rallié ses maréchaux à Châlons et Vitry, commença, entre la Seine et la Marne, cette série de manœuvres célèbres qui devaient arrêter

l'ennemi pendant près de deux mois et lui infliger de si rudes défaites.

Le 27 janvier, le centre de Blücher, isolé des autres corps, fut battu à Saint-Dizier.

Le 29, Blücher, atteint à Brienne, fut forcé de reculer sur Bar-sur-Aube, mais n'en effectua pas moins sa réunion avec Schwarzemberg le 31.

Le lendemain, 1er février, Napoléon livrait à la Rothière, avec 36,000 hommes et 110 pièces, une bataille acharnée à 132,000 Prussiens appuyés par 280 pièces. Vaincu, il se retirait sur Troyes, pour y attendre une circonstance favorable, que les armées alliées n'allaient pas tarder à lui offrir.

Croyant avoir détruit nos dernières forces, ces armées se séparèrent, en effet, dans les premiers jours de février et se portèrent sur Paris par deux lignes d'opérations distinctes, les vallées de la Marne et de la Seine.

Napoléon, assurant ses communications sur la capitale, se plaça entre ces deux masses et détruisit successivement trois corps de l'armée de Silésie : à Champaubert le 10 février, à Montmirail le 11, à Château-Thierry le 12, et à Vauchamps le 14.

Rétrogradant alors pour réunir ses troupes à celles de Victor et d'Oudinot, que Schwarzemberg avait refoulées sur l'Yères, il reprit l'offensive contre les Russes et les Autrichiens et leur infligea, à Mormans le 17 février, à Montereau le 18, à Méry le 21, une succession d'échecs qui les rejetèrent sur Bar-sur-Aube.

Pendant ce temps, Blücher avait rallié ses corps et s'était dirigé sur Meaux, contenu à grand peine par Mortier et Marmont, qui réussirent cependant à le repousser sur la Ferté-sous-Jouarre, puis au delà de la Marne, et à l'arrêter sur l'Ourcq, après deux violents combats.

Napoléon partit alors de Troyes pour rejoindre ses deux maréchaux, par Sézanne et la Ferté-Gaucher, et leur fit reprendre l'offensive contre Blücher, qui reculait en

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

désordre sur Soissons. Il comptait l'acculer à l'Aisne, et détruire son armée sous les murs de cette place, quand celle-ci, mal commandée, capitula le 9 mars.

La faute du commandant de place de Soissons décida peut-être du sort de la campagne. Elle permit à l'armée de Silésie, déjà vaincue et décimée, de se réunir à celle du Nord, qui venait d'enlever Soissons et d'arrêter Napoléon. Ce dernier fut alors forcé de modifier ses projets. Il chercha à tourner par sa gauche la nouvelle masse qu'il avait devant lui, et à menacer ses communications avec la Belgique.

Malgré son infériorité numérique, il la battit à Craonne le 7 mars, et la poursuivit jusqu'à Laon, où il lui fallut renoncer à triompher, avec 30,000 jeunes soldats, d'une armée de près de 100,000 hommes, établie sur une position inabordable. Marmont, sur lequel il comptait pour la tourner, ayant été vaincu par des forces supérieures et forcé de repasser la Marne, l'Empereur dut renoncer à déloger l'ennemi de Laon. Il se reporta alors vers la Marne par Reims, qu'il enleva à une division russe, et s'y arrêta pour donner à ses soldats un repos nécessaire. En prenant cette direction, Napoléon se réservait encore la faculté de manœuvrer sur une ligne intérieure et d'accabler celui des groupes ennemis qui s'exposerait à ses coups. Cette occasion ne devait pas tarder.

En apprenant sa retraite sur Reims, Schwarzemberg, qui depuis dix jours n'avait pas osé dépasser Troyes, reprit sa marche, le 14 mars, vers Arcis-sur-Aube; mais l'annonce de l'arrivée de Napoléon suffit à le faire reculer jusqu'à Brienne.

Après six semaines de luttes et d'efforts, nos ennemis n'étaient guère plus avancés qu'à leur arrivée sur la Marne. Malheureusement ils s'étaient rendu compte de la faiblesse de nos effectifs et des défauts de leurs combinaisons. L'ordre fut donné aux armées de Silésie et de Bohême de se réunir et de reprendre leur mouvement sur Paris.

Le rendez-vous était à Châlons ou à Vitry. Schwarzemberg y marcha par Arcis, où Napoléon l'arrêta en lui disputant les ponts de l'Aube. Mais, devant la masse de ses forces, il dut rétrograder.

Désormais, la situation allait changer; l'Empereur ne pouvait plus continuer son système de défense, sans être resserré entre deux armées ennemies, très supérieures en nombre. Ses victoires d'ailleurs commençaient à l'épuiser.

C'est alors qu'il conçut le projet audacieux de se porter par Saint-Dizier sur la haute Meuse, d'y rassembler tous les renforts qu'il pourrait tirer des garnisons de Lorraine et d'Alsace, de soulever les populations et de couper les communications ennemies.

Ce mouvement fut commené le 22. Mais une dépêche interceptée en donna connaissance aux souverains alliés. Ceux-ci, confiants dans leur force, se contentèrent de faire observer Napoléon par un corps détaché, sans modifier leur marche. Déjà, la réunion de leurs armées avait eu pour effet de le séparer de Marmont et de Mortier.

Il lui fallut, dès lors, renoncer à sa combinaison et rassembler ses débris à Troyes, pour se porter sur la rive gauche de la Seine et essayer encore de disputer sa capitale à l'étranger.

Il était malheureusement trop tard. A peine avait-il atteint Fontainebleau, que Paris était livré. Napoléon songea alors à reporter la défense sur la Loire, à y rassembler les troupes de Soult, de Suchet, d'Augereau, du prince Eugène, et à en former une masse de 150,000 hommes, avec laquelle il aurait manœuvré, entre les places de la frontière, sur les communications des alliés, jusqu'au moment où il les eût forcés à revenir sur leurs pas.

Mais, en occupant Paris, ceux-ci avaient abattu sa puissance. Le pouvoir ne lui appartenait déjà plus. La campagne était finie. L'offensive des armées étrangères, secondée par une supériorité numérique écrasante, avait triomphé des opérations défensives les plus habiles.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Observations. — L'exposé succinct des événements de 1814 a déjà permis d'apprécier les causes du résultat final de cette campagne. Il doit suffire également à juger le système de défense de Napoléon.

On l'a blâmé d'être tombé d'abord dans une de ces fautes qu'il avait quelquefois reprochées à ses maréchaux, la dissémination des forces en groupes isolés sur la frontière. Mais quand on lit sa correspondance, quand on approfondit les faits, on voit que cette mesure était commandée par les circonstances. Comment, en effet, aurait-il eu le temps de rassembler ses troupes de dépôts, les divisions d'Espagne et les faibles éléments dont il disposait, s'il n'avait pas retardé la marche de l'invasion, en lui opposant les débris de vieux soldats qui lui restaient. Ce fut la situation des premiers jours de 1814 qui lui inspira sans doute l'ensemble de ses combinaisons. Et l'on peut aujourd'hui résumer comme il suit la défense de la France, dans cette année néfaste :

Abandon à l'ennemi des zones frontières et des lignes de défense qui s'y trouvent.

Retraite lente et concentrique des corps d'observation postés sur la frontière.

Rassemblement des forces sur une position centrale, entre la frontière et la capitale.

Manœuvres offensives sur une ligne d'opérations intérieure, contre tous les corps ennemis qui peuvent être assaillis avec avantage.

Attaques incessantes et énergiques sur les points faibles de l'ennemi.

Soulèvement des populations sur ses derrières.

Tentatives pour couper ses communications.

C'était une défense essentiellement active, et elle aurait probablement triomphé, sans une trop grande disproportion de forces.

VIII. — Troisième invasion.

L'année suivante eut lieu la troisième invasion. Ce fut une époque plus terrible encore. La défense de la France se borna à des prescriptions qui ne furent guère observées et à deux batailles, dont l'une fut terminée par un succès, l'autre par un désastre.

Au point de vue qui nous occupe, la campagne de 1815 nous offre encore un exemple de défensive active. Ce fut Napoléon qui prit, sur la frontière du Nord, l'initiative des mouvements; et tout porte à croire que, malgré ses faibles moyens, il aurait de nouveau vaincu, sans une faute tactique qui le priva d'un corps entier au moment décisif.

Quant aux mesures prescrites, elles sont encore bonnes à rappeler. Elles comprenaient, indépendamment de l'organisation des forces :

La création de trois comités chargés d'organiser la défense du Rhin, de Landau à Huningue; puis celle des Vosges; enfin, celle du Jura et des Alpes.

La construction d'ouvrages fortifiés sur tous les passages de la frontière.

L'affectation des gardes nationales de la frontière à la défense de ces ouvrages.

La création de quatre armées : du Nord, de la Moselle, du Rhin et des Alpes et de trois corps d'observation du Jura, du Var et des Pyrénées.

La mise en état de défense de Langres, Dijon, Maubeuge, La Fère, Soissons, Château-Thierry, Saint-Quentin, Laon, Reims, etc.

La formation de corps francs dans les départements frontières, avec mission de se placer sur les derrières de l'ennemi pour intercepter ses convois, ses courriers et tous ses hommes isolés.

La répartition des gardes nationales de l'intérieur dans les armées.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

L'occupation d'une position dans la Basse-Alsace et d'une autre près de Longwy, Thionville ou Sarrebruck, toutes deux reliées par Bitche.

Enfin l'organisation défensive de Paris et de Lyon.

Ces mesures étaient complétées par des instructions dans lesquelles on relève les détails suivants :

« *Instructions à renouveler aux généraux pour la défense*
« *des Vosges, de l'Argonne, du Jura et des Alpes.*

Paris, 9 mai 1815.

. . . . . .

« Il est des cas où les Vosges sont la retraite de l'armée « du Rhin, mais il en est d'autres où les Vosges menacent « les derrières de l'armée de la Moselle. J'attends donc « que la nature de la guerre qu'on devra faire soit mieux « déterminée. La même chose devra se faire pour la forêt « de l'Argonne.

« Mais il est important que, pour l'une et l'autre de ces « deux positions, il y ait..... des officiers du génie et de « l'artillerie, et qu'ils soient chargés de reconnaître et de « fortifier tous les défilés.

« . . . . . Il est nécessaire que le général Girard veille « lui-même à la mise en état de défense des Vosges; le « général Vandamme, à la mise en état de l'Argonne; le « général Rapp, aux redoutes et points fortifiés à établir « le long du Rhin; et le général Lecourbe, à Belfort et à « tous les passages du Jura, etc. »

. . . . . .

« *Instructions à donner aux généraux chargés des com-*
« *mandements territoriaux et du commandement des*
« *gardes nationales.*

Paris, 12 mai 1815.

. . . . . .

« Les lieutenants généraux commandant les divisions

« militaires ne s'enfermeront pas dans les places, qui « doivent toutes avoir leur commandant; mais ils sont « destinés, avec les maréchaux de camp commandant les « départements, etc., à se tenir toujours dans l'enceinte « de la division militaire, en prenant une position qui « sera désignée par le général en chef, de manière à tenir « le plus longtemps possible le territoire et à rester à « portée de prendre toutes les mesures convenables pour « insurger la population et présenter le plus d'obstacles à « l'ennemi. »

. . . . . .

C'était donc, toujours et partout, la défensive la plus active, la plus énergique, la plus opiniâtre. Malheureusement, la défaite de Waterloo rendit ces efforts inutiles. Néanmoins, les principes qui devaient servir de guide pour la défense de la patrie avaient été nettement posés. Dans des circonstances semblables, il n'y avait plus qu'à les appliquer. Il nous reste à voir comment ils le furent en 1870, à cette époque plus néfaste encore, où, après six mois de revers, la France devait se voir arracher ses deux plus chères provinces et subir pendant quatre ans, après les douleurs de l'invasion, celles de l'occupation prussienne.

IX. — Défense de la France en 1870-1871. — Quatrième invasion.

Au début de la campagne de 1870, l'idée de la défensive n'existait pas. Elle surgit après les défaites du 6 août, et elle se trouva de suite en présence d'une concentration défectueuse, qui devait exercer sur la suite des événements une fatale influence.

On a vu que cette répartition de nos forces en groupes isolés, sur une frontière de 260 kilomètres, avait eu pour causes l'oubli des principes, une fausse appréciation de la durée des concentrations allemandes et une erreur absolue sur la valeur du mode de rappel de nos réserves.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

On a vu aussi qu'elle eut pour conséquence la désorganisation successive :

A Wissembourg, d'une division de.....	8,000 hommes.
A Frœschwiller, d'un corps d'armée de.....	45,000 —
A Spickeren, d'un corps d'armée de.....	30,000 —
Et la démoralisation de deux corps, les 5e et 7e, environ.....	50,000 —

C'était la ruine d'une armée de 133,000 hommes.

Quel parti n'aurait-on pas tiré de ces éléments, s'ils avaient été rassemblés pour la lutte?

Quoi qu'il en soit, lorsque la nécessité de la défensive devint une réalité, elle se combina, dans l'esprit de Napoléon III, avec des préoccupations politiques qui étaient légitimes, sans doute, mais qui devaient être un malheur pour l'armée. De là le projet de reculer jusqu'à Châlons, d'y concentrer les forces disponibles et d'abandonner sans nouveaux combats la ligne des Vosges, celle de la Moselle, celle de la Meuse et l'Argonne. Comme en 1814, la défense de Paris semblait dominer toute autre considération. Mais les circonstances étaient différentes; on revint sur ce projet et, tandis que le souverain se rapprochait de la capitale, l'armée de Metz resta livrée à elle-même sur la Moselle.

Appuyée à un camp retranché qui formait double tête de pont, couverte par une ligne de défense, forte de 170,000 hommes, composée de vieux soldats, commandée par des chefs d'une bravoure et d'une expérience incontestées, cette armée pouvait trouver dans les combinaisons d'une défensive active une noble et fière mission. En maintenant ses communications avec l'intérieur, elle était sûre de se voir renforcée et soutenue. En attaquant l'ennemi avec vigueur, avec opiniâtreté et en masses, sur l'une ou l'autre rive, elle était certaine de lui infliger des pertes sensibles et d'arrêter ses progrès. En se contentant

de choisir son terrain et de guetter l'occasion, elle pouvait prétendre à quelques succès.

Mais la défensive passive l'emporta. De là, nos batailles indécises du 14 et du 16 août, notre défaite du 18, notre investissement dans le camp retranché de Metz, et finalement l'impuissance, le manque de vivres et la capitulation.

A Châlons, pendant ce temps, se rassemblait une seconde armée qu'on dirigeait sur Sedan. En apparence, c'était de la défense active. Mais, en réalité, cette armée, composée de soldats dont la majeure partie n'étaient plus, pour quelque temps, en état de tenir la campagne, ne songeait pas à attaquer. Rejoindre le maréchal Bazaine en évitant les masses allemandes semblait son unique but, et c'était là un rôle passif, rôle obligé sans doute, mais qui ne pouvait la conduire qu'à une catastrophe.

Jusqu'à la défaite de Sedan et la chute de Metz, le système de défense adopté était donc sans résultats possibles, car il violait le principe de la concentration des forces et se laissait influencer par des considérations politiques, au moment où la question militaire devait primer tout le reste; il négligeait toute espèce de combinaison active et se bornait à des actes passifs devant un ennemi plein de confiance et de résolution; enfin il ne prenait l'initiative des mouvements que pour tenter une opération sur une ligne extérieure, excentrique, avec des masses supérieures sur le flanc et les derrières de l'armée.

Après la chute de l'Empire, la défense de la France se concentra dans celle de Paris, et la première pensée du commandement fut d'y rassembler tous les contingents disponibles. C'était encore le contraire de la défensive active.

La capitale, en effet, allait être investie. Y rassembler une armée, c'était l'immobiliser.

Napoléon l'avait dit en 1815 : « Les troupes actives ne « doivent pas s'enfermer dans les places, mais bien

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

« prendre des positions de manière à tenir le plus long-« temps possible le territoire, etc. » Pour tenir les forts de Paris, des troupes de garnison, des gardes nationales bien commandées et des pièces de siège devaient suffire.

L'investissement n'eût peut-être jamais été complet, si les forces réunies à Paris avaient tenu la campagne.

Le rôle d'un camp retranché a toujours été de servir de point d'appui à une défense active. L'oublier était une faute, et une faute aggravée par la résolution d'y maintenir le gouvernement. Sa présence, en effet, devait augmenter la passivité de la défense; elle négligeait cette leçon d'expérience, qu'une ville assiégée n'est plus qu'une place de guerre qui ne doit avoir qu'un chef, un commandant militaire, muni des pouvoirs absolus que donne l'état de siège.

A Paris, l'application de cette règle était une nécessité, et les forces immobilisées pour sa défense auraient dû être tirées du sein même de sa population. Une masse de deux millions d'âmes doit être en mesure de se défendre, non seulement derrière des fortifications, mais encore en rase campagne. En 1870, le peuple de Paris a montré assez de bonne volonté, d'énergie et même d'héroïsme, pour qu'on pût tout attendre de ses efforts et de sa résistance. N'a-t-il pas supporté, sans se plaindre, des souffrances qui ont élevé sa mortalité à 6,000 décès par jour?

Le principe de la défensive active avait, cependant, ses défenseurs, et ce fut sous leur impulsion qu'eurent lieu les attaques de Châtillon, de Champigny et de Buzenval. Les généraux qui payèrent si vaillamment de leur personne, dans ces malheureuses journées, et qui entraînèrent sur les positions allemandes leurs soldats improvisés, étaient les premiers à comprendre l'obligation qui les dominait; mais leurs efforts devaient se briser contre des procédés tactiques mieux appropriés que les leurs aux progrès de l'art militaire. C'est une question à examiner plus loin.

Tandis que Paris opposait aux masses ennemies une résistance digne d'un meilleur sort, la province, remuée par la proclamation de Gambetta, offrait au pays ces ressources et ses enfants.

Deux combinaisons se présentaient, écrivait alors le délégué à la guerre : se jeter dans l'Est pour couper les communications de l'ennemi ou marcher sur Paris. C'était un retour à la défensive active, et des opérations dans ce sens, habilement préparées, combinées avec ensemble, pouvaient permettre d'aspirer au succès.

Mais des réflexions diverses vinrent modifier ces projets. On n'osa pas, avec des soldats sans instruction, aborder l'armée de Frédéric-Charles, qui venait de conquérir Metz, et l'on craignit, en dirigeant vers l'Est les troupes de nouvelle formation, de découvrir la position de Bourges et celle de Tours où se trouvait le siège de la Délégation.

Il fallait donc limiter les efforts à un mouvement offensif sur la capitale. Cette résolution prise, une partie des contingents disponibles furent rassemblés au sud de la Loire, organisés à la hâte, portés sur Blois et sur Gien, et de là sur Paris, en tournant par ses deux ailes le corps bavarois qui occupait Orléans.

Si les principes de la défensive active étaient observés, il n'en était pas de même de ceux qui concernent la concentration des forces et l'emploi d'une ligne d'opérations unique. Néanmoins, la supériorité numérique de notre jeune armée était telle que ces fautes mêmes, impuissantes à empêcher le succès, devaient seulement le rendre moins décisif.

Après la victoire de Coulmiers, le général d'Aurelle, malgré son énergie, revint à des projets de défensive passive. La misère de la troupe, la faiblesse de son organisation et l'approche de l'armée de Frédéric-Charles, influencèrent ses résolutions.

A partir de ce moment, la défense en province se borna

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

à lutter sur la Loire et à organiser des centres de résistance isolés dans le Nord et dans l'Est.

Après la reprise d'Orléans, le 10 décembre, par les forces de Frédéric-Charles, il semble que la confiance des chefs s'affaiblit. Le projet d'une marche directe sur Paris est abandonné.

L'armée de la Loire, au lieu de se reformer, est séparée en deux masses. L'une va couvrir Bourges, l'autre attire vers l'Ouest l'ennemi victorieux.

La Délégation revient à l'idée d'une tentative sur les communications de l'ennemi, combinée avec un projet d'attaque sur le corps de siège de Belfort. Alors, tandis que dans le Nord une petite armée habilement commandée exécute isolément divers mouvements de défense active, pendant que l'armée de Chanzy, dans l'Ouest, se voit réduite à une marche en retraite, les 15e, 18e et 20e corps se reforment et sont dirigés vers l'Est, d'abord pour reprendre Dijon avec l'aide de Garibaldi et de Cremer, puis pour se réunir aux troupes de Bressole venant de Lyon, et marcher ensemble sur le corps de Werder qui couvre le siège de Belfort.

C'était évidemment une défense active, mais elle ne tenait pas compte des conditions de lieux et de temps; elle prenait des villes pour objectifs, au lieu de tomber d'abord sur les masses ennemies; elle décidait une marche allongée vers l'Est sans préparer des moyens d'approvisionnements et de transports suffisants. En un mot, elle n'était pas assez bien combinée, et les rigueurs de la température, dans un pays difficile, devaient suffire à user ses forces.

On a attribué l'échec de l'armée de l'Est à un manque d'ordre et de rapidité dans le transport des troupes en chemin de fer. Ce défaut a été constaté, il est vrai. Mais il est douteux que, même avec une exécution plus parfaite, l'expédition pût obtenir de meilleurs résultats. Nos jeunes troupes ont vaincu à Villersexel et à Chenebier; c'était

déjà beaucoup. Toutefois, au point de vue de la défense, la levée du siège de Belfort était-elle le premier but à atteindre?

D'un autre côté, les généreux efforts qu'accomplissaient nos armées du Nord, de la Loire et de l'Est, devaient-ils rester isolés? Ces questions se posent naturellement quand on étudie l'histoire de la dernière guerre.

En résumé, les leçons qu'elle renferme se dégagent elles-mêmes du rapide aperçu qui précède.

Cette guerre nous montre, en effet :

Au début, un oubli général des principes de concentration; *après les premières défaites*, nos corps d'Alsace, négligeant de se retirer sur leurs renforts; l'armée de Metz abandonnant la défense de la Moselle, renonçant à ses lignes de retraite et à sa liberté de mouvements; celle de Châlons adoptant une direction défectueuse, sans protection pour ses flancs et ses communications; en un mot, une défensive passive dont le passé n'offre pas d'exemples; *dans la deuxième partie de la guerre,* un retour aux principes d'activité défensive; mais au milieu des plus généreux efforts, de nouvelles fautes contre les principes relatifs à la concentration, à la simultanéité des efforts, au choix des lignes d'opérations, des objectifs, etc.....

Un des meilleurs généraux de la défense nationale, le général Chanzy, avait vivement protesté contre ces errements et réclamé une action combinée de toutes nos forces contre l'armée d'investissement. Mais ces mouvements, qui auraient eu leurs bases aux quatre points cardinaux, auraient encore manqué de cette liaison que Napoléon recommandait comme une condition essentielle du succès.

Ces considérations permettent d'avoir une idée de la valeur de notre défense de 1870 au point de vue stratégique. On verra plus tard que ce ne fut pas l'unique cause de nos défaites et que nos procédés tactiques eurent

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

peut-être la plus grande part dans la continuité de nos revers.

L'histoire de notre défense nationale renferme, on le voit, de précieux enseignements. Mais ce ne sont pas les seuls. D'autres peuples ont été, comme nous, réduits à la défensive, et leurs opérations nous offrent aussi d'utiles leçons d'expérience.

Sous ce rapport, les luttes de l'Autriche, en 1866, méritent un examen attentif. A cette époque, ses armées ont fait deux campagnes défensives qui ont conduit à des résultats tout différents.

Celle d'Italie a donné lieu à des combinaisons que nos études antérieures ont permis d'apprécier.

Il nous reste à faire connaître celle de Bohême.

X. — Défense de la Bohême en 1866.

On a déjà vu, à propos du projet d'opérations de l'Autriche, en 1866, quelle était, au commencement du mois de mars de cette année, la situation militaire de cette puissance. Quoique la guerre fût inévitable, les rapports diplomatiques continuaient entre les futurs belligérants.

Chacun espérait, en agissant ainsi, laisser à son ennemi la responsabilité des événements qui se préparaient. Cette situation amena la réunion à Vienne d'un conseil de guerre chargé de prendre les résolutions relatives aux préparatifs de la campagne et aux prochaines hostilités. Ces résolutions eurent une telle influence sur les opérations, qu'il est nécessaire de les rappeler.

1° La défensive fut adoptée par suite de considérations politiques.

2° La concentration de l'armée du Nord devait s'effectuer en Moravie et non en Bohême, parce qu'on supposait que la Prusse, mieux organisée, pourrait pénétrer en Bohême avant la fin des rassemblements.

3° Le Ier corps d'armée, déjà stationné en Bohême,

devait y rester pour recueillir l'armée saxonne. On lui adjoignit la 1re division de cavalerie légère.

4° Le Ier corps, le corps saxon et la division de cavalerie devaient se replier sur l'armée principale, si l'ennemi entrait en forces en Bohême.

5° Dans le cours des opérations, l'armée bavaroise devait se réunir à l'armée autrichienne vers Hof et Erfurth.

6° Enfin, le VIIIe corps fédéral avait ordre de se concentrer à Mayence, pour défendre la ligne Francfort-Mayence. Pendant les séances de ce conseil, la mobilisation commençait.

Mobilisation de l'armée du Nord. — Cette opération, décidée avant la rupture des relations diplomatiques, s'effectua en trois périodes.

La première, du 2 mars au 12 avril, ne porta que sur des augmentations de garnisons, notamment à Vienne, Cracovie et Prague.

La deuxième, du 12 au 25 avril, fut marquée par la mobilisation de l'armée du Sud et de l'artillerie de campagne.

La troisième, du 26 avril au 8 juin, comprit la mobilisation de l'armée du Nord, la formation des effectifs de guerre et la création des cinquièmes bataillons.

Cette mobilisation dura, en réalité, trois mois, et présenta le même caractère que la nôtre en 1870, c'est-à-dire que les hommes de réserve furent dirigés sur les points de concentration où se trouvaient leurs régiments.

Cette lenteur du passage sur le pied de guerre n'avait cependant pas pour cause la défensive.

Il avait été, en effet, commencé assez tôt pour permettre d'agir offensivement si on l'avait voulu.

Concentration. — D'après le décret de formation, l'armée du Nord devait comprendre sept corps et cinq divisions de cavalerie (V. *planche XXXIX*).

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Les tableaux de mouvement furent expédiés aux différentes autorités, le 11 mai.

Le 20 mai, les grands transports commencèrent.

Le 8 juin, ils étaient terminés. Tous les corps d'armée étaient alors au complet et rassemblés sur les points suivants :

1er corps	Prague.
2e corps	Zwittau.
3e corps	Brünn.
4e corps	Müglitz.
6e corps	Prerau.
8e corps	Auspitz.
10e corps	Blansko.

La 1re division de cavalerie légère était à Prague avec le 1er corps.

La 2e division de cavalerie légère était à Freudenthal.

La 1re division de cavalerie de réserve à Prossnitz.

La 2e division de cavalerie de réserve à Kremsier.

La 3e division de cavalerie de réserve à Wischau.

Ces corps étaient à une distance de la frontière de Moravie qui variait de trois à sept marches ; ils étaient à dix, douze et treize marches de la frontière de Bohême et à trois ou quatre marches les uns des autres.

C'était donc plutôt un rassemblement des corps d'armée dans la région au sud d'Olmütz qu'une concentration. Par suite, dès qu'il fallut commencer les opérations, une nouvelle concentration devint nécessaire.

Protection de la frontière. — Tandis que ces rassemblements s'effectuaient, le commandant en chef se préoccupait de la protection de la frontière. Depuis l'extrémité méridionale du comté de Glatz jusqu'à Cracovie, il y avait 200 kilomètres à garder. Cette mission fut confiée à trois brigades d'infanterie et à cinq régiments de cavalerie, auxquels on ajouta la garnison de Cracovie. L'ensemble pouvait être évalué à un corps d'armée et à une division de cavalerie.

Une force équivalente fut chargée de surveiller la frontière de la Bohême, depuis la sortie de l'Elbe jusqu'au comté de Glatz, sur une étendue à peu près égale.

Dans le service, chaque brigade et chaque régiment de cavalerie avait sa zone d'exploration définie. Mais il leur était défendu de passer sur le territoire ennemi.

Le 12 mai, le feldzeugmeister Benedek vint prendre le commandement de l'armée du Nord.

Le 19, il fut prévenu que de fortes masses prussiennes étaient déjà rassemblées aux environs de Görlitz, en Lusace. Il prescrivit alors au Ier corps de se rapprocher de cette province.

A la suite de cet ordre, la 1re division de cavalerie légère fut envoyée à Turnau, et trois brigades du Ier corps sur quatre furent réparties sur la frontière.

Mais le 27, le comte Clam, craignant une irruption des masses prussiennes, demanda à se concentrer à Münchengrætz. Benedek se rendit à ses raisons, et mit la 1re division de cavalerie sous ses ordres.

En conséquence, les corps qui occupaient la Bohême se rassemblèrent derrière l'Iser.

Vers le 8 juin, cependant, le feldzeugmeister, décidé à réunir toute son armée avant de s'engager, précisa au comte Clam la mission dont il était chargé. Il devait prendre position sur la ligne de l'Iser à Jung-Bunzlau, au sud de Münchengrætz, y rallier le corps saxon et se replier ensuite sur l'armée principale.

Ces instructions amenèrent en Bohême de nouveaux mouvements qui durèrent jusqu'au 19 juin, date à laquelle les hostilités éclatèrent.

A cette époque, les armées prussiennes étaient échelonnées en trois masses, le long des frontières de Saxe, de Bohême et de Silésie.

L'armée autrichienne occupait les emplacements déjà indiqués. Elle était prête à entrer en campagne, et son effectif s'élevait, en combattants, à :

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

215,000 hommes, 22,800 sabres, 736 pièces;

En rationnaires, à :

283,000 hommes, 67,000 chevaux.

Les opérations allaient commencer.

Premières opérations défensives. — Dans les premiers jours de juin, Benedek était à peu près renseigné sur les positions de l'armée prussienne. Conformément au projet d'opérations, il était résolu à une défensive des plus actives et comptait, dès qu'il le pourrait, resserrer sa concentration pour marcher ensuite à l'ennemi. Malheureusement, les approvisionnements et les services administratifs n'étaient pas au complet.

Pendant ce temps, les Prussiens entraient en Saxe et prenaient, le 16 juin, l'initiative des mouvements.

Le corps saxon, subissant la conséquence du système d'opérations adopté par son allié, dut abandonner son pays et se retirer en Bohême. Il effectua sa retraite assez rapidement et, dès le 20 juin, ses têtes de colonne, marchant sur l'Elbe, avaient atteint Chlumetz, entre ce fleuve et l'Iser, quand un ordre du feldzeugmeister, modifiant les dispositions déjà prises, vint lui ordonner de se réunir au Ier corps et d'aller s'établir entre Münchengrætz et Jung-Bunzlau.

Ces instructions semblaient indiquer, de la part de Benedek, l'intention de défendre la ligne de l'Iser. En tout cas, elles provoquèrent des contre-marches qui accrurent la fatigue des troupes et ne permirent pas d'achever la réunion des forces de Bohême avant le 25 juin.

Pour saisir la raison de ce changement, il faut revenir à l'armée principale.

Le 16 juin, une dépêche de l'empereur d'Autriche pressait le feldzeugmeister d'agir sans retard. Celui-ci répondit en faisant l'exposé de ses projets. Il hésitait encore sur la portée des rassemblements prussiens, mais était résolu à

porter son armée en Bohême, vers Josephstadt, si l'ennemi restait entre Görlitz et Landshut. Il lui fallait onze jours pour ce mouvement. Si l'ennemi se massait en Silésie, il concentrerait son armée près d'Olmütz en quatre jours. Il avait préparé sa marche en vue de la première hypothèse et donné ses instructions pour une concentration préalable. Il était certain d'être en treize jours sur la rive droite de l'Elbe, entre Königinhof et Miletin, prêt à offrir la bataille ou à prendre l'offensive.

Le même jour, 16 juin, la concentration fut ordonnée.

Elle devait être terminée le 20; l'armée se dirigerait ensuite sur la Bohême.

Ce premier déplacement avait pour but d'établir trois corps sur le chemin de fer de Brünn à Zwittau, savoir :

Le VIIIe à Brünn, le IIIe à Zwitawka, le Xe à Zwittau.

Trois autres corps devaient s'échelonner sur le chemin de fer de Prerau à Olmütz et à Trubau. C'étaient : le VIe à Prerau, le IVe à Müglitz, le IIe à Landskron.

Entre ces deux lignes, on avait deux divisions de cavalerie de réserve à Prossnitz et à Kremsier.

En somme, ce changement était peu de chose; mais il n'en exigea pas moins quatre jours. Le lendemain 17, le gouvernement prévint Benedek de l'invasion de la Saxe, et lui annonça que l'ennemi semblait se rapprocher de l'Elbe. Quant aux mouvements sur la Neisse, ils n'étaient encore qu'une démonstration.

Dès lors, Benedek n'hésita plus. Résolu à aller prendre position au plus tôt sur les plateaux de la rive droite de l'Elbe, il prescrivit l'exécution de la marche de flanc qu'il avait projetée le long de la frontière de Silésie.

Les incidents qui allaient surgir pendant cette opération devaient le placer dans une de ces situations critiques qui, dans la défensive surtout, décident du salut ou de la perte d'une armée.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Marche d'Olmütz sur l'Elbe. — L'armée était répartie en trois colonnes, composées comme il suit :

Colonne de droite.

1re division de cavalerie de réserve.
Xe corps.
IVe corps.
VIe corps.
2e division de cavalerie légère.

Itinéraire : Müglitz, Landskron, Senftenberg, Reichenau, Solnitz, Opocno, Josephstadt.

Colonne du centre.

IIIe corps d'armée.
VIIIe corps.
Grand quartier général.
3e division de cavalerie de réserve.

Itinéraire : Abtsdorf, Wildenschwert, Wamberg, Tijnist, Smiritz et Josephstadt.

Colonne de gauche.

2e division de cavalerie de réserve.
Réserve d'artillerie.

Itinéraire : Policka, Leitomischl, Holitz et Smiritz.

Ce mouvement était couvert par le IIe corps qui, de Landskron, envoyait ses brigades entre la colonne de droite et la frontière ; puis, par la 2e division de cavalerie légère, qui devait, à partir du 26, suivre la colonne de droite et rejoindre l'armée.

Les corps d'armée étaient prévenus d'être toujours prêts à accepter la bataille, d'être reliés aux corps voisins et

d'exécuter, au besoin, des démonstrations pour faire croire à une attaque sur la Silésie.

Le but de ce mouvement était d'échelonner quatre corps d'armée, vers le 29 juin, sur un demi-cercle passant par Josephstadt, Schurz, Koniginhof, Miletin, Horitz, avec une division de cavalerie sur chaque aile, un corps de réserve à Horenowes, le IIe corps en crochet défensif au nord de Josephstadt, face à l'est, et deux divisions de cavalerie surveillant la frontière.

Une fois dans cette position, le feldzeugmeister comptait avoir le temps de laisser reposer ses troupes, puis de les porter sur l'Iser et de prendre l'offensive.

C'est dans cette pensée qu'il laissa les troupes austro-saxonnes en position vers Münchengræts, mais en leur prescrivant encore de se replier, si des forces supérieures venaient les attaquer.

Le 24 juin, il compléta ces dispositions en donnant le commandement de ce groupe au prince Albert de Saxe et en lui précisant le but de sa mission : « il devait s'opposer « à toute attaque venant du côté de Gabel et de Reichen- « berg. »

Benedek croyait ainsi avoir tout prévu. Mais la vigueur des Prussiens, la rapidité de leurs marches, et surtout l'initiative individuelle de leurs chefs, allaient précipiter les événements et raccourcir les délais sur lesquels il avait compté. A ce moment, déjà, on ne pouvait plus s'opposer à une invasion par Gabel et Reichenberg. En vertu des premiers ordres reçus, les troupes de Bohême avaient cédé ces deux points.

Il est cependant certain, aujourd'hui, que les mouvements prussiens avaient été connus du feldzeugmeister à partir du 20.

Sa persistance dans ses combinaisons ne peut donc s'expliquer que par une confiance absolue dans la supériorité de l'armée autrichienne, confiance que bien des gens partageaient alors. La campagne de 1864 dans le Schleswig-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Holstein n'avait pas dessillé les yeux de alliés de la Prusse.

Mais les événements de la fin du mois allaient bientôt démontrer combien de pareilles erreurs sont dangereuses.

Opérations sur l'Iser. — Le 23 juin, les Prussiens entraient en Bohême. Ce jour-là, les colonnes de Benedek arrivaient à Opocno, Wildenschwert et Kunstadt. Des patrouilles de cavalerie surveillaient les défilés du Riesengebirge.

En Bohême, les avant-postes autrichiens se replièrent, comme il était prescrit, devant les têtes de colonnes prussiennes et abandonnèrent ainsi, le 25, un des passages de l'Iser, à Turnau. C'est à ce moment que Benedek, toujours confiant dans ses projets, envoya au groupe austro-saxon l'ordre de tenir Munchengrætz et Turnau à tout prix. C'était un changement complet dans la situation et un contre-ordre tardif dont l'exécution offrait déjà bien des difficultés. C'était, de plus, exposer une fraction importante de l'armée à une lutte inégale contre deux armées ennemies. Mais il n'y avait pas à hésiter. Il fallait tenter de reprendre Turnau.

Cette entreprise amena l'échec de Podol, puis les combats de Munchengrætz et de Gitschin, livrés par les Autrichiens dans des conditions défavorables. De ce côté, la défensive, grâce à des calculs de temps et d'effectifs erronés, se vit réduite en peu de jours à un rôle passif qui lui laissait peu d'espoir de succès.

Opérations sur l'Elbe. — Sur la frontière de Silésie, le mouvement de la IIe armée prussienne commença les 25 et 26 juin. Les faibles détachements d'éclaireurs autrichiens se replièrent en signalant l'invasion. De Trautenau, Skalitz, Reinerz, Olmütz, de nombreuses dépêches prévinrent le feldzeugmeister de la portée du mouvement et de la force des colonnes ennemies.

Mais rien n'ébranla ses résolutions; il estima seulement qu'il devait arrêter les démonstrations annoncées sur son flanc droit et qu'il lui suffirait de forces respectables pour les contenir, sans être forcé pour cela de suspendre sa marche. Évidemment, il ne croyait pas, de ce côté, à l'apparition d'une armée.

A cette date du 26 juin, au moment où la IIe armée prussienne pénétrait en Bohême, l'armée autrichienne occupait les positions suivantes :

Corps d'obervation. — IIe corps et 2e division de cavalerie légère, à Senftenberg.

Corps en marche. — IIIe corps en avant de Koniggrætz, sur la rive droite de l'Elbe.

IVe corps à Lancow, à 6 kilomètres à l'est de Miletin.
VIe — Opocno.
VIIIe — Tijnitz.
Xe — entre Jaromer et Schurz, sur l'Elbe.
1re division de cavalerie de réserve, Dolan et Skalitz.
3e — — Wildenschwert.
2e — — Hohenmauth et Cereknitz.

Réserve d'artillerie à Leitomischl.

La plupart de ces corps étaient donc à une journée de marche des défilés du Riesengebirge.

En apprenant que les colonnes ennemies qui débouchaient par ces montagnes étaient assez fortes et menaçaient son aile droite, Benedek dirigea le VIe corps sur Skalitz et le Xe sur Trautenau pour « couvrir le mouve-« ment de concentration de l'armée. Il leur recommanda « de marcher énergiquement à l'ennemi si l'occasion s'en « présentait, mais sans le poursuivre trop loin ».

Il expliqua cette nouvelle mesure à Vienne en ces termes :

« Cette disposition n'est qu'une suspension momentanée

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

« de l'offensive que je me propose de prendre, dès que la « concentration de l'armée sera achevée et dès que je « serai renseigné avec quelque certitude sur la position « occupée à cette époque par mon adversaire, ce qui, je « l'espère, sera le cas dans quelques jours. »

Le feldzeugmeister ne se doutait donc pas encore de la position des armées prussiennes. Les dépêches pressantes qui lui furent adressées le 27 juin ne réussirent pas à lui faire modifier ses projets, et les premiers combats furent livrés, sans que la réalité lui apparût encore. La défaite du VIe corps à Nachod aurait peut-être changé sa manière de voir, si le succès de Trautenau ne l'avait pas maintenu dans ses illusions.

Cependant, les divisions engagées demandaient du secours. Benedek les fit relever par des fractions de deux nouveaux corps, les IVe et VIIIe.

Enfin, le 28 juin, jour des combats de Soor, de Skalitz et de Münchengrætz, on lui signala de divers côtés l'épuisement des troupes; on réclamait un repos nécessaire. L'impossibilité d'une marche sur l'Iser et d'une offensive ultérieure devenait évidente.

Il fallut alors en revenir à la première idée d'un rassemblement de l'armée entre Miletin et Josephstadt. La situation ne permettait déjà plus d'autre attitude que celle d'une défensive passive.

Les troupes qui se repliaient de la Bohême sur l'Elbe et celles qui revenaient des défilés du Riesengebirge reculaient, en réalité, devant les colonnes de l'adversaire. C'étaient, pour ainsi dire, des marches en retraite qui s'exécutaient vers la position de rassemblement indiquée. Mais, par suite d'une de ces illusions qui se produisent si souvent en campagne, chacun crut simplement se diriger vers les points de concentration.

L'armée du Nord, déjà battue en détail, subissait l'influence de l'initiative des mouvements prise par ses adversaires. Forcée de renoncer à ses projets de défensive

active, elle se rendait sur une position centrale qui offrait à ses ennemis un point de jonction pour leurs forces et allait l'obliger à accepter près de Sadowa une bataille défensive.

Le 3 juillet, la terrible défaite de Königgrætz vint enfin dessiller tous les yeux.

Observations. — Quelles sont maintenant, au point de vue de la défensive, les causes de l'insuccès de ces opérations?

Les nombreuses études auxquelles ces graves événements ont donné lieu, les discussions qu'ils ont soulevées, et surtout les appréciations publiées par le grand état-major autrichien, permettent de répondre à cette question.

1° Choix de la zone de concentration. — La région choisie était à huit marches environ de celle que l'on comptait défendre et à douze marches de la ligne de l'Iser, sur laquelle Benedek espérait commencer ses opérations actives.

Ces distances n'étaient pas justifiées par la nécessité d'avoir huit à douze jours devant soi pour porter l'armée à l'effectif de guerre, mais simplement par le désir d'assurer aux rassemblements de troupes la protection de la place d'Olmütz. Or, elles obligeaient l'armée à une longue marche de flanc près des frontières menacées et lui faisaient perdre ainsi les avantages d'une rapide concentration.

L'état-major autrichien aurait pu raisonner comme celui de Berlin et admettre que ses adversaires seraient forcés de se rassembler sur deux zones frontières dont les débouchés convergeaient vers le haut Elbe. Il aurait alors été conduit à adopter, pour sa concentration, une position centrale en arrière des points de jonction de ces débouchés et à portée de ces deux frontières.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

L'Elbe, aux environs de Pardubitz, lui offrait, à cet égard, une ligne de défense protégée par les places de Koniggrætz et de Josephstadt. Une armée, rassemblée dans cette région, se serait trouvée à trois marches de la Silésie et à cinq de la Lusace. Elle aurait donc été prête à entrer en campagne le 16 juin, comme l'événement l'avait prouvé, et en mesure de se porter à temps et en masses sur les points menacés, sans fatigue pour les troupes.

2° Renseignements sur l'ennemi. — Une des causes les plus sérieuses de l'insuccès de la défensive avait été la mauvaise interprétation des renseignements.

En lisant la série des dépêches reçues par le feldzeugmeister, à partir du 20 juin, on ne peut s'expliquer ses résolutions que par la médiocre estime dans laquelle il devait tenir son adversaire.

Les informations les plus précises lui arrivaient par la voie de Vienne; et quoiqu'elles fussent très complètes, il devait être disposé à les contrôler par celles qu'il recevait de sa cavalerie et des troupes chargées de la surveillance des frontières. Or celles-ci avaient ordre de ne pas pénétrer sur le territoire prussien. Elles ne pouvaient, en conséquence, prendre le contact ni transmettre des renseignements de quelque valeur, qu'à partir du moment où l'adversaire les attaquerait.

Mais, même alors, le chef de l'armée autrichienne ne se rendit pas compte du mouvement des masses ennemies.

Les 26 et 27 juin, en particulier, il était certain d'avoir sur son flanc droit, à une journée de marche, des colonnes assez fortes pour battre ses corps d'armée isolément. Cette distance était déjà trop faible pour permettre à son armée de continuer sa marche. Il aurait donc dû se porter sur ce nouvel ennemi avec toutes ses forces.

A ce sujet, le grand état-major autrichien a fait également ressortir la nécessité qu'il y avait à fortifier et à faire

occuper par des détachements, les défilés du Riesengebirge.

Il n'est pas douteux que, le 26 juin, l'armée de Benedek était en mesure de combattre la IIe armée, dans des conditions d'autant plus avantageuses qu'elle occupait alors, sans l'avoir cherché, une ligne d'opérations intérieure, par rapport aux deux armées opposées.

3° Répartition des forces. — L'armée autrichienne avait plusieurs fois violé les principes relatifs à la concentration des forces. D'abord, au début, en laissant un groupe en Bohême, et en plaçant les autres de telle sorte qu'il leur fallait quatre jours pour se concentrer; ensuite dans sa marche vers l'ouest.

Au moment, en effet, où les forces prussiennes débouchaient sur la frontière de Silésie, et où Benedek crut devoir diriger contre leurs têtes de colonnes, d'abord les VIe et Xe corps, puis le VIIIe, ses masses formaient quatre groupes : un de 60,000 à 70,000 hommes sur l'Iser, un de trois corps vers la sortie des défilés, un de deux corps sur l'Elbe, et un quatrième formé du IIe corps et de la 2e division de cavalerie légère. Ces différents groupes étaient hors d'état de se concentrer en un jour pour combattre, principe essentiel qui devait être une règle absolue dès que les opérations étaient commencées.

4° Manque d'activité de la défensive. — On a déjà vu que, pour être active, la défensive ne doit pas seulement faire mouvoir les diverses fractions de l'armée; mais qu'il lui faut surtout une rapidité de conception et d'exécution qui puisse contrebalancer les avantages de l'offensive.

C'étaient ces qualités dont l'archiduc Albert donnait au même instant, sur l'Adige, un si remaquable exemple.

L'armée du Nord, au contraire, avait montré, depuis sa formation, qu'elle était loin de les posséder au même degré.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Quoique les corps fussent tous au complet le 9 juin, ils n'avaient pu se mettre en mouvement que le 16, perdant ainsi, dans un moment décisif, sept jours pleins.

Avant de commencer leur marche vers l'ouest, ces grandes unités avaient eu besoin de quatre autres journées pour prendre leurs positions de marche.

Enfin, le mouvement sur l'Elbe devait être exécuté en dix ou onze jours, alors que sept jours étaient suffisants, comme cela fut prouvé, à la suite de la bataille de Konig-grætz.

Si ces pertes de temps avaient pu être évitées, il n'aurait pas été impossible à cette armée de prendre l'initiative des mouvements vers le 16 juin.

En résumé, un projet d'opérations défectueux, l'adoption de la défensive quand il était possible de faire autrement, un choix de zone de concentration trop éloigné du théâtre des premières luttes, une dispersion des forces dangereuse, et surtout un défaut de pénétration dans l'appréciation des renseignements, telles étaient les causes générales qui avaient fait échouer la défensive.

XI. — Conclusions.

L'histoire des événements de guerre contemporains, envisagée au point de vue de la défensive, ne saurait démontrer qu'il existe des principes absolus pour ce mode d'opérations. Comme dans l'offensive, la préparation de la guerre appartient seule tout entière au commandement. Au delà des combinaisons qu'elle embrasse, l'imprévu reprend ses droits; la force des choses domine et les chefs d'armée sont réduits à s'inspirer des circonstances pour prendre les mesures les plus utiles au salut du pays.

Il ressort cependant des faits qui viennent d'être analysés, quelques idées générales dont l'application semble de rigueur en toute occasion. Ces idées se résument ainsi :

Dans la défensive, plus encore que dans l'offensive, il est nécessaire de connaître exactement la durée de la mobilisation et de la concentration.

La protection des frontières doit être assurée au moment de la déclaration de guerre. La zone de concentration doit être choisie à l'abri des tentatives de l'ennemi; par conséquent, à une distance de la frontière qui permette d'achever les rassemblements.

La défensive doit concentrer sur cette zone la plus grande masse de forces possible, en évitant leur dispersion.

Quand les forces d'un pays comprennent plusieurs armées, il est avantageux de les concentrer en échelons, de telle sorte qu'une masse s'engageant sur le front, une autre puisse se rabattre dans une journée, en crochet offensif sur le flanc de l'ennemi, le plus près possible de ses communications.

Les lignes de défense doivent être organisées à l'avance en vue de la résistance la plus énergique et de la reprise de l'offensive.

Tous les passages difficiles doivent être fortifiés; la garde et la défense de ces passages doivent être préparées et confiées, autant que possible, à des troupes territoriales.

Des positions défensives doivent être choisies et organisées sur les lignes d'invasion.

La défensive doit toujours être active. Elle doit donc attaquer, et renouveler ses attaques, même après des échecs.

L'opiniâtreté dans la lutte est plus nécessaire à la défensive qu'à l'offensive. Elle n'a plus pour but la défaite de l'ennemi, mais son extermination.

Une armée sur la défensive doit conserver l'indépendance de ses mouvements, éviter de s'enfermer dans des camps retranchés, utiliser les places fortes comme points d'appui, et marcher résolument à l'ennemi dès qu'elle est prête.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

C'est par la concentration de ses forces, par leur échelonnement, et par l'accumulation de ses réserves à portée des points décisifs, que la défensive peut aspirer au succès.

Elle ne doit avoir qu'une ligne d'opérations, mais se ménager, si c'est possible, plusieurs lignes de retraite.

En dehors de ces généralités, est-il possible de préciser davantage les principes à observer dans la défensive?

Évidemment, non.

Au delà, on tombe dans l'inconnu; on entre dans le domaine de l'imagination et de la fantaisie.

Cependant, depuis les événements de 1870, on a souvent cherché en France à aller plus loin; et l'on s'est demandé quel serait le meilleur système de défense à adopter dans une nouvelle guerre franco-allemande.

Rien ne prouve d'abord que, dans cette éventualité, nous soyons encore une fois réduits à la défensive. Il faudrait pour cela que notre mobilisation et notre concentration fussent en retard sur celles de l'adversaire. Or ces opérations étant préparées pendant la paix avec une liberté d'action et une initiative que rien ne limite, il n'est pas possible d'admettre que leur exécution soit insuffisante. Ces données établies, le problème ne peut être résolu sans se livrer à des suppositions, sans raisonner sur des hypothèses. Il est donc plus pratique de s'en tenir aux principes généraux, qui sont le fruit de l'expérience, et qui ont été énoncés plus haut.

Toutefois, les travaux publiés sur ce sujet donnent lieu à diverses observations.

L'un d'eux a proposé d'effectuer comme il suit, dans une guerre défensive, la concentration de nos forces :

1° Une armée sur la Meuse, entre Dun et Poix, devant la trouée de Stenay;

2° Une deuxième armée sur les côtes de la Lorraine, de Dun à Hattonchâtel, sur la rive droite de la Meuse;

3° Une troisième armée sur la Moselle ou le Madon, entre Pont-Saint-Vincent et Épinal;

4° De fortes réserves sur l'Aisne, à Rethel, à Vouziers et sur la Meuse, entre Dun et Verdun (1).

Nos forces seraient ainsi réparties sur un front de 180 kilomètres, et divisées en quatre groupes. De la droite à la gauche, il y aurait neuf journées de marche. Dans le cas où la rapidité de concentration de l'ennemi nous réduirait à une défensive passive, et où son principal effort se porterait sur un point de cette ligne, une partie de nos corps seraient immobilisés ou hors d'état de concourir à la lutte.

Dans le cas de la défensive active, pour marcher à l'ennemi, nos armées seraient forcées de prendre deux lignes d'opérations et exposées, par conséquent, à se voir séparées et battues isolément.

Cette opération serait donc contraire aux lois de l'expérience. L'idée de former deux masses, une devant chaque trouée avec une armée intermédiaire, est naturelle. Mais si elle n'est pas combinée avec la possibilité de voir ces différents corps se soutenir dans un délai de vingt-quatre heures, de trente-six heures au plus, la défaite sera encore à redouter.

Du reste, il faut se persuader que toute discussion publique sur des questions de défense nationale est un danger. Elle ne sert qu'à éclairer les armées voisines et à éveiller leur attention; elle suscite des idées et donne lieu à des projets qui n'ont qu'un but : l'asservissement de la patrie.

Dans ces conditions, le silence est un devoir.

(1) Étude du major X... sur la frontière du Nord-Est.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

PRÉFACE v

INTRODUCTION 1

1° Division de l'ouvrage 1
2° But de l'ouvrage 14

PREMIÈRE PARTIE. — STRATÉGIE.

CHAPITRE Ier. — Organisation des armées.

§ 1. — DE LA GUERRE 21

§ 2. — ÉLÉMENTS QUI CONSTITUENT LA PUISSANCE DES ARMÉES 28

§ 3. — CHANGEMENTS SURVENUS A NOTRE ÉPOQUE DANS L'ORGANISATION DES ARMÉES 30

I. — Principes généraux des institutions militaires actuelles 33
II. — Résumé du développement militaire de la Prusse 34
III. — Changements imposés par la bataille de Kœniggrætz 37

§ 4. — ORGANISATION MILITAIRE DE L'ALLEMAGNE 40

§ 5. — ORGANISATION DES PRINCIPALES ARMÉES EUROPÉENNES 46

§ 6. — DU COMMANDEMENT 55

I. — Unité du commandement 55
II. — Qualités du commandement 68
III. — Des aides du commandement 78

§ 7. — FORMATION DES ARMÉES 91

I. — Effectifs des armées 91
II. — Fractionnement des armées 98

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Pages.

§ 8. — Composition du corps d'armée..... 116

I. — Corps d'armée des principales puissances..... 120
II. — Composition du corps d'armée..... 122
III. — Composition des divisions d'infanterie..... 126
IV. — Artillerie de corps..... 128

§ 9. — Des divisions de cavalerie..... 132

I. — Des corps de cavalerie de réserve..... 132
II. — Des divisions de cavalerie indépendantes..... 135

§ 10. — Organisation des quartiers généraux..... 139

CHAPITRE II. — Préparation de la guerre.

§ 1. — Topographie des théâtres d'opérations..... 160

I. — Des communications..... 164
Rôle des chemins de fer à la guerre..... 165
Routes ordinaires..... 171
Communications fluviales. Campagnes de 1805, 1813... 177
II. — Obstacles naturels..... 181
1° Cours d'eau..... 181
Passage du Rhin en 1796..... 184
— du Tessin en 1859..... 184
— de la Moselle en 1870..... 185
— du Danube en 1877..... 186
2° Chaînes de montagnes..... 192
Régions montueuses..... 194
— boisées..... 194
Positions militaires..... 196
III. — Obstacles artificiels..... 198
Localités..... 199
Places fortes..... 199
Organisation défensive des frontières..... 200
IV. — Limites des théâtres d'opérations..... 206
V. — Ressources statistiques..... 208

§ 2. — Importance stratégique des théâtres d'opérations..... 209

I. — Points stratégiques..... 209
Objectifs. Campagnes de 1866, 1870, 1877..... 209
Campagne de 1849, en Hongrie..... 213

Pages.

II. — Lignes stratégiques..... 216
1° Bases d'opérations..... 217
Centres d'approvisionnement des armées allemandes en 1870..... 218
Bases d'opérations des armées allemandes, en 1870..... 220
Définition des bases..... 222
Direction des bases d'opérations. Bases de Napoléon en 1805, 1806..... 223
Campagne de 1800..... 225
Frontière française en 1815..... 229
Bases des Allemands contre les Russes..... 230
Étendue des bases d'opérations..... 231
2° Des fronts d'opérations..... 234
3° Des lignes d'opérations..... 236
(*a*) Direction des lignes d'opérations..... 237
Campagne de 1800 en Italie..... 239
— de l'Est en 1871..... 243
(*b*) Unité des lignes d'opérations..... 251
Campagne de 1793 en Allemagne..... 251
— de 1796 — 252
— de 1797 en Italie..... 260
(*c*) Des lignes intérieures..... 275
Campagne de 1796 en Italie..... 277
(*d*) Lignes d'opérations des armées belligérantes en 1866..... 289
(*e*) Lignes d'opérations de 1870..... 293
(*f*) Conclusions..... 296
4° Lignes de communications..... 300
Importance des lignes de communications..... 301
Changement des lignes de communications..... 303
Campagnes de 1805 et 1806..... 303
Campagne de Sherman en Géorgie en 1864-65... 307
Lignes de communication des armées allemandes en 1870..... 314
Organisation actuelle des lignes de communications..... 322
5° Lignes de défense..... 326

III. — Objectifs et lignes d'opérations des armées allemandes en 1870..... 330

§ 3. — Des projets d'opérations..... 335

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Pages.

§ 4. — Projet d'opérations de l'armée allemande en 1870. 346

§ 5. — Projet d'opérations de l'armée française en 1870. 352

Situation de la frontière de l'Est..... 353
Lignes d'invasion des Allemands..... 355
Défense de la Basse-Alsace. Position de Wœrth... 357
Défense de la Lorraine. Position de Cadenbronn.. 358
Retraites successives sur Lunéville et Langres.... 359

§ 6. — Projet d'opérations de l'armée autrichienne en 1866..... 363

§ 7. — Projet d'opérations de l'archiduc Albert en 1866 369

CHAPITRE III. — Des opérations.

§ 1. — Offensive. 375

§ 2. — Mobilisation..... 380

I. — Mobilisation des armées allemandes en 1870..... 385
1° Système de mobilisation..... 385
2° Mobilisation de 1870..... 390
II. — Mobilisation de l'armée française en 1870..... 408
1° Mode de rappel des réserves..... 408
2° Passage sur le pied de guerre 415
3° Formation des corps d'armée..... 421

§ 3. — Concentration..... 437

I. — Concentrations d'armées..... 437
1° Choix de la zone de concentration..... 437
Concentration de l'armée française en 1809..... 438
2° Protections des concentrations..... 443
Concentration de l'armée russe en 1807..... 444
— — française en 1815 445
— de la Ire armée de la Loire et de l'armée du Nord en 1870..... 448
3° Portée des concentrations actuelles..... 448
II. — Transports..... 452
1° Plan de concentration et de transports..... 452
2° Durée des concentrations..... 452
III. — Du déploiement stratégique..... 456
Protection des frontières..... 457

Pages.

IV. — Concentrations des armées modernes..... 460
1° Concentration des armées prussiennes en 1866..... 460
2° — — allemandes en 1870..... 472

§ 4. — Attaque des frontières..... 478

I. — Caractère de cette opération..... 478
II. — Exploration des zones frontières..... 479
III. — Attaque de la frontière de Bohême en 1866..... 482
IV. — Attaque de la frontière d'Alsace en 1870..... 483
1° Dispositions prises par l'armée allemande..... 483
2° — — française..... 486
3° Combat de Wissembourg, le 4 août 1870..... 490
V. — Attaque de la frontière de la Sarre en 1870..... 500
1° Marche de la IIe armée allemande en 1870, de sa zone de concentration vers la frontière..... 500
2° Mouvements de l'armée française sur la Sarre..... 511
3° Bataille de Spicheren, le 6 août 1870..... 520
Positions des Ire et IIe armées allemandes, le 5 août 1870..... 520
Positions de l'armée française le 5 août..... 522
Préliminaires de l'attaque..... 524
— de la défense..... 527
Attaque et défense de la position. — Ire période. 528
2e période. — Attaque décisive..... 531
Résultats de la bataille..... 535
Observations 536

§ 5. — Marches stratégiques..... 540

I. — Définition des marches 540
II. — Objectifs et directions de marche..... 542
1° Campagnes de 1805 et 1806 542
2° Campagne de 1807..... 544
3° Campagne de 1849 en Lombardie..... 550
4° Marche des armées prussiennes de l'Elbe sur le Danube, en 1866..... 552
III. — Erreurs de direction dans les marches 566
1° Campagne de 1798 dans les États romains..... 566
2° — de 1866 en Italie..... 571
3° Marche de l'armée de Châlons sur Sedan, en 1870.. 576
IV. — Ordres de marche 582
1° Campagne de 1806..... 582
2° — de 1870 590
3° Ordres de marche allemands en 1870 595

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Pages.

V. — Dispositifs de marche 600
1° Campagne de Moreau sur le Danube en 1800 601
2° Marches de la IIIe armée allemande de 1870..... 605
3° Marche des armées allemandes sur Paris en 1870... 611

§ 6. — DÉFENSIVE..... 615

I. — Conditions de la défensive..... 615
II. — Concentration 618
III. — Mouvements après la concentration..... 621
IV. — Opérations défensives après les premières rencontres..... 625
V. — Défense de l'Argonne en 1792. — 1re invasion..... 629
VI. — Défense de la France en 1793 et 1794..... 640
VII. — Défense de la France en 1814. — 2e invasion 647
VIII. — 3e invasion..... 657
IX. — Défense de la France en 1870-1871. — 4e invasion..... 659
X. — Défense de la Bohême en 1866..... 666
Mobilisation de l'armée du Nord.— Concentration..... 667
Protection de la frontière. — Premières opérations défensives..... 668
Marche d'Olmütz sur l'Elbe. — Opérations sur l'Iser .. 672
Opérations sur l'Elbe..... 674
Observations 677
XI. — Conclusions..... 680

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DE LA 1re PARTIE.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

LA

GUERRE MODERNE

ATLAS

UANL
UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

TOUS DROITS RÉSERVÉS

Paris. — Imprimerie L. Baudoin et Cᵉ, 2, rue Christine.

LA
GUERRE MODERNE

PAR

le Général **DERRÉCAGAIX**

PREMIÈRE PARTIE : STRATÉGIE

DEUXIÈME ÉDITION

ATLAS

PARIS
LIBRAIRIE MILITAIRE DE L. BAUDOIN ET Cᵉ
IMPRIMEURS-ÉDITEURS
30, Rue et Passage Dauphine, 30

1890

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

MARCHE

DE SCHWARZENBERG en 8bre 1813

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

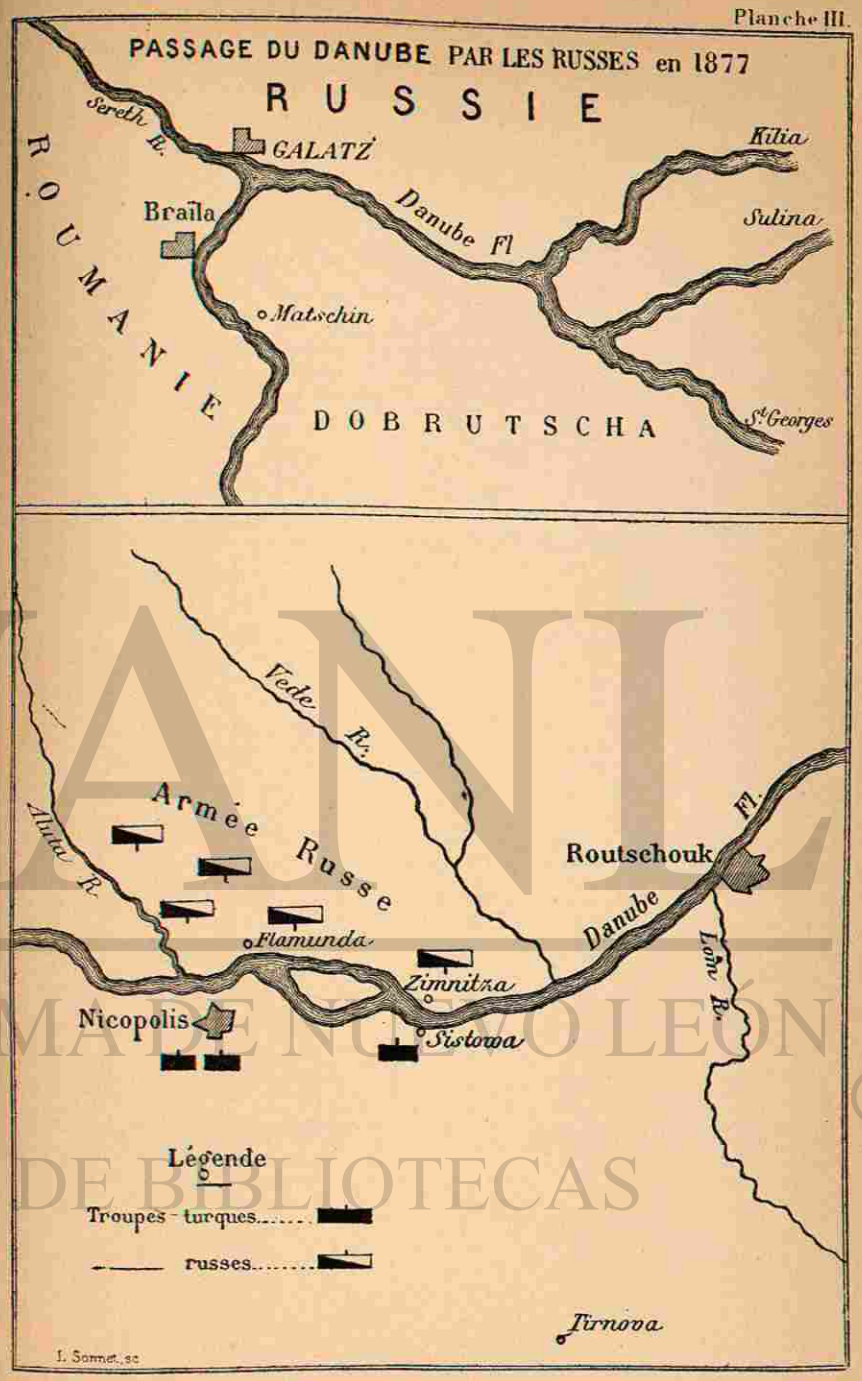
PASSAGE DU TESSIN

PAR L'ARMÉE FRANÇAISE

en 1859

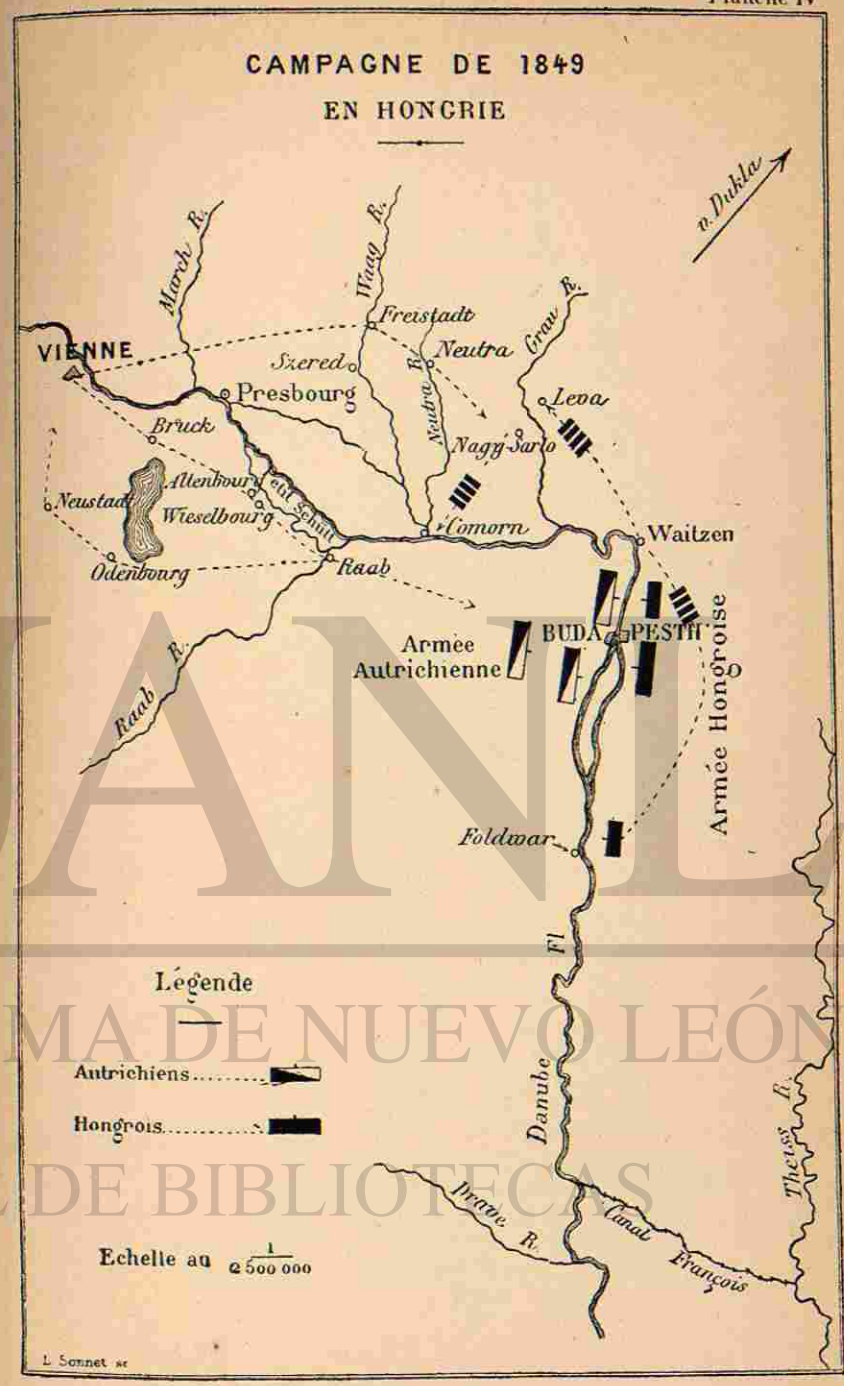
L. Sonnet, sc

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

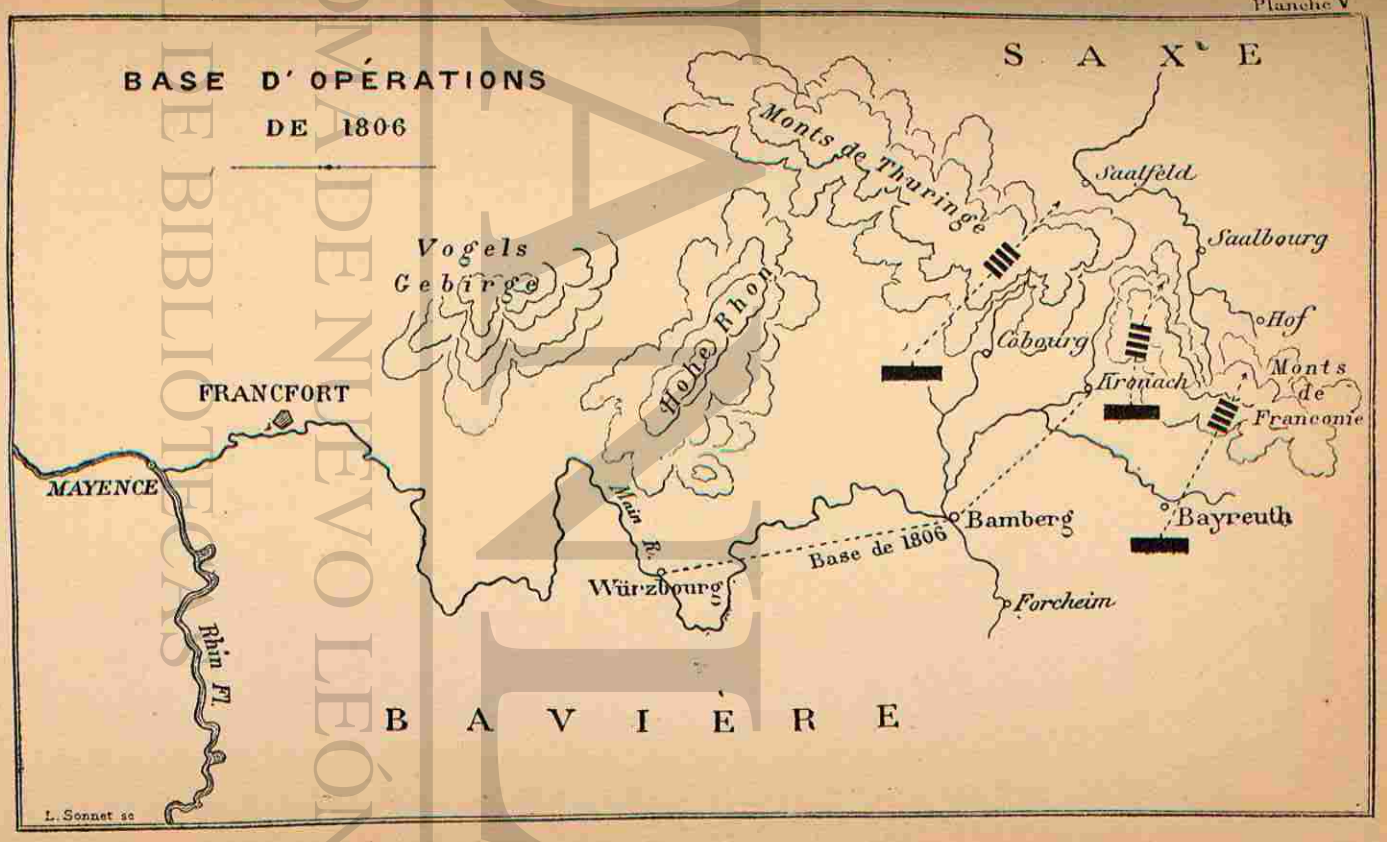


UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

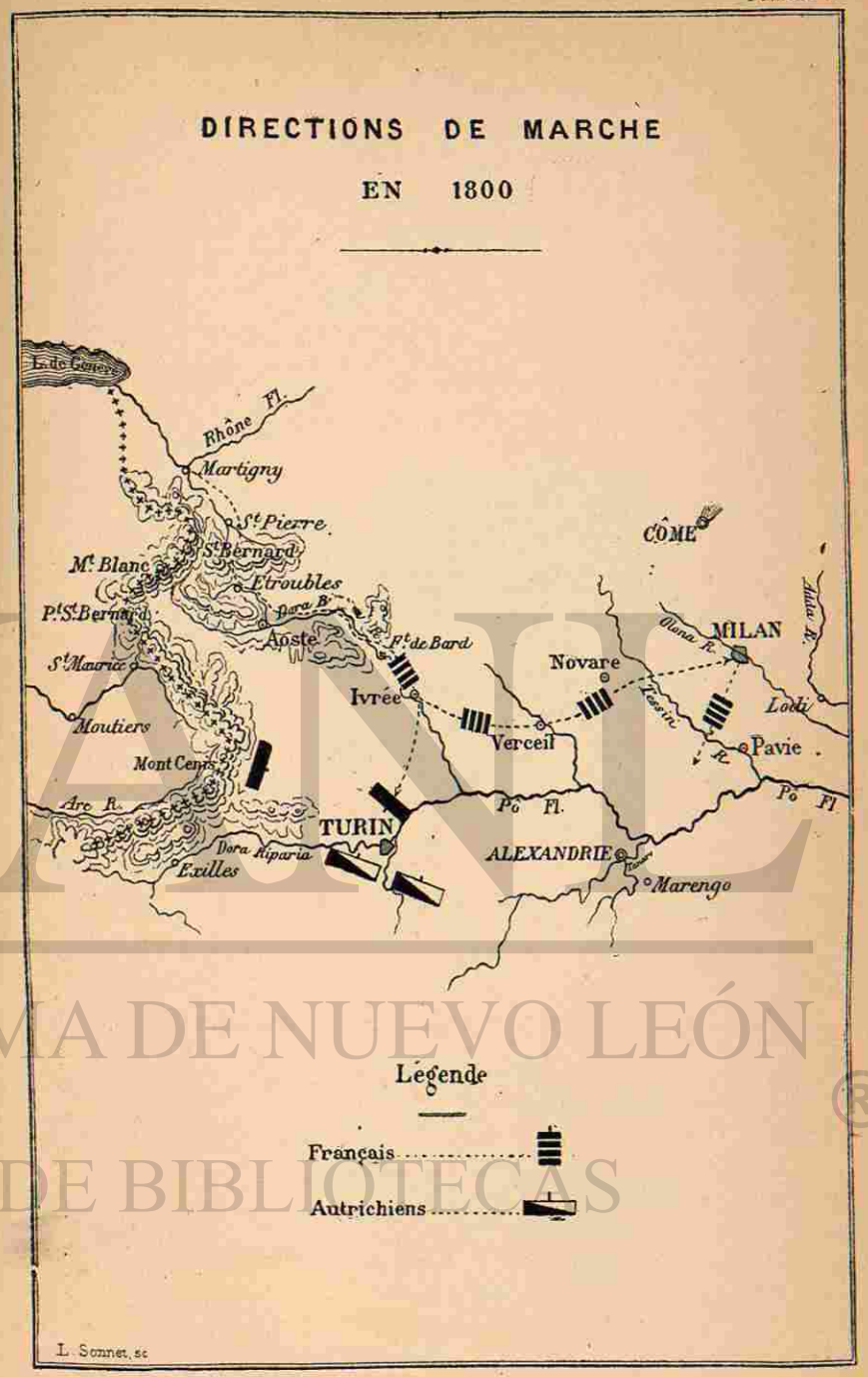
UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



DIRECTIONS DE MARCHE
EN 1800

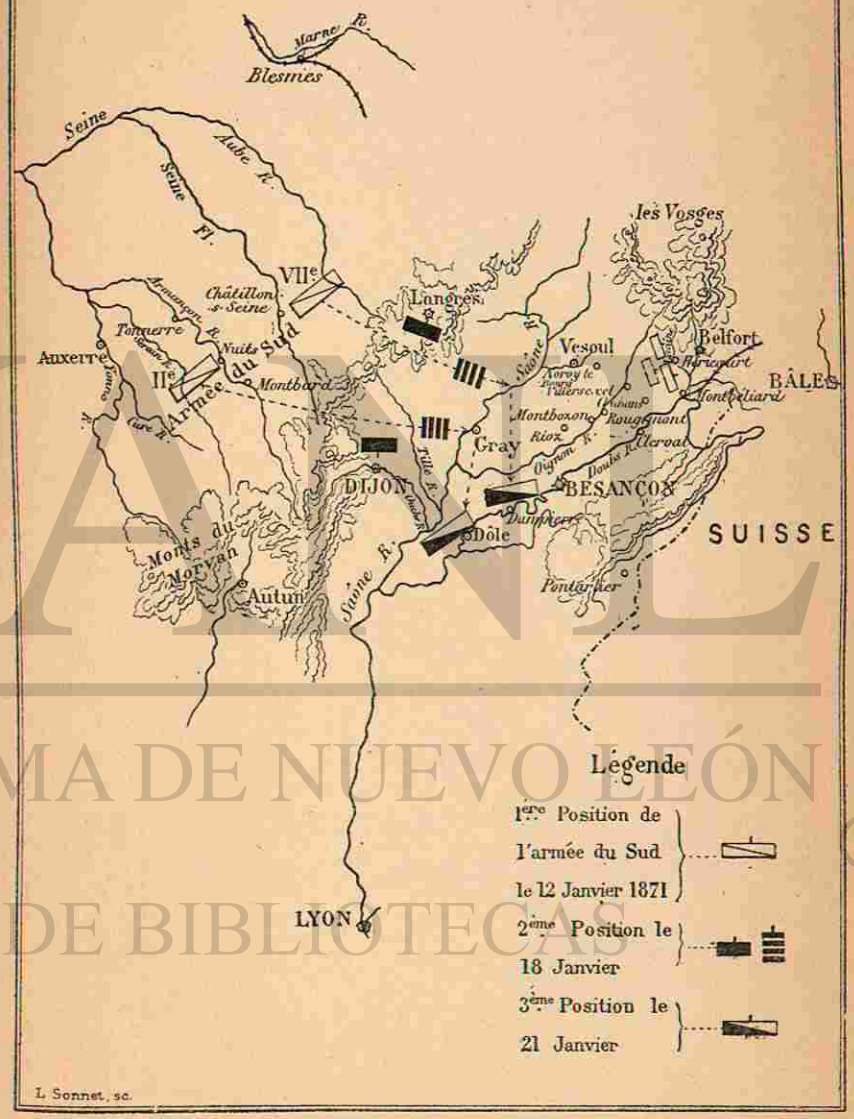


UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

MARCHE DE L'ARMÉE DU SUD

EN 1871

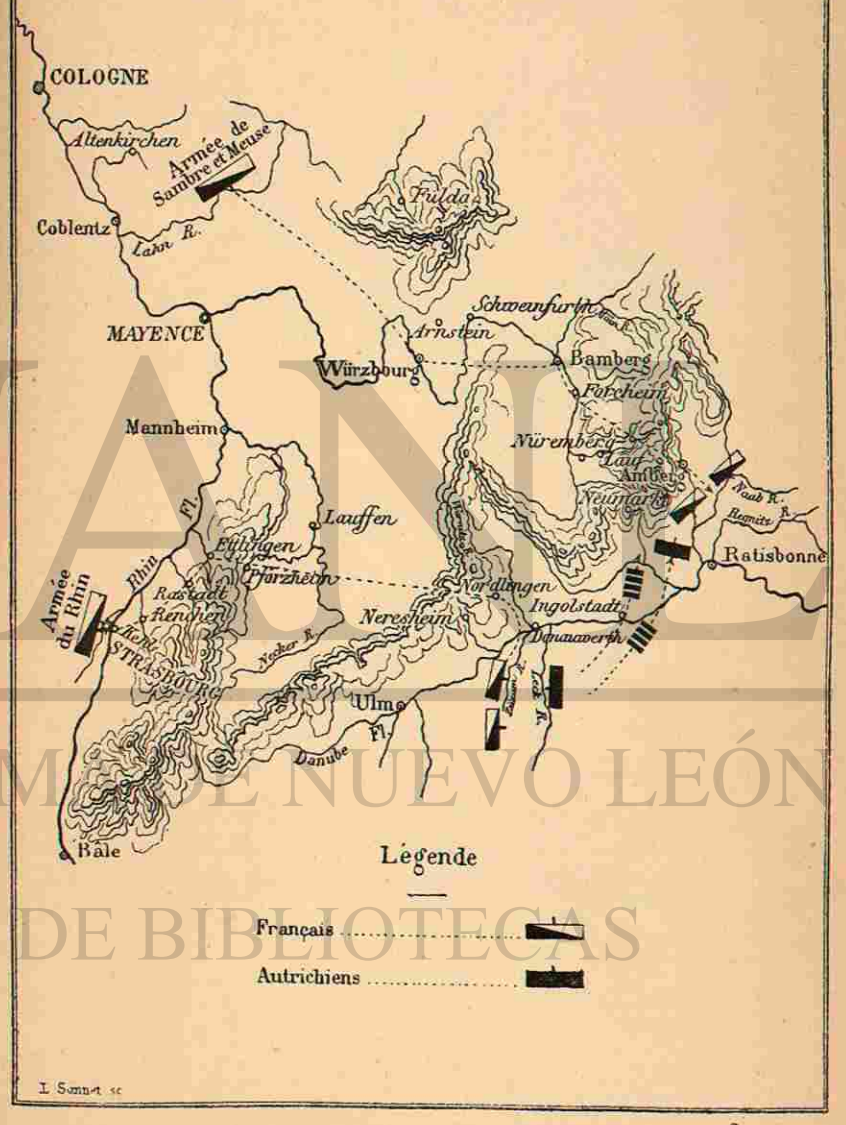


L. Sonnet, sc.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

LIGNES D'OPÉRATIONS

DE 1796

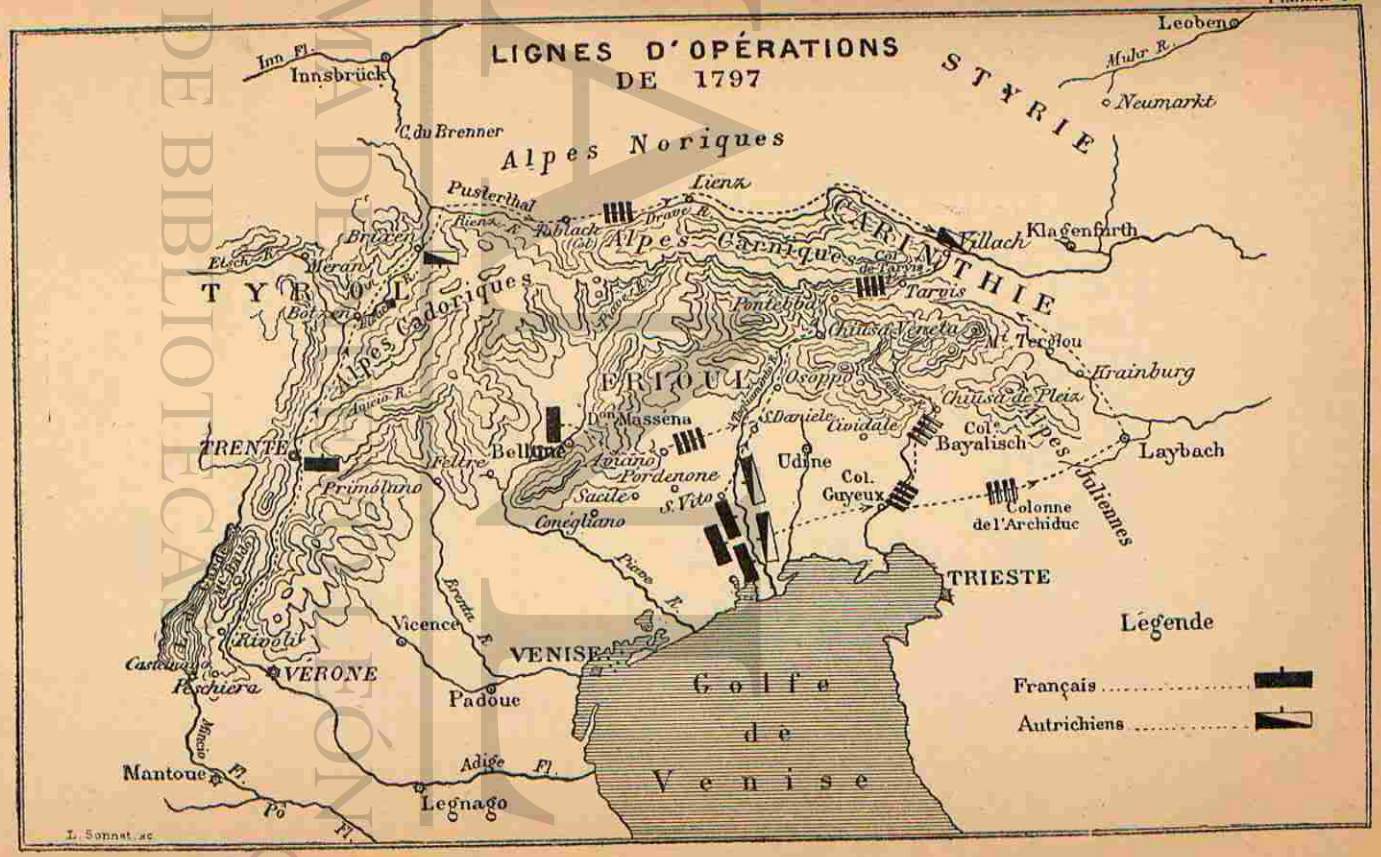


UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

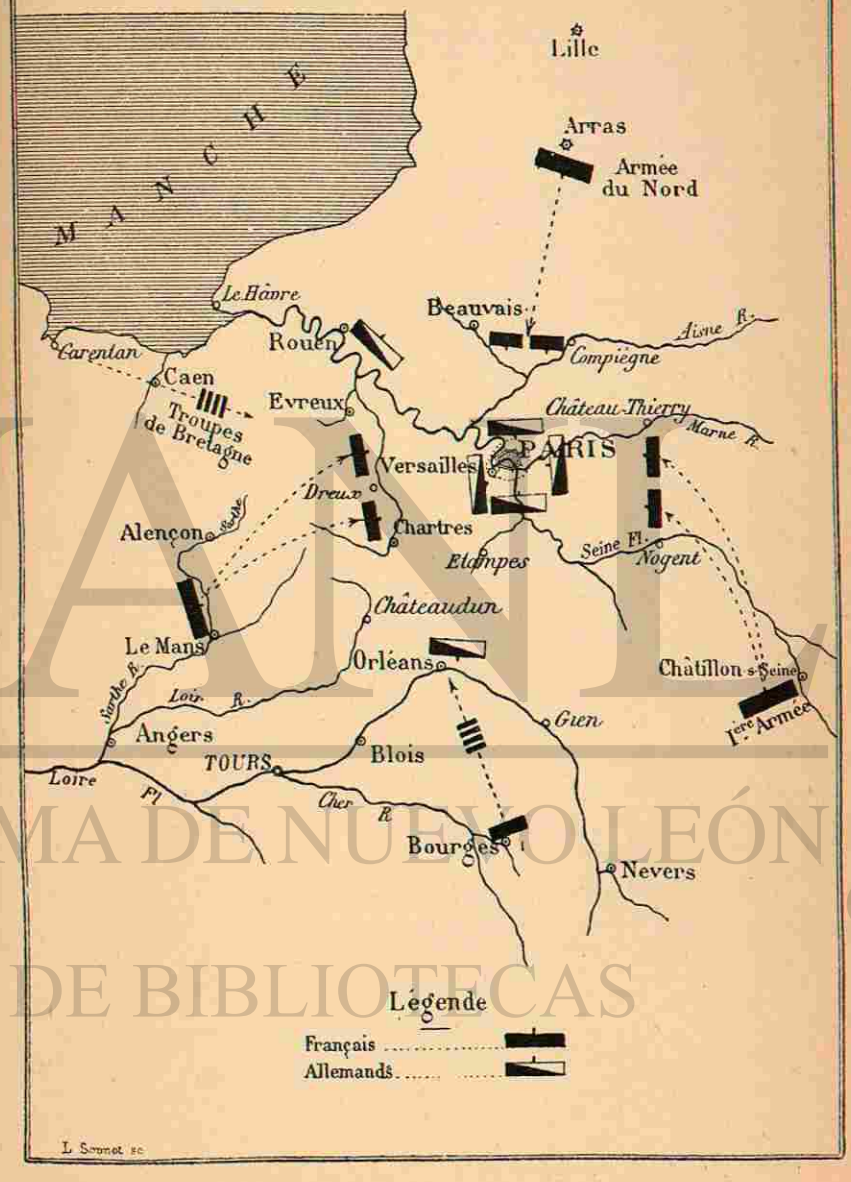
UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Planche X

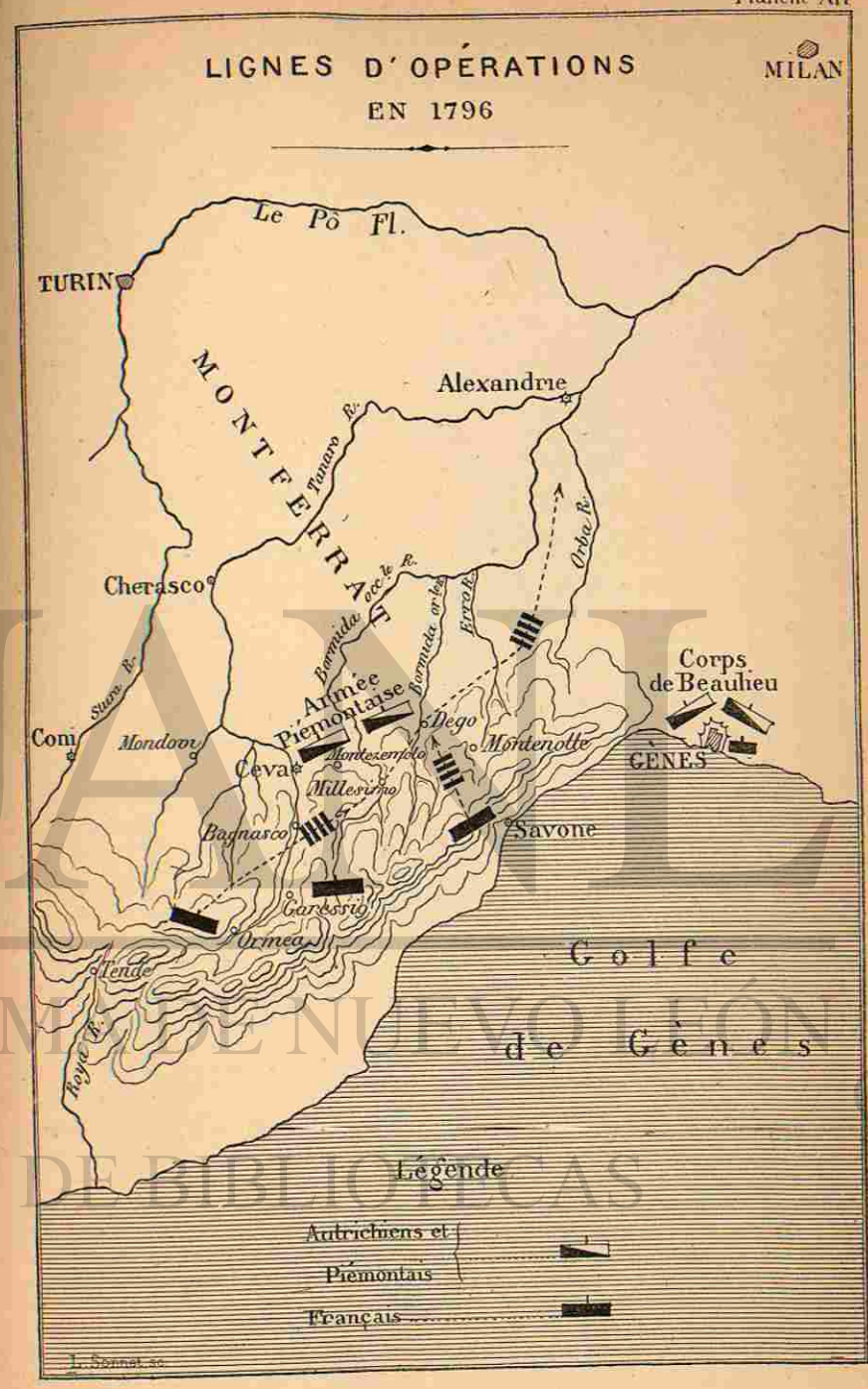
LIGNES D'OPÉRATIONS DE 1797

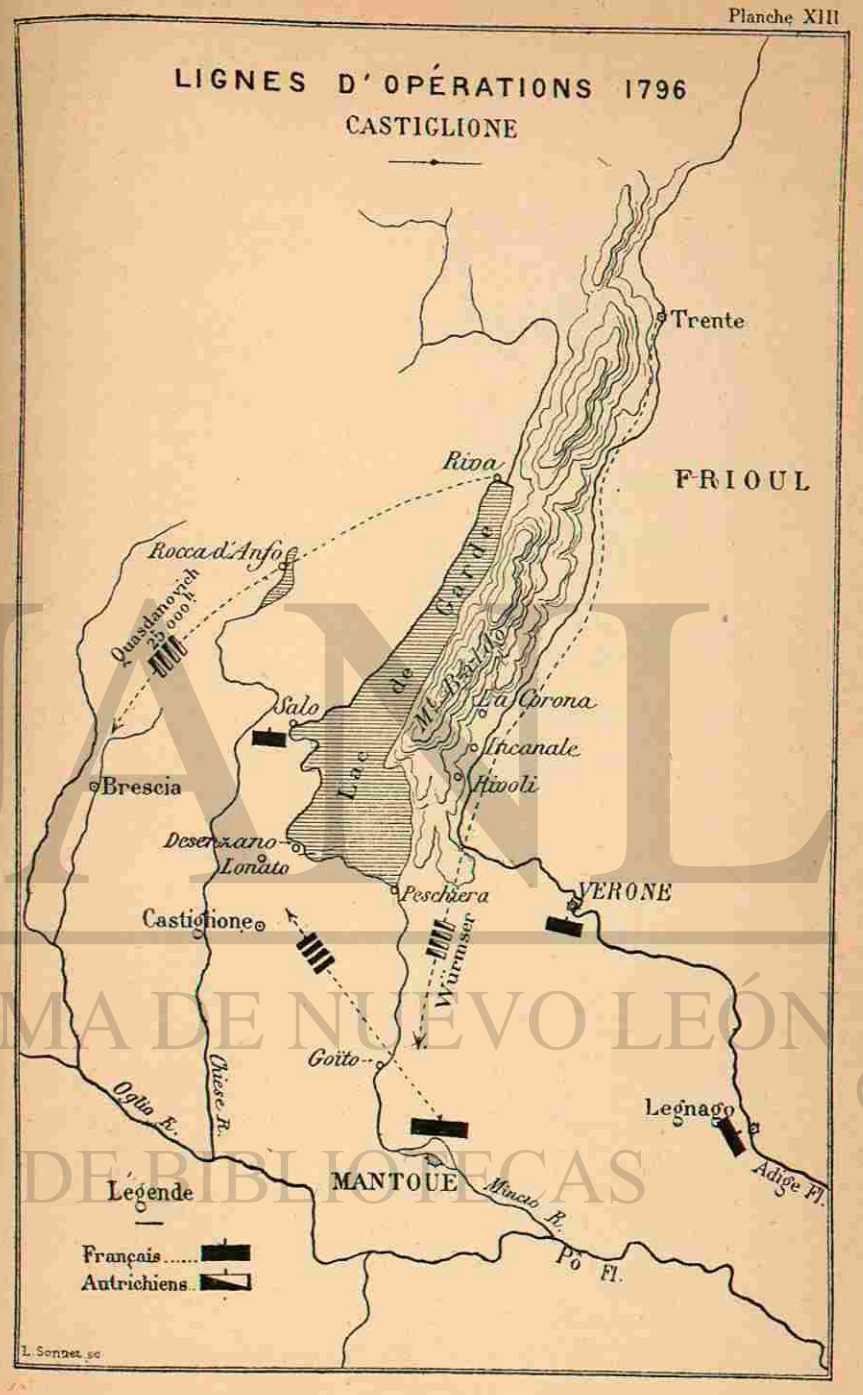


LIGNES D'OPÉRATIONS DE CHANZY
EN 1871

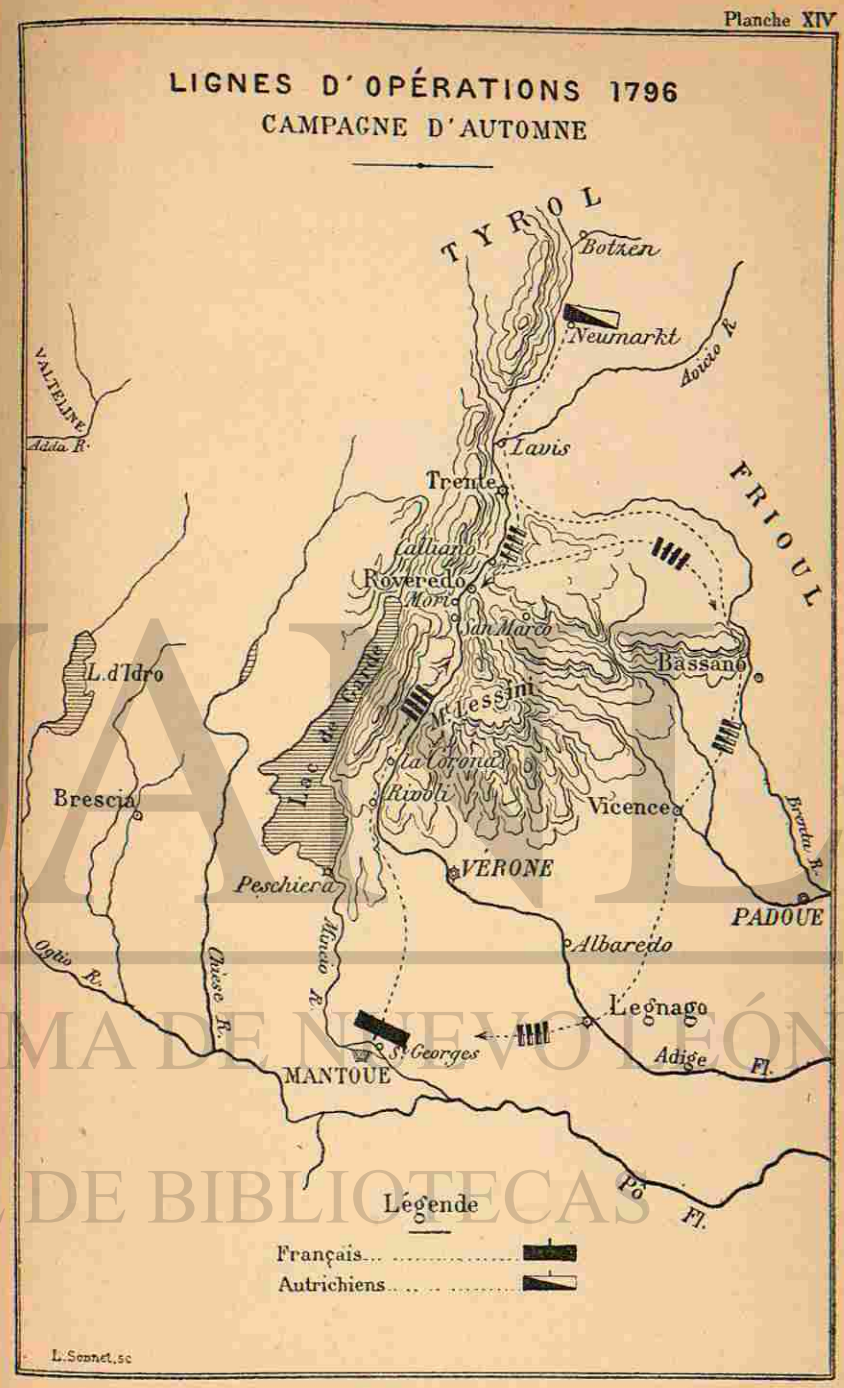


UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

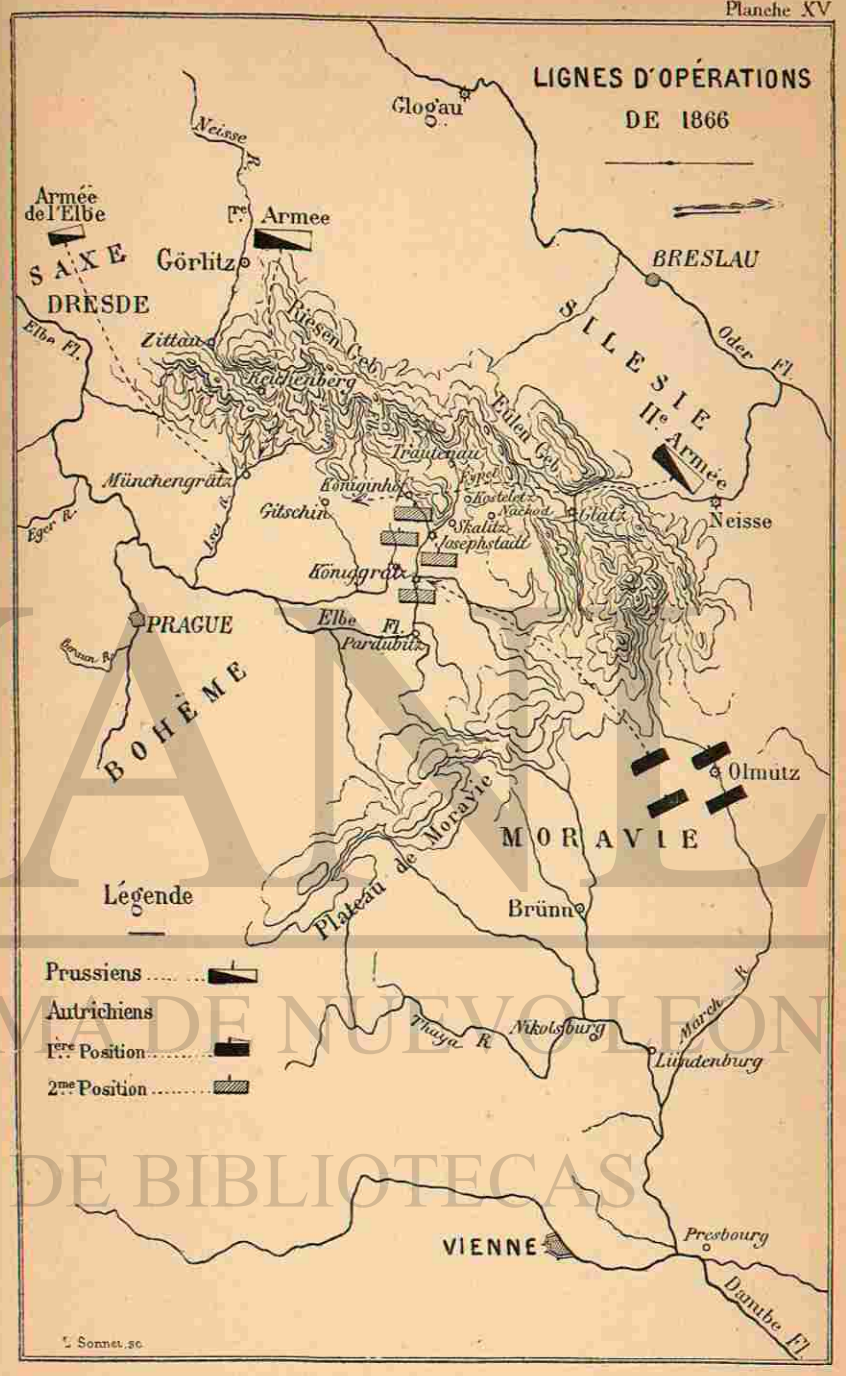

LIGNES D'OPÉRATIONS
EN 1796
MILAN
Le Pô Fl.
TURIN
MONTFERRAT
Alexandrie
Tanaro R.
Cherasco
Stura R.
Bormida occ.le R.
Bormida or.les
Erro R.
Orba R.
Corps de Beaulieu
Armée Piémontaise
Dego
Com
Mondovi
Montezemolo
Montenotte
Ceva
GENES
Millesimo
Bagnasco
Savone
Garessio
Ormea
Golfe de Gènes
Tende
Roya R.
Légende
Autrichiens et Piémontais
Français
J. Sonnet sc.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

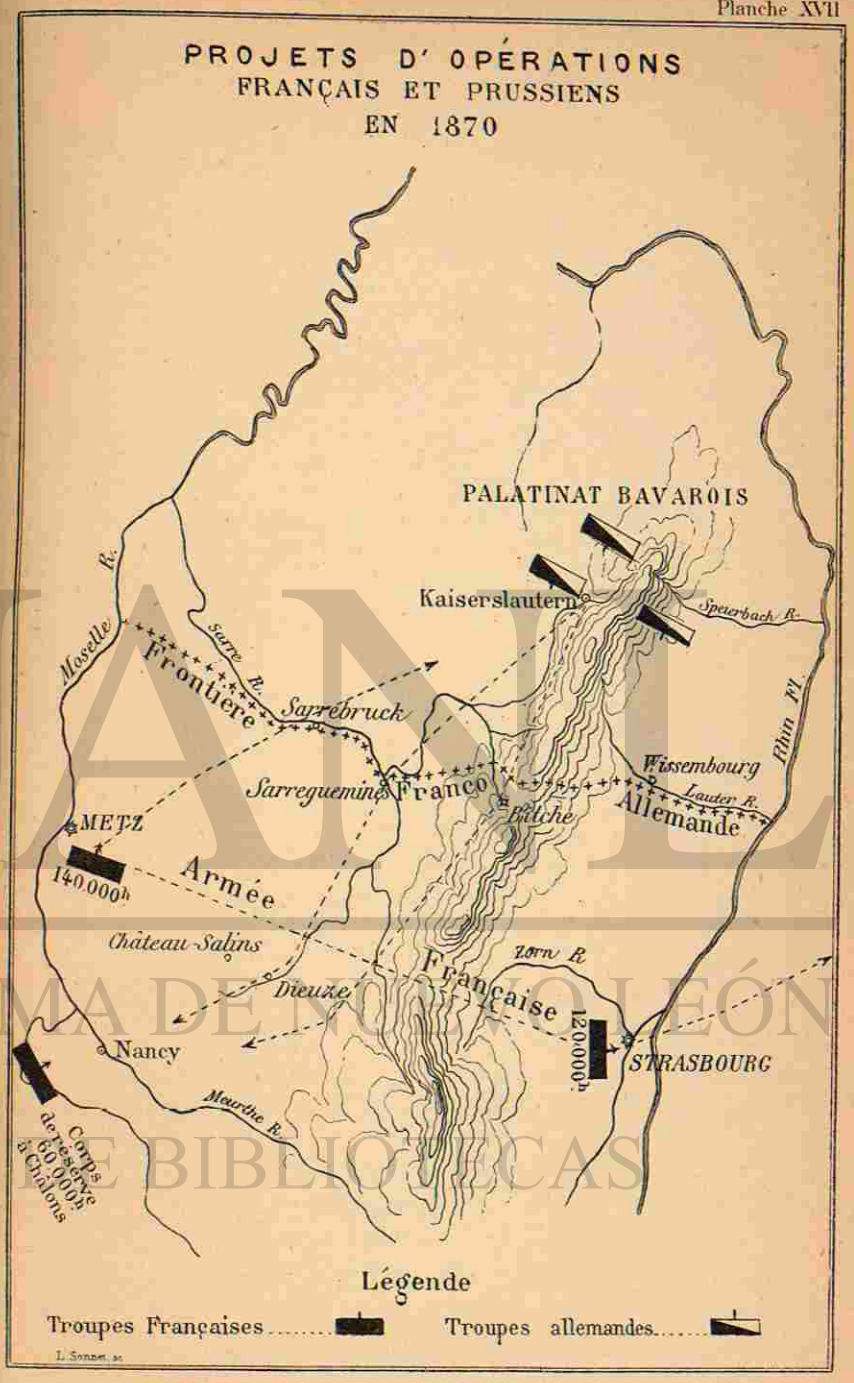


UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

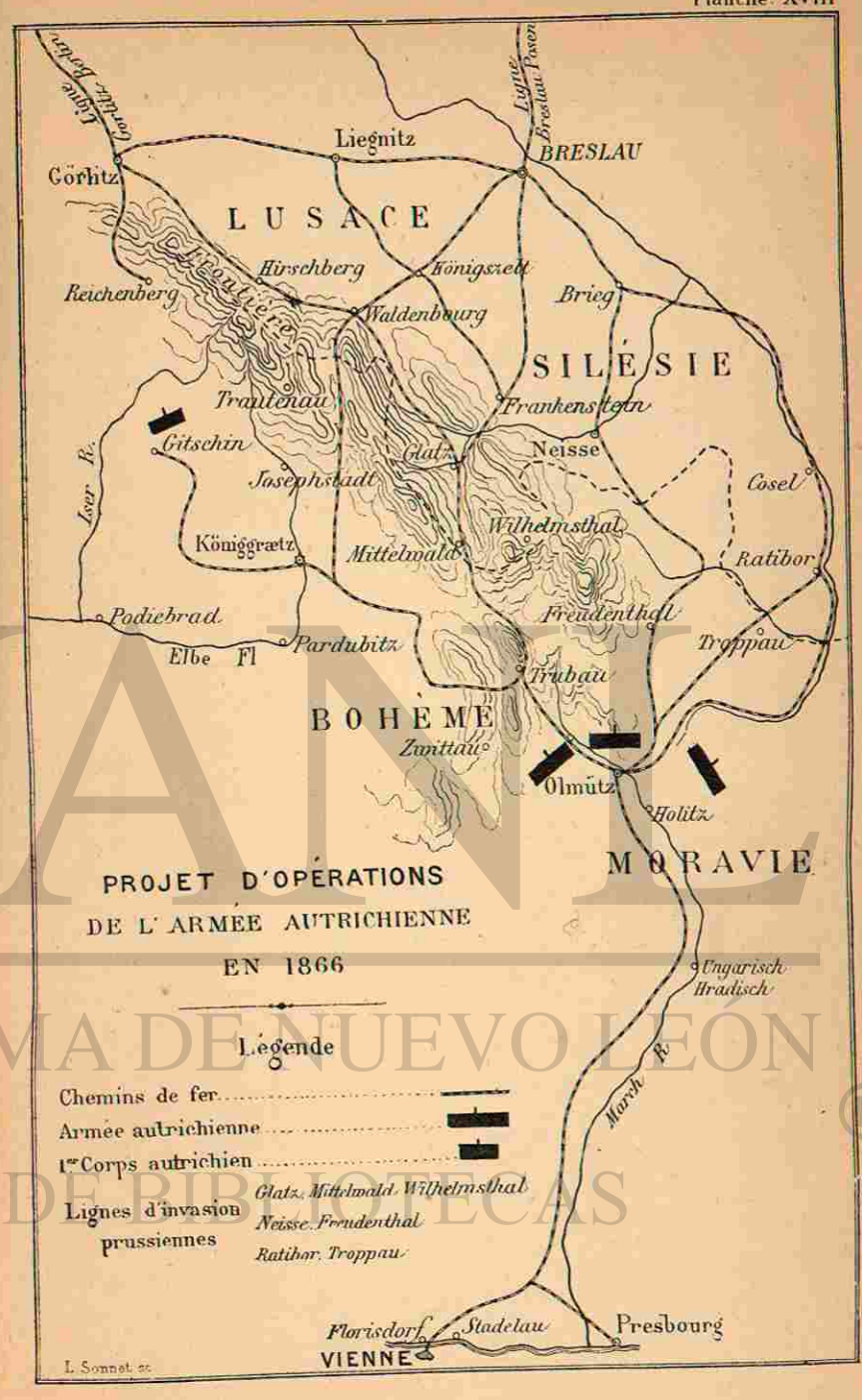


UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEON
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



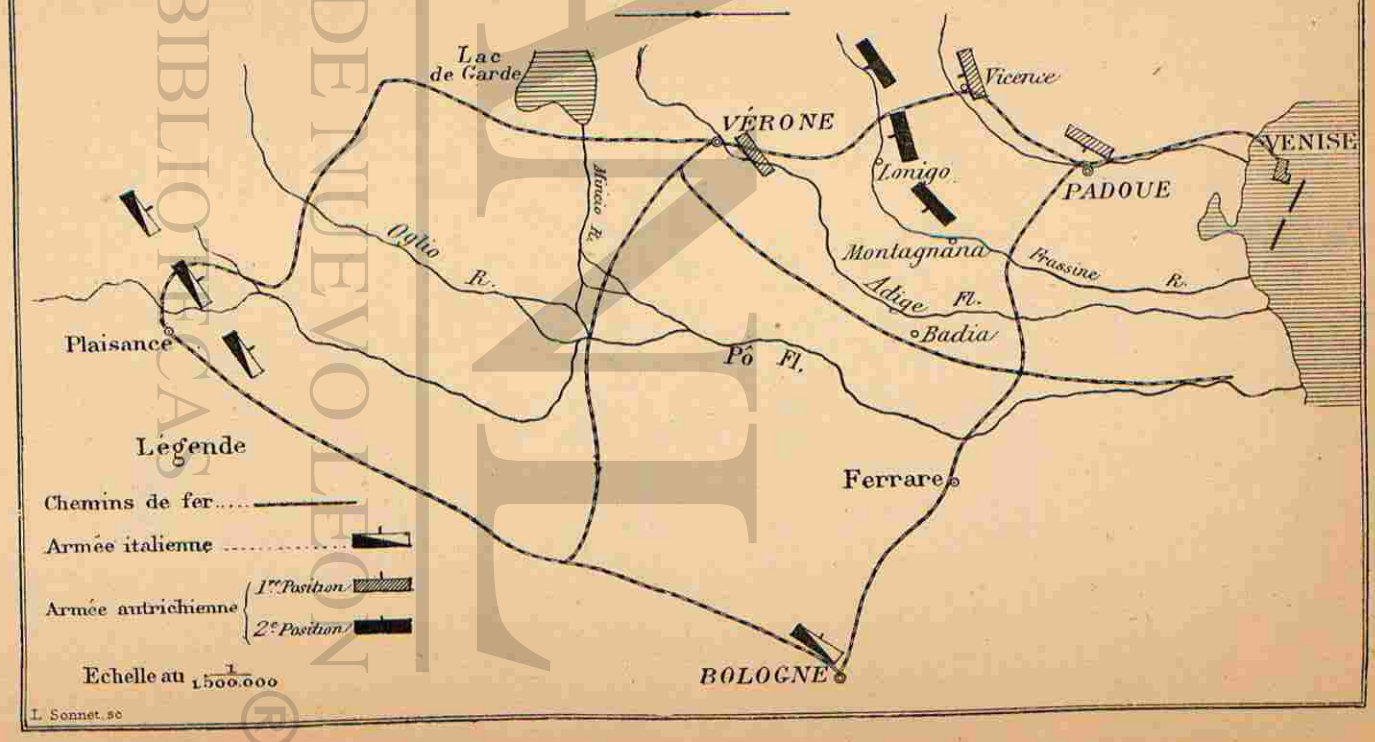
UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

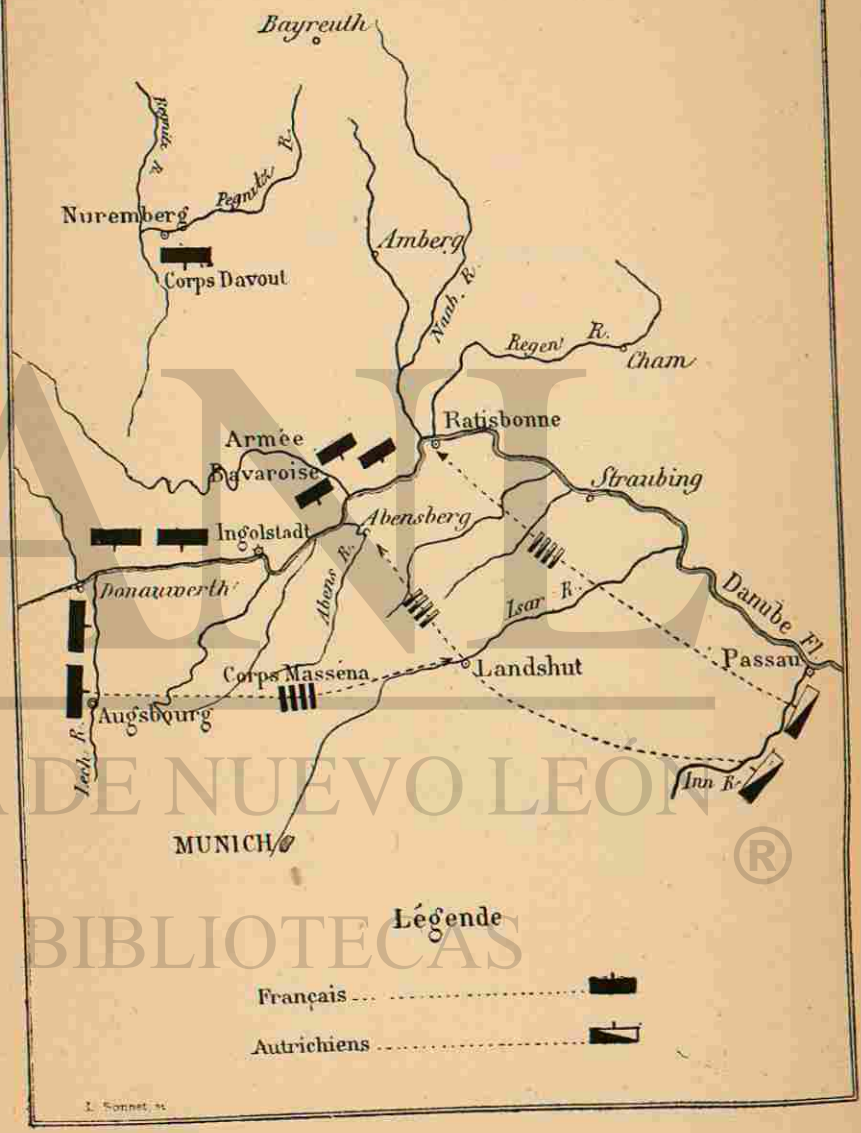
UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

PROJETS D'OPÉRATIONS
DE L'ARCHIDUC ALBERT EN 1866



CONCENTRATION

DE LA GRANDE ARMÉE_1809



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CONCENTRATION
DE L'ARMÉE FRANÇAISE EN 1815

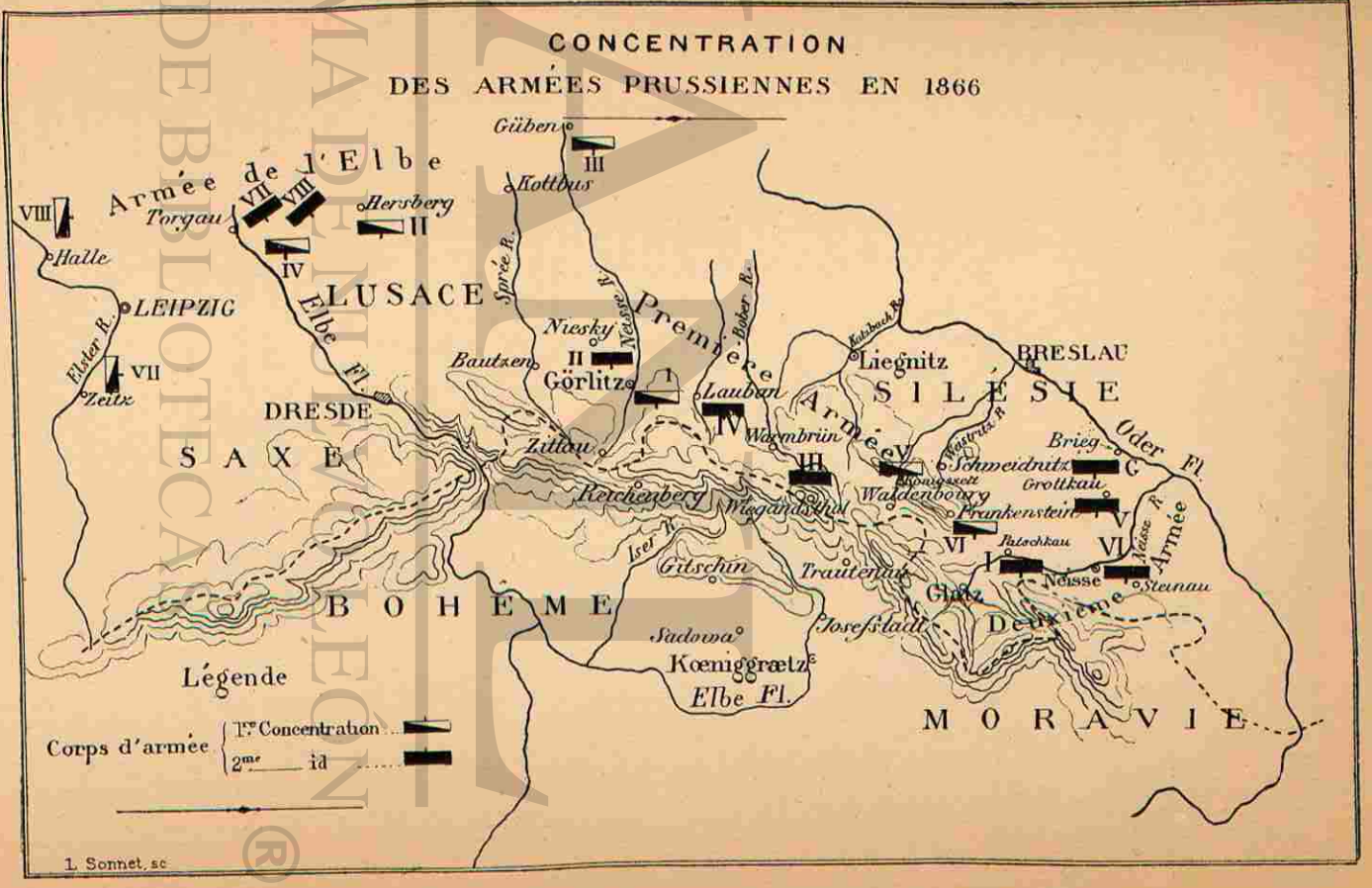
L. Sonnet. sc

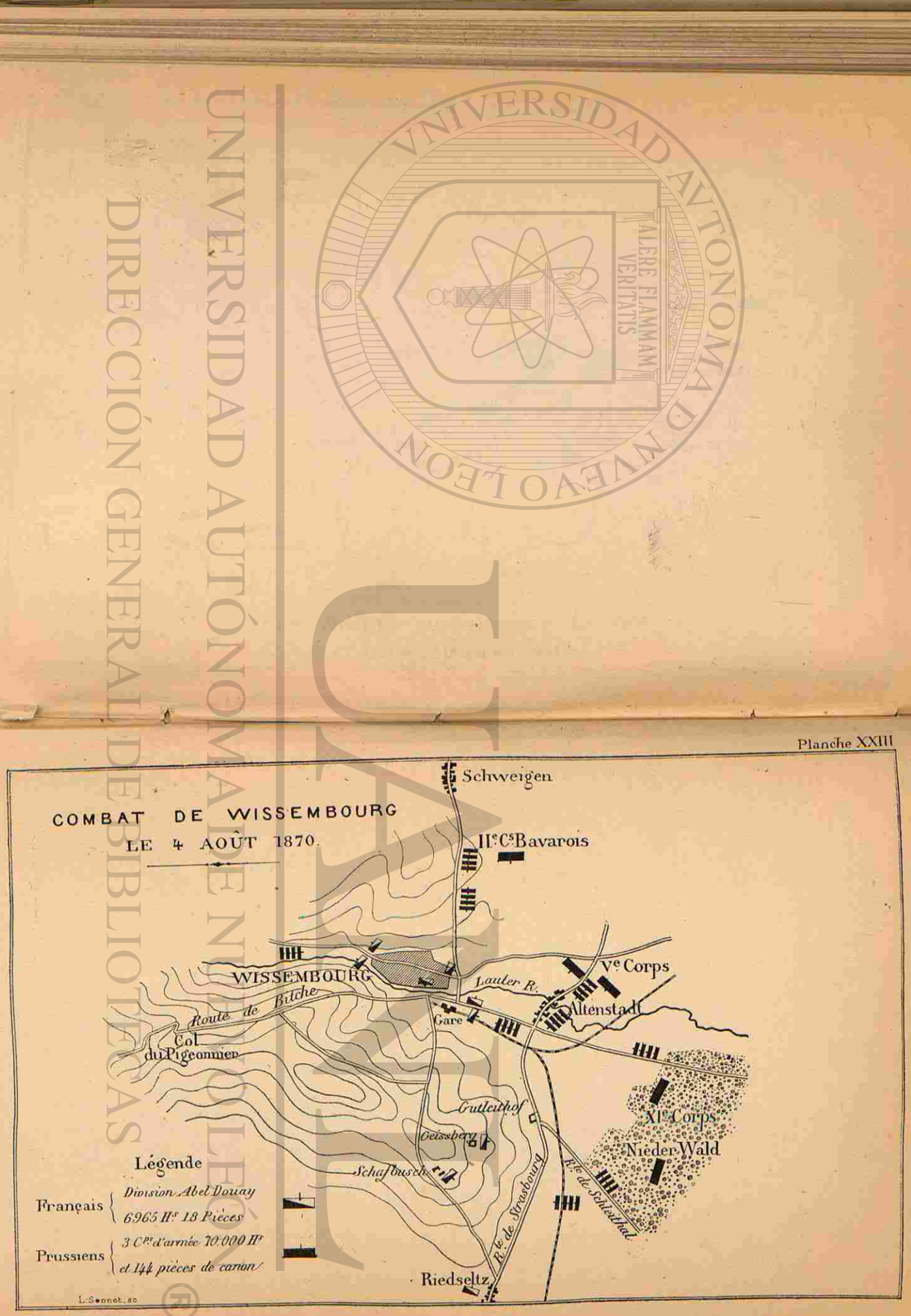
UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Planche XXII

CONCENTRATION
DES ARMÉES PRUSSIENNES EN 1866





UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

MARCHE
DE LA IIme ARMÉE PRUSSIENNE SUR LA FRONTIÈRE
EN 1870

Légende

Positions allemandes — du 31 Juillet / du 3 Août / du 5 Août

Positions françaises

Ancienne frontière

Trèves
Cons
Hermerskeil
Moselle R.
Sarre R.
Burkenfeld
Nahe R.
Baumholder
Wadern
Merzig
Sierck
Ancienne frontière
Thionville
Lebach
Tholey
St Wendel
Ottweiler
Einsweiler
Sarrelouis
Neunkirchen
Guchenbach
Sulzbach
Boulay
Volklingen
Sarrebruck
Forbach
Bliescastel
St Ingbert
Moselle R.
4e Corps
METZ
Armée française
St Avold
2e Corps
Sarrequemines
Garde
Courcelles sur-Nied
Marienthal
3e Corps
Puttelange
Rohrbach
Bitche
5e Corps
Glan R.
Alsenz
Armée prussienne
Kreuznach
Bingen
Nieder Ingelheim
MAYENCE
Nieder Olm
Wörrstadt
Oppenheim
Rhin Fl.
Fürfeld
Alzey
Grünstadt
Rheinbolanden
Göllheim
Frankenthal
Lauter R.
Waldmohr
Bruchmühlbach
Kaiserslautern
Dürkheim
Mannheim
Hombourg
Blies R.
Einod
Deux Ponts
Pirmasens
Landau
Germersheim
Neu Hornbach
Wissembourg
Lauterbourg

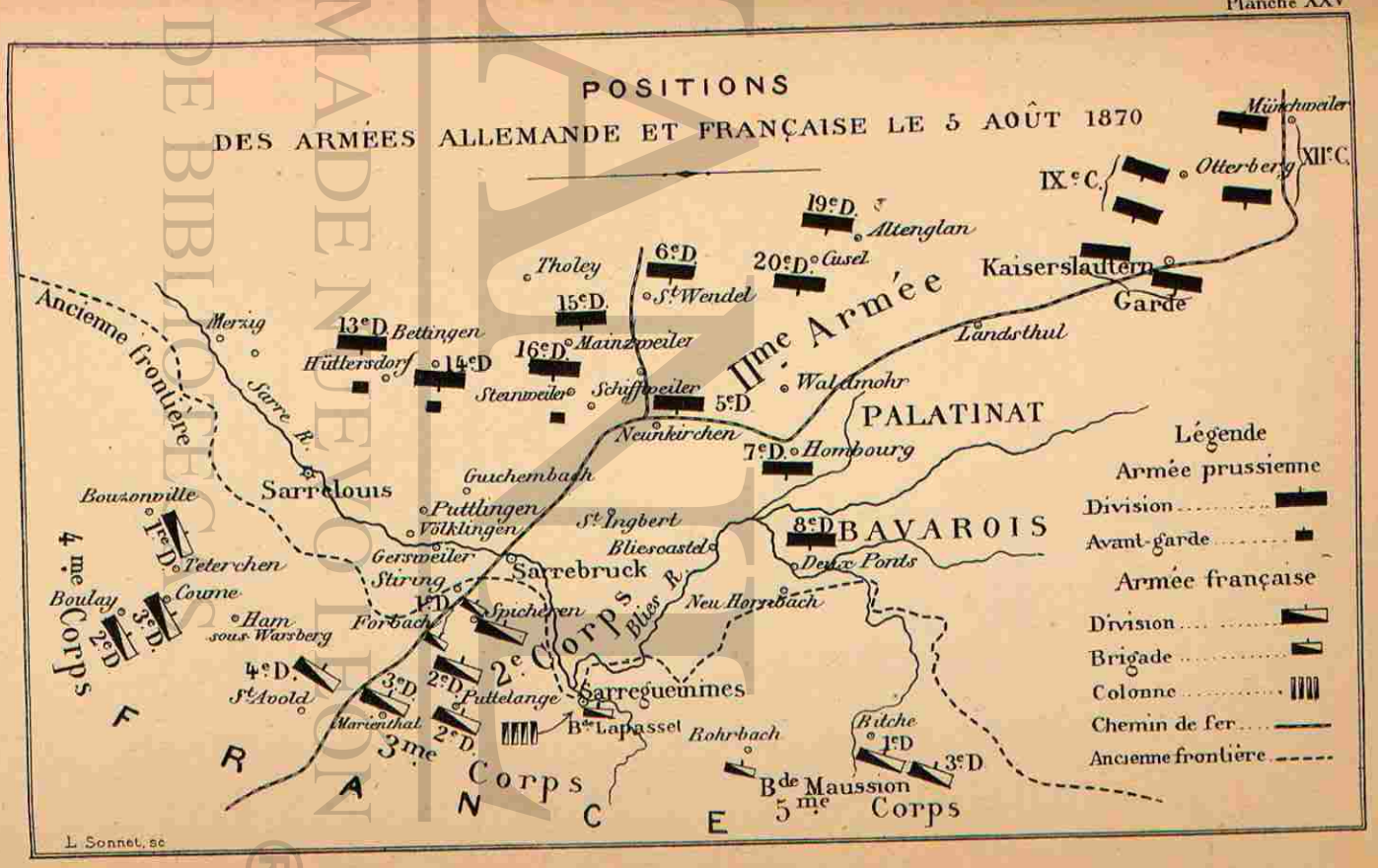
L. Sonnet sc

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

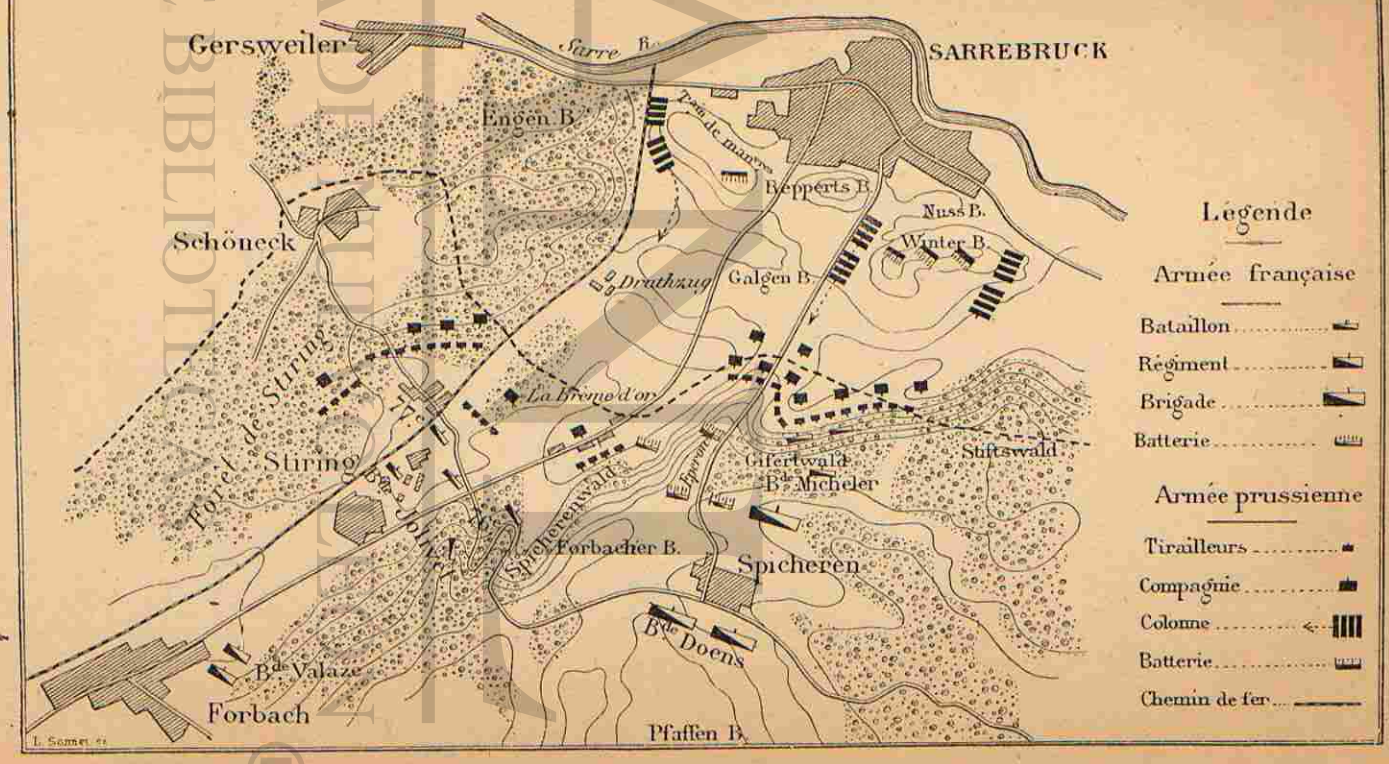
UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Planche XXV

POSITIONS
DES ARMÉES ALLEMANDE ET FRANÇAISE LE 5 AOÛT 1870



BATAILLE DE SPICHEREN (6 AOÛT 1870)

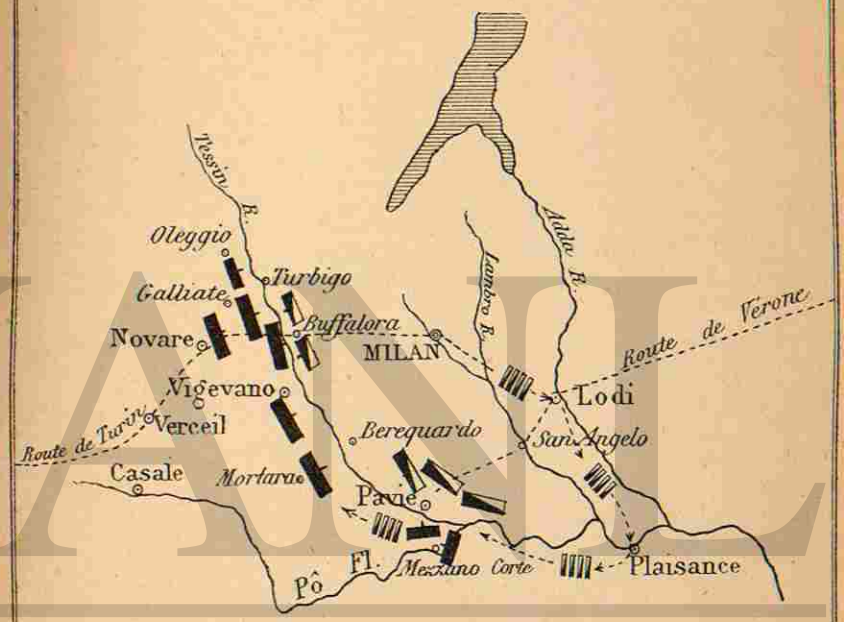


UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

MARCHES
DE L'ARMÉE FRANCAISE
EN JUIN 1807

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

MARCHES
DE L ARMÉE DE RADETSKI
EN 1849



Légende

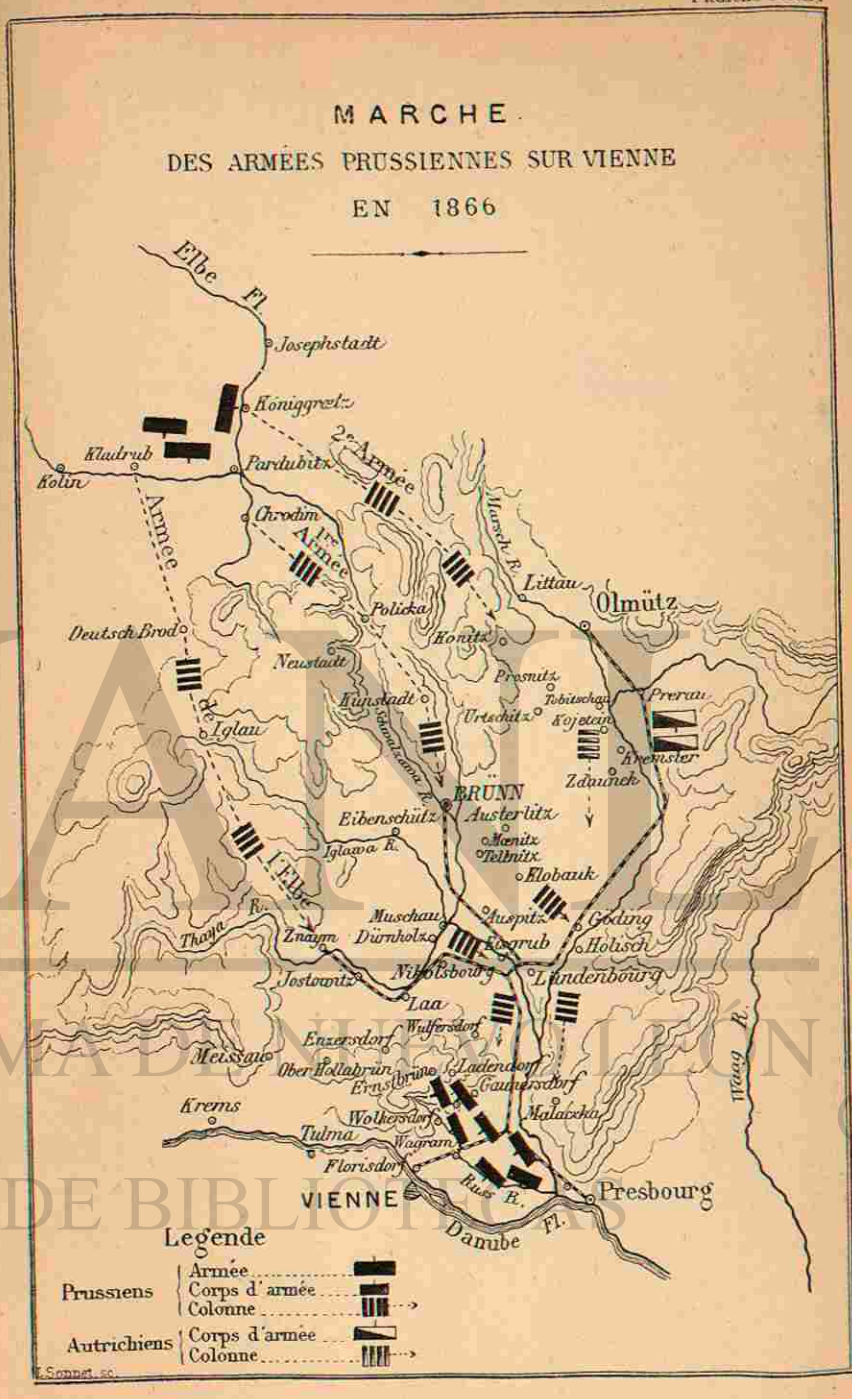
Armée italienne
- Brigade
- Division

Armée autrichienne
- Division
- Brigade
- Colonne

L. Sonnet, sc.

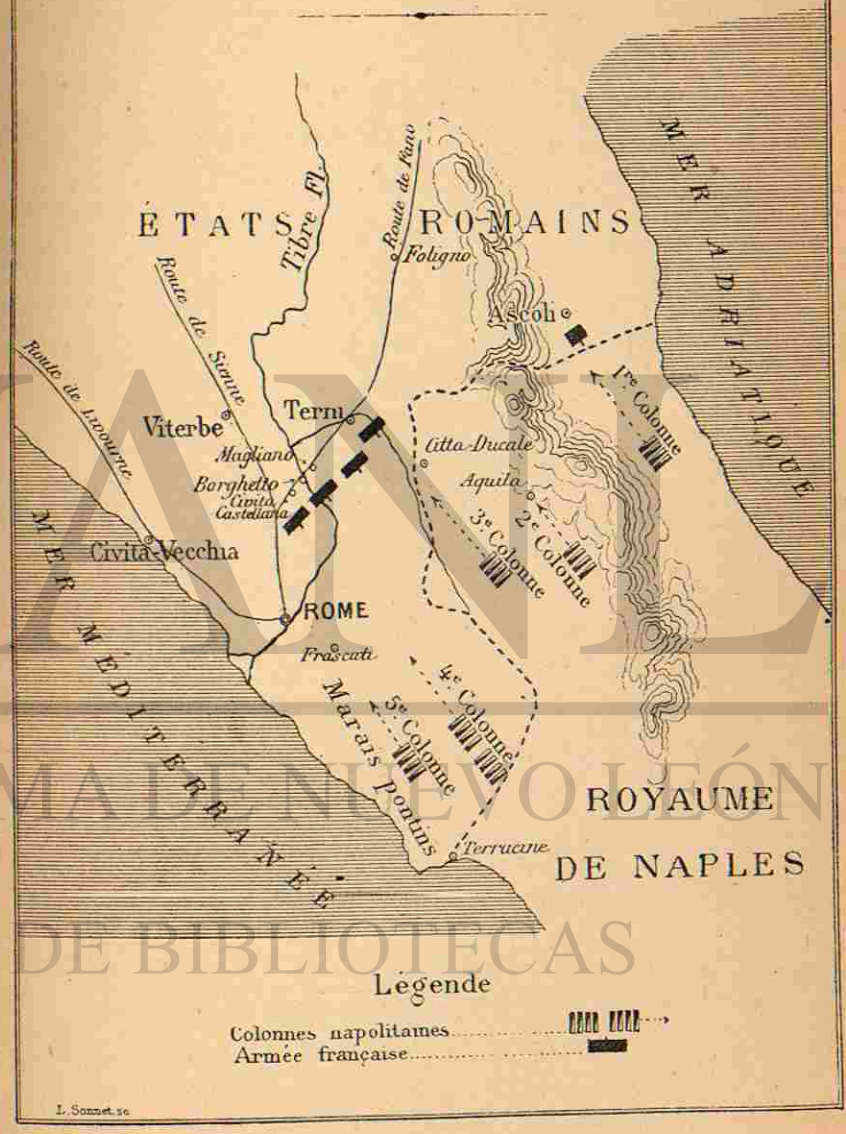
UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

MARCHE
DES ARMÉES PRUSSIENNES SUR VIENNE
EN 1866



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

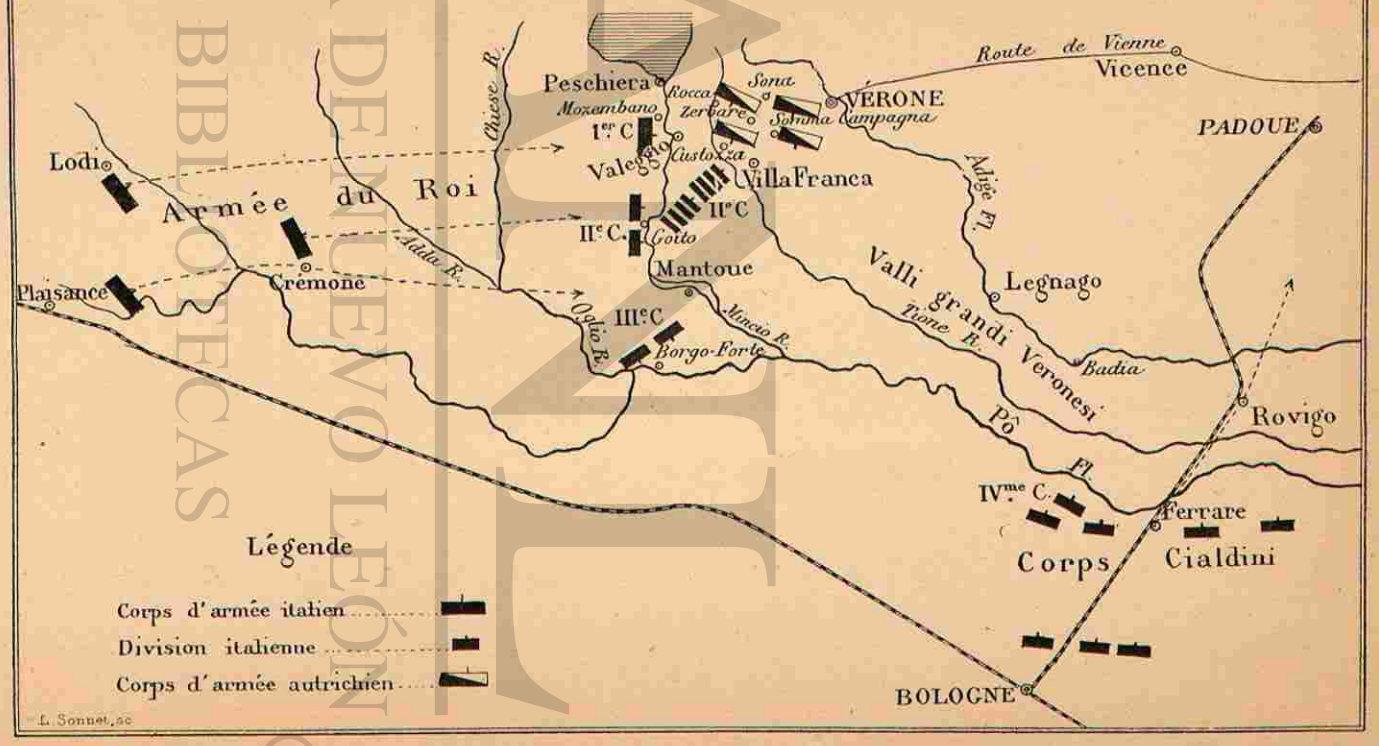
MARCHE
DES ARMÉES FRANÇAISE ET NAPOLITAINE
EN 1798



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

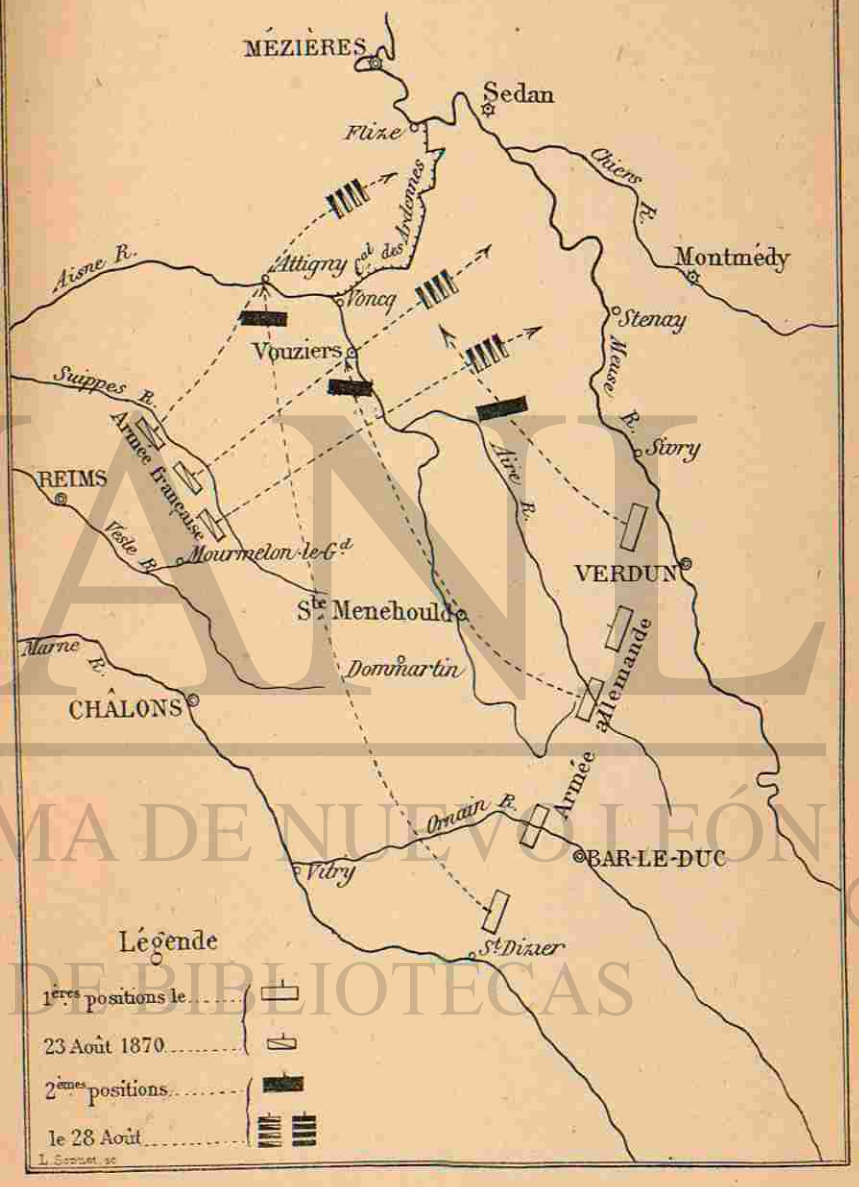
UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

DOUBLE DIRECTION DE MARCHE
DE L' ARMÉE ITALIENNE EN 1866.



MARCHE

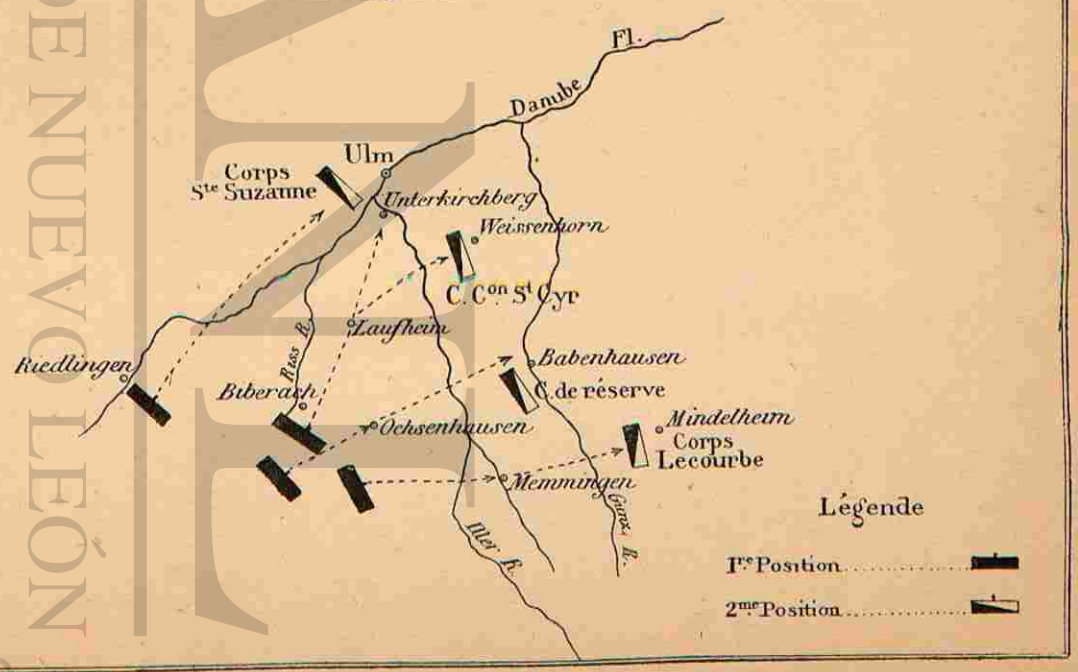
DE L'ARMÉE DE CHÂLONS SUR SEDAN EN 1870



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

FRONT DE L'ARMÉE FRANÇAISE

PRÈS D'ULM, LE 14 MAI 1800.



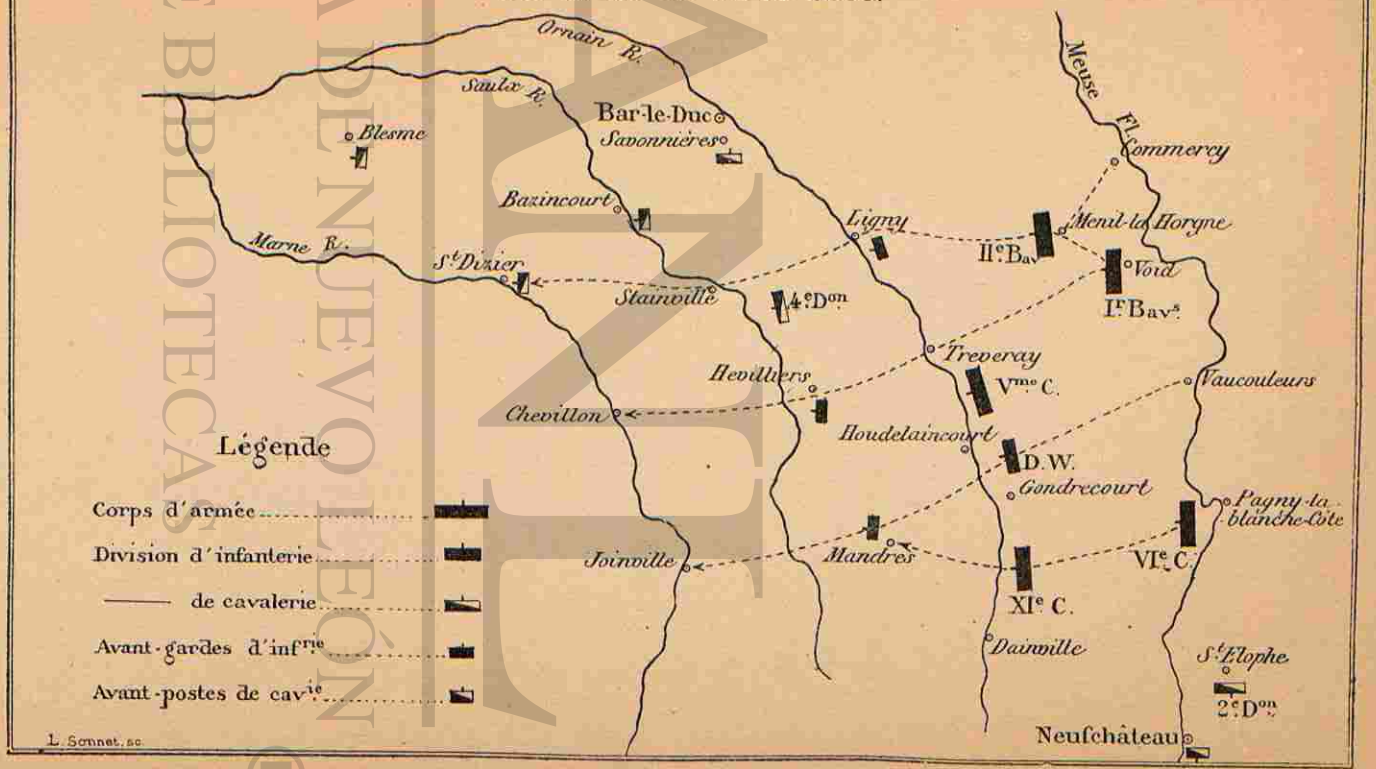
L. Sonnet, sc

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Planche XXXIV

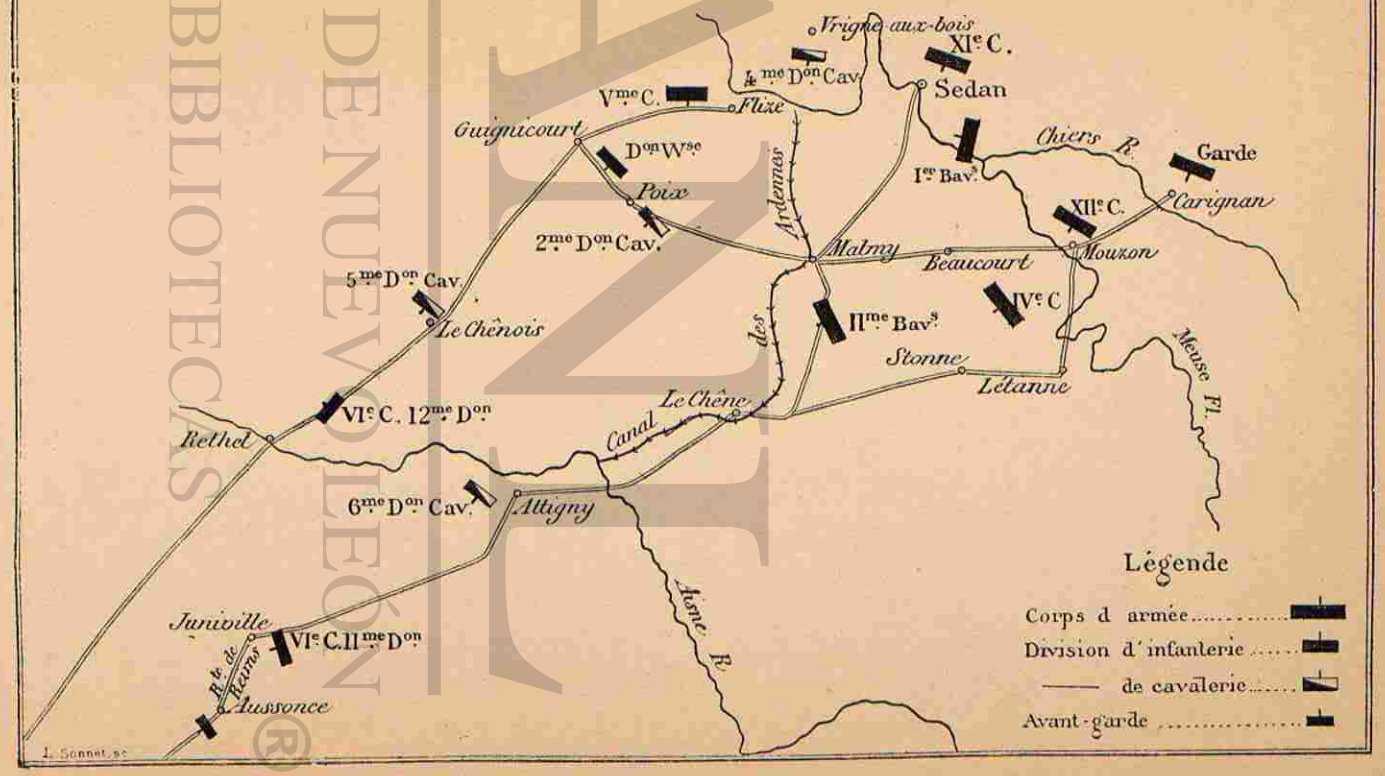
MARCHE DE LA IIIe ARMÉE ALLEMANDE
DU 16 AU 20 AOÛT 1870.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

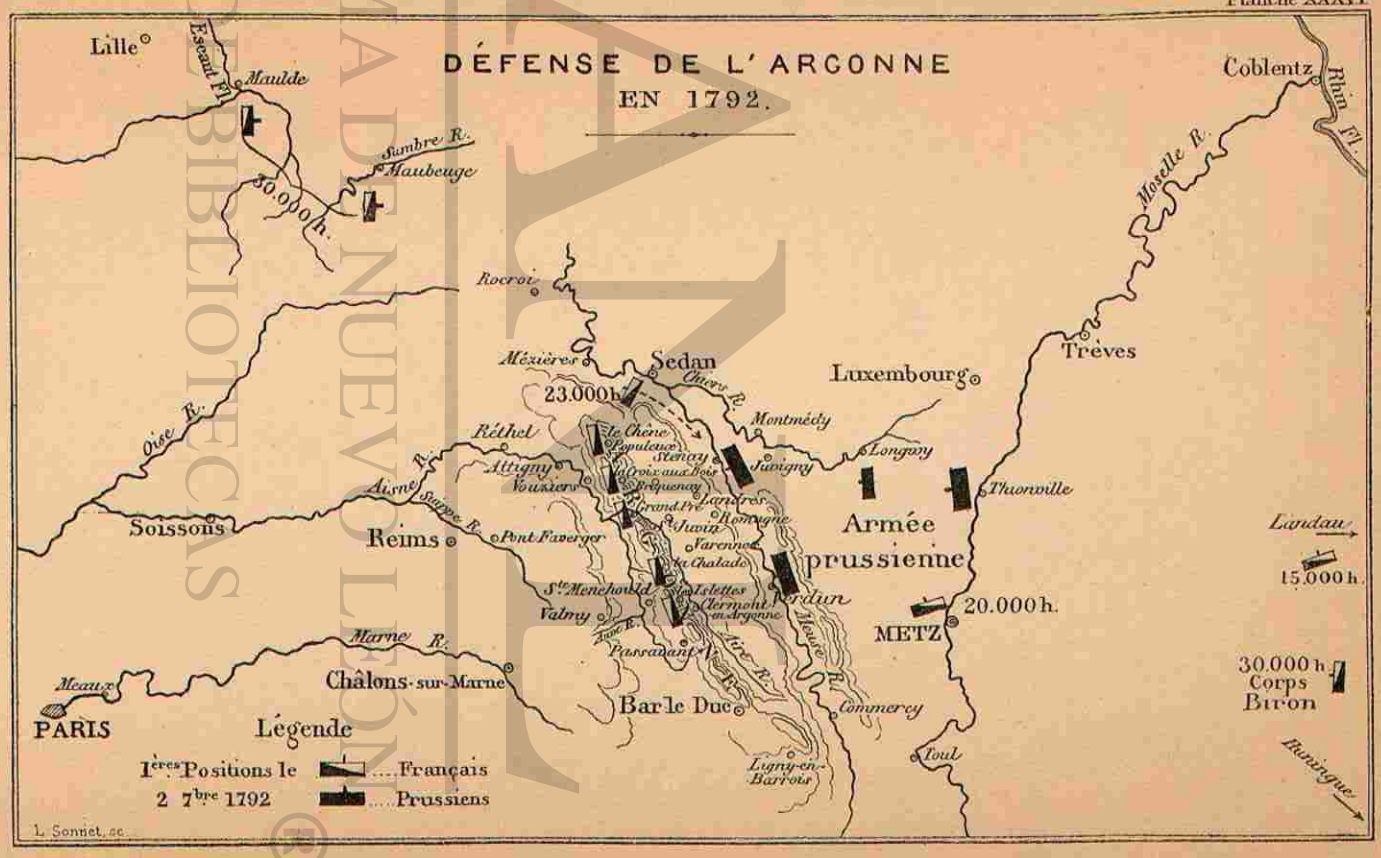
Planche XXXV

POSITIONS DE L'ARMÉE ALLEMANDE
LE 3 SEPTEMBRE 1870.

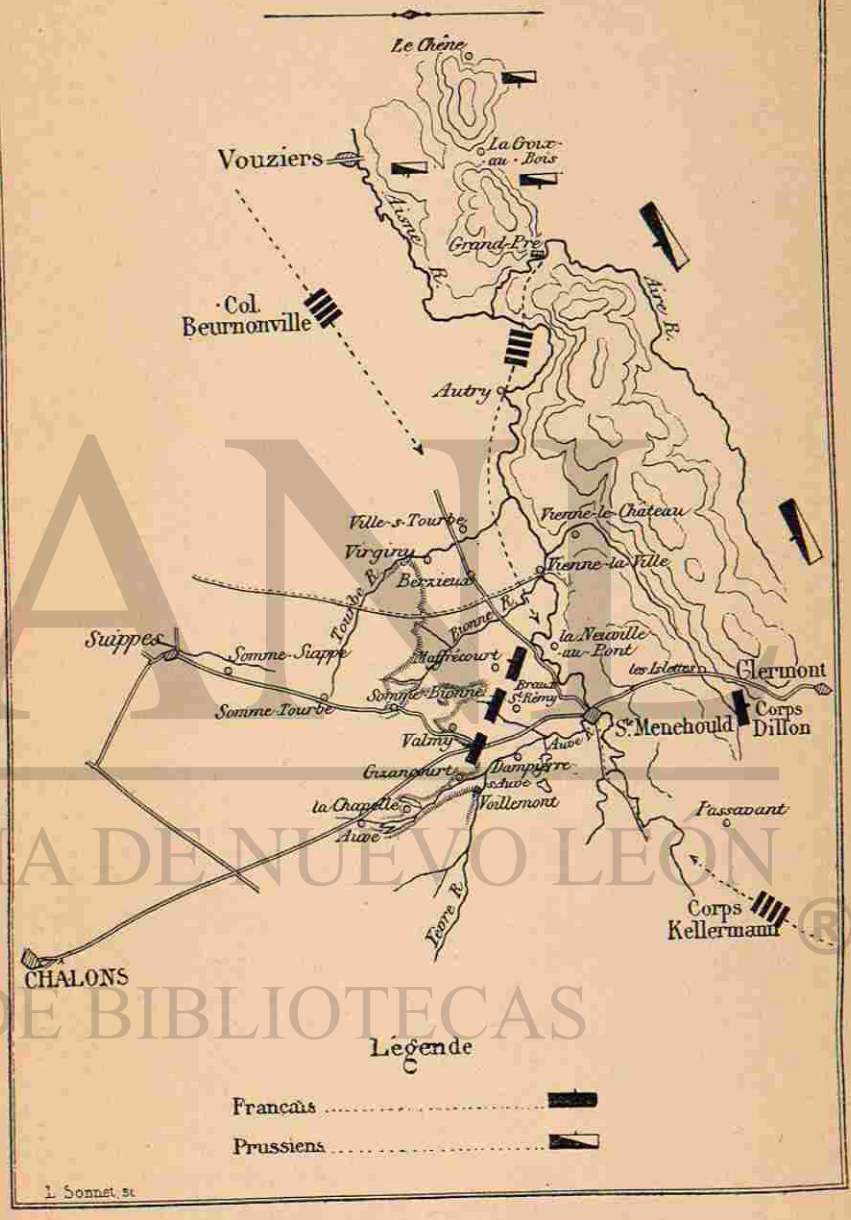


UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Planche XXXVI.



DÉFENSE DE L'ARGONNE
EN 1792



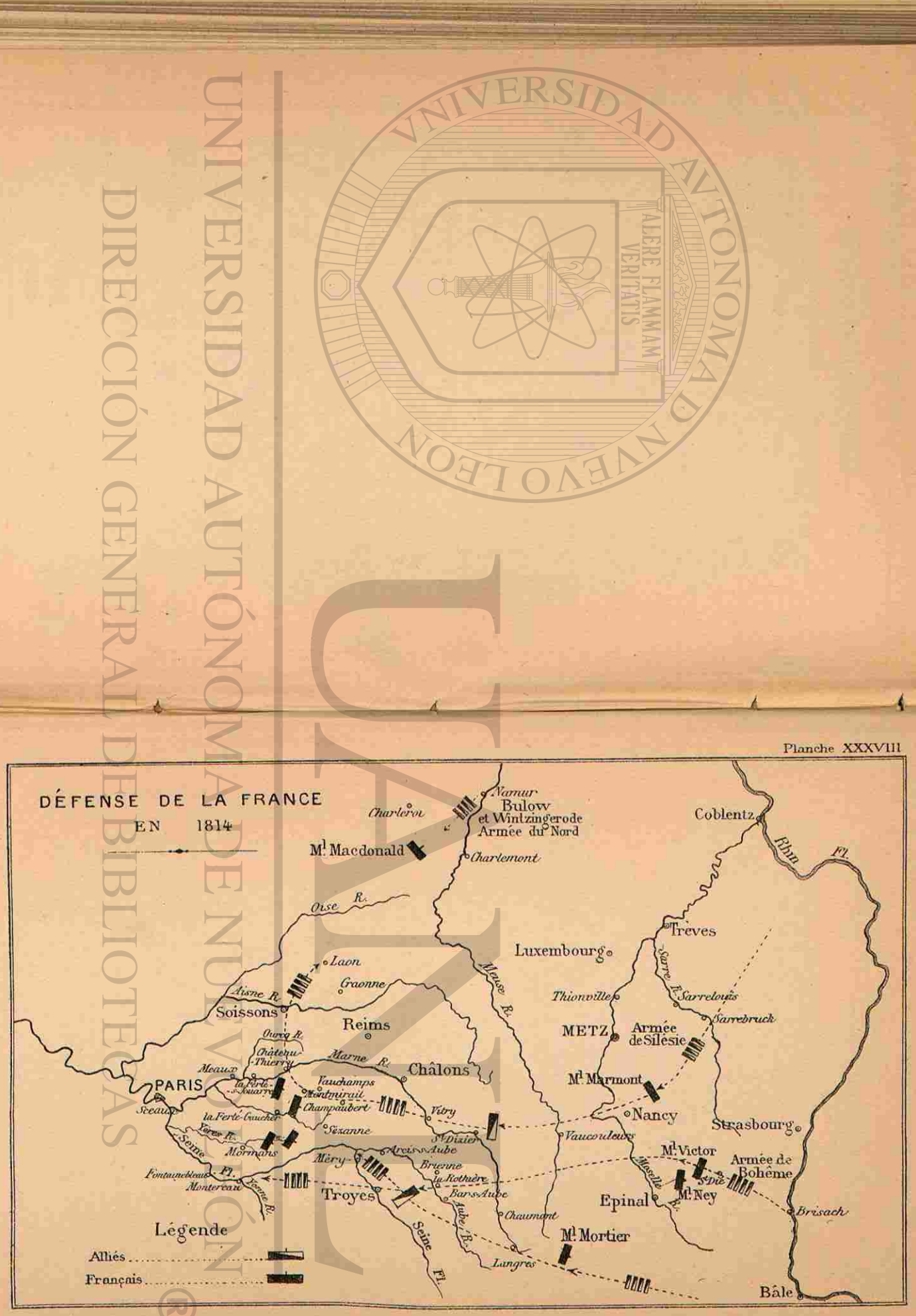
Legende

Français .....

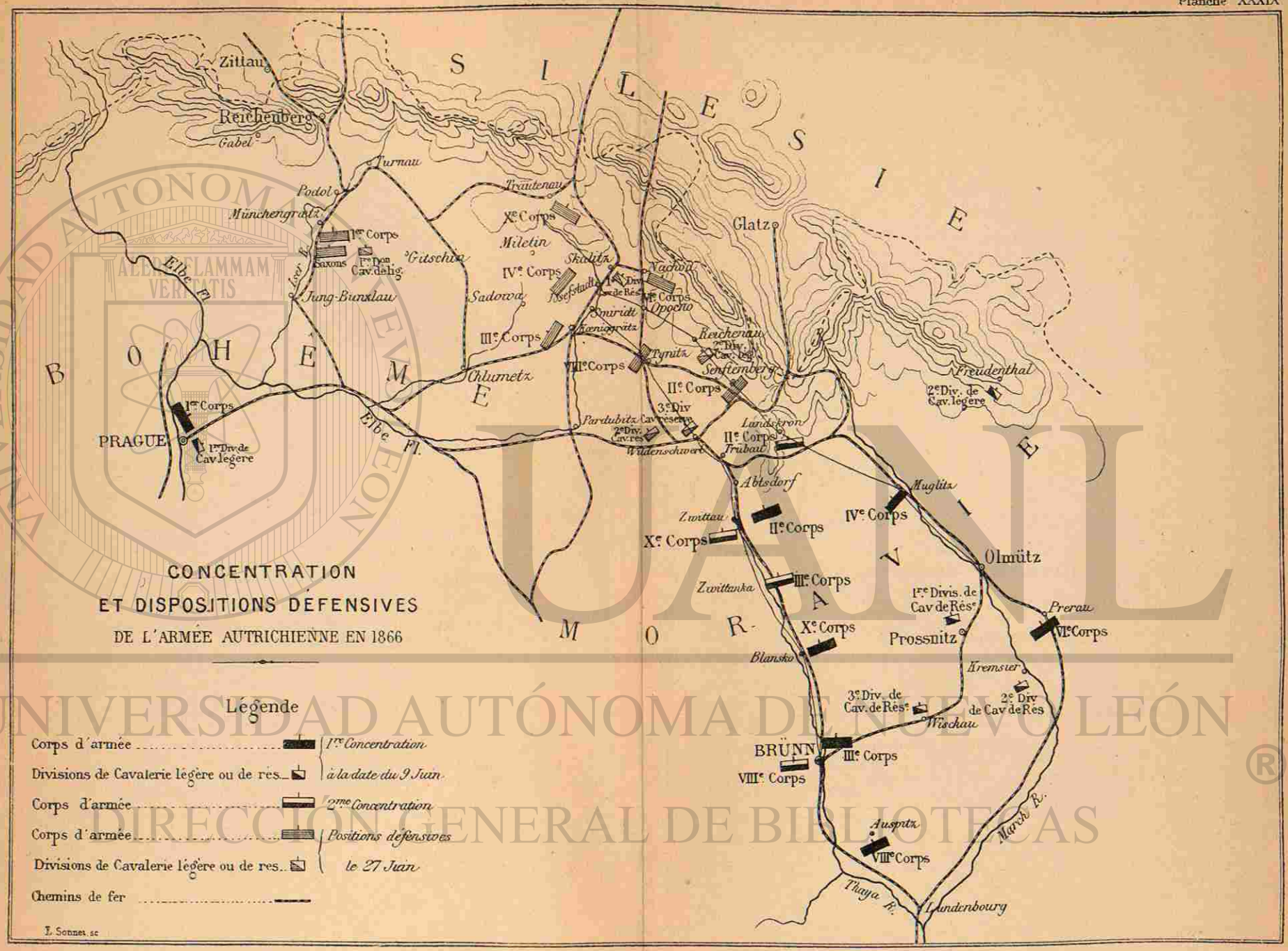
Prussiens .....

L. Sonnet, sc

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



CONCENTRATION
ET DISPOSITIONS DEFENSIVES
DE L'ARMÉE AUTRICHIENNE EN 1866

Légende

Corps d'armée	1re Concentration
Divisions de Cavalerie légère ou de rés.	à la date du 9 Juin
Corps d'armée	2me Concentration
Corps d'armée	Positions défensives
Divisions de Cavalerie légère ou de res.	le 27 Juin
Chemins de fer	

L. Sonnet sc

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

TABLE DES PLANCHES

	Planches.
Marche de Schwarzemberg, en octobre 1813	I
Passage du Tessin, par l'armée française, en 1859	II
Passage du Danube, par les Russes, en 1877	III
Campagne de 1849 en Hongrie	IV
Base d'opérations de 1806	V
Directions de marche en 1800	VI
Marche de l'armée du Sud en 1871	VII
Lignes d'opérations de 1795 et 1796	VIII
Lignes d'opérations de 1796	IX
Lignes d'opérations de 1797	X
Lignes d'opérations de Chanzy en 1871	XI
Lignes d'opérations en 1796	XII
Lignes d'opérations (1796). Castiglione	XIII
Lignes d'opérations (1796). Campagne d'automne	XIV
Lignes d'opérations de 1866	XV
Campagne de Sherman en Géorgie	XVI
Projets d'opérations français et prussiens en 1870	XVII
Projet d'opérations de l'armée autrichienne en 1866	XVIII
Projet d'opérations de l'archiduc Albert en 1866	XIX
Concentration de la grande armée en 1809	XX
Concentration de l'armée française en 1815	XXI
Concentration des armées prussiennes en 1866	XXII
Combat de Wissembourg (4 août 1870)	XXIII
Marche de la IIe armée prussienne sur la frontière en 1870	XXIV
Position des armées allemandes et française, le 5 août 1870	XXV
Bataille de Spicheren (6 août 1870)	XXVI
Marche de l'armée française en juin 1807	XXVII
Marche de l'armée de Radetski en 1849	XXVIII
Marche des armées prussiennes sur Vienne en 1866	XIX
Marche des armées française et napolitaine en 1798	XXX

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

	Planches.
Double direction de marche de l'armée italienne en 1866...	XXXI
Marche de l'armée de Châlons sur Sedan en 1870.....	XXXII
Front de l'armée française près d'Ulm, le 14 mai 1800.....	XXXIII
Marche de la IIIe armée allemande du 16 au 20 août 1870...	XXXIV
Positions de l'armée allemande le 3 septembre 1870.....	XXXV
Défense de l'Argonne en 1792.....	XXXVI
Défense de l'Argonne en 1792.....	XXXVII
Défense de la France en 1814.....	XXXVIII
Concentration et dispositions défensives de l'armée autrichienne en 1866.....	XXXIX

Paris. — Imprimerie L. Baudoin et Cie, 2, rue Christine.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS